



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



# MOLIÈRE

James K. Moffitt

May 4, 1900

No. 946

PAULINE FORE MOFFITT  
LIBRARY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
GENERAL LIBRARY, BERKELEY







ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
MOLIÈRE

**LONDRES, ÉDIMBOURG ET NEW-YORK**  
**HENRY FROWDE**



# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# MOLIÈRE



OXFORD

À L'IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ

1900

**OXFORD**  
**À L'IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ**  
**HORACE HART, DIRECTEUR**

**Add to Lib.**

187,1

1900

## AVERTISSEMENT

Le texte suivi dans cette édition est celui de MM. Eugène Despois et Paul Mesnard, publié dans la Collection des Grands Écrivains de la France par la Librairie Hachette et Cie, Paris et Londres, et reproduit ici avec l'autorisation généreuse des éditeurs.





# TABLE

	PAGE
LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ . . . . .	I
LE MÉDECIN VOLANT . . . . .	7
L'ÉTOURDI OU LES CONTRE-TEMPS . . . . .	13
DÉPIT AMOUREUX . . . . .	43
LES PRÉCIEUSES RIDICULES . . . . .	70
SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE . . . . .	81
DOM GARCIE DE NAVARRE OU LE PRINCE JALOUX . . . . .	92
L'ÉCOLE DES MARIS . . . . .	117
LES FÂCHEUX . . . . .	135
L'ÉCOLE DES FEMMES . . . . .	150
LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES . . . . .	179
L'IMPROMPTU DE VERSAILLES . . . . .	192
LE MARIAGE FORCÉ . . . . .	203
LA PRINCESSE D'ÉLIDE . . . . .	216
LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR . . . . .	234
DOM JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE . . . . .	270
L'AMOUR MÉDECIN . . . . .	295
LE MISANTHROPE . . . . .	307
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI . . . . .	334
MÉLICERTE . . . . .	350
PASTORALE COMIQUE . . . . .	360
LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE . . . . .	363
AMPHITRYON . . . . .	372

	PAGE
GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU . . . . .	398
L'AVARE . . . . .	415
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC . . . . .	445
LES AMANTS MAGNIFIQUES . . . . .	465
LE BOURGEOIS GENTILHOMME . . . . .	485
PSYCHÉ . . . . .	516
LES FOURBERRIES DE SCAPIN . . . . .	545
LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS . . . . .	567
LES FEMMES SAVANTES . . . . .	576
LE MALADE IMAGINAIRE . . . . .	603
LA GLOIRE DU DÔME DU VAL-DE-GRÂCE . . . . .	639
POÉSIES DIVERSES—	
REMERCEMENT AU ROI . . . . .	644
À MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER SUR LA MORT DE MONSIEUR SON FILS . . . . .	645
QUATRAINS . . . . .	646
BOUTS-RIMÉS COMMANDÉS SUR LE BEL AIR . . . . .	646
AU ROI SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ . . . . .	647



# LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

## COMÉDIE

### ACTEURS

LE BARBOUILLÉ, *mari d'Angélique.*

LE DOCTEUR.

ANGÉLIQUE, *filles de Gorgibus.*

VALÈRE, *amant d'Angélique.*

CATHAU, *suyvante d'Angélique.*

GORGIBUS, *père d'Angélique.*

VILLEBREQUIN.

### SCÈNE I

LE BARBOUILLÉ.

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes. J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es misérable ! Il faut pourtant la punir.  
10 Si je la tuois... L'invention ne vaut rien, car tu serois pendu. Si tu la faisois mettre en prison... La carogne en sortiroit avec son passe-partout. Que diable faire donc ? Mais voilà Monsieur le Docteur qui passe par ici : il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

### SCÈNE II

LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ.

LE BAR. Je m'en allois vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOC. Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaut, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ*. Quoi ? débiter d'abord par un discours mal digéré, au lieu de dire : *Salve*, vel *Salvus sis*, *Doctor, doctorum eruditissime* ! Hé ! pour 10 qui me prends-tu, mon ami ?

LE BAR. Ma foi, excusez-moi : c'est que j'avois l'esprit en écharpe, et je ne songeois pas à ce que je faisois ; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

LE DOC. Sais-tu bien d'où vient le mot de *galant homme* ?

LE BAR. Qu'il vienne de Villejuif ou d'Auber-  
villiers, je ne m'en soucie guère.

LE DOC. Sache que le mot de *galant homme* 20 vient d'*élégant* ; prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant l'*i*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais encore pour qui me prends-tu ?

LE BAR. Je vous prends pour un docteur. Or ça, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer. Il faut que vous sachiez...

LE DOC. Sache auparavant que je ne suis pas 30

seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur :

1<sup>o</sup> Parce que, comme l'unité est la base, le fondement, et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes.

2<sup>o</sup> Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connoissance de toutes choses : 40 le sens et l'entendement ; et comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BAR. D'accord. C'est que...

LE DOC. 3<sup>o</sup> Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote ; et comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BAR. Hé bien ! Monsieur le Docteur...

LE DOC. 4<sup>o</sup> Parce que la philosophie a quatre 50 parties : la logique, morale, physique et métaphysique ; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en toutes, je suis quatre fois docteur.

LE BAR. Que diable ! je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOC. 5<sup>o</sup> Parce qu'il y a cinq universelles : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connoissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement ; 60 comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connois l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BAR. Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOC. 6<sup>o</sup> Parce que le nombre de six est le nombre du travail ; et comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BAR. Ho ! parle tant que tu voudras.

LE DOC. 7<sup>o</sup> Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité ; et comme je possède 70 une parfaite connoissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quatuorque beatum !*

8<sup>o</sup> Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice, à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur.

9<sup>o</sup> Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis 80 également chéri d'elles.

10<sup>o</sup> Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel,

aussi, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel : je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

LE BAR. Que diable est ceci ? Je croyais trou- 90 ver un homme bien savant, qui me donneroit un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminée qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Un, deux, trois, quatre, ha, ha, ha ! — Oh bien ! ce n'est pas cela : c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que si vous me satisfaisiez sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez. 100

LE DOC. Hé ! de l'argent.

LE BAR. Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOC. *troussant sa robe derrière son cul.* Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ? Sache, mon ami, que quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse seroit dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffret admirable, ce coffret dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tu me donnerais le 120 monde où seroit cette monarchie florissante, où seroit cette province opulente, où seroit cette île fertile, où seroit cette ville célèbre, où seroit cette citadelle incomparable, où seroit ce château pompeux, où seroit cet appartement agréable, où seroit cette chambre magnifique, où seroit ce cabinet curieux, où seroit ce coffret admirable, où seroit cet étui précieux, où seroit cette riche boîte dans laquelle seroit enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais 130 aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

LE BAR. Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent ; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien plus aisé que de le contenter. Je m'en vais courir après lui.

## SCÈNE III

ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU.

ANG. Monsieur, je vous assure que vous m'obligez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie : mon mari est si mal bâti, si débâché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

VAL. Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir, et je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement ; et que, puisque vous témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connoître combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez, par mes empressements.

CA. Ah ! changez de discours : voyez porteur qui arrive.

## SCÈNE IV

LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU.

VAL. Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles ; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre : et puisque votre frère est fort malade...

ANG. Monsieur, ne m'en dites pas davantage ; je suis votre servante, et vous rends grâces de la peine que vous avez prise.

LE BAR. Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha ! ha ! Madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne !

ANG. Hé bien ! faut-il gronder pour cela ? Ce Monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : oh est le sujet de querelles ?

CA. Ah ! le voilà venu : je m'étonnois bien si nous aurions longtemps du repos.

LE BAR. Vous vous gâteriez, par ma foi, toutes deux, Mesdames les carognes ; et toi, Cathau, tu corromps ma femme : depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valoit.

CA. Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

ANG. Laisse là cet ivrogne ; ne vois-tu pas qu'il est si sot qu'il ne sait ce qu'il dit ?

## SCÈNE V

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ.

GOR. Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille ?

VIL. Il faut savoir ce que c'est.

GOR. Hé quoi ? toujours se quereller ! vous n'aurez point la paix dans votre ménage ?

LE BAR. Cette coquigne-là m'appelle ivrogne. Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major, en présence de tes parents.

GOR. Je dédonne au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

ANG. Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

CA. Que maudite soit l'heure que vous avez choisi ce grigou !...

VIL. Allons, taisez-vous, la paix !

## SCÈNE VI

LE DOCTEUR, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CATHAU, ANGÉLIQUE, LE BARBOUILLÉ.

LE DOC. Qu'est ceci ? quel désordre ! quelle querelle ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quel différend ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il, Messieurs ? Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Ça, ça, voyons un peu s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord, que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GOR. C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOC. Et qu'est-ce que c'est ? voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GOR. Monsieur...

LE DOC. Mais en peu de paroles.

GOR. Oui-da. Mettez donc votre bonnet.

LE DOC. Savez-vous d'où vient le mot bonnet ? Gor. Nenni.

LE DOC. Cela vient de *bonum est*, 'bon est, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

GOR. Ma foi, je ne savais pas cela.

LE DOC. Dites donc vite cette querelle.

GOR. Voici ce qui est arrivé...

LE DOC. Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville ; mais pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GOR. J'aurai fait en un moment,

LE DOC. Soyez donc bref.

30 GOR. Voilà qui est fait incontinent.

LE DOC. Il faut avouer, Monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point :

*Virtutem primam esse puta compescere linguam.*

Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

40 GOR. Vous saurez donc...

LE DOC. Socrate recommandoit trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, Monsieur Gorgibus.

GOR. C'est ce que je veux faire.

LE DOC. En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, Monsieur Gorgibus, 50 dépêchons, évitez la prolixité.

GOR. Laissez-moi donc parler.

LE DOC. Monsieur Gorgibus, touchez là : vous parlez trop ; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

VIL. Monsieur le Docteur, vous saurez que...

LE DOC. Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon français. Hé quoi ? vous commencez la narration sans avoir fait un mot 60 d'exorde ? Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANG. Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari ?

LE DOC. Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANG. Ah vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je 70 suis docteur quand je veux.

LE DOC. Tu es docteur quand tu veux, mais je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction ; des genres, le masculin ; des déclinaisons, le génitif ; de la syntaxe, *mobile cum flexo* ; et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una longa et duabus brevibus*. Venez ça, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le 80 sujet de votre combustion.

LE BAR. Monsieur le Docteur...

LE DOC. Voilà qui est bien commencé : 'Monsieur le Docteur !' ce mot de docteur a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase : 'Monsieur le Docteur !'

LE BAR. A la mienne volonté...

LE DOC. Voilà qui est bien : 'à la mienne volonté !' La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet : voilà qui 90 est bien : 'à la mienne volonté !'

LE BAR. J'enrage.

LE DOC. Ôtez-moi ce mot : 'l'enrage' ; voilà un terme bas et populaire.

LE BAR. Hé ! Monsieur le Docteur, écoutez-moi, de grâce.

LE DOC. *Audi, quæso*, aurait dit Cicéron.

LE BAR. Oh ! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine ; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton 100 museau doctoral ; et que diable donc est ceci ?

(Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin parlent tous à la fois, voulant dire la cause de la querelle, et le Docteur aussi, disant que la paix est une belle chose, et font un bruit confus de leurs voix ; et pendant tout le bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber ; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos ; le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, en l'entraînant, le Docteur doit toujours parler, et compte par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'étoit point à terre, alors qu'il ne paroît plus.)

GOR. Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

VIL. Adieu, serviteur et bonsoir.

## SCÈNE VII

VALÈRE, LA VALLÉE.

Angélique s'en va.

VAL. Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre à l'assignation que vous me donnez, dans une heure.

LA VAL. Cela ne peut se différer ; et si vous tardes un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment, et vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

VAL. Allons donc ensemble de ce pas. 20

## SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes

voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret : il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce marouffe-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étais son chien.

SCÈNE IX

LE BARBOUILLE.

Je savais bien que j'aurais raison de ce diable de Docteur, et de toute sa schieuse doctrine. Au diable l'ignorant ! j'ai bien renvoyé toute la science par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

SCÈNE X

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse ! j'ai été trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortoit ; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'étoit. Mais la porte est fermée. Cathau, Cathau !

SCÈNE XI

LE BARBOUILLE, à la fenêtre, ANGÉLIQUE.

LE BAR. Cathau, Cathau ! Hé bien ! qu'a-t-elle fait, Cathau ? et d'où venez-vous, Madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait ?

ANG. D'où je viens ? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

LE BAR. Oui ? Ah ! ma foi, tu peux aller coucher d'où tu viens, ou, si tu l'aimas mieux, dans la rue : je n'ouvre point à une coureuse  
10 comme toi. Comment, diable ! être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

ANG. Hé bien ! pour être toute seule, qu'en veux-tu dire ? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment faut-il donc faire ?

LE BAR. Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants ; mais sans tant de discours inutiles,  
20 adieu, bonsoir, va-t'en au diable et me laisse en repos.

ANG. Tu ne veux pas m'ouvrir ?

LE BAR. Non, je n'ouvrirai pas.

ANG. Hé ! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BAR. Ah, crocodile ! ah, serpent dangereux ! tu me caresses pour me trahir.

ANG. Ouvrez, ouvre donc.

LE BAR. Adieu ! *Vade retro, Satanas.*

ANG. Quoi ? tu ne m'ouvriras point ?

LE BAR. Non.

ANG. Tu n'as point de pitié de ta femme, qui t'aime tant ?

LE BAR. Non, je suis inflexible : tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort ; je suis inexorable.

ANG. Sais-tu bien que si tu me pousse à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras ?

LE BAR. Et que feras-tu, bonne chienne ?

ANG. Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte ; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

LE BAR. Ah, ah, ah, la bonne bête ! et qui y perdra le plus de nous deux ? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

ANG. Tu ne le crois donc pas ? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt : si tu ne m'ouvres, 50 je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BAR. Prends garde, voilà qui est bien pointu.

ANG. Tu ne veux donc pas m'ouvrir ?

LE BAR. Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point ; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

ANG., *faisant semblant de se frapper.* Adieu donc !... Ay ! je suis morte. 60

LE BAR. Serait-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là ? Il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

ANG. Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement, cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

LE BAR. Hé bien ! ne savais-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte ? Elle est morte, et si elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, 70 elle m'avait fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied ; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurais apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh ! oh ! je pense que le vent a fermé la porte. Hé ! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

ANG. Cathau, Cathau ! Hé bien ! qu'a-t-elle  
fo fait, Cathau ? Et d'où venez-vous, Monsieur  
l'ivrogne ? Ah ! vraiment, va, mes parents, qui  
vont venir dans un moment, sauront tes vérités.  
Sac à vin infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu  
laisses une pauvre femme avec des petits enfants,  
sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose,  
à croquer le marmot tout le long du jour.

LE BAR. Ouvrez vite, diablesse que tu es, ou je  
te casserai la tête.

SCÈNE XII

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE,  
LE BARBOUILLÉ.

GOR. Qu'est ceci ? toujours de la dispute, de  
la querelle et de la dissension !

VIL. Hé quoi ? vous ne serez jamais d'accord ?

ANG. Mais voyez un peu, le voilà qui est soûlé,  
et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme  
horrible ; il me menace.

GOR. Mais aussi ce n'est pas là l'heure de  
revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon  
père de famille, vous retirer de bonne heure, et  
bien vivre avec votre femme ?

LE BAR. Je me donne au diable, si j'ai sorti de  
la maison, et demandez plutôt à ces Messieurs  
qui sont là-bas dans le parterre ; c'est elle qui  
ne fait que de revenir. Ah ! que l'innocence est  
opprimée !

VIL. Ça, ça ; allons, accordez-vous ; demandez-  
lui pardon.

LE BAR. Moi, pardon ! j'aimerais mieux que le

diable l'eût emportée. Je suis dans une colère  
que je ne me sens pas.

GOR. Allons, ma fille, embrassez votre mari,  
et soyez bons amis.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE

LE DOCTEUR, à la fenêtre, en bonnet de nuit  
et en camisole ; LE BARBOUILLÉ, VILLE-  
BREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE.

LE DOC. Hé quoi ? toujours du bruit, du  
désordre, de la dissension, des querelles, des  
débats, des différends, des combustions, des  
altercations éternelles. Qu'est-ce ? qu'y a-t-il  
donc ? On ne sauroit avoir du repos.

VIL. Ce n'est rien, Monsieur le Docteur : tout  
le monde est d'accord.

LE DOC. A propos d'accord, voulez-vous que  
je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve  
que toutes les parties de l'univers ne subsistent  
que par l'accord qui est entre elles ?

VIL. Cela est-il bien long ?

LE DOC. Non, cela n'est pas long : cela con-  
tient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VIL. Adieu, bonsoir ! nous vous remercions.

GOR. Il n'en est pas de besoin.

LE DOC. Vous ne le voulez pas ?

GOR. Non.

LE DOC. Adieu donc ! puisqu'ainsi est ; bon-  
soir ! *latine, bona nox.*

VIL. Allons-nous-en souper ensemble, nous  
autres.

FIN DE LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

# LE MÉDECIN VOLANT

## COMÉDIE

### ACTEURS

VALÈRE, amant de Lucile.

SABINE, cousine de Lucile.

SGANARELLE, valet de Valère.

GORGIBUS, père de Lucile.

GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.

LUCILE, fille de Gorgibus.

UN AVOCAT.

### SCÈNE I

VALÈRE, SABINE.

VAL. Hé bien ! Sabine, quel conseil me donneras-tu ?

SAB. Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé ; mais comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade ; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseilleroit à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et par ce moyen vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son souï avec Villebrequin.

VAL. Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma poste, et qui voudrât tant hasarder pour mon service ? Je te le dis franchement, je n'en connois pas un.

SAB. Je songe une chose : si vous faisiez habiller votre valet en médecin ? Il n'y a rien de si facile à duper que le bonhomme.

VAL. C'est un lourdaud qui gâtera tout ; mais il faut s'en servir faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce marouffé à présent ? Mais le voici tout à propos.

### SCÈNE II

ALÈRE, SGANARELLE.

VAL. Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire . . .

SGAN. Ce que je sais faire, Monsieur ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, en quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, acheter un cheval ; c'est alors que vous connoîtrez ce que je sais faire.

VAL. Ce n'est pas cela : c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SEAN. Moi, médecin, Monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi ! Monsieur, vous vous moquez de moi.

20 VAL. Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

SEAN. Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, Monsieur ? Je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité ; mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

VAL. Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille, qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien...

30 SEAN. Hé ! mon Dieu, Monsieur, ne soyes point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : *Après la mort le médecin* ; mais vous verrez que si je m'en mêle, on dira : *Après le médecin, gare la mort !* Mais néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille...

VAL. Il n'y a rien de si facile en cette rencontre : Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Gallien, et que tu sois un peu effronté.

SEAN. C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire ; s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il faut faire, et me donner mes licences, qui  
50 sont les dix pistoles promises.

### SCÈNE III

GORGIBUS, GROS-RENE.

GOR. Allez vite ment chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

GROS. Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard ? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille ? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc. (*Galimatias*).

GOR. Va-t'en vite ; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS. Et c'est ce qui me fait enragier : je croyais refaire mon ventre d'une bonne carrelure, et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi aussi bien que pour votre fille ; je suis désespéré.

### SCÈNE IV

SABINE, GORGIBUS, SEANARELLE.

SAB. Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrais de bon cœur être malade, afin qu'il me guérisse.

GOR. Où est-il donc ?

SAB. Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà. 10

GOR. Très-humble serviteur à Monsieur le médecin ! Je vous envoie querir pour voir ma fille, qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

SEAN. Hippocrate dit, et Gallien par vives raisons persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la faculté végétale, 20 sensitive et minérale.

GOR. J'en suis fort ravi.

SEAN. Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecine. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. *Salamalec, salamalec*. 'Rodrigue, as-tu du cœur ?' *Signor, si ; signor, non. Per omnia secula seculorum.* Mais encore voyons un peu. 30

SAB. Hé ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SEAN. Il n'importe : le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y auroit-il moyen de voir de l'urine de l'égroutante ?

GOR. Oui-da ; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. Monsieur le médecin, j'ai grand-peur qu'elle ne meure. 40

SEAN. Ah ! qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance du médecin. Voilà de l'urine qui



marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins : elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

GOR. Hé quoi ? Monsieur, vous l'avez ?

SEAN. Ne vous étonnez pas de cela ; les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'ave, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie. Mais, à vous dire la vérité, il y en avoit trop peu pour asseoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

SAB. J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SEAN. Que cela ? voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SAB. Voilà tout ce qu'on peut avoir : elle ne peut pas pisser davantage.

SEAN. Quoi ? Monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pisseuse. N'y auroit-il pas moyen de voir la malade ?

SAB. Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

## SCÈNE V

LUCILE, SABINE, GORGIBUS, SEANARELLE.

SEAN. Hé bien ! Mademoiselle, vous êtes malade ?

LUC. Oui, Monsieur.

SEAN. Tant pis ! c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

LUC. Oui, Monsieur.

SEAN. C'est fort bien fait. Ovide, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses ; et comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport ; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GOR. Vite une table, du papier, de l'encre.

SEAN. Y a-t-il ici quelqu'un qui sache écrire ?

GOR. Est-ce que vous ne le savez point ?

SEAN. Ah ! je ne m'en souvenois pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié...

Je crois qu'il seroit nécessaire que votre fille prit un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GOR. Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SEAN. Allons, allons visiter les lieux.

## SCÈNE VI

L'AVOCAT.

J'ai ouï dire que la fille de M. Gorgibus étoit malade : il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà ! holà ! M. Gorgibus y est-il ?

## SCÈNE VII

GORGIBUS, L'AVOCAT.

GOR. Monsieur, votre très-humble, etc.

L'AVOC. Ayant appris la maladie de Mademoiselle votre fille, je vous suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GOR. J'étois là dedans avec le plus savant homme.

L'AVOC. N'y auroit-il pas moyen de l'entretenir un moment ?

## SCÈNE VIII

GORGIBUS, L'AVOCAT, SEANARELLE.

GOR. Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis qui souhaiteroit de vous parler et vous entretenir.

SEAN. Je n'ai pas le loisir, Monsieur Gorgibus : il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, Monsieur.

L'AVOC. Monsieur, après ce que m'a dit M. Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connoissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein : je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que tous ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences, ce qui rend sa parfaite connoissance fort difficile ; et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars vero longa, occasio autem praeceps, experimentum periculosum, judicium difficile.*

SEAN., à GORGIBUS. *Ficile tantina pota baril cambustibus.*

L'Avoc. Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne vous appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationnelle ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès : *experientia magistra rerum.* Les premiers  
30 hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des Dieux pour les belles cures qu'ils faisoient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'aurait pas rendu la santé à son malade, parce qu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir :

*Interdum docta plus valet arte malum.*

Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je  
40 prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc.

Gor. Que vous semble de cet homme-là ?

SEAN. Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allois mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant, je prends congé de vous. Hé ! que voulez-vous faire ?

50 Gor. Je sais bien ce que je vous dois.

SEAN. Vous vous moquez, Monsieur Gorgibus. Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire. Votre très-humble serviteur.

### SCÈNE IX

VALÈRE.

VAL. Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrais rencontrer. Mais bon, le voici. Hé bien ! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai point vu ?

### SCÈNE X

SGANARELLE, VALÈRE.

SEAN. Merveille sur merveille ; j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui, et lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pouvez d'aller voir commodément.

VAL. Ah ! que tu me donnes de joie ! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas. 10

SEAN. Il faut avouer que ce bonhomme Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte. Ah ! ma foi, tout est perdu : c'est à ce coup que voilà la médecine renversée, mais il faut que je le trompe.

### SCÈNE XI

SGANARELLE, GORGIBUS.

Gor. Bonjour, Monsieur.

SEAN. Monsieur, votre serviteur. Vous voyez un pauvre garçon au désespoir ; ne connaissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

Gor. Oui, je le connois : il vient de sortir de chez moi.

SEAN. Je suis son frère, Monsieur : nous sommes généreux ; et, comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un 10 pour l'autre.

Gor. Je [me] dédonne au diable si je n'y ai été trompé. Et comme vous nommez-vous ?

SEAN. Narcisse, Monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet, j'ai répandu deux fioles d'essence qui étoient sur le bout de sa table ; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis, et ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre 20 garçon à présent sans appui, sans support, sans aucune connoissance.

Gor. Allez, je ferai votre paix : je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui. Je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SEAN. Je vous serai bien obligé, Monsieur Gorgibus.

### SCÈNE XII

SGANARELLE, GORGIBUS.

SEAN. Il faut avouer que quand les malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche, que...

Gor. Monsieur le Médecin, votre très-humble serviteur. Je vous demande une grâce.

SEAN. Qu'y a-t-il, Monsieur ? est-il question de vous rendre service ?

Gor. Monsieur, je viens de rencontrer Monsieur votre frère, qui est tout à fait fléché de...

SEAN. C'est un coquin, Monsieur Gorgibus. 10

GOR. Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère...

SEAN. C'est un ivrogne, Monsieur Gorgibus.

GOR. Hé! Monsieur, vous voulez désespérer ce pauvre garçon?

SEAN. Qu'on ne m'en parle plus; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord; je vous prie de ne m'en pas parler.

20 GOR. Au nom de Dieu, Monsieur le Médecin! et faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et...

SEAN. Vous m'en priez avec tant d'instance, que, quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais, allez, touchez là: je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, Monsieur Gorgibus.

30 GOR. Monsieur, votre très-humble serviteur; je m'en vais chercher ce pauvre garçon pour lui apprendre cette bonne nouvelle.

### SCÈNE XIII

VALÈRE, SGANARELLE.

VAL. Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. Ah! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation! que j'ai de joie! et que...

SEAN. Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencontré; et sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche étoit découverte. Mais fuyez-vous-en, le voici.

### SCÈNE XIV

GORGIBUS, SGANARELLE.

GOR. Je vous cherchois partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère: il m'a assuré qu'il vous pardonnoit; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

SEAN. Ah! Monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent; et puis je ne resterais pas chez vous: je crains trop sa colère.

10 GOR. Ah! vous demeurerez, car je vous enverrai. Je m'en vais à présent chercher votre frère: ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

SEAN. Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là; il n'y

a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que, par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on m'applique tout au moins un cautère royal sur les épaules. Mes 20 affaires vont mal; mais pourquoi se désespérer? Puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusques au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

### SCÈNE XV

GROS-RENE, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS. Ah! ma foi, voilà qui est drôle! comme diable on saute ici par les fenêtres! Il faut que je demeure ici, et que je vole à quoi tout cela aboutira.

GOR. Je ne saurois trouver ce médecin; je ne sais où diable il s'est caché. Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser: il est chez moi, et je vous cherchois partout pour vous prier de faire cet accord en 10 ma présence.

SEAN. Vous vous moquez, Monsieur Gorgibus: n'est-ce pas assez que je lui pardonne? je ne le veux jamais voir.

GOR. Mais, Monsieur, pour l'amour de moi.

SEAN. Je ne vous saurois rien refuser: dites-lui qu'il descende.

GOR. Voilà votre frère qui vous attend là-bas: il m'a promis qu'il fera tout ce que je voudrai.

SEAN. Monsieur Gorgibus, je vous prie de le 20 faire venir ici: je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes et cent opprobres devant tout le monde.

GOR. Oui-da, je m'en vais lui dire. Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer; je vous supplie de ne me pas refuser et de me donner ce contentement.

SEAN. Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction: vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. Ah! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a point de ma faute. — Il n'y a point de ta faute, piller de débauche, coquin? Va, je t'apprendrai à vivre. Avoir la hardiesse d'importuner M. Gorgibus, de lui 30

rompre la tête de ses sottises !—Monsieur mon  
40 frère . . . —Tais-toi, te dis-je.—Je ne vous dés-  
oblig . . . —Tais-toi, coquin.

GROS. Qui diable pensez-vous qui soit chez  
vous à présent ?

GOR. C'est le médecin et Narcisse son frère ;  
ils avoient quelque différend, et ils font leur  
accord.

GROS. Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

SGAN. Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à  
vivre. Comme il baise la vue ! il voit bien qu'il  
50 a failli, le pendard. Ah ! l'hypocrite, comme il  
fait le bon apôtre !

GROS. Monsieur, dites-lui un peu par plaisir  
qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GOR. Oui-da, Monsieur le Médecin, je vous  
prie de faire paroître votre frère à la fenêtre.

SGAN. Il est indigne de la vue des gens  
d'honneur, et puis je ne le saurois souffrir auprès  
de moi.

GOR. Monsieur, ne me refusez pas cette grâce,  
60 après toutes celles que vous m'avez faites.

SGAN. En vérité, Monsieur Gorgibus, vous  
avez un tel pouvoir sur moi que je ne vous puis  
rien refuser. Montre, montre-toi, coquin.—  
Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé.—Hé  
bien ! avez-vous cette image de la débauche ?

GROS. Ma foi, ils ne sont qu'un ; et, pour vous  
le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez  
voir ensemble.

GOR. Mais faites-moi la grâce de le faire  
70 paroître avec vous, et de l'embrasser devant moi  
à la fenêtre.

SGAN. C'est une chose que je refuserois à tout  
autre qu'à vous ; mais pour vous montrer que je  
veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y  
résous, quoique avec peine, et veux auparavant  
qu'il vous demande pardon de toutes les peines  
qu'il vous a données.—Oui, Monsieur Gorgibus,  
je vous demande pardon de vous avoir tant  
importuné, et vous promets, mon frère, en pré-  
80 sence de M. Gorgibus que voilà, de faire si bien  
désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous  
plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui  
s'est passé. *(Il embrasse son chapeau et sa  
frase.)*

GOR. Hé bien ! ne les voilà pas tous deux ?

GROS. Ah ! par ma foi, il est sorcier.

SGAN. Monsieur, voilà la clef de votre maison  
que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce  
coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me  
fait honte : je ne voudrois pas qu'on le vit en ma 90  
compagnie dans la ville, où je suis en quelque  
réputation. Vous irez le faire sortir quand bon  
vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis  
votre, etc.

GOR. Il faut que j'aille délivrer ce pauvre  
garçon ; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas  
été sans le bien maltraiter.

SGAN. Monsieur, je vous remercie de la peine  
que vous avez prise et de la bonté que vous avez  
eue : je vous en serai obligé toute ma vie. 100

GROS. Où pensez-vous que soit à présent le  
médecin ?

GOR. Il s'en est allé.

GROS. Je le tiens sous mon bras. Voilà le  
coquin qui faisoit le médecin, et qui vous trompe.  
Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez  
vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en  
vont à tous les diables.

GOR. Ah ! que je suis malheureux ! mais tu  
seras pendu, fourbe, coquin. 110

SGAN. Monsieur, qu'allez-vous faire de me  
pendre ? Écoutez un mot, s'il vous plaît : il est  
vrai que c'est par mon invention que mon maître  
est avec votre fille ; mais en le servant, je ne  
vous ai point désobligé : c'est un parti sortable  
pour elle, tant pour la naissance que pour les  
biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme  
qui tourneroit à votre confusion, et envoyez à  
tous les diables ce coquin-là, avec Villebrequin.  
120 Mais voici nos amants.

## SCÈNE DERNIÈRE

VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE.

VAL. Nous nous jetons à vos pieds.

GOR. Je vous pardonne, et suis heureusement  
trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre.  
Allons tous faire noces, et boire à la santé de  
toute la compagnie.

FIN DU MÉDECIN VOLANT.

# L'ÉTOURDI ou LES CONTRE-TEMPS

## COMÉDIE

### ACTEURS

*LÉLIE, fils de Pandolfe.  
CÉLIE, esclave de Trufaldin.  
MASCARILLE, valet de Lélie.  
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.  
ANSELME, vieillard.  
TRUFALDIN, vieillard.*

*PANDOLFE, vieillard.  
LÉANDRE, fils de famille.  
ANDRÈS, cru égyptien.  
ERGASTE, valet.  
UN COUBRIER.  
DEUX TROUPES DE MASQUES.*

La scène est à Messine.

### ACTE I.

#### SCÈNE I

*LÉLIE.*

Lé. Hé bien ! Léandre, hé bien ! il faudra  
contester :  
Nous verrons de nous deux qui pourra l'em-  
porter,  
Qui dans nos soins communs pour ce jeune  
miracle,  
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.  
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,  
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

#### SCÈNE II

*LÉLIE, MASCARILLE.*

Lé. Ah ! Mascarille.  
Mas. Quoi ?  
Lé. Voici bien des affaires ;  
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :  
Léandre aime Célle, et par un trait fatal,

Malgré mon changement, est toujours mon  
rival.

Mas. Léandre aime Célle !

Lé. Il l'adore, te dis-je.

Mas. Tant pis.

Lé. Hé ! oui, tant pis, c'est là ce qui  
m'afflige.

Toutefois j'aurais tort de me désespérer ;  
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer :  
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,  
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,  
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs,  
Et qu'en toute la terre . . .

Mas. Hé ! trêve de douceur.  
Quand nous faisons besoin, nous autres misé-  
rables,

Nous sommes les chéris et les incomparables ;  
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,  
Nous sommes les coquins, qu'il faut rouer de  
coups.

Lé. Ma foi, tu me fais tort avec cette invective.  
Mais enfin discourons un peu de ma captive ;  
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments

Ont rien d'impénétrable à des traits si char-  
mants : 20

Pour moi, dans ses discours, comme dans son  
visage,

Je vois pour sa naissance un noble témoignage,  
Et je crois que le Ciel dedans un rang si bas  
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MAS. Vous êtes romanesque avecque vos chi-  
mères.

Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?  
C'est, Monsieur, votre père, au moins à ce qu'il  
dit ;

Vous savez que sa bile assez souvent s'agrit,  
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,  
Quand vos déportements lui blessent la visière. 30

Il est avec Anselme en parole pour vous  
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,  
S'imaginant que c'est dans le seul mariage

Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;  
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,

D'un objet inconnu vous recevez les loix,  
Que de ce fol amour la fatale puissance

Vous soustrait au devoir de votre obéissance,  
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,

Et de quels beaux sermons on vous réglera. 40

LÉ. Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique.

MAS. Mais vous, trêve plutôt à votre politique :  
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher ...

LÉ. Sais-tu qu'on n'acquiesce rien de bon à me  
fâcher,

Que chez moi les avis ont de tristes salaires,  
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MAS. Il se met en courroux ! Tout ce que j'en  
ai dit

N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit :  
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure,

Et Mascarille est-il ennemi de nature ? 50

Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain  
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.

Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de  
père,

Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.  
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces penards chagrins

Nous viennent étourdir de leurs contes badins,  
Et vertueux par force, espèrent par envie

Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie !  
Vous savez mon talent : je m'offre à vous servir.

LÉ. Ah ! c'est par ces discours que tu peux  
me ravir. 60

Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paraître,  
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait  
naître ;

Mais Léandre à l'instant vient de me déclarer

Qu'à me ravir Cécile il se va préparer.

C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête  
Les moyens les plus prompts d'en faire ma con-  
quête ;

Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,

Pour frustrer un rival de ses prétentions.

MAS. Laissez-moi quelque temps rêver à cette  
affaire.

Que pourrais-je inventer pour ce coup néces-  
saire ? 70

LÉ. Hé bien ! le stratagème ?

MAS. Ah ! comme vous courez !  
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.

J'ai trouvé votre fait : il faut ... Non, je m'abuse.  
Mais si vous allez ...

LÉ. Où ?

MAS. C'est une foible ruse.

J'en songeais une.

LÉ. Et quelle ?

MAS. Elle n'troit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas ... ?

LÉ. Quoi ?

MAS. Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LÉ. Et que lui puis-je dire ?

MAS. Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans  
un pire.

Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉ. Que faire ?

MAS. Je ne sais.

LÉ. C'en est trop, à la fin ; 80  
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MAS. Monsieur, si vous aviez en main force  
pistoles,

Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver  
A chercher les bials que nous devons trouver,

Et pourrions, par un prompt achat de cette es-  
clave,

Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous  
brave.

De ces égyptiens qui la mirent ici

Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci ;

Et trouvant son argent, qu'ils lui font trop at-  
tendre,

Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre ; 90

Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu :

Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,

Et l'argent est le Dieu que sur tout il révère ;

Mais le mal, c'est ...

LÉ. Quoi ? c'est ?

MAS. Que Monsieur votre père  
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,

Comme vous voudriez bien, manier ses ducats ;

Qu'il n'est point de ressort qui pour votre ressource

Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.  
Mais tâchons de parler à Célie un moment,  
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment. 100  
La fenêtre est ici.

LÉ. Mais Trufaldin pour elle  
Fait de nuit et de jour exacte sentinelle :  
Prends garde.

MAS. Dans ce coin demeurons en repos.  
Oh bonheur ! la voilà qui paroît à propos.

## SCÈNE III

LÉLIE, CÉLIE, MASCARILLE.

LÉ. Ah ! que le Ciel m'oblige en offrant à ma  
vue  
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !  
Et quelque mal causant que m'aient causé vos  
yeux,

Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉ. Mon cœur, qu'avec raison votre discours  
étonne,  
N'entend pas que mes yeux fassent mal à per-  
sonne ;

Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,  
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉ. Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me  
faire une injure ;  
Je mets toute ma gloire à chérir ma blessure. 10  
Et ...

MAS. Vous le prenez là d'un ton un peu trop  
haut :  
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.  
Profitions mieux du temps, et sachons vite d'elle  
Ce que ...

TRU., dans la maison. Célle !

MAS. Hé bien !

LÉ. Oh ! rencontre cruelle !  
Ce malheureux vieillard devoit-il nous trou-  
bler ?

MAS. Allez, retirez-vous, je saurai lui parler.

## SCÈNE IV

TRUFALDIN, CÉLIE, MASCARILLE, et LÉLIE,  
retré dans un coin.

TRU., à CÉLIE. Que faites-vous dehors ? et  
quel soin vous talonne,  
Vous à qui je défends de parler à personne ?

CÉ. Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,

Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun  
suspçon.

MAS. Est-ce là le seigneur Trufaldin ?

CÉ. Oui, lui-même.

MAS. Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie  
est extrême

De pouvoir saluer en toute humilité  
Un homme dont le nom est partout si vanté.

TRU. Très-humble serviteur.

MAS. J'incommode peut-être ;  
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait con-  
noître 10

Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avoir,  
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRU. Quoi ? te mêlerois-tu d'un peu de dia-  
blerie ?

CÉ. Non, tout ce que je sais n'est que blanche  
magia.

MAS. Voici donc ce que c'est. Le maître que  
je sers

Languit pour un objet qui le tient dans ses fers.  
Il auroit bien voulu du feu qui le dévore  
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;  
Mais un dragon veillant sur ce rare trésor  
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor,  
Et ce qui plus le gêne et le rend misérable, 15  
Il vient de découvrir un rival redoutable :

Si bien que pour savoir si ses soins amoureux  
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,  
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche  
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous  
touche.

CÉ. Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le  
jour ?

MAS. Sous un astre à jamais ne changer son  
amour.

CÉ. Sans me nommer l'objet pour qui son  
cœur soupire,

La science que j'ai m'en peut assez instruire. 20  
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité  
Elle sait conserver une noble fierté ;  
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître  
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait  
naître ;

Mais je les sais comme elle, et d'un esprit plus  
doux

Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.

MAS. Oh ! merveilleux pouvoir de la vertu  
magique !

CÉ. Si ton maître en ce point de constance se  
pique,

Et que la vertu seule anime son dessein,  
Qu'il n'appréhende pas de soupçonner en vain : 40

Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre  
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se  
rendre.

MAS. C'est beaucoup, mais ce fort dépend  
d'un gouverneur

Difficile à gagner.

CÉ. C'est là tout le malheur.

MAS. Au diable le fâcheux qui toujours nous  
éclaire.

CÉ. Je vais vous enseigner ce que vous devez  
faire.

LÉ, les joignant. Cessez, ô Trufaldin, de vous  
inquiéter :

C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,  
Et je vous l'envoie, ce serviteur fidèle,  
Vous offrir mon service, et vous parler pour  
elle, 50

Dont je vous veux dans peu payer la liberté,  
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MAS. La peste soit la bête !

TRU. Ho ! ho ! qui des deux croire ?

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MAS. Monsieur, ce galant homme a le cerveau  
blessé :

Ne le savez-vous pas ?

TRU. Je sais ce que je sai ;

J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence ;

Et vous, filous fleffés (ou je me trompe fort), [60  
Mettez pour me jouer vos sûtes mieux d'accord.

MAS. C'est bien fait ; je voudrais qu'encor,  
sans flatterie,

Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie ;  
A quoi bon se montrer ? et comme un Étourdi

Me venir démentir de tout ce que je di ?

LÉ. Je pensais faire bien.

MAS. Oui, c'étoit fort l'entendre.

Mais quoi ? cette action ne me doit point sur-  
prendre :

Vous êtes si fertile en pareils Contre-temps,

Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉ. Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà  
bien coupable !

Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ? 70

Enfin, si tu ne mets Cécile entre mes mains,

Songe au moins de Léandre à rompre les des-  
seins,

Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.

De peur que ma présence encor soit criminelle,  
Je te laisse.

MAS. Fort bien. A vrai dire, l'argent

Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent ;  
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

## SCÈNE V

ANSELME, MASCARILLE.

ANA. Par mon chef, c'est un siècle étrange  
que le nôtre !

J'en suis confus : jamais tant d'amour pour le  
bien,

Et jamais tant de peine à retirer le sien.

Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on em-  
ploie,

Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,

Et dont avecque peine on fait l'accouchement.

L'argent dans une bourse entre agréablement ;

Mais le terme venu que nous devons le rendre,

C'est lors que les douleurs commencent à nous  
prendre.

Baste, ce n'est pas peu que deux mille francs  
dus 10

Depuis deux ans entiers me soient enfin rendus ;

Encore est-ce un bonheur.

MAS. O Dieu ! la belle proie

A tirer en volant ! chut : il faut que je vole

Si je pourrais un peu de près le caresser.

Je sais bien les discours dont il le faut bercer.

Je viens de voir, Anselme . . .

ANA. Et qui ?

MAS. Votre Nérine.

ANA. Que dit-elle de moi, cette gente assassine ?

MAS. Pour vous elle est de flamme.

ANA. Elle ?

MAS. Et vous aime tant,

Que c'est grande pitié.

ANA. Que tu me rends content !

MAS. Peu s'en faut que d'amour la pauvrette  
ne meure : 20

'Anselme, mon mignon,' crie-t-elle à toute heure,  
'Quand est-ce que l'hymen unira nos deux

cœurs,

Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs ?'

ANA. Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir  
celées ?

Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées !

Mascarille, en effet, qu'en dis-tu ? quoique vieux,  
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux

yeux.

MAS. Oui, vraiment, ce visage est encor fort  
mettable ;

S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréables.

ANA. Si bien donc . . .

MAS. Si bien donc qu'elle est  
sotte de vous, 30

Ne vous regarde plus . . .



ANS. Quoi ?  
 MAS. Que comme un époux,  
 Et vous veut ...  
 ANS. Et me veut ... ?  
 MAS. Et vous veut, quoi qu'il tienne,  
 Prendre la bourse.  
 ANS. La ... ?  
 MAS. La bouche avec la sienne.  
 ANS. Ah ! je t'entends. Viens ça : lorsque tu  
 la verras,  
 Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.  
 MAS. Laissez-moi faire.  
 ANS. Adieu.  
 MAS. Que le Ciel te conduise !  
 ANS. Ah ! vraiment je faisais une étrange  
 sottise.  
 Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur :  
 Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,  
 Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle, 40  
 Sans du moindre présent récompenser ton  
 zèle.  
 Tiens, tu te souviendras ...  
 MAS. Ah ! non pas, s'il vous plaît.  
 ANS. Laisse-moi.  
 MAS. Point du tout, j'agis sans intérêt.  
 ANS. Je le sais, mais pourtant ...  
 MAS. Non, Anselme, vous dis-je :  
 Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.  
 ANS. Adieu donc, Mascarille.  
 MAS. O long discours !  
 ANS. Je veux  
 Régaler par tes mains cet objet de mes vœux ;  
 Et je vais te donner de quoi faire pour elle  
 L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle  
 Que tu trouveras bon.  
 MAS. Non, laissez votre argent ; 50  
 Sans vous mettre en souci, je ferai le présent,  
 Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,  
 Qu'après vous payerez si cela l'accorde.  
 ANS. Soit, donne-la pour moi ; mais surtout  
 fais si bien,  
 Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

## SCÈNE VI

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉ. A qui la bourse ?  
 ANS. Ah ! Dieux ! elle m'étoit tombée,  
 Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée.  
 Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,  
 Qui m'épargne un grand trouble, et me rend  
 mon argent :  
 Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

MAS. C'est être officieux, et très-fort, ou je  
 meure !  
 LÉ. Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu  
 pour lui.  
 MAS. Certes, vous faites rage, et payez au-  
 jourd'hui  
 D'un jugement très-rare, et d'un bonheur ex-  
 trême :  
 Nous avançons fort, continuez de même. 10  
 LÉ. Qu'est-ce donc ? qu'ai-je fait ?  
 MAS. Le sot, en bon français,  
 Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.  
 Il sait bien l'impudence où son père le laisse,  
 Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement  
 nous presse :  
 Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,  
 Dont je cours, moi tout seul, la honte et le  
 danger ...  
 LÉ. Quoi ? c'étoit ... ?  
 MAS. Oui, bourreau, c'étoit pour la captive,  
 Que j'attrapais l'argent dont votre soin nous prive.  
 LÉ. S'il est ainsi, j'ai tort ; mais qui l'eût  
 deviné ?  
 MAS. Il falloit, en effet, être bien raffiné. 20  
 LÉ. Tu me devois par signe avertir de l'affaire.  
 MAS. Oui, je devois au dos avoir mon lumi-  
 naire ;  
 Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,  
 Et ne nous chantez plus d'impertinents propos.  
 Un autre après cela quitteroit tout peut-être ;  
 Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,  
 Dont tout présentement je veux voir les effets,  
 A la charge que si ...  
 LÉ. Non, je te le promets,  
 De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.  
 MAS. Allez donc, votre vue excite ma  
 colère. 30  
 LÉ. Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce  
 dessein ...  
 MAS. Allez, encore un coup, j'y vais mettre la  
 main.  
 Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine,  
 S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.  
 Allons voir ... Bon, voici mon homme justement.

## SCÈNE VII

PANDOLFE, MASCARILLE.

PAN. Mascarille.  
 MAS. Monsieur ?  
 PAN. A parler franchement.  
 Je suis mal satisfait de mon fils.

MAS. De mon maître ?  
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :  
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,  
Met à chaque moment ma patience à bout.

PAN. Je vous croirois pourtant assez d'intelligence  
Ensemble.

MAS. Moi ? Monsieur, perdez cette croyance :  
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir ;  
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à  
partir.

A l'heure même encor nous avons eu querelle 10  
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle  
Oh par l'indignité d'un refus criminel,  
Je le vois offenser le respect paternel.

PAN. Querelle ?

MAS. Oui, querelle, et bien avant poussée.

PAN. Je me trompols donc bien ; car j'avois  
la pensée

Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MAS. Moi ! Voyez ce que c'est que du monde  
aujourd'hui,

Et comme l'innocence est toujours opprimée  
Si mon intégrité vous étoit confirmée,  
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur, 20  
Vous ne voudriez encor payer pour précepteur.  
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage  
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.

Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez  
souvent,

Cessez de vous laisser conduire au premier vent,  
Régalez-vous. Regardez l'honnête homme de  
père

Que vous avez du Ciel, comme on le con-  
sidère ;

Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,  
Et comme lui vivez en personne d'honneur.

PAN. C'est parler comme il faut. Et que  
peut-il répondre ? 30

MAS. Répondre ? Des chansons, dont il me  
vient confondre.

Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son  
cœur,

Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;  
Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse.  
Si je pouvois parler avecque hardiesse,  
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PAN. Parle.

MAS. C'est un secret qui m'importeroit  
fort,

S'il étoit découvert ; mais à votre prudence  
Je puis le confier avec toute assurance.

PAN. Tu dis bien.

MAS. Sachez donc que vos vœux sont  
trahis 40

Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PAN. On m'en avoit parlé ; mais l'action me  
touche,

De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MAS. Vous voyez si je suis le secret con-  
fident . . .

PAN. Vraiment, je suis ravi de cela.

MAS. Cependant

A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre ?

Il faut . . . (J'ai toujours peur qu'on nous vienne  
surprendre :

Ce seroit fait de moi s'il savoit ce discours),  
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,

Acacheter soudainement l'esclave idolâtrée, 50  
Et la faire passer en une autre contrée.

Anselme a grand accès auprès de Trufaldin :

Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin.

Après, si vous voulez en mes mains la remettre,  
Je connois des marchands, et puis bien vous  
promettre

D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,  
Et malgré votre fils de la faire écarter.

Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,  
A cette amour naissante il faut donner le change ;

Et de plus, quand bien même il seroit résolu, 60  
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,

Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,  
Au mariage encor peut porter préjudice.

PAN. C'est très-bien raisonné ; ce conseil me  
plaît fort.

Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort  
Pour avoir promptement cette esclave funeste,

Et la mettre en tes mains pour achever le  
reste.

MAS. Bon, allons avertir mon maître de ceci.  
Vive la fourberie, et les fourbes aussi !

## SCÈNE VIII

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIP. Oui, traître ? c'est ainsi que tu me rends  
service ?

Je viens de tout entendre et voir ton artifice :  
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?

Tu couches d'imposture, et tu m'en as donné !  
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre

Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre,  
Que du choix de Lélite, où l'on veut m'obliger,

Ton adresse et tes soins sauroient me dégager,  
Que tu m'affranchirois du projet de mon père ;

Et cependant ici tu fais tout le contraire. 10  
 Mais tu t'abuseras : je sais un sûr moyen  
 Pour rompre cet achat où tu poussez si bien ;  
 Et je vais de ce pas . . .

MAS. Ah ! que vous êtes prompte !  
 La mouche tout d'un coup à la tête vous monte ;  
 Et sans considérer s'il a raison ou non,  
 Votre esprit contre moi fait le petit démon.  
 J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,  
 Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'out-  
 rage.

HIP. Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?  
 Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ? 20

MAS. Non, mais il faut savoir que tout cet  
 artifice

Ne va directement qu'à vous rendre service ;  
 Que ce conseil adroit, qui semble être sans  
 fard,

Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;  
 Que mon soin par leurs mains ne veut avoir  
 Celle

Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,  
 Et faire que l'effet de cette invention  
 Dans le dernier excès portant sa passion,  
 Anselme, rebuté de son prétendu gendre,  
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre. 30

HIP. Quoi ? tout ce grand projet qui m'a  
 mise en courroux,

Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MAS. Oui, pour vous ;  
 Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons  
 offices,

Qu'il me faut de la sorte essayer vos caprices,  
 Et que pour récompense on s'en vient de hauteur  
 Me traiter de faquin, de lâche, d'impôseur,  
 Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,  
 Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

HIP., l'arrêtant. Hé ! ne me traite pas si  
 rigoureusement, 40

Et pardonne aux transports d'un premier mouve-  
 ment.

MAS. Non, non, laissez-moi faire, il est en ma  
 puissance

De détourner le coup qui si fort vous offense.  
 Vous ne vous plaindrez point de mes soins dés-  
 ordinaux :

Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIP. Hé ! mon pauvre garçon, que ta colère  
 cause :

J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse ;

(Tirant sa bourse.)

Mais je veux réparer ma faute avec ceci.

Pourrais-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MAS. Non, je ne le saurois, quelque effort que  
 je fasse, 50

Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.  
 Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble  
 cœur

Comme quand il peut voir qu'on le touche en  
 l'honneur.

HIP. Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses  
 injures ;

Mais que ces deux lous guérissent tes blessures.

MAS. Hé ! tout cela n'est rien : je suis tendre  
 à ces coups ;

Mais déjà je commence à perdre mon courroux :  
 Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIP. Pourras-tu mettre à fin ce que je me  
 propose,

Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis 60  
 Produise à mon amour le succès que tu dis ?

MAS. N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des  
 épines ;

J'ai des ressorts tout prêts pour diverses  
 machines ;

Et quand ce stratagème à nos vœux man-  
 queroit,

Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIP. Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas  
 ingrate.

MAS. L'espérance du gain n'est pas ce qui me  
 flatte.

HIP. Ton maître te fait signe, et veut parler  
 à toi :

Je te quitte ; mais songe à bien agir pour  
 moi

## SCÈNE IX

MASCARILLE, LÉLIE.

LÉ. Que diable fais-tu là ? Tu me promets  
 merveille ;

Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.  
 Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,

Déjà tout mon bonheur eût été renversé :  
 C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma

jolie ;

D'un regret éternel je devenois la proie :

Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,  
 Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré :

Il l'emmenoit chez lui ; mais j'ai paré l'atteinte,  
 J'ai détourné le coup, et tant fait, que par

crainte 10

Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MAS. Et trois :

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

(C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !  
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable.  
Entre mes propres mains on la devoit livrer,  
Et vos soins endiablés nous en viennent se rorer ;  
Et puis pour votre amour je m'emploirois  
encore ?

J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,  
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,  
Et que Monsieur Satan vous vint tordre le  
cou. 20

LÉ. Il nous le faut mener en quelque hôtel-  
lerie,  
Et faire sur les pots décharger sa furie.

## ACTE II

## SCÈNE I

MASCARILLE, LÉLIE.

MAS. A vos desirs enfin il a fallu se rendre :  
Malgré tous mes serments je n'ai pu m'en dé-  
fendre,

Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,  
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.  
Je suis ainsi facile, et si de Mascarille  
Madame la Nature avoit fait une fille,  
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.  
Toutefois n'allez pas sur cette sûreté  
Donner de vos revers au projet que je tente,  
Me faire une bévue, et rompre mon attente. 10  
Après d'Anselme encor nous vous excuserons,  
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons ;  
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,  
Adieu vous dis mes soins pour l'objet qui vous  
flatte.

LÉ. Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains  
rien :

Tu verras seulement . . .

MAS. Souvenez-vous-en bien :  
J'ai commencé pour vous un hardi stratagème :  
Votre père fait voir une paresse extrême  
A rendre par sa mort tous vos desirs contents ;  
Je viens de le tuer, de parole, j'entends : 20  
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie  
Le bonhomme surpris a quitté cette vie.  
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce  
trépas,

J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas :  
On est venu lui dire, et par mon artifice,  
Que les ouvriers qui sont après son édifice,  
Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,  
Avoient fait par hasard rencontre d'un tré-  
sor ;

Il a volé d'abord, et comme à la campagne

Tout son monde à présent, hors nous deux.  
L'accompagne, 30

Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,  
Et produit un fantôme enseveli pour lui.  
Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage :  
Jouez bien votre rôle ; et pour mon personnage,  
Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,  
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

LÉ, *seul*. Son esprit, il est vrai, trouve une  
étrange voie

Pour adresser mes vœux au comble de leur joie ;  
Mals quand d'un bel objet on est bien amoureux,  
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ? 40  
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,  
Il en peut bien servir à la petite ruse  
Que sa flamme aujourd'hui me force d'ap-  
prouver

Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.  
Juste ciel ! qu'ils sont prompts ! je les vois en  
parole :

Allons nous préparer à jouer notre rôle. .

## SCÈNE II

MASCARILLE, ANSELME.

MAS. La nouvelle a sujet de vous surprendre  
fort.

ANS. Être mort de la sorte !

MAS. Il a certes grand tort :  
Je lui sals mauvais gré d'une telle incartade.

ANS. N'avoir pas seulement le temps d'être  
malade !

MAS. Non, jamais homme n'eut si hâte de  
mourir.

ANS. Et Lélie ?

MAS. Il se bat, et ne peut rien souffrir :

Il s'est fait en maints lieux contusion et boesse,  
Et veut accompagner son papa dans la fosse ;  
Enfin, pour achever, l'excès de son transport  
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort, 10  
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,  
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANS. N'importe, tu devois attendre jusqu'au  
soir.

Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,  
Qui tût enseveli bien souvent assassine,  
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MAS. Je vous le garantis trépassé comme il  
faut.

Au reste, pour venir au discours de tantôt,  
Lélie (et l'action lui sera salutaire)  
D'un bel enterrement veut régaler son père, 20  
Et consoler un peu ce défunt de son sort

Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.  
 Il hérite beaucoup ; mais comme en ses affaires  
 Il se trouve assez neuf et ne voit encoeur guères,  
 Que son bien, la plupart, n'est point en ces  
 quartiers,

Où que ce qu'il y tient consiste en des papiers,  
 Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance  
 D'excuser de tantôt son trop de violence,  
 De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANS. Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le  
 voir. 30

MAS. Jusques ici du moins tout va le mieux  
 du monde ;

Tâchons à ce progrès que le reste réponde,  
 Et de peur de trouver dans le port un écueil,  
 Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

## SCÈNE III

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANS. Sortons, je ne saurois qu'avec douleur  
 très-forte

Le voir empaqueté de cette étrange sorte :

LAS ! en si peu de temps ! il vivoit ce matin !

MAS. En peu de temps parfois on fait bien du  
 chemin.

LÉ. Ah !

ANS. Mais quoi ? cher Lélie, enfin il étoit  
 homme :

On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉ. Ah !

ANS. Sans leur dire gare elle abat les hu-  
 mains,

Et contre eux de tout temps a de mauvais des-  
 seins.

LÉ. Ah !

ANS. Ce fier animal, pour toutes les prières  
 Ne perdrait pas un coup de ses dents meur-  
 trières : 10

Tout le monde y passe.

LÉ. Ah !

MAS. Vous avez beau prêcher,

Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANS. Si malgré ces raisons votre ennui per-  
 sévère,

Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉ. Ah !

MAS. Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANS. Au reste, sur l'avis de votre serviteur,  
 J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire  
 Pour faire célébrer les obsèques d'un père...

LÉ. Ah ! ah !

MAS. Comme à ce mot s'augmente sa  
 douleur !

Il ne peut sans mourir songer à ce malheur. 20

ANS. Je sais que vous verrez aux papiers du  
 bonhomme

Que je suis débiteur d'une plus grande somme ;

Mais quand par ces raisons je ne vous devrois  
 rien,

Vous pourriez librement disposer de mon bien.

Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉ. s'en allant. Ah !

MAS. Le grand déplaisir que sent  
 Monsieur mon maître !

ANS. Mascarille, je crois qu'il seroit à propos  
 Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MAS. Ah !

ANS. Des événements l'incertitude est  
 grande.

MAS. Ah !

ANS. Faisons-lui signer le mot que je  
 demande. 30

MAS. Las ! en l'état qu'il est, comment vous  
 contenter ?

Donnez-lui le loisir de se désattrister ;

Et quand ses déplaisirs prendront quelque  
 allégeance,

J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.

Adieu : je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,  
 Et m'en vais tout mon soûl pleurer avecque lui !

Ah !

ANS., seul. Le monde est rempli de beaucoup  
 de traverses,

Chaque homme tous les jours en ressent de di-  
 verses,

Et jamais ici-bas...

## SCÈNE IV

PANDOLFE, ANSELME.

ANS. Ah ! bons Dieux ! je frémis !

Pandolfo qui revient ! fût-il bien endormi !

Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !

LAS ! ne m'approchez pas de plus près, je vous  
 prie ;

J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PAN. D'où peut donc provenir ce bizarre trans-  
 port ?

ANS. Dites-moi de bien loin quel sujet vous  
 amène.

Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,  
 C'est trop de courtoisie, et véritablement

Je me serois passé de votre compliment. 10

Si votre âme est en peine et cherche des prières,  
Las ! je vous en promets, et ne m'effrayez guères :  
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant  
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.

Disparaissez donc, je vous prie ;

Et que le Ciel par sa bonté

Comble de joie et de santé

Votre défunte seigneurie !

PAN., *riant*. Malgré tout mon dépit, il m'y faut  
prendre part.

ANS. Las ! pour un trépassé vous êtes bien  
gallard !

PAN. Est-ce jeu ? dites-nous, ou bien si c'est  
folle,

Qui traite de défunt une personne en vie ?

ANS. Hélas ! vous êtes mort, et je viens de  
vous voir.

PAN. Quoi ? j'aurais trépassé sans m'en aper-  
cevoir ?

ANS. Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,  
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PAN. Mais enfin, dormez-vous ? êtes-vous  
éveillé ?

Me connaissez-vous pas ?

ANS. Vous êtes habillé

D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,  
Mais qui dans un moment peut devenir tout  
autre.

Je crains fort de vous voir comme un géant  
grandir,

Et tout votre visage affreusement laidir.

Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;

J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PAN. En une autre saison, cette naïveté

Dont vous accompagnez votre crédulité,

Anselme, me seroit un charmant badinage,

Et j'en prolongerois le plaisir davantage ;

Mais avec cette mort un trésor supposé,

Dont parmi les chemins on m'a désabusé,

Fomente dans mon âme un soupçon légitime :

Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,

Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,

Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANS. M'aurait-on joué pièce et fait super-  
cherie ?

Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !

Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien  
lui.

Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !

De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte :

On en feroit jouer quelque farce à ma honte.

Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer

L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PAN. De l'argent, dites-vous ? ah ! c'est donc  
l'encloûure ?

Voilà le nœud secret de toute l'aventure ?

A votre dam. Pour moi, sans m'en mettre en  
souci,

Je vais faire informer de cette affaire-ici

Contre ce Mascarille, et si l'on peut le prendre,

Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre.

ANS. Et moi, la bonne dupe, à trop croire un  
vaurien,

Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et  
bien ?

Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise.

Et d'être encor si prompt à faire une sottise,

D'examiner si peu sur un premier rapport . . . !

Mais je vois . . .

## SCÈNE V

LÉLIE, ANSELME.

LÉ. Maintenant, avec ce passe-port,  
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANS. A ce que je puis voir, votre douleur vous  
quitte.

LÉ. Que dites-vous ? jamais elle ne quittera

Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.

ANS. Je reviens sur mes pas vous dire avec  
franchise

Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;

Que parmi ces louls, quoiqu'ils semblent très-  
beaux,

J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,

Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur  
place.

De nos faux-monnoyeurs l'insupportable au-  
dace

Pullule en cet État d'une telle façon.

Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de  
soupçon :

Mon Dieu ! qu'on feroit bien de les faire tous  
pendre !

LÉ. Vous me faites plaisir de les vouloir re-  
prendre ;

Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANS. Je les connoîtrai bien ; montrez, montrez-  
les-moi :

Est-ce tout ?

LÉ. Oui.

ANS. Tant mieux. Enfin je vous raccroche,

Mon argent bien aimé : rentrez dedans ma poche.

Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus  
rien.

Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ?

Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père ?

Ma foi, je m'engendrois d'une belle manière, Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret !

Allez, allez mourir de honte et de regret.

Lé. Il faut dire : 'J'en tiens.' Quelle surprise extrême !

D'où peut-il avoir su si tôt le stratagème ?

## SCÈNE VI

MASCARILLE, LÉLIE.

MAS. Quel ? vous étiez sorti ? je vous cherchois partout.

Hé bien ! en sommes-nous enfin venus à bout ? Je le donne en six coups au fourbe le plus brave. Ça, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave : Votre rival après sera bien étonné.

Lé. Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !

Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MAS. Quel ? que seroit-ce ?

Lé. Anselme, instruit de l'artifice, M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit, Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit. 10

MAS. Vous vous moquez peut-être ?

Lé. Il est trop véritable.

MAS. Tout de bon ?

Lé. Tout de bon ; j'en suis inconsolable. Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MAS. Moi, Monsieur ? Quelque sot ! la colère fait mal ;

Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive : Que Célie après tout soit ou libre ou captive, Que Léandre l'achète ou qu'elle reste là, Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

Lé. Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence,

Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence. 20 Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas J'étudois un chacun d'un deuil si vraisemblable, Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable ?

MAS. Vous avez en effet sujet de vous louer.

Lé. Hé bien ! je suis coupable, et je veux l'avouer ;

Mais si jamais mon bien te fut considérable, Répare ce malheur, et me sois secourable.

MAS. Je vous baise les mains, je n'ai pas le loisir.

Lé. Mascarille, mon fils.

MAS. Point.

Lé. Fais-moi ce plaisir. 30

MAS. Non, je n'en ferais rien.

Lé. Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MAS. Soit, il vous est loisible.

Lé. Je ne te puis fléchir ?

MAS. Non.

Lé. Veis-tu le fer prêt ?

MAS. Oui.

Lé. Je vais le pousser.

MAS. Faites ce qu'il vous plaît.

Lé. Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?

MAS. Non.

Lé. Adieu, Mascarille.

MAS. Adieu, Monsieur Lélie.

Lé. Quel... ?

MAS. Tuez-vous donc vite : ah ! que de longs devis !

Lé. Tu voudrais bien, ma foi, pour avoir mes habits,

Que je fasse le sot, et que je me tuasse.

MAS. Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace, 40

Et quoi que ces esprits jurent d'effectuer, Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer ?

## SCÈNE VII

LÉANDRE, TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

Lé. Que vois-je ? mon rival et Trufaldin ensemble !

Il achète Célie ! ah ! de frayeur je tremble.

MAS. Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,

Et s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.

Pour moi, j'en suis ravi : voilà la récompense

De vos brusques erreurs, de votre impatience.

Lé. Que dois-je faire ? dis, veuille me conseiller.

MAS. Je ne sais.

Lé. Laisse-moi, je vais le quereller.

MAS. Qu'en arrivera-t-il ?

Lé. Que veux-tu que je fasse Pour empêcher ce coup ?

MAS. Allez, je vous fais grâce ; 10

Je jette encore un cell pitoyable sur vous :

Laissez-moi l'observer ; par des moyens plus doux

Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

TRU. Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

MAS. Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins

Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉA. Grâce au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,

J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte :  
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,  
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal. 20

MAS. Ah! ah! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!

Ah! ah! ah! ah! ah! ô traître! ô bourreau d'homme!

LÉA. D'où procède cela? qu'est-ce? que te fait-on?

MAS. On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉA. Qui?

MAS. Lélia.

LÉA. Et pourquoi?

MAS. Pour une bagatelle,  
Il me chasse et me bat d'une façon cruelle.

LÉA. Ah! vraiment il a tort.

MAS. Mais, ou je ne pourrai,  
Ou je jure bien fort que je m'en vengrai;  
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde!  
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde, 30

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,  
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,  
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,  
Et me faire un affront si sensible aux épaules;  
Je te le dis encor, je saurai m'en venger:  
Une esclave te plait, tu voulois m'engager  
À la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte  
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte!

LÉA. Écoute, Mascarille, et quitte ce transport:

Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort 40

Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,  
À mon service un jour pût attacher son zèle:  
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,  
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MAS. Oui, Monsieur; d'autant mieux que le destin propice

M'offre à me bien venger en vous rendant service,  
Et que dans mes efforts pour vos contentements  
Je puis à mon brutal trouver des châtimens;  
De Célia, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉA. Mon amour s'est rendu cet office lui-même: 50

Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,  
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MAS. Quoi? Célia est à vous?

LÉA. Tu la verrois paroître,

Si de mes actions j'étois tout à fait maître;  
Mais quoi? mon père l'est: comme il a volonté  
(Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté)  
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,  
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.  
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,  
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui; 60  
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie  
Sur laquelle au premier il doit livrer Célia.  
Je songe auparavant à chercher les moyens  
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,  
À trouver promptement un endroit favorable  
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MAS. Hors de la ville un peu, je puis avec raison

D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison:  
Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,  
Et de cette action nul n'aura connoissance. 70

LÉA. Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhâité;

Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté:  
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,  
Aussitôt en tes mains elle sera rendue,  
Et dans cette maison tu me la conduiras  
Quand... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

## SCÈNE VIII

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIP. Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;

Mais la trouverez-vous agréable, ou cruelle?

LÉA. Pour en pouvoir juger, et répondre soudain,

Il faudroit la savoir.

HIP. Donnez-moi donc la main  
Jusqu'au temple; en marchant je pourrai vous l'apprendre.

LÉA. Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

MAS. Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.

Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?  
Oh! que dans un moment Lélia aura de joie! 10  
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie!  
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,  
Et devenir heureux par la main d'un rival!  
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'appréte



A me peindre en héros un laurier sur la tête,  
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :  
*Vivat Mascariillus, fourbum imperator !*

## SCÈNE IX

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MAS. Holà !

TRU. Que voulez-vous ?

MAS. Cette bague connue

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRU. Oui, je reconnais bien la bague que voilà :  
Je vais querir l'esclave ; arrêtez un peu là.

## SCÈNE X

LE COURRIER, TRUFALDIN, MASCARILLE.

LE COUR. Seigneur, obligez-moi de m'enseigner  
un homme . . .

TRU. Et qui ?

LE COUR. Je crois que c'est Trufaldin qu'il  
se nomme.

TRU. Et que lui voulez-vous ? Vous le voyez  
ici.

LE COUR. Lui rendre seulement la lettre que  
voici.

## LETTRÉ

' Le Ciel, dont la bonté prend souci de ma vie  
Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux  
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,  
Sous le nom de Célie est esclave chez vous.

' Si vous sâtes jamais ce que c'est qu'être père,  
Et vous trouvez sensible aux tendresses du  
sang,

Conservez-moi chez vous cette fille si chère,  
Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

' Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,  
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,  
Que par votre bonheur, que je veux rendre  
extrême,  
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

' De Madrid.

' DOM PEDRO DE GUSMAN,  
' marquis de MONTALCANE '

TRU. Quelqu'à leur nation bien peu de foi soit  
due,  
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont ven-  
due,  
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,

Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer ; 20  
Et cependant j'allois par mon impatience  
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espé-  
rance.

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient  
vains,

J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains ;  
Mais suffit, j'en aurai tout le soin qu'on desira.  
Vous-même vous voyez ce que je viens de lire :  
Vous direz à celui qui vous a fait venir  
Que je ne lui saurois ma parole tenir,  
Qu'il vienne retirer son argent.

MAS. Mais l'outrage  
Que vous lui faites . . .

TRU. Va, sans causer davantage. 30

MAS. Ah ! le fâcheux paquet que nous venons  
d'avoir !

Le sort a bien donné la bête à mon espoir,  
Et bien à la male-heure est-il venu d'Espagne,  
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne :  
Jamais, certes, jamais plus beau commencement  
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

## SCÈNE XI

LÉLIE, MASCARILLE.

MAS. Quel beau transport de joie à présent  
vous inspire ?

LÉ. Laisse-m'en rire encore avant que te le  
dire.

MAS. Ça, rions donc bien fort, nous en avons  
sujet.

LÉ. Ah ! je ne serai plus de tes plaintes  
l'objet ;

Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,  
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :  
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.  
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois ;  
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative  
Aussi bonne en effet que personne qui vive ; 10  
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait part  
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MAS. Sachons donc ce qu'a fait cette imagina-  
tive.

LÉ. Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien  
vive

D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,  
Je songeais à trouver un remède à ce mal,  
Lorsque me ramassant tout entier en moi-même,  
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème  
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,  
Doivent sans contredit mettre pavillon bas. 20

MAS. Mais qu'est-ce ?

LÉ. Ah ! s'il te plaît, donne-toi patience :  
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,  
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,  
Qui mande qu'ayant su par un heureux destin  
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célle  
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,  
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins  
De la garder toujours, de lui rendre des soins ;  
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour  
elle

Par de si grands présents reconnoître son zèle, 30  
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MAS. Fort bien.

LÉ. Écoute donc, voici bien le meilleur :  
La lettre que je dis a donc été remise ;

Mais sais-tu bien comment : en saison si bien  
prise,

Que le porteur m'a dit que sans ce trait falot  
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MAS. Vous avez fait ce coup sans vous donner  
au diable ?

LÉ. Oui, d'un tour si subtil m'aurois-tu cru  
capable ?

Loue au moins mon adresse, et la dextérité  
Dont je romps d'un rival le dessein concerté. 40

MAS. A vous pouvoir louer selon votre mérite  
Je manque d'éloquence, et ma force est petite ;  
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,  
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,  
Ce grand et rare effet d'une imaginative  
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,  
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir  
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,  
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte  
prose,

Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,  
Tout ce que vous avez été durant vos jours, 50  
C'est-à-dire un esprit chausé tout à rebours,  
Une raison malade et toujours en débauche,  
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,  
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,  
Que sais-je ? un . . . cent fois plus encor que je  
ne dis :

C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉ. Apprends-moi le sujet qui contre moi te  
pique :

Ai-je fait quelque chose ? éclaircis-moi ce point.

MAS. Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me  
suyez point. 60

LÉ. Je te suivrai partout, pour savoir ce  
mystère.

MAS. Oui ? sus donc, préparez vos jambes  
à bien faire,

Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉ. Il m'échappe ! oh ! malheur qui ne se peut  
forcer !

Au discours qu'il m'a fait que saurois-je com-  
prendre ?

Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre ?

## ACTE III

### SCÈNE I

MAS, seul. Taisez-vous, ma bonté, cessez votre  
entretien :

Vous êtes une sotte, et je n'en feral rien.

Où, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue :  
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,

C'est trop de patience, et je dois en sortir,

Après de si beaux coups qu'il a su divertir.

Mais aussi, raisonnons un peu sans violence :

Si je suis maintenant ma juste impatience,

On dira que je cède à la difficulté,

Que je me trouve à bout de ma subtilité ; 10

Et que deviendra lors cette publique estime

Qui te vante partout pour un fourbe sublime,

Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,

A ne t'être jamais vu court d'inventions ?

L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose :

A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;

Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,

Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.

Mais quoi ? que feras-tu, que de l'eau toute claire,

Traversé sans repos par ce démon contraire ? 20

Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,

Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter

Ce torrent effréné, qui de tes artifices

Renverse en un moment les plus beaux édifices.

Hé bien ! pour toute grâce, encore un coup du  
moins,

Au hasard du succès, sacrifions des soins ;

Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,

J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.

Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,

Si par là nous pouvions perdre notre rival, 30

Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,

Nous laissât jour entier pour ce que je médite.

Où, je roule en ma tête un trait ingénieur,

Dont je promettrai bien un succès glorieux,

Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre :

Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

## SCÈNE II

LÉANDRE, MASCARILLE.

MAS. Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.

LÉA. De la chose lui-même il m'a fait un récit ;

Mais c'est bien plus, j'ai su que tout ce beau mystère

D'un rapt d'égyptiens, d'un grand seigneur pour père

Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux, N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux, Une histoire à plaisir, un conte dont Lélia A voulu détourner notre achat de Célie.

MAS. Voyez un peu la fourbe !

LÉA. Et pourtant Trufaldin Est si bien imprimé de ce conte badin, 10

Mord si bien à l'appas de cette folle ruse, Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MAS. C'est pourquoi désormais il la gardera bien,

Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉA. Si d'abord à mes yeux elle parut aimable, Je viens de la trouver tout à fait adorable, Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir, Aux extrêmes moyens je ne dois point courir, Par le don de ma foi rompre sa destinée, Et changer ses liens en ceux de l'hyménée. 20

MAS. Vous pourriez l'épouser !

LÉA. Je ne sais ; mais enfin, Si quelque obscurité se trouve en son destin, Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces, Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MAS. Sa vertu, dites-vous ?

LÉA. Quoi ? que murmures-tu ? Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MAS. Monsieur, votre visage en un moment s'altère,

Et je ferai bien mieux peut-être de me taire

LÉA. Non, non, parle.

MAS. Hé bien donc ! très-charitablement Je vous veux retirer de votre aveuglement. 30 Cette fille...

LÉA. Poursuis.

MAS. N'est rien moins qu'inhumaine ; Dans le particulier elle oblige sans peine ; Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche, après tout,

A quiconque la sait prendre par le bon bout. Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude ; Mais je puis en parler avecque certitude :

Vous savez que je suis quelque peu d'un métier A me devoir connaître en un pareil gibier.

LÉA. Célle...

MAS. Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,

Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place, 40 Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,

Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉA. Las ! que dis-tu ? croirai-je un discours de la sorte ?

MAS. Monsieur, les volontés sont libres : que m'importe ?

Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein, Prenez cette matole, et lui donnez la main : Toute la ville en corps reconnoitra ce zèle, Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉA. Quelle surprise étrange !

MAS. Il a pris l'humignon ; Courage : s'il s'y peut enfermer tout de bon, 50 Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉA. Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MAS. Quoi ? vous pourriez... ?

LÉA. Va-t'en jusqu'à la poste, et vois Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi. Qui ne s'y fût trompé ? jamais l'air d'un visage, Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

## SCÈNE III

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉ. Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet ?

LÉA. Moi ?

LÉ. Vous-même.

LÉA. Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉ. Je vois bien ce que c'est, Célle en est la cause.

LÉA. Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉ. Pour elle vous aviez pourtant de grands dessein ;

Mais il faut dire ainsi lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉA. Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,

Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉ. Quelles finesses donc ?

LÉA. Mon Dieu ! nous savons tout

LÉ. Quoi ? [10

LÉA. Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉ. C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LÉA. Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;  
 Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien  
 Où je serois fâché de vous disputer rien ;  
 J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,  
 Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉ. Tout beau, tout beau, Léandre.

LÉA. Ah ! que vous êtes bon !  
 Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon :  
 Vous pourrez vous nommer homme à bonnes  
 fortunes. [20

Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;  
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉ. Léandre, arrêtons là ce discours importun.  
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour  
 elle ;

Mais sur tout retenez cette atteinte mortelle :  
 Sachez que je m'impute à trop de lâcheté  
 D'entendre mal parler de ma divinité,  
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance  
 A souffrir votre amour qu'un discours qui l'of-  
 fense.

LÉA. Ce que j'avance ici me vient de bonne  
 part.

LÉ. Quiconque vous l'a dit, est un lâche, un  
 pendard : 30

On ne peut imposer de tache à cette fille ;  
 Je connois bien son cœur.

LÉA. Mais enfin Mascarille  
 D'un semblable procès est juge compétent :  
 C'est lui qui la condamne.

LÉ. Oui ?

LÉA. Lui-même.

LÉ. Il prétend  
 D'une fille d'honneur insolemment médire,  
 Et que peut-être encor je n'en ferois que rire ?  
 Gage qu'il se dédit.

LÉA. Et moi gage que non.

LÉ. Parbleu je le ferois mourir sous le bâton,  
 S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉA. Moi, je lui couperois sur-le-champ les  
 oreilles, 40  
 S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

## SCÈNE IV

LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉ. Ah ! bon, bon, le voilà : venez ça, chien  
 maudit.

MAS. Quoi ?

LÉ. Langue de serpent fertile en im-  
 postures,

Vous osez sur Célle attacher vos morsures,

Et lui calomnier la plus rare vertu  
 Qui puisse faire éclat sous un sort abattu ?

MAS. Doucement, ce discours est de mon  
 industrie.

LÉ. Non, non, point de clin d'œil et point de  
 rallerie :

Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit ;  
 Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit ;  
 Et sur ce que j'adore oser porter le blâme, 10  
 C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.  
 Tous ces signes sont vains : quels discours as-tu  
 faits ?

MAS. Mon Dieu, ne cherchons point querelle,  
 ou je m'en vais.

LÉ. Tu n'échapperas pas.

MAS. Ah !

LÉ. Parle donc, confesse.

MAS. Laissez-moi ; je vous dis que c'est un  
 tour d'adresse.

LÉ. Dépêche, qu'as-tu dit ? vuide entre nous  
 ce point.

MAS. J'ai dit ce que j'ai dit, ne vous emportez  
 point.

LÉ. Ah ! je vous ferois bien parler d'une autre  
 sorte.

LÉA. Alte un peu : retenez l'ardeur qui vous  
 emporte.

MAS. Fut-il jamais au monde un esprit moins  
 sensé ? 20

LÉ. Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉA. C'est trop que de vouloir le battre en ma  
 présence.

LÉ. Quoi ? châtier mes gens n'est pas en ma  
 puissance ?

LÉA. Comment vos gens ?

MAS. Encore ! il va tout  
 découvrir.

LÉ. Quand j'aurais volonté de le battre à  
 mourir,

Hé bien ! c'est mon valet.

LÉA. C'est maintenant le nôtre.

LÉ. Le trait est admirable ! et comment donc  
 le vôtre ?

Sans doute . . .

MAS, bas. Doucement.

LÉ. Hien, que veux-tu conter ?

MAS, bas. Ah ! le double bourreau, qui me va  
 tout gâter,

Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on  
 donne ! 30

LÉ. Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez  
 bonne.

Il n'est pas mon valet ?

LÉA. Pour quelque mal commis,  
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LÉ. Je ne sais ce que c'est.

LÉA. Et plein de violence,  
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

LÉ. Point du tout. Moi ? l'avoir chassé, roué  
de coups ?

Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de  
vous.

MAS. Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien  
tes affaires.

LÉA. Donc les coups de bâton ne sont qu'ima-  
ginaires ?

MAS. Il ne sait ce qu'il dit, sa mémoire...

LÉA. Non, non. 40

Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon ;  
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne ;  
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne :  
C'est bien assez pour moi qu'il m'a déabusé,  
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,  
Et que m'étant commis à ton zèle hypocrite,  
A si bon compte encor je m'en sois trouvé  
quitte.

Ceci doit s'appeler un avis au lecteur.

Adieu, Lélite, adieu : très-humble serviteur.

MAS. Courage, mon garçon : tout heur nous  
accompagne ; 50

Mettons flamberge au vent et bravoure en cam-  
pagne,

Faisons l'*Otôbrius*, l'*occiseur d'innocents*.

LÉ. Il t'avait accusé de discours médians  
Contre...

MAS. Et vous ne pouviez souffrir mon  
artifice ?

Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,  
Et par qui son amour s'en étoit presque allé ?  
Non, il a l'esprit franc et point dissimulé.

Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse ;  
Cette fourbe en mes mains va mettre sa mai-  
tresse :

Il me la fait manquer avec de faux rapports ; 60  
Je veux de son rival alentir les transports :  
Mon brave incontinent vient, qui le déabuse ;  
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est  
ruse :

Point d'affaire, il poursuit sa pointe jusqu'au  
bout,

Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert  
tout :

Grand et sublime effort d'une imaginative  
qui ne le cède point à personne qui vive !  
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,  
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi !

LÉ. Je ne m'étonne pas si je romps tes  
attentes : 70

A moins d'être informé des choses que tu tentes,  
J'en ferois encor cent de la sorte.

MAS. Tant pis.

LÉ. Au moins, pour t'emporter à de justes  
déplais,

Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque  
chose ;

Mais que de leurs ressorts la porte me soit  
close,

C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans  
vert.

MAS. Je crois que vous seriez un maître d'arme  
expert :

Vous savez à merveille, en toutes aventures,  
Prendre les contre-temps et rompre les mesures.

LÉ. Puisque la chose est faite, il n'y faut  
plus penser : 80

Mon rival en tout cas ne peut me traverser ;

Et pourvu que tes soins, en qui je me repose...

MAS. Laissons là ce discours, et parlons  
d'autre chose :

Je ne m'apaise pas, non, si facilement ;

Je suis trop en colère. Il faut premièrement

Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite

Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉ. S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas :

As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mes bras ?

MAS. De quelle vision sa cervelle est frappée !

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée 90

Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer

Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LÉ. Que puis-je donc pour toi ?

MAS. C'est que de votre père  
Il faut absolument apaiser la colère.

LÉ. Nous avons fait la paix.

MAS. Oui, mais non pas pour nous.  
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de  
vous :

La vision le choque, et de pareilles feintes

Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,  
Qui sur l'état prochain de leur condition 100

Leur font faire à regret triste réflexion.

Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumière,

Et ne veut point de jeu dessus cette matière ;

Il craint le pronostic, et contre moi fâché,

On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché :

J'ai peur, si le logis du Roi fait ma demeure,

De m'y trouver si bien dès le premier quart  
d'heure,

Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.

Contre moi dès longtemps on a force décrets ;

(*Car enfin la vertu n'est jamais sans envie, 110*  
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.  
Allez donc le fléchir.

LÉ. Oui, nous le fléchirons ;  
Mais aussi tu promets...

MAS. Ah ! mon Dieu, nous verrons.  
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues,  
L'ossons pour quelque temps le cours de nos  
intrigues

Et de nous tourmenter de même qu'un lutin :  
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde  
enfin,

Et Célle, arrêtée avecque l'artifice...

## SCÈNE V

ERGASTE, MASCARILLE.

ERG. Je te cherchois partout pour te rendre  
un service.

Pour te donner avis d'un secret important.

MAS. Quoi donc ?

ERG. N'avons-nous point ici quelque  
écoutant ?

MAS. Non.

ERG. Nous sommes amis autant qu'on  
le peut être ;

Je sais bien tes desseins, et l'amour de ton  
maître.

Songez à vous tantôt : Léandre fait parti  
Pour enlever Célle, et j'en suis averti,  
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il ne persuade  
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,  
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir, 10  
Des femmes du quartier en masque l'alloient  
voir.

MAS. Oui ? Suffit. Il n'est pas au comble de  
sa joie ;

Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie,  
Et contre cet assaut je sais un coup fourré  
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé :  
Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.  
Adieu : nous boirons pinte à la première vue.  
Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux  
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,  
Et par une surprise adroite et non commune, 20  
Sans courir le danger en tenter la fortune.  
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,  
Léandre assurément ne nous bravera pas ;  
Et là, premier que lui si nous faisons la prise,  
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,  
Puisque par son dessein déjà presque éventé,  
Le soupçon tombera toujours de son côté,

Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,  
De ce coup hasardeux ne craignons point les  
suites.

C'est ne se point commettre à faire de l'éclat, 30  
Et tirer les marrons de la patte du chat.  
Allons donc nous masquer avec quelques bons  
frères ;

Pour prévenir nos gens il ne faut tarder guères.  
Je sais où git le lièvre, et me puis sans travail  
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.  
Croyez que je mets bien mon adresse en usage :  
Si j'ai reçu du Ciel les fourbes en partage,  
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés  
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

## SCÈNE VI

LÉLIE, ERGASTE.

LÉ. Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?

ERG. Il n'est rien plus certain : quelqu'un de  
sa brigade

M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,  
A Mascarille lors j'ai couru tout conter,  
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie  
Par une invention dessus le champ bâtie ;  
Et comme je vous ai rencontré par hasard,  
J'ai cru que je devois de tout vous faire part.

LÉ. Tu m'obliges par tout avec cette nouvelle :  
Va, je reconnaitrai ce service fidèle. 10

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait :  
Mais je veux de ma part seconder son projet :  
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,  
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.  
Voici l'heure : ils seront surpris à mon aspect.  
Foin ! que n'ai-je avec moi pris mon porte-  
respect ?

Mais vienne qui voudra contre notre personne :  
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.  
Holà ! quelqu'un, un mot.

## SCÈNE VII

LÉLIE, TRUFALDIN.

TRU. Qu'est-ce ? qui me vient voir ?

LÉ. Fermez soigneusement votre porte ce soir.  
TRU. Pourquoi ?

LÉ. Certaines gens font une mascarade,  
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade :  
Ils veulent enlever votre Célle.

TRU. Oh ! Dieux !

LÉ. Et sans doute bientôt ils viennent en ces  
lieux :

Demeurez, vous pourrez voir tout de la fenêtre.  
Hé bien ! qu'avois-je dit ? les voyez-vous paraître ?  
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront :  
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt. 10

## SCÈNE VIII

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE masqué.

Tar. Oh ! les plaisants robins qui pensent me surprendre !

Lé. Masques, où courez-vous ? le pourroit-on apprendre ?

Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

Bon Dieu ! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !

Hé quoi ? vous murmures ? mais sans vous faire outrage,

Peut-on lever le masque et voir votre visage ?

Tau. Allez, fourbes méchants ; retirez-vous d'ici,

Canaille ; et vous, Seigneur, bonsoir, et grand merci.

Lé. Mascarille, est-ce toi ?

Mas. Nenni-da, c'est quelque autre.

Lé. Hélas ! quelle surprise ! et quel sort est le nôtre ! 10

L'aurois-je deviné, n'étant point averti

Des secrètes raisons qui l'avoient travesti ?

Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque

Été sans y penser te faire cette frasque !

Il me prendroit envie, en ce juste courroux,

De me battre moi-même et me donner cent coups.

Mas. Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

Lé. Las ! si de ton secours ta colère me prive,

A quel saint me vouerai-je ?

Mas. Au grand diable d'enfer.

Lé. Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze  
ou de fer, 20

Qu'encore un coup, du moins, mon imprudence  
ait grâce :

M'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,  
Vols-moi ...

Mas. Tarare. Allons, camarades, allons :  
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

## SCÈNE IX

LÉANDRE masqué, et sa suite ; TRUFALDIN.

Léa. Sans bruit ! ne faisons rien que de la bonne sorte.

Tru. Quoi ? masques toute nuit assiègeront  
ma porte ?

Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;  
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir :  
Il est un peu trop tard pour enlever Cécile ;  
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie :  
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;  
J'en suis fâché pour vous ; mais pour vous ré-  
galer

Du souci qui pour elle ici vous inquiète,  
Elle vous fait présent de cette casselette. 10

Léa. Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté :

Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

## ACTE IV

## SCÈNE I

LÉLIE, MASCARILLE.

Mas. Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

Lé. Tu ranimes par là mon espérance morte.

Mas. Toujours de ma colère on me voit re-  
venir ;

J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

Lé. Aussi crois, si jamais je suis dans la  
puissance,

Que tu seras content de ma reconnaissance,

Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de  
pain ...

Mas. Baste ! Songez à vous dans ce nouveau  
dessain.

Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,  
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise : 10  
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

Lé. Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il  
reçu ?

Mas. D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire :  
Avec empressément je suis venu lui dire,  
S'il ne songeait à lui, que l'on le surprendroit ;  
Que l'on couchait en joue, et de plus d'un endroit,  
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance  
Avait si faussement divulgué la naissance ;  
Qu'on avait bien voulu m'y mêler quelque peu,  
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu ; 20  
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,  
Je venais l'avertir de se donner de garde.

De là, moralisant, j'ai fait de grands discours  
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours ;  
Que pour moi, las du monde et de sa vie infâme,  
Je voulois travailler au salut de mon âme,  
A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement

Près de quelque honnête homme être paisiblement ;

Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie  
Que de passer chez lui le reste de ma vie ; 30  
Et que même à tel point il m'avoit su ravir,  
Que sans lui demander gages pour le servir,  
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,  
Quelque bien de mon père et le fruit de mes  
peines,

Dont, advenant que Dieu de ce monde m'étât,  
J'entendois tout de bon que lui seul héritât :  
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse,  
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse  
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,  
Je voulois en secret vous aboucher tous deux, 40  
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle  
De pouvoir hautement vous loger avec elle,  
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour  
Dont cette nuit en songe il a vu le retour.  
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,  
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

Lk. C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit  
deux fois.

MAS. Oui, oui, mais quand j'aurois passé jus-  
ques à trois,  
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,  
Votre esprit manquera dans quelque circon-  
stance. 50

Lk. Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MAS. Ah ! de peur de tomber, ne courons pas  
si fort.

Voyez-vous, vous avez la caboche un peu dure :  
Rendez-vous affirmi dessus cette aventure.  
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,  
Et s'appeloit alors *Zanobio Ruberti* ;  
Un parti qui causa quelque émeute civile,  
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville  
(De fait, il n'est pas homme à troubler un État),  
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat. 60  
Une fille fort jeune et sa femme laissent  
A quelque temps de là se trouvant trépassées,  
Il en eut la nouvelle, et dans ce grand ennui,  
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,  
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,  
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,  
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit  
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit ;  
Mais pour se joindre tous le rendez-vous qu'il  
donne

Durant deux ans entiers ne lui fit voir per-  
sonne ; 70

Si bien que les jugeant morts après ce temps-là,  
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,

Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,  
Douze ans aient découvert jamais la moindre  
trace.

Voilà l'histoire en gros, redite seulement  
Afin de vous servir ici de fondement.  
Maintenant, vous serez un marchand d'Arménie,  
Qui les aures vus sains l'un et l'autre en Turquie.  
Si j'ai plutôt qu'aucun un tel moyen trouvé,  
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé, 80  
C'est qu'en fait d'aventure il est très-ordinaire  
De voir gens pris sur mer par quelque Turc cor-  
saire,

Puis être à leur famille à point nommé rendus,  
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.  
Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte :  
Sans nous alambiquer, servons-nous-en ; qu'im-  
porte ?

Vous leur aurez oui leur disgrâce conter,  
Et leur aurez fourni de quoi se racheter ;  
Mais que parti plus tôt, pour chose nécessaire,  
Horace vous chargea de voir ici son père, 90  
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez  
Attendre quelques jours qu'ils seroient arrivés :  
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

Lk. Ces répétitions ne sont que superflues :  
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MAS. Je m'en vais là dedans donner le premier  
trait.

Lk. Écoute, Mascariile, un seul point me  
chagrine :

S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MAS. Belle difficulté ! devez-vous pas savoir  
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ? 100  
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage  
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

Lk. Il est vrai ; mais, dis-moi, s'il connoît qu'il  
m'a vu,  
Que faire ?

MAS. De mémoire êtes-vous dépourvu ?  
Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image  
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,  
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,  
Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

Lk. Fort bien ; mais, à propos, cet endroit de  
Turquie . . . ?

MAS. Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou  
Barbarie. 110

Lk. Mais le nom de la ville où j'aurai pu les  
voir ?

MAS. Tunisia. Il me tiendra, je crois, jusques  
au soir :

La répétition, dit-il, est inutile,  
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.



LÉ. Va, va-t'en commencer; il ne me faut plus rien.

MAS. Au moins, soyez prudent, et vous conduisez bien;

Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉ. Laisse-moi gouverner: que ton âme est craintive!

MAS. Horace dans Bologne écolier, Trufaldin Zanobio Ruberti, dans Naples citadin; 120

Le précepteur Albert...

LÉ. Ah! c'est me faire honte  
Que de me tant prêcher: suis-je un sot à ton conte?

MAS. Non pas du tout, mais bien quelque chose approchant.

LÉ, seul. Quand il m'est inutile il fait le chien couchant;

Mais parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,

Sa familiarité jusque-là s'abandonne.

Je vais être de près éclairé des beaux yeux

Dont la force m'impose un joug si précieux;

Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,

Peindre à cette beauté les tourments de mon âme: 130

J'essaierai quel arrêt je dois... Mais les voici.

## SCÈNE II

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRU. Sois béni, juste Ciel, de mon sort adouci.

MAS. C'est à vous de rêver et de faire des songes,

Puisqu'en vous il est faux que songes sont men-songes.

TRU. Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,

Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉ. Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRU. J'ai, je ne sais pas où, vu quelque res-semblance

De cet Arménien.

MAS. C'est ce que je disais;

Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRU. Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde? 10

LÉ. Oui, seigneur Trufaldin: le plus gallard du monde.

TRU. Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LÉ. Plus de dix mille fois.

MAS. Quelque peu moins, je croi.

LÉ. Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,

Le visage, le port...

TRU. Cela pourroit-il être,

Si lorsqu'il m'a pu voir il n'avoit que sept ans, Et si son précepteur même depuis ce temps

Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MAS. Le sang bien autrement conserve cette image:

Par des traits si profonds ce portrait est tracé. 20  
Que mon père...

TRU. Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉ. En Turquie, à Turin.

TRU. Turin? mais cette ville Est, je pense, en Piedmont.

MAS. Oh! cerveau malhabile!

Vous ne l'entendez pas: il veut dire Tunis,

Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;

Mais les Arméniens ont tous une habitude,

Certain vice de langue à nous autres fort rude:

C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,

Et pour dire *Tunis*, ils prononcent *Turin*.

TRU. Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière. 30

Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MAS. Voyez s'il répondra. Je repassois un peu Quelque leçon d'écriture; autrefois en ce jeu

Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale

Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRU. Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MAS. Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie Est celle maintenant que le Ciel vous envoie!

LÉ. C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté. 40

TRU. Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MAS. Naples est un séjour qui paroît agréable; Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRU. Ne peux-tu sans parler souffrir notre discours?

LÉ. Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRU. Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MAS. Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite

D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,

Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRU. Ah !  
 MAS. Nous sommes perdus, si cet entretien  
 dure. 50  
 TRU. Je voudrais bien savoir de vous leur  
 aventure :  
 Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler ...  
 MAS. Je ne sais ce que c'est, je ne fais que  
 bâiller ;  
 Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-  
 être  
 Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,  
 Et qu'il est tard aussi ?  
 LÉ. Pour moi, point de repas.  
 MAS. Ah ! vous avez plus faim que vous ne  
 pensez pas.  
 TRU. Entrez donc.  
 LÉ. Après vous.  
 MAS. Monsieur, en Arménie,  
 Les maîtres du logis sont sans cérémonie.  
 Pauvre esprit ! pas deux mots !  
 LÉ. D'abord il m'a surpris. 60  
 Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,  
 Et m'en vais débiter avecque hardiesse ...  
 MAS. Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.

SCÈNE III

LÉANDRE, ANSELME.

ANS. Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un  
 discours  
 Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours :  
 Je ne vous parle point en père de ma fille,  
 En homme intéressé pour ma propre famille,  
 Mais comme votre père ému pour votre bien,  
 Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien,  
 Bref, comme je voudrais, d'une âme franche et  
 pure,  
 Que l'on fit à mon sang en pareille aventure.  
 Savez-vous de quel oeil chacun voit cet amour,  
 Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ? 10  
 A combien de discours et de traits de risée  
 Votre entreprise d'hier est partout exposée ?  
 Quel jugement on fait du choix capricieux  
 Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux  
 Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,  
 De qui le noble emploi n'est qu'un métier de  
 gueuse ?  
 J'en ai rougi pour vous, encor plus que pour moi,  
 Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi,  
 Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,  
 Ne peut sans quelque affront souffrir qu'on la  
 méprise. 20

Ah ! Léandre, sortez de cet abaissement ;  
 Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.  
 Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,  
 Les plus courtes erreurs sont toujours les  
 meilleures.  
 Quand on ne prend en dot que la seule beauté,  
 Le remords est bien près de la solennité,  
 Et la plus belle femme a très-peu de défense  
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance :  
 Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,  
 Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements 30  
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agré-  
 ables ;  
 Mais ces félicités ne sont guère durables,  
 Et notre passion ralentissant son cours,  
 Après ces bonnes nuits donnent de mauvais jours.  
 De là viennent les soins, les soucis, les misères,  
 Les fils déshérités par le courroux des pères.  
 LÉA. Dans tout votre discours j'en ai rien écouté  
 Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.  
 Je sais combien je dois à cet honneur insigne  
 Que vous me voulez faire, et dont je suis  
 indigne, 40  
 Et voi, malgré l'effort dont je suis combattu,  
 Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu :  
 Aussi veux-je tâcher ...  
 ANS. On ouvre cette porte :  
 Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en  
 sorte  
 Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE IV

LÉLIE, MASCARILLE.

MAS. Bientôt de notre fourbe on verra le débris,  
 Si vous continuez des sottises si grandes.  
 LÉ. Dois-je éternellement ouïr tes répri-  
 mandes ?  
 De quoi te peux-tu plaindre ? Ai-je pas réussi  
 En tout ce que j'ai dit depuis ... ?  
 MAS. Cousin, cousin :  
 Témoin les Turcs, par vous appelés hérétiques,  
 Et que vous assurez, par serments authentiques,  
 Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.  
 Passe : ce qui me donne un dépit nonpareil,  
 C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie 10  
 Près de Célie : il est ainsi que la bouillie,  
 Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux  
 bords,  
 Et de tous les côtés se répand au dehors.  
 LÉ. Pourroit-on se forcer à plus de retenue ?  
 Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MAS. Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas :

Par vos gestes, durant un moment de repas,  
Vous avez aux soupçons donné plus de matière,  
Que d'autres ne feraient dans une année entière.

LÉ. Et comment donc ?

MAS. Comment ? chacun a pu le voir. 20  
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,  
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.

Rouge, tout interdit, jouant de la prune,  
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,  
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit,  
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,

Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,  
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter  
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.

Sur les morceaux touchés de sa main délicate, 30  
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte  
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,  
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.

Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table  
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,  
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop  
pressants,

A puni par deux fois deux chiens très-innocents,  
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.  
Et puis après cela votre conduite est belle ?

Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon  
corps ; 40

Malgré le froid, je sue encor de mes efforts :  
Attaché dessus vous, comme un joueur de boule  
Après le mouvement de la sienne qui roule,  
Je pensais retenir toutes vos actions,  
En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉ. Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner  
des choses

Dont tu ne ressens point les agréables causes !  
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,  
Faire force à l'amour qui m'impose des lois :  
Désormais . . .

## SCÈNE V

LÉLIE, MASCARILLE, TRUFALDIN.

MAS. Nous parlons des fortunes  
d'Horace.

TRU. C'est bien fait. Cependant me ferez-  
vous la grâce

Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

LÉ. Il faudroit autrement être fort indiscret.

TRU. Écoute, sais-tu bien ce que je viens de  
faire ?

MAS. Non, mais si vous voulez, je ne tarderai  
guère,

Sans doute, à le savoir.

TRU. D'un chêne grand et fort,  
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le  
sort,

Je viens de détacher une branche admirable,  
Choisie expressément, de grosseur raisonnable, 10  
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup  
d'ardeur,

Un bâton à peu près . . . oui, de cette grandeur ;  
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que  
trente gaules

Propre, comme je pense, à rosser les épaules,  
Car il est bien en main, vert, nouveau et massif.

MAS. Mais pour qui, je vous prie, un tel  
préparatif ?

TRU. Pour toi premièrement ; puis pour ce  
bon apôtre,

Qui veut m'en donner d'une et m'en jouer d'un  
autre.

Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,  
Introduit sous l'appas d'un conte supposé. 20

MAS. Quoi ? vous ne croyez pas . . . ?

TRU. Ne cherche point d'excuse :  
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,

Et disant à Célle, en lui serrant la main,  
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,  
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma filiole,

Laquelle a tout ouï parole pour parole ;  
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,  
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MAS. Ah ! vous me faites tort ! S'il faut qu'on  
vous affronte,

Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte. 30

TRU. Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?  
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté :  
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,  
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MAS. Oui-da, très-volontiers, je l'épouserai  
bien,

Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.  
Ah ! vous serez rossé, Monsieur de l'Arménie,

Qui toujours gâtez tout.

## SCÈNE VI

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRU. Un mot, je vous supplie.  
Donc, Monsieur l'imposeur, vous osez aujourd'hui  
Duper un honnête homme et vous jouer de lui ?

MAS. Feindre avoir vu son fils en une autre  
contrée,

Pour vous donner chez lui plus aisément  
entrée ?

TRU. Vuidons, vuidons sur l'heure.

LÉ. Ah ! coquin !

MAS. C'est ainsi !

Quo les fourbes ...

LÉ. Bourreau !

LAS. ... sont ajustés ici.

Garde-moi bien cela.

LÉ. Quoi donc ? Je serois homme . .

MAS. Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous  
assomme.

TRU. Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis  
content. 10

LÉ. A moi ! par un valet cet affront éclatant !

L'aurait-on pu prévoir, l'action de ce traître,  
Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

MAS. Peut-on vous demander comme va votre  
dos ?

LÉ. Quoi ? tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MAS. Voilà, voilà que c'est de ne voir pas  
Jeannette,

Et d'avoir en tout temps une langue indiscrete ;  
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,  
Je cesse d'éclater, de pester contre vous :

Quoique de l'action l'imprudence soit haute, 20  
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉ. Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal.

MAS. Vous vous êtes causé vous-même tout le  
mal.

LÉ. Moi ?

MAS. Si vous n'étiez pas une cervelle folle,  
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,  
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,  
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉ. On auroit pu surprendre un mot dit à  
Celle ?

MAS. Et d'où doncques viendrait cette prompte  
sortie ?

Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet : 30  
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet,

Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables.

LÉ. Oh ! le plus malheureux de tous les  
misérables !

Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

MAS. Je ne fis jamais mieux que d'en prendre  
l'emploi :

Par là j'empêche au moins que de cet artifice  
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉ. Tu devois donc, pour toi, frapper plus  
doucement.

MAS. Quelque sot ! Trufaldin lorgnoit exacte-  
ment ;

Et puis je vous dirai, sous ce prétexte utile 40  
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile :

Enfin la chose est faite, et si j'ai votre foi

Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,

Soit ou directement ou par quelque autre voie,

Les coups sur votre râble assenés avec joie,

Je vous promets, aidé par le poste où je suis,

De contenter vos vœux avant qu'il soit deux  
nuits.

LÉ. Quoique ton traitement ait eu trop de  
rudesse,

Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette pro-  
messe ?

MAS. Vous le promettez donc ?

LÉ. Oui, je te le promets. 50

MAS. Ce n'est pas encor tout, promettez que  
jamais

Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene.

LÉ. Soit.

MAS. Si vous y manquez, votre fièvre  
quarantine !

LÉ. Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon  
repos.

MAS. Allez quitter l'habit et graisser votre dos.

LÉ. Faut-il que le malheur qui me suit à la trace

Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce ?

MAS. Quoi ? vous n'êtes pas loin ? sortez vite  
d'ici ;

Mais surtout gardez-vous de prendre aucun  
soui : [60

Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise ;  
N'aidez point mon projet de la moindre entre-  
prise . . .

Demeurez en repos.

LÉ. Oui, va, je m'y tiendrai.

MAS. Il faut voir maintenant quel biais je  
prendrai.

## SCÈNE VII

ERGASTE, MASCARILLE.

ERG. Mascarille, je viens te dire une nouvelle  
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle :

A l'heure que je parle, un jeune égyptien,

Qui n'est pas noir pourtant, et sent assez son bien,

Arrive accompagné d'une vieille fort hâve,

Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave

Que vous vouliez. Pour elle il parolt fort zélé.

MAS. Sans doute, c'est l'aimant dont Cécile a  
parlé.

Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre ?

Sortant d'un embarras, nous entrons dans un  
autre. 10

En vain nous apprenons que Léandre est au point

De quitter la partie et ne nous troubler point ;  
Que son père, arrivé contre toute espérance,  
Du côté d'Hippolyte emporte la balance ;  
Qu'il a tout fait changer par son autorité,  
Et va dès aujourd'hui conclure le traité :  
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste  
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous  
reste.

Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,  
Je crois que je pourrai retarder leur départ, 20  
Et me donner le temps qui sera nécessaire  
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.  
Il n'est fait un grand vol ; par qui, l'on n'en sait  
rien ;

Eux autres rarement passent pour gens de bien :  
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,  
Faire pour quelques jours emprisonner ce  
drôle.

Je sais des officiers de justice altérés  
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés :  
Dessus l'avidité espoir de quelque paraguante,  
Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente,  
Et du plus innocent, toujours à leur profit, 30  
La bourse est criminelle, et paye son délit.

## ACTE V

## SCÈNE I

MASCARILLE, ERGASTE.

MAS. Ah chien ! ah double chien ! maître de  
cervelle !

Ta persécution sera-t-elle éternelle ?

ERG. Par les soins vigilants de l'exempt Balafre,  
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,  
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,  
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :  
'Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,  
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement ;  
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne ;'  
Et comme on résistait à lâcher sa personne, 10  
D'abord il a chargé si bien sur les recors,  
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs  
corps,

Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,  
Et pensent tous avoir un Lélite à leur suite.

MAS. Le traître ne sait pas que cet égyptien  
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERG. Adieu : certaine affaire à te quitter  
m'oblige.

MAS. Oui, je suis stupéfait de ce dernier pro-  
dige :

On dirait, et pour moi j'en suis persuadé,  
Que ce démon brouillon dont il est possédé 20  
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire  
Partout où sa présence est capable de nuire.  
Pourtant je veux poursuivre, et malgré tous ces  
coups,

Voilà qui l'emportera de ce diable ou de nous.

Celle est quelque peu de notre intelligence,  
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance :  
Je tâche à profiter de cette occasion.

Mais ils viennent : songeons à l'exécution.

Cette maison meublée est en ma bienséance,

Je puis en disposer avec grande licence ; 30

Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé ;

Nul que moi ne s'y tienne, et j'en garde la clé.

O Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures.

Et qu'un fourbe est contraint de prendre de  
figures !

## SCÈNE II

CÉLIE, ANDRÈS.

AND. Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon  
cœur

N'a fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.

Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,

La guerre en quelque estime avoit mis mon  
courage,

Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,

Prétendre, en les servant, un honorable emploi,

Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,

Et que le prompt effet d'une métamorphose

Qui suivit de mon cœur le soudain changement,

Parmi vos compagnons sut ranger votre amant, 10

Sans que mille accidents, ni votre indifférence

Aient pu me détacher de ma persévérance.

Depuis, par un hasard d'avec vous séparé,

Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse  
auguré,

Je n'ai pour vous rejoindre épargné temps ni  
peine.

Enfin, ayant trouvé la vieille égyptienne,

Et plein d'impatience, apprenant votre sort,

Que pour certain argent qui leur importoit fort,

Et qui de tous vos gens détournait le naufrage,

Vous aviez en ces lieux été mise en otage, 20

J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,

Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît.

Cependant on vous voit une morne tristesse,

Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.  
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,  
Venise du butin fait parmi les combats  
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre.  
Que si comme devant il vous faut encor suivre  
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera  
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous  
plaira. 30

CÉ. Votre zèle pour moi visiblement éclate ;  
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate ;  
Et mon visage aussi par son émotion  
N'explique point mon cœur en cette occasion :  
Une douleur de tête y peint sa violence,  
Et si j'avois sur vous quelque peu de puissance,  
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre  
jours,

Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

AND. Autant que vous voudrez faites qu'il se  
diffère,

Toutes ses volontés ne butent qu'à vous plaire. 40  
Cherchons une maison à vous mettre en repos :  
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

### SCÈNE III

MASCARILLE, CÉLIE, ANDRÈS.

AND. Seigneur suisse, êtes-vous de ce logis le  
maître ?

MAS. Moi, pour servir à fous.

AND. Pourrions-nous y bien être ?

MAS. Oui, moi pour d'estrancher chappon  
chambre garni ;

Mais ché non point locher te gent te méchant vi.

AND. Je crois votre maison franche de tout  
ombrage.

MAS. Fous nouveau dant sti fil, moi foir à la  
fissage.

AND. Oui.

MAS. La Matame est-il mariage al Mont-  
sieur ?

AND. Quoi ?

MAS. S'il être son fame, ou s'il être son  
sœur ?

AND. Non.

MAS. Mon fol, pien choll. Finir pour mar-  
chandisse,

Ou pien pour temanter à la Palais choustice ? 10

La procès il fault rien : il coûter tant tarchant !

La procurair larron, la focat pien méchant.

AND. Ce n'est pas pour cela.

MAS. Fous tunc mener sti file  
Pour fenir pourmener, et recarter la file ?

AND. Il n'importe. Je suis à vous dans un  
moment.

Je vais faire venir la vieille promptement,  
Contremander aussi notre voiture prête.

MAS. Li ne porte pas pien ?

AND.

Elle a mal à la tête.

MAS. Moi, chavoir de pon fin et de fromage pon.  
Entre fous, entre fous dans mon petit maison. 20

### SCÈNE IV

LÉLIE, ANDRÈS.

LÉ. Quel que soit le transport d'une âme im-  
patiente,

Ma parole m'engage à rester en attente,

A laisser faire un autre, et voir sans rien oser  
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

Demandez-vous quelqu'un dedans cette de-  
meure ?

AND. C'est un logis garni que j'ai pris tout à  
l'heure.

LÉ. A mon père pourtant la maison appartient,  
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

AND. Je ne sais ; l'écriteau marque au moins  
qu'on la loue :

Lisez.

LÉ. Certes, ceci me surprend, je l'avoue. 10  
Qui diantre l'auroit mis, et par quel intérêt... ?

Ah ! ma foi, je devine à peu près ce que c'est :  
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

AND. Peut-on vous demander quelle est cette  
aventure ?

LÉ. Je voudrais à tout autre en faire un grand  
secret ;

Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.  
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,

Comme je conjecture au moins, ne sauroit être  
Que quelque invention du valet que je di,

Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi, 20  
Pour mettre en mon pouvoir certaine égyptienne

Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne ;  
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

AND. Vous l'appellez ?

LÉ. Célie.

AND. Hé ! que ne disiez-vous ?

Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans  
doute

Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉ. Quoi ? vous la connaissez ?

AND. C'est moi qui maintenant

Viens de la racheter.

LÉ. Oh ! discours surprenant !

AND. Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,

Au logis que voilà je venois de la mettre, 30  
Et je suis très-ravi, dans cette occasion,  
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉ. Quoi ? j'obtiendrais de vous le bonheur que j'espère ?

Vous pourriez... ?

AND. Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉ. Que pourrai-je vous dire, et quel remerciement... ?

AND. Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

## SCÈNE V

MASCARILLE, LÉLIE, ANDRÉS.

MAS. Hé bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !

Il nous va faire encor quelque nouveau bismètre.

LÉ. Sous ce crotasque habit qui l'auroit reconnu ?

Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MAS. Moi sous ein chant bonheur, moi non point Maquerille :

Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

LÉ. Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi.

MAS. Alle fous pourmener, sans toi rire te moi.

LÉ. Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître.

MAS. Partieu, tiaple, mon foi ! jamais toi chai connoître. 10

LÉ. Tout est accommodé, ne te déguise point.

MAS. Si toi point en aller, chai paille ein cou te point.

LÉ. Ton jargon allemand est superflu, te dis-je ;

Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige : J'ai tout ce que mes vœux lui pouvoient demander,

Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MAS. Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,

Je me dessuis donc, et redeviens moi-même.

AND. Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu.

Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu. 20

LÉ. Hé bien ! que diras-tu ?

MAS. Que j'ai l'âme ravie

De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉ. Tu feignois à sortir de ton déguisement, Et ne pouvois me croire en cet événement ?

MAS. Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,

Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉ. Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup ;

Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup, Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MAS. Soit, vous aurez été bien plus heureux que sage. 30

## SCÈNE VI

CÉLIE, MASCARILLE, LÉLIE, ANDRÉS.

AND. N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉ. Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé ?

AND. Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable :

Si je ne l'avouois, je serois condamnable ;  
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,  
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur ;  
Jugez donc le transport où sa beauté me jette,  
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette :  
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas.  
Adieu pour quelques jours : retournons sur nos pas. 10

MAS. Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie.  
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie,  
Et... Vous m'entendez bien.

LÉ. C'est trop : je ne veux plus  
Te demander pour moi de secours superflus ;  
Jesuis un chien, un traître, un bourreau détestable,  
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.  
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux  
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux :

Après tant de malheurs, après mon imprudence,  
Le trépas me doit seul prêter son assistance. 20

MAS. Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;  
Il ne lui manque plus que de mourir enfin,  
Pour le couronnement de toutes ses sottises.  
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises  
Lui fait licencier mes soins et mon appui :  
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,  
Et dessus son lutin obtenir la victoire :  
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,  
Et les difficultés dont on est combattu  
Sont les dames d'atour qui parent la vertu. 30

## SCÈNE VII

MASCARILLE, CÉLIE.

CÉ. Quoi que tu veuilles dire et que l'on se propose,

De ce retardement j'attends fort peu, de chose :  
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader  
Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder ;  
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre  
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,  
Et que très-fortement, par de différents nœuds,  
Je me trouve attachée au parti de tous deux.

Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,  
André pour son partage a la reconnaissance, 10  
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets  
Consultent jamais rien contre ses intérêts :

Où, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme  
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,  
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi,  
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,  
Et de faire à mes vœux autant de violence  
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.  
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,  
Juge ce que tu peux te permettre d'espérer. 20

MAS. Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles,

Et je ne sais point l'art de faire des miracles ;  
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,  
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens,  
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,  
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

## SCÈNE VIII

CÉLIE, HIPPOLYTE.

HIP. Depuis votre séjour, les dames de ces lieux

Se plaignent justement des larcins de vos yeux,  
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles  
Et de tous leurs amants faites des infidèles.

Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper  
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper,  
Et mille libertés à vos chaînes offertes

Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.  
Quant à moi toutefois, je ne me plaindrois pas

Du pouvoir absolu de vos rares appas, 10

Si lorsque mes amants sont devenus les vôtres,  
Un seul m'eût consolé de la perte des autres ;  
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,  
C'est un dur procédé, dont je me plains à vous

CÉ. Voilà d'un air galand faire une raillerie ;

Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.  
Vos yeux, vos propres yeux, se connoissent trop bien,

Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien :  
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,  
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes. 20

HIP. Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé

Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé ;  
Et sans parler du reste, on sait bien que Célie  
A causé des desirs à Léandre et Lélie.

CÉ. Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,

Vous vous consolerez de leur perte aisément,  
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable  
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIP. Au contraire, j'agis d'un air tout différent,

Et trouve en vos beautés un mérite si grand, 30  
J'y vois tant de raisons capables de défendre  
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,

Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux  
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,  
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,  
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

## SCÈNE IX

MASCARILLE, CÉLIE, HIPPOLYTE.

MAS. Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,

Que ma bouche vous vient annoncer maintenant !

CÉ. Qu'est-ce donc ?

MAS. Écoutez, voici, sans flatterie... 40

CÉ. Quoi ?

MAS. La fin d'une vaine et pure comédie.  
La vieille égyptienne à l'heure même...

CÉ. Hé bien ?

MAS. Passoit dedans la place, et ne songeoit à rien,

Alors qu'une autre vieille assez défigurée,  
L'ayant de près, au nez, longtemps considérée,  
Par un bruit enroué de mots injurieux

A donné le signal d'un combat furieux, 10  
Qui pour armes pourtant, mousqueta, dagues ou

flèches,

Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,  
Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher

Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.  
On n'entend que ces mots : chienne, louve, lagace.



D'abord leurs scoffions ont volé par la place,  
Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,  
Ont rendu le combat risiblement affreux.  
Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,  
Ainsi que force monde, accourus d'aventure, 20  
Ont à les décharpir eu de la peine assez,  
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.  
Cependant que chacune, après cette tempête,  
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,  
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur.  
Celle qui la première avoit fait la rumeur,  
Malgré la passion dont elle étoit émue,  
Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :

'C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes  
yeux,

Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces  
lieux,' 30

A-t-elledit tout haut ; 'oh ! rencontre opportune !  
Où, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune  
Me fait vous reconnoître, et dans le même instant  
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.  
Lorsque Naples vint quitter votre famille,  
J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,  
Dont j'élevois l'enfance, et qui par mille traits  
Faisoit voir dès quatre ans sa grâce et ses  
attraits.

Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,  
Derians notre maison se rendant familière, 40  
Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur  
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,  
Que cela servit fort pour avancer sa vie :  
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie  
Me faisant redouter un reproche fâcheux,  
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux ;  
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,  
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.'

Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix  
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois, 50  
Andrès, ayant changé quelque temps de visage,  
A Trufaldin surpris à tenu ce langage :  
'Quoi donc ? le Ciel me fait trouver heureuse-  
ment

Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,  
Et que j'avois pu voir sans pourtant reconnoître  
La source de mon sang et l'auteur de mon être !  
Oui, mon père, je suis Horace, votre fils :  
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,  
De sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,  
Je sortis de Bologne, et quittant mes études, 60  
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,  
Selon que me pousoit un désir curieux.  
Pourtant, après ce temps, une secrète envie  
Me pressa de revoir les miens et ma patrie.

Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,  
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :  
Si bien qu'à votre quète ayant perdu mes peines,  
Venise pour un temps borna mes courses vaines ;  
Et j'ai vécu depuis sans que de ma maison  
J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.' 70  
Je vous laisse à juger si pendant ces affaires  
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.  
Enfin (pour retrancher ce que plus à loisir  
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir  
Par la confession de votre égyptienne),  
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne ;  
Andrès est votre frère ; et comme de sa sœur  
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,  
Une obligation qu'il prétend reconnoître  
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon  
maître, 80

Dont le père, témoin de tout l'événement,  
Donne à cette hyménée un plein consentement ;  
Et pour mettre une joie entière en sa famille,  
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.  
Voyez que d'incidents à la fois enfantés.

Cé. Je demeure immobile à tant de nou-  
veautés.

MAR. Tous viennent sur mes pas, hors les deux  
championnes,  
Qui du combat encor remettent leurs personnes ;  
Léandre est de la troupe, et votre père aussi :  
Moi, je vais avertir mon maître de ceci, 90  
Et que lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'ob-  
stacle,

Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.  
Hir. Un tel ravissement rend mes esprits  
confus,

Que pour mon propre sort je n'en aurois pas  
plus.

Mais les voici venir.

## SCÈNE X

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, ANDRÈS,  
CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE.

TRU. Ah ! ma fille.  
Cé. Ah ! mon père.

TRU. Sais-tu déjà comment le Ciel nous est  
prospère ?

Cé. Je viens d'entendre ici ce succès mer-  
veilleux.

Hir, & LÉA. En vain vous parleriez pour ex-  
cuser vos feux,

Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉA. Un généreux pardon est ce que je desiro ;

Mais j'atteste les Cleux qu'en ce retour soudain  
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

AND., à CÉ. Qui l'auroit jamais cru, que cette  
ardeur si pure

Pût être condamnée un jour par la nature ? 10  
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,  
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉ. Pour moi, je me blâmols, et croyols faire  
faute,

Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-  
haute :

Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant  
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,  
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme  
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon  
âme.

TRU. Mais en te recouvrant que diras-tu de  
moi,

Si je songe aussitôt à me priver de toi, 20  
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée ?

CÉ. Que de vous maintenant dépend ma  
destinée.

### SCÈNE XI

TRUFALDIN, MASCARILLE, LÉLIE, ANSELME,  
PANDOLFE, CÉLIE, ANDRÈS, HIPPOLYTE,  
LÉANDRE.

MAS. Voyons si votre diable aura bien le  
pouvoir

De détruire à ce coup un si solide espoir,  
Et si contre l'excès du bien qui vous arrive  
Vous armerez encor votre imaginative.

Par un coup imprévu des destins les plus  
doux,

Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉ. Croirai-je que du Ciel la puissance  
absolue . . . ?

TRU. Oui, mon gendre, il est vrai.

PAN. La chose est résolue.

AND. Je m'acquitte par là de ce que je vous  
dois

LÉ., à MAS. Il faut que je t'embrasse, et mille  
et mille fois, 10

Dans cette joie . . .

MAS. Ah! ah! doucement, je vous prie :  
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour  
Célie,

Si vous la caressez avec tant de transport.

De vos embrassements on se passeroit fort.

TRU., à LÉ. Vous savez le bonheur que le  
Ciel me renvoie ;

Mais puisqu'un même jour nous met tous dans  
la joie,

Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,

Et que son père aussi nous soit vite amené.

MAS. Vous voilà tous pourvus : n'est-il point  
quelque fille

Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ? 20

A voir chacun se joindre à sa chacune ici,

J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

AND. J'ai ton fait.

MAS. Allons donc, et que les Cleux  
prospères

Nous donnent des enfants dont nous soyons les  
pères.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# DÉPIT AMOUREUX

## COMÉDIE

### LES PERSONNAGES

ÉRASTE, *amant de Lucile.*  
ALBERT, *père de Lucile.*  
GROS-RENÉ, *valet d'Éraste.*  
VALÈRE, *fils de Polydore.*  
LUCILE, *filie d'Albert.*  
MARINETTE, *suiuante de Lucile.*

POLYDORE, *père de Valère.*  
FROSINE, *confidente d'Ascagne.*  
ASCAGNE, *filie sous l'habit d'homme.*  
MASCARILLE, *ualet de Valère.*  
MÉTAPHRASTE, *pédant.*  
LA RAPIÈRE, *bretteur.*

### ACTE I

#### SCÈNE I

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

Ér. Veux-tu que je te die ? une atteinte  
secrète

Ne laisse point mon âme en une bonne assiette :  
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,  
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;  
Qu'en faueur d'un rival ta foi ne se corrompe,  
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te  
trompe.

Gros-R. Pour moi, me soupçonner de quelque  
mauvais tour,

Je dirai, n'en déplaise à Monsieur votre amour,  
Que c'est injustement blesser ma prud'homie  
Et se connoître mal en physionomie. 10  
Les gens de mon minois ne sont point accusés  
D'être, grâces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.

Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens  
gubers,

Et suis homme fort rond de toutes les manières.  
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien :

Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois  
rien.

Je ne vois point encore, ou je suis une bête,  
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.  
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour :  
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour ; 20  
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,  
Semble n'être à présent souffert que par con-  
trainte.

Ér. Souvent d'un faux espoir un amant est  
nourri :

Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;  
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes  
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres  
flammes.

Valère enfin, pour être un amant rebuté,  
Montre depuis un temps trop de tranquillité ;  
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,  
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence 30  
M'empoisonne à tous coups leurs plus charnants  
appas,

Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,  
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile  
Une entière croyance aux propos de Lucile.

Je voudrais, pour trouver un tel destin plus doux,  
Y voir entrer un peu de son transport jaloux ;  
Et sur ses déplaçons et son impatience •  
Mon âme prendroit lors une pleine assurance.  
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,  
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ? 40  
Et si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,  
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-R. Peut-être que son cœur a changé de desirs,

Connaisant qu'il pousoit d'inutiles soupirs.

ÉR. Lorsque par les rebuts une âme est détachée,

Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,  
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,  
Qu'elle puisse rester en un paisible état.  
De ce qu'on a chéri la fatale présence

Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence ; 50

Et si de cette vue on n'accroît son dédain,  
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein ;  
Enfin, crois-moi, si bien qu'on ételgne une flamme,  
Un peu de jalousie occupe encore une âme,  
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,  
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-R. Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :

Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,  
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,

Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi. 60

Pourquoi subtiliser et faire le capable

A chercher des raisons pour être misérable

Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer !

Laissons venir la fête avant que la chômer.

Le chagrin me paroît une incommode chose ;

Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,

Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir

S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.

Avec vous en amour je cours même fortune ;

Celle que vous aurez me doit être commune : 70

La maîtresse ne peut abuser votre foi,

A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;

Mais j'en fus la pensée avec un soin extrême.

Je veux croire les gens quand on m'dit 'Je t'aime,'

Et ne vaïss point chercher, pour m'estimer heureux,

Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.

Que tantôt Marinette endure qu'à son aise

Jodelet par plaisir la caresse et la baise,

Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,

A son exemple aussi j'en riral tout mon soûl, 80

Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉR. Voilà de tes discours.

GROS-R. Mais je la vois qui passe.

## SCÈNE II

MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENE.

GROS-R. St, Marinette !

MAR. Oh ! oh ! que fais-tu là ?

GROS-R. Ma foi,

Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

MAR. Vous êtes aussi là, Monsieur ! Depuis une heure

Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure !

ÉR. Comment ?

MAR. Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,

Et vous promets, ma foi . . .

ÉR. Quoi ?

MAR. Que vous n'êtes pas Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-R. Il falloit en jurer.

ÉR. Apprends-moi donc, de grâce, Qui te fait me chercher ?

MAR. Quelqu'un, en vérité, Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté, 10 Ma maîtresse, en un mot.

ÉR. Ah ! chère Marinette, Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète ? Ne me déguise point un mystère fatal ;

Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :

Au nom des Dieux, dis-moi si ta belle maîtresse

N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MAR. Hé ! Hé ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?

Elle ne fait pas voir assez son sentiment !

Quel garant est-ce encor que votre amour demande ?

Que lui faut-il ?

GROS-R. A moins que Valère se pendre, 20 Bagatelle ! son cœur ne s'assurera point.

MAR. Comment ?

GROS-R. Il est jaloux jusques en un tel point.

MAR. De Valère ? Ah ! vraiment la pensée est bien belle !

Elle peut seulement naître en votre cervelle.

Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment

J'avois de votre esprit quelque bon sentiment ;

Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.

Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?

GROS-R. Moi, jaloux ? Dieu m'en garde, et d'être assez ladin

Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin ! 30

Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,  
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne  
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te  
plût.

Où diantre pourrais-tu trouver qui me valût ?

MAR. En effet, tu dis bien, voilà comme il faut  
être :

Jamais de cessoupons qu'un jaloux fait paroître !  
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre  
mal,

Et d'avancer par là les desseins d'un rival :  
Aï mérite souvent de qui l'éclat vous blesse  
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une mal-  
tresse ; 40

Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux  
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux ;  
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,  
C'est jouer en amour un mauvais personnage,  
Et se rendre, après tout, misérable à crédit :  
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ÉR. Eh bien ! n'en parlons plus. Que venois-  
tu m'apprendre ?

MAR. Vous mériteriez bien que l'on vous fit  
attendre,

Qu'ain de vous punir je vous tinsse caché [50  
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.  
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute :  
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉR. M. 'Vous m'avez dit que votre amour  
Étoit capable de tout faire :

Il se couronnera lui-même dans ce jour,  
S'il peut avoir l'aveu d'un père.

Faites parler les droits qu'on a dessus mon  
cœur ;

Je vous en donne la licence ;

Et si c'est en votre faveur,

Je vous répons de mon obéissance.' 60

Ah ! quel bonheur ! O toi, qui me l'as apporté,  
Je te dois regarder comme une déité.

GROS-R. Je vous le disois bien : contre votre  
croyance,

Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ÉR. M. 'Faites parler les droits qu'on a dessus  
mon cœur ;

Je vous en donne la licence ;

Et si c'est en votre faveur,

Je vous répons de mon obéissance.'

MAR. Si je lui rapportois vos faiblesses d'esprit,  
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit. 70

ÉR. Ah ! cache-lui, de grâce, une peur passagère,  
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière ;  
Ou si tu la lui dis, ajoute que ma mort  
Est prête d'expler l'erreur de ce transport,

Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,  
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MAR. Ne parlons point de mort, ce n'en est  
pas le temps.

ÉR. Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends  
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,  
Les soins d'une si noble et si belle courrière. 80

MAR. A propos, savez-vous où je vous ai  
cherché

Tantôt encore ?

ÉR. Hé bien ?

MAR. Tout proche du marché.

Où vous savez.

ÉR. Où donc ?

MAR. Là, dans cette boutique

Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique  
Me promit, de sa grâce, une bague.

ÉR. Ah ! j'entends.

GROS-R. La matoise !

ÉR. Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps  
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse,

Mais...

MAR. Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous  
presse.

GROS-R. Oh ! que non !

ÉR. Celle-ci peut-être aura de quoi

Te plaire : accepte-la pour celle que je dol. 90

MAR. Monsieur, vous vous moquez ; j'aurois  
honte à la prendre.

GROS-R. Pauvre honteuse, prends, sans davan-  
tage attendre :

Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MAR. Ce sera pour garder quelque chose de  
vous.

ÉR. Quand puis-je rendre grâce à cet ange  
adorable ?

MAR. Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉR. Mais s'il me rebutoit, dois-je...

MAR. Alors comme alors !

Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts ;  
D'une façon ou d'autre, il faut qu'elle soit vôtre ;  
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre. 100

ÉR. Adieu : nous en saurons le succès dans ce  
jour.

MAR. Et nous, que dirons-nous aussi de notre  
amour ?

Tu ne m'en parles point.

GROS-R. Un hymen qu'on souhaite,  
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite :

Je te veux ; me veux-tu de même ?

MAR. Avec plaisir.

GROS-R. Touche, il suffit.

MAR. Adieu, Gros-René, mon désir

GROS-R. Adieu, mon astre.

MAR. Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-R. Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.

Le bon Dieu soit loué ! nos affaires vont bien :

Albert n'est pas un homme à vous refuser rien. 110

ÉR. Valère vient à nous.

GROS-R. Je plains le pauvre hère,  
Sachant ce qui se passe.

## SCÈNE III

ÉRASTE, VALÈRE, GROS-RENÉ.

ÉR. Hé bien, seigneur Valère ?

VAL. Hé bien, seigneur Érasme ?

ÉR. En quel état l'amour ?

VAL. En quel état vos feux ?

ÉR. Plus forts de jour en jour.

VAL. Et mon amour plus fort

ÉR. Pour Lucile ?

VAL. Pour elle.

ÉR. Certes, je l'avouerais, vous êtes le modèle  
D'une rare constance.

VAL. Et votre fermeté  
Doit être un rare exemple à la postérité.

ÉR. Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère  
Qui dans les seuls regards treuve à se satisfaire,  
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments. 10  
Pour souffrir constamment les mauvais traitements :

Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on  
m'aime.

VAL. Il est très-naturel, et j'en suis bien de  
même :

Le plus parfait objet dont je serois charmé  
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉR. Lucile cependant . . .

VAL. Lucile, dans son âme,  
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma  
flamme.

ÉR. Vous êtes donc facile à contenter ?

VAL. Pas tant  
Que vous pourriez penser.

ÉR. Je puis croire pourtant,  
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce. 20

VAL. Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne  
place.

ÉR. Ne vous abusez point, croyez-moi.

VAL. Croyez-moi,  
Ne laissez point duper vos yeux à trop de fol.

ÉR. Si j'osois vous montrer une preuve assurée  
Que son cœur . . . Non : votre âme en seroit  
altérée.

VAL. Si je vous osois, moi, découvrir en  
secret . . .

Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉR. Vraiment, vous me poussez, et contre mon  
envie,

Votre présomption veut que je l'humilie.

Lisez.

VAL. Ces mots sont doux.

ÉR. Vous connoissez la  
main ? 30

VAL. Oui, de Lucile.

ÉR. Hé bien ? cet espoir si certain . . .

VAL. riant. Adieu, seigneur Érasme.

GROS-R. Il est fou, le bon sire :

Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour  
rire ?

ÉR. Certes il me surprend, et j'ignore, entre  
nous,

Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-R. Son valet vient, je pense.

ÉR. Oui, je le vois paroître.  
Fignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

## SCÈNE IV

MASCARILLE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

MAS. Non, je ne trouve point d'état plus mal-  
heureux

Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-R. Bonjour.

MAS. Bonjour.

GROS-R. Où tend Mascarille à cette heure ?  
Que fait-il ? revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MAS. Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;  
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;

Et ne demeure point, car tout de ce pas même  
Je prétends m'en aller.

ÉR. La rigueur est extrême :  
Doucement, Mascarille.

MAS. Ha ! Monsieur, serviteur.

ÉR. Vous nous fuyez bien vite ! Hé quoi ?  
vous fais-je peur ? 10

MAS. Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉR. Touche : nous n'avons plus sujet de  
jalousie ;

Nous devenons amis, et mes feux, que j'éteins,  
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MAS. Plût à Dieu !

ÉR. Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-R. Sans doute, et je te cède aussi la Marinette.

MAS. Passons sur ce point-là : notre rivalité N'est pas pour en venir à grande extrémité.

MAIS est-ce un coup bien sûr que Votre Seigneurie Soit désenamourée, ou si c'est raillerie ? 20

ÉR. J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien ;

Et je serois un fou de prétendre plus rien Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MAS. Certes vous me plaisez avec cette nouvelle.

Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu, Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

Oui, vous avez bien fait de quitter une place Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;

Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit, [30 J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaïssoit :

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse. Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?

Car cet engagement mutuel de leur foi N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi ;

Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète, Qui rend de nos amants la flamme satisfait.

ÉR. Hé ! que dis-tu ?

MAS. Je dis que je suis interdit, Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit

Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde, [40

En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde D'un secret mariage a serré le lien.

ÉR. Vous en avez menti.

MAS. Monsieur, je le veux bien.

ÉR. Vous êtes un coquin.

MAS. D'accord.

ÉR. Et cette audace Mériterait cent coups de bâton sur la place.

MAS. Vous avez tout pouvoir.

ÉR. Ha ! Gros-René.

GROS-R. Monsieur.

ÉR. Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(A Mascarille.) Tu penses fuir ?

MAS. Nenni.

ÉR. Quoi ? Lucile est la femme ...

MAS. Non, Monsieur : je rallois.

ÉR. Ah ! vous raillez, infâme !

MAS. Non, je ne rallois point.

ÉR. Il est donc vrai ?

MAS. Non pas.

Je ne dis pas cela.

ÉR. Que dis-tu donc ?

MAS. Hélas ! 50

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉR. Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MAS. C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas

l'el Pour vous rien contester.

ÉR. Veux-tu dire ? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MAS. Elle ira faire encor quelques sottise harangue !

Hé ! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon, Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton,

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ÉR. Tu mourras, ou je veux que la vérité pure 60

S'exprime par ta bouche.

MAS. Hélas ! je la dirai ;

Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai.

ÉR. Parle ; mais prends bien garde à ce que tu vas faire :

A ma juste fureur rien ne te peut soustraire, Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MAS. J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,

Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose

En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

ÉR. Ce mariage est vrai ?

MAS. Ma langue, en cet endroit, A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit ; 70

Mais enfin cette affaire est comme vous la dites, Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,

Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu, Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœu ;

Et Lucile depuis fait encor moins paroître

La violente amour qu'elle porte à mon maître,

Et veut absolument que tout ce qu'il verra,

Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,

Il l'impute à l'effet d'une haute prudence

Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance. 80

Si malgré mes serments vous doutez de ma foi,

Gros-René peut venir une nuit avec moi,

Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,

Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉR. Ote-toi de mes yeux, maraud.

MAS. Et de grand cœur ;

C'est ce que je demande.

ÉR. Hé bien ?

GROS-R. Hé bien, Monsieur,

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉR. Las ! il ne l'est que trop, le bourreau détestable.

Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ;  
Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit, 90  
Marque bien leur concert, et que c'est une bave  
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le  
paye.

## SCÈNE V

MARINETTE, GROS-RENÉ, ÉRASTE.

MAR. Je viens vous avertir que tantôt sur le  
soir

Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉR. Oses-tu me parler, âme double et traî-  
tresse ?

Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse  
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,  
Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

MAR. Gros-René, dis-moi donc quelle mouche  
le pique ?

GROS-R. M'oses-tu bien encor parler, femelle  
inique,

Crocodile trompeur, de qui le cœur félon [10  
Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrygon ?  
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,

Et lui dis bien et beau que, malgré sa souplesse,  
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,  
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MAR. Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?  
De quel démon est donc leur âme travaillée ?

Quoi ? faire un tel accueil à nos soins obligeants !  
Oh ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

## ACTE II

## SCÈNE I

ASCAGNE, FROSINE.

FRO. Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASC. Mals, pour un tel discours, sommes-nous  
bien ici ?

Prenons garde qu'aucun ne vous vienne sur-  
prendre,

Où que de quelque endroit on ne nous puisse  
entendre.

FRO. Nous serions au logis beaucoup moins  
sûrement :

Ici de tous côtés on découvre aisément,

Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASC. Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon  
silence !

FRO. Ouais ! ceci doit donc être un important  
secret.

ASC. Trop, puisque je le fie à vous-même à  
regret, 10

Et que si je pouvois le cacher davantage,  
Vous ne le sauriez point.

FRO. Ha ! c'est me faire outrage,  
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu  
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !  
Moi nourrie avec vous, et qui tiens sous silence  
Des choses qui vous sont de si grande importance !  
Qui sais...

ASC. Oui, vous savez la secrète raison  
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma  
maison ;

Vous savez que dans celle où passa mon bas âge  
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage 20

Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,  
Dont mon déguisement fait revivre le sort ;

Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense  
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.

Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,  
Éclaircissez un doute où je tombe toujours :

Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère  
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père ?

FRO. En bonne foi, ce point sur quoi vous me  
pressez

Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez : 30

Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,  
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.

Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,  
Au destin de qui, même avant qu'il vint au jour,

Le testament d'un oncle abondant en richesses  
D'un soin particulier avoit fait des largesses,

Et que sa mère fit un secret de sa mort,  
De son époux absent redoutant le transport,

S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage  
Dont sa maison tiroit un si grand avantage ; 40

Quand dis-je, pour cacher un tel événement,  
La supposition fut de son sentiment,

Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez  
nourrie

(Votre mère d'accord de cette tromperie  
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),

En faveur des présents le secret fut promis.  
Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme,

L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme  
Comme le mal fut prompt dont on la vit

mourir,  
Son trépas imprévu ne put rien découvrir ; 50

Mals cependant je vois qu'il garde intelligence  
Avec celle de qui vous tenez la naissance ;

J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,



Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.

D'autre part, il vous veut porter au mariage,  
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage :  
Je ne sais s'il sauroit la supposition  
Sans le déguisement. Mais la digression  
Tout insensiblement pourroit trop loin  
s'étendre :

Revenons au secret que je brûle d'apprendre. 60

Asc. Sachez donc que l'Amour ne sait point  
s'abuser,

Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,  
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,  
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :  
J'aime enfin.

Fro. Vous aimez ?

Asc. Frosine, doucement ;  
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement :  
Il n'est pas temps encore ; et ce cœur qui soupire  
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous  
dire.

Fro. Et quoi ?

Asc. J'aime Valère.

Fro. Ha ! vous avez raison.

L'objet de votre amour, lui, dont à la maison 70  
Votre imposture enlève un puissant héritage,  
Et qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,  
Verroit incontinent ce bien lui retourner !  
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

Asc. J'ai de quoi toutefois surprendre plus  
votre âme :

Je suis sa femme.

Fro. Oh Dieux ! sa femme !

Asc. Oui, sa femme.

Fro. Ha ! certes celui-là l'emporte, et vient à  
bout

De toute ma raison.

Asc. Ce n'est pas encor tout.

Fro. Encore ?

Asc. Jela suis, dis-je, sans qu'il le pense,  
NI qu'il ait dit de mon sort la moindre connois-  
sance. 80

Fro. Ho ! poussez : je le quitte, et ne raisonne  
plus,

Tant mes sens coup sur coup se trouvent con-  
fondus.

A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

Asc. Je vais vous l'expliquer, si vous voulez  
m'entendre.

Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,  
Me sembloit un amant digne d'être écouté ;  
Et je ne pouvois voir qu'on rebutât sa flamme  
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon  
âme :

Je voulois que Lucile aimât son entretien,  
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmait si bien, 90  
Que moi-même j'entraî, sans pouvoir m'en  
défendre,

Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit  
prendre.

C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit ;  
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit ;  
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,  
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon  
âme.

Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible,  
hélas !

Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,  
Par un coup réfléchi reçut une blessure,  
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure. 100  
Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui  
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui :  
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop  
aimable

Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable ;  
Et je sus ménager si bien cet entretien,  
Que du déguisement il ne reconnut rien.

Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,  
Je lui dis que pour lui mon âme étoit blessée,  
Mais que voyant mon père en d'autres sentiments,  
Je devois une feinte à ses commandements ; 110  
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère  
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,  
Et qu'entre nous de jour, de peur de rien gâter,  
Tout entretien secret se devoit éviter ;

Qu'il me verroit alors la même indifférence  
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence ;  
Et que de son côté, de même que du mien,  
Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.

Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie  
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie, 120  
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,  
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

Fro. Peste ! les grands talents que votre  
esprit possède !

Droit-on qu'elle y touche avec sa mine froide ?  
Cependant vous avez été bien vite ici ;  
Car je veux que la chose ait d'abord réussi :  
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,  
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?

Asc. Quand l'amour est bien fort, rien ne peut  
l'arrêter ;

Ses projets seulement vont à se contenter, 130  
Et pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,  
Il croit que tout le reste après est peu de chose.  
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,  
Afin que vos conseils . . . Mais voici cet époux.

## SCÈNE II

VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VAL. Si vous êtes tous deux en quelque conférence  
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,  
Je me retirerai.

ASC. Non, non, vous pouvez bien,  
Puisque vous le faisiez, rompre notre entre-  
tien.

VAL. Moi ?

ASC. Vous-même.

VAL. Et comment ?

ASC. Je disois que Valère  
Auroit, si j'étois fille, un peu trop au me plaire,  
Et que si je faisois tous les vœux de son cœur,  
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VAL. Ces protestations ne coûtent pas grand  
chose,

Alors qu'à leur effet un pareil *si* s'oppose ;  
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement  
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASC. Point du tout ; je vous dis que régnant  
dans votre âme,  
Je voudrois de bon cœur couronner votre  
flamme.

VAL. Et si c'étoit quelqu'une où par votre  
secours

Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASC. Je pourrois assez mal répondre à votre  
attente.

VAL. Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASC. Hé quoi ? vous voudriez, Valère, injuste-  
ment,  
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendre-  
ment,

Je m'allasse engager avec une promesse  
De servir vos ardeurs pour quelque autre  
maîtresse ?

Un si pénible effort, pour moi, m'est interdit.

VAL. Mais cela n'étant pas ?

ASC. Ce que je vous ai dit,  
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre  
Tout de même.

VAL. Ainsi donc il ne faut rien prétendre,  
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour  
nous,

A moins que le Ciel fasse un grand miracle en  
vous.

Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse :  
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASC. J'ai l'esprit délicat, plus qu'on ne peut  
penser

Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser,  
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère :  
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,  
Si vous ne m'assurez au moins absolument  
Que vous gardez pour moi le même sentiment.  
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,  
Et que si j'étois fille, une flamme plus forte  
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VAL. Je n'avois jamais vu ce scrupule ja-  
loux ;

Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement  
m'oblige,

Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASC. Mais sans fard ?

VAL. Oui, sans fard.

ASC. S'il est vrai, désormais  
Vos intérêts seront les miens, je vous promets

VAL. J'ai bientôt à vous dire un important  
mystère,

Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASC. Et j'ai quelque secret de même à vous  
ouvrir,

Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.  
VAL. Hé ! de quelle façon cela pourroit-il  
être ?

ASC. C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit  
paraître ;

Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux  
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VAL. Expliquez-vous, Ascagne, et croyez, par  
avance,

Que votre heur est certain, s'il est en ma  
puissance.

ASC. Vous promettez ici plus que vous ne  
croyez.

VAL. Non, non : dites l'objet pour qui vous  
m'employez.

ASC. Il n'est pas encor temps ; mais c'est une  
personne

Qui vous touche de près.

VAL. Votre discours m'étonne.

Plût à Dieu que ma sœur . . .

ASC. Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VAL. Et pourquoi ?

ASC. Pour raison.

Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

VAL. J'ai besoin pour cela de l'aveu de  
quelque autre.

ASC. Ayez-le donc ; et lors nous expliquant  
nos vœux,

Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VAL. Adieu, j'en suis content.

ASC. Et moi content, Valère.

FRA. Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

## SCÈNE III

PROBINE, ASCAGNE, MARINETTE, LUCILE.

L'c. C'en est fait : c'est ainsi que je me puis venger ;

Et si cette action a de quoi l'affliger,  
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.  
Mon frère, vous voyez une métamorphose :  
Je veux chérir Valère après tant de fierté,  
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASC. Que dites-vous, ma sœur ? Comment ?  
courir au change !

Cette inégalité me semble trop étrange.

L'c. La vôtre me surprend avec plus de sujet :  
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet ;  
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,  
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice :  
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,

Et je vous vois parler contre son intérêt !

ASC. Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :

Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'un autre,  
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,  
Si vous le rappeliez et qu'il ne revint pas.

L'c. Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire ;

Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire :

Il s'explique à mes yeux intelligiblement.

Ainsi découvrez-lui sans peur mon sentiment,  
Ou si vous refusez de le faire, ma bouche  
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.  
Quoi ? mon frère, à ces mots vous restez interdit ?

ASC. Ha ! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit,

Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,  
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère  
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,

Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.

La pauvre infortunée aime avec violence ;

A moi seul de ses feux elle fait confidence,

Et je vois dans son cœur de tendres mouvements  
A dompter la fierté des plus durs sentiments.  
Où, vous auriez pitié de l'état de son âme,  
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme,

Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,  
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,  
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.  
Éraste est un parti qui doit vous satisfaire,  
Et des feux mutuels ...

L'c. Mon frère, c'est assez :  
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;  
Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,  
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASC. Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,  
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

## SCÈNE IV

MARINETTE, LUCILE.

MAR. La résolution, Madame, est assez prompte.

L'c. Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte ;

Il court à sa vengeance, et saisit promptement  
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.

Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MAR. Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même ;

Et quoique là-dessus je rumine sans fin,  
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.  
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle  
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;

De l'écrit obligeant le sien tout transporté  
Ne me donnoit pas moins que de la déité ;  
Et cependant jamais, à cet autre message,  
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.  
Je ne sais, pour causer de si grands changements,  
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

L'c. Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,

Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.  
Quoi ? tu voudrais chercher hors de sa lâcheté  
La secrète raison de cette indignité ?  
(C'est écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,  
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MAR. En effet, je comprends que vous avez raison,

Et que cette querelle est pure trahison :

Nous en tenons, Madame. Et puis prêtons  
l'oreille

Aux bons chiens de pendards qui nous chantent  
merville,

Qui pour nous accrocher feignent tant de  
langueur !

Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur,  
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous  
sommes !

Foin de notre sottise, et peste soit des  
hommes !

LUC. Hé bien, bien ! qu'il s'en vante et rie à nos  
dépens :

Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps ;

Et je lui feral voir qu'en une âme bien faite

Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MAR. Au moins, en pareil cas, est-ce un  
bonheur bien doux

Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur  
vous.

Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse  
dire,

De ne permettre rien un soir qu'on vouloit  
rire.

Quelque autre, sous espoir de mariage, on  
Auroit ouvert l'oreille à la tentation ;

Mais moi, *nescio vos.*

LUC. Que tu dis de folies,

Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !

Enfin je suis touchée au cœur sensiblement ;

Et si jamais celui de ce perfide amant,

Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je  
pense,

De vouloir à présent concevoir l'espérance

(Car le Ciel a trop pris plaisir à m'affliger,

Pour me donner celui de me pouvoir venger),

Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,

Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,

Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,

Je te défends surtout de me parler pour lui :

Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime

A me bien mettre aux yeux la grandeur de son  
crime ;

Et même, si mon cœur étoit pour lui tenté

De descendre jamais à quelque lâcheté,

Que ton affection me soit alors sévère,

Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MAR. Vraiment, n'ayez point peur, et laissez  
faire à nous :

J'ai pour le moins autant de colère que vous ;

60 Et je serois plutôt fille toute ma vie,

Que mon gros traître aussi me redonnât envie.

S'il vient . . .

## SCÈNE V

MARINETTE, LUCILE, ALBERT.

ALB. Rentrez, Lucile, et me faites venir  
Le précepteur : je veux un peu l'entretenir,  
Et m'informer de lui, qui me gouverne Anacagne,  
S'il sait point quel ennui depuis peu  
l'accompagne.

(Il continue seul.)

En quel gouffre de soins et de perplexité

Nous jette une action faite sans équité !

D'un enfant supposé par mon trop d'avarice

Mon cœur depuis longtemps souffre bien le  
supplice,

Et quand je vois les maux où je me suis plongé,  
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.

10 Tantôt je crains de voir par la fourbe éventée

Ma famille en opprobre et misère jetée ;

Tantôt pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,

Je crains cent accidents qui peuvent arriver.

S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,

J'appréhende au retour cette triste nouvelle :

'Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on  
annoncé ?

Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé.'

Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,  
Cent sortes de chagrins me roulent par la

tête.

Ha !

## SCÈNE VI

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

Mét. *Mandatum tuum curo diligenter.*

ALB. Maître, j'ai voulu . . .

Mét. Maître est dit à *magister* :  
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALB. Je meure,  
Si je savois cela : mais soit, à la bonne heure !

Maître donc . . .

Mét. Poursuivez.

ALB. Je veux poursuivre aussi ;  
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre  
ainsi.

Donc, encore une fois, maître (c'est la troisième),  
Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je

l'aime,

Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉR. Il est vrai : *filio non potest præferri*  
Nisi filius. 10

ALB. Maître, en discourant ensemble,  
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.  
Je vous crois grand latin et grand docteur  
juré :

Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ;  
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine  
N'allez point déployer toute votre doctrine,  
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,  
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.  
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,  
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes  
heures, 20

Qui depuis cinquante ans dites journallement  
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.  
Laissez donc en repos votre science auguste,  
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉR. Soit.

ALB. A mon fils, l'hymen semble lui faire  
peur,

Et sur quelque parti que je sonde son cœur,  
Pour un pareil lien il est froid, et recule.

MÉR. Peut-être a-t-il l'humeur du frère de  
Marc Tulle,

Dont avec Atticus le même fait sermon ;  
Et comme aussi les Grecs disent : *'Atana-*  
*ton . . .* 30

ALB. Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je  
vous prie,

Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,  
Et tous ces autres gens dont vous venez parler :  
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉR. Hé bien donc, votre fils ?

ALB. Je ne sais si dans l'âme  
Il ne sentiroit point une secrète flamme :  
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;  
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,  
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉR. Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous  
dire, 40

Un endroit écarté, *latine, recessus* ;  
Virgile l'a dit : *Est in recessu locus . . .*

ALB. Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce  
Virgile,

Puisque je suis certain que dans ce lieu  
tranquille

Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux ?  
MÉR. Virgile est nommé là comme un auteur  
fameux

D'un terme plus choisi que le mot que vous  
dites,

Et non comme témoin de ce que hier vous vîtes.

ALB. Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas  
besoin

De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin, 50  
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉR. Il faut choisir pourtant les mots mis en  
usage

Par les meilleurs auteurs : *Tu vivendo bonos,*  
Comme on dit, *scribendo sequare peritos.*

ALB. Homme ou démon, veux-tu m'entendre  
sans conteste ?

MÉR. Quintilien en fait le précepte.

ALB. La peste  
Soit du causeur !

MÉR. Et dit là-dessus doctement  
Un mot que vous serez bien aise assurément  
D'entendre.

ALB. Je serai le diable qui t'emporte,  
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange  
sorte 60

De faire sur ce muflle une application !

MÉR. Mais qui cause, Seigneur, votre in-  
flammation ?

Que voulez-vous de moi ?

ALB. Je veux que l'on m'écoute,  
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉR. Ha ! sans doute  
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela :

Je me tais.

ALB. Vous ferez sagement.

MÉR. Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

ALB. Tant mieux.

MÉR. Que je me trépasse,

Si je dis plus mot.

ALB. Dieu vous en fasse la grâce.

MÉR. Vous n'accuserez point mon caquet  
désormais.

ALB. Ainsi soit-il !

MÉR. Parlez quand vous voudrez.

ALB. J'y vais. 70

MÉR. Et n'appréhendez plus l'interruption  
nôtre.

ALB. C'est assez dit.

MÉR. Je suis exact plus qu'aucun  
autre.

ALB. Je le crois.

MÉR. J'ai promis que je ne tirois  
rien.

ALB. Suffit.

MÉR. Dès à présent je suis muet.

ALB. Fort bien.

MÉR. Parlez, courage ! au moins, je vous donne  
audience ;

Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :

Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALB. Le traître !

MÉR. Mais, de grâce, achevez vite-ment :

Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable

Que je parle à mon tour.

ALB. Donc, bourreau détestable . . . 80

MÉR. Hé ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ?

Partageons le parler, au moins, ou je m'en vais.

ALB. Ma patience est bien . . .

MÉR. Quoi ? voulez-vous poursuivre ?

Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem !* je suis ivre.

ALB. Je n'ai pas dit . . .

MÉR. Encor ? Bon Dieu ! que de discours !

Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALB. J'enrage.

MÉR. Derechef ? Oh ! l'étrange torture !

Hé ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure :

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas

D'un savant qui se tait.

ALB., *s'en allant.*

Parbleu, tu te tairas ! 90

MÉR. D'où vient fort à propos cette sentence expresse

D'un philosophe : 'Parle, afin qu'on te connoisse.'

Donques, si de parler le pouvoir m'est ôté,

Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,

Et changer mon essence en celle d'une bête.

Mé voilà pour huit jours avec un mal de tête.

Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !

Mais quoi ? si les savants ne sont point écoutés, Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,

Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose : 100

Que les poules dans peu dévorent les renards,

Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards,

Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,

Qu'un fou fasse les lois, que les femmes combattent,

Que par les criminels les juges soient jugés

Et par les écoliers les maîtres fustigés,

Que le malade au sain présente le remède,

Que le lièvre craintif . . . Miséricorde ! à l'aide !

(*Albert lui vient sonner aux oreilles une cloche qui le fait fuir.*)

## ACTE III

## SCÈNE I

MASCARILLE.

Le Ciel parfois seconde un dessein téméraire,  
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.

Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,

Le remède plus prompt où j'ai su recourir,  
C'est de pousser ma pointe et dire en diligence  
A notre vieux patron toute la manigance.

Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé ;

L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,

Gare une irruption sur notre friperie !

Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa fure, 10

Quelque chose de bon nous pourra succéder,

Et les vieillards entre eux se pourront accorder :

C'est ce qu'on va tenter : et de la part du nôtre,

Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

## SCÈNE II

MASCARILLE, ALBERT.

ALB. Qui frappe ?

MAS. Amis.

ALB. Ho ! ho ! qui te peut amener,

Mascarille ?

MAS. Je viens, Monsieur, pour vous donner

Le bonjour.

ALB. Ha ! vraiment, tu prends beaucoup de peine.

De tout mon cœur, bonjour.

MAS. La réplique est soudaine.

Quel homme brusque !

ALB. Encor ?

MAS. Vous n'avez pas oui,

Monsieur.

ALB. Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

MAS. Oui.

ALB. Eh bien ! bonjour, te dis-je.

MAS. Oui, mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Polydore.

ALB. Ha ! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé

De me saluer ?

MAS. Oui.

ALB. Je lui suis obligé. 10  
 Va : que je lui souhaite une joie infinie.  
 MAS. Cet homme est ennemi de la cérémonie.  
 Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment :  
 Il voudroit vous prier d'une chose instamment.  
 ALB. Hé bien ! quand il voudra, je suis à son service.  
 MAS. Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse :  
 Il souhaite un moment pour vous entretenir  
 D'une affaire importante, et doit ici venir.  
 ALB. Hé ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige  
 A me vouloir parler ?  
 MAS. Un grand secret, vous dis-je, 20  
 Qu'il vient de découvrir en ce même moment,  
 Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.  
 Voilà mon ambassade.

## SCÈNE III

ALBERT.

Oh ! juste Ciel, je tremble !  
 Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.  
 Quelque tempête va renverser mes desseins,  
 Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.  
 L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,  
 Et voilà sur ma vie une tache éternelle :  
 Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité  
 Se peut cacher longtemps avec difficulté,  
 Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,  
 Suivre les mouvements d'une peur légitime, 10  
 Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois  
 De rendre à Polydore un bien que je lui dois,  
 De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,  
 Et faire qu'en douceur passât toute la chose !  
 Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison ;  
 Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,  
 N'en sera point tiré, que dans cette sortie  
 Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

## SCÈNE IV

ALBERT, POLYDORE.

POL. S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !  
 Puisse cette action se terminer à bien !  
 Je ne sais qu'en attendre, et je crains fort du père  
 Et la grande richesse et la juste colère.  
 Mais je l'aperçois seul.

ALB. Dieu ! Polydore vient !

POL. Je tremble à l'aborder.

ALB. La crainte me retient  
 POL. Par où lui débiter ?  
 ALB. Quel sera mon langage ?  
 POL. Son âme est toute émue.  
 ALB. Il change de visage.  
 POL. Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,  
 Quo vous savez déjà qui m'amène en ces lieux. 10  
 ALB. Hélas ! oui.  
 POL. La nouvelle a droit de vous surprendre,  
 Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.  
 ALB. J'en dois rougir de honte et de confusion.  
 POL. Je trouve condamnable une telle action,  
 Et je ne prétends point excuser le coupable.  
 ALB. Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.  
 POL. C'est ce qui doit par vous être considéré.  
 ALB. Il faut être chrétien.  
 POL. Il est très-assuré.  
 ALB. Grâce au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polydore !  
 POL. Eh ! c'est moi qui de vous présentement l'implore. 20  
 ALB. Afin de l'obtenir je me jette à genoux.  
 POL. Je dois en cet état être plutôt que vous.  
 ALB. Prenez quelque pitié de ma triste aventure.  
 POL. Je suis le suppliant dans une telle injure.  
 ALB. Vous me fendez le cœur avec cette bonté.  
 POL. Vous me rendez confus de tant d'humilité.  
 ALB. Pardon, encore un coup.  
 POL. Hélas ! pardon vous-même.  
 ALB. J'ai de cette action une douleur extrême.  
 POL. Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.  
 ALB. J'ose vous convier qu'elle n'éclate point. 30  
 POL. Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.  
 ALB. Conservons mon honneur.  
 POL. Hé ! oui, je m'y dispose.  
 ALB. Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.  
 POL. Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :  
 De tous ces intérêts je vous feral le maître ;  
 Et je suis trop content si vous le pouvez être.  
 ALB. Hé ! quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !  
 POL. Quelle douceur, vous-même : après un tel malheur !

ALB. Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POL. Le bon Dieu vous maintienne !

ALB. Embrassons-nous en frères. 40

POL. J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALB. J'en rends grâces au Ciel.

POL. Il ne vous faut rien feindre :

Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;

Et Lucile tombée en faute avec mon fils,

Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis . . .

ALB. Heu ! que parlez-vous là de faute et de Lucile ?

POL. Soit, ne commençons point un discours inutile.

Je veux bien que mon fils y trempe grandement ;

Même, si cela fait à votre allègement, 50

J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute ;

Que votre fille avoit une vertu trop haute

Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,

Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;

Que le traître a séduit sa pudeur innocente,

Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.

Puisque la chose est faite, et que selon mes vœux

Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,

Ne ramentevons rien, et réparons l'offense

Par la solennité d'une heureuse alliance. 60

ALB. Oh ! Dieu ! quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend ?

Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.

Dans ces divers transports je ne sais que répondre ;

Et si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POL. A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

ALB. A rien. A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien :

Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.  
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.

Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :  
La douleur trop contrainte aisément se redouble.  
Voici mon jeune fou, d'où nous vient tout ce trouble.

## SCÈNE VI

POLYDORE, VALÈRE.

POL. Enfin, le beau mignon, vos bons déportements

Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments ;

Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,  
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VAL. Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?

En quoi mériter tant le courroux paternel ?

POL. Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,

D'accuser un enfant si sage et si paisible !  
Las ! il vit comme un saint, et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il est en oraison. 10

Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,  
Et fait du jour la nuit, oh ! la grande imposture !

Qu'il n'a considéré père ni parenté  
En vingt occasions, horrible fausseté !

Que de fraîche mémoire un furtif hyménée  
A la fille d'Albert a joint sa destinée,

Sans craindre de la suite un désordre puissant :

On le prend pour un autre, et le pauvre innocent  
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire !

Ha ! chien ! que j'ai reçu du ciel pour mon martyr, 20

Te croiras-tu toujours et ne pourrai-je pas  
Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

VAL., seul. D'où peut venir ce coup ? mon âme embarrassée

Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.  
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :

Il faut user d'adresse, et me contraindre un peu  
Dans ce juste courroux.

## SCÈNE VII

MASCARILLE, VALÈRE.

VAL. Mascarille, mon père,  
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MAS. Il la sait ?

VAL. Oui.

MAS. D'où diantre a-t-il pu la savoir ?

## SCÈNE V

POLYDORE.

Je lis dedans son âme et vois ce qui le presse.

A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,  
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé ;

L'image de l'affront lui revient, et sa fuite



VAL. Je ne sais point sur qui ma conjecture  
asseoir ;

Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie  
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.  
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,  
Il excuse ma faute, il approuve mes feux ;  
Et je voudrais savoir qui peut être capable  
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable. 10  
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MAS. Et que me diriez-vous, Monsieur, si  
c'étoit moi

Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VAL. Bon ! bon ! tu voudrais bien ici m'en  
donner d'une.

MAS. C'est moi, vous dis-je, moi dont le patron  
le sait,

Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VAL. Mais, là, sans te railler ?

MAS. Que le diable m'emporte  
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VAL. Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présente-  
ment

Tu n'en vas recevoir le juste paiement ! 20

MAS. Ha ! Monsieur, qu'est-ce ci ? Je défends  
la surprise.

VAL. C'est la fidélité que tu m'avois promise ?  
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué  
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.  
Traître, de qui la langue à causer trop habile  
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,  
Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,  
Que tu meures.

MAS. Tout beau : mon âme, pour mourir,  
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,  
Attendre le succès qu'aura cette aventure. 30  
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler  
Un hymen que vous-même aviez peine à celer :  
C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue  
Condamner la fureur que vous avez conçue.  
De quoi vous fâchez-vous ? pourvu que vos  
souhaits

Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,  
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

VAL. Et si tous ces discours ne sont que des  
sornettes ?

MAS. Toujours serez-vous lors à temps pour  
me tuer.

Mais enfin mes projets pourront s'effectuer : 40  
Dieu fera pour les siens ; et content dans la  
suite,

Vous me remercierez de ma rare conduite.

VAL. Nous verrons. Mais Lucile...

MAS. Allez ! son père sort.

## SCÈNE VIII

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE.

ALB. Plus je reviens du trouble où j'ai donné  
d'abord,

Plus je me sens piqué de ce discours étrange,  
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux  
change ;

Car Lucile soutient que c'est une chanson,  
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.

Ha ! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace  
insigne

Met en jeu mon honneur, et fait ce conte  
indigne ?

MAS. Seigneur Albert, prenez un ton un peu  
plus doux,

Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALB. Comment gendre, coquin ? Tu portes  
bien la mine 10

De pousser les ressorts d'une telle machine,  
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MAS. Je ne vois ici rien à vous mettre en  
fureur.

ALB. Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer  
ma fille,

Et faire un tel scandale à toute une famille ?

MAS. Le voilà prêt de faire en tout vos  
volontés.

ALB. Que voudrais-je sinon qu'il dit des  
vérités ?

Si quelque intention le pressoit pour Lucile,  
La recherche en pouvoit être honnête et civile : 20

Il falloit l'attaquer du côté du devoir,  
Il falloit de son père implorer le pouvoir,

Et non pas recourir à cette lâche feinte,  
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MAS. Quoi ? Lucile n'est pas sous des liens  
secrète

A mon maître ?

ALB. Non, traître, et n'y sera jamais

MAS. Tout doux ! Et s'il est vrai que ce soit  
chose faite,

Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète ?

ALB. Et s'il est constant, toi, que cela ne soit  
pas,

Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VAL. Monsieur, il est aisé de vous faire  
paraître 30

Qu'il dit vrai.

ALB. Bon ! voilà l'autre encor, digne maître  
D'un semblable valet ! Oh ! les menteurs hardis !

MAS. D'homme d'honneur, il est ainsi que  
je le dis.

VAL. Quel seroit notre but de vous en faire accroire ?  
 ALB. Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.  
 MAS. Mais venons à la preuve, et sans nous quereller,  
 Faites sortir Lucile et la laissez parler.  
 ALB. Et si le démenti par elle vous en reste ?  
 MAS. Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.  
 Promettez à leurs vœux votre consentement, 40  
 Et je veux m'exposer au plus dur châtimement,  
 Si de sa propre bouche elle ne vous confesse  
 Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.  
 ALB. Il faut voir cette affaire.  
 MAS. Allez, tout ira bien.  
 ALB. Holà ! Lucile, un mot.  
 VAL. Je crains ...  
 MAS. Ne craignez rien.

SCÈNE IX

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE, LUCILE.

MAS. Seigneur Albert, au moins, silence.  
 Enfin, Madame,  
 Toute chose conspire au bonheur de votre âme,  
 Et Monsieur votre père, averti de vos feux,  
 Vous laisse votre époux et confirme vos vœux,  
 Pourvu que bannissant toutes craintes frivoles,  
 Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.  
 LUC. Que me vient donc conter ce coquin assuré ?  
 MAS. Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré.  
 LUC. Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie  
 Fait ce conte galand qu'aujourd'hui l'on publie. 10  
 VAL. Pardon, charmant objet, un valet a parlé,  
 Et j'ai vu malgré moi notre hymen révéler.  
 LUC. Notre hymen ?  
 VAL. On sait tout, adorable Lucile,  
 Et vouloir déguiser est un soin inutile.  
 LUC. Quoi ? l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?  
 VAL. C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;  
 Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme  
 A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.  
 Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,  
 Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher ; 20

Et j'ai de mes transports forcé la violence  
 A ne point violer votre expresse défense ;  
 Mais ...  
 MAS. Hé bien ! oui, c'est moi : le grand mal que voilà !  
 LUC. Est-il une imposture égale à celle-là ?  
 Vous l'osez soutenir en ma présence même,  
 Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?  
 Oh ! le plaisant amant, dont la galante ardeur  
 Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,  
 Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,  
 Paye avec mon hymen qui me couvre de honte ! 30  
 Quand tout contribueroit à votre passion :  
 Mon père, les destins, mon inclination,  
 On me verroit combattre, en ma juste colère,  
 Mon inclination, les destins et mon père,  
 Perdre même le jour, avant que de m'unir  
 A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.  
 Allez ; et si mon sexe, avecque bienséance,  
 Se pouvoit emporter à quelque violence,  
 Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.  
 VAL. C'en est fait, son courroux ne peut être adouci. 40  
 MAS. Laissez-moi lui parler. Eh ! Madame, de grâce,  
 A quoi bon maintenant toute cette grimace ?  
 Quelle est votre pensée ? et quel bourru transport  
 Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort ?  
 Si Monsieur votre père étoit homme farouche,  
 Passe ; mais il permet que la raison le touche,  
 Et lui-même m'a dit qu'une confession  
 Vous va tout obtenir de son affection.  
 Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte  
 A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ; 50  
 Mais s'il vous a fait perdre un peu de liberté,  
 Par un bon mariage on voit tout rajusté ;  
 Et quoi que l'on reproche au feu qui vous consume,  
 Le mal n'est pas si grand, que de tuer un homme.  
 On sait que la chair est fragile quelquefois,  
 Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.  
 Vous n'avez pas été sans doute la première,  
 Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.  
 LUC. Quoi ? vous pouvez ouïr ces discours effrontés,  
 Et vous ne dites mot à ces indignités ? 60  
 ALB. Que veux-tu que je die ? Une telle aventure  
 Me met tout hors de moi.

MAR. Madame, je vous jure  
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUC. Et quoi donc confesser ?

MAR. Quoi ? Ce qui s'est passé  
Entre mon maître et vous : la belle raillerie !

LUC. Et que s'est-il passé, monstre d'effron-  
terie,

Entre ton maître et moi ?

MAR. Vous devez, que je croi,  
En savoir un peu plus de nouvelles que moi,  
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour  
croire [70

Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUC. C'est trop souffrir, mon père, un impu-  
dent valet.

## SCÈNE X

VALÈRE, MASCARILLE, ALBERT.

MAR. Je crois qu'elle me vient de donner un  
soufflet.

ALB. Va, coquin, scélérat, sa main vient sur  
ta joue

De faire une action dont son père la loue.

MAR. Et nonobstant cela, qu'un diable en cet  
instant

M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant !

ALB. Et nonobstant cela, qu'on me coupe une  
oreille,

Si tu portes fort loin une audace pareille !

MAR. Voulez-vous deux témoins qui me  
justifieront ?

ALB. Veux-tu deux de mes gens qui te  
bâtonneront ?

MAR. Leur rapport doit au mien donner  
toute créance. 10

ALB. Leurs bras peuvent du mien réparer  
l'impulsance.

MAR. Je vous dis que Lucile agit par honte  
ainsi.

ALB. Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MAR. Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire  
habile ?

ALB. Connois-tu bien Grimpant, le bourreau  
de la ville ?

MAR. Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?

ALB. Et la potence mise au milieu du  
marché ?

MAR. Vous verrez confirmer par eux cet  
hyménée.

ALB. Tu verras achever par eux ta destinée.

MAR. Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins  
de leur fol. 20

ALB. Ce sont eux qui dans peu me vengeront  
de toi.

MAR. Et ces yeux les ont vus s'entre-donner  
parole.

ALB. Et ces yeux te verront faire la capriole.

MAR. Et pour signe, Lucile avoit un voile  
noir.

ALB. Et pour signe, ton front nous le fait  
assez voir.

MAR. Oh ! l'obstiné vieillard !

ALB. Oh ! le fourbe damnable !

Va, rends grâce à mes ans qui me font incapable

De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais :

Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

## SCÈNE XI

VALÈRE, MASCARILLE.

VAL. Hé bien ! ce beau succès que tu devois  
produire...

MAR. J'entends à demi-mot ce que vous  
voulez dire :

Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés

Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.

Aussi, pour être en paix dans ce désordre  
extrême,

Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,

Si dans le désespoir dont mon cœur est outré,

Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.

Adieu, Monsieur.

VAL. Non, non ; ta fuite est superflue :  
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue. 10

MAR. Je ne saurois mourir quand je suis  
regardé,

Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VAL. Suis-moi, traite, suis-moi : mon amour  
en furie

Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MAR. Malheureux Mascarille ! à quels maux  
aujourd'hui

Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui !

## ACTE IV

## SCÈNE I

ASCAGNE, FROSINE.

FRO. L'aventure est fâcheuse.

ASC. Ah ! ma chère Frosine,

Le sort absolument a conclu ma ruine.

Cette affaire, venue au point où la voilà,

N'est pas assurément pour en demeurer là ;

Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Valère,  
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,  
Voudront chercher un jour dans ces obscurités  
Par qui tous mes projets se verront avortés.  
(Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,  
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,

S'il arrive une fois que mon sort éclaire  
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,  
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :  
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;  
C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment  
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,  
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille  
Qu'il verra sans appui de biens et de famille ?

Fro. Je trouve que c'est là raisonné comme  
il faut ;  
Mais ces réflexions devoient venir plus tôt. 20  
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?  
Il ne falloit pas être une grande sorcière  
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,  
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui :

L'action le disoit, et dès que je l'ai sue,  
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

Asc. Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est  
sans pareil.

Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

Fro. Ce doit être à vous-même, en prenant  
votre place,

A me donner conseil dessus cette disgrâce ; 30  
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi.  
Conseillez-moi, Frosine : au point où je me voi,  
Quel remède trouver ? Dites, je vous en pria.

Asc. Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie ;  
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis  
Que de rire et de voir les termes où j'en suis.

Fro. Non vraiment, tout de bon, votre ennui  
n'est sensible,

Et pour vous en tirer je ferois mon possible ;  
Mais que puis-je, après tout ? Je vois fort peu de  
jour

A tourner cette affaire au gré de votre amour. 40  
Asc. Si rien ne peut m'aider, il faut donc que  
je meure.

Fro. Ha ! pour cela toujours il est assez bon  
heure :

La mort est un remède à trouver quand on veut,  
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

Asc. Non, non, Frosine, non ; si vos conseils  
propices

Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,  
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

Fro. Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille  
voir

La... Mais Érate vient, qui pourroit nous  
distraindre.

Nous pourrions en marchant parler de cette  
affaire :

Allons, retirons-nous. 50

## SCÈNE II

ÉRATE, GROS-RENE.

ÉRA. Encore rebuté ?

GROS-R. Jamais ambassadeur ne fut moins  
écouté :

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle  
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,  
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :  
'Va, va, je fais état de lui comme de toi ;  
Dis-lui qu'il se promène ;' et sur ce beau langage,  
Pour suivre son chemin m'a tourné le visage ;  
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau [10  
Lâchant un 'Laisse-nous, beau valet de carreau,'  
M'a planté là comme elle : et mon sort et le vôtre  
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRA. L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté  
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !  
Quoi ? le premier transport d'un amour qu'on  
abuse

Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ?

Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,  
Devoit être insensible au bonheur d'un rival ?

Tout autre n'eût pas fait même chose en ma  
place, [20

Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?  
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?

Je n'ai point attendu de serments de sa part ;  
Et lorsque tout le monde encor ne sait qu'en

croire,  
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,

Il cherche à s'excuser ; et le sien voit si peu  
Dans ce profond respect la grandeur de mon  
feu !

Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes  
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,

L'ingrate m'abandonne à mon jaloux trans-  
port,

Et rejette de moi message, écrit, abord ! 30  
Ha ! sans doute, un amour a peu de violence,  
Qu'est capable d'éteindre une si faible offense ;

Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur  
Découvre assez pour moi tout le fond de son

cœur,

Et de quel prix doit être à présent à mon âme  
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.  
Non, je ne prétends plus demeurer engagé  
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ;  
Et puisque l'on témoigne une froideur ex-  
trême

A conserver les gens, je veux faire de même. 40  
GROS-R. Et moi de même aussi : soyons tous  
deux fâchés,

Et mettons notre amour au rang des vieux  
péchés.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,  
Et lui faire sentir que l'on a du courage.  
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.  
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,  
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.  
Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !  
Je veux être pendu, si nous ne les verrions [50  
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,  
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des  
hommes

Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous  
sommes.

ÉRA. Pour moi, sur toute chose, un mépris  
me surprend ;

Et pour punir le sien par un autre aussi grand,  
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle  
flamme.

GROS-R. Et moi, je ne veux plus m'embarrasser  
de femme :

A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,  
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.  
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon  
maître,

Un certain animal difficile à connaître, 60  
Et de qui la nature est fort encline au mal ;  
Et comme un animal est toujours animal,  
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie  
Durerait cent mille ans, aussi, sans repartie,  
La femme est toujours femme, et jamais ne sera  
Que femme, tant qu'entier le monde durera ;  
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête  
passe

Pour un sable mouvant ; car, goûtes bien, de  
grâce,

Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :  
Ainsi que la tête est comme le chef du corps, 70  
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête :  
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,  
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,  
Nous voyons arriver de certains embarras ;  
La partie brutale alors veut prendre empire  
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire

A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,  
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :  
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,  
La tête d'une femme est comme la girouette 80  
Au haut d'une maison, qui tourne au premier  
vent.

C'est pourquoi le cousin Aristote souvent  
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au  
monde

On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.  
Or, par comparaison (car la comparaison  
Nous fait distinctement comprendre une raison,  
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens  
d'étude,

Une comparaison qu'une similitude),  
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous  
plaît,

Comme on voit que la mer, quand l'orage  
s'accroît, 90

Vient à se courroucer ; le vent souffle et ravage,  
Les flots contre les flots font un remu-ménage  
Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier,  
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :

Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,  
On voit une tempête en forme de bourrasque,  
Qui veut compétiler par de certains... propos ;  
Et lors un... certain vent, qui par... de certains  
flots,

De... certaine façon, ainsi qu'un banc de  
sable...

Quand... Les femmes enfin ne valent pas le  
diable. 100

ÉRA. C'est fort bien raisonner.

GROS-R. Assez bien, Dieu  
merci.

Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici.

Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRA. Ne te mets pas en peine.

GROS-R. J'ai bien peur que ses yeux resserrent  
votre chaîne.

## SCÈNE III

ÉRASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MAR. Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez  
point.

LUC. Ne me soupçonne pas d'être foible à ce  
point.

MAR. Il vient à nous.

ÉRA. Non, non, ne croyez pas, Madame,  
Que je revienne encor vous parler de ma  
flamme.

C'en est fait ; je me veux guérir, et connois bien  
Ce que de votre cœur a possédé le mien.  
Un courroux si constant pour l'ombre d'une  
offense

M'a trop bien éclairé de votre indifférence,  
Et je dois vous montrer que les traits du mépris  
Sont sensibles surtout aux généreux esprits. 10  
Je l'avouerai, mes yeux observent dans les vôtres  
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous  
les autres,

Et le ravissement où j'étois de mes fers  
Les auroit préférés à des sceptres offerts :  
Où, mon amour pour vous, sans doute, étoit  
extrême ;

Je vivois tout en vous ; et, je l'avouerai même,  
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,  
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :  
Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,  
Mon âme saignera longtemps de cette plaie, 20  
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon  
bien,

Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien ;  
Mais enfin il n'importe, et puisque votre haine  
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous  
ramène,

C'est la dernière ici des importunités  
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUC. Vous pouvez faire aux miens la grâce  
toute entière,

Monseigneur, ét m'épargner encor cette dernière.

ÉRA. Hé bien, Madame, hé bien, ils seront  
satisfaits ! 30

Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,  
Puisque vous le voulez : que je perde la vie  
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUC. Tant mieux, c'est m'obliger.

ÉRA. Non, non, n'ayez pas peur  
Que je fausse parole : eussé-je un foible cœur  
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,  
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage  
De me voir revenir.

LUC. Ce seroit bien en vain.

ÉRA. Moi-même de cent coups je percerois  
mon sein,

Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne,  
De vous revoir après ce traitement indigne. 40  
LUC. Soit, n'en parlons donc plus.

ÉRA. Oui, oui, n'en parlons plus ;  
Et pour trancher ici tous propos superflus,  
Et vous donner, ingrâte, une preuve certaine  
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,  
Je ne veux rien garder qui puisse retracer  
Ce que de mon esprit il me faut effacer.

Voici votre portrait : il présente à la vue  
Cent charmes merveilleux dont vous êtes  
pourvue ;

Mais il cache sous eux cent défauts aussi  
grands,

Et c'est un imposteur enfin que je vous rends. 50  
GROS-R. Bon.

LUC. Et moi, pour vous suivre au  
dessin de tout rendre,

Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MAR. Fort bien.

ÉRA. Il est à vous encor ce bracelet.

LUC. Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en  
cachet.

ÉRA. *lit.* ' Vous m'aimez d'une amour extrême,  
Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci :

Si je n'aime Éraste de même,  
Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.

LUCILE'

ÉRA. *continue.* Vous m'assuriez par là d'agréer  
mon service ?

C'est une fausseté digne de ce supplice. 60

LUC. *lit.* ' J'ignore le destin de mon amour  
ardente,

Et jusqu'à quand je souffrirai ;

Mais je sais, ô beauté charmante,

Que toujours je vous aimerai.

ÉRASTE.'

(*Elle continue.*)

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ?

Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

GROS-R. Poussez.

ÉRA. Elle est de vous ; suffit :  
même fortune.

MAR. Ferme.

LUC. J'aurois regret d'en épargner  
aucune.

GROS-R. N'ayez pas le dernier.

MAR. Tenez bon jusqu'au bout.

LUC. Enfin, voilà le reste.

ÉRA. Et, grâce au Ciel, c'est tout. 70

Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

LUC. Me confonde le Ciel, si la mienne est  
frivole !

ÉRA. Adieu donc.

LUC. Adieu donc.

MAR. Voilà qui va des mieux.

GROS-R. Vous triomphez.

MAR. Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-R. Retirez-vous après cet effort de  
courage.

MAR. Qu'attendez-vous encor ?

GROS-R. Que faut-il davantage ?

ÉRA. Ha ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien

Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUC. Érasme, Érasme, un cœur fait comme est fait le vôtre

Se peut facilement réparer par un autre. 80

ÉRA. Non, non : cherchez partout, vous n'en aurez jamais

De si passionné pour vous, je vous promets.

Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie :

J'aurais tort d'en former encore quelque envie.

Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger ;

Vous avez voulu rompre : il n'y faut plus songer ;  
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,

N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUC. Quand on aime les gens, on les traite autrement ;

On fait de leur personne un meilleur jugement. 90

ÉRA. Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,

Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie ;  
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUC. La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRA. On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUC. Non, votre cœur, Érasme, étoit mal enflammé.

ÉRA. Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUC. Eh ! je crois que cela foiblement vous soucia.

Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie, 100

Si je... Mais laissons là ces discours superflus :  
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRA. Pourquoi ?

LUC. Par la raison que nous rompons ensemble,

Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRA. Nous rompons ?

LUC. Oui, vraiment : quoi ? n'en est-ce pas fait ?

ÉRA. Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUC. Comme vous.

ÉRA. Comme moi ?

LUC. Sans doute : c'est foiblesse  
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRA. Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUC. Moi ? Point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu. 110

ÉRA. Moi ? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUC. Point : vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRA. Mais si mon cœur encor revouloit sa prison...

Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon ?...

LUC. Non, non, n'en faites rien : ma foiblesse est trop grande,

J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRA. Ha ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,

Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.

Consentez-y, Madame : une flamme si belle  
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle. 120

Je le demande enfin : me l'accorderez-vous,

Ce pardon obligeant ?

LUC.

Remenez-moi chez nous

## SCÈNE IV

## MARINETTE, GROS-RENÉ.

MAR. Oh ! la lâche personne !

GROS-R. Ha ! le faible courage !

MAR. J'en rougis de dépit.

GROS-R. J'en suis gonflé de rage.  
Ne t'imaginer pas que je me rende ainsi.

MAR. Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-R. Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MAR. Tu nous prends pour un autre, et tu n'as pas affaire

A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau !

Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face ?

Moi, je te chercherois ? Ma foi, l'on t'en fricasse 10  
Des filles comme nous !

GROS-R. Oui ? tu le prends par là ?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà  
Ton beau galand de neige, avec ta nompaille :

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MAR. Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,

Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,

Que tu me donnes hier avec tant de fanfare.

GROS-R. Tiens encor ton couteau ; la pièce est riche et rare :

Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MAR. Tiens tes ciseaux, avec ta chaîne de laiton. 20  
GROS-R. J'oublois d'avant-hier ton morceau de fromage :

Tienns. Je voudrais pouvoir rejeter le potage Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MAR. Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;

Mais j'en feral du feu jusques à la dernière.

GROS-R. Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire ?

MAR. Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-R. Pour couper tout chemin à nous rapatrier,

Il faut rompre la paille : une paille rompue Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue. 30

Ne fais point les doux yeux : je veux être fâché.

MAR. Ne me lorgne point, toi : j'ai l'esprit trop touché.

GROS-R. Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire.

Rompe : tu ris, bonne bête ?

MAR. Oui, car tu me fais rire.

GROS-R. La peste soit ton ris ! Voilà tout mon courroux

Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? romprons-nous, Ou ne romprons-nous pas ?

MAR. Vois.

GROS-R. Vois, toi.

MAR. Vois, toi-même.

GROS-R. Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MAR. Moi ? Ce que tu voudras.

GROS-R. Ce que tu voudras, toi :

Dia.

MAR. Je ne dirai rien.

GROS-R. Ni moi non plus.

MAR. Ni moi. 40

GROS-R. Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace :

Touche, je te pardonne.

MAR. Et moi, je te fais grâce.

GROS-R. Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acquiné !

MAR. Que Marinette est sotte après son Gros-René !

## ACTE V

## SCÈNE I

MASCARILLE.

'Dès que l'obscurité régnera dans la ville, Je me veux introduire au logis de Lucile : Va vite de ce pas préparer pour tantôt Et la lanterne sourde, et les armes qu'il faut.' Quand il m'a dit ces mots, il m'a semble d'entendre :

'Va vite ment chercher un lieu pour te pendre.' Venez ça, mon patron (car dans l'étonnement Oh m'a jeté d'abord un tel commandement, Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre ;

Mais je vous veux ici parler, et vous confondre : 10

Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit).

Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit Lucile ? 'Oui, Mascarille.' Et que pensez-vous faire ?

'Une action d'amant qui se veut satisfaire.' Une action d'un homme à fort petit cerveau Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau. 'Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle : Lucile est irritée.' Eh bien ! tant pis pour elle. 'Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit.' Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit : 20

Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie, D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ? 'Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?'

Oui vraiment je le pense, et surtout ce rival. 'Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde, Nous irons bien armés ; et si quelqu'un nous gronde,

Nous nous chamallierons.' Oui, voilà justement Ce que votre valet ne prétend nullement :

Moi, chamallier, bon Dieu ! suis-je un Roland, mon maître,

Ou quelque Ferragu ? C'est fort mal me connaître. 30

Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher, Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,

Je suis scandalisé d'une étrange manière.

'Mais tu seras armé de pied en cap.' Tant pis : J'en serai moins léger à gagner le taillis :



Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe  
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.  
'Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.' [40  
Soit, pourvu que toujours je branle le menton :  
A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;  
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.  
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,  
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux ;  
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,  
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

## SCÈNE II

VALÈRE, MASCARILLE.

VAL. Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux :

Le soleil semble s'être oublié dans les cieux ;  
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière  
Je vois rester encore une telle carrière,  
Que je crois que jamais il ne l'achèvera  
Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MAS. Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre

Pêcher vite à tâtons quelque ministre encombre !  
Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts . . .

VAL. Ne me fais point ici de contes superflus. 10

Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles,

Je sens de son courroux des gênes trop cruelles,  
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort :  
C'est un point résolu.

MAS. J'approuve ce transport ;  
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire

En cachette.

VAL. Fort bien.

MAS. Et j'ai peur de vous nuire.

VAL. Et comment ?

MAS. Une toux me tourmente à mourir,  
Dont le bruit importun vous fera découvrir :  
De moment en moment . . . Vous voyez le supplice.

VAL. Ce mal te passera : prends du jus de réglisse. 20

MAS. Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.

Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser ;  
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause  
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

## SCÈNE III

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA R. Monsieur, de bonne part je viens d'être informé

Qu'Éraste est contre vous fortement animé,  
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille  
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MAS. Moi, je ne suis pour rien dans tout cet embarras.

Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?  
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,  
De la virginité des filles de la ville ?  
Sur la tentation ai-je quelque crédit ?

Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit ? 10

VAL. Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !

Et quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,

Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA R. S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous :

Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VAL. Je vous suis obligé, Monsieur de la Rapière.

LA R. J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,

Qui contre tous venants sont gens à dégainer,  
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MAS. Acceptez-les, Monsieur.

VAL. C'est trop de complaisance. 20

LA R. Le petit Gille encore eût pu nous assister,

Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.  
Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service !

Vous avez su le tour que lui fit la justice :

Il mourut en César, et lui cassant les os,

Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VAL. Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte

Doit être regretté. Mais quant à votre escorte,  
Je vous rends grâce.

LA R. Soit ; mais soyez averti

Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti. 30

VAL. Et moi, pour vous montrer combien je l'apprends,

Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,

Et par toute la ville aller présentement,  
Sans être accompagné que de lui seulement.

MAS. Quoi ? Monsieur, vous voulez tenter  
Dieu ? Quelle audace !

Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous  
menace,

Combien de tous côtés . . .

VAL. Que regardes-tu là ?

MAS. C'est qu'il sent le bâton du côté que  
voilà.

Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,  
Ne nous obstinons point à rester dans la rue : 40  
Allons nous renfermer.

VAL. Nous renfermer, faquin !

Tu m'oses proposer un acte de coquin !

Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MAS. Eh ! Monsieur, mon cher maître, il est  
si doux de vivre !

On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si long-  
temps !

VAL. Je m'en vais t'assommer de coups, si je  
t'entends.

Ascarne vient ici, laissons-le : il faut attendre  
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.  
Cependant avec moi viens prendre à la maison  
Pour nous frotter.

MAS. Je n'ai nulle démangeaison. 50  
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites  
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites !

## SCÈNE IV

ASCARNE, FROSINE.

ASC. Est-il bien vrai, Froisine, et ne rêvé-je  
point ?

De grâce, contez moi bien tout de point en point.

FRO. Vous en saurez assez le détail ; laissez  
faire :

Ces sortes d'incidents ne sont pour l'ordinaire  
Que redits trop de fois de moment en moment.  
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament  
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,  
De la femme d'Albert la dernière grossesse  
N'accoucha que de vous ; et que lui demoura  
main

Ayant depuis longtemps concerté son dessein, 10  
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,  
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.  
La mort ayant ravi ce petit innocent  
Quelque dix mois après, Albert étant absent,  
La crainte d'un époux et l'amour maternelle

Firent l'événement d'une ruse nouvelle :

Sa femme en secret lors se rendit son vrai  
sang ;

Vous devintes celui qui tenoit votre rang,  
Et la mort de ce fils mis dans votre famille  
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille. 20

Voilà de votre sort un mystère éclairci  
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici ;  
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,  
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.  
Enfin cette visite, où j'espérois si peu,  
Plus qu'on ne pouvoit croire a servi votre feu.  
Cette Ignès vous relâche ; et par votre autre  
affaire

L'éclat de son secret devenu nécessaire,  
Nous en avons nous deux votre père informé ;

Un billet de sa femme a le tout confirmé ; 30  
Et poussant plus avant encore notre pointe,  
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,  
Aux intérêts d'Albert de Polydore après

Nous avons ajusté si bien les intérêts,  
Si doucement à lui déplié ces mystères,  
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,  
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment  
Son esprit pas à pas à l'accommodement,  
Qu'autant que votre père il montre de ten-  
dresse 40

A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASC. Ha ! Froisine, la joie où vous m'ache-  
minez . . .

Et que ne dois-je point à vos soins fortunés !

FRO. Au reste, le bonhomme est en humeur  
de rire,

Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

## SCÈNE V

ASCARNE, FROSINE, POLYDORE.

POL. Approchez-vous, ma fille : un tel nom  
m'est permis,

Et j'ai su le secret que cachotent ces habits.  
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,  
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,  
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux  
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux :  
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui  
l'assure.

Mais le voici : prenons plaisir de l'aventure.

Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASC. Vous obéir sera mon premier compli-  
ment. 10

## SCÈNE VI

MASCARILLE, POLYDORÉ, VALÈRE.

MAS. Les disgrâces souvent sont du Ciel révélées :

J'ai songé cette nuit de perles défilées,  
Et d'œufs cassés : Monsieur, un tel songe m'abat.  
VAL. Chien de poltron !

POL. Valère, il s'apprête un combat  
Où toute ta valeur te sera nécessaire :  
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MAS. Et personne, Monsieur, qui se veuille  
bouger

Pour retenir des gens qui se vont égorger !  
Pour moi, je le veux bien ; mais au moins s'il  
arrive

Qu'un funeste accident de votre fils vous prive, 10  
Ne m'en accusez point.

POL. Non, non : en cet endroit  
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MAS. Père dénaturé !

VAL. Ce sentiment, mon père,  
Est d'un homme de cœur, et je vous en révere.  
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel  
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel ;  
Mais à quelque dépit que ma faute vous porte,  
La nature toujours se montre la plus forte ;  
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas  
voir

Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émou-  
voir. 20

POL. On me faisoit tantôt redouter sa menace ;  
Mais les choses depuis ont bien changé de face ;  
Et sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort  
Tu vas être attaqué.

MAS. Point de moyen d'accord ?

VAL. Moi, le fuir ! Dieu m'en garde. Et qui  
donc pourroit-ce être ?

POL. Ascagne.

VAL. Ascagne ?

POL. Oui, tu le vas voir paroltre.

VAL. Lui, qui de me servir m'avoit donné  
sa foi !

POL. Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire  
à toi,

Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous  
appelle,

Qu'un combat seul à seul vaille votre querelle. 30

MAS. C'est un brave homme : il sait que les  
cœurs généreux

Ne mettent point les gens en compromis pour  
eux.

POL. Enfin d'une imposture ils te rendent  
coupable,

Dont le ressentiment m'a paru raisonnable ;  
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord  
Que tu satisfieras Ascagne sur ce tort,  
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles  
remises,

Dans les formalités en pareil cas requises.

VAL. Et Lucile, mon père, a d'un cœur  
endurci...

POL. Lucile épouse Éraste, et te condamne  
aussi ; 40

Et pour convaincre mieux tes discours d'in-  
justice,

Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accom-  
plisse.

VAL. Ha ! c'est une impudence à me mettre  
en fureur :

Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur ?

## SCÈNE VII

MASCARILLE, LUCILE, ÉRASTE, POLYDORÉ,  
ALBERT, VALÈRE.

ALB. Hé bien ! les combattants ? On amène  
le nôtre :

Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VAL. Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y  
veut forcer ;

Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,  
Un reste de respect en pouvoit être cause,  
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.  
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout :  
A toute extrémité mon esprit se résout,  
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,  
Dont il faut hautement que mon amour se  
venge. 10

Non pas que cet amour prétende encore à vous :  
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;  
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,  
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.  
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :

A peine en puis-je croire au rapport de mes  
yeux ;

C'est de toute pudeur se montrer ennemie,  
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUC. Un semblable discours me pourroit  
affliger,

Si je n'avois en main qui m'en saura venger. 20

Voici venir Ascagne : il aura l'avantage  
De vous faire changer bien vite de langage,  
Et sans beaucoup d'effort.

## SCÈNE VIII

MASCARILLE, LUCILE, ÉRASTE, ALBERT, VALÈRE, GROS-RENÉ, MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE, POLYDORE.

VAL. Il ne le fera pas,  
Quand il joindroit au sien encor vingt autres  
bras.

Je le plains de défendre une sœur criminelle ;  
Mals puisque son erreur me veut faire querelle,  
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRA. Je prenois intérêt tantôt à tout ceci ;  
Mals enfin, comme Ascagne a pris sur lui  
l'affaire,

Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VAL. C'est bien fait, la prudence est toujours  
de saison ;

Mals...

ÉRA. Il saura pour tous vous mettre à la  
raison. 10

VAL. Lui ?

POL. Ne t'y trompe pas ; tu ne sais pas  
encore

Quel étrange garçon est Ascagne.

ALB. Il l'ignore.  
Mals il pourra dans peu le lui faire savoir.

VAL. Sus donc ! que maintenant il me le  
fasse voir.

MAR. Aux yeux de tous ?

GROS-R. Cela ne seroit pas honnête.

VAL. Se moque-t-on de moi ? Je casserai la  
tête

A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASC. Non, non, je ne suis pas si méchant  
qu'on me fait ;

Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,  
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse, 20  
Connoltre que le Ciel, qui dispose de nous,  
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,  
Et qu'il vous réservait, pour victoire facile,  
De finir le destin du frère de Lucile.

Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,  
Ascagne va par vous recevoir le trépas ;  
Mals il veut bien mourir, si sa mort nécessaire  
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,  
En vous donnant pour femme, en présence de  
tous,

Celle qui justement ne peut être qu'à vous. 30

VAL. Non, quand toute la terre, après sa  
perfidie

Et les traits effrontés...

ASC.

Ah ! souffrez que je die,  
Valère, que le cœur qui vous est engagé  
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :  
Sa flamme est toujours pure et sa constance  
extrême,

Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POL. Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,  
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.  
Celle à qui par serment ton âme est attachée  
Sous l'habit que tu vols à tes yeux est cachée ; 40  
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,  
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens ;  
Et depuis peu l'amour en a su faire un autre,  
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.

Ne va point regarder à tout le monde aux yeux :  
Je te fais maintenant un discours sérieux.

Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,  
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,  
Et qui par ce ressort, qu'on ne comprenoit pas,  
A semé parmi vous un si grand embarras. 50  
Mals, puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothee,  
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,  
Et qu'un nœud plus sacré donne force au  
premier.

ALB. Et c'est là justement ce combat singulier  
Qui devoit envers nous réparer votre offense,  
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POL. Un tel événement rend tes esprits confus ;  
Mals en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VAL. Non, non, je ne veux pas songer à m'en  
défendre ;

Et si cette aventure a lieu de me surprendre, 60  
La surprise me flatte, et je me sens saisir  
De merveille à la fois, d'amour et de plaisir.  
Se peut-il que ces yeux... ?

ALB. Cet habit, cher Valère,  
Souffre mal les discours que vous lui pourriez  
faire.

Allons lui faire en prendre un autre ; et ce-  
pendant

Vous saurez le détail de tout cet incident.

VAL. Vous, Lucile, pardon, si mon âme  
abusée...

LUC. L'oubli de cette injure est une chose  
aisée.

ALB. Allons, ce compliment se fera bien chez  
nous,

Et nous aurons loisir de nous en faire tous. 70  
ÉRA. Mals vous ne songez pas, en tenant ce  
langage,

Qu'il reste encor ici des sujets de carnage :

Voilà bien à tous deux notre amour couronné ;  
Mals de son Mascarille et de mon Gros-René,

Par qui doit Marinette être ici possédée ?  
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MAR. Nenni, nenni : mon sang dans mon corps  
sied trop bien.

Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien :  
De l'humeur que je sais la chère Marinette,  
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette. 80

MAR. Et tu crois que de toi je ferois mon  
galant ?

Un mari, passe encor : tel qu'il est, on le prend ;  
On n'y va pas chercher tant de cérémonie.

Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-R. Écoute : quand l'hymen aura joint  
nos deux peaux,

Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MAR. Tu crois te marier pour toi tout seul,  
compère ?

GROS-R. Bien entendu : je veux une femme  
sévère,

Où je feral beau bruit.

MAR. Eh ! mon Dieu ! tu feras

Comme les autres font, et tu t'adouciras. 90

Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux et critiques,

Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MAR. Va, va, petit mari, ne crains rien de  
ma foi :

Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,  
Et je te dirai tout.

MAR. Oh ! las ! fine pratique !

Un mari confident !...

MAR. Taisez-vous, as de pique.

ALB. Pour la troisième fois, allons-nous-en  
chez nous

Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# LES PRÉCIEUSES RIDICULES

## COMÉDIE

---

### PRÉFACE

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau, pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier: 'O temps! ô mœurs!' on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma pièce ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie et du Capitaine, non plus que les juges, les princes et les rois de voir Trivelin, ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi, aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les fustigent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes veut m'aller relire de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu!

LES PERSONNAGES

LA GRANGE, } amants rebutés.  
DU CROISY, }  
GORGIBUS, bon bourgeois.  
MAGDELON, fille de Gorgibus, } précieuses  
CATROS, nièce de Gorgibus, } ridicules.  
MAROTTE, servante des Précieuses ridicules.  
ALMANZOR, laquais des Précieuses ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.  
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.  
DEUX PORTEURS DE CHAISE.  
VOISINES.  
VIOLONS.

SCÈNE I

LA GRANGE, DU CROISY

DU CR. Seigneur la Grange . . .  
LA GR. Quoi ?  
DU CR. Regardez-moi un peu sans rire.  
LA GR. Eh bien ?  
DU CR. Que dites-vous de notre visite ? en êtes-vous fort satisfait ?  
LA GR. A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?  
DU CR. Pas tout à fait, à dire vrai.  
10 LA GR. Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux peccotes provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : 'Quelle heure est-il ?' Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que  
20 nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?  
DU CR. Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GR. Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je veux me venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement  
30 infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigue de précieuse et de coquette que leur personne. Je

vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CR. Et comment encore ?  
LA GR. J'ai un certain valet, nommé Mascari- 40  
cille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CR. Eh bien, qu'en prétendez-vous faire ?  
LA GR. Ce que j'en prétends faire ? Il faut . . . 50  
Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GOR. Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille : les affaires front-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GR. C'est une chose que vous pourriez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très-humbles serviteurs.

GOR. Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécon- 10  
tamment ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

## SCÈNE III

MAROTTE, GORGIBUS.

MAR. Que destrez-vous, Monsieur ?

GOR. Où sont vos maîtres ?

MAR. Dans leur cabinet.

GOR. Que font-elles ?

MAR. De la pommade pour les lèvres.

GOR. C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendarde-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivoient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

## SCÈNE IV

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS.

GOR. Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avols-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

MAG. Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces 10 gens-là ?

CATH. Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GOR. Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MAG. La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage !

GOR. Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux 20 aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MAG. Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GOR. Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. 30 Je te dis que le mariage est une chose sainte et

sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

MAG. Mon Dieu, que, si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

GOR. Que me vient conter celle-ci ?

MAG. Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit 40 jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa 50 passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il 60 trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la travers d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles 70 dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ! encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GOR. Quel diable de jargon entends-je ici ? 80 Voici bien du haut style.

CATH. En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus



en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-Doux, Petite-Solns, Billets-Galants et Jolis-Vers sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne  
50 opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans... ! mon Dieu, quels amants sont-ce là ! Quelle frugalité d'ajustement et quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faulxuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GOR. Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Magdelon...

MAG. Eh ! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GOR. Comment, ces noms étranges ! Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

MAG. Mon Dieu, que vous êtes vulgaire !  
110 Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Magdelon ? et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATH. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâlît furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que  
120 je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GOR. Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve : je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines ; et pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est  
130 une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATH. Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?

MAG. Souffrez que nous prenions un peu balaine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant  
140 la conclusion.

GOR. Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes ; je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

## SCÈNE V

CATHOS, MAGDELON.

CATH. Mon Dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !

MAG. Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

CATH. Je le croirois bien ; oui, il y a toutes  
150 les apparences du monde ; et pour moi, quand je me regarde aussi !...

## SCÈNE VI

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON.

MAR. Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MAG. Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : 'Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être  
visibles.'

MAR. Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filologie dans le  
Grand Cyre. 160

MAG. L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ? Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAR. Il me l'a nommé le marquis de Mascarrille.

MAG. Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura osé parler de nous.

CATH. Assurément, ma chère.

MAG. Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu  
20

nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAR. Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATH. Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

### SCÈNE VII

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MAS. Holà, porteurs, holà ! Là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

1. PORTEUR. Dame ! c'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MAS. Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que l'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR. Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MAS. Hem ?

2. PORTEUR. Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MAS, lui donnant un soufflet. Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité !

2. PORTEUR. Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MAS. Ah ! ah ! ah ! Je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR, prenant un des bâtons de sa chaise. Ça payez-nous vite !

MAS. Quoi ?

1. PORTEUR. Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

30 MAS. Il est raisonnable.

1. PORTEUR. Vite donc.

MAS. Oui-da. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content ?

1. PORTEUR. Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et...

MAS. Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

### SCÈNE VIII

MAROTTE, MASCARILLE.

MAR. Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MAS. Qu'elles ne se pressent point : je suis ici porté commodément pour attendre.

MAR. Les voici.

### SCÈNE IX

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MAS, après avoir salué. Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAG. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATH. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'ayez amené.

MAS. Ah ! je m'inscris en faux contre vos 10 paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAG. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATH. Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

MAG. Holà, Almanzor !

ALM. Madame.

MAG. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MAS. Mais au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

CATH. Que craignez-vous ?

MAS. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une 30 âme de Turc à More. Comment diable, d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière ? Ah ! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MAG. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATH. Je vois bien que c'est un Amilcar.

MAG. Ne craignes rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en 40 assurance sur leur prudence.

CATH. Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MAS. *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*

Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MAS. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas 50 confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MAS. Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATH. C'est une vérité incontestable.

MAS. Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MAG. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue 60 et du mauvais temps.

MAS. Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres ?

MAG. Hélas ! nous ne sommes pas encore connus ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du *Recueil des pièces choisies*.

CATH. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles 70 choses.

MAS. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MAG. Eh ! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont ceux qui donnent le branle à la 80 réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoissance, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de proce 90 et de vers. On sait à point nommé : Un tel

a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des parodies sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessin ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là 100 ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATH. En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde s'il falloit qu'on vint à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu. 110

MAS. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en écrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, 120 quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MAG. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galand que cela.

MAS. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de une manière qui ne vous déplairont pas.

CATH. Pour moi, j'aime terriblement les 130 énigmes.

MAS. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAG. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MAS. C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MAG. Ah ! certes, cela sera du dernier beau. J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le 140 faites imprimer.

MAS. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma

condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MAG. Je m'imaginais que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MAS. Sans doute. Mais à propos, il faut que je vous dise un impronptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impronptus.

CATH. L'impronptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MAG. Écoutez donc.

MAG. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MAS. Oh, oh ! je n'y prenois pas garde :

*Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde, Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur. Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !*

CATH. Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galand.

MAS. Tout ce que je fais à l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

MAG. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MAS. Avez-vous remarqué ce commencement : Oh, oh ! Voilà qui est extraordinaire : oh, oh ! Comme un homme qui s'avise tout d'un coup : oh, oh ! La surprise : oh, oh !

MAG. Oui, je trouve ce oh, oh ! admirable.

MAS. Il semble que cela ne soit rien.

CATH. Ah ! mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAG. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce oh, oh ! qu'un poëme épique.

MAS. Tudieu ! vous avez le goût bon.

MAG. Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MAS. Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas garde ? Je n'y prenois pas garde, je ne m'apercevois pas de cela : façon de parler naturelle : je n'y prenois pas garde. Tandis que sans songer à mal, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton ; je vous regarde, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple : Votre œil en tapinois ... Que vous semble de ce mot tapinois ? n'est-il pas bien choisi ?*

CATH. Tout à fait bien.

MAG. Tapinois, en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris : tapinois.

MAG. Il ne se peut rien de mieux.

MAS. *Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie

et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !*

MAG. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galand.

MAS. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATH. Vous avez appris la musique ?

MAS. Moi ? Point du tout.

CATH. Et comment donc cela se peut-il ?

MAS. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MAG. Assurément, ma chère.

MAS. Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem. La, la, la, la, la. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.*

(*Il chante :*)

*Oh, oh ! je n'y prenois pas ...*

CATH. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MAG. Il y a de la chromatique là dedans.

MAS. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur ! ...* Et puis, 220 comme si l'on criait bien fort : *au, au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essouffée : *au voleur !*

MAG. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATH. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MAS. Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MAG. La nature vous a traité en vraie mère 230 passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MAS. A quoi donc passez-vous le temps ?

CATH. A rien du tout.

MAG. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MAS. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAG. Cela n'est pas de refus.

MAS. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous

250 contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours: 'Voilà qui est beau,' devant que les chandelles soient allumées.

MAG. Ne m'en parlez point: c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATH. C'est assez: puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrire comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MAG. Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAG. Eh! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MAG. Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATH. Hé, à quels comédiens la donnerez-vous?

MAG. Belle demande! Aux grands comédiens.

270 Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire rouler les vers, et s'arrêter au bel endroit: et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?

CATH. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

280 MAG. Que vous semble de ma petite-ote? La trouvez-vous congruante à l'habit?

CATH. Tout à fait.

MAG. Le ruban est bien choisi.

MAG. Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MAG. Que dites-vous de mes canons?

MAG. Ils ont tout à fait bon air.

MAG. Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on 290 fait.

MAG. Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MAG. Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAG. Ils sentent terriblement bon.

CATH. Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MAG. Et celle-là?

300 MAG. Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

MAG. Vous ne me dites rien de mes plumes: comment les trouvez-vous?

CATH. Effroyablement belles.

MAG. Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAG. Je vous assure que nous sympathisons vous et moi: j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne 310 ouvrière.

MAG. s'écriant brusquement. Ah! ah! ah! doucement! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

CATH. Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MAG. Quoi? toutes deux contre mon cœur, en même temps! m'attaquer à droit et à gauche! Ah! c'est contre le droit des gens; la partie n'est pas égale; et je m'en vais crier au meurtre. 320

CATH. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MAG. Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATH. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MAG. Comment diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

## SCÈNE X

MAROTTE, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON.

MAR. Madame, on demande à vous voir.

MAG. Qui?

MAR. Le vicomte de Jodelet.

MAR. Le vicomte de Jodelet?

MAR. Oui, Monsieur.

CATH. Le connoissez-vous?

MAG. C'est mon meilleur ami.

MAG. Faites entrer vite.

MAR. Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure. 10  
CATH. Le voici.

## SCÈNE XI

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE.

MAR. Ah! vicomte!

JOD. s'embrassant l'un l'autre. Ah! marquis!

MAR. Que je suis aise de te rencontrer!

JOD. Que j'ai de joie de te voir ici!

MAS. Baise-moi donc encore un peu, je te prie  
 MAG. Ma toute bonne, nous commençons d'être  
 connues; voilà le beau monde qui prend le  
 chemin de nous venir voir.

MAS. Mesdames, agréez que je vous présente  
 10 ce gentilhomme-ci: sur ma parole, il est digne  
 d'être connu de vous

JON. Il est juste de venir vous rendre ce qu'on  
 vous doit; et vos aïeux exigent leurs droits  
 seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MAG. C'est pousser vos civilités jusqu'aux  
 derniers confins de la flatterie.

CATH. Cette journée doit être marquée dans  
 notre almanach comme une journée bienheureuse.

MAG. Allons, petit garçon, faut-il toujours  
 20 vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il  
 faut le surcroît d'un fruste!

MAS. Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte  
 de la sorte: il ne faut que sortir d'une maladie  
 qui lui a rendu le visage pâle comme vous le  
 voyez.

JON. Ce sont fruits des veilles de la cour et  
 des fatigues de la guerre.

MAS. Savez-vous, Mesdames, que vous voyez  
 dans le Vicomte un des vaillants hommes du  
 30 siècle? C'est un brave à trois poils.

JON. Vous ne m'en devez rien, Marquis; et  
 nous savons ce que vous savez faire aussi.

MAS. Il est vrai que nous nous sommes vus  
 tous deux dans l'occasion.

JON. Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MAS., *les regardant toutes deux.* Oui; mais  
 non pas si chaud qu'ici. Hal, hal, hal!

JON. Notre connoissance s'est faite à l'armée;  
 et la première fois que nous nous vîmes, il com-  
 40 mandoit un régiment de cavalerie sur les galères  
 de Malte.

MAS. Il est vrai; mais vous étiez pourtant  
 dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me  
 souviens que je n'étois que petit officier encore,  
 que vous commandiez deux mille chevaux.

JON. La guerre est une belle chose; mais, ma  
 foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les  
 gens de service comme nous.

MAS. C'est ce qui fait que je veux pendre  
 50 l'épée au croc.

CATH. Pour moi, j'ai un furieux tendre pour  
 les hommes d'épée.

MAG. Je les aime aussi; mais je veux que  
 l'esprit assaisonne la bravoure.

MAS. Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-  
 lune que nous emportâmes sur les ennemis au  
 siège d'Arras?

JON. Que veux-tu dire avec ta demi-lune?  
 C'étoit bien une lune toute entière.

MAS. Je pense que tu as raison. 60

JON. Il m'en doit bien souvenir, ma foi: j'y  
 fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont  
 je porte encore les marques. Tâtez un peu, de  
 grâce; vous sentirez quelque coup, c'étoit là.

CATH. Il est vrai que la cicatrice est grande.

MAS. Donnez-moi un peu votre main, et tâtez  
 celui-ci, là, justement au derrière de la tête: y  
 êtes-vous?

MAG. Oui: je sens quelque chose.

MAS. C'est un coup de mousquet que je reçus 70  
 la dernière campagne que j'ai faite.

JON. Voici un autre coup qui me perça de  
 part en part à l'attaque de Gravelines.

MAS., *mettant la main sur le bouton de son  
 haut-de-chausses.* Je vais vous montrer une  
 furieuse plaie.

MAG. Il n'est pas nécessaire: nous le croyons  
 sans y regarder.

MAS. Ce sont des marques honorables, qui  
 font voir ce qu'on est. 80

CATH. Nous ne doutons point de ce que vous  
 êtes.

MAS. Vicomte, as-tu là ton carrosse?

JON. Pourquoi?

MAS. Nous mènerions promener ces Dames  
 hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MAG. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MAS. Ayons donc les violons pour danser.

JON. Ma foi, c'est bien avisé.

MAS. Pour cela, nous y consentons; mais il 90  
 faut donc quelque surcroît de compagnie.

MAS. Holà! Champagne, Picard, Bourguig-  
 non, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain,  
 Provençal, la Violette! Au diable soient tous les  
 laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme  
 en France plus mal servi que moi. Ces canailles  
 me laissent toujours seul.

MAG. Almanzor, dites aux gens de Monsieur  
 qu'ils aillent querir des violons, et nous fâtes  
 venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour 100  
 peupler la solitude de notre bal.

MAS. Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JON. Mais toi-même, Marquis, que t'en  
 semble?

MAS. Moi, je dis que nos libertés auront peine  
 à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour  
 moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur  
 ne tient plus qu'à un filet.

MAG. Que tout ce qu'il dit est naturel! Il  
 tourne les choses le plus agréablement du monde. 110

CATH. Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MAS. Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.

CATH. Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur : que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JOD. J'aurais envie d'en faire autant ; mais je me trouve un peu incommode de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MAS. Que diable est cela ? Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé : je vous ferais un impromptu à loisir, que vous trouveriez le plus beau du monde.

JOD. Il a de l'esprit comme un démon.

MAS. Et du galand, et du bien tourné.

MAS. Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as vu la Comtesse ?

JOD. Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MAS. Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MAG. Voici nos amies qui viennent.

## SCÈNE XII

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE.

MAG. Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds ; et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUC. Vous nous avez obligées, sans doute.

MAS. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALM. Oui, Monsieur ; ils sont ici.

CATH. Allons donc, mes chères, prenez place.

MAS, dansant lui seul comme par prélude.  
La, la, la, la, la, la, la, la.

MAG. Il a tout à fait la taille élégante.

CATH. Et a la mine de danser proprement.

MAS, ayant pris Magdelon. Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux.  
Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer

en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village.

JOD, dansant ensuite. Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

## SCÈNE XIII

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE.

LA GR. Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MAS, se sentant battre. Ah ! ah ! ah ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JOD. Ah ! ah ! ah !

LA GR. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CR. Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV

MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MAGDELON.

MAG. Que veut donc dire ceci ?

JOD. C'est une gageure.

CATH. Quoi ? vous laisser battre de la sorte !

MAS. Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serois emporté.

MAG. Endurer un affront comme celui-là, en notre présence !

MAS. Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps ; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

## SCÈNE XV

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET, MAGDELON, CATHOS.

LA GR. Ma foi, marauda, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

MAG. Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CR. Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal ?

10 MAG. Vos laquais ?

LA GR. Oul, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAG. O Ciel ! quelle insolence !

LA GR. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez almer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

20 JON. Adieu notre braverie.

MAS. Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CR. Ha ! ha ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GR. C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MAS. O Fortune, quelle est ton inconstance !

DU CR. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GR. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATH. Ah ! quelle confusion !

MAS. Je crève de dépit.

40 VIOLONS, au Marquis. Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera, nous autres ?

MAS. Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, au Vicomte. Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JON. Demandez à Monsieur le Marquis.

### SCÈNE XVI

GORGIBUS, MASCARILLE, MAGDELON.

GOR. Ah ! coquins que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je

vois ! et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent !

MAG. Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GOR. Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je bolve l'affront.

MAG. Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, maraude, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MAS. Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part : je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(Ils sortent tous deux.)

### SCÈNE XVII

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS. Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GOR, les battant. Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevées, pernécieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.



# SGANARELLE

OU

## LE COCU IMAGINAIRE

### COMÉDIE

#### ACTEURS

GORGIBUS, bourgeois de Paris.

CÉLIE, sa fille.

LÉLIE, amant de Célie.

GROS-RENÉ, valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois de Paris, et  
cocu imaginaire.

SA FEMME.

VILLEBREQUIN, père de Valère.

LA SUIVANTE de Célie.

UN PARENT de Sganarelle.

La scène est à Paris.

#### SCÈNE I

GORGIBUS, CÉLIE, SA SUIVANTE.

Cé, sortant toute éplorée, et son père la  
suivant.

Ah ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

Gor. Que marmottez-vous là, petite imper-  
tinente ?

Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?

Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?

Et par sottes raisons votre jeune cervelle

Voudroit régler ici la raison paternelle ?

Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?

A votre avis, qui mieux, ou de vous ou de moi,

O sotte, peut juger ce qui vous est utile ?

Par la corbueil ! gardez d'échauffer trop ma  
bille :

Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de lon-  
gueur,

Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.

Votre plus court sera, Madame la mutine,

D'accepter sans façons l'époux qu'on vous  
destine.

J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,  
Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :  
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,  
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?  
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,  
Pour être aimé de vous, doit-il manquer  
d'appas ?

Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme  
Je vous suls caution qu'il est très-honnête homme.

Cé. Hélas !

Gor. Eh bien, 'hélas !' Que veut dire ceci ?  
Voyez le bel hélas ! qu'elle nous donne ici !  
Hé ! que si la colère une fois me transporte,  
Je vous ferai chanter hélas ! de belle sorte !  
Voilà, voilà le fruit de ces empressements

Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans :  
De quolibets d'amour votre tête est remplie,  
Et vous parlez de Dieu bien moins que de  
Célie.

Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits,  
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits.  
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,  
Les Quatrains de Pyrrac, et les doctes Tablettes

Du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur,  
Et plein de beaux dictons à réclamer par cœur.  
*La Guide des pêcheurs* est encore un bon livre :  
(C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien  
vivre ;

Et si vous n'aviez lu que ces moralités,  
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volon-  
tés. 40

Cé. Quoi ? vous prétendez donc, mon père,  
que j'oublie

La constante amitié que je dois à Lélite ?

J'aurais tort si, sans vous, je disposais de moi ;  
Mais vous-même à ses vœux engagées ma foi.

Gor. Lui fût-elle engagée encore davantage,  
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.

Lélite est fort bien fait ; mais apprendra qu'il  
n'est rien

Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien ;

Que l'or donne aux plus laids certain charme  
pour plaire,

Et que sans lui le reste est une triste affaire. 50

Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri ;

Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.

Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage,

Et l'amour est souvent un fruit du mariage.

Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner

Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner ?

Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences ;

Que je n'entende plus vos sottises doléances.

Ce gendre doit venir vous visiter ce soir :

Manquez un peu, manquez à le bien recevoir ! 60

Si je ne vous lui vois faire fort bon visage,

Je vous . . . Je ne veux pas en dire davantage.

## SCÈNE II

CÉLIE, SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Quoi ? refuser, Madame, avec  
cette rigueur,

Ce que tant d'autres gens voudroient de tout  
leur cœur !

A des offres d'hymen répondre par des larmes,  
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes !

Hélas ! que ne veut-on aussi me marier ?

Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;

Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,

Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.

Le précepteur qui fait répéter la leçon

A votre jeune frère a fort bonne raison 10

Lorsque, nous discourant des choses de la terre,

Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,

Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien  
serré,

Et ne profite point s'il en est séparé.

Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,

Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse.

Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin !

Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,

L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme con-  
tente ;

Et je suis maintenant ma commère dolente. 20

Pendant cet heureux temps, passé comme un  
éclair,

Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver ;

Sécher même les draps me sembloit ridicule :

Et je tremble à présent dedans la canicule.

Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,

Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi ;

Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue

D'un *Dieu vous soit en aide* ! alors qu'on éternue.

Cé. Peux-tu me conseiller de commettre un  
forfait,

D'abandonner Lélite, et prendre ce mal-fait ? 30

LA SUIVANTE. Votre Lélite aussi n'est, ma foi,  
qu'une bête,

Puisque si hors de temps son voyage l'arrête ;

Et la grande longueur de son éloignement

Me le fait soupçonner de quelque changement.

Cé, lui montrant le portrait de Lélite.

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage.

Vois attentivement les traits de ce visage :

Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs ;

Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas  
menteurs,

Et comme c'est celui que l'art y représente,

Il conserve à mes feux une amitié constante. 40

LA SUIVANTE. Il est vrai que ces traits mar-  
quent un digne amant,

Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

Cé. Et cependant il faut . . . Ah ! soutiens-  
moi.

(*Laisant tomber le portrait de Lélite.*)

LA SUIVANTE. Madame,

D'où vous pourroit venir . . . ? Ah ! bons Dieux !  
elle pâme.

Hé vite, holà quelqu'un !

## SCÈNE III

CÉLIE, LA SUIVANTE, SGANARELLE.

SGAN. Qu'est-ce donc ? Me voilà

LA SUIVANTE. Ma maîtresse se meurt.

SGAN. Quoi ?

ce n'est que cela ?

Je croyais tout perdu, de crier de la sorte.

Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?

Hays ! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE. Je vais faire venir  
Quelqu'un pour l'emporter : veuillez la soutenir.

## SCÈNE IV

CÉLIE, SGANARELLE, SA FEMME.

SEAN, en lui passant la main sur le sein.  
Elle est froide partout et je ne sais qu'en dire.  
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.  
Ma foi, je ne sais pas, mais j'y trouve encor, moi,  
Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SEAN, regardant par la fenêtre.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

Mon mari dans ses bras... ! Mais je m'en vais descendre :

Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SEAN. Il faut se dépêcher de l'aller secourir.  
Certes, elle auroit tort de se laisser mourir :  
Aller en l'autre monde est très-grande sottise,  
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise. 10  
(Il l'emporte avec un homme que la suivante  
amène.)

## SCÈNE V

LA FEMME DE SGANARELLE, seule.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,  
Et sa fuite a trompé mon désir curieux ;  
Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,  
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.  
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur  
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur :  
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,  
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.  
Voilà de nos maris le procédé commun :  
Ce qui leur est permis leur devient importun. 10  
Dans les commencements ce sont toutes mer-  
veilles ;  
Ils témoignent pour nous des ardeurs non  
pareilles ;  
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,  
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.  
Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise  
À changer de mari comme on fait de chemise !  
Cela seroit commode ; et j'en sais telle loi  
Qui comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.  
(En ramassant le portrait que Célie avoit  
laissé tomber.)

Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?  
L'émail en est fort beau, la gravure charmante. 20  
Ouvrons.

## SCÈNE VI

SGANARELLE ET SA FEMME.

SEAN. On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.  
Il n'en faut plus qu'autant : elle se porte bien.  
Mais j'aperçois ma femme.

SA FEMME. O Ciel ! c'est mignature,  
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.

SEAN, à part, et regardant sur l'épaule de sa  
femme.

Que considère-t-elle avec attention ?

Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien  
de bon.

D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

SA FEMME, sans l'apercevoir, continue.

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;  
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.  
Hon ! que cela sent bon !

SEAN, à part. Quoi ? peste ! le baiser 10  
Ah ! j'en tiens.

SA FEMME poursuit. Avouons qu'on doit être  
ravis

Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir  
servi,

Et que s'il en contoit avec attention,

Le penchant seroit grand à la tentation.

Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,  
Au lieu de mon pelé, de mon rustre... !

SEAN, lui arrachant le portrait. Ah ! mâtine !

Nous vous y surprenons en faute contre nous,

Et diffamant l'honneur de votre cher époux.

Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme, 20

Monsieur, tout bien compte, ne vaut pas bien

Madame ?

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter !

Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter ?

Peut-on trouver en moi quelque chose à redire ?

Cette taille, ce port que tout le monde admire,

Ce visage si propre à donner de l'amour,

Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;

Bref, en tout et partout, ma personne charmante

N'est donc pas un morceau dont vous soyez

contente ?

Et pour rassasier votre appétit gourmand, 30

Il faut à son mari le ragout d'un galand ?

SA FEMME. J'entends à demi-mot où va la  
raillerie.

Tu crois par ce moyen...

SGAN. A d'autres, je vous prie !  
La chose est avérée, et je tiens dans mes mains  
Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME. Mon courroux n'a déjà que trop  
de violence,

Sans le charger encor d'une nouvelle offense.

Écoute, ne crois pas reténir mon bijou,

Et songe un peu....

SGAN. Je songe à te rompre le cou.  
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie, 40  
Tenir l'original !

SA FEMME. Pourquoi ?

SGAN. Pour rien, mamie :  
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de  
crier,

Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(Regardant le portrait de Lélia.)

Le voilà, le beau-fils, le mignon de couchette,

Le malheureux tison de ta flamme secrète,

Le drôle avec lequel !...

SA FEMME. Avec lequel... ? Poursuis.

SGAN. Avec lequel, te dis-je, ... et j'en crève  
d'ennui.

SA FEMME. Que me veut donc par là conter  
ce maître ivrogne ?

SGAN. Tu ne m'entends que trop, Madame la  
carogne.

Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus, 50  
Et l'on va m'appeler seigneur Cornélius.

J'en suis pour mon honneur ; mais à toi qui me  
l'ôtes,

Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux  
côtes.

SA FEMME. Et tu m'oses tenir de semblables  
discours ?

SGAN. Et tu m'oses jouer de ces diables de  
tours ?

SA FEMME. Et quels diables de tours ? Parle  
donc sans rien feindre.

SGAN. Ah ! cela ne vaut pas la peine de se  
plaindre !

D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,  
Hélas ! voilà vraiment un beau venez-y-voir !

SA FEMME. Donc, après m'avoir fait la plus  
sensible offense 60

Qui pousse d'une femme exciter la vengeance,  
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement

Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?

D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle :  
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGAN. Eh ! la bonne effrontée ! A voir ce fier  
maintien,

Ne la croiroit-on pas une femme de bien ?

SA FEMME. Va, poursuis ton chemin, cajole  
tes maîtresses,

Adresse-leur tes vœux, et fais-leur des caresses ;  
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de

moi.

(Elle lui arrache le portrait et s'enfuit.) 70

SGAN., courant après elle.

Où, tu crois m'échapper : je l'aurai malgré toi.

## SCÈNE VII

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-R. Enfin, nous y voici. Mais, Monsieur,  
si je l'ose,

Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LÉ. Hé bien ! parle.

GROS-R. Avez-vous le diable dans le corps  
Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?

Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,  
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes,

De qui le train maudit nous a tant secoués,

Que je m'en sens pour moi tous les membres roués :  
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,

Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas  
dire : 10

Cependant, arrivé, vous sortez bien et beau,

Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉ. Ce grand empressement n'est point digne  
de blâme :

De l'hymen de Célè on alarme mon âme ;

Tu sais que je l'adore ; et je veux être instruit,

Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-R. Oui ; mais un bon repas vous seroit  
nécessaire,

Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire ;  
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort

Pour pouvoir résister aux attaques du sort. 20  
J'en juge par moi-même ; et la moindre disgrâce.

Lorsque je suis à jeun, me saisis, me terrasse ;  
Mais quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme

à tout,

Et les plus grands revers n'en viendroient pas à  
bout.

Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,  
Contre les coups que peut vous porter la fortune ;

Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,

De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉ. Je ne saurois manger.

GROS-R., à part ce demi-ver. Si-fait bien moi,  
je meure.

Votre dîné pourtant seroit prêt tout à l'heure. 30  
LÉ. Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-R. Ah ! quel ordre inhumain !  
 LÉ. J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.  
 GROS-R. Et moi, j'ai de la faim, et de l'inquiétude  
 De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.  
 LÉ. Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,  
 Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.  
 GROS-R. Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII

LÉLIE, seul.

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne :  
 Le père m'a promis, et la fille a fait voir  
 Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX

SGANARELLE, LÉLIE.

SGAN. Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne  
 Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.  
 Il ne m'est point connu.  
 LÉ, à part. Dieu ! qu'aperçois-je ici ?  
 Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi ?  
 SGAN. continue. Ah ! pauvre Sganarelle ! à quelle destinée  
 Ta réputation est-elle condamnée !  
 (Apercevant Lélie qui le regarde, il se retourne d'un autre côté.)  
 Faut....  
 LÉ, à part. Ce gage ne peut, sans alarmer  
 ma fol,  
 Être sorti des mains qui le tenoient de moi.  
 SGAN. Faut-il que désormais à deux doigts  
 l'on te montre,  
 Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre  
 On te rejette au nez le scandaleux affront  
 Qu'une femme mal née imprime sur ton front ?  
 LÉ, à part. Me trompé-je ?  
 SGAN. Ah ! truaque, as-tu bien le courage  
 De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge ?  
 Et femme d'un mari qui peut passer pour beau,  
 Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau... ?  
 LÉ, à part, et regardant encore son portrait.  
 Je ne m'abuse point : c'est mon portrait lui-même.

SGAN. lui retourne le dos. Cet homme est curieux.  
 LÉ, à part. Ma surprise est extrême.  
 SGAN. A qui donc en a-t-il ?  
 LÉ, à part. Je le veux accoster.  
 (Haut.)  
 Puis-je... ? Hé ! de grâce, un mot.  
 SGAN. le suit encore. Que me veut-il conter ?  
 LÉ. Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure  
 Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?  
 SGAN., à part, et examinant le portrait qu'il tient et Lélie.  
 D'où lui vient ce désir ? Mais je m'avise ici...  
 Ah ! ma fol, me voilà de son trouble éclairci !  
 Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme :  
 C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.  
 LÉ. Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient...  
 SGAN. Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient.  
 Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance ;  
 Il étoit en des mains de votre connoissance ;  
 Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous  
 Que les douces ardeurs de la dame et de vous.  
 Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,  
 L'honneur d'être connu de votre seigneurie ;  
 Mais faites-moi celui de cesser désormais  
 Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais ;  
 Et songez que les nœuds du sacré mariage...  
 LÉ. Quoi ? celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage... ?  
 SGAN. Est ma femme, et je suis son mari.  
 LÉ. Son mari ?  
 SGAN. Oui, son mari, vous dis-je, et mari très-mari ;  
 Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre  
 Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X

LÉLIE, seul.

Ah ! que viens-je d'entendre !  
 L'on me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous  
 L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.  
 Ah ! quand mille serments de ta bouche infidèle  
 Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,  
 Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux  
 Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,  
 Ingrate, et quelque bien... Mais ce sensible outrage,

Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,  
 Me donne tout à coup un choc si violent, 10  
 Que mon cœur devient foible, et mon corps  
 chancelant.

## SCÈNE XI

LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGAN., se tournant vers Lélie.  
 Malgré moi mon perfide... Hélas! quel mal vous  
 presse?

Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

Lé. C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGAN. Je crains ici pour vous  
 l'évanouissement :

Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

Lé. Pour un moment ou deux j'accepte cette  
 grâce.

## SCÈNE XII

SGANARELLE ET LE PARENT DE SA FEMME.

LE PARENT. D'un mari sur ce point j'approuve  
 le souci ;

Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite  
 aussi ;

Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle  
 Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.  
 C'est un point délicat ; et de pareils forfaits,  
 Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGAN. C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt  
 la chose.

LE PARENT. Le trop de promptitude à l'erreur  
 nous expose.

Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,  
 Et si l'homme, après tout, lui peut être connu ? 10  
 Informez-vous-en donc ; et si c'est ce qu'on pense,  
 Nous serons les premiers à punir son offense.

## SCÈNE XIII

SGANARELLE, seul.

On ne peut pas mieux dire. En effet, il est bon  
 D'aller tout doucement. Peut-être, sans raison,  
 Me suis-je en tête mis ces visions cornues,  
 Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.  
 Par ce portrait enfin dont je suis alarmé  
 Mon déshonneur n'est pas tout à fait effacé.  
 Tâchons donc par nos soins...

## SCÈNE XIV

SGANARELLE, SA FEMME, LÉLIE, sur la porte  
 de Sganarelle, en parlant à sa femme.

SGAN. poursuit. Ah! que vois-je? Je  
 meure,

Il n'est plus question de portrait à cette heure :  
 Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGAN. à Lélie.

C'est par trop vous hâter, Monsieur ; et votre mal,  
 Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

Lé. Non, non, je vous rends grâce, autant  
 qu'on puisse rendre,

De l'obligeant secours que vous m'avez prêté.

SGAN., à part. La masque encore après lui fait  
 civilité!

## SCÈNE XV

SGANARELLE, LÉLIE.

SGAN., à part. Il m'aperçoit. Voyons ce qu'il  
 me pourra dire.

Lé., à part. Ah! mon âme s'émeut, et cet  
 objet m'inspire...

Mais je dois condamner cet injuste transport,  
 Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon  
 sort.

Envions seulement le bonheur de sa flamme.

(Passant auprès de lui et le regardant.)

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

## SCÈNE XVI

SGANARELLE, CLÉIE regardant aller Lélie.

SGAN., sans voir Cléie.

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.

Cet étrange propos me rend aussi confus

Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

(Il se tourne du côté que Lélie s'en vient d'en  
 aller.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

Clé., à part. Quel? Lélie a paru tout à l'heure  
 à mes yeux.

Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGAN. poursuit. 'Oh! trop heureux d'avoir  
 une si belle femme!'

Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme,

Dont le coupable feu, trop bien vérifié,

Sans respect ni deuil nous a cocufié!

10

(*Célie approche peu à peu de lui, attend que son transport soit fini pour lui parler.*)

Mais je le laisse aller après un tel indice,  
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse ?  
Ah ! je dois du moins lui jeter son chapeau,  
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau,  
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,  
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

Cé. Celui qui maintenant devers vous est venu,  
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SEAN. Hélas ! ce n'est pas moi qui le connoît,  
Madame ;

C'est ma femme.

Cé. Quel trouble agite ainsi votre  
âme ?

SEAN. Ne me condamnez point d'un deuil hors  
de saison,

Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

Cé. D'où vous peuvent venir ces douleurs non  
communes ?

SEAN. Si je suis affligé, ce n'est pas pour des  
prunes ;

Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi  
De se voir sans chagrin au point où je me voi.  
Des maris malheureux vous voyez le modèle :  
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;  
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,  
L'on me dérobe encor la réputation.

Cé. Comment ?

SEAN. Ce damoiseau, parlant par  
révérence,

Me fait cocu, Madame, avec toute licence ;  
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui  
Le commerce secret de ma femme et de lui.

Cé. Celui qui maintenant...

SEAN. Oui, oui, ne déshonore :  
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

Cé. Ah ! j'avois bien jugé que ce secret retour  
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;  
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,  
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SEAN. Vous prenez ma défense avec trop de  
bonté.

Tout le monde n'a pas la même charité ;  
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,  
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que  
rire.

Cé. Est-il rien de plus noir que ta lâche action,  
Et peut-on lui trouver une punition ?  
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,  
Après t'être souillé de cette perdition ?  
O Ciel ! est-il possible ?

SEAN. Il est trop vrai pour moi.

Cé. Ah ! traître ! scélérat ! âme double et sans  
foi !

SEAN. La bonne âme !

Cé. Non, non, l'enfer n'a  
point de gêne

Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SEAN. Que voilà bien parler !

Cé. Avoir ainsi traité  
Et la même innocence et la même bonté !

SEAN. Il soupire haut.

Hay !

Cé. Un cœur qui jamais n'a fait la moindre  
chose

A mérité l'affront où ton mépris l'expose !

SEAN. Il est vrai.

Cé. Qui bien loin... Mais c'est  
trop, et ce cœur

Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SEAN. Ne vous fâchez pas tant, ma très-chère  
Madame :

Mon mal vous touche trop, et vous me percez  
l'âme.

Cé. Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer

Qu'à des plaintes sans fruit j'en vouille demeurer :  
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut  
faire,

Et j'y cours de ce pas ; rien ne m'en peut dis-  
traire.

## SCÈNE XVII

SGANARELLE, seul.

Que le Ciel la préserve à jamais de danger !

Voyez quelle bonté de vouloir me venger !

En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,  
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;  
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot  
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.  
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'af-  
fronte ;

Montrons notre courage à venger notre honte.

Vous apprendrez, marouffe, à rire à nos dépens,  
Et sans aucun respect faire cocus les gens !

(*Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.*)  
Doucement, s'il vous plaît ! Cet homme a bien  
la mine

D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;  
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,  
Charger de bois mon dos comme il a fait mon  
front.

Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,  
Et porte grand amour aux hommes pacifiques ;

Je ne suis point battant, de peur d'être battu,  
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.  
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense  
Il faut absolument que je prenne vengeance. 20  
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira :  
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !  
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma  
peine,

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,  
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,  
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?  
La bière est un séjour par trop mélancolique,  
Et trop malsain pour ceux qui craignent la  
colique ;

Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,  
Qu'il vaut mieux être encor cocu que tré-  
passé : 30

Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle  
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle ?  
Peste soit qui premier trouva l'invention  
De s'affliger l'esprit de cette vision,  
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage  
Aux choses que peut faire une femme volage !  
Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel,  
Que fait là notre honneur pour être criminel ?  
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme.  
Si nos femmes sans nous ont un commerce  
Infâme, 40

Il faut que tout le mal tombe sur notre dos !  
Elles font la sottise, et nous sommes les sots !  
C'est un vilain abus, et les gens de police  
Nous devroient bien régler une telle injustice.  
N'avons-nous pas assez des autres accidents  
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?  
Les querelles, procès, faim, soif et maladie,  
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,  
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement  
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ? 50  
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,  
Et mettons sous nos pieds les souples et les  
larmes.

Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;  
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point  
tort ?

En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,  
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie :  
Voit cajoler sa femme et n'en témoigner rien  
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.  
N'allons donc point chercher à faire une querelle  
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle. 60  
L'on m'appellera sot de ne me venger pas ;  
Mais je le serois fort de courir au trépas.

(Mettant la main sur son estomac.)

Je me sens là pourtant remuer une bile  
Qui veut me conseiller quelque action virile ;  
Oui, le courroux me prend ; c'est trop être  
poltron :

Je veux résolument me venger du larron.  
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'en-  
flamme,

Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

## SCÈNE XVIII

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE.

CÉ. Oui, je veux bien subir une si juste loi :  
Mon père, disposez de mes vœux et de moi ;  
Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée ;  
A suivre mon devoir je suis déterminée ;  
Je prétends gourmander mes propres sentiments,  
Et me soumettre en tout à vos commandements.

GOR. Ah ! voilà qui me plaît, de parler de la  
sorte.

Parbleu ! si grande joie à l'heure me transporte,  
Que mes jambes sur l'heure en cabrioleroient,  
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en  
riroient. 10

Approche-toi de moi, viens ça que je t'embrasse :  
Une telle action n'a pas mauvalse grâce ;  
Un père, quand il veut, peut sa fille baiser,  
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.  
Va, le contentement de te voir si bien née  
Me fera rajeunir de dix fois une année.

## SCÈNE XIX

CÉLIE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Ce changement m'étonne.  
CÉ. Et lorsque tu sauras  
Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE. Cela pourroit bien être.  
CÉ. Apprends donc que Lélie  
A pu blesser mon cœur par une perfidie ;

Qu'il étoit en ces lieux sans ...

LA SUIVANTE. Mais il vient à nous.

## SCÈNE XX

CÉLIE, LÉLIE, LA SUIVANTE.

LÉ. Avant que pour jamais je m'éloigne de  
vous,

Je veux vous reprocher au moins en cette  
place ...

CÉ. Quoi ? me parler encore ? avez-vous cette  
audace ?



LÉ. Il est vrai qu'elle est grande; et votre choix est tel,  
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.  
Vives, vives contente, et braves ma mémoire,  
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.  
CÉ. Oui, traître! j'y veux vivre; et mon plus grand desir,  
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.  
LÉ. Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?  
CÉ. Quoi? tu fais le surpris et demandes ton crime?

SCÈNE XXI

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE.

SGAN. *entre armé.* Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur

Qui sans miséricorde a souillé notre honneur!

CÉ, à Lélie. Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre.

LÉ. Ah! je vois...

CÉ. Cet objet suffit pour te confondre.  
LÉ. Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGAN. Ma colère à présent est en état d'agir;  
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;

Et si je le rencontre, on verra du carnage.

Où j'ai juré sa mort; rien ne peut l'empêcher:  
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉ. A qui donc en veut-on?

SGAN. Je n'en veux à personne.

LÉ. Pourquoi ces armes-là?

SGAN. C'est un habillement

(*A part.*)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah! quel contentement

J'aurais à le tuer! Prenons-en le courage.

LÉ. Hay?

SGAN., se donnant des coups de poings sur l'estomac et des soufflets pour s'exciter.

Je ne parle pas.

(*A part.*)

Ah! poltron dont j'enrage!  
Lâche! vrai cœur de poule!

CÉ. Il t'en doit dire assez,  
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉ. Oui, je connois par là que vous êtes coupable

De l'infidélité la plus inexorable  
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGAN., à part. Que n'ai-je un peu de cœur!

CÉ. Ah! cesse devant moi,  
Traître, de ce discours l'insolence cruelle!

SGAN. Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle:

Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux;

LÉ, hardi! tâche à faire un effort généreux,  
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉ, faisant deux ou trois pas sans dessein,  
fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,  
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,  
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉ. Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉ. Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGAN. Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.

Cette action, Monsieur, n'est point selon les lois:  
J'ai raison de m'en plaindre; et si je n'étois sage,  
On verroit arriver un étrange carnage.

LÉ. D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal...?

SGAN. Suffit. Vous savez bien où le bois me fait mal;

Mais votre conscience et le soin de votre âme  
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme  
est ma femme,

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien  
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉ. Un semblable soupçon est bas et ridicule.  
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule:  
Je sais qu'elle est à vous; et, bien loin de brûler...

CÉ. Ah! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler!

LÉ. Quoi? me soupçonnez-vous d'avoir une pensée

De qui son âme ait lieu de se croire offensée?

De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CÉ. Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGAN. Vous me défendez mieux que je ne saurois faire,

Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

LA FEMME DE SGAN., à Célie. Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous  
Faire éclater, Madame, un esprit trop jaloux;

Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe.

Il est de certains feux de fort mauvaise grâce ;  
Et votre âme devoit prendre un meilleur emploi  
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

Cé. La déclaration est assez ingénue.

Sgan., à sa femme. L'on ne demandoit pas,  
carogne, ta venue :

Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,  
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand. 10

Cé. Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.  
(Se tournant vers Lélie.)

Tu vois si c'est mensonge ; et j'en suis fort ravi.

Lé. Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE. Ma foi, je ne sais pas  
Quand on verra finir ces gallimatias ;  
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,  
Et si plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre :  
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

(Allant se mettre entre Lélie et sa maîtresse.)  
Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.

(A Lélie.)

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le  
vôtre ?

Lé. Que l'infidèle a pu me quitter pour un  
autre ; 20

Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,  
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,  
Dont l'ardeur résistait à se croire oubliée,  
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE. Mariée ! à qui donc ?

Lé., montrant Sganarelle. A lui.

LA SUIVANTE. Comment, à lui ?

Lé. Oui-da.

LA SUIVANTE. Qui vous l'a dit ?

Lé. C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, à Sganarelle. Est-il vrai ?

Sgan. Moi ? J'ai dit que c'étoit à ma  
femme

Que j'étois marié.

Lé. Dans un grand trouble d'âme  
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisir.

Sgan. Il est vrai : le voilà.

Lé. Vous m'avez dit aussi 30

Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce  
gage

Étoit liée à vous des nœuds du mariage.

Sgan. (montrant sa femme.)

Sans doute. Et je l'avois de ses mains arraché.  
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGAN. Que me viens-tu conter  
par ta plainte importune ?

Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune ;

Et même, quand, après ton injuste courroux,  
(Montrant Lélie.)

J'ai fait, dans sa faiblesse, entrer Monsieur chez  
nous,

Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

Cé. C'est moi qui du portrait ai causé l'aven-  
ture ; 40

Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison  
(A Sganarelle.)

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE. Vous voyez que sans moi vous  
y seriez encore,

Et vous aviez besoin de mon pen d'ellébore.

Sgan. Prendrons-nous tout ceci pour de l'ar-  
gent comptant ?

Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude  
pourtant !

SA FEMME. Ma crainte toutefois n'est pas trop  
dissipée ;

Et doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

Sgan. Hé ! mutuellement croyons-nous gens  
de bien :

Je risque plus du mien que tu ne fais du tien ; 50  
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

SA FEMME. Soit. Mais gare le bois si l'ap-  
prends quelque chose !

Cé., à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.  
Ah ! Dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai  
fait ?

Je dois de mon courroux appréhender l'effet :  
Oui, vous croyant sans fol, j'ai pris pour ma

vengeance,

Le malheureux secours de mon obéissance ;  
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter

Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter ;  
J'ai promis à mon père ; et ce qui me désole ...

Mais je le vois venir.

Lé. Il me tiendra parole. 60

## SCÈNE XXIII

CÉLIE, LÉLIE, GORGIBUS, SGANARELLE,  
SA FEMME, LA SUIVANTE.

Lé. Monsieur, vous me voyez en ces lieux de  
retour

Brûlant des mêmes feux, et mon ardente amour  
Verra, comme je crois, la promesse accomplie

Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

Gor. Monsieur, que je revois en ces lieux de  
retour

Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour  
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie

Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Célie,  
Très-humble serviteur à Votre Seigneurie.

Lé. Quoi ? Monsieur, est-ce ainsai qu'on trahit  
mon espoir ? 10

Gor. Oui, Monsieur, c'est ainsai que je fais mon  
devoir :

Ma fille en suit les lois.

Cé. Mon devoir m'intéresse,

Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

Gor. Est-ce répondre en fille à mes com-  
mandements ?

Tu te démens bien tôt de tes bons sentiments !

Pour Valère tantôt . . . Mais j'aperçois son père :

Il vient assurément pour conclure l'affaire.

### SCÈNE DERNIÈRE

CÉLIE, LÉLIE, GORGIBUS, SGANARELLE,  
SA FEMME, VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

Gor. Qui vous amène ici, seigneur Villebre-  
quin ?

Vil. Un secret important, que j'ai su ce  
matin,

Qui rompt absolument ma parole donnée.

Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,  
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,  
Vit, depuis quatre mois, avec Lise en époux ;  
Et comme des parents le bien et la naissance  
M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,  
Je vous viens . . .

Gor. Brisons là. Si, sans votre congé,  
Valère votre fils ailleurs s'est engagé, 10

Je ne vous puis celer que ma fille Célie

Dès longtemps par moi-même est promise à

Lélie ;

Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui

M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

Vil. Un tel choix me plaît fort.

Lé.

Et cette juste envie  
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

Gor. Allons choisir le jour pour se donner  
la foi.

SGAN. A-t-on mieux cru jamais être cocu que  
moi ?

Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence  
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance. 20

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;

Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais  
rien.

FIN DE SGANARELLE

# DOM GARCIE DE NAVARRE

OU

## LE PRINCE JALOUX

COMÉDIE

### PERSONNAGES

DOM GARCIE, prince de Navarre, amant d'Elvire.	aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.
ELVIRE, princesse de Léon.	DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Élise.
ÉLISE, confidente d'Elvire.	DOM LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant rebuté d'Élise.
DOM ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de DOM SYLVE.	DOM PÈDRE, écuyer d'Ignès.
IGNÈS, comtesse, amante de Dom Sylve,	

La scène est dans Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon.

### ACTE I

#### SCÈNE I

DONNE ELVIRE, ÉLISE.

DONNE ELV. Non, ce n'est point un choix qui pour ces deux amants

Sut régler de mon cœur les secrets sentiments ;  
Et le Prince n'a point dans tout ce qu'il peut être

Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.

Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux

Toutes les qualités d'un héros glorieux ;

Même éclat de vertus, joint à même naissance,

Me parloit en tous deux pour cette préférence ;

Et je serois encore à nommer le vainqueur,

Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur : 10

Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes

Décidèrent en moi le destin de leurs flammes ;

Et toute mon estime, égale entre les deux,

Laissa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉL. Cet amour que pour lui votre astre vous inspire

N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,

Puisque nos yeux, Madame, ont pu longtemps douter

Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

DONNE ELV. De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite

A de fâcheux combats, Élise, m'a réduite. 20

Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit

Le tendre mouvement où mon âme penchoit ;

Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice

Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice ;

Et Dom Sylve, après tout, dans ses soins amoureux

Me sembloit mériter un destin plus heureux.

Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille

Du feu roi de Léon semble devoir la fille,

Et la longue amitié qui d'un étroit lien  
Joignit les intérêts de son père et du mien. 30  
Ainsi, plus dans mon âme un autre prenoit  
place,

Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce ;  
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,  
D'un dehors favorable amusoit ses desirs,  
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,  
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ÉL. Mais son premier amour, que vous avez  
appris,

Doit de cette contrainte affranchir vos esprits ;  
Et puisqu'avant ses soins, où pour vous il s'engage,  
Done Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage, 40  
Et que, par des liens aussi fermes que doux,  
L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,  
Son secret révélé vous est une matière  
A donner à vos vœux liberté toute entière ;  
Et vous pouvez, sans crainte, à cet amant confus  
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

DONN. ELV. Il est vrai que j'ai lieu de chérir la  
nouvelle

Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidèle,  
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé  
Contre elles à présent se voit autorisé, 50  
Qu'il en peut justement combattre les hommages,  
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses  
suffrages ;

Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,  
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur,  
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse  
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,  
Et semble préparer, dans mon juste courroux,  
Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

ÉL. Mais si de votre bouche il n'a point su sa  
gloire,

Est-ce un crime pour lui que de n'oser la  
croire ? 60

Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux  
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux ?

DONN. ELV. Non, non, de cette sombre et lâche  
jalousie

Rien ne peut excuser l'étrange frénésie ;  
Et par mes actions je l'ai trop informé  
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.  
Sans employer la langue, il est des interprètes  
Qui parlent clairement des atteintes secrètes :  
Un soupir, un regard, une simple rougeur,  
Un silence est assez pour expliquer un cœur ; 70  
Tout parle dans l'amour ; et sur cette matière  
Le moindre jour doit être une grande lumière,  
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,  
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.

J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,  
Et voir d'un oeil égal l'un et l'autre mérite ;  
Mais que contre ses vœux on combat vainement,  
Et que la différence est connue aisément

De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,  
A celles où du cœur fait pencher l'habitude ! 80  
Dans les unes toujours on paroît se forcer ;  
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser,  
Semblables à ces eaux si pures et si belles,  
Qui coulent sans effort des sources naturelles.  
Ma pitié pour Dom Sylve avoit beau l'émouvoir,  
J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir ;  
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,  
En disoient toujours plus que je n'en voulois  
dire.

ÉL. Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,  
Puisque vous le voulez, n'ont point de fonde-  
ment, 90

Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,  
Et d'autres chéreroient ce qui fait votre plainte.  
De jaloux mouvements doivent être odieux,  
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux ;  
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer  
d'alarmes

Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des  
charmes :

C'est par là que son feu se peut mieux exprimer ;  
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.  
Ainsi, puisqu'en votre âme un prince magna-  
nime...

DONN. ELV. Ah ! ne m'avancez point cette  
étrange maxime. 100

Partout la jalousie est un monstre odieux ;  
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;  
Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance,  
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.

Voit un prince emporté, qui perd à tous moments  
Le respect que l'amour inspire aux vrais amants ;  
Qui, dans les soins jaloux où son âme se noie,  
Querelle également mon chagrin et ma joie,  
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer  
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer : 110  
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée ;  
Et sans déguisement je te dis ma pensée :

Le prince Dom Garcie est cher à mes desirs ;  
Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs ;  
Au milieu de Léon on a vu son courage  
Me donner de sa flamme un noble témoignage,  
Braver en ma faveur des périls les plus grands,  
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,  
Et dans ces murs forcés mettre ma destinée  
A couvert des horreurs d'un indigne hymé-  
née ; 120

Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui  
Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui ;  
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême  
A se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime,  
Et sa flamme timide ose mieux éclater,  
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.  
Oui, j'aime qu'un secours, qui hasarde sa tête,  
Semble à sa passion donner droit de conquête ;  
J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains ;  
Et si les bruits communs ne sont pas des bruits  
vains, 130

Si la bonté du Ciel nous ramène mon frère,  
Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse  
faire,

C'est que son bras encor sur un perfide sang  
Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,  
Et par d'heureux succès d'une haute vaillance,  
Mériter tous les soins de sa reconnaissance ;  
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,  
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux  
Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,  
C'est inutilement qu'il prétend Done Elvire : 140  
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des  
nœuds

Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous  
deux.

ÉL. Bien que l'on pût avoir des sentiments  
tout autres,

C'est au Prince, Madame, à se régler aux vôtres ;  
Et dans votre billet ils sont si bien marqués,  
Que quand il les verra de la sorte expliqués...

DONN ELV. Je n'y veux point, Élise, employer  
cette lettre :

C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux  
commettre.

La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant  
Des témoins trop constants de notre attache-  
ment. 150

Ainsi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

ÉL. Toutes vos volontés sont des lois qu'on  
doit suivre.

J'admire cependant que le Ciel ait jeté  
Dans le goût des esprits tant de diversité,  
Et que ce que les uns regardent comme outrage  
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.  
Pour moi, je trouverois mon sort tout à fait doux,  
Si j'avois un amant qui pût être jaloux ;  
Je saurois m'applaudir de son inquiétude ;  
Et ce qui pour mon âme est souvent un peu  
rude, 160

C'est de voir Dom Alvar ne prendre aucun souci.

DONN ELV. Nous ne le croyions pas si proche :  
le voici.

## SCÈNE II

DONN ELVIRE, DOM ALVAR, ÉLISE.

DONN ELV. Votre retour surprend : qu'avez-  
vous à m'apprendre ?

Dom Alphonse vient-il ? a-t-on lieu de l'attendre ?

DOM AL. Oui, Madame ; et ce frère en Castille  
élevé

De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.  
Jusqu'ici Dom Louis, qui vit à sa prudence  
Par le feu Roi mourant commettre son enfance,  
A caché ses destins aux yeux de tout l'État,  
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat ;  
Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,  
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa  
place, 10

Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté  
A l'appas dangereux de sa fausse équité.  
Mais, les peuples émus par cette violence  
Que vous a voulu faire une injuste puissance,  
Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps  
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :  
Il a tenté Léon, et ses fidèles trames  
Des grands comme du peuple ont pratiqué les âmes,  
Tandis que la Castille armoit dix mille bras  
Pour redonner ce prince aux vœux de ses  
États ; 20

Il faut auparavant semer sa renommée,  
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,  
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur  
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.  
On investit Léon, et Dom Sylve en personne  
Commande le secours que son père vous donne.

DONN ELV. Un secours si puissant doit flatter  
notre espoir ;

Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.  
DOM AL. Mais, Madame, admirez que, malgré  
la tempête

Que votre usurpateur oit gronder sur sa tête, 30  
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain  
Qu'à la comtesse Ignés il va donner la main.

DONN ELV. Il cherche dans l'hymen de cette  
illustre fille

L'appui du grand crédit où se voit sa famille.  
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci ;  
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉL. De trop puissants motifs d'honneur et de  
tendresse

Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse  
Pour...

DOM AL. Le Prince entre ici.

## SCÈNE III

DOM GARCIE, DONE ELVIRE, DOM ALVAR,  
ÉLISE.

DOM GAR. Je viens m'intéresser,  
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'an-  
noncer.

Ce frère qui menace un tyran plein de crimes,  
Flatte de mon amour les transports légitimes :  
Son sort offre à mon bras des périls glorieux  
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,  
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,  
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,  
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,  
Et rendre à votre sang toute sa dignité. 10  
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère,  
C'est que pour être roi, le Ciel vous rend ce frère,  
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins  
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,  
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne  
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.  
Où, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux  
de tous

Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;  
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,  
Ses vœux se sont armés contre votre naissance ; 20  
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas  
Souhaité le partage à vos divins appas,  
Afin que de ce cœur le noble sacrifice  
Pût du Ciel envers vous réparer l'injustice,  
Et votre sort tenir des mains de mon amour  
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.  
Mais puisque enfin les Cieux de tout ce juste  
hommage

A mes feux prévenus dérobent l'avantage,  
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir  
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir, 30  
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services  
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

DONE ELV. Je sais que vous pouvez, Prince, en  
vengeant nos droits

Faire par votre amour parler cent beaux exploits ;  
Mais ce n'est pas assez, pour le prix qu'il espère,  
Que l'aveu d'un État et la faveur d'un frère ;  
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,  
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

DOM GAR. Oui, Madame, j'entends ce que vous  
voulez dire :

Je sais bien que pour vous mon cœur en vain  
souple ; 40

Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,

Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour  
eux.

DONE ELV. Souvent on entend mal ce qu'on  
croit bien entendre,  
Et par trop de chaleur, Prince, on se peut mé-  
prendre ;

Mais puisqu'il faut parler, desirez-vous savoir  
Quand vous pourriez me plaire, et prendre quelque  
espoir ?

DOM GAR. Ce me sera, Madame, une faveur  
extrême.

DONE ELV. Quand vous saurez m'aimer comme  
il faut que l'on aime.

DOM GAR. Et que peut-on, hélas ! observer  
sous les cieux

Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos  
yeux ? 50

DONE ELV. Quand votre passion ne fera rien  
paraître

Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

DOM GAR. C'est là son plus grand soin.

DONE ELV. Quand tous ses mouve-  
ments

Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

DOM GAR. Ils vous révèrent trop.

DONE ELV. Quand d'un injuste  
ombrage

Votre raison saura me réparer l'outrage,  
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux  
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,  
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice  
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais  
office, 60

S'oppose à leur attente, et contre eux, à tous  
coups,

Arme les mouvements de mon juste courroux.

DOM GAR. Ah ! Madame, il est vrai, quelque  
effort que je fasse,

Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,  
Et qu'un rival, absent de vos divins appas,  
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.

Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance  
Que votre âme en ces lieux souffre de son absence,

Et que malgré mes soins, vos soupirs amoureux  
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux. 70

Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,  
Il vous est bien facile, hélas ! de m'y soustraire ;

Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,  
Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi.

Où, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins  
de flamme,

Contre la jalousie armer toute mon âme,  
Et des plaines clartés d'un glorieux espoir

Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.  
 Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,  
 Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable 80  
 Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,  
 Que je ne puis trouver dans le peu que je vauz.

DONN ELV. Prince, de vos soupçons la tyrannie  
 est grande :

Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on  
 l'entende,

Et n'aime pas ces feux dont l'importunité  
 Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.  
 Le premier mouvement qui découvre notre âme  
 Doit d'un amant discret satisfaire la flamme ;

Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux  
 Que vouloir plus avant pousser de tels aveux. 90

Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,  
 Entre Dom Sylve et vous non âme pourroit faire ;

Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux  
 Auroit dit quelque chose à tout autre que vous ;

Et je croyois cet ordre un assez doux langage,  
 Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.

Cependant votre amour n'est pas encor content :  
 Il demande un aveu qui soit plus éclatant ;

Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,  
 En des termes exprès, dire que je vous aime ; 100

Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,  
 Vous vous obstinerez à m'en faire jurer.

DONN GAR. Hé bien ! Madame, hé bien ! Je suis  
 trop téméraire :

De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.  
 Je ne demande point de plus grande clarté ;

Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,  
 Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,

Et je me vois heureux plus que je ne mérite.  
 C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux.

L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien  
 doux, 110

Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire  
 Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

DONN ELV. Vous promettez beaucoup, Prince ;  
 et je doute fort

Si vous pourriez sur vous faire ce grand effort.

DONN GAR. Ah ! Madame, il suffit, pour me  
 rendre croyable,

Que ce qu'on vous promet doit être inviolable,  
 Et que l'heur d'obéir à sa divinité

Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.  
 Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,

Que je tombe à vos pieds d'un éclat de ton-  
 nerre, 120

Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,  
 Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux,

Si jamais mon amour descend à la foiblesse

De manquer aux devoirs d'une telle promesse,  
 Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport  
 Fait . . . !

(Dom Pèdre apporte un billet.)

DONN ELV. J'en étois en peine, et tu m'obliges  
 fort.

Que le courrier attende. A ces regards qu'il jette,  
 Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?

Prodigieux effet de son tempérament !

Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment ? 130

DONN GAR. J'ai cru que vous aviez quelque  
 secret ensemble,

Et je ne voulois pas l'interrompre.

DONN ELV.

Il me semble

Que vous me répondez d'un ton fort altéré ;

Je vous vois tout à coup le visage égaré :

Ce changement soudain a lieu de me surprendre ;  
 D'où peut-il provenir ? le pourroit-on apprendre ?

DONN GAR. D'un mal qui tout à coup vient  
 d'attaquer mon cœur.

DONN ELV. Souvent plus qu'on ne croit ces  
 maux ont de rigueur,

Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.  
 Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordi-  
 naire ? 140

DONN GAR. Parfois.

DONN ELV. Ah ! prince foible ! Hé bien ! par  
 cet écrit

Guérissez-le, ce mal : il n'est que dans l'esprit.

DONN GAR. Par cet écrit, Madame ? Ah ! ma  
 main le refuse :

Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.

Si . . .

DONN ELV. Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-  
 vous.

DONN GAR. Pour me traiter après de foible, de  
 jaloux ?

Non, non. Je dois ici vous rendre un témoignage  
 Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'om-  
 brage ;

Et bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,  
 Pour me justifier, je ne veux point le voir. 150

DONN ELV. Si vous vous obstinez à cette ré-  
 sistance,

J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;  
 Et c'est assez enfin que vous avoir pressé

De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

DONN GAR. Ma volonté toujours vous doit être  
 soumise :

Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,  
 Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DONN ELV. Oui, oui, Prince, tenez : vous le  
 lirez pour moi.



DOM GAR. C'est pour vous obéir, au moins, et je puis dire...

DONN ELV. C'est ce que vous voudrez : dépêchez-vous de lire. 160

DOM GAR. Il est de Done Ignès, à ce que je connol.

DONN ELV. Oui. Je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

DOM GAR. *lit.* 'Malgré l'effort d'un long mépris,

Le tyran toujours m'aime, et depuis votre absence,

Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,

Il semble avoir tourné toute sa violence,  
Dont il poursuit l'alliance

De vous et de son fils.

'Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,  
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire 170

Approuvent tous cet indigne lien.

J'ignore encor par où finira mon martyre;

Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.

Puissiez-vous jouir, belle Elvire,

D'un destin plus doux que le mien !

DONN IANNA.

(*Il continue.*)

Dans la haute vertu son âme est affermie.

DONN ELV. Je vais faire réponse à cette illustre amie.

Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer  
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer. 180

J'ai calmé votre trouble avec cette lumière;

Et la chose a passé d'une douce manière;

Mais, à n'en point mentir, il seroit des moments

Où je pourrois entrer dans d'autres sentiments.

DOM GAR. Hé quoi ! vous croyez donc... ?

DONN ELV. Je crois ce qu'il faut croire.

Adieu : de mes avis conservez la mémoire ;

Et s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,

Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DOM GAR. Croyez que désormais c'est toute mon envie,

Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

## ACTE II

### SCÈNE I

ÉLISE, DOM LOPE.

ÉL. Tout ce que fait le Prince, à parler franchement,

N'est pas ce qui me donne un grand étonnement ;  
Car que d'un noble amour une âme bien saisie

En pousse les transports jusqu'à la jalousie,

Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés,

Il est fort naturel, et je l'approuve assez.

Mais ce qui me surprend, Dom Lope, c'est d'entendre

Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,

Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux  
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux. 10

Encore un coup, Dom Lope, une âme bien éprise  
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise ;

Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,

C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.  
DOM LOP. Que sur cette conduite à son aise l'on glose.

Chacun règle la sienne au but qu'il se propose ;  
Et rebuté par vous des soins de mon amour,

Je songe auprès du Prince à bien faire ma cour.  
ÉL. Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,

S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entre-tienne ? 20

DOM LOP. Et quand, charmante Élise, a-t-on vu, s'il vous plaît,

Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt,

Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite  
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,

Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,  
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ?

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce :

Par la plus courte voie on y cherche une place ;  
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,

C'est de flatter toujours le foible de leur cœur, 30  
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,

Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :  
C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.  
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,  
Et vous laissez toujours hors de la confidence  
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.  
Enfin on voit partout que l'art des courtisans  
Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,  
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme  
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme. 40

ÉL. Ces maximes un temps leur peuvent  
succéder ;

Mais il est des revers qu'on doit appréhender ;  
Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de sur-  
prendre,

Un rayon de lumière à la fin peut descendre,  
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement  
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.  
Cependant je dirai que votre âme s'explique  
Un peu bien librement sur votre politique ;  
Et ses nobles motifs, au Prince rapportés,  
Serviroient assez mal vos assiduités. 50

DOM LOPE. Outre que je pourrais désavouer  
sans blâme

Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,  
Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret  
Pour aller divulguer cet entretien secret.  
Qu'al-je dit, après tout, que sans moi l'on ne  
sache ?

Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?  
On peut craindre une chute avec quelque raison.  
Quand on met en usage ou ruse ou trahison ;  
Mais qu'al-je à redouter, moi, qui partout n'avance  
Que les soins approuvés d'un peu de complais-  
ance, 60

Et qui suis seulement par d'utiles leçons  
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons ?  
Son âme semble en vivre, et je mets mon étude  
A trouver des raisons à son inquiétude,  
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien  
A fournir le sujet d'un secret entretien ;  
Et quand je puis venir, enfié d'une nouvelle,  
Donner à son repos une atteinte mortelle,  
'C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison  
D'une audience avide avaler ce poison, 70  
Et m'en remercier comme d'une victoire  
Qui comblerait ses jours de bonheur et de gloire.  
Mais mon rival paraît : je vous laisse tous  
deux ;

Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,  
J'aurais un peu de peine à voir qu'en ma présence  
Il reçût des effets de quelque préférence,  
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ÉL. Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

## SCÈNE II

DOM ALVAR, ÉLISE.

DOM AL. Enfin nous apprenons que le roi de  
Navarre  
Pour les desirs du Prince aujourd'hui se déclare ;  
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend  
Pour le fameux service où son amour prétend.  
Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse  
On ait fait avancer... Mais...

## SCÈNE III

DOM GARCIE, ÉLISE, DOM ALVAR.

DOM GAR. Que fait la Princesse ?  
ÉL. Quelques lettres, Seigneur ; je le présume  
ainsi.

Mais elle va savoir que vous êtes ici.

## SCÈNE IV

DOM GARCIE, seul.

J'attendrai qu'elle ait fait. Près de souffrir sa  
vue,  
D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme  
émue ;  
Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,  
Jette par tout mon corps un soudain tremble-  
ment.  
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle  
caprice  
Ne te conduise ici dans quelque précipice,  
Et que de ton esprit les désordres puissans  
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :  
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide :  
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide ; 10  
Ne démens pas leur voix ; mais aussi garde bien  
Que pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,  
Qu'à tes premiers transports ils n'aient trop per-  
mettre,  
Et relis posément cette moitié de lettre.  
Ha ! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,  
Ne voudrait pas donner pour son autre moitié ?  
Mais, après tout, que dis-je ? il suffit bien de  
l'une,  
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.  
' Quelque votre rival...  
' Vous devez toutefois vous... 20  
' Et vous avez en vous à...

L'obstacle le plus grand . . .  
 Je chéris tendrement ce . . .  
 Pour me tirer des mains de . . .  
 Son amour, ses devoirs . . .  
 Mais il m'est odieux, avec . . .  
 Otez donc à vos feux ce . . .  
 Méritiez les regards que l'on . . .  
 Et lorsqu'on vous oblige . . .  
 Ne vous obstinez point à . . .

30

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci :  
 Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici ;  
 Et les sens imparfaits de cet écrit funeste  
 Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.  
 Toutefois, dans l'abord agissons doucement ;  
 Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment ;  
 Et de ce que je tiens ne donnant point d'indices,  
 Confondons son esprit par son propre artifice.  
 La voici : ma raison, renferme mes transports,  
 Et rends-toi pour un temps maîtresse du de-

40

## SCÈNE V

DOME ELVIRE, DOM GARCIE.

DOME ELV. Vous avez bien voulu que je vous  
 fusse attendre ?

DOM GAR. Ha ! qu'elle cache bien !

DOME ELV. On vient de nous apprendre  
 Que le Roi votre père approuve vos projets,  
 Et veut bien que son fils nous rende nos sujets ;  
 Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

DOM GAR. Oui, Madame, et mon cœur s'en  
 réjouit de même ;

Mais . . .

DOME ELV. Le tyran sans doute aura peine  
 à parer

Les foudres que partout il entend murmurer :  
 Et j'ose me flatter que le même courage  
 Qui put bien me soustraire à sa brutale rage, 10  
 Et dans les murs d'Atorgue, arrachés de ses mains,  
 Me faire un sûr asile à braver ses desseins,  
 Pourra, de tout Léon achevant la conquête,  
 Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

DOM GAR. Le succès en pourra parler dans  
 quelques jours.

Mais, de grâce, passons à quelque autre discours.  
 Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire  
 A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire,  
 Depuis que le destin nous a conduits ici ?

DOME ELV. Pourquoi cette demande, et d'où  
 vient ce souci ? 20

DOM GAR. D'un désir curieux de pure fantaisie.

DOME ELV. La curiosité naît de la jalousie.

DOM GAR. Non, ce n'est rien du tout de ce  
 que vous pensez :

Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DOME ELV. Sans chercher plus avant quel  
 intérêt vous presse,

J'ai deux fois à Léon écrit à la Comtesse,  
 Et deux fois au marquis Dom Louis à Burgos.  
 Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

DOM GAR. Vous n'avez point écrit à quelque  
 autre personne,

Madame ?

DOME ELV. Non, sans doute, et ce discours  
 m'étonne. 30

DOM GAR. De grâce, songez bien avant que  
 de s'assurer :

En manquant de mémoire, on peut se parjurer.

DOME ELV. Ma bouche sur ce point ne peut  
 être parjure.

DOM GAR. Elle a dit toutefois une haute  
 imposture.

DOME ELV. Prince !

DOM GAR. Madame ?

DOME ELV. O Ciel ! quel est ce mouvement ?  
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

DOM GAR. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans  
 votre vue

J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me  
 tue,

Et que j'ai cru trouver quelque sincérité  
 Dans les traitres appas dont je fus enchanté. 40

DOME ELV. De quelle trahison pouvez-vous  
 donc vous plaindre ?

DOM GAR. Ah ! que ce cœur est double et salt  
 bien l'art de feindre !

Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.  
 Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits :

Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile

De découvrir pour qui vous employez ce style.

DOME ELV. Voilà donc le sujet qui vous trouble  
 l'esprit ?

DOM GAR. Vous ne rougissez pas en voyant  
 cet écrit ?

DOME ELV. L'innocence à rougir n'est point  
 accoutumée.

DOM GAR. Il est vrai qu'en ces lieux on la voit  
 opprimée. 50

Ce billet démentit pour n'avoir point de seing . . .

DOME ELV. Pourquoi le démentir, puisqu'il est  
 de ma main ?

DOM GAR. Encore est-ce beaucoup que, de  
 franchise pure,

Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture :  
 Mais ce sera, sans doute, et j'en serois garant,

Un billet qu'on envoie à quelque indifférent ;  
Ou du moins, ce qu'il a de tendresse évidente  
Sera pour une amie ou pour quelque parente.

DOM ELV. Non, c'est pour un amant que ma  
main l'a formé,

Et j'ajoute de plus, pour un amant aimé. 60

DOM GAR. Et je puis, ô perfide !...

DOM ELV. Arrêtez, prince indigne,  
De ce lâche transport l'égarément insigne.

Bien que de vous mon cœur ne prenne point de  
loi,

Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,  
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice.

Du crime que m'impose un insolent caprice.

Vous serez éclairci, n'en doutez nullement ;

J'ai ma défense prête en ce même moment ;

Vous allez recevoir une pleine lumière ;

Mon innocence ici paroîtra toute entière ; 70

Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,

Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

DOM GAR. Ce sont propos obscurs, qu'on ne  
sauroit comprendre.

DOM ELV. Bientôt à vos dépens vous me pour-  
rez entendre.

Élise, ho !

# SCÈNE VI

DOM GARCIE, DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉL. Madame.

DOM ELV. Observez bien au moins

Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,

Si par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,

Je cherche de ce coup à parer la surprise.

Le billet que tantôt ma main avoit tracé,

Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

ÉL. Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable :

Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;

Mais on vient de m'apprendre en ce même

moment

Que Dom Lope, venant dans mon appartement, 10

Par une liberté qu'on lui voit se permettre,

A fureté partout et trouvé cette lettre.

Comme il la dépliott, Léonor a voulu

S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu ;

Et se jetant sur lui, la lettre contestée

En deux justes moitiés dans leurs mains est

restée ;

Et Dom Lope aussitôt prenant un prompt essor,

A dérobé à sienne aux soins de Léonor.

DOM ELV. Avez-vous ici l'autre ?

ÉL. Oui, là voilà, Madame.

DOM ELV. Donnez. Nous allons voir qui  
mérite le blâme. 20

Avec votre moitié rassemblez celle-ci.

Lisez, et hautement : je veux l'entendre aussi.

DOM GAR. 'Au prince Dom Garcie.' Ah !

DOM ELV. Achevez de lire :

Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

DOM GAR. Hé. 'Quelque votre rival, Prince,  
alarme votre âme,

Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;

Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui

L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

'Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie

Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs ; 30

Son amour, ses devoirs ont pour moi des dou-

ceurs ;

Mais il m'est odieux, avec sa jalousie.

'Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître :

Méritez les regards que l'on jette sur eux ;

Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,

Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.'

DOM ELV. Hé bien ! que dites-vous ?

DOM GAR. Ha ! Madame, je dis

Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits,

Que je vois dans ma plainte une horrible in-

justice,

Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel sup-

plice. 40

DOM ELV. Il suffit. Apprenez que si j'ai sou-

haité

Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,

C'est pour le démentir, et cent fois me dédire

De tout ce que pour vous vous y venez de lire.

Adieu, Prince.

DOM GAR. Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

DOM ELV. Où vous ne serez point, trop odieux

jaloux.

DOM GAR. Ha ! Madame, excusez un amant

misérable,

Qu'un sort pitoyable a fait vers vous coupable,

Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si

puissant,

Eût été plus blâmable à rester innocent. 50

Car enfin peut-il être une âme bien atteinte

Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de

crainte ?

Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,

Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé,

S'il n'avoit point frémî des coups de cette foudre.

Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?

Vous-même dites-moi si cet événement

N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant,

Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire,  
Je pouvois démentir . . .

DONZ ELV. Oui, vous le pouviez faire ; 60  
Et dans mes sentiments, assez bien déclarés,  
Vous doutez rencontraient des garants assurés :

Vous n'aviez rien à craindre ; et d'autres, sur ce  
gagé,

Auroient du monde entier bravé le témoignage.

DOM GAR. Moins on mérite un bien qu'on  
nous fait espérer,

Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer ;  
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,  
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.

Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,  
J'ai douté du bonheur de mes ténérités ; 70

J'ai cru que dans ces lieux rangés sous ma  
puissance,

Votre âme se forçoit à quelque complaisance,  
Que déguisant pour moi votre sévérité . . .

DONZ ELV. Et je pourrais descendre à cette  
lâcheté !

Moi prendre le parti d'une honteuse feinte !

Agir par les motifs d'une servile crainte !

Trahir mes sentiments ! et, pour être en vos  
mains,

D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !  
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empre !

Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire ! 80  
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser,

Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y  
forcer ;

Et s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,  
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas  
digne,

Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,  
La haine que pour vous il se résout d'avoir,

Braver votre furie, et vous faire connoître  
Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.

DOM GAR. Hé bien ! je suis coupable, et ne  
m'en défends pas ;

Mais je demande grâce à vos divins appas : 90  
Je le demande au nom de la plus vive flamme

Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler  
une âme.

Que si votre courroux ne peut être apaisé,  
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,

Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,  
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,

Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,  
M'arrache à des tourments que je ne puis  
souffrir.

Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire,  
Je puisse vivre une heure avec votre colère. 100

Déjà de ce moment la barbare longueur

Sous ses cuisants remords fait succomber mon  
cœur,

Et de mille vautours les blessures cruelles  
N'ont rien de comparable à ses douleurs mor-

telles.

Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer :

S'il n'est point de pardon que je doive espérer,

Cette épée aussitôt, par un coup favorable,

Va percer, à vos yeux, le cœur d'un misérable,

Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités

Ont si fort outragé vos extrêmes bontés : 110

Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime

Efface en votre esprit l'image de mon crime,

Et ne laisse aucuns traits de votre aversion

Au folle souvenir de mon affection !

C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

DONZ ELV. Ha ! Prince trop cruel !

DOM GAR. Dites, parlez, Madame.

DONZ ELV. Faut-il encore pour vous conserver

des bontés,

Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

DOM GAR. Un cœur ne peut jamais outrager  
quand il aime ;

Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même. 120

DONZ ELV. L'amour n'excuse point de tels  
emportements.

DOM GAR. Tout ce qu'il a d'ardeur passe en  
ses mouvements ;

Et plus il devient fort, plus il trouve de peine . . .

DONZ ELV. Non, ne m'en parlez point, vous  
méritez ma haine.

DOM GAR. Vous me haïssez donc ?

DONZ ELV. J'y veux tâcher, au moins ;  
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes  
soins,

Et que tout le courroux qu'excite votre offense  
Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

DOM GAR. D'un supplice si grand ne tentez  
point l'effort,

Puisque pour vous venger je vous offre ma  
mort : 130

Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

DONZ ELV. Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir  
qu'on meure.

DOM GAR. Et moi, je ne puis vivre à moins  
que vos bontés

Accordent un pardon à mes ténérités  
Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

DONZ ELV. Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je  
puis résoudre.

Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,  
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

DOM GAR. Ah ! c'en est trop : souffrez, adorable Princesse . . .

DONN ELV. Laissez : je me veux mal d'une telle folie . . . 140

DOM GAR. Enfin je suis . . .

SCÈNE VII

DOM LOPE, DOM GARCIE.

DOM LOPE. Seigneur, je viens vous informer D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

DOM GAR. Ne me viens point parler de secret ni d'alarme

Dans les doux mouvements du transport qui me charme.

Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter, Il n'est point de soupçons que je doive écouter, Et d'un divin objet la bonté sans pareille A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille :

Ne m'en fais plus.

DOM LOPE. Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît :

Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt. 10 J'ai cru que le secret que je viens de surprendre, Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre ; Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien, Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien, Que déjà dans Léon on voit chaque famille Lever le masque au bruit des troupes de Castille, Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

DOM GAR. La Castille du moins n'aura pas la victoire

Sans que nous essayions d'en partager la gloire ; 20 Et nos troupes aussi peuvent être en état D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.

Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire ?

Voyons un peu.

DOM LOPE. Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

DOM GAR. Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

DOM LOPE. Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait savoir ;

Et puisque mes avis ont de quoi vous déplaire, Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

DOM GAR. Enfin, je veux savoir la chose absolument.

DOM LOPE. Je ne réplique point à ce commandement. 30

Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.

Sortons pour vous l'apprendre ; et, sans rien embrasser,

Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE III

SCÈNE I

DONN ELVIRE, ÉLISE.

DONN ELV. Élise, que dis-tu de l'étrange folie 10

Que vient de témoigner le cœur d'une princesse ? Que dis-tu de me voir tomber si promptement

De toute la chaleur de mon ressentiment, Et malgré tant d'éclat, relâcher mon courage

Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ÉL. Moi, je dis que d'un cœur que nous pou-

mons chérir

Une injure sans doute est bien dure à souffrir ; Mais que s'il n'en est point qui davantage irrité,

Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite, 20 Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux

De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,

D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.

Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé, Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;

Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace, A de pareils forfaits donnera toujours grâce.

DONN ELV. Ah ! sache, quelque ardeur qui m'impose des loix,

Que mon front a rougi pour la dernière fois, 20 Et que si désormais on pousse ma colère,

Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère. Quand je pourrais reprendre un tendre senti-

ment,

C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment ; Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire

Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire, Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,

Fait sur ses propres vœux un illustre attentat, S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole

A la noble fierté de tenir sa parole. 30

Ainsi dans le pardon que l'on vient d'obtenir Ne prends point de clartés pour régler l'avenir :

Et quoi qu'à mes destins la fortune prépare,  
 (Vrais que je ne puis être au prince de Navarre  
 Que de ces noirs accès qui troublent sa raison  
 Il n'ait fait éclater l'entière guérison,  
 Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute.  
 A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ÉL. Mais quel affront nous fait le transport  
 d'un jaloux ?

DONS ELV. En est-il un qui soit plus digne de  
 courroux ? 40

Et puisque notre cœur fait un effort extrême  
 Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,  
 Puisque l'honneur du sexe, en tout temps  
 rigoureux,

Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,  
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle  
 Doit-il impunément douter de cet oracle ?

Et n'est-il pas coupable alors qu'il ne croit pas  
 C'e qu'on ne dit jamais qu'après de grands  
 combats ?

ÉL. Moi, je tiens que toujours un peu de  
 défiance

En ces occasions n'a rien qui nous offense, 50  
 Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a  
 charmé

Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé,  
 Si...

DONS ELV. N'en disputons plus : chacun a  
 sa pensée.

C'est un scrupule enfin dont mon âme est blessée ;  
 Et contre mes desirs, je sens je ne sais quoi  
 Me prédire un éclat entre le Prince et moi,  
 Qui malgré ce qu'on doit aux vertus dont il  
 brille...

Mais, ô Ciel ! en ces lieux Dom Sylve de Castille !  
 Ah ! Seigneur, par quel sort vous vois-je main-  
 tenant ?

## SCÈNE II

DOM SYLVE, DONS ELVIRE, ÉLISE.

DOM SYLVE. Je sais que mon abord, Madame,  
 est surprenant,

Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,  
 Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,  
 Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses  
 soldats,

C'est un événement que vous n'attendiez pas.  
 Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques  
 obstacles,

L'airieu de vous revoir peut bien d'autres  
 miracles.

Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups  
 Le rigoureux destin d'être éloigné de vous ;  
 Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue 10  
 Quelques moments secrets d'une si chère vue.  
 Je viens vous dire donc que je rends grâce aux  
 Cieux

De vous voir hors des mains d'un tyran odieux.  
 Mais parmi les douceurs d'une telle aventure,  
 Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,  
 C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon  
 sort

Ont enl'ivré l'honneur de cet illustre effort,  
 Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,  
 Offrir les doux périls d'un si fameux service.

Où, Madame, j'avois, pour rompre vos liens, 20  
 Des sentiments sans doute aussi beaux que les  
 siens ;

Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,  
 Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

DONS ELV. Je sais, Seigneur, je sais que vous  
 avez un cœur

Qui des plus grands périls vous peut rendre  
 vainqueur ;

Et je ne doute point que ce généreux zèle,  
 Dont la chaleur vous pousse à venger ma que-  
 relle,

N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,  
 Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait  
 Mais, sans cette action dont vous étiez cap-  
 able, 30

Mon sort à la Castille est assez redevable :  
 On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi  
 Le comte votre père a fait pour le feu Roi.

Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,  
 Il donne en ses États un asile à mon frère ;  
 Quatre lustres entiers il y cache son sort

Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,  
 Et pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,  
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne :

N'êtes-vous pas content ? et ces soins généreux 40  
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants  
 nœuds ?

Quoi ? votre âme, Seigneur, seroit-elle obstinée  
 A vouloir asservir toute ma destinée,  
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous  
 L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de  
 vous ?

Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin  
 m'expose,

Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque  
 chose ;

Et ne vous plaignez point de voir un autre bras  
 Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DOM SYLVE. Oui, Madame, mon cœur doit  
cesser de s'en plaindre : 50

Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre :  
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,  
Quand un autre plus grand s'offre à notre  
douleur.

Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;  
Mais, hélas ! de mes maux ce n'est pas là le pire :  
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,  
C'est de me voir par vous ce rival préféré.

Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de  
gloire

Sur les miens dans votre âme emportent la  
victoire ;

Et cette occasion de servir vos appas, 60  
Cet avantage offert de signaler son bras,  
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,  
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,  
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,  
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.

Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.  
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée ;  
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,  
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi,  
Et que s'ils sont suivis, la fortune prépare 70  
L'heur des plus beaux succès aux soins de la  
Navarre.

Ah ! Madame, faut-il me voir précipité  
De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté ?  
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,  
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

DONNE ELV. Ne me demandez rien avant que  
regarder

Ce qu'à mes sentiments vous devez demander ;  
Et sur cette froideur qui semble vous confondre  
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre.  
Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer 80  
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer ;  
Et je la crois, cette âme, et trop noble et trop  
haute,

Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.  
Vous-même dites-vous s'il est de l'équité  
De me voir couronner une infidélité,  
Si vous pouviez m'offrir sans beaucoup d'injustice  
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,  
Vous plaindre avec raison et blâmer mes refus,  
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos  
vertus.

Oui, Seigneur, c'est un crime ; et les premières  
flames 90

Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,  
Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour,  
Plutôt que de pencher vers un second amour.

J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre  
l'estime

Pour un courage haut, pour un cœur magnanime :  
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,  
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.  
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle ten-  
dresse

Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse,  
Ce que pour un ingrat (car vous l'êtes, Seign-  
eur) 100

Elle a d'un choix constant refusé de bonheur,  
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême.  
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème ;  
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,  
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DOM SYLVE. Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez  
point son mérite :

Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte :  
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,  
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.

Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans  
peine 110

L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne.  
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs  
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,  
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon âme  
Quelques tristes regards vers sa première flamme,  
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,  
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.  
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout  
dire :

Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,  
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur 120

Sous le joug innocent de son premier vainqueur.  
Mais après mes efforts, ma constance abattue  
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;

Et dût être mon sort à jamais malheureux,  
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux ;  
Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée  
De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;  
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,  
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.

Je sais que je trahis une princesse aimable ; 130  
Mais, Madame, après tout, mon cœur est-il  
coupable ?

Et le fort ascendant que prend votre beauté  
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?

Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle :  
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un in-  
fidèle ;

D'un pareil déplaisir on se peut consoler ;  
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaliser,  
J'ai celui de quitter une aimable personne,



Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DOM ELV. Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir, 140

Et toujours notre cœur est en notre pouvoir :  
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse ;

Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse...

## SCÈNE III

DOM GARCIE, DONK ELVIRE, DOM SYLVE.

DOM GAR. Madame, mon abord, comme je connois bien,

Asses mal à propos trouble votre entretien ;

Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,

Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

DONK ELV. Cette vue, en effet, surprend au dernier point ;

Et de même que vous, je ne l'attendois point.

DOM GAR. Oui, Madame, je crois que de cette visite,

Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur

De nous donner avis de ce rare bonheur, 10

Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,

De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

DOM SYLVE. Les héroïques soins vous occupent si fort,

Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort ;  
Et des grands conquérants les sublimes pensées

Sont aux civilités avec peine abaissées.

DOM GAR. Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,

Loin d'aimer le secret, affectent les témoins.

Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,

Les fait dans leurs projets aller tête levée, 20

Et s'appuyant toujours sur des hauts sentiments,

Ne s'abaisse jamais à des déguisements.

Ne commettez-vous point vos vertus héroïques

En passant dans ces lieux par des sordides pratiques ?

Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,

Trouver cette action trop indigne de vous ?

DOM SYLVE. Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,

Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;

Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,  
Prince, je n'ai jamais cherché l'obécrité ; 30

Et quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,  
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise :

Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,

Et l'on prendra le soin de vous en avertir.

Cependant demeurons aux termes ordinaires,

Remettons nos débats après d'autres affaires :

Et d'un sang un peu chaud réprimant les bouillonnans,

N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DONK ELV. Prince, vous avez tort ; et sa visite est telle,

Que vous...

DOM GAR. Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle, 40

Madame, et votre esprit devroit feindre un peu mieux,

Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux :

Cette chaleur si prompt à vouloir la défendre

Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DONK ELV. Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,

Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

DOM GAR. Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,

Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique :

C'est au déguisement donner trop de crédit.

Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit. 50

Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,

Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,  
Que pour vous sa présence a des charmes si doux...

DONK ELV. Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous ?

Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre ?

Et pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre ?

Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,

Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir ;

Et que mes sentiments sont d'une âme trop grande,

Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les demande. 60

Je ne vous dirai point si le Comte est aimé ;  
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé.

Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,  
Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse,

Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me  
fait voir,

Tout le ressentiment qu'une âme puisse avoir,  
Et que si des destins la fatale puissance  
M'ôte la liberté d'être sa récompense,  
Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux  
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux ; 70

Et sans vous amuser d'une attente frivole,  
C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole.

Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,  
Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés :

Êtes-vous satisfait ? et mon âme attaquée  
S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée ?

Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,  
S'il reste quelque jour encore à vous donner.

Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,  
Songez que votre bras, Comte, m'est nécessaire, 80

Et d'un capricieux quels que soient les transports,

Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts ;  
Fermes l'oreille enfin à toute sa furie ;  
Et pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

## SCÈNE IV

DOM GARCIE, DOM SYLVE.

DOM GAR. Tout vous rit, et votre âme, en cette  
occasion,

Jouit superbement de ma confusion.  
Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire  
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire ;  
Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,  
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival ;  
Et mes prétentions hautement étouffées

A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.  
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant ;  
Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on  
prétend. 10

La fureur qui m'anime a de trop justes causes,  
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.  
Un désespoir va loin quand il est échappé,  
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.  
Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter votre flamme,  
A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,  
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,  
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

DOM SYLVE. Cet obstacle n'est pas ce qui me  
met en peine.

Nous verrons quelle attente en tout cas sera  
value ; 20

Et chacun, de ses feux pourra par sa valeur  
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.  
Mais comme, entre rivaux, l'âme la plus posée  
A des termes d'algreur trouve une pente aisée,  
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien  
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,  
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,  
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

DOM GAR. Non, non, ne craignez point qu'on  
pousse votre esprit

A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit. 30

Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,  
Je sais, Comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.  
Ces feux vous sont ouverts : oui, sortez-en, sortez  
Glorieux des douceurs que vous en remportez ;  
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête  
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

DOM SYLVE. Quand nous en serons là, le sort  
en notre bras

De tous nos intérêts vuidera les débats.

## ACTE IV

## SCÈNE I

DONE ELVIRE, DOM ALVAR.

DONE ELV. Retournez, Dom Alvar, et perdez  
l'espérance

De me persuader l'oubli de cette offense.  
Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir,  
Et les soins qu'on en prend ne font rien que  
l'algrir.

A quelques faux respects croit-il que je déferé ?  
Non, non : Il a poussé trop avant ma colère ;  
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,  
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

DOM AL. Madame, il fait pitié. Jamais cœur,  
que je pense,

Par un plus vif remords n'expia son offense ; 10  
Et si dans sa douleur vous le considérez,  
Il toucheroit votre âme, et vous l'excuseriez.  
On sait bien que le Prince est dans un âge  
à suivre

Les premiers mouvements où son âme se livre,  
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions  
Ne laissent guère place à des réflexions.  
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumière,  
De l'erreur de son maître a fourni la matière.

Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret  
A de l'abord du Comte éventé le secret, 20  
Vous avoit mise aussi de cette intelligence  
Qui dans ces lieux gardés a donné sa présence.  
Le Prince a cru l'avis, et son amour séduit,  
Sur une fausse alarme, a fait tout ce grand  
bruit.

Mais d'une telle erreur son âme est revenue :  
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,  
Et Dom Lope qu'il chasse est un visible effet  
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DONN ELV. Ah ! c'est trop promptement qu'il  
croit voir innocence ;

Il n'en a pas encore une entière assurance : 30  
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,  
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DONN AL. Madame, il sait trop bien...

DONN ELV. Mais, Dom Alvar, de grâce,  
N'étendons pas plus loin un discours qui me  
lasse :

Il révèle un chagrin qui vient à contre-temps  
En troubler dans mon cœur d'autres plus im-  
portants.

Oui, d'un trop grand malheur la surprise me  
presse,

Et le bruit du trépas de l'illustre Comtesse  
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,  
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir. 40

DONN AL. Madame, ce peut être une fausse  
nouvelle ;

Mais mon retour au Prince en porte une cruelle.

DONN ELV. De quelque grand ennui qu'il  
puisse être agité,

Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

## SCÈNE II

DONN ELVIRE, ÉLISE.

ÉL. J'attendais qu'il sortît, Madame, pour  
vous dire

Ce qui veut maintenant que votre âme respire,  
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,  
Du sort de Done Ignès peut se voir éclairci.  
Un inconnu qui vient pour cette confidence  
Vous fait par un des siens demander audience.

DONN ELV. Élise, il faut le voir : qu'il vienne  
promptement.

ÉL. Mais il veut n'être vu que de vous  
seulement ;

Et par cet envoyé, Madame, il sollicite  
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite. 20

DONN ELV. Hé bien ! nous serons seuls, et je  
vais l'ordonner,

Tandis que tu prendras le soin de l'amener.

Que mon impatience en ce moment est forte !

O destins, est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

## SCÈNE III

DOM PÈDRE, ÉLISE.

ÉL. Oii... ?

DONN PÈD. Si vous me cherchez, Madame,  
me voici.

ÉL. En quel lieu votre maître... ?

DONN PÈD. Il est proche d'ici :

Le ferai-je venir ?

ÉL. Dites-lui qu'il s'avance,

Assuré qu'on l'attend avec impatience,

Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.

Je ne sais quel secret en doit être auguré :

Tant de précautions qu'il affecte de prendre...

Mais le voici déjà.

## SCÈNE IV

DONN IGNÈS, ÉLISE.

ÉL. Seigneur, pour vous attendre  
On a fait... Mais que vois-je ? Ha ! Madame,  
mes yeux...

DONN IGNÈS, en habit de cavalier.

Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,

Et laissez respirer ma triste destinée

Sous une feinte mort que je me suis donnée.

C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,

Car je puis sous ce nom comprendre mes parents.

J'ai par elle évité cet hymen redoutable,

Pour qui j'aurais souffert une mort véritable ;

Et sous cet équipage et le bruit de ma mort 10

Il faut cacher à tous le secret de mon sort,

Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite

Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉL. Ma surprise en public eût trahi vos  
desirs ;

Mais allez là dedans étouffer des soupirs,

Et des charmants transports d'une pleine allé-  
gresse

Saisir à votre aspect le cœur de la Princesse.

Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin

Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

Vois-je pas Dom Alvar ?

## SCÈNE V

DOM ALVAR, ÉLISE.

DOM AL. Le Prince me renvoie  
 Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.  
 De ses jours, belle Élise, on doit n'espérer rien,  
 S'il n'obtient par vos soins un moment d'entre-  
 tien ;  
 Son âme a des transports . . . Mais le voici lui-  
 même.

## SCÈNE VI

DOM GARCIE, DOM ALVAR, ÉLISE.

DOM GAR. Ah ! sois un peu sensible à ma  
 disgrâce extrême,  
 Élise, et prends pitié d'un cœur infortuné,  
 Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉL. C'est avec d'autres yeux que ne fait la  
 Princesse,  
 Seigneur, que je verrois le tourment qui vous  
 presse ;

Mais nous avons du Ciel ou du tempérament  
 Que nous jugeons de tout chacun diversement.  
 Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie  
 Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,  
 Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer 10  
 De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.  
 Un amant suit sans doute une utile méthode,  
 S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accom-  
 mode ;

Et cent devoirs font moins que ces ajustements  
 Qui font croire en deux cœurs les mêmes senti-  
 ments :

L'art de ces deux rapports fortement les as-  
 semble,

Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous  
 ressemble.

DOM GAR. Je le sais ; mais, hélas ! les destins  
 inhumains

S'opposent à l'effet de ces justes desseins,  
 Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me  
 tendre 20

Un piège dont mon cœur ne sauroit se défendre.  
 Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon rival  
 N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,  
 Et témoigné pour lui des excès de tendresse  
 Dont le cruel objet me reviendra sans cesse.

Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit

Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,  
 D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte  
 A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.

Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois  
 quitté, 30

Que ce soit de son cœur pure infidélité ;  
 Et venant m'excuser d'un trait de promptitude.  
 Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉL. Laissez un peu de temps à son ressentiment :

Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

DOM GAR. Ah ! si tu me chéris, obtiens que je  
 la voie :

C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie ;

Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier  
 dédain . . .

ÉL. De grâce, différez l'effet de ce dessein.

DOM GAR. Non, ne m'oppose point une excuse  
 frivole. 40

ÉL. Il faut que ce soit elle, avec une parole,

Qui trouve les moyens de le faire en aller.

Demeurez donc, Seigneur : je m'en vais lui  
 parler.

DOM GAR. Dis-lui que j'ai d'abord banni de  
 ma présence

Celui dont les avis ont causé mon offense,

Que Dom Lope jamais . . .

## SCÈNE VII

DOM GARCIE, DOM ALVAR.

DOM GAR. Que vois-je, ô justes Cieux !  
 Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?  
 Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop  
 fidèles,

Voilà le comble affreux de mes peines mortelles  
 Voici le coup fatal qui devoit m'accabler ;

Et quand par des soupçons je me sentois troubler,  
 C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace  
 Présageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

DOM AL. Qu'avez-vous vu, Seigneur, qui vous  
 puisse émuouvoir ?

DOM GAR. J'ai vu ce que mon âme a peine  
 à concevoir ; 10

Et le renversement de toute la nature

Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.

C'en est fait . . . Le destin . . . Je ne saurois  
 parler.

DOM AL. Seigneur, que votre esprit tâche à  
 se rappeler.

DOM GAR. J'ai vu . . . Vengeance, ô Ciel !

DOM AL. Quelle atteinte soudaine . . .  
DOM GAR. J'en mourrai, Dom Alvar, la chose  
est bien certaine.

DOM AL. Mais, Seigneur, qui pourroit . . . ?

DOM GAR. Ah ! tout  
est ruiné ;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :

Un homme . . . Sans mourir te le puis-je bien  
dire ?

Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire. 20

DOM AL. Ah ! Seigneur ! la Princesse est ver-  
tueuse au point . . .

DOM GAR. Ah ! sur ce que j'ai vu ne me  
contendez point,

Dom Alvar : c'en est trop que soutenir sa gloire,  
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

DOM AL. Seigneur, nos passions nous font  
prendre souvent

Pour chose véritable un objet décevant.

Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie  
Se pulvé . . .

DOM GAR. Dom Alvar, laissez-moi, je vous  
prie :

Un conseiller me choque en cette occasion,

Et je ne prends avis que de ma passion. 30

DOM AL. Il ne faut rien répondre à cet esprit  
farouche.

DOM GAR. Ah ! que sensiblement cette atteinte  
me touche !

Mais il faut voir qui c'est, et de ma main  
punir . . .

La voici. Ma fureur, le peux-tu retenir ?

## SCÈNE VIII

DONX ELVIRE, DOM GARCIE, DOM ALVAR.

DONX ELV. Hé bien ! que voulez-vous ? et  
quel espoir de grâce,

Après vos procédés, peut flatter votre audace ?

Osez-vous à mes yeux encor vous présenter,

Et que me direz-vous que je doive écouter ?

DOM GAR. Que toutes les horreurs dont une  
âme est capable

A vos déloyautés n'ont rien de comparable,

Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux,  
N'ont jamais rien produit de si méchant que

vous.

DONX ELV. Ah ! vraiment, j'attendais l'excuse  
d'un outrage ;

Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage. 10

DOM GAR. Oui, oui, c'en est un autre ; et vous  
n'attendiez pas

Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,

Qu'un funeste hasard par la porte entr'ouverte

Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.

Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,

Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?

O Ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes

Pour pouvoir supporter des douleurs si cul-  
santes !

Rougisiez maintenant : vous en avez raison,

Et le masque est levé de votre trahison. 20

Voilà ce que marquoient les troubles de mon  
âme :

Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;

Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvoit  
odieux,

Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes  
yeux ;

Et malgré tous vos soins et votre adresse à  
seindre,

Mon âme me disoit ce que j'avois à craindre.

Mais ne présumez pas que sans être vengé

Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sais que sur les vœux on n'a point de puis-  
sances,

Que l'amour veut partout naître sans dépen-  
dance. 30

Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,

Et que toute âme est libre à nommer son vain-  
queur :

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,

Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte ;

Et son arrêt livrant mon espoir à la mort,

Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre  
qu'au sort.

Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme  
applaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie,

Qui ne sauroit trouver de trop grands châti-  
ments,

Et je puis tout permettre à mes ressentiments. 40

Non, non, n'espérez rien après un tel outrage :

Je ne suis plus à moi ; je suis tout à la rage :

Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,

Il faut que mon amour se venge avec éclat,

Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,

Et que mon désespoir achève par moi-même.

DONX ELV. Assez paisiblement vous a-t-on  
écouté ?

Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

DOM GAR. Et par quels beaux discours, que  
l'artifice inspire . . . ?

DONN ELV. Si vous avez encor quelque chose  
à me dire, 50

Vous pouvez l'ajouter : Je suis prête à l'ouïr ;  
Sinon, faites au moins que Je puisse jouir  
De deux ou trois moments de paisible audience.

DOM GAR. Hé bien ! j'écoute. O Ciel, quelle  
est ma patience !

DONN ELV. Je force ma colère, et veux, sans  
nulle aigreur,

Répondre à ce discours si rempli de fureur.

DOM GAR. C'est que vous voyez bien ...

DONN ELV. Ah ! j'ai  
prêté l'oreille

Autant qu'il vous a plu : rendez-moi la pareille.

J'admire mon destin, et jamais sous les cieux

Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux, 60

Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,

Et rien que la raison rende moins supportable.

Je me vois un amant qui, sans se rebuter,

Applique tous ses soins à me persécuter,

Qui dans tout cet amour que sa bouche m'ex-  
prime

Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime.

Rien au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes  
yeux

Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des Cieux,

Et de mes actions défende l'innocence

Contre le moindre effort d'une fausse appar-  
ence ! 70

Où, je vois ... Ah ! surtout ne m'interrompez  
point.

Je vols, dis-je, mon sort malheureux à ce point

Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit  
faire croire

Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,

Il voudrait contre tous en être le garant,

Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.

On ne voit échapper aux soins que prend sa  
flamme

Aucune occasion de soupçonner mon âme.

Mais c'est peu des soupçons : il en fait des éclats

Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas. 80

Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,

Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,

Qui se plaint doucement, et cherche avec respect

A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,

A toute extrémité dans ses doutes il passe,

Et ce n'est que fureur, qu'insulte et que menace.

Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux

Sur tout ce qui devrait me le rendre odieux,

Et lui donner moyen, par une bonté pure,

De tirer son salut d'une nouvelle injure. 90

Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir

Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir :  
J'aurais tort de vouloir démentir votre vue,  
Et votre âme sans doute a dû paroître émue.

DOM GAR. Et n'est-ce pas ... ?

DONN ELV. Encore un peu  
d'attention,

Et vous allez savoir ma résolution.

Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse.

Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;

Et ce que votre cœur pourra délibérer

Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer. 100

Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,

Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre

Et ne demandez point d'autre preuve que moi

Pour condamner l'erreur du trouble où je vous  
vois,

Si de vos sentiments la prompte déférence

Vout sur ma seule foi croire mon innocence

Et de tous vos soupçons démentir le crédit

Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous  
dit,

Cette soumission, cette marque d'estime,

Du passé dans ce cœur efface tout le crime : 110

Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux

M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous ;

Et si je puis un jour choisir ma destinée

Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,

Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,

Promet à votre amour et mes vœux et ma main.

Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire :

Si cet offre sur vous obtient si peu d'empire,

Que vous me refusez de me faire entre nous

Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux, 120

S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance

Que vous peuvent donner mon cœur et ma  
naissance,

Et que de votre esprit les ombres puissantes

Forcent mon innocence à convaincre vos sens

Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage

D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,

Je suis prête à le faire, et vous serez content ;

Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,

A mes vœux pour jamais renoncer de vous-  
même ;

Et j'atteste du Ciel la puissance suprême 130

Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,

Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.

Voilà dans ces deux choix de quoi vous satis-  
faire :

Arisez maintenant celui qui peut vous plaire.

DOM GAR. Juste Ciel ! jamais rien peut-il être  
inventé

Avec plus d'artifice et de déloyauté ?

Tout ce que des enfers la malice étudie  
A-t-il rien de si noir que cette perfidie ?  
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur  
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur ? 140  
Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,  
Ingrate, vous servir de ma faiblesse extrême,  
Et ménager pour vous l'effort prodigieux  
De ce fatal amour né de vos traitres yeux !  
Parce qu'on est surprise et qu'on manque d'ex-  
cuse,

D'un offre de pardon on emprunte la ruse.  
Votre feinte douceur forge un amusement  
Pour diverir l'effet de mon ressentiment,  
Et par le noeud subtil du choix qu'elle embarrasse,  
Veut soustraire un perfide au coup qui le  
menace ; 150

Oui, vos dextérités veulent me détourner  
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;  
Et votre âme, feignant une innocence entière,  
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière  
Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits  
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.  
Mais vous serez trompée en me croyant sur-  
prendre :

Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous  
défendre,

Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,  
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur. 160

DONE ELV. Songez que par ce choix vous  
allez vous prescrire

De ne plus rien prétendre au cœur de Done  
Elvira.

DOM GAR. Soit : je souscris à tout, et mes  
vœux aussi bien,

En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

DONE ELV. Vous vous repentirez de l'éclat  
que vous faites.

DOM GAR. Non, non, tous ces discours sont  
de vaines défaïtes ;

Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir  
Que quelque autre dans peu se pourra repentir :  
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage  
De dérober sa vie à l'effort de ma rage. 170

DONE ELV. Ah ! c'est trop en souffrir, et mon  
cœur irrité

Ne doit plus conserver une sotte bonté :  
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,  
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.  
Élise... A cet éclat vous voulez me forcer ;  
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.  
(Élise entre.)

Faites un peu sortir la personne chérie...

Allez, vous m'entendez : dites que je l'en prie.

DOM GAR. Et je puis...

DONE ELV. Attendez, vous serez  
satisfait.

ÉL. Voici de son jaloux sans doute un nou-  
veau trait. 180

DONE ELV. Prenez garde qu'au moins cette  
noble colère

Donne la même fierté jusqu'au bout persévère ;  
Et surtout désormais songez bien à quel prix  
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.  
Voici, grâce au Ciel, ce qui les a fait naître,  
Ces soupçons obligants que l'on me fait paroitre.  
Voyez bien ce visage, et si de Done Ignée  
Vos yeux au même instant n'y connoissent les  
traits.

### SCÈNE IX

DOM GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNEE,  
DOM ALVAR, ÉLISE.

DOM GAR. O Ciel !

DONE ELV. Si la fureur dont votre âme  
est émue

Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,  
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter  
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.  
Sa mort est une adresse au besoin inventée,  
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée ;  
Et sous un tel habit, elle cachoit son sort,  
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.  
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente  
À trahir vos secrets et tromper votre attente : 10  
Je me vois exposée à sa témérité ;  
Toutes mes actions n'ont plus de liberté ;  
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il  
peut prendre

Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.  
Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,  
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.  
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,  
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.  
Jouissez à cette heure en tyran absolu  
De l'éclaircissement que vous avez voulu ; 20  
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire  
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire ;  
Et si je puis jamais oublier mes serments,  
Tombent sur moi du Ciel les plus grands châti-  
ments !

Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,  
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre !  
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux.  
Qu'infestent les regards d'un monstre furieux ;

Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,  
Évitons les effets de sa rage animée, 30  
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,  
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses maux.

DONC IGNEA. Seigneur, de vos soupçons l'in-  
juste violence

A la même vertu vient de faire une offense.

DOM GAR. Quelles tristes clartés dissipent mon  
erreur,

Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,

Et ne laissent plus voir à mon âme abattue

Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !

Ah ! Dom Alvar, je vois que vous avez raison :

Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son  
poison ; 40

Et par un trait fatal d'une rigueur extrême,

Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.

Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour

Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,

Ni par ses mouvements, qui font toute ma peine,

Cet amour à tous coups se rend digne de haine ?

Il faut, il faut venger par mon juste trépas

L'outrage que j'ai fait à ses divins appas.

Aussi bien quel conseil aujourd'hui puis-je suivre ?

Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à  
vivre : 50

Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,

Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DOM AL. Seigneur...

DOM GAR. Non, Dom Alvar, ma  
mort est nécessaire :

Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire.

Mais il faut que mon sort en se précipitant

Rende à cette princesse un service éclatant ;

Et je veux me chercher dans cette illustre envie

Les moyens glorieux de sortir de la vie,

Faire par un grand coup, qui signale ma foi,

Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à  
moi, 60

Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :

'C'est par son trop d'amour qu'il m'a voit outragée.'

Il faut que de ma main un illustre attentat

Porte une mort trop due au sein de Mauregat,

Que j'aie prévenir par une belle audace

Le coup dont la Castille avec bruit le menace :

Et j'aurai des douceurs dans mon instant fatal

De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DOM AL. Un service, Seigneur, de cette con-  
séquence

Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense ; 70

Mais hasarder...

DOM GAR. Allons, par un juste devoir,

Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

## ACTE V

### SCÈNE I

DOM ALVAR, ÉLISE.

DOM AL. Oui, jamais il ne fut de si rude  
surprise :

Il venoit de former cette haute entreprise ;

A l'aveugle désir d'immoler Mauregat

De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat ;

Ses soins précipités voulaient à son courage

De cette juste mort assurer l'avantage,

Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui

Qu'un rival partageât cette gloire avec lui ;

Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle

Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle 10

Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,

A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,

L'a prévenu lui-même en immolant le traître,

Et pousse dans ce jour Dom Alphonse à paroître.

Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur.

Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur.

Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,

On entend publier que c'est la récompense

Dont il prétend payer le service éclatant

Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend. 20

ÉL. Oui, Done Elvire a su ces nouvelles semées,

Et du vieux Dom Louls les trouve confirmées,

Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour

De Dom Alphonse et d'elle attend l'heureux

retour,

Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,

Lui voir prendre un époux de la main de ce frère :

Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir

Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DOM AL. Ce coup au cœur du Prince...

ÉL. Est sans

doute bien rude,

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude. 30

Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,

Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé ;

Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante,

La Princesse ait fait voir une âme fort contente

De ce frère qui vient et de la lettre aussi.

Mais...

### SCÈNE II

DONC ELVIRE, DOM ALVAR, ÉLISE,  
DONC IGNEA.

DONC ELV. Faites, Dom Alvar, venir le

Prince ici.

Souffrez que devant vous je lui parle Madame.



Sur cet événement dont on surprend mon âme ;  
Et ne m'accuses point d'un trop prompt change-  
ment,

Si je perds contre lui tout mon ressentiment.  
Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre :  
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre.  
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,  
N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.  
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée 10  
A jamais n'être à lui me tenoit engagée ;  
Mais quand par les destins il est exécuté,  
J'y vois pour son amour trop de sévérité ;  
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse,  
M'efface son offense et lui rend ma tendresse.  
Où, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,  
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,  
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,  
A consoler le sort d'un amant misérable ;  
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter 20  
Cette compassion que je lui veux prêter.

DONX IGÈS. Madame, on auroit tort de trouver  
à redire

Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous  
inspire :

Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur  
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

### SCÈNE III

DOM GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGÈS,  
ÉLISE.

DOM GAR. Madame, avec quel front faut-il  
que je m'avance,  
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence... ?  
DONE ELV. Prince, ne parlons plus de mon  
ressentiment :

Votre sort dans mon âme a fait du changement,  
Et par le triste état où sa rigueur vous jette  
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.  
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups  
Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,  
Bien que ses noirs soupçons aient offensé ma gloire  
Par des indignités qu'on auroit peine à croire, 10  
J'avouerais toutefois que je plains son malheur  
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur,  
Que je hais les faveurs de ce fameux service  
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,  
Et voudrais bien pouvoir racheter les moments  
Où le sort contre vous n'armoit que mes serments.  
Mais enfin vous savez comme nos destinées  
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,  
Et que l'ordre des Cieux, pour disposer de moi,

Dans mon frère qui vient me va montrer mon  
roi. 20

Cédez comme moi, Prince, à cette violence  
Où la grandeur soumet celles de ma naissance ;  
Et si de votre amour les déplaissais sont grands,  
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,  
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne  
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :  
Ce vous seroit sans doute un indigne transport  
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort ;  
Et lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,  
La soumission prompte est grandeur de  
courage. 30

Ne résistez donc point à ses coups éclatants,  
Ouvrez les murs d'Atorgue au frère que j'attends,  
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi  
prétendre

Ce que mon triste cœur a résolu de rendre ;  
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,  
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DOM GAR. C'est faire voir, Madame, une bonté  
trop rare,

Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare :  
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser  
choir

Le foudre rigoureux de tout votre devoir. 40  
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire :  
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire ;  
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,  
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.  
Par où pourrais-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,  
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?  
Mon amour s'est rendu mille fois odieux ;  
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;  
Et lorsque par un juste et fameux sacrifice  
Mon bras à votre sang cherche à rendre un  
service, 50

Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal  
De me voir prévenu par le bras d'un rival.  
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,  
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre,  
Et je le vois venir sans oser contre lui  
Tenter de votre cœur le favorable appui.  
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,  
C'est de chercher dans mon remède en moi-même,  
Et faire que ma mort, propice à mes desirs,  
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaissais. 60  
Oui, bientôt dans ces lieux Dom Alphonse doit être,  
Et déjà mon rival commence de paroître ;  
De Léon vers ces murs il semble avoir volé.  
Pour recevoir le prix du tyran immolé.  
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance  
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance :

Il n'est effort humain que pour vous conserver,  
 Si vous y consentiez, je ne pusse braver;  
 Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,  
 A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire; 70  
 Et je ne voudrais pas, par des efforts trop vains,  
 Jeter le moindre obstacle à vos justes desirons.  
 Non, je ne contrains point vos sentiments,  
 Madame:  
 Je vais en liberté laisser toute votre âme,  
 Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vain-  
 queur,  
 Et subir de mon sort la dernière rigueur.

## SCÈNE IV

DONN ELVIRE, DONN IGNÈS, ÉLISE.

DONN ELV. Madame, au désespoir où son  
 destin l'expose  
 De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause :  
 Vous me rendez justice en croyant que mon cœur  
 Fait de vos intérêts sa plus vive douleur,  
 Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,  
 Et que si je me plains d'une disgrâce horrible,  
 C'est de voir que du Ciel le funeste courroux  
 Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,  
 Et rendu mes regards coupables d'une flamme  
 Qui traite indignement les bontés de votre âme. 10  
 DONN IGNÈS. C'est un événement dont sans  
 doute vos yeux  
 N'ont point pour moi, Madame, à quereller les  
 Cieux.  
 Si les foibles attraits qu'étale mon visage  
 M'exposent au destin de souffrir un volage,  
 Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,  
 Quand pour m'ôter ce cœur il s'est servi de vous :  
 Et mon front ne doit point rougir d'une incon-  
 stance  
 Qui de vos traits aux miens marque la différence.  
 Si pour ce changement je pousse des soupirs,  
 Ils viennent de le voir fatal à vos desirs; 20  
 Et dans cette douleur que l'amitié m'excite  
 Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,  
 Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs  
 Caussent un si grand trouble à vos vœux com-  
 battus.  
 DONN ELV. Accusez-vous plutôt de l'injuste  
 silence  
 Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.  
 Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux  
 Nous auroit épargné des troubles si fâcheux ;  
 Et mes justes froissements, des desirs d'un volage

Au point de leur naissance ayant banni l'hom-  
 mage, 30

Eussent pu renvoyer...

DONN IGNÈS. Madame, le voici.

DONN ELV. Sans rencontrer ses yeux vous  
 pouvez être ici :Ne sortez point, Madame, et dans un tel martyre  
 Veuillez être témoin de ce que je vais dire.DONN IGNÈS. Madame, j'y consens, quelque je  
 sache bien

Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

DONN ELV. Son succès, si le Ciel seconde ma  
 pensée,

Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

## SCÈNE V

DOM SYLVE, DONN ELVIRE, DONN IGNÈS.

DONN ELV. Avant que vous parliez, je demande  
 Instantement  
 Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un mo-  
 ment  
 Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles  
 Porté de votre bras les soudaines merveilles ;  
 Et j'admire avec tous comme en si peu de temps  
 Il donne à nos destins ces succès éclatants.  
 Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence  
 Ne sauroit demander trop de reconnaissance,  
 Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel  
 Qui replace mon frère au trône paternel. 10  
 Mais quoi que de son cœur vous offrent les  
 hommages,  
 Usez en généreux de tous vos avantages,  
 Et ne permettez pas que ce coup glorieux  
 Jette sur moi, Seigneur, un joug impérieux,  
 Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,  
 S'obstine à triompher d'un refus légitime,  
 Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,  
 Commence d'être roi pour me tyranniser.  
 Léon a d'autres prix, dont en cette occurrence  
 Il peut mieux honorer votre haute vaillance; 20  
 Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,  
 Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.  
 Peut-on être jamais satisfait en soi-même,  
 Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime ?  
 C'est un triste avantage, et l'amant généreux  
 A ces conditions refuse d'être heureux ;  
 Il ne veut rien devoir à cette violence  
 Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la  
 naissance,  
 Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,  
 Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé. 30

Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre  
 Pretende réserver ce qu'il refuse au vôtre :  
 Non, Seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi  
 Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi,  
 Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

DOM SYLVE. J'ai de votre discours assez souffert la suite,

Madame ; et par deux mots je vous l'eusse épargné,

Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.  
 Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,

De la mort du tyran me veut donner la gloire ; 40  
 Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,

Laisse par Dom Louis échauffer son devoir,  
 A remporté l'honneur de cet acte héroïque  
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique ;

Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,  
 C'est que, pour appuyer son illustre projet,  
 Dom Louis fit semer, par une feinte utile,  
 Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville ;  
 Et par cette nouvelle, il a poussé les bras  
 Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas : 50  
 Par son zèle prudent il a tout conduit,  
 Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.

Mais dans le même instant un secret m'est appris,  
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.  
 Vous attendez un frère, et Léon son vrai maître :  
 A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître.  
 Oui, je suis Dom Alphonse, et mon sort conservé,  
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,  
 Est un fameux effet de l'amitié sincère  
 Qui fut entre son prince et le roi notre père : 60  
 Dom Louis du secret a toutes les clartés,  
 Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.  
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée,  
 Non qu'à votre sujet elle soit traversée,  
 Que ma flamme querelle un tel événement  
 Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant :  
 Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure  
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature ;  
 Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché  
 De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché. 70

Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,  
 Que les chères douceurs de sa première chaîne  
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès  
 C'e que de ses bontés a mérité l'exoès.  
 Mais son sort incertain rend le mien misérable,  
 Et si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,

En vain Léon m'appelle et le trône m'attend :  
 La couronne n'a rien à me rendre content,  
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie  
 D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoie, 80  
 Et pouvoir réparer par ces justes tributs

L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.  
 Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre  
 Ce que de son destin mon âme peut apprendre :  
 Instruisez-m'en, de grâce, et par votre discours  
 Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

DONNE ELV. Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,

Seigneur : ces nouveautés ont droit de me confondre.

Je n'entreprendrai point de dire à votre amour  
 Si Done Ignès est morte ou respire le jour ; 90  
 Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,  
 Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

DOM SYLVE ou DOM ALPH. Ah ! Madame, il m'est doux en ces perplexités

De voir ici briller vos célestes beautés.

Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage,  
 Dont le crime... ?

DONNE ELV. Ah ! gardez de me faire un outrage,

Et de vous hasarder à dire que vers moi  
 Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi ;  
 J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse :  
 Rien n'a pu m'offenser auprès de la Princesse ; 100  
 Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé  
 Par un si haut mérite est assez excusé.  
 Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable,

Et dans le noble orgueil dont je me sens capable,  
 Sachez, si vous l'étiez, que ce seroit en vain  
 Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,  
 Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,  
 Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

DONNE ELV. Mon frère (d'un tel nom souffrez-moi la douceur),

De quel ravissement comblez-vous une sœur ! 110  
 Que j'aime votre choix et bénis l'aventure  
 Qui vous fait couronner une amitié si pure !  
 Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

## SCÈNE VI

DOM GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS,  
 DOM SYLVE, ÉLISE.

DOM GAR. De grâce, cachez-moi votre contentement,  
 Madame, et me laissez mourir dans la croyance

Que le devoir vous fait un peu de violence.  
 Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,  
 Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer :  
 Vous le voyez assez, et quelle obéissance  
 De vos commandements m'arrache la puissance.  
 Mais je vous avouerai que cette gayeté  
 Surprend au dépourvu toute ma fermeté,  
 Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître  
 Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas  
 maître ;

Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer  
 De ce respect soumis où je veux demeurer.  
 Oui, vos commandements ont prescrit à mon âme  
 De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme :  
 Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,  
 Et je prétends mourir en vous obéissant.  
 Mais encore une fois la joie où je vous treuve  
 M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,  
 Et l'âme la plus sage, en ces occasions, 20  
 Répond malaisément de ces émotions.  
 Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte ;  
 Donnez-moi, par pitié, deux moments de con-  
 trainte,  
 Et quoi que d'un rival vous inspirent les soins,  
 N'en rendez pas mes yeux les malheureux té-  
 moins :

C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, pré-  
 tendre,

Lorsque dans ma disgrâce un amant peut des-  
 cendre.

Je ne l'exige pas, Madame, pour longtemps,  
 Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents.  
 Je vais où de ses feux mon âme consumée 30  
 N'apprendra votre hymen que par la renommée :  
 Ce n'est pas un spectacle où je doive courir ;  
 Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir.

Donx Ienks. Seigneur, permettez-moi de bla-  
 mer votre plainte.

De vos maux la Princesse a su paroître atteinte ;  
 Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,  
 Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés :  
 Elle goûte un succès à vos desirs prospère,  
 Et dans votre rival elle trouve son frère :  
 C'est Dom Alphonse enfin, dont on a tant parlé, 40  
 Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

DOM SYLVE ou DOM ALPH. Mon cœur, grâces  
 au Ciel, après un long martyre,  
 Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il  
 desire,

Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,  
 Qu'il se voit en état de servir votre amour.

DOM GAR. Hélas ! cette bonté, Seigneur, doit  
 me confondre :

A mes plus chers desirs elle daigne répondre ;  
 Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,  
 Et tout autre que moi se verroit fortuné ;  
 Mais ces douces clartés d'un secret favorable 50  
 Vers l'objet adoré me découvrent coupable,  
 Et tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons,  
 Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,  
 Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,  
 Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse  
 Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison :  
 Moi-même je me trouve indigne de pardon :  
 Et quelque heureux succès que le sort me pré-  
 sente,

La mort, la seule mort est toute mon attente.

DONX ELV. Non, non : de ce transport le  
 soumis mouvement, 60

Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment.  
 Par lui de mes serments je me sens détachée ;

Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont  
 touchée :

J'y vois partout briller un excès d'amitié,  
 Et votre maladie est digne de pitié.

Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque in-  
 dulgence

Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence ;  
 Et pour tout dire enfin, jaloux on non jaloux,  
 Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DOM GAR. Ciel, dans l'excès des biens que cet  
 aveu m'octroie, 70

Rends capable mon cœur de supporter sa joie !  
 DOM SYLVE ou DOM ALPH. Je veux que cet

hymen, après nos vains débats,  
 Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.

Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle :

Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,  
 Et par notre présence et nos soins différents  
 Donner le dernier coup au parti des tyrans.

# L'ÉCOLE DES MARIS

## COMÉDIE

---

### ÉPIÎTRE

A MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS, FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSIEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le noui que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange ; et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une mechante cabane. Mais, MONSIEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte ; et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSIEUR, dédier une bagatelle à VOTRE ALTESSE ROYALE, parce que je n'ai pu m'en dispenser ; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses ; et tout ce que j'ai prétendu dans cette Épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, MONSIEUR, avec toute la soumission possible, que je suis,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur

I. B. P. MOLIERE.

## LES PERSONNAGES

SGANARELLE. } frères.  
 ARISTE, }  
 ISABELLE, } sœurs.  
 LÉONOR, }  
 LIBETTE, suivante de Léonor.

VALÈRE, amant d'Isabelle.  
 ERGASTE, valet de Valère.  
 LE COMMISSAIRE.  
 LE NOTAIRE.

La scène est à Paris.

## ACTE I

## SCÈNE I

SGANARELLE, ARISTE.

SGAN. Mon frère, s'il vous plaît, ne discourez point tant,

Et que chacun de nous vive comme il l'entend.  
 Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage  
 Et soyez assez vieux pour devoir être sage,  
 Je vous dirai pourtant que mes intentions  
 Sont de ne prendre point de vos corrections,  
 Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,  
 Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

AR. Mais chacun la condamne.

SGAN. Oui, des fous comme vous,  
 Mon frère.

AR. Grand merci : le compliment est  
 doux. 10

SGAN. Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut  
 tout entendre,

Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent  
 reprendre.

AR. Cette farouche humeur, dont la sévérité  
 Fuit toutes les douceurs de la société,  
 A tous vos procédés inspire un air bizarre,  
 Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous bar-  
 bare.

SGAN. Il est vrai qu'à la mode il faut m'assu-  
 jettir,

Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !  
 Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,  
 Monseigneur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous  
 l'êtes 20

D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,  
 Et cela ne vaut point la peine d'en parler),  
 Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,  
 De vos jeunes muguets m'inspirer les manières ?  
 M'obliger à porter de ces petits chapeaux  
 Qui laissent éventer leur débiles cervoaux,  
 Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure  
 Des visages humains ofusque la figure ?  
 De ces petits pourpoints sous les bras se perdants,  
 Et de ces grands collets jusqu'au nombril pen-  
 dants ? 30

De ces manches qu'à table on voit tâter les  
 sauces,

Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ?

De ces souliers mignons, de rubans revêtus,

Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ?

Et de ces grands canons où, comme en des  
 entraves,

On met tous les matins ses deux jambes esclaves.

Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants

Marcher écarquillés ainsi que des volants ?

Je vous plairois, sans doute, équipé de la sorte ;

Et je vous vois porter les sottises qu'on porte. 40

AR. Toujours au plus grand nombre on doit  
 s'accommoder,

Et jamais il ne faut se faire regarder.

L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien  
 sage

Doit faire des habits ainsi que du langage,

N'y rien trop affecter, et sans empressément

Suivre ce que l'usage y fait de changement.

Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode

De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la  
 mode,

Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux

Seront fléchés qu'un autre eût été plus loin  
qu'eux ; 50

Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se  
fonde,

De fuir obstinément ce que suit tout le monde,  
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre  
des fous,

Que du sage parti se voir seul contre tous.

SEAN. Cela sent son vieillard, qui, pour en  
faire accroître,

Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

AR. C'est un étrange fait du soin que vous  
prenez

A me venir toujours jeter mon âge au nez,  
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie

Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie, 60

Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,  
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,

Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,  
Sans se tenir encor malpropre et rechignée.

SEAN. Quoi qu'il en soit, je suis attaché  
fortement

A ne démodre point de mon habillement.  
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,

Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;  
Un beau pourpoint bien long et fermé comme il

faut,  
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ; 70

Un haut-de-chausses fait justement pour ma  
cuisse ;

Des souliers où mes pieds ne soient point au  
supplice,

Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :

Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

## SCÈNE II

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE,  
SGANARELLE.

LÉO., à Isabelle. Je me charge de tout, en  
cas que l'on vous gronde.

LIS., à Isabelle. Toujours dans une chambre  
à ne point voir le monde ?

ISA. Il est ainsi bâti.

LÉO. Je vous en plains, ma sœur.

LIS. Bien vous prend que son frère ait toute  
une autre humeur,

Madame, et le destin vous fut bien favorable  
En vous faisant tomber aux mains du raison-

nable.

ISA. C'est un miracle encor qu'il ne m'ait  
aujourd'hui

Enfermée à la clef ou menée avec lui.

LIS. Ma foi, je l'envoierois au diable avec sa  
fraise,

Et...

SEAN. Où donc allez-vous, qu'il ne vous  
en déplaîse ? 10

LÉO. Nous ne savons encore, et je pressois ma  
sœur

De venir du beau temps respirer la douceur ;  
Mais...

SEAN. Pour vous, vous pouvez aller où bon  
vous semble ;

Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux en-  
semble.

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de  
sortir.

AR. Eh ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SEAN. Je suis votre valet, mon frère.

AR. La jeunesse

Veut...

SEAN. La jeunesse est sotte, et parfois la  
vieillesse.

AR. Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec  
Léonor ?

SEAN. Non pas ; mais avec moi je la crois  
mieux encor. 20

AR. Mais...

SEAN. Mais ses actions de moi doivent  
dépendre,

Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

AR. A celles de sa sœur ai-je un moindre  
intérêt ?

SEAN. Mon Dieu, chacun raisonne et fait  
comme il lui plaît.

Elles sont sans parents, et notre ami leur père  
Nous commit leur conduite à son heure dernière,

Et nous chargeant tous deux ou de les épouser,  
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,

Sur elles, par contrat, nous eut, dès leur enfance,  
Et de père et d'époux donner pleine puissance. 30

D'élever celle-là vous prîtes le souci,  
Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci ;

Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre ;  
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

AR. Il me semble...

SEAN. Il me semble, et je le dis  
tout haut,

Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.  
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante :

Je le vois bien ; qu'elle ait et laquais et sui-  
vante :

J'y consens ; qu'elle coure, aime l'oisiveté,  
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté : 40  
J'en suis fort satisfait. Mais j'entends que la  
miennne

Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ;  
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,  
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;  
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,  
Elle s'applique toute aux choses du ménage,  
A recoudre mon linge aux heures de loisir,  
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir ;  
Qu'aux discours des muguetts elle ferme l'oreille,  
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille. 50  
Enfin la chair est folle, et j'entends tous les  
bruits.

Je ne veux point porter de cornes, si je puis ;  
Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,  
Je prétends corps pour corps pouvoir répondre  
d'elle.

ISA. Vous n'avez pas sujet, que je crois . . .

SEAN. Taisez-vous.

Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

Léo. Quoi donc, Monsieur . . . ?

SEAN. Mon Dieu. Madame,  
sans langage,

Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

Léo. Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SEAN. Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut  
parler net. 60

Vos visites ici ne font que me déplaire,  
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

Léo. Voulez-vous que mon cœur vous parle  
net aussi ?

J'ignore de quel œil elle voit tout ceci ;

Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance ;

Et quoiqu'un même sang nous ait donné nais-  
sance,

Nous sommes bien peu sœurs s'il faut que  
chaque jour

Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

Lis. En effet, tous ces soins sont des choses  
infâmes.

Nommes-nous chez les Turcs pour renfermer les  
femmes ? 70

C'est on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,

Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.  
Notre honneur est, Monsieur, bien sujet à fol-  
blesse,

S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.

Pensez-vous, après tout, que ces précautions  
Servent de quelque obstacle à nos intentions.

Et quand nous nous mettons quelque chose à  
la tête,

Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?

Toutes ces gardes-là sont visions de fous :

Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous. 80

Qui nous gêne se met en un péril extrême,  
Et toujours notre honneur veut se garder lui-  
même.

C'est nous inspirer presque un désir de pécher ;  
Que montrer tant de soins de nous en empêcher ;  
Et si par un mari je me voyois contrainte,  
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SEAN. Voilà, beau précepteur, votre éducation,  
Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

AR. Mon frère, son discours ne doit que  
faire rire.

Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire : 90

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;

On le retient fort mal par tant d'austérité ;

Et les soins défiant, les verrous et les grilles

Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,

Non la sévérité que nous leur faisons voir.

C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,

Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.

En vain sur tous ses pas nous prétendons régner :

Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ; 100

Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se  
donne.

Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne  
A qui, dans les desirs qui pourroient l'assailir,  
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SEAN. Chansons que tout cela.

AR. Soit ; mais je tiens sans cesse

Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,

Reprendre ses défauts avec grande douceur,

Et du nom de vertu ne lui point faire peur.

Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :

Des moindres libertés je n'ai point fait des  
crimes. 110

A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,

Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti.

J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,

Les divertissements, les bals, les comédies ;

Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps

Fort propres à former l'esprit des jeunes gens :

Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre

Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.

Elle aime à dépenser en habits, linge et neuds :

Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses  
vœux ; 120

Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos  
familles,

Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes  
filles.



Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;  
 Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.  
 Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,  
 Et je laisse à son choix liberté tout entière.  
 Si quatre mille écus de rente bien venants,  
 Une grande tendresse et des soins complaisants  
 Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,  
 Réparer entre nous l'inégalité d'âge, 130  
 Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.  
 Je consens que sans moi ses destins soient  
 meilleurs ;

Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,  
 Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SEAN. Hé ! qu'il est doux ce sucre ! c'est tout  
 sucre et tout miel.

AR. Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends  
 grâce au Ciel.

Je ne suivrais jamais ces maximes sévères,  
 Qui font que les enfants comptent les jours des  
 pères.

SEAN. Mais ce qu'en la jeunesse on prend de  
 liberté

Ne se retranche pas avec facilité ; 140  
 Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,  
 Quand il faudra changer sa manière de vie.

AR. Et pourquoi la changer ?

SEAN. Pourquoi ?

AR. Oui.

SEAN. Je ne sais.  
 AR. Y voit-on quelque chose où l'honneur soit  
 blessé ?

SEAN. Quoi ? si vous l'épousez, elle pourra  
 prétendre

Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

AR. Pourquoi non ?

SEAN. Vos desirs lui seront complaisants,  
 Jusques à lui laisser des mouches et rubans ?

AR. Sans doute.

SEAN. A lui souffrir, en cervelle troublée,  
 De courir tous les bals et les lieux d'as-  
 semblée ? 150

AR. Oui vraiment.

SEAN. Et chez vous front les damoiseaux ?

AR. Et quoi donc ?

SEAN. Qui joueront et donneront cadeaux ?

AR. D'accord.

SEAN. Et votre femme entendra les fleurettes ?

AR. Fort bien.

SEAN. Et vous verrez ces visites mu-  
 guettes

D'un œil à témoligner de n'en être point sou ?

AR. Cela s'entend.

SEAN. Allez, vous êtes un vieux fou.

(A Isabelle.)

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infâme.

AR. Je veux m'abandonner à la foi de ma  
 femme,

Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SEAN. Que j'aurai de plaisir si l'on le fait  
 cocu ! 160

AR. J'ignore pour quel sort mon astre m'a  
 fait naître ;

Mais je sais que pour vous, si vous manquez de  
 l'être,

On ne vous en doit point imputer le défaut,  
 Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SEAN. Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela  
 doit plaire

De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉO. Du sort dont vous parlez, je le garantis,  
 moi,

S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi :

Il s'y peut assurer ; mais sachez que mon âme

Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme. 170

LIS. C'est conscience à ceux qui s'assurent en  
 nous ;

Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.

SEAN. Allez, langue maudite, et des plus mal  
 apprises.

AR. Vous vous êtes, mon frère, attiré ces  
 sottises.

Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti  
 Que renfermer sa femme est le mauvais parti.

Je suis votre valet.

SEAN. Je ne suis pas le vôtre.

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour  
 l'autre !

Quelle belle famille ! Un vieillard insensé

Qui fait le dameret dans un corps tout cassé ; 180

Une fille maîtresse et coquette suprême ;

Des valets impudents ; non, la Sagesse même

N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison

A vouloir corriger une telle maison.

Isabelle pourroit perdre dans ces hantises

Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;

Et pour l'en empêcher dans peu nous prétendons

Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

### SCÈNE III

ERGASTE, VALÈRE, SEANARELLE.

VAL. Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorre,  
 Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SEAN. N'est-ce pas quelque chose enfin de  
 surprenant

Que la corruption des mœurs de maintenant !

VAL. Je voudrais l'accoster, s'il est en ma puissance,  
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGAN. Au lieu de voir régner cette sévérité  
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,  
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,  
Ne prend...

VAL. Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERS. Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci :

Passons du côté droit.

SGAN. Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire  
Que des...

VAL. Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGAN. Heu !... J'ai cru qu'on parloit. Aux champs, grâce aux Cieux,

Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERS. Abordez-le.

SGAN. Plait-il ? Les oreilles me cornent.  
Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...  
Est-ce à nous ?

ERS. Approchez.

SGAN. Là, nul godelureau  
Ne vient... Que diable !... Encore ? Que de coups de chapeau !

VAL. Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être ?

SGAN. Cela se peut.

VAL. Mais quoi ? l'honneur de vous connoître

Est un si grand bonheur, est un si doux plaisir,  
Que de vous saluer j'avais un grand desir.

SGAN. Soit.

VAL. Et de vous venir, mais sans nul artifice,

Assurer que je suis tout à votre service.

SGAN. Je le crois.

VAL. J'ai le bien d'être de vos voisins,  
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGAN. C'est bien fait.

VAL. Mais, Monsieur, savez-vous les nouvelles

Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles ?

SGAN. Que m'importe ?

VAL. Il est vrai ; mais pour les nouveautés  
On peut avoir parfois des curiosités.

Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence  
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGAN. Si je veux.

VAL. Avouons que Paris nous fait part  
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part ;

Les provinces auprès sont des lieux solitaires.  
A quoi donc passez-vous le temps ?

SGAN. A mes affaires.

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois

Par trop d'attachement aux sérieux emplois.

Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGAN. Ce qui me plaît.

VAL. Sans doute, on ne peut pas

malou dire :

Cette réponse est juste, et le bon sens paroit

A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.

Si je ne vous croyais l'âme trop occupée,

J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGAN. Serviteur.

## SCÈNE IV

VALÈRE, ERGASTE.

VAL. Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERS. Il a le repart brusque, et l'accueil loupgarou.

VAL. Ah ! j'enrage !

ERS. Et de quoi ?

VAL. De quoi ? C'est que j'enrage

De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,  
D'un dragon surveillant, dont la sévérité

Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERS. C'est ce qui fait pour vous, et sur ces conséquences

Votre amour doit fonder de grandes espérances :  
Apprenez, pour avoir votre esprit raffermi,

Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi, 10  
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères

Ont toujours du galand avancé les affaires.

Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,

Et de profession je ne suis point galant ;

Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie.

Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie

Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux,

Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux.

De ces brutaux fléchés, qui sans raison ni suite

De leurs femmes en tout contrôlent la conduite, 20

Et du nom de mari fièrement se parants

Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.

On en sait, disent-ils, prendre ses avantages ;

Et l'algreur de la dame à ces sortes d'outrages,

Dont la plainte doucement le complaisant témoin,

Fait un champ à pousser les choses assez loin.

En un mot, ce vous est une attente assez belle,  
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VAL. Mais depuis quatre mois que je l'aime  
ardemment,

Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment. 30

ERG. L'amour rend inventif; mais vous ne  
l'êtes guère,

Et si j'avois été...

VAL. Mais qu'aurois-tu pu faire,  
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,  
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets  
Dont, par l'appas flatteur de quelque récompense,  
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERG. Elle ne sait donc pas encore que vous  
l'aimez?

VAL. C'est un point dont mes vœux ne sont  
point informés.

Partout où ce farouche a conduit cette belle,  
Elle m'a toujours vu comme une ombre après  
elle, 40

Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour  
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.  
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut  
apprendre

Si leur langage enfin a pu se faire entendre?

ERG. Ce langage, il est vrai, peut être obscur  
parfois,

S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VAL. Que faire pour sortir de cette peine  
extrême,

Et savoir si la belle a connu que je l'aime?

Dis-m'en quelque moyen.

ERG. C'est ce qu'il faut trouver.  
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver. 50

## ACTE II

### SCÈNE I

ISABELLE, SGANARELLE.

SGAN. Va, je sais la maison, et connois la  
personne

Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISA, à part. O Ciel! sois-moi propice, et se-  
conde en ce jour

Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGAN. Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle  
Valère?

ISA. Oui.

SGAN. Va, sois en repos, rentre et me  
laisse faire;

Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISA. Je fais, pour une fille, un projet bien  
hardi;

Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,  
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse. 10

### SCÈNE II

SGANARELLE, ERGASTE, VALÈRE.

SGAN. Ne perdons point de temps. C'est ici  
qu'il va là?

Bon, je rêve: ho! là! dis-je, ho! là, quelqu'un! ho! là!

Je ne m'étonne pas, après cette lumière,

S'il y venoit tantôt de si douce manière;

Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

Peste soit du gros bœuf, qui pour me faire choir  
Se vient devant mes pas planter comme une  
perche!

VAL. Monsieur, j'ai du regret...

SGAN. Ah! c'est vous que je cherche.

VAL. Moi, Monsieur?

SGAN. Vous. Valère est-il pas votre nom?

VAL. Oui.

SGAN. Je viens vous parler, si vous le  
trouvez bon. 20

VAL. Puis-je être assez heureux pour vous  
rendre service?

SGAN. Non. Mais je prétends, moi, vous rendre  
un bon office,

Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VAL. Chez moi, Monsieur?

SGAN. Chez vous: faut-il tant s'étonner?

VAL. J'en ai bien du sujet, et mon âme ravie  
De l'honneur...

SGAN. Laissons là cet honneur, je vous prie.

VAL. Voulez-vous pas entrer?

SGAN. Il n'en est pas besoin.

VAL. Monsieur, de grâce.

SGAN. Non, je n'ai pas plus loin.

VAL. Tant que vous serez là, je ne puis vous  
entendre.

SGAN. Moi, je n'en veux bouger.

VAL. Eh bien! il se faut rendre. 30  
Vite, puisque Monsieur à cela se résout,  
Donnez un siège ici.

SGAN. Je veux parler debout.

VAL. Vous souffrir de la sorte?...

SGAN. Ah! contrainte effroyable!

VAL. Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGAN. C'en est une que rien ne sauroit égaler,  
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VAL. Je vous obéis donc.

SGAN. Vous ne sauriez mieux faire.  
Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.  
Voulez-vous m'écouter ?

VAL. Sans doute, et de grand cœur.

SGAN. Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur 30

D'une fille assez jeune et passablement belle,  
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?  
VAL. Oui.

SGAN. Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.

Mais, savez-vous aussi, lui trouvant des appas,  
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,  
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VAL. Non.

SGAN. Je vous l'apprends donc, et qu'il est à propos

Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VAL. Qui ? moi, Monsieur ?

SGAN. Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VAL. Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte ? 40

SGAN. Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VAL. Mais encore ?

SGAN. Elle-même.

VAL. Elle ?

SGAN. Elle. Est-ce assez dit ?  
Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,  
Elle vient de m'en faire entière confiance ;  
Et de plus m'a chargé de vous donner avis  
Que depuis que par vous tous ses pas sont suivis,  
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,  
N'a que trop de vos yeux entendu le langage,  
Que vos secrets desirs lui sont assez connus,  
Et que c'est vous donner des soucis superflus 50  
De vouloir davantage expliquer une flamme  
Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VAL. C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait ... ?

SGAN. Oui, pour venir donner cet avis franc et net,

Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,  
Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,  
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,  
A qui pouvoir donner cette commission ;  
Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extrême

L'ont réduite à vouloir se servir de moi-même, 60  
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,  
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,  
Que vous avez assez joué de la prune ;  
Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,

Vous prendrez d'autres soins. Adieu jusqu'au revoir.

Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

VAL. Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure ?

SGAN. Le voilà bien surpris !

ERG., à part. Selon ma conjecture,

Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,  
Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous, 70  
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne  
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGAN., à part. Il en tient comme il faut.

VAL. Tu crois mystérieux ...

ERG. Oui ... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SGAN. Que sa confusion paroît sur son visage !  
Il ne s'attendoit pas sans doute à ce message.  
Appelons Isabelle. Elle montre le fruit

Que l'éducation dans une âme produit :  
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme  
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme. 80

### SCÈNE III

ISABELLE, SGANARELLE.

ISA. J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,  
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;  
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,  
Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

SGAN. Me voilà de retour.

ISA. Hé bien ?

SGAN. Un plein effet  
A suivi tes discours, et ton homme a son fait.  
Il me vouloit nier que son cœur fût malade ;  
Mais lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,  
Il est resté d'abord et muet et confus, 10  
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISA. Ha ! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,

Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGAN. Et sur quel fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISA. Vous n'avez pas été plus tôt hors du logis,

Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,  
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,  
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,  
Est venu me donner un bonjour surprenant,  
Et m'a droit dans ma chambre une boîte jetée  
Qui renferme une lettre en poulet cachetée. 20

J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout ;  
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,  
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SEAN. Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

ISA. Il est de mon devoir de faire promptement

Reporter boîte et lettre à ce maudit amant ;  
Et j'aurais pour cela besoin d'une personne,  
Car d'oser à vous-même . . .

SEAN. Au contraire, mignonne,  
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,  
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi : 30  
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISA. Tenez donc.

SEAN. Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISA. Ah ! Ciel ! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SEAN. Et pourquoi ?

ISA. Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?

Une fille d'honneur doit toujours se défendre  
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre :  
La curiosité qu'on fait lors éclater

Marque un secret plaisir de s'en oûir conter ;  
Et je treuve à propos que toute cachetée  
Cette lettre lui soit promptement reportée, 40

Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui  
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,  
Que ses feux désormais perdent toute espérance,  
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SEAN. Certes elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.

Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi :  
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,  
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISA. Je ne veux pas pourtant gêner votre désir :

La lettre est en vos mains, et vous pouvez  
L'ouvrir. 50

SEAN. Non, je n'ai garde : hélas ! tes raisons  
Sont trop bonnes ;

Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes,  
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,  
Et revenir ici te remettre en repos.

#### SCÈNE IV

SOANARELLE, ERGASTE.

SEAN. Dans quel ravissement est-ce que mon  
cœur nage,  
Lorsque je vois en elle une fille si sage !

C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma  
maison.

Prendre un regard d'amour pour une trahison !  
Recevoir un poulet comme une injure extrême,  
Et le faire au galand reporter par moi-même !  
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,  
Si celle de mon frère en useroit ainsi.  
Ma foi ! les filles sont ce que l'on les fait être.  
Hoh !

ERG. Qu'est-ce ?

SEAN. Tenez, dites à votre maître 20  
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor  
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,  
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.  
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée :  
Il connoitra l'état que l'on fait de ses feux,  
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

#### SCÈNE V

ALÈRE, ERGASTE.

VAL. Que vient de te donner cette farouche  
bête ?

ERG. Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette  
boîte

On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,  
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux ;  
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait  
rendre :

Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

#### LETTRE.

'Cette lettre vous surprendra sans doute, et  
l'on peut trouver bien hardi pour moi et le  
dessein de vous l'écrire et la manière de vous la  
faire tenir ; mais je me vois dans un état à  
ne plus garder de mesures. La juste horreur  
d'un mariage dont je suis menacée dans six  
jours me fait hasarder toutes choses ; et dans  
la résolution de m'en affranchir par quelque  
vole que ce soit, j'ai cru que je devois plutôt  
vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas  
pourtant que vous soyez redevable de tout à ma  
mauvaise destinée : ce n'est pas la contrainte où  
je me treuve qui a fait naître les sentiments que  
j'ai pour vous ; mais c'est elle qui en précipite  
le témoignage, et qui me fait passer sur des  
formalités où la bienséance du sexe oblige. Il  
ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt,  
et j'attends seulement que vous m'ayez marqué

les intentions de votre amour pour vous faire savoir la résolution que j'ai prise ; mais surtout songez que le temps presse, et que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot.'

Eas. Hé bien ! Monsieur, le tour est-il d'original ?

Pour une jeune fille, elle n'en sait pas mal ! De ces ruses d'amour la croiroit-on capable ?

VAL. Ah ! Je la trouve là tout à fait adorable. 10

Ce trait de son esprit et de son amitié Accroît pour elle encor mon amour de moitié ; Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

Eas. La dupe vient ; songez à ce qu'il vous faut dire.

# SCÈNE VI

SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

SGAN. Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édit

Par qui des vêtements le luxe est interdit ! Les peines des maris ne seront plus si grandes. Et les femmes auront un frein à leurs demandes. Oh ! que je sais au Roi bon gré de ces décrets !

Et que, pour le repos de ces mêmes maris, Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie Comme de la guilpue et de la broderie ! J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément. Afin que d'Isabelle il soit lu hautement ; 10 Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée, Le divertissement de notre après-soupée.

Envoyez-vous encor, Monsieur aux blonds cheveux,

Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?

Vous pensez bien trouver quelque jeune coquette,

Friande de l'intrigue, et tendre à la fleurlette ?

Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux :

Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.

Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage :

Prenez vivée ailleurs, et trouvez-moi bagage. 20

VAL. Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,

Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand ;

Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,

De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGAN. Il est vrai, c'est folie.

VAL. Ainsi n'aurois-je pas Abandonné mon cœur à suivre ses appas, Si j'avois pu savoir que ce cœur misérable Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGAN. Je le crois.

VAL. Je n'ai garde à présent d'espérer : Je vous cède, Monsieur, et c'est sans murmurer. 30

SGAN. Vous faites bien.

VAL. Le droit de la sorte l'ordonne ; Et de tant de vertus brille votre personne, Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGAN. Cela s'entend.

VAL. Oui, oui, je vous quitte la place. Mais je vous prie au moins (et c'est la seule grâce, Monsieur, que vous demande un misérable amant Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment).

Je vous conjure donc d'assurer Isabelle Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle, 40

Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGAN. Oui.

VAL. Que, ne dépendant que du choix de mon âme,

Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,

Si les destins, en vous, qui captives son cœur, N'opposent un obstacle à cette juste ardeur.

SGAN. Fort bien.

VAL. Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire

Que jamais ses appas sortent de ma mémoire ; Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,

Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir ; 50

Et que si quelque chose étouffe mes poursuites, C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGAN. C'est parler sagement ; et je vais de ce pas

Lui faire ce discours, qui ne la choque pas.

Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte Que de votre cerveau cette passion sorte.

Adieu.

ERG. La dupe est bonne.

SGAN. Il me fait grand pitié, Ce pauvre malheureux trop rempli d'amitié ; Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête. 60

## SCÈNE VII

SGANARELLE, ISABELLE.

SGAN. Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,

Au poulet renvoyé sans se décaucher :  
Il perd toute espérance enfin, et se retire.  
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire  
Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé  
À rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,  
Et que, ne dépendant que du choix de son âme,  
Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,  
Si les destins, en moi, qui captive ton cœur,  
N'opposent un obstacle à cette juste ardeur ;  
Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire  
Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;  
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,  
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir ;  
Et que si quelque chose étouffe sa poursuite,  
C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.  
Ce sont ses propres mots ; et loin de le blâmer,  
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISA, bas. Ses feux ne trompent point une  
secrète croyance,  
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence. 20

SGAN. Que dis-tu ?

ISA. Qu'il m'est dur que vous plaigiez si fort

Un homme que je hais à l'égal de la mort ;  
Et que si vous m'aimiez autant que vous le dites,  
Vous sentiriez l'affront que me font les poursuites.

SGAN. Mais il ne savoit pas tes inclinations ;  
Et par l'honnêteté de ses intentions  
Son amour ne mérite...

ISA. Est-ce les avoir bonnes,  
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?  
Est-ce être homme d'honneur de former des  
desseins

Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos  
mains ? 30

Comme si j'étois fille à supporter la vie  
Après qu'on m'aurait fait une telle infamie.

SGAN. Comment ?

ISA. Oui, oui : j'ai su que ce traître  
d'amant

Parle de m'obtenir par un enlèvement ;  
Et j'ignore pour moi les pratiques secrètes  
Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites  
De me donner la main dans huit jours au plus tard,  
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part ;

Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée  
Qui doit à votre sort unir ma destinée. 40

SGAN. Voilà qui ne vaut rien.

ISA. Oh ! que pardonnez-moi !  
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour  
moi...

SGAN. Il a tort, et ceci passe la raillerie.

ISA. Allez, votre douceur entretient sa folie.  
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,  
Il craindroit vos transports et mon ressentiment ;  
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée  
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée ;  
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,  
La croyance qu'il est dans mon cœur bien  
reçu, 50

Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en  
croie,

Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGAN. Il est fou.

ISA. Devant vous il sait se déguiser.  
Et son intention est de vous amuser.  
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.  
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,  
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans  
l'honneur

Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,  
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises  
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises ! 60

SGAN. Va, ne redoute rien.

ISA. Pour moi, je vous le di,  
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,  
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire  
Des persécutions d'un pareil téméraire,  
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui  
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGAN. Ne t'afflige point tant ; va, ma petite  
femme,  
Je m'en vais le trouver et lui chanter sa gamme.

ISA. Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit  
en vain,

Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son  
dessein, 70

Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entre-  
prendre,

J'ose le défier de me pouvoir surprendre,  
Enfin que sans plus perdre et soupirs et moments,  
Il doit savoir pour vous quels sont mes senti-  
ments,

Et que si d'un malheur il ne veut être cause,  
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGAN. Je dirai ce qu'il faut.

ISA. Mais tout cela d'un ton  
Qui marque que mon cœur lui paraît tout de bon.

SGAN. Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISA. J'attends votre retour avec impatience. So-  
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir :  
Je languis quand je suis un moments sans vous voir.

SGAN. Va, pouponne, mon cœur, je reviens  
tout à l'heure.

Est-il une personne et plus sage et meilleure ?  
Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir  
De trouver une femme au gré de mon désir !  
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient  
faites,

Et non comme j'en sais, de ces franches coquettes,  
Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris  
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes  
maris.

Holà ! notre galant aux belles entreprises !

## SCÈNE VIII

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VAL. Monsieur, qui vous ramène en ce lieu ?

SGAN. Vos sottises.

VAL. Comment ?

SGAN. Vous savez bien de quoi je veux  
parler.

Je vous croyais plus sage, à ne vous rien celer.

Vous venez m'amuser de vos belles paroles,

Et conservez sous main des espérances folles.

Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter,

Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.

N'avez-vous point de honte, étant ce que vous  
êtes,

De faire en votre esprit les projets que vous faites,

De prétendre enlever une fille d'honneur,

Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

VAL. Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange  
nouvelle ?

SGAN. Ne dissimulons point : je la tiens d'Isa-  
belle,

Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,

Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,

Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,

Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence,

Et que vous causerez de terribles éclats

Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VAL. S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens  
d'entendre,

J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à pré-  
tendre :

Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,

Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.

SGAN. Si ? Vous en doutez donc, et prenez  
pour des feintes

Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes ?

Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur ?

J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.

Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,

Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

## SCÈNE IX

ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE.

ISA. Quoi ? vous me l'amenez ! Quel est votre  
déssein ?

Prenez-vous contre moi ses intérêts en main ?

Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,

M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites ?

SGAN. Non, mamie, et ton cœur pour cela  
m'est trop cher.

Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,

Croit que c'est moi qui parle et te fais par adresse

Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse ;

Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,

Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISA. Quoi ? mon âme à vos yeux ne se montre

pas toute,

Et de mes vœux encore vous pouvez être en doute ?

VAL. Oui, tout ce que Monsieur de votre part  
m'a dit,

Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :

J'ai douté, je l'avoue ; et cet arrêt suprême,

Qui décide du sort de mon amour extrême,

Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser

Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISA. Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous

surprendre :

Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait enten-  
dre ;

Et je les tiens fondés sur assez d'équité,

Pour en faire éclater toute la vérité.

Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,

Que le sort offre ici deux objets à ma vue

Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,

De mon cœur agité font tous les mouvements.

L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,

A toute mon estime et toute ma tendresse ;

Et l'autre, pour le prix de son affection,

A toute ma colère et mon aversion.

La présence de l'un m'est agréable et chère,

J'en reçois dans mon âme une allégresse entière ;

Et l'autre par sa vue inspire dans mon cœur

De secrets mouvements et de haine et d'horreur.



Me voir femme de l'un est toute mon envie ;  
Et plutôt qu'être à l'autre on m'ôteroit la vie.  
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,  
Et trop longtemps languir dans ces rudes tour-  
ments :

Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,  
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance, 40  
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort  
D'un supplice pour moi plus affreux que la  
mort.

SEAN. Oui, mignonne, je songe à remplir ton  
attente.

ISA. C'est l'unique moyen de me rendre con-  
tente.

SEAN. Tu la seras dans peu.

ISA. Je sais qu'il est honteux  
Aux filles d'exprimer si librement leurs vœux.

SEAN. Point, point.

ISA. Mais en l'état où sont mes destinées,  
De telles libertés doivent m'être données ;

Et je puis sans rougir faire un aveu si doux  
A celui que déjà je regarde en époux. 50

SEAN. Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de  
mon âme.

ISA. Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver  
sa flamme.

SEAN. Oui, tiens, baise ma main.

ISA. Que sans plus de soupçons  
Il conclue un hymen qui fait tous mes desirs,  
Et révoque en ce lieu la foi que je lui donne  
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

SEAN. Hal ! hal ! mon petit nez, pauvre petit  
bouchon,

Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond :  
Va, chut ! Vous le voyez, je ne lui fais pas dire :  
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire. 60

VAL. Eh bien ! Madame, eh bien ! c'est s'ex-  
pliquer assez :

Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,  
Et je saurai dans peu vous ôter la présence  
De celui qui vous fait si grande violence.

ISA. Vous ne me sauriez faire un plus char-  
mant plaisir ;

Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,  
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte...

SEAN. Eh ! eh !

ISA. Vous offensé-je en parlant de la sorte ?  
Fais-je...

SEAN. Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela ;  
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà, 70

Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISA. Je n'en puis trop montrer en pareille  
rencontre.

VAL. Oui, vous serez contente ; et dans trois  
jours vos yeux

Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISA. A la bonne heure. Adieu.

SEAN. Je plains votre infortune ;  
Mais...

VAL. Non, vous n'entendez de mon cœur  
plainte aucune :

Madame assurément rend justice à tous deux,

Et je vais travailler à contenter ses vœux.

Adieu.

SEAN. Pauvre garçon ! sa douleur est  
extrême.

Tenez, embrassez-moi : c'est un autre elle-  
même. 80

## SCÈNE X

ISABELLE, SEANABELLE.

SEAN. Je le tiens fort à plaindre.

ISA. Allez, il ne l'est point.

SEAN. Au reste, ton amour me touche au  
dernier point,

Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense :  
C'est trop que de huit jours pour ton impatience ;

Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler...  
ISA. Dès demain ?

SEAN. Par pudeur tu feins d'y reculer ;  
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,

Et tu voudrais déjà que la chose fût faite

ISA. Mais...

SEAN. Pour ce mariage allons tout préparer.

ISA. O Ciel, inspire-moi ce qui peut le parer ! 10

## ACTE III

## SCÈNE I

ISABELLE.

Oui, le trépas cent fois me semble moins à  
craindre

Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;  
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs

Doit trouver quelque grâce auprès de mes cen-  
seurs.

Le temps presse, il fait nuit : allons, sans crainte  
aucune,

A la foi d'un amant commettre ma fortune.

## SCÈNE II

SGANARELLE, ISABELLE.

SGAN. Je reviens, et l'on va pour demain de ma part...

ISA. O Ciel !

SGAN. C'est toi, mignonne ? Où vas-tu donc si tard ?

Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée, Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée ; Et tu m'avois prié même que mon retour T'y souffrit en repos jusques à demain jour.

ISA. Il est vrai ; mais...

SGAN. Et quoi ?

ISA. Vous me voyez confuse, Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGAN. Quoi donc ? Que pourroit-ce être ?

ISA. Un secret surprenant : C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,

Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée, M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGAN. Comment ?

ISA. L'eût-on pu croire ? elle aime cet amant

Que nous avons banni.

SGAN. Valère ?

ISA. Éperdument : C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de même ;

Et vous pouvez juger de sa puissance extrême, Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici Me découvrir à moi son amoureux souci, Me dire absolument qu'elle perdra la vie Si son âme n'obtient l'effet de son envie, 20 Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs Dans un secret commerce entretenaient leurs cœurs,

Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,

Donné de s'épouser une foi mutuelle...

SGAN. La vilaine !

ISA. Qu'ayant appris le désespoir Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir, Elle vient me prier de souffrir que sa flamme Puisse rompre un départ qui lui percerait l'âme, Entretenir ce soir cet amant sous mon nom Par la petite rue où ma chambre répond, 30 Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne, Quelques doux sentiments dont l'appas le retienne,

Et ménager enfin pour elle adroitement Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGAN. Et tu trouves cela... ?

ISA. Moi ? J'en suis courroucée. Quoi ? ma sœur, si je dit, êtes-vous insensée ?

Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour, D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance ? 40

SGAN. Il le mérite bien, et j'en suis fort ravi.

ISA. Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes ; Mais elle m'a fait voir de si pressants desirs, A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs, Tant dit qu'au désespoir je porterois son âme Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme, Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit ; Et pour justifier cette intrigue de nuit, 50

Où me faisoit du sang relâcher la tendresse, J'allois faire avec moi venir coucher Lucrèce, Dont vous me vantiez tant les vertus chaque jour ; Mais vous m'avez surprises avec ce prompt retour.

SGAN. Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.

J'y pourrais consentir à l'égard de mon frère ; Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors ; Et celle que je dois honorer de mon corps Non-seulement doit être et pudique et bien née, Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée. 60 Allons chasser l'infâme, et de sa passion...

ISA. Ah ! vous lui donneriez trop de confusion ; Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre Du peu de retenue où j'ai su me contraindre. Puisque de son dessein je dois me départir Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGAN. Eh bien ! fais.

ISA. Mais surtout cachez-vous, je vous prie. Et sans lui dire rien daignez voir sa sortie.

SGAN. Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports ;

Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors, 70 Je veux, sans différer, aller trouver mon frère : J'aurai jolè à courir lui dire cette affaire.

ISA. Je vous conjure donc de ne me point nommer.

Bonsoir ; car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGAN. Jusqu'à demain, ma mie. En quelle impatience

Suis-je de voir mon frère et lui conter sa chance ! Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus, Et je n'en voudrais pas tenir vingt bons écus.

ISA, dans la maison. Oui, de vos déplaissais  
l'atteinte m'est sensible ;

Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est im-  
possible : 80

Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de  
hasard.

Adieu : retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SEAN. La voilà qui, je crois, peste de belle  
sorte :

De peur qu'elle revint, fermons à clef la porte.

ISA. O Ciel, dans mes desseins ne m'aban-  
donnez pas !

SEAN. Oh pourra-t-elle aller ? Suivons un peu  
ses pas.

ISA. Dans mon trouble, du moins la nuit me  
favorise.

SEAN. Au logis du galant, quelle est son entre-  
prise ?

## SCÈNE III

VALÈRE, SGANARELLE, ISABELLE.

VAL. Oui, oui, je veux tenter quelque effort  
cette nuit

Pour parler . . . Qui va là ?

ISA. Ne faites point de bruit,

Valère : on vous prévient, et je suis Isabelle.

SEAN. Vous en avez menti, chienne, ce n'est  
pas elle :

De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois ;

Et tu prends fausement et son nom et sa voix.

ISA. Mais à moins de vous voir, par un saint  
hyménée . . .

VAL. Oui, c'est l'unique but où tend ma  
destinée ;

Et je vous donne ici ma foi que dès demain

Je vais où vous voudrez recevoir votre main. 10  
SEAN. Pauvre sot qui s'abuse !

VAL. Entrez en assurance :

De votre Argus dupé je brave la puissance ;

Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,

Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SEAN. Ah ! je te promets bien que je n'ai pas  
envie

De te l'ôter, l'infâme à ses feux asservie,

Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,

Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.

Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :

La mémoire du père, à bon droit respectée, 20

Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,

Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.

Hola !

## SCÈNE IV

SGANARELLE, LE COMMISSAIRE, NOTAIRE,  
ET SUITE.

LE COMMISSAIRE. Qu'est-ce ?

SEAN. Salut, Monsieur le  
Commissaire.

Votre présence en robe est ici nécessaire :

Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE. Nous sortions . . .

SEAN. . . Il s'agit d'un  
fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE. Quoi ?

SEAN. D'aller là dedans, et d'y  
surprendre ensemble

Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen  
assemble :

C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,

Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.

Elle sort de famille et noble et vertueuse,

Mais . . .

LE COMMISSAIRE. Si c'est pour cela, la ren-  
contre est heureuse, 10

Puisque ici nous avons un notaire.

SEAN. Monsieur ?

LE NOTAIRE. Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE. De plus homme  
d'honneur.

SEAN. Cela s'en va sans dire. Entrez dans  
cette porte,

Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte.

Vous serez pleinement contenté de vos soins ;

Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE. Comment ? vous croyez donc  
qu'un homme de justice . . .

SEAN. Ce que j'en dis n'est pas pour taxer  
votre office.

Je vais faire venir mon frère promptement.

Faites que le flambeau m'éclaire seulement. 20

Je vais le réjouir, cet homme sans colère.

Hola !

## SCÈNE V

ARISTE, SGANARELLE.

AR. Qui frappe ? Ah ! ah ! que voulez-vous,  
mon frère ?

SEAN. Venez, beau directeur, suranné damo-  
seau :

On veut vous faire voir quelque chose de beau,

AR. Comment ?

SEAN. Je vous apporte une bonne nouvelle.

AR. Quoi ?

SEAN. Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?

AR. Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je croi,

Au bal chez son amie.

SEAN. Eh ! oui, oui ; suivez-moi, Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

AR. Que voulez-vous conter ?

SEAN. Vous l'avez bien stylée : ' Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ; 10 On gagne les esprits par beaucoup de douceur ; Et les soins défilants, les verrous et les grilles Ne font pas la vertu des femmes ni des filles ; Nous les portons au mal par tant d'austérité, Et leur sexe demande un peu de liberté.' Vraiment, elle en a pris tout son souf, la rusée, Et la vertu chez elle est fort humanisée.

AR. Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SEAN. Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien ;

Et je ne voudrais pas pour vingt bonnes pistoles 20 Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles. On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit :

L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

AR. Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SEAN. L'énigme est que son bal est chez Monsieur Valère ;

Que de nuit je l'ai vue y conduire ses pas, Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

AR. Qui ?

SEAN. Léonor.

AR. Cessons de railler, je vous prie.

SEAN. Je raille ? ... Il est fort bon avec sa raillerie !

Pauvre esprit, je vous dis, et vous redis encor 30 Que Valère chez lui tient votre Léonor, Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

AR. Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SEAN. Il ne le croira pas encore en l'ayant vu. J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guère Quand on n'a pas cela.

AR. Quoi ? vous voulez, mon frère...

SEAN. Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement :

Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;

Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée 40 N'avait pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

AR. L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,

A cet engagement elle eût pu consentir, Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance, Montré toujours pour elle entière complaisance, Et qui cent fois ai fait des protestations De ne jamais gêner ses inclinations ?

SEAN. Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.

J'ai fait venir déjà commissaire et notaire : Nous avons intérêt que l'hymen prétendu 50 Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ; Car je ne pense pas que vous soyez si lâche, De vouloir l'épouser avecque cette tache, Si vous n'avez encor quelques raisonnements Pour vous mettre au-dessus de tous les berne-ments.

AR. Moi je n'aurai jamais cette foiblesse extrême

De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.

Mais je ne saurois croire enfin...

SEAN. Que de discours

Allons : ce procès-là continueroit toujours.

## SCÈNE VI

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SEANABELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE. Il ne faut mettre ici nulle force en usage,

Messieurs ; et si vos vœux ne vont qu'au mariage, Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser.

Tous deux également tendent à s'épouser ;

Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde, A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

AR. La fille...

LE COMMISSAIRE. Est renfermée, et ne veut point sortir

Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

## SCÈNE VII

LE COMMISSAIRE, VALÈRE, LE NOTAIRE, SEANABELLE, ARISTE.

VAL., à la fenêtre. Non, Messieurs ; et per-sonne ici n'aura l'entrée

Que cette volonté ne m'ait été montrée.

Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir  
En vous signant l'avou qu'on peut vous faire  
voir.

Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,  
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;  
Sinon, faites état de m'arracher le jour  
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SEAN. Non, nous ne songeons pas à vous  
séparer d'elle.

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle: 10  
Profitions de l'erreur.

AR. Mais est-ce Léonor...?

SEAN. Taisez-vous.

AR. Mais...

SEAN. Paix donc.

AR. Je veux savoir...

SEAN. Encore?

Vous taisez-vous? vous dis-je.

VAL. Enfin, qu'il lui aille,  
Isabelle a ma foi; j'ai de même la sienne,  
Et ne suis point un choix, à tout examiner,  
Que vous soyez reçus à faire condamner.

AR. Ce qu'il dit là n'est pas...

SEAN. Taisez-vous, et  
pour cause.

Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,  
Nous consentons tous deux que vous soyez  
l'époux

De celle qu'à présent on trouvera chez vous. 20  
LE COMMISSAIRE. C'est dans ces termes-là que  
la chose est conque,

Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point vu.  
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VAL. J'y consens de la sorte.

SEAN. Et moi, je le veux fort.

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon  
frère:

L'honneur vous appartient.

AR. Mais quel? tout ce mystère...

SEAN. Diantre! que de façons! Signez, pauvre  
butor.

AR. Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SEAN. N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si  
c'est elle,

De la laisser tous deux à leur foi mutuelle? 30

AR. Sans doute.

SEAN. Signez donc: j'en fais de même aussi.

AR. Soit: je n'y comprends rien.

SEAN. Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE. Nous allons revenir.

SEAN. Or ça, je vais  
vous dire

La fin de cette intrigue.

## SCÈNE VIII

LÉONOR, LINETTE, SGANARELLE, ARISTE.

Léo. O l'étrange martyre!  
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux!  
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LES. Chacun d'eux près de vous veut se rendre  
agréable.

Léo. Et moi, je n'ai rien vu de plus insupport-  
able;

Et je préférerois le plus simple entretien  
A tous les contes bleus de ces discours de rien.  
Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,  
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde  
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais gogue-  
nard, 10

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;  
Et moi d'un tel vieillard je prise plus le zèle  
Que tous les beaux transports d'une jeune  
cervelle.

Mais n'aperçois-je pas...?

SEAN. Oui, l'affaire est ainsi.

Ah! je la vois paroître, et la servante aussi.

AR. Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me  
plaindre:

Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,  
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté

De laisser à vos vœux leur pleine liberté;

Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage, 20

De fol comme d'amour à mon insu s'engage.

Je ne me repens pas de mon doux traitement;

Mais votre procédé me touche assurément;

Et c'est une action que n'a pas méritée

Cette tendre amitié que je vous ai portée.

Léo. Je ne sais pas sur quoi vous tenes ce  
discours;

Mais croyez que je suis de même que toujours,  
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,

Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,

Et que si vous voulez satisfaire mes vœux, 30

Un saint nœud dès demain nous unira nous deux.

AR. Dessus quel fondement venez-vous donc,  
mon frère...?

SEAN. Quoi? vous ne sortez pas du logis de  
Valère?

Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui?  
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

Léo. Qui vous a fait de moi de si belles  
peintures

Et prend soin de forger de telles impostures?

## SCÈNE IX

ISABELLE, VALÈRE, LE COMMISSAIRE, LE  
NOTAIRE, ÉBÉASTE, LISETTE, LÉONOR,  
SGANARELLE, ARISTE.

ISA. Ma sœur, je vous demande un généreux  
pardon,

Si de mes libertés j'ai taché votre nom.

Le pressant embarras d'une surprise extrême

M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :

Votre exemple condamne un tel emportement ;

Mais le sort nous traita nous deux diversement.

Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire  
excuse :

Je vous sers beaucoup plus que je ne vous  
abuse.

Le Ciel pour être joints ne nous fit pas tous  
deux :

Je me suis reconnue indigne de vos vœux ; 20

Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un  
autre,

Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VAL. Pour moi, je mets ma gloire et mon bien  
souverain

A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main.

AR. Mon frère, doucement il faut boire la  
chose :

D'une telle action vos procédés sont cause ;

Et je vois votre sort malheureux à ce point,  
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra  
point.

LIS. Par ma foi, je lui sais bon gré de cette  
affaire,

Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire. 20

LÉO. Je ne sais si ce trait se doit faire estimer ;

Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERS. Au sort d'être cocu son ascendant  
l'expose,

Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGAN. Non, je ne puis sortir de mon étonne-  
ment ;

Cette déloyauté confond mon jugement ;

Et je ne pense pas que Satan en personne

Puïsse être si méchant qu'une telle friponne.

J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà :

Malheureux qui se fie à femme après cela ! 30

La meilleure est toujours en malice féconde ;

C'est un sexe engendré pour damner tout le  
monde.

J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,

Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERS. Bon.

AR. Allons tous chez moi. Venez,  
Seigneur Valère.

Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LIS. Vous, si vous connoissez des maris loup-  
garous,

Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

# LES FÂCHEUX

## COMÉDIE

---

### ÉPÎTRE

---

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie, et c'est une espèce de Fâcheux assez insupportable qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTÉ en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à VOTRE MAJESTÉ que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre grâce du succès de cette comédie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont VOTRE MAJESTÉ honore d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y ajouter un caractère de Fâcheux dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-même, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit où VOTRE MAJESTÉ me commanda de travailler : j'avois une joie à lui obéir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses ; et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTÉ dans les grands emplois ; mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits ; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin, qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

I. B. P. MOLIERE.

## AVERTISSEMENT

JAMAIS entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de l'âcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville, et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de resta. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; et pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets asses aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuva, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée, et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler ; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornements qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi ; et comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits : de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie ; mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité ; et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et s'adressant au Roi, avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue, et l'agréable Nalade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits, et qui servent de prologue.



## PERSONNAGES

ÉRASTE.  
LA MONTAGNE.  
ALCIDOR.  
ORPHISE.  
LYSANDRE.  
ALCANDRE.  
ALCIPPE.  
ORANTE.

CLYMÈNE.  
DORANTE.  
CARITIDÈS.  
ORMIN.  
FILINTE.  
DAMIS.  
L'ESPINÉ.  
LA RIVIÈRE ET DEUX CAMARADES.

## ACTE I

## SCÈNE I

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

Ér. Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,  
Pour être de Fâcheux toujours assassiné !  
Il semble que partout le sort me les adresse,  
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;  
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui ;  
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,  
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie  
Qui m'a pris à dîné de voir la comédie,  
Ôti, pensant m'égayer, j'ai misérablement  
Trouvé de mes péchés le rude châtimement. 10  
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,  
Car je m'en sens encor tout ému de colère.  
J'étois sur le théâtre, en humeur d'écouter  
La pièce, qu'à plusieurs j'avois osé vanter ;  
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence,  
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagan-  
gance,  
Un homme à grands canons est entré brusque-  
ment,  
En criant : 'Hohé-ho ! un siège promptement !'  
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,  
Dans le plus bel endroit à la pièce troublée. 20  
Hé ! mon Dieu ! nos François, si souvent redressés,  
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,

Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes  
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,  
Et confirmons ainsi par des éclats de fous  
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?  
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,  
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;  
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,  
Et traversant encor le théâtre à grands pas, 30  
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,  
Au milieu du devant il a planté sa chaise,  
Et de son large dos morguant les spectateurs,  
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.  
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte :  
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,  
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,  
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.  
'Ha ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,  
Comment te portes-tu ? Souffre que je t'em-  
brasse.' 40  
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté  
Que l'on me vit connu d'un pareil événement.  
Je l'étois peu pourtant ; mais on en voit paroltre,  
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,  
Dont il faut au salut les baisers esmyer,  
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.  
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,  
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.  
Chacun le mandisoit ; et moi, pour l'arrêter :  
'Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter. 50  
— Tu n'as point vu ceci, Marquis ? Ah ! Dieu me damne,  
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;

Je sais par quelles loix un ouvrage est parfait,  
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.  
La-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,  
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire ;  
Et jusques à des vers qu'il en avoit par cœur,  
Il me les récitait tout haut avant l'acteur.  
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,  
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ; 60  
Car les gens du bel air, pour agir galamment,  
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.  
Je rendois grâce au Ciel, et croyois de justice  
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;  
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,  
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est  
attaché,

M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,  
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,  
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,  
Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand  
cœur. 70

Je le remerciois doucement de la tête,  
Minutant à tous coups quelque retraite honnête ;  
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :  
'Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé ;'  
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche :  
'Marquis, allons au Cours faire voir ma galèche ;  
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair  
En fait à mon faiseur faire une du même air.'  
Moi de lui rendre grâce, et pour mieux m'en  
défendre,

De dire que j'avois certain repas à rendre. 80  
'Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,  
Et manque au maréchal, à qui j'avois promis.

— De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu  
forte,

Pour oser y prier des gens de votre sorte.

— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,  
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;  
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.

— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est  
injure...

— Tu te moques, Marquis : nous nous connoissons  
tous,

Et je trouve avec toi des passe-temps plus  
doux. 90

Je pestois contre moi, l'âme triste et confuse  
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,  
Et ne savois à quoi je devois recourir  
Pour sortir d'une peine à me faire mourir,  
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,  
Et comblé de laquais et devant et derrière,  
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,  
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,

Mon Importun et lui courant à l'embrassade  
Ont surpris les passants de leur brusque incar-  
tade ; 100

Et tandis que tous deux étoient précipités  
Dans les convulsions de leurs civilités,  
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,  
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,  
Et maudit ce Fâcheux, dont le zèle obstiné  
M'étoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONT. Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs  
de la vie :

Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie.  
Le Ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses Fâcheux,  
Et les hommes seroient sans cela trop heu-  
reux. 110

Éa. Mais de tous mes Fâcheux le plus fâcheux  
encore,

C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,  
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne  
d'espoir,

Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.  
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,  
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONT. L'heure d'un rendez-vous d'ordi-  
naire s'étend,

Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

Éa. Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour  
extrême

D'un rien se fait un crime envers celle que  
j'aime. 120

LA MONT. Si ce parfait amour, que vous  
prouvez si bien,

Se fait vers votre objet un grand crime de rien,  
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,  
En revanche lui fait un rien de tous vos crimes.

Éa. Mais, tout de bon, crois-tu que je sois  
d'elle aimé ?

LA MONT. Quoi ? vous doutez encor d'un amour  
confirmé... ?

Éa. Ah ! c'est malaisément qu'en pareille  
matière

Un cœur bien enflammé prend assurance entière :  
Il craint de se flatter, et dans ses divers soins,  
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le  
moins. 130

Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONT. Monsieur, votre rabat par devant  
se sépare.

Éa. N'importe.

LA MONT. Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

Éa. Ouf ! tu m'étrangles, fat ; laisse-le comme  
il est.

LA MONT. Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉR. Sottise sans pareille !  
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté  
l'oreille.

LA MONT. Vos canons...

ÉR. Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONT. Ils sont tout chiffonnés.

ÉR. Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONT. Accordez-moi du moins, pour grâce  
singulière,

De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pous-  
sière. 140

ÉR. Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe  
par là.

LA MONT. Le voulez-vous porter fait comme  
le voilà ?

ÉR. Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONT. Ce seroit conscience.

ÉR. après avoir attendu. C'est assez.

LA MONT. Donnez-vous un peu de patience.

ÉR. Il me tue.

LA MONT. En quel lieu vous êtes-vous  
fourré ?

ÉR. T'es-tu de ce chapeau pour toujours  
emparé ?

LA MONT. C'est fait.

ÉR. Donne-moi donc.

LA MONT., laissant tomber le chapeau. Hay !

ÉR. Le voilà par terre :

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONT. Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉR. Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras, 150  
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire  
A force de vouloir trancher du nécessaire !

## SCÈNE II

ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉR. Mais vols-je pas Orphise ? Oui, c'est elle  
qui vient.

Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient ?

(Il la salue comme elle passe, et elle, en  
passant, détourne la tête.)

Quoi ? me voir en ces lieux devant elle paroître,  
Et passer en feignant de ne me pas connoître !  
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONT. Monsieur, je ne dis rien, de peur  
d'être fâcheux.

ÉR. Et c'est l'être en effet que de ne me rien  
dire

Dans les extrémités d'un si cruel martyre.

Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.

Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ? 10  
Dis-moi ton sentiment.

LA MONT. Monsieur, je veux me taire,  
Et ne desire point trancher du nécessaire.

ÉR. Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs  
pas,

Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONT., revenant. Il faut suivre de loin ?

ÉR. Oui.

LA MONT., revenant. Sans que l'on me voie  
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'en-  
voie ?

ÉR. Non, tu feras bien mieux de leur donner  
avis

Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONT., revenant. Vous trouverai-je ici ?

ÉR. Que le Ciel te confonde.

Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du  
monde ! 20

(La Montagne s'en va.)

Ah ! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux  
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !  
Je pensois y trouver toutes choses propices,  
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des  
supplices.

## SCÈNE III

LYSANDRE, ÉRASTE.

LYS. Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont  
reconnu,

Cher Marquis, et d'abord je suis à toi venu.

Comme à de mes amis, il faut que je te chante

Certain air que j'ai fait de petite courante,

Qui de toute la cour contente les experts,

Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.

J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi  
passable,

Et fais figure en France assez considérable ;

Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,

N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis. 10

La, la, hem, hem, écoute avec soin, je te prie.

(Il chante sa courante.)

N'est-elle pas belle ?

ÉR. Ah !

LYS. Cette fin est jolie.

(Il recommence la fin quatre ou cinq fois de  
suite.)

Comment la trouves-tu ?

ÉR. Fort belle assurément.

LYS. Les pas que j'en ai faits n'ont pas  
moins d'agrément,

Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Érate les figures de la femme.)  
Tiens, l'homme passe ainsi; puis la femme repasse;

Ensemble; puis on quitte, et la femme vient là.  
Voilà ce petit trait de feinte que voilà?  
Ce fleur-de-lis? ces coups courant après la belle?  
Dos à dos; face à face, en se pressant sur elle. 20  
(Après avoir achevé.)

Que t'en semble, Marquis?

Ér. Tous ces pas-là sont fins.

Lys. Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

Ér. On le voit.

Lys. Les pas donc...?

Ér. N'ont rien qui ne surprenne.

Lys. Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

Ér. Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

Lys. Eh bien! donc, ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avais dessus moi ces paroles nouvelles,  
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

Ér. Une autre fois.

Lys. Adieu: Baptiste le trècher

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher. 30

Nous avons pour les airs de grandes sympathies,  
Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va chantant toujours.)

Ér. Ciel! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,

De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,  
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances  
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences?

## SCÈNE IV

LA MONTAGNE, ÉRATE.

LA MONT. Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

Ér. Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité:

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,  
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONT. Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,

Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.

Bien que de s'emporter on ait de justes causes,  
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

Ér. Hélas! je te l'avoue, et déjà cet aspect  
A toute ma colère imprime le respect. 10

## SCÈNE V

ORPHISE, ÉRATE, LA MONTAGNE.

ORPH. Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse:

Serait-ce ma présence, Érate, qui vous blesse?  
Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? et sur quels déplaisirs,

Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

Ér. Hélas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,

Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?

Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet

Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?

Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue

Passer...

ORPH., riant. C'est de cela que votre âme est émue? 10

Ér. Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.

Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,  
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,  
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPH. Certes il en faut rire, et confesser ici  
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.

L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,

Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire,

Un de ces importuns et sots officieux

Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux, 20

Et viennent aussitôt avec un doux langage

Vous donner une main contre qui l'on enrage.

J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,

Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main;

Je m'en suis promptement dé faite de la sorte,

Et j'ai pour vous trouver rentré par l'autre porte.

Ér. A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,  
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi?

ORPH. Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,

Quand je me justifie à vos plaintes frivoles. 30

Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté....

Ér. Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté;  
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,

Tout ce que vous aures la bonté de me dire.

Trompez, si vous voulez, un malheureux amant:  
J'aurai pour vous respect jusques au monument.

Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,  
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;  
Où, je souffrirai tout de vos divins appas ;  
J'en mourrai ; mais enfin je ne m'en plaindrai  
pas. 40

ORPH. Quand de tels sentiments régneront  
dans votre âme,  
Je saurai de ma part...

## SCÈNE VI

ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCAN. Marquis, un mot. Madame.  
De grâce, pardonnez si je suis indiscret,  
En osant, devant vous, lui parler en secret.  
Avec peine, Marquis, je te fais la prière ;  
Mais un homme vient là de me rompre en visière,  
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,  
Qu'à l'heure de ma part tu l'aïlles appeler :  
Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie  
Que je te le rendrais en la même monnoie.

Éra., après avoir un peu demeuré sans parler.  
Je ne veux point ici faire le capitain ; 10  
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan ;  
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe  
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,  
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté  
Le refus de mon bras me puisse être imputé.  
Un duel met les gens en mauvaise posture,  
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture :  
Il sait faire obéir les plus grands de l'État,  
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.  
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le  
faire ; 20  
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui  
déplaire ;

Je me fais de son ordre une suprême loi :  
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.  
Je te parle, Vicomte, avec franchise entière,  
Et suis ton serviteur en toute autre matière.  
Adieu. (Inquante fois au diable les Fâcheux !  
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONT. Je ne sais.

Éra. Pour savoir où la belle est  
allée,  
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette  
allée.

## ACTE II

## SCÈNE I

ÉRASTE.

Mes Fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?  
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.  
Je les suis, et les trouve ; et pour second martyre  
Je ne saurois trouver celle que je desiré.  
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,  
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.  
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y pro-  
diguent,  
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fa-  
tiguent !  
Le soleil balaise fort, et je suis étonné  
Que mon valet encor ne soit point retourné. 10

## SCÈNE II

ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIP. Bonjour.

Éra. Eh quoi ? toujours ma flamme  
divertie !

ALCIP. Console-moi, Marquis, d'une étrange  
partie

Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-  
Bouvain,

A qui je donnerois quinze points et la main.  
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,  
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,  
Un coup assurément à se pendre en public.  
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un  
pic :

Je donne. Il en prend six, et demande à  
refaire ;

Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien  
faire. 10

Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur),  
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,  
Et quitte, comme au point alloit la politique,  
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.  
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,  
Qui me fait justement une quinte major.  
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise  
extrême,

Des bas carreaux sur table étale une sixième.  
J'en avois écarté la dame avec le roi ;

Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi, 20

Et croyais bien du moins faire deux points uniques.

Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,  
Et jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras  
De ne savoir lequel garder de mes deux as.  
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble ;  
Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,  
Et par un six de cœur je me suis vu capot,  
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.  
Morbleu ! fais-moi raison de ce coup effroy-  
able :

A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ? 30  
Ér. C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands  
coups du sort.

ALCIP. Parbleu ! tu jugeras toi-même si j'ai  
tort,  
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;  
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je  
porte.

Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,  
Et voici . . .

Ér. J'ai compris le tout par ton récit,  
Et vois de la justice au transport qui t'agite ;  
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte :  
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIP. Qui moi ? J'aurai toujours ce coup-là  
sur le cœur, 40  
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de ton-  
nerre.

Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.  
(*Il s'en va, et prêt à rentrer, il dit par réflexion :*)  
Un six de cœur ! deux points !

Ér. En quel lieu sommes-  
nous ?

De quelque part qu'on tourne, on ne voit que  
des fous.

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

### SCÈNE III

LA MONTAGNE, ÉRASTE.

LA MONT. Monsieur, je n'ai pu faire une autre  
diligence.

Ér. Mais me rapportes-tu quelque nouvelle  
enfin ?

LA MONT. Sans doute ; et de l'objet qui fait  
votre destin  
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous  
dire.

Ér. Et quoi ? déjà mon cœur après ce mot  
soupire :  
Parle.

LA MONT. Souhaites-vous de savoir ce que  
c'est ?

Ér. Oui, dis vite.

LA MONT. Monsieur, attendez, s'il vous  
plaît.

Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

Ér. Prends-tu quelque plaisir à me tenir en  
peine ?

LA MONT. Puisque vous desirez de savoir  
promptement 10

L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,  
Je vous dirai . . . Ma foi, sans vous vanter mon zèle,  
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;  
Et si . . .

Ér. Peste soit fait de tes digressions !

LA MONT. Ah ! il faut modérer un peu ses  
passions ;

Et Sénèque . . .

Ér. Sénèque est un sot dans ta bouche,  
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me  
touche.

Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONT. Pour contenter vos vœux,  
Votre Orphise . . . Une bête est là dans vos  
cheveux.

Ér. Laisse.

LA MONT. Cette beauté de sa part vous fait  
dire . . . 20

Ér. Quoi ?

LA MONT. Devinez.

Ér. Sais-tu que je ne veux  
pas rire ?

LA MONT. Son ordre est qu'en ce lieu vous  
devez vous tenir,

Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,  
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,  
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

Ér. Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu  
choisir.

Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,  
Laisse-moi méditer : j'ai dessein de lui faire  
Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.  
(*Il se promène en rêvant.*)

### SCÈNE IV

ORANTE, CLYMÈNE, ÉRASTE.

Or. Tout le monde sera de mon opinion.

CLY. Croyez-vous l'emporter par obstination ?

Or. Je pense mes raisons meilleures que les  
vôtres.

CLY. Je voudrais qu'on eût les unes et les  
autres.

Or. J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant :

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grâce, un mot : souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,  
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments  
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits  
amants. 10

Éa. C'est une question à valider difficile,

Et vous devez chercher un juge plus habile.

Or. Non : vous nous dites là d'inutiles chan-  
sons ;

Votre esprit fait du bruit, et nous vous con-  
noissons :

Nous savons que chacun vous donne à juste  
titre ...

Éa. Hé ! de grâce ...

Or. En un mot, vous serez notre arbitre :  
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous  
donner.

Clv. Vous retenez ici qui vous doit con-  
damner ;

Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,  
Monsieur à mes raisons donnera la victoire. 20

Éa. Que ne puis-je à mon traître inspirer le  
souci

D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

Or. Pour moi, de son esprit j'ai trop bon  
témoignage,

Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.  
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,  
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

Clv. Ou, pour mieux expliquer ma pensée et  
la vôtre,

Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un  
autre.

Or. Pour moi, sans contredit, je suis pour le  
dernier.

Clv. Et dans mon sentiment, je tiens pour le  
premier. 30

Or. Je crois que notre cœur doit donner son  
suffrage

A qui fait éclater du respect davantage.

Clv. Et moi, que si nos vœux doivent paroître  
au jour,

C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

Or. Oui ; mais on voit l'ardeur dont une âme  
est saisie

Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

Clv. Et c'est mon sentiment, que qui s'attache  
à nous

Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

Or. Fi ! ne me parlez point, pour être amants,  
Clymène,

De ces gens dont l'amour est fait comme la  
haine, 40

Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,  
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;  
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport  
anime,

Des moindres actions cherche à nous faire un  
crime,

En soumet l'innocence à son aveuglement,

Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement ;

Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,  
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,

Et lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjou-  
ment,

Veulent que leurs rivaux en soient le fonde-  
ment ; 50

Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zèle,  
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,  
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,  
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.  
Moi, je veux des amants que le respect inspire,  
Et leur soumission marque mieux notre empire.

Clv. Fi ! ne me parlez point, pour être vrais  
amants,

De ces gens qui pour nous n'ont nuls emporte-  
ments,

De ces tièdes galans, de qui les cœurs paisibles  
Tiennent déjà pour eux les choses infailibles, 60  
N'ont point peur de nous perdre, et laissent  
chaque jour

Sur trop de confiance endormir leur amour,

Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,

Et laissent un champ libre à leur persévérance.

Un amour si tranquille excite mon courroux.

C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;

Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa  
flamme,

Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,

Et par de prompts transports donne un signe  
éclatant

De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend. 70

On s'applaudit alors de son inquiétude,  
Et s'il nous fait parfois un traitement trop rude,

Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,

S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,

Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous dé-  
plaître,

Est un charme à calmer toute notre colère.

Or. Si pour vous plaire il faut beaucoup  
d'emportement,

Je sais qui vous pourroit donner contentement ;

Et je connois des gens dans Paris plus de quatre  
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à  
battre. 80

CLY. Si pour vous plaire il faut n'être jamais  
jaloux,

Je sais certaines gens fort commodes pour vous,  
Des hommes en amour d'une humeur si souf-  
frante,

Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de  
trente.

OR. Enfin par votre arrêt vous devez déclarer  
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

ÉR. Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en  
puis défaire,

Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire ;  
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,  
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien  
mieux. 90

CLY. L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

ÉR. Suffit, j'en suis quitte.  
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

# SCÈNE V

ORPHISE, ÉRASTE.

ÉR. Que vous tardez, Madame, et que  
j'éprouve bien...!

ORPH. Non, non, ne quittez pas un si doux  
entretien.

A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,  
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉR. Sans sujet contre moi voulez-vous vous  
aigrir,

Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?  
Ha ! de grâce, attendez...

ORPH. Laissez-moi, je vous prie,  
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

(Elle sort.)

ÉR. Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et  
Fâcheux

C'inspirent à troubler les plus chers de mes  
vœux ! 10

Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,  
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

# SCÈNE VI

DORANTE, ÉRASTE.

DOR. Ha ! Marquis, que l'on voit de Fâcheux  
tous les jours,

Venir de nos plaisirs interrompre le cours !

Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,  
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te  
fasse.

ÉR. Je cherche ici quelqu'un, et ne puis  
m'arrêter.

DOR., le retenant. Parbleu, chemin faisant, je  
te le veux conter.

Nous étions une troupe assez bien assortie,  
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;  
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,  
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêt. 10  
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,  
Je voulais, pour bien faire, aller au bois moi-  
même ;

Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts  
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix-  
cors ;

Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques  
j'arrête,

Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.

Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,  
Et déjeunions en hâte avec quelques crûs frais,  
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,  
Montant superbement sa jument poulinière, 20  
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,  
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,  
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,  
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.

Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous  
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.  
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne  
D'un porteur de huchet qui mal à propos  
sonne,

De ces gens qui, suivis de dix hourettes galeux,  
Disent 'ma mente,' et font les chasseurs merveil-  
leux ! 30

Sa demande reçue et ses vertus prises,  
Nous avons été tous frapper à nos brisées.

A trois longueurs de trait, tayaut ! voilà d'abord  
Le cerf donné aux chiens. J'appelle, et sonne  
fort.

Mon cerf débuche, et passe une assez longue  
plaine,

Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,  
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justau-  
corps.

Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors  
La vieille meute ; et moi, je prends en diligence  
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉR. Non, je pense. 40

DOR. Comment ? C'est un cheval aussi bon  
qu'il est beau,

Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.



Je te laisse à penser si sur cette matière  
 Il voudroit me tromper, lui qui me considère :  
 Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,  
 Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait :  
 Une tête de barbe, avec l'étoile nette ;  
 L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;  
 Point d'épaules non plus qu'un lièvre ; court-

jointé,  
 Et qui fait dans son port voir sa vivacité ; 50  
 Des pieds, morbleu ! des pieds ! le rein double (à  
 vrai dire,

J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;  
 Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau  
 semblant,  
 Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en trem-

blant)  
 Un croupe en largeur à nulle autre pareille,  
 Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;  
 Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,  
 Au retour d'un cheval amené pour le Roi.  
 Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine  
 De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ; 60  
 Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,  
 A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar.  
 Une heure là dedans notre cerf se fait battre.  
 J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à  
 quatre ;

Enfin jamais chasseur nese vit plus joyeux.  
 Je le relance seul, et tout alloit des mieux,  
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :  
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre,  
 Et je les vois, Marquis, comme tu peux penser,  
 Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer. 70  
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;  
 Il empaume la voie ; et moi, je sonne et crie :  
 'A Finaut ! à Finaut !' J'en revois à plaisir  
 Sur une taupinière, et resonance à loisir.  
 Quelques chiens revenoient à moi, quand pour  
 disgrâce

Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard  
 passe.

Mon étourdi se met à sonner comme il faut,  
 Et crie à pleine voix 'tayaut ! tayaut ! tayaut !'  
 Mes chiens me quittent tous, et vont à ma  
 pécure ;

J'y pousse, et j'en revois dans le chemin  
 encore ; 80

Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,  
 Que je connus le change et sentis un grand deuil.  
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences  
 Des pinceaux de mon cerf et de ses connoissances,  
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,  
 Que c'est le cerf de meute ; et par ce différend

Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en  
 enrage,

Et pestant de bon cœur contre le personnage,  
 Je pousse mon cheval et par haut et par bas,  
 Qui ploit des gaulis aussi gros que les bras : 90  
 Je ramène les chiens à ma première voie,  
 Qui vont, en me donnant une excessive joie,  
 Requerir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.  
 Ils le relancent ; mais ce coup est-il prévu ?  
 A te dire le vrai, cher Marquis, il m'assomme :  
 Notre cerf relancé va passer à notre homme,  
 Qui croyant faire un trait de chasseur fort vanté,  
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté  
 Lui donne justement au milieu de la tête,  
 Et de fort loin me crie : 'Ah ! j'ai mis bas la  
 bête !' 100

A-t-on jamais parlé de pistoleta, bon Dieu !  
 Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le  
 lieu,

J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,  
 Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,  
 Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,  
 Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

Ér. Tu ne pouvois mieux le faire, et ta prudence  
 est rare ;

C'est ainal des Fâcheux qu'il faut qu'on se  
 sépare.

Adieu.

Don. Quand tu voudras, nous irons  
 quelque part,

Où nous ne craignons point de chasseur cam-  
 pagnard. 110

Ér. Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai  
 patience.

Cherchons à m'excuser avecque diligence.

## ACTE III

### SCÈNE I

#### ÉRASTE, LA MONTAGNE.

Ér. Il est vrai, d'un côté, mes soins ont  
 réussi,

Cet adorable objet enfin s'est adouci ;  
 Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres  
 sévères

Ont contre mon amour redoublé leurs colères.  
 Oui, Damis, son tuteur, mon plus rude Fâcheux,  
 Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes  
 vœux,

A son aimable nièce a défendu ma vue,  
Et veut d'un autre époux la voir demain pour-  
vue.

Orphise toutefois, malgré son désaveu,  
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu ; 10  
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle  
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.  
L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;  
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des dou-  
ceurs ;

Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,  
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.  
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu  
près ;

Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONT. Suivrai-je vos pas ?

ÉR. Non : Je craindrois que  
peut-être

A quelques yeux suspects tu me fisses con-  
noître. 20

LA MONT. Mais...

ÉR. Je ne le veux pas.

LA MONT. Je dois suivre  
vos lois ;

Mais au moins si de loin...

ÉR. Te tairas-tu, vingt fois ?  
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode  
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

## SCÈNE II

CARITIDÈS, ÉRASTE.

CAR. Monsieur, le temps répugne à l'honneur  
de vous voir :

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir ;  
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,  
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :  
Au moins, Messieurs vos gens me l'assurent  
ainsi ;

Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.  
Encore est-ce un grand heur dont le destin  
m'honore,

Car deux moments plus tard, je vous manquais  
encore.

ÉR. Monsieur, souhaitez-vous quelque chose  
de moi ?

CAR. Je m'acquiesce, Monsieur, de ce que je  
vous doi, 10  
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire  
Si...

ÉR. Sans tant de façons, qu'avez-vous à  
me dire ?

CAR. Comme le rang, l'esprit, la générosité,  
Que chacun vante en vous...

ÉR. Oui, je suis fort vanté.  
Passons, Monsieur.

CAR. Monsieur, c'est une peine extrême  
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-  
même ;

Et toujours près des grands on doit être intro-  
duit

Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,  
Dont la bouche écoutée avecque poids débite  
Ce qui peut faire voir notre petit mérite. 20

Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits  
Vous eussent pu, Monsieur, dire ce que je suis.

ÉR. Je vois assez, Monsieur, ce que vous  
pouvez être,

Et votre seul abord le peut faire connoître.

CAR. Oui, je suis un savant charmé de vos  
vertus,

Non pas de ces savants dont le nom n'est  
qu'en us :

Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine ;  
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure  
mine :

Et pour en avoir un qui se termine en es,

Je me fais appeler Monsieur Caritidès. 30

ÉR. Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à  
dire ?

CAR. C'est un placet, Monsieur, que je vou-  
drois vous lire,

Et que, dans la posture où vous met votre  
emploi,

J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ÉR. Hé ! Monsieur, vous pouvez le présenter  
vous-même.

CAR. Il est vrai que le Roi fait cette grâce  
extrême ;

Mais par ce même excès de ses rares bontés,  
Tant de méchants placets, Monsieur, sont pré-  
sentés,

Qu'ils étouffent les bons ; et l'espoir où je fonde,  
Est qu'on donne le mien quand le Prince est  
sans monde. 40

ÉR. Eh bien ! vous le pouvez, et prendre votre  
temps.

CAR. Ah ! Monsieur, les huissiers sont de  
terribles gens !

Ils traitent les savants de faquins à nasardes,  
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.  
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer  
Pour jamais de la cour me feroient retirer,

Si je n'avois conçu l'espérance certaine  
Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.  
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉR. Eh bien ! donnez-moi donc : je le pré-  
senterai. 50

CAR. Le voici ; mais au moins oyez-en la  
lecture.

ÉR. Non...

CAR. C'est pour être instruit : Monsieur,  
je vous conjure.

AU ROI.

'SIRE,

'Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle  
et très-savant sujet et serviteur, Caritides, Fran-  
çois de nation, Grec de profession, ayant con-  
sidéré les grands et notables abus qui se com-  
mettent aux inscriptions des enseignes des  
maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et  
autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce  
que certains ignorants compositeurs desdites  
inscriptions renversent, par une barbare, pern-  
cieuse et détestable orthographe, toute sorte de  
sens et raison, sans aucun égard d'étymologie,  
analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au  
grand scandale de la république des lettres, et  
de la nation françoise, qui se décrie et déshonore  
par lesdits abus et fautes grossières envers les  
étrangers, et notamment envers les Allemands,  
curieux lecteurs et inspectateurs desdites in-  
scriptions, ...'

ÉR. Ce placet est fort long, et pourroit bien  
s'écarter...

CAR. Ah ! Monsieur, pas un mot ne s'en peut  
retrancher.

ÉR. Achevez promptement.

(*Caritides continue.*)

'... supplie humblement Votre Majesté de créer,  
pour le bien de son État et la gloire de son  
empire, une charge de contrôleur, intendant,  
correcteur, réviseur, et restaurateur général des-  
dites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant,  
tant en considération de son rare et éminent  
savoir, que des grands et signalés services qu'il  
a rendus à l'État et à Votre Majesté en faisant  
l'anagramme de Votredite Majesté en françois,  
latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe...'

ÉR., l'interrompant. Fort bien. Donnez-le vite,  
et faites la retraite :

Il sera vu du Roi ; c'est une affaire faite.

CAR. Hélas ! Monsieur, c'est tout que montrer  
mon placet.

Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;

Car comme sa justice en toute chose est grande,  
Il ne pourra jamais refuser ma demande. 60  
Au reste, pour porter au ciel votre renom,  
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom ;  
J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche  
Dans les deux bouts du vers et dans chaque  
hémistiche.

ÉR. Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Car-  
itides.

Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.  
J'aurois dans d'autres temps bien ri de sa  
sottise...

### SCÈNE III

ORMIN, ÉRASTE.

ORM. Bien qu'une grande affaire en ce lieu me  
conduise,

J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉR. Fort bien ; mais dépêchons, car je veux  
m'en aller.

ORM. Je me doute à peu près que l'homme  
qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite :  
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,  
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.  
Au Mall, à Luxembourg et dans les Tulleries,  
Il fatigue le monde avec ses rêveries ;  
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien 10  
De tous ces savants qui ne sont bons à rien.

Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,  
Puisque je viens, Monsieur, faire votre fortune.

ÉR. Voici quelque souffleur, de ces gens qui  
n'ont rien,

Et vous viennent toujours promettre tant de bien.  
Vous avez fait, Monsieur, cette bête pierre  
Qui peut seule enrichir tous les rois de la  
terre ?

ORM. La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !  
Dieu me garde, Monsieur, d'être de ces fous-là !  
Je ne me repais point de visions frivoles, 20  
Et je vous porte ici les solides paroles  
D'un avis que pour vous je veux donner au Roi,  
Et que tout cacheté je conserve sur moi :  
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,  
Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;  
Non de ces jeux d'avis, dont les prétentions  
Ne parlent que de vingt ou trente millions ;  
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,  
En peut donner au Roi quatre cents de bon conte,  
Avec facilité, sans risque, ni soupçon, 30  
Et sans fouler le peuple en aucune façon :

Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,  
Et que du premier mot on trouvera faisable.  
Où, pourvu que par vous je puisse être poussé...

Ér. Soit, nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORM. Si vous me promettiez de garder le silence,  
Je vous découvrirais cet avis d'importance.

Ér. Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORM. Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,

Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre. 40

Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

C'est avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,  
Est que...

Ér. D'un peu plus loin, et pour cause,  
Monsieur.

ORM. Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,

Que de ces ports de mer le Roi tous les ans tire.  
Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,  
Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,  
En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.  
Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,  
Et si...

Ér. L'avis est bon, et plaira fort au Roi. 50  
Adieu : nous nous verrons.

ORM. Au moins, appuyez-moi  
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

Ér. Oui, oui.

ORM. Si vous voulez me prêter deux pistoles,

Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,  
Monsieur...

Ér. Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix

De tous les Importuns je pusse me voir quitte !

Voyez quel contre-temps prend ici leur visite !

Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.

Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir ?

# SCÈNE IV

FILINTE, ÉRASTE.

FIL. Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

Ér. Quoi ?

FIL. Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

Ér. A moi ?

FIL. Que te sert-il de le dissimuler ?

Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler ;

Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,

Je te viens contre tous faire offre de service.

Ér. Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais...

FIL. Tu ne l'avoueras pas ; mais tu sors sans valeta.

Demeure dans la ville, ou gagne la campagne.

Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne. 10

Ér. Ah ! j'enrage !

FIL. A quel bon de te cacher de moi ?

Ér. Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FIL. En vain tu t'en défends.

Ér. Que le Ciel me foudroie,

Si d'aucun démenté...

FIL. Tu penses qu'on te croie ?

Ér. Eh ! mon Dieu, je te dis, et ne déguise point,

Que...

FIL. Ne me crois pas dupe, et crèdule à ce point.

Ér. Veux-tu m'obliger ?

FIL. Non.

Ér. Laisse-moi, je te prie.

FIL. Point d'affaire, Marquis.

Ér. Une galanterie

En certain lieu ce soir...

FIL. Je ne te quitte pas ;

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas. 20

Ér. Parbleu ! puisque tu veux que j'ai une querelle,

Je consens à l'avoir pour contenter ton sèle :

Ce sera contre toi, qui me fais enrager,

Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FIL. C'est fort mal d'un ami recevoir le service :

Mais puisque je vous rends un si mauvais office,

Adieu : videz sans moi tout ce que vous aurez.

Ér. Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !

Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée. 30

# SCÈNE V

DAMIS, L'ESPION, ÉRASTE, LA RIVIERRE.

DA. Quoi ? malgré moi le traître espère l'obtenir ?

Ah ! mon juste courroux le saura prévenir.

ÉR. J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.

Quoi ? toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

DA. Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,

Doit voir ce soir chez elle Éraсте sans témoins.

LA RIV. Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?

Approchons doucement, sans nous faire connaître.

DA. Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,

Il faut de mille coups percer son traître sein. 10

Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire, Pour les mettre en embûche aux lieux que je

desire, Afin qu'au nom d'Éraсте on soit prêt à venger

Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager, A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu

l'appelle,

Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIV., l'attaquant avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,

Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ÉR., mettant l'épée à la main.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse

De secourir ici l'oncle de ma maîtresse. 20

Je suis à vous, Monsieur.

DA., après leur fuite. O Ciel ! par quel secours

D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours ?

A qui suis-je obligé d'un si rare service ?

ÉR. Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DA. Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?

Est-ce la main d'Éraсте... ?

ÉR. Oui, oui, Monsieur, c'est moi,

Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,

Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DA. Quoi ? celui dont j'avais résolu le trépas Est celui qui pour moi vient d'employer son

30

Ah ! c'en est trop : mon cœur est contraint de se rendre ;

Et quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre, Ce trait si surprenant de générosité

Doit étouffer en moi toute animosité. Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.

Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ; Et pour la condamner par un éclat fameux,

Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

## SCÈNE VI

ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE, SUITE.

ORPH., venant avec un flambeau d'argent à la main.

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable... ?

DA. Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable, Puisque après tant de vœux que j'ai blâmés en

vous, C'est elle qui vous donne Éraсте pour époux. Son bras a repoussé le trépas que j'évite,

Et je veux envers lui que votre main m'acquitte. ORPH. Si c'est pour lui payer ce que vous lui

devez, J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉR. Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,

Qu'en ce ravissement je doute si je veille. 10

DA. Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,

Et que nos violons viennent nous réjouir. (Comme les violons veulent jouer, on frappe fort

à la porte.)

ÉR. Qui frappe là si fort ? L'ÉR. Monsieur, ce sont des masques,

Qui portent des crinins et des tambours de Basques.

(Les masques entrent, qui occupent toute la place.)

ÉR. Quoi ? toujours des Fâcheux ! Holà ! suisses, ici !

Qu'on me fasse sortir ces gradins que voici.

FIN DES FÂCHEUX.

# L'ECOLE DES FEMMES

## COMÉDIE

---

### ÉPÎTRE

---

A MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre ; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur qui seroit en ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, sur le titre de *L'ECOLE DES FEMMES*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, MADAME, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées ; et quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux ; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde ; et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

J. B. MOLIÈRE.

## PRÉFACE

BIEN des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire, n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi, dans cette impression, quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres ; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir ; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même ; et je fus étonné que, deux jours après, il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la *Critique*, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

## LES PERSONNAGES

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.  
 AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par  
*Arnolphe.*  
 HORACE, amant d'Agnès.  
 ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.  
 CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.  
 ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde  
 ORONTE, père d'Horace, et grand ami  
 d'Arnolphe.

La scène est dans une place de ville.

## ACTE I

## SCÈNE I

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRY. Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARN. Oui, je veux terminer la chose dans demain.

CHRY. Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble,

Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble :  
 Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?  
 Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;

Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,  
 Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARN. Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous

Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;

Et votre front, je crois, veut que du mariage  
 Les cornes soient partout l'insaisissable apanage.

CHRY. Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant,

Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.

Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie

Dont cent pauvres maris ont souffert la furie ;  
 Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits  
 Que de votre critique on ait vus garantis ;

Car vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,

De faire cent éclats des intrigues secrètes . . . 20  
 ARN. Fort bien : est-il au monde une autre ville aussi

Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?

Est-ce qu'on n'en voit pas, de toutes les espèces,  
 Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?  
 L'un amasse du bien, dont sa femme fait part  
 A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;

L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,

Voit faire tous les jours des présents à sa femme,

Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,  
 Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu. 30

L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;

L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,  
 Et voyant arriver chez lui le damoiseau,

Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.

L'une de son galant, en adroite femelle,  
 Fait fausse confidence à son époux fidèle,

Qui dort en sûreté sur un pareil appas,  
 Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;

L'autre, pour se purger de sa magnificence,  
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ; 40

Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,  
 Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.



Enfin, ce sont partout des sujets de satire ;  
Et comme spectateur ne puis-je pas en rire ?  
Puis-je pas de nos sots ... ?

CHRYA. Oui ; mais qui rit d'autrui  
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.  
J'entends parler le monde ; et des gens se dé-  
lassent

A venir débiter les choses qui se passent ;  
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je  
suis,  
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits. 50  
J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occur-  
rences

Je puisse condamner certaines tolérances,  
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement  
Ce que d'aucuns maris souffrent paisiblement,  
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;  
Car enfin il faut craindre un revers de satire,  
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas  
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.  
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout  
mène,

Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine, 60  
Après mon procédé, je suis presque certain  
Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;  
Et peut-être qu'encore j'aurai cet avantage,  
Que quelques bonnes gens diront que c'est dom-  
mage.

Mais de vous, cher compère, il en est autrement :  
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.  
Comme sur les maris accusés de souffrance  
De tout temps votre langue a daubé d'importance,  
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,  
Vous devez marcher droit pour n'être point  
berné ; 70

Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,  
Garde qu'aux carrefours on ne vous tympanise,  
Et ...

ARN. Mon Dieu, notre ami, ne vous tour-  
mentez point :

Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.  
Je sais les tours rusés et les subtiles trames  
Dont pour nous en planter savent user les  
femmes,

Et comme on est dupé par leurs dextérités.  
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;  
Et celle que j'épouse a toute l'innocence  
Qui peut sauver mon front de maligne in-  
fluence. 80

CHRYA. Et que prétendez-vous qu'une sottie,  
on un mot ...

ARN. Épouser une sottie est pour n'être point  
sot.

Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;  
Mais une femme habile est un mauvais présage ;  
Et je sais ce qu'il coûte à de certains gens  
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.  
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle  
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,  
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,  
Et que visiteroient marquis et beaux esprits, 90  
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,  
Je serois comme un saint quo pas un ne ré-  
clame ?

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit  
haut ;

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.  
Je prétends que la mienne, en clartés peu sub-  
lime,

Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;  
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon  
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : 'Qu'y  
met-on ?'

Je veux qu'elle réponde : 'Une tarte à la crème' ;  
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance ex-  
trême ; 100

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRYA. Une femme stupide est donc votre  
marotte ?

ARN. Tant, que j'aimerois mieux une laide  
bien sottie

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYA. L'esprit et la beauté ...

ARN. L'honnêteté suffit.

CHRYA. Mais comment voulez-vous, après tout,  
qu'une bête

Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?  
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,  
D'avoir toute sa vie une bête avec soi, 110  
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre  
idée

La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?  
Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;  
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;  
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,  
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARN. A ce bel argument, à ce discours pro-  
fond,

Ce que Pantagruel à Panurge répond :  
Pressez-moi de me joindre à femme autre que  
sottie,

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ; 120  
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,  
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYA. Je ne vous dis plus mot.

LES PERSONNAGES

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.  
AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par  
Arnolphe.  
HORACE, amant d'Agnès.  
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.  
CHRYSSALDE, ami d'Arnolphe.  
ENRIQUE, beau-frère de Chryssalde  
ORONTE, père d'Horace, et grand ami  
d'Arnolphe.

La scène est dans une place de ville.

ACTE I

SCÈNE I

CHRYSSALDE, ARNOLPHE.

CHRY. Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARN. Oui, je veux terminer la chose dans demain.

CHRY. Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble,

Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble :  
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?  
Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;

Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,  
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARN. Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous

Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;

Et votre front, je crois, veut que du mariage  
Les cornes soient partout l'infailible apanage.

CHRY. Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant,

Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.

Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie

Dont cent pauvres maris ont souffert la furie ;  
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits  
Que de votre critique on ait vos garantis ;

Car vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,

De faire cent éclats des intrigues secrètes . . . 20  
ARN. Fort bien : est-il au monde une autre ville aussi

Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?  
Est-ce qu'on n'en voit pas, de toutes les espèces,  
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?  
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part  
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;  
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,

Voit faire tous les jours des présents à sa femme,  
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,  
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu. 30  
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;

L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,  
Et voyant arriver chez lui le damoiseau,  
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.

L'une de son galant, en adroite femelle,  
Fait fausse confidence à son époux fidèle,  
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,  
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;

L'autre, pour se purger de sa magnificence,  
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ; 40

Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,  
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.

Enfin, ce sont partout des sujets de satire ;  
Et comme spectateur ne puis-je pas en rire ?  
Puis-je pas de nos sots ... ?

CHRYA. Oui ; mais qui rit d'autrui  
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.  
J'entends parler le monde ; et des gens se dé-  
lassent

A venir débiter les choses qui se passent ;  
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je  
suis,  
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits. 50  
J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occur-  
rences

Je puisse condamner certaines tolérances,  
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement  
Ce que d'aucuns maris souffrent paisiblement,  
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;  
Car enfin il faut craindre un revers de satire,  
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas  
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.  
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout  
mène,

Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine, 60  
Après mon procédé, je suis presque certain  
Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;  
Et peut-être qu'encore j'aurai cet avantage,  
Que quelques bonnes gens diront que c'est dom-  
mage.

Mais de vous, cher compère, il en est autrement :  
Je vous le dis encore, vous risquez diablement.  
Comme sur les maris accusés de souffrance  
De tout temps votre langue a daubé d'importance,  
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,  
Vous devez marcher droit pour n'être point  
berné ; 70

Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,  
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,  
Et ...

ARN. Mon Dieu, notre ami, ne vous tour-  
mentez point :

Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.  
Je sais les tours rusés et les subtiles trames  
Dont pour nous en planter savent user les  
femmes,

Et comme on est dupé par leurs dextérités.  
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;  
Et celle que j'épouse a toute l'innocence  
Qui peut sauver mon front de maligne in-  
fluence. 80

CHRYA. Et que prétendez-vous qu'une sotte,  
en un mot ...

ARN. Épouser une sotte est pour n'être point  
sot.

Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;  
Mais une femme habile est un mauvais préage ;  
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens  
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.  
Moi, j'irois me charger d'une spiriuelle  
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,  
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,  
Et que visiteroient marquis et beaux esprits, 90  
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,  
Je serois comme un saint que pas un ne ré-  
clame ?

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit  
haut ;

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.  
Je prétends que la mienne, en clartés peu sub-  
lime,

Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;  
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon  
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : 'Qu'y  
met-on ?'

Je veux qu'elle réponde : 'Une tarte à la crème' ;  
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance ex-  
trême ; 100

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRYA. Une femme stupide est donc votre  
marotte ?

ARN. Tant, que j'aimerois mieux une laide  
bien sotte

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.  
CHRYA. L'esprit et la beauté ...

ARN. L'honnêteté suffit.

CHRYA. Mais comment voulez-vous, après tout,  
qu'une bête

Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?  
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,  
D'avoir toute sa vie une bête avec soi. 110  
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre  
idée

La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?  
Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;  
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;  
Et la stupidité au sien peut manquer d'ordinaire,  
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARN. A ce bel argument, à ce discours pro-  
fond,

Ce que Pantagruel à Panurge répond :  
Pressez-moi de me joindre à femme autre que  
sotte,

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ; 120  
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,  
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYA. Je ne vous dis plus mot.

ARN. Chacun a sa méthode.  
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.

Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,

Choisir une moitié qui tienne tout de moi,  
Et de qui la soumise et pleine dépendance  
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.  
Un air doux et posé, parmi d'autres enfans,  
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans; 130

Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,  
De la lui demander il me vint la pensée;  
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,  
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.  
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,  
Je la fis élever selon ma politique,  
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploieroit  
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.  
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;  
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente, 140  
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,  
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.

Je l'ai donc retirée; et comme ma demeure  
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,  
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,

Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;

Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,  
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

Vous me direz: Pourquoi cette narration?  
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution. 150

Le résultat de tout est qu'en ami fidèle  
Ce soir je vous invite à souper avec elle;  
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,  
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRY. J'y consens.

ARN. Vous pourrez, dans cette conférence,  
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRY. Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit

Ne peut...

ARN. La vérité passe encor mon récit.  
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,  
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire. 160  
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?),  
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,  
Avec une innocence à nulle autre pareille,  
Si les enfans qu'on fait se faisoient par l'oreille.

CHRY. Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARN. Bon!

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRY. Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,

Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.  
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,  
A quarante et deux ans, de vous débaptiser, 170  
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie  
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARN. Outre que la maison par ce nom se connoît,

La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRY. Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères

Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!

De la plupart des gens c'est la démangeaison;  
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,  
Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,  
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre, 180

Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,  
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARN. Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.

Mais enfin de la Souche est le nom que j'c porte:

J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;  
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRY. Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,

Et je vois même encor des adresses de lettré...

ARN. Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;

Mais vous...

CHRY. Soit: là-dessus nous n'aurons point de bruit, 190

Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche  
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARN. Adieu. Je frappe ici, pour donner le bonjour,

Et dire seulement que je suis de retour.

CHRY. s'en allant. Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARN. Il est un peu blessé sur certaines matières.

Chose étrange de voir comme avec passion  
Un chacun est chaussé de son opinion!

Hola!

## SCÈNE II

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

AL. Qui heurte ?  
 ARN. Ouvrez. On aura, que je pense,  
 Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

AL. Qui va là ?  
 ARN. Moi.  
 AL. Georgette !

GEORG. Hé bien ?  
 AL. Ouvrez là-bas.  
 GEORG. Vas-y, toi.

AL. Vas-y, toi.  
 GEORG. Ma foi, je n'irai pas.  
 AL. Je n'irai pas aussi.

ARN. Belle cérémonie  
 Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie...  
 GEORG. Qui frappe ?

ARN. Votre maître.  
 GEORG. Alain !  
 AL. Quoi ?

GEORG. C'est Monsieur.  
 Ouvre vite.  
 AL. Ouvre, toi.

GEORG. Je souffle notre feu.  
 AL. J'empêche, peur du chat, que mon mou-  
 neu ne sorte.

ARN. Quelconque de vous deux n'ouvrira pas  
 la porte.  
 N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ha !  
 GEORG. Par quelle raison y venir, quand j'y  
 cours ?

AL. Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant  
 strodagème !  
 GEORG. Ote-toi donc de là.

AL. Non, ôte-toi, toi-même.  
 GEORG. Je veux ouvrir la porte.  
 AL. Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORG. Tu ne l'ouvriras pas.  
 AL. Ni toi non plus.

GEORG. Ni toi.  
 ARN. Il faut que j'aille ici l'âme bien patiente !  
 AL. Au moins, c'est moi, Monsieur.

GEORG. Je suis votre  
 servante,  
 C'est moi.

AL. Sans le respect de Monsieur que  
 voilà,

Je te...

ARN., recevant un coup d'Alain. Peste !  
 AL. Pardon.  
 ARN. Voyez

ce lourdaud-là !  
 AL. C'est elle aussi, Monsieur...  
 ARN. Que tous

deux on se taise.  
 Songez à me répondre, et laissons la fadaïse.  
 Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici ?

AL. Monsieur, nous nous... Monsieur, nous  
 nous por... Dieu merci,  
 Nous nous...

(Arnolphe ôte par trois fois le chapeau  
 de dessus la tête d'Alain.)  
 ARN. Qui vous apprend, impertinente bête,

À parler devant moi le chapeau sur la tête ?  
 AL. Vous faites bien, j'ai tort.  
 ARN., d'Alain. Faites descendre Agnès.

ARN., d'Georgette. Lorsque je m'en allai, fut-  
 elle triste après ?  
 GEORG. Triste ? Non.

ARN. Non ?  
 GEORG. Si fait.  
 ARN. Pourquoi donc... ?

GEORG. Oui, je  
 meure,  
 Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ; 30

Et nous n'oyions jamais passer devant chez  
 nous  
 Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

## SCÈNE III

AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARN. La besogne à la main ! C'est un bon  
 témoignage.  
 Hé bien, Agnès, je suis de retour du voyage :

En êtes-vous bien aise ?  
 AL. Oui, Monsieur, Dieu merci.  
 ARN. Et moi de vous revoir je suis bien aise  
 aussi.

Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien  
 portée ?

AGN. Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.  
 ARN. Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un  
 pour les chasser.

AGN. Vous me ferez plaisir.  
 ARN. Je le puis bien penser.  
 Que faites-vous donc là ?

AGN. Je me fais des cornettes.  
 Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites. 10

ARN. Ha ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :

Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt, Et je vous parlerai d'affaires importantes.

(*Tous étant rentrés*)

Héroïnes du temps, Mesdames les savantes, Pousseuses de tendresse et de beaux sentimens, Je défie à la fois tous vos vers, vos romans, Vos lettres, billets doux, toute votre science De valoir cette honnête et pudique ignorance.

## SCÈNE IV

HORACE, ARNOLPHE.

ARN. Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;

Et pourvu que l'honneur soit... Que vols-je ? Est-ce ?... Oui.

Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même, Hor...

HOR. Seigneur Ar...

ARN. Horace.

HOR. Arnolphe.

ARN. Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HOR. Depuis neuf jours.

ARN. Vraiment ?

HOR. Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARN. J'étois à la campagne.

HOR. Oui, depuis deux journées.

ARN. Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !

J'admire de le voir au point où le voilà, Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HOR. Vous voyez.

ARN. Mais, de grâce, Oronte votre père,

Mon bon et cher ami, que j'estime et révere, Que fait-il ? que dit-il ? est-il toujours gaillard ? A tout ce qui le touche, il sait que je prends part : Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble.

HOR. Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

Il est, seigneur Arnolphe, encore plus gai que nous, Et j'avois de sa part une lettre pour vous ; Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue, Et la raison encor ne m'en est pas connue. Savez-vous qui peut être un de vos citoyens Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARN. Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

HOR. Enrique.

ARN. Non.

HOR. Mon père m'en parle, et qu'il est revenu

Comme s'il devoit m'être entièrement connu, Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre

Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

ARN. J'aurai certainement grande joie à le voir. Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(*Après avoir lu la lettre.*)

Il faut pour des amis des lettres moins civiles, Et tous ces compliments sont choses inutiles.

Sans qu'il prit le soud de m'en écrire rien, Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HOR. Je suis homme à saluer les gens par leurs paroles,

Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARN. Mafol, c'est m'obliger que d'en user ainsi. Et je me réjouis de les avoir ici.

Gardez aussi la bourse.

HOR. Il faut...

ARN. Laissons ce style.

Hé bien ! comment encor trouvez-vous cette ville ?

HOR. Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens ;

Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARN. Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise ;

Mais pour ceux que du nom de galans on baptise, Ils ont en ce pays de quoi se contenter,

Car les femmes y sont faites à coqueter :

On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,

Et les maris aussi les plus bénins du monde ;

C'est un plaisir de prince ; et des tours que je voi Je me donne souvent la comédie à moi.

Peut-être en avez-vous déjà fêré quelqu'une.

Vous est-il point encore arrivé de fortune ? Les gens faits comme vous font plus que les écus,

Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HOR. A ne vous rien cacher de la vérité pure, J'ai d'amour en ces lieux une certaine aventure,

Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARN. Bon ! voici de nouveau quelque conte gaillard ;

Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HOR. Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARN. Oh !

HOR. Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions

Un secret éventé rompt nos prétentions.

Je vous avouai donc avec pleine franchise

Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.

Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,

Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;

Et sans trop me vanter ni lui faire une injure,

Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARN, riant. Et c'est ?

HOR, lui montrant le logis d'Agnès. Un jeune objet qui loge en ce logis

Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ; 70

Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde

D'un homme qui la cache au commerce du monde,

Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,

Fait briller des attraits capables de ravir ;

Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,

Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.

Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu

Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :

C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARN, à part.

Ah ! je crève !

HOR.

Pour l'homme,

C'est, je crois, de la Zousse ou Souche qu'on le

nomme :

80

Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ;

Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;

Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.

Le connaissez-vous point ?

ARN, à part.

La fâcheuse pilule !

HOR. Eh ! vous ne dites mot ?

ARN.

Eh ! oui, je le connais.

HOR. C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARN.

Eh...

HOR.

Qu'en dites-

vous ? quoi ?

Eh ? c'est-à-dire oui ? Jaloux à faire rire ?

Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.

C'est un joli bijou, pour ne point vous mentir ; 90

Et ce serait péché qu'une beauté si rare

Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les

plus doux

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise

N'est que pour mettre à bout cette juste entre-

prise.

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos

efforts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,  
En amour, comme en guerre, avance les con-  
quêtes.

100

Vous me semblez chagrin : seroit-ce qu'en effet

Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARN. Non, c'est que je songeais...

HOR.

Cet entretien vous lasse :

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARN. Ah ! faut-il...

HOR, revenant.

Derechef, veuillez être

discret,

Et n'allez pas, de grâce, élever mon secret.

ARN. Que je sens dans mon âme...

HOR, revenant.

Et surtout

à mon père,

Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARN, croyant qu'il revient encore. Oh !...

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !

Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien. 110

Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême

Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,

Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?

Mais ayant tant souffert, je devois me con-

traindre

Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,

A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,

Et savoir pleinement leur commerce secret.

Tâchons à le rejoindre : il n'est pas loin, je

pense,

Tirons-en de ce fait l'entière confiance. 120

Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,

Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut

trouver.

## ACTE II

## SCÈNE I

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans  
doute

D'avoir perdu mes pas et pu manquer sa route ;

Car enfin de mon cœur le trouble impérieux

N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux :

Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,

Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.

Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,

Et laisser un champ libre aux vœux du damo-

seau :

J'en veux rompre le cours et, sans tarder, ap-  
prendre  
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'éten-  
dre. 10  
J'y prends pour mon honneur un notable  
intérêt :  
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en  
est ;  
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,  
Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.  
Éloignement fatal ! voyage malheureux !  
(*Frapant à la porte.*)

## SCÈNE II

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

AL. Ah ! Monsieur, cette fois . . .  
ARN. Paix. Venez çà tous deux.  
Passez là ; passez là. Venez là, venez, dis-je.  
GEORG. Ah ! vous me faites peur, et tout mon  
sang se fige.  
ARN. C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez  
obéi ?  
Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi ?  
GEORG. Eh ! ne me mangez pas, Monsieur, je  
vous conjure.  
AL. *à part.* Quelque chien enragé l'a mordu,  
Je m'assure.  
ARN. Ouf ! Je ne puis parler, tant je suis pré-  
venu :  
Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.  
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite, 10  
Qu'un homme soit venu ? . . . Tu veux prendre la  
fuite !  
Il faut que sur-le-champ . . . Si tu bouges . . . ! Je  
veux  
Que vous me disiez . . . Euh ! . . . Oui, je veux que  
tous deux . . .  
Quiconque remûra, par la mort ! je l'assomme.  
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet  
homme ?  
Eh ! parlez, dépêchez, vite, promptement, tôt,  
Sans rêver. Veut-on dire ?  
AL. Et GEORG. Ah ! ah !  
GEORG. Le cœur me faut.  
AL. Je meurs.  
ARN. Je suis en eau : prenons un peu  
d'haleine ;  
Il faut que je m'évente et que je me promène.  
Aurois-je deviné quand je l'ai vu petit, 20  
Qu'il croît pour cela ? Ciel ! que mon cœur  
pâtit !

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre  
bouche  
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.  
Tâchons de modérer notre ressentiment.  
Patience, mon cœur, doucement, doucement.  
Levez-vous, et rentrant, faites qu'Agnès descende.  
Arrêtez. Sa surprise on deviendrait moins  
grande :  
Du chagrin qui me trouble ils tirent l'avertir,  
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.  
Que l'on m'attende ici.

## SCÈNE III

ALAIN, GEORGETTE.

GEORG. Mon Dieu ! qu'il est terrible !  
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur hor-  
rible ;  
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.  
AL. Ce Monsieur l'a fâché : je te le disais bien.  
GEORG. Mais que diantre est-ce là, qu'avec  
tant de rudesse  
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?  
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la  
cacher,  
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher ?  
AL. C'est que cette action le met en jalousie.  
GEORG. Mais d'où vient qu'il est pris de cette  
fantaisie ? 10  
AL. Cela vient . . . cela vient de ce qu'il est  
jaloux.  
GEORG. Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pour-  
quoi ce courroux ?  
AL. C'est que la jalousie . . . entends-tu bien,  
Georgette,  
Est une chose . . . là . . . qui fait qu'on s'in-  
quiète . . .  
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.  
Je m'en vais te bailler une comparaison,  
Afin de concevoir la chose davantage.  
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton  
potage,  
Qui si quelque affamé venoit pour en manger,  
Tu serois en colère, et voudrais le charger ? 20  
GEORG. Oui, je comprends cela.  
AL. C'est justement tout comme :  
La femme est en effet le potage de l'homme ;  
Et quand un homme voit d'autres hommes par-  
fois  
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs  
doigts,  
Il en montre aussitôt une colère extrême.



GEORGES. Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,  
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux  
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux Mon-  
sieurs ?

AL. C'est que chacun n'a pas cette amitié  
goulue

Qui n'en veut que pour soi.

GEORGES. Si je n'ai la berluie, 30  
Je le vois qui revient.

AL. Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGES. Vois comme il est chagrin.

AL. C'est qu'il a de l'ennui.

## SCÈNE IV

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARN. Un certain Grec disoit à l'empereur  
Auguste,

Comme une instruction utile autant que juste,  
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,  
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,  
Afin que dans ce temps la bile se tempère,  
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.  
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,  
Et je la fais venir en ce lieu tout exprès,  
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,  
Afin que les soupçons de mon esprit malade 40  
Pussent sur le discours la mettre adroitement,  
Et lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.  
Venez, Agnès. Rentrez.

## SCÈNE V

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARN. La promenade est belle.

AGN. Fort belle.

ARN. Le beau jour !

AGN. Fort beau.

ARN. Quelle  
nouvelle ?

AGN. Le petit chat est mort.

ARN. C'est dommage ;  
mais quoi ?

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour  
soi.

Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de  
pluie ?

AGN. Non.

ARN. Vous ennuyoit-il ?

AGN. Jamais je ne  
m'ennuie.

ARN. Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix  
jours-ci ?

AGN. Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARN., ayant un peu rêvé.

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.

Voyez la médiansance, et comme chacun cause : 10  
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme

Inconnu

Étoit en mon absence à la maison venu,

Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;  
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes

langues,

Et j'ai voulu gager que c'étoit fausement . . .

AGN. Mon Dieu, ne gagez pas : vous perdriez  
vraiment.

ARN. Quoi ? c'est la vérité qu'un homme . . . ?

AGN. Chose sûre.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARN., à part. C'est avec qu'elle fait avec sin-  
cérité

Me marque pour le moins son ingénuité. 20

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est  
bonne,

Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGN. Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignorez  
pourquoi ;

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARN. Peut-être. Mais enfin contez-moi cette  
histoire.

AGN. Elle est fort étonnante, et difficile à croire.

J'étois sur le balcon à travailler au frais,

Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès

Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma  
vue,

D'une humble révérence aussitôt me salue : 30

Moi, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la révérence aussi de mon côté ;

Soudain il me refait une autre révérence :

Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;

Et lui d'une troisième aussitôt repartant,

D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.

Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle

Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;

Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,

Nouvelle révérence aussi je lui rendois : 40

Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,

Toujours comme cela je me serois tenue,

Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui

Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARN. Fort bien.  
 AGN. Le lendemain, étant sur notre porte,  
 Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :  
 ' Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,  
 Et dans tous vos attraita longtemps vous maintenir !  
 Il ne vous a pas faite une belle personne  
 Afin de mal user des choses qu'il vous donne ; so  
 Et vous devez savoir que vous avez blessé  
 Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui  
 forcé.'  
 ARN., *à part*. Ah ! supôt de Satan ! exécrable  
 damnée !  
 AGN. ' Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je toute  
 étonnée.  
 — Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;  
 Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.  
 — Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?  
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?  
 — Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,  
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son  
 mal. 60  
 — Hé ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans  
 seconde :  
 Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au  
 monde ?  
 — Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,  
 Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.  
 En un mot, il languit, le pauvre misérable ;  
 Et s'il faut, poursuivait la vieille charitable,  
 Que votre cruauté lui refuse un secours,  
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.  
 — Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien  
 grande.  
 Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me de-  
 mande ? 70  
 — Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir  
 Que le bien de vous voir et vous entretenir :  
 Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine  
 Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.  
 — Hélas ! volontiers, dis-je ; et puisqu'il est ainsi,  
 Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.'  
 ARN., *à part*. Ah ! sorcière maudite, empoison-  
 neuse d'âmes,  
 Puisse l'enfer payer tes charitables trames !  
 AGN. Voilà comme il me vit, et reçut guérison.  
 Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ? So  
 Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience  
 De le laisser mourir faute d'une assistance,  
 Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait  
 souffrir  
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

ARN., *bas*. Tout cela n'est parti que d'une âme  
 innocente ;  
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,  
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs  
 Exposée aux aguets des rusés séducteurs.  
 Je crains que le pendard, dans ses vœux témé-  
 raires,  
 Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires. 90  
 AGN. Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me  
 semble, un petit ?  
 Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?  
 ARN. Non. Mais de cette vue apprenez-moi  
 les suites,  
 Et comme le jeune homme a passé ses visites.  
 AGN. Hélas ! si vous saviez comme il étoit ravi,  
 Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,  
 Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,  
 Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,  
 Vous l'aimeriez sans doute et diriez comme  
 nous...  
 ARN. Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec  
 vous ? 100  
 AGN. Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans  
 seconde,  
 Et me disoit des mots les plus gentils du monde,  
 Des choses que jamais rien ne peut égaler,  
 Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,  
 La douceur me chatouille et là dedans remue  
 Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue.  
 ARN., *à part*. O fâcheux examen d'un mystère  
 fatal,  
 Oh l'examineur souffre seul tout le mal !  
 (*À Agnès.*)  
 Outre tous ces discours, toutes ces gentillesmes,  
 Ne vous faisoit-il point aussi quelques ca-  
 resmes ? 110  
 AGN. Oh tant ! Il me prenoit et les mains et  
 les bras,  
 Et de me les baiser il n'étoit jamais las.  
 ARN. Ne vous a-t-il point pria, Agnès, quelque  
 autre chose ?  
 (*La voyant interdite.*)  
 Oui !  
 AGN. Hé ! il m'a...  
 ARN. Quoi ?  
 AGN. Pris...  
 ARN. Euh !  
 AGN. Le...  
 ARN. Plait-il ?  
 AGN. Je n'ose,  
 Et vous vous fîcherez peut-être contre moi.  
 ARN. Non.  
 AGN. Si fait.

ARN. Mon Dieu, non !  
 AGN. Jurez donc  
 votre foi.  
 ARN. Ma foi, soit.  
 AGN. Il m'a pris... Vous serez  
 en colère.  
 ARN. Non.  
 AGN. Si.  
 ARN. Non, non, non, non. Diantre,  
 que de mystère !  
 Qu'est-ce qu'il vous a pris  
 AGN. Il...  
 ARN., à part. Je souffre en  
 damné.  
 AGN. Il m'a pris le ruban que vous m'aviez  
 donné. 120  
 A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.  
 ARN., reprenant haleine.  
 Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre  
 S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.  
 AGN. Comment ? est-ce qu'on fait d'autres  
 choses ?  
 ARN. Non pas.  
 Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,  
 N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?  
 AGN. Non. Vous pouvez juger, s'il en eût de-  
 mandé,  
 Que pour le secourir j'aurais tout accordé.  
 ARN. Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis  
 quitte à bon compte :  
 Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'af-  
 fronte. 130  
 Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet.  
 Je ne vous en dis mot : ce qui s'est fait est fait.  
 Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire  
 Que de vous abuser, et puis après s'en rire.  
 AGN. Oh ! point : il me l'a dit plus de vingt  
 fois à moi.  
 ARN. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que  
 sa foi.  
 Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,  
 Et de ces beaux blondins écouter les sonnettes,  
 Que se laisser par eux, à force de langueur,  
 Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur, 140  
 Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.  
 AGN. Un péché, dites-vous ? Et la raison, de  
 grâce ?  
 ARN. La raison ? La raison est l'arrêt pro-  
 noncé  
 Que par ces actions le Ciel est courroucé.  
 AGN. Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il  
 s'en courrouce ?  
 C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !

J'admire quelle joie on goûte à tout cela,  
 Et je ne savoris point encoir ces choses-là.  
 ARN. Oui, c'est un grand plaisir que toutes  
 ces tendresses,  
 Ces propos si gentils et ces douces caresses ; 150  
 Mais il faut le goûter en toute honnêteté,  
 Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.  
 AGN. N'est-ce plus un péché lorsque l'on se  
 marie ?  
 ARN. Non.  
 AGN. Mariez-moi donc promptement,  
 je vous prie.  
 ARN. Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,  
 Et pour vous marier on me revolt ici.  
 AGN. Est-il possible ?  
 ARN. Oui.  
 AGN. Que vous me ferez  
 alors !  
 ARN. Oui, je ne doute point que l'hymen ne  
 vous plaise.  
 AGN. Vous nous voulez, nous deux...  
 ARN. Rien de  
 plus assuré.  
 AGN. Que, si cela se fait, je vous caresserai ! 160  
 ARN. Hé ! la chose sera de ma part réci-  
 proque.  
 AGN. Je ne reconnois point, pour moi, quand  
 on se moque.  
 Parlez-vous tout de bon ?  
 ARN. Oui, vous le pourrez  
 voir.  
 AGN. Nous serons mariés ?  
 ARN. Oui.  
 AGN. Mais quand ?  
 ARN. Dès ce  
 soir.  
 AGN., riant. Dès ce soir ?  
 ARN. Dès ce soir. Cela vous  
 fait donc rire ?  
 AGN. Oui.  
 ARN. Vous voir bien contente est ce que  
 je desire.  
 AGN. Hélas ! que je vous ai grande obligation,  
 Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !  
 ARN. Avec qui ?  
 AGN. Avec... là.  
 ARN. Là... là n'est  
 pas mon compte.  
 A choisir un mari vous êtes un peu prompte. 170  
 C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout  
 prêt,  
 Et quant au Monsieur, là. Je prétends, s'il vous  
 plaît,

Dat le mettre au tombeau le mal dont il vous  
berce,  
Qu'avec lui désormais vous rompez tout cou-  
merce ;  
Que, venant au logis, pour votre compliment  
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement ;  
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,  
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroltre.  
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un  
coin,  
De votre procédé je serai le témoin. 180  
AGN. Las ! il est si bien fait ! C'est...  
ARN. Ah ! que  
de langage !  
AGN. Je n'aurai pas le cœur...  
ARN. Point de bruit  
davantage.  
Montez là-haut.  
AGN. Mais quoi ? voulez-vous... ?  
ARN. C'est  
assez.  
Je suis maître, je parle : allez, obéissez.

### ACTE III

#### SCÈNE I

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARN. Oui, tout a bien été, ma joie est sans  
pareille :  
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,  
Confondu de tout point le blondin séducteur,  
Et voilà de quoi sert un sage directeur.  
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise.  
Voyez sans y penser où vous vous étiez mise :  
Vous enfillez tout droit, sans mon instruction,  
Le grand chemin d'enfer et de perdition.  
De tous ces damoiseaux on salt trop les cou-  
tumes :  
Ils ont de beaux canons, force rubans et  
plumes, 10  
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort  
doux ;  
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous :  
Et ce sont vrais Satans, dont la gueule altérée  
De l'honneur féminin cherche à faire curée.  
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,  
Vous en êtes sortie avec honnêteté.  
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,  
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,

Me confirme encor mieux à ne point différer  
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer. 20  
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire  
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.  
Un siège au frais icl. Vous, si jamais en rien...  
Gros. De toutes vos leçons nous nous  
souviendrons bien.  
Cet autre Monsieur là nous en faisoit accroire ;  
Mais...  
AL. S'il entre jamais, je veux jamais ne  
boire.  
Aussi bien est-ce un sot : Il nous a l'autre fois  
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.  
ARN. Ayez donc pour souper tout ce que je  
desire ;  
Et pour notre contrat, comme je viens de dire, 30  
Faites venir icl, l'un ou l'autre, au retour,  
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

#### SCÈNE II

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARN., assis. Agnès, pour m'écouter, laissez là  
votre ouvrage.  
Levez un peu la tête et tournez le visage :  
Là, regardez-moi là durant cet entretien,  
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le vous  
bien.  
Je vous épouse, Agnès ; et cent fois la journée  
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,  
Contempler la bassesse où vous avez été,  
Et dans le même temps admirer ma bonté,  
Qui de ce vil état de pauvre villagquoise  
Vous fait monter au rang d'honorable bour-  
goise 10  
Et jouir de la couche et des embrassements  
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,  
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,  
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.  
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux  
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,  
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse  
A mériter l'état où je vous aurai mis,  
A toujours vous connoître, et faire qu'à jamais  
Je puisse me louer de l'acte que je fais. 20  
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :  
A d'austères devoirs le rang de femme engage,  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :  
Du côté de la barbe est la toute-puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :

L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gou-  
verne ;

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
A son supérieur le moindre petit frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son  
maître.

Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,  
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux, 40  
Et de n'oser jamais le regarder en face  
Que quand d'un doux regard il lui veut faire  
grâce.

C'est ce qu'entendent mal les femmes d'au-  
jourd'hui ;

Mais ne vous gênez pas sur l'exemple d'autrui.  
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines  
Dont par toute la ville on chante les fredaines,  
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,  
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.  
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,  
C'est mon honneur, Agnès, que je vous aban-  
donne ; 50

Que cet honneur est tendre et se blesse de peu ;  
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;  
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes  
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.  
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons ;  
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.  
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,  
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette ;  
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux  
bond,

Elle deviendra lors noire comme un charbon ; 60  
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,  
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,  
Bouillir dans les enfers à toute éternité :  
Dont vous veuille garder la céleste bonté !  
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice  
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,  
Entrant au mariage il en faut faire autant ;  
Et voici dans ma poche un écrit important  
(Il se lève.)

Qui vous enseignera l'office de la femme.  
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne  
âme ; 70

Et je veux que ce soit votre unique entretien.  
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

Agnès lit.

## LES MAXIMES DU MARIAGE

### OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

#### I. MAXIME.

Celle qu'un lien honnête  
Fait entrer au lit d'autrui,  
Doit se mettre dans la tête,  
Malgré le train d'aujourd'hui,  
Que l'homme qui la prend, ne la prend que  
pour lui.

ARR. Je vous expliquerai ce que cela veut  
dire ;  
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que  
lire.

Agnès poursuit.

#### II. MAXIME.

Elle ne se doit parer 80  
Qu'autant que peut desirer  
Le mari qui la possède :  
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;  
Et pour rien doit être compté  
Que les autres la trouvent laide.

#### III. MAXIME.

Loin ces études d'ouillades,  
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,  
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :  
A l'honneur tous les jours ce sont drogues  
mortelles ;  
Et les soins de paroître belles 90  
Se prennent peu pour les maris.

#### IV. MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur  
l'ordonne,  
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;  
Car pour bien plaire à son époux,  
Elle ne doit plaire à personne.

#### V. MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,  
La bonne règle défend  
De recevoir aucune âme :  
Ceux qui, de galante humeur,  
N'ont affaire qu'à Madame, 100  
N'accommodent pas Monsieur.

VII. MAXIME.

Il faut des présents des hommes  
Qu'elle se défende bien ;  
Car dans le siècle où nous sommes,  
On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,  
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :  
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,  
Écrire tout ce qu'il s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

Ces sociétés déréglées  
Qu'on nomme belles assemblées  
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :  
En bonne politique on les doit interdire ;  
Car c'est là que l'on conspire  
Contre les pauvres mariés.

IX. MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer  
Doit se défendre de jouer,  
Comme d'une chose funeste :  
Car le jeu, fort décevant,  
Pousse une femme souvent  
À jouer de tout son reste.

X. MAXIME.

Des promenades du temps,  
Ou repas qu'on donne aux champs,  
Il ne faut point qu'elle essaye :  
Selon les prudents cerveaux,  
Le mari, dans ces cadeaux,  
Est toujours celui qui paye.

XI. MAXIME....

ARN. Vous achèverez seule ; et, pas à pas,  
tantôt

Je vous expliquerai ces choses comme il faut.  
Je me suis souvenu d'une petite affaire :  
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.  
Rendez, et conservez ce livre chèrement.  
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.  
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme ;  
Comme un morceau de cire entre mes mains  
elle est,  
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.

Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,  
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;  
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,  
Que la femme qu'on a pêché de ce côté.  
De ces sortes d'erreurs le remède est facile :  
Toute personne simple aux leçons est docile ;  
Et si du bon chemin on l'a fait écarter,  
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.  
Mais une femme habile est bien une autre bête :  
Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;  
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,  
Et nos enseignements ne font là que blanchir :  
Son bel esprit lui sert à rallier nos maximes,  
A se faire souvent des vertus de ses crimes,  
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,  
Des détours à duper l'adresse des plus fins.  
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :  
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;  
Et dès que son caprice a prononcé tout bas  
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :  
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien  
que dira.

Enfin, mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire.  
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.  
Voilà de nos François l'ordinaire défaut :  
Dans la possession d'une bonne fortune,  
Le secret est toujours ce qui les importune ;  
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,  
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.  
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées,  
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées,  
Et que... ! Mais le voici... Cachons-nous tou-  
jours bien  
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV

HORACE, ARNOLPHE.

HOR. Je reviens de chez vous, et le destin me  
montre

Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.  
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque mo-  
ment...

ARN. Hé ! mon Dieu, n'entrons point dans ce  
vain compliment :

Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ;  
Et si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.  
C'est un maudit usage ; et la plupart des gens  
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.  
Mettons donc sans façons. Hé bien ! vos amour-  
ettes ?

Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en  
êtes ?

J'étois tantôt distrait par quelque vision ;  
 Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion :  
 De vos premiers progrès j'admire la vitesse,  
 Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HOR. Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert  
 mon cœur,

Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARN. Oh ! oh ! comment cela ?

HOR. La fortune cruelle  
 A ramené des champs le patron de la belle.

ARN. Quel malheur !

HOR. Et de plus, à mon très-grand  
 regret,

Il a su de nous deux le commerce secret. 20

ARN. D'où, diantre, a-t-il sitôt appris cette  
 aventure ?

HOR. Je ne sais ; mais enfin c'est une chose  
 sûre.

Je pensois aller rendre, à mon heure à peu  
 près,

Ma petite visite à ses jeunes attraita,  
 Lorsque, changeant pour moi de ton et de  
 visage,

Et servante et valet m'ont bouché le passage,  
 Et d'un ' Retirez-vous, vous nous importunez,'  
 M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARN. La porte au nez !

HOR. Au nez.

ARN. La chose est un  
 peu forte.

HOR. J'ai voulu leur parler au travers de la  
 porte ; 30

Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,  
 C'est : ' Vous n'entrerez point, Monsieur l'a dé-  
 fendu.'

ARN. Ils n'ont donc point ouvert ?

HOR. Non. Et de la  
 fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,  
 En me chassant de là d'un ton plein de fierté,  
 Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARN. Comment d'un grès ?

HOR. D'un grès de taille non  
 petite,

Dont on a par ses mains régala ma visita.

ARN. Diantre ! ce ne sont pas des prunes que  
 cela !

Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà. 40

HOR. Il est vrai, je suis mal par ce retour  
 funeste.

ARN. Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous  
 proteste.

HOR. Cet homme me rompt tout.

ARN. Oui. Mais cela n'est rien ;  
 Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HOR. Il faut bien essayer, par quelque in-  
 telligence,

De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARN. Cela vous est facile. Et la fille, après  
 tout,

Vous aime.

HOR. Assurément.

ARN. Vous en viendrez à bout.

HOR. Je l'espère.

ARN. Le grès vous a mis en déroute ;  
 Mais cela ne doit pas vous étonner.

HOR. Sans doute, 50

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,  
 Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.

Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,  
 C'est un autre incident que vous allez entendre ;

Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,  
 Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :  
 Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement  
 Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un mo-  
 ment ; 60

De la nature, en nous, il force les obstacles,  
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;

D'un avare à l'instant il fait un libéral,  
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;

Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,  
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.

Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès ;  
 Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :

' Retirez-vous : mon âme aux visites renonce ;  
 Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse,' 70

Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez  
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;

Et j'admire de voir cette lettre ajustée  
 Avec le sens des mots et la pierre jetée.

D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?  
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguïser les esprits ?

Et peut-on me nier que ses flammes puissantes  
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?

Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?  
 Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'es-  
 prit ? 80

Trouvez-vous pas plaisant de voir quel person-  
 nage

A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?

Dites.

ARN. Oui, fort plaisant.

HOR. (*Arnolphe rit d'un ris forcé.*) Riez-en  
 donc un peu.

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,

Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,

Comme si j'y voulois entrer par escalade ;  
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,  
Âme du dedans tous ses gens contre moi,  
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,  
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême ! 90  
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour  
En un grand embarras jette ici mon amour,  
Je tiens cela plaisant autant qu'on sauroit dire,  
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire :  
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARN., avec un ris forcé. Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HOR. Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.

Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,

Mais en termes touchants et tous pleins de bonté,

De tendresse innocente et d'ingénuité, 100  
De la manière enfin que la pure nature  
Exprime de l'amour la première blessure.

ARN., bas. Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert ;

Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HOR. lit. 'Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je destroyerois que vous fussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est ; car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me

trompiez ; et je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARN. Hon ! chienne !

HOR. Qu'avez-vous ?

ARN. Moi ? rien. C'est que je tousse.

HOR. Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?

Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,  
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?  
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable  
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable, 110

D'avoir dans l'ignorance et la stupidité

Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?

L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;

Et si par la faveur de quelque bonne étoile,

Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,

Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal, . . .

ARN. Adieu.

HOR. Comment, si vite ?

ARN. Il m'est dans la pensée  
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HOR. Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,

Qui dans cette maison pourroit avoir accès ? 120  
J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille

Qu'on se pût, entre amis, servir à la paille.

Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer ;

Et servante et valet, que je viens de trouver,

N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,

Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.

J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,

D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain ;

Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;

Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte. 130

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARN. Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HOR. Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

## SCÈNE V

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !  
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !

Quoi ? pour une innocente un esprit si présent :



Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,  
 Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.  
 Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.  
 Je vois qu'il a, le traître, enpaumé son esprit,  
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;  
 Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.  
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur, 10  
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.  
 J'enrage de trouver cette place usurpée,  
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.  
 Je sais que, pour punir son amour libertin,  
 Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,  
 Que je serai vengé d'elle par elle-même;  
 Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.  
 Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,  
 Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé!  
 Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse; 20  
 Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse:  
 Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,  
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.  
 Soit, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'en-  
 rage,

Et je souffletterois mille fois mon visage.  
 Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir  
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.  
 Ciel, faites que mon front soit exempt de  
 disgrâce;  
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,  
 Donnez-moi tout au moins, pour de tels acci-  
 dens, 30  
 La constance qu'on voit à de certaines gens!

## ACTE IV

## SCÈNE I

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,  
 Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,  
 Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et  
 dehors

Qui du godelureau rompe tous les efforts.  
 De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!  
 De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;  
 Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,  
 On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.  
 Plus en la regardant je la voyais tranquille,  
 Plus je sentais en moi s'échauffer une bile; 10  
 Et ces bouillants transports dont s'enflammoit  
 mon cœur  
 Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur;

J'étois aligri, fâché, désespéré contre elle:  
 Et cependant jamais je ne la vis si belle,  
 Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,  
 Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressants;  
 Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève  
 Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.  
 Quel? j'aurai dirigé son éducation  
 Avec tant de tendresse et de précaution, 20  
 Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,  
 Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance  
 Mon cœur aura bâti sur ses attraites naissances  
 Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,  
 Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache  
 Me la vienne enlever jusque sur la moustache,  
 Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!  
 Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon  
 ami,  
 Vous aurez beau tourner: ou j'y perdrai mes  
 peines,  
 Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines, 30  
 Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

## SCÈNE II

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOT. Ah! le voilà! Bonjour. Me voici  
 tout à point  
 Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.  
 ARN., sans le voir. Comment faire?  
 LE NOT. Il le faut  
 dans la forme ordinaire.  
 ARN., sans le voir. A mes précautions je veux  
 songer de près.  
 LE NOT. Je ne passerai rien contre vos intérêts.  
 ARN., sans le voir. Il se faut garantir de toutes  
 les surprises.  
 LE NOT. Suffit qu'entre mes mains vos affaires  
 soient mises.  
 Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,  
 Quitancer le contrat que vous n'avez reçu.  
 ARN., sans le voir. J'ai peur, si je vais faire  
 éclater quelque chose, 10  
 Que de cet incident par la ville on ne cause.  
 LE NOT. Hé bien, il est aisé d'empêcher cet  
 éclat,  
 Et l'on peut en secret faire votre contrat.  
 ARN., sans le voir. Mais comment faudra-t-il  
 qu'avec elle j'en sorte?  
 LE NOT. Le douaire se règle au bien qu'on  
 vous apporte.

ARN, *sans le voir*. Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOT. On peut avantager une femme en ce cas.

ARN, *sans le voir*. Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOT. L'ordre est que le futur doit douer la future

Du tiers du dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien, 20

Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARN, *sans le voir*. Si...

LE NOT., *Arnolphe l'apercevant*. Pour le préciput, il les regarde ensemble.

Je dis que le futur peut comme bon lui semble Douer la future.

ARN, *l'ayant aperçu*. Euh ?

LE NOT. Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger, Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle, Qui demeure perdu par le trépas d'elle, Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs, Ou coutumier, selon les différents vouloirs, Ou par donation dans le contrat formelle, 30

Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.

Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,

Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ? Qui me les apprendra ? Personne, je présume. Sais-je pas qu'étant joints, on est par la Coutume Communs en meubles, biens immeubles et conquête,

A moins que par un acte on y renonce exprès ? Sais-je pas que le tiers du bien de la future Entre en communauté pour...

ARN. Oui, c'est chose sûre, Vous savez tout cela ; mais qui vous en dit mot ? 40

LE NOT. Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,

En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARN. La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face !

Adieu : c'est le moyen de vous faire finir.

LE NOT. Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARN. Oui, je vous ai mandé ; mais la chose est remise,

Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise. Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOT. Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

LE NOT. M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître ?

AL. Oui.

LE NOT. J'ignore pour qui vous le pouvez connoître, Mais allez de ma part lui dire de ce pas Que c'est un fou fleffé.

GEORG. Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

AL. Monsieur...

ARN. Approchez-vous : vous êtes mes fidèles,

Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

AL. Le Notaire...

ARN. Laissons, c'est pour quelque autre jour.

On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ; Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce être,

Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître ! Vous n'oseries après paroître en nul endroit, Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt. Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,

Il faut de votre part faire une telle garde, 10

Que ce galand ne puisse en aucune façon...

GEORG. Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARN. Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

AL. Oh ! vraiment.

GEORG. Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARN. S'il venoit doucement : 'Alain, mon pauvre cœur,

Par un peu de secours soulage ma langueur.'

AL. Vous êtes un sot.

ARN. (à Georgette). Bon. 'Georgette, ma mignonne,

Tu me parois si douce et si bonne personne.'

GEORG. Vous êtes un nigaud.

ARN. (à Alain). Bon. 'Quel mal trouves-tu

Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ?' 20

AL. Vous êtes un fripon.

ARN. (à *Georgette*.) Fort bien. 'Ma mort est sûre,

Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.'

GEORG. Vous êtes un benêt, un impudent.

ARN. Fort bien.

'Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien

Je sais, quand on me zert, en garder la mémoire ; Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire ;

Et voilà pour t'avoir, *Georgette*, un cotillon :

(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,

C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.' 30  
GEORG., *le poussant*. A d'autres.

ARN. Bon cela.

AL., *le poussant*. Hors d'ici.

ARN. Bon.

GEORG., *le poussant*. Mais tôt.

ARN. Bon. Holà ! c'est assez.

GEORG. Fais-je pas comme il faut ?

AL. Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARN. Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne falloit pas prendre.

GEORG. Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

AL. Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARN. Point :

Suffit. Rentrez tous deux.

AL. Vous n'avez rien qu'à dire.

ARN. Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le désire.

Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins.

Ayez bien l'œil à tout, et seconde mes soins. 40

## SCÈNE V

ARNOLPHE.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,

Prendre le savetier du coin de notre rue.

Dans la maison toujours je prétends la tenir,

Y faire bonne garde, et surtout en bannir

Vendeuses de ruban, perruquières, coiffeuses,

Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,

Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour

A faire réussir les mystères d'amour.

Enfin j'ai vu le monde et j'en sais les finesses.

Il faudra que mon homme ait de grandes adresses 10

Si message ou poulet de sa part peut entrer.

## SCÈNE VI

HORACE, ARNOLPHE.

HOR. La place m'est heureuse à vous y rencontrer.

Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.

Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,

Seule dans son balcon j'ai pu paraître Agnès,

Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.

Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,

Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ;

Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,

Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;

Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire, 10

C'est de me renfermer dans une grande armoire.

Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,

Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,

Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,

Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,

Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,

Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit ;

Il a même cassé, d'une main mutinée,

Des vases dont la belle ornoit sa cheminée ;

Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu 20

Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.

Enfin, après cent tours, ayant de la manière

Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,

Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,

Est sorti de la chambre, et moi de mon étui.

Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,

Risquer à nous tenir ensemble davantage :

C'étoit trop hasarder ; mais je dois, cette nuit,

Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.

En toussant par trois fois je me ferai connoître ; 30

Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,

Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,

Mon amour tâchera de me gagner l'accès.

Comme à mon seul aml, je veux bien vous l'apprendre :

L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre ;

Et, goûtât-on cent fois un bonheur trop parfait,

On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.

Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.

Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

## SCÈNE VII

ARNOLPHE.

Quoi ? l'astre qui s'obstine à me désespérer  
 Ne me donnera pas le temps de respirer ?  
 Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,  
 De mes soins vigilants confondre la prudence ?  
 Et je serai la dupe, en ma maturité,  
 D'une jeune innocente et d'un jeune évanté ?  
 En sage philosophe on m'a vu, vingt années,  
 Contempler des maris les tristes destinées,  
 Et m'instruire avec soin de tous les accidents  
 Qui font dans le malheur tomber les plus pru-  
 dents ;  
 Des disgrâces d'autrui profitant dans mon  
 âme,  
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une  
 femme,  
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,  
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts.  
 Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en prati-  
 que  
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;  
 Et comme si du sort il étoit arrêté  
 Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,  
 Après l'expérience et toutes les lumières  
 Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières, 20  
 Après vingt ans et plus de méditation  
 Pour me conduire en tout avec précaution,  
 De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace  
 Pour me trouver après dans la même disgrâce !  
 Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti.  
 De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti ;  
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,  
 J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,  
 Et cette nuit, qu'on prend pour le galand ex-  
 ploît,  
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit. 30  
 Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,  
 Que l'on me donne avis du piège qu'on me  
 dresse,  
 Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,  
 Fasse son confident de son propre rival.

## SCÈNE VIII

CHRYSALE, ARNOLPHE.

CHRY. Hé bien, souperons-nous avant la  
 promenade ?

ARN. Non, je jeûne ce soir.

CHRY. D'où vient cette boutade ?

ARN. De grâce, excusez-moi : j'ai quelque  
 autre embarras.

CHRY. Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?

ARN. C'est trop s'inquiéter des affaires des  
 autres.

CHRY. Oh ! oh ! si brusquement ! Quels cha-  
 grins sont les vôtres ?

Serolt-il point, compère, à votre passion

Arrivé quelque peu de tribulation ?

Je le jurerois presque à voir votre visage.

ARN. Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je  
 l'avantage 10

De ne pas ressembler à de certaines gens

Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRY. C'est un étrange fait, qu'avec tant de  
 lumières,

Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,  
 Qu'on cela vous mettiez le souverain bonheur,  
 Et ne conceviez point au monde d'autre hon-  
 neur.

Être avaro, brutal, fourbe, méchant et lâche,  
 N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;

Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,

On est homme d'honneur quand on n'est point  
 cocu. 20

A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous  
 croire

Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,

Et qu'une âme bien née ait à se reprocher

L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?

Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une  
 femme,

Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de  
 blâme,

Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi  
 De l'affront que nous fait son manquement de  
 foi ?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage  
 Se faire en galand homme une plus douce  
 image, 30

Que des coups du hasard aucun n'étant garant,

Cet accident de soi doit être indifférent,

Et qu'enfin tout le mal, quoi que le monde glose,

N'est que dans la façon de recevoir la chose ;

Car, pour se bien conduire en ces difficultés,

Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,

N'imiter pas ces gens un peu trop déboulinaires

Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,

De leurs femmes toujours vont citant les galans.

En font partout l'éloge, et prônent leurs talens, 40

Témoignent avec eux d'étroites sympathies,

Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs  
 parties,

Et font qu'avec raison les gens sont étonnés  
De voir leur hardiesse à montrer à leur nez.  
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable ;  
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.

Si je n'approuve pas ces amis des galans,  
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens  
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui  
gronde,

Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le  
monde, 50

Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir  
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.  
Entre ces deux partis il en est un honnête,  
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête ;  
Et quand on le sait prendre, on n'a point à rougir  
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.  
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage  
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;  
Et, comme je vous dis, toute l'habileté  
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté. 60

ARN. Après ce beau discours, toute la confrérie

Doit un remerciement à Votre Seigneurie ;  
Et quiconque voudra vous entendre parler  
Montrera de la joie à s'y voir enrolier.

CHRYA. Je ne dis pas cela, car c'est ce que je  
blâme ;

Mais, comme c'est le sort qui nous donne une  
femme,

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,  
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,  
Il faut jouer d'adresse, et d'une âme réduite  
Corriger le hasard par la bonne conduite. 70

ARN. C'est-à-dire dormir et manger toujours  
bien,

Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYA. Vous pensez vous moquer ; mais, à ne  
vous rien feindre,

Dans le monde je vois cent choses plus à craindre  
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur  
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.  
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses pre-  
sentes,

Je n'aime pas mieux être ce que vous dites,  
Que de me voir mari de ces femmes de bien,  
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur  
rien, 80

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesse,  
Se retranchant toujours sur leurs sages promesses,  
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,  
Preennent droit de traiter les gens de haut en  
bas,

Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,  
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?  
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet  
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,  
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,  
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses. 90  
ARN. Si vous êtes d'humeur à vous en con-  
tenter,

Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;  
Et plutôt que subir une telle aventure...

CHRYA. Mon Dieu ! ne jurez point, de peur  
d'être parjure.

Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,  
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARN. Moi, je serois cocu ?

CHRYA. Vous voilà bien malade !  
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,  
Que de mine, de cœur, de biens et de maison,  
Ni feroient avec vous nulle comparaison. 100

ARN. Et moi, je n'en voudrois avec eux faire  
aucune.

Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :  
Erisons là, s'il vous plaît.

CHRYA. Vous êtes en courroux.  
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,  
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,  
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,  
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARN. Moi, je le jure encore, et je vais de ce  
pas

Contre cet accident trouver un bon remède.

## SCÈNE IX

ALAIN, GEORGETTE, AEROLPHE.

ARN. Mes amis, c'est ici que j'implore votre  
aide.

Je suis édifié de votre affection ;  
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;  
Et si vous m'y servez selon ma confiance.

Vous êtes assurés de votre récompense.

L'homme que vous savez (n'en faites point de  
bruit)

Vent, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,  
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;  
Mais il lui faut nous trois dresser une embuscade.  
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton, 10  
Et quand il sera près du dernier échelon  
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),  
Que tous deux, à l'envi, vous me chargiez ce  
traître,

Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,  
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir :  
Sans me nommer pourtant en aucune manière,  
Ni faire aucun semblant que je sois derrière.  
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon cour-  
roux ?

AL. S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout  
est à nous :

Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main  
morte. 20

GEORG. La mienne, quelque aux yeux elle  
n'est pas si forte,

N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARN. Rentrez donc ; et surtout gardez de  
babiller.

Voilà pour le prochain une leçon utile ;  
Et si tous les maris qui sont en cette ville  
De leurs femmes ainsi recevoient le galand,  
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

## ACTE V

### SCÈNE I

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARN. Traîtres, qu'avez-vous fait par cette vio-  
lence ?

AL. Nous vous avons rendu, Monsieur, obéis-  
sance.

ARN. De cette excuse en vain vous voulez  
vous armer :

L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer ;  
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,  
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête.  
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !  
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort ?  
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire  
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire. 10  
Le jour s'en va paroître, et je vais consulter  
Comment dans ce malheur je me dois comporter.  
Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père,  
Lorsque inopinément il saura cette affaire ?

### SCÈNE II

HORACE, ARNOLPHE.

HOR. Il faut que j'aille un peu reconnoître quel  
c'est.

ARN. Eût-on jamais prévu... Qui va là, s'il  
vous plaît ?

HOR. C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

ARN. Oui. Mais vous ?...

HOR. C'est Horace.

Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grâce.  
Vous sortez bien matin !

ARN, bas. Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HOR. J'étois, à dire vrai, dans une grande  
peine,

Et je bénis du Ciel la bonté souveraine

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi, 10

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé  
dire,

Et par un incident qui devoit tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avoit su donner ;

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en  
bas,

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtris-  
sure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure. 20

Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,

Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;

Et, comme la douleur, un assez long espace,

M'a fait sans remuer demeurer sur la place,

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendois tout leur bruit dans le profond  
silence :

L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence ;

Et sans lumière aucune, en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étois mort : 30

Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;

Et comme je songeais à me retirer, moi,

De cette feinte mort la jeune Agnès émue

Avec empressement est devers moi venue ;

Car les discours qu'entre eux ces gens avoient  
tenus

Jusques à son oreille étoient d'abord venus,

Et pendant tout ce trouble étant moins observée,

Du logis aisément elle s'étoit sauvée ; 40

Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater

Un transport difficile à bien représenter.

Que vous dirai-je ? Enfin cette aimable personne

A suivi les conseils que son amour lui donne,

N'a plus voulu songer à retourner chez soi,

Et de tout son destin s'est commise à ma foi.

Considérez un peu, par ce trait d'Innocence,  
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,  
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,  
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir. 50  
Mais d'un trop pur amour mon âme est em-  
brasée :

J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée ;  
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,  
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.  
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ;  
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa  
colère.

A des charmes si doux je me laisse emporter,  
Et dans la vie enfin il se faut contenter.  
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,  
C'est que je puisse mettre en vos mains cette  
belle, 60

Que dans votre maison, en faveur de mes feux,  
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou  
deux.

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa  
fuite,

Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,  
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon  
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;  
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,  
Que j'ai fait de mes feux entière confiance,  
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,  
Que je puis confier ce dépôt amoureux. 70

ARN. Je suis, n'en doutez point, tout à votre  
service.

HOR. Vous voulez bien me rendre un si char-  
mant office ?

ARN. Très-volontiers, vous dis-je ; et je me  
sens ravir

De cette occasion que j'ai de vous servir,  
Je rends grâce au Ciel de ce qu'il me l'envoie,  
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HOR. Que je suis redevable à toutes vos  
bontés !

J'avois de votre part craint des difficultés ;  
Mais vous êtes du monde, et dans votre sagesse  
Vous savez excuser le feu de la jeunesse. 80

Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARN. Mais comment ferons-nous ? car il faut  
un peu jour :

Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;  
Et s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,  
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,  
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.  
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HOR. Ce sont précautions qu'il est fort bon de  
prendre.

Pour moi, je ne ferais que vous la mettre en main,  
Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain. 90  
ARN., seul. Ah ! fortune, ce trait d'aventure  
propice

Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !  
(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

## SCÈNE III

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HOR. Ne soyez point en peine où je vais vous  
mener :

C'est un logement sûr que je vous fais donner.  
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire :  
Entrez dans cette porte et laissez-vous conduire.  
(Arnolphe lui prend la main sans  
qu'elle le reconnoisse.)

AGN. Pourquoi me quittez-vous ?

HOR. Chère Agnès, il le faut.

AGN. Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HOR. J'en suis assez pressé par ma flamme  
amoureuse.

AGN. Quand je ne vous vois point, je ne suis  
point joyeuse.

HOR. Hors de votre présence, on me voit  
triste aussi.

AGN. Hélas ! s'il étoit vrai, vous resteriez ici. 10

HOR. Quoi ? vous pourriez douter, de mon  
amour extrême !

AGN. Non, vous ne m'aimez pas autant que je  
vous aime.

(Arnolphe la tire.)

Ah ! l'on me tire trop.

HOR. C'est qu'il est dangereux,

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous  
deux ;

Et le parfait ami de qui la main vous presse  
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intérresse.

AGN. Mais suivre un inconnu que...

HOR. N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGN. Je me trouverois mieux entre celles  
d'Horace.

HOR. Et j'aurois...

AGN. à celui qui la tient. Attendez.

HOR. Adieu : le jour  
me chassé. 20

AGN. Quand vous verrai-je donc ?

HOR. Bientôt, assurément.

AGN. Que je vais m'ennuyer jusques à ce  
moment !

HOR. Grâce au Ciel, mon bonheur n'est plus  
en concurrence,

Et je puis maintenant dormir en assurance.

## SCÈNE IV

ÆNOLPHE, AGNÈS.

ARN., *le nez dans son manteau.*  
 Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,  
 Et votre gîte ailleurs est par moi préparé :  
 Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.  
 Me connaissez-vous ?

AGN., *le reconnoissant.* Hay !

ARN.  
 Dans cette occasion rend vos sens effrayés,  
 Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez.  
 Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.  
 (*Agnes regarde si elle ne verra point Horace.*)  
 N'appellez point des yeux le galand à votre aide :  
 Il est trop éloigné pour vous donner secours.  
 Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces  
 tours ! 10

Votre simplicité, qui semble sans pareille,  
 Demande si l'on fait les enfants par l'oreille ;  
 Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,  
 Et pour suivre un galand vous évader sans bruit !  
 Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !  
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.  
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?  
 Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?  
 Et ce galand, la nuit, vous a donc enhardi ?  
 Ah ! coquine, en venir à cette perfidie ! 20  
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !  
 Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,  
 Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,  
 Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGN. Pourquoi me criez-vous ?

ARN. J'ai grand tort en effet !

AGN. Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARN. Suivre un galand n'est pas une action infâme ?

AGN. C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :

J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché  
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché. 30

ARN. Oui. Mais pour femme, moi je prétendais vous prendre ;

Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGN. Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,

Il est plus pour cela selon mon goût que vous.

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,  
 Et vos discours en font une image terrible ;  
 Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisir,  
 Que de se marier il donne des desirs

ARN. Ah ! c'est que vous l'aimez, traîtresse !

AGN. Oui, je l'aime.

ARN. Et vous avez le front de le dire à moi-même ! 40

AGN. Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas ?

ARN. Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGN. Hélas !

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;

Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

ARN. Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGN. L'employez à chasser ce qui fait du plaisir ?

ARN. Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire ?

AGN. Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

ARN. Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGN. Vous ?

ARN. Oui. 50

AGN. Hélas ! non.

ARN. Comment, non !

AGN. Voulez-vous que je mente ?

ARN. Pourquoi ne m'aimez pas, Madame l'impudente ?

AGN. Mon Dieu, ce n'est pas moi que vous devez blâmer :

C'est que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer ?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARN. Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGN. Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARN. Voyez comme raisonne et répond la vilaine ! 60

Peste ! une préceuse en droit-elle plus ?

Ah ! je l'ai mal connue ; ou, ma foi ! là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

Puisque en raisonnement votre esprit se consume,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps Je vous aural pour lui nourrie à mes dépens ?

AGN. Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARN. Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,

Les obligations que vous pouvez m'avoir ? 70



Agn. Je ne vous en ai pas d'aussi grandes qu'on pense.

Arn. N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

Agn. Vous avez là dedans bien opéré vraiment, Et m'avez fait en tout instruire joliment !

Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête, Je ne juge pas bien que je suis une bête ?

Moi-même, j'en ai honte ; et, dans l'âge où je suis, Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

Arn. Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quel qu'il coûte,

Apprendre du blondin quelque chose ?

Agn. Sans doute. So C'est de lui que je sais ce que je puis savoir :

Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

Arn. Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmades

Ma main de ce discours ne venge la bravade.

J'enrage quand je vois sa piquante froideur,

Et quelques coups de poing satisfaiseroient mon cœur.

Agn. Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

Arn. Ce mot et ce regard désarme ma colère, Et produit un retour de tendresse et de cœur,

Qui de son action m'efface la noirceur. 90 Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses

Les hommes soient sujets à de telles foiblesses ! Tout le monde connoît leur imperfection :

Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ; Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;

Il n'est rien de plus foible et de plus imbécille, Rien de plus infidèle : et malgré tout cela,

Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là. Hé bien ! faisons la paix. Va, petite traîtresse,

Je te pardonne tout et te rends ma tendresse. 100 Considère par là l'amour que j'ai pour toi,

Et me voyant si bon, en revanche aime-moi.

Agn. Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire :

Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire ?

Arn. Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.

(Il fait un soupir.)

Écoute seulement ce soupir amoureux, Vois ce regard mourant, contemple ma personne,

Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne. C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,

Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi. 110 Ta forte passion est d'être brave et leste :

Tu le seras toujours, va, je te le proteste ; Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,

Je te bouchonnerai, baiseraï, mangerai ; Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire :

Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(A part.)

Jusqu'ou la passion peut-elle faire aller !

Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier :

Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrater ?

Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ? 120

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?

Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux : Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

Agn. Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

Arn. Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.

Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,

Et vous dénicherai à l'instant de la ville.

Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout ;

Mais un cul de couvent me vengera de tout. 130

## SCÈNE V

ALAIN, ARNOLPHE.

Al. Je ne sais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble

Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Arn. La voici. Dans ma chambre allez me la nicher :

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;

Et puis c'est seulement pour une demie-heure :

Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,

Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.

Peut-être que son âme, étant dépaynée,

Pourra de cet amour être désabusée. 10

## SCÈNE VI

ARNOLPHE, HORACE.

Hor. Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.

Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;

Et par un trait fatal d'une injustice extrême,

On me veut arracher de la beauté que j'aime.

Pour arriver ici mon père a pris le frais ;

J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près ;

Et la cause, en un mot, d'une telle venue,  
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,  
C'est qu'il m'a marié sans m'en récrire rien,  
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien. 10  
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,  
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.

Cet Enriqué, dont hier je m'informois à vous,  
Cause tout le malheur dont je ressens les coups;  
Il vient avec mon père achever ma ruine,  
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.  
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir;  
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,  
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,  
L'esprit plein de frayeur je l'ai devancé vite. 20  
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir  
De mon engagement qui le pourroit algrir;  
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,

De le dissuader de cette autre alliance.

ARN. Oui-da.

HOR. Conseillez-lui de différer un peu,  
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARN. Je n'y manquerai pas.

HOR. C'est en vous que j'espère.

ARN. Fort bien.

HOR. Et je vous tiens mon véritable père.

Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir:  
Écoutez les raisons que je vous puis fournir. 30  
(Ils demeurent en un coin du théâtre.)

## SCÈNE VII

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE,  
ARNOLPHE.

ENR., à Chrysalde. Aussitôt qu'à mes yeux je  
vous ai vu paroître,  
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous  
connoître.

Je vous vois tous les traits de cette aimable  
sœur

Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;  
Et je serois heureux si la Parque cruelle  
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,  
Pour jouir avec moi des sensibiles douceurs  
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.  
Mais puisque du destin la fatale puissance  
Nous prive pour jamais de sa chère présence, 10  
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter  
Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester.

Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,  
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.  
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;  
Mais il faut que ce choix vous plaise comme  
à moi.

CHRY. C'est de mon jugement avoir mauvaise  
estime

Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARN., à Horace. Oui, je vais vous servir de la  
bonne façon.

HOR. Gardez, encore un coup...

ARN. N'ayez aucun  
soupçon. 20

OR., à Arnolphe. Ah! que cette embrassade  
est pleine de tendresse!

ARN. Que je sens à vous voir une grande  
allégresse!

OR. Je suis ici venu...

ARN. Sans m'en faire récit,  
Je sais ce qui vous mène.

OR. On vous l'a déjà dit.

ARN. Oui.

OR. Tant mieux.

ARN. Votre fils à cet  
hymen résiste,

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de  
triste:

Il m'a même prié de vous en détourner;

Et moi, tout le conseil que je vous puis  
donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,

Et de faire valoir l'autorité de père. 30

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contre eux à leur être indulgens.

HOR. Ah! traître!

CHRY. Si son cœur à quelque  
répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.

Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARN. Quoi? se laissera-t-il gouverner par son  
fils?

Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse  
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?

Il seroit beau vraiment qu'on le vît aujourd'hui  
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui! 40

Non, non: c'est mon intime, et sa gloire est la  
mienne

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne

Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,

Et force de son fils tous les attachements.

OR. C'est parler comme il faut, et, dans cette  
alliance,

C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYA, à Arnolphe. Je suis surpris, pour moi, du grand empressément

Que vous nous faites voir pour cet engagement, Et ne puis deviner quel motif vous inspire . . .

ARN. Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire. 50

OR. Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il est . . .

CHRYA. Ce nom l'agrite ;

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARN. Il n'importe.

HOR. Qu'entends-je ?

ARN, se retournant vers Horace. Oui, c'est là le mystère,

Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HOR. En quel trouble . . .

### SCÈNE VIII

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALE,  
HORACE, ARNOLPHE.

GEOR. Monseigneur, si vous n'êtes auprès, Nous aurons de la peine à retenir Agnès ; Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARN. Faites-la-moi venir ; aussi bien de ce pas Prétends-je l'emmener ; ne vous en fâchez pas : Un bonheur continu rendroit l'homme superbe ; Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HOR. Quels maux peuvent, ô Ciel ! égaler mes ennuis !

Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis ! 10

ARN, à Oronte. Pressez vite le jour de la cérémonie :

J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

OR. C'est bien notre dessein.

### SCÈNE IX

AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE,  
ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALE

ARN, à Agnès. Venez, belle, venez, Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez. Voici votre galand, à qui, pour récompense, Vous pouvez faire une humble et douce révérence.

Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits ;

Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGN. Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

HOR. Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARN. Allons, causeuse, allons.

AGN. Je veux rester ici.

OR. Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci. 10

Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARN. Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.

Jusqu'au revoir.

OR. Où donc prétendez-vous aller ?

Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARN. Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,

D'achever l'hyménée.

OR. Oui. Mais pour le conclure, Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit Que vous avez chez vous celle dont il s'agit, La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique, Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique ? 20 Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé ?

CHRYA. Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARN. Quoi ? . . .

CHRYA. D'un hymen secret ma sœur eut une fille,

Dont on cacha le sort à toute la famille.

OR. Et qui sous de feints noms, pour ne rien découvrir,

Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYA. Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,

L'obligea de sortir de sa natale terre.

OR. Et d'aller essuyer mille périls divers

Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers. 30

CHRYA. Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie

Avolent pu lui ravir l'imposture et l'envie.

OR. Et de retour en France, il a cherché d'abord

Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYA. Et cette paysanne a dit avec franchise

Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

OR. Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité, Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYA. Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,

A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme. 40

OR. Et vous allez enfin la voir venir ici.  
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère  
éclairci.

CHRYA. Je devine à peu près quel est votre  
supplice ;

Mais le sort en cela ne vous est que propice :  
Si n'être point cocu vous semble un si grand  
bien,

Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARN., *s'en allant tout transporté, et ne pouvant  
parler.* Oh !

OR. D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HOR. Ah ! mon père,

Vous saurez pleinement ce surprenant mys-  
tère.

Le hasard en ces lieux avoit exécuté

Ce que votre sagesse avoit prémédité :

50

J'étois par les doux nœuds d'une ardeur mu-  
tuelle

Engagé de parole avecque cette belle ;

Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,  
Et pour qui mon refus a pensé vous flacher.

ENR. Je n'en ai point douté d'abord que je  
l'ai vue,

Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.

Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYA. J'en ferois de bon cœur, mon frère,  
autant que vous,

Mais ces lieux et cela ne s'accroissent  
guères.

Allons dans la maison débrouiller ces mystères, Go  
Payer à notre ami ces soins officieux,

Et rendre grâce au Ciel qui fait tout pour le  
mieux.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

# LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE

---

## ÉPÎTRE

---

A LA REINE MÈRE.

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École des femmes*; et Je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTÉ: Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements; qui de ses hautes pensées et de ses importantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

de VOTRE MAJESTÉ

le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

J. B. P. MOLIERE.

## LES PERSONNAGES

URANIE.

ÉLISE.

CLIMÈNE.

GALOPIN, laquais.

LE MARQUIS.

DORANTE ou LE CHEVALIER.

LYSIDAS, poète.

## SCÈNE I

URANIE, ÉLISE.

UR. Quoi? Cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉL. Personne du monde.

UR. Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉL. Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

10 UR. L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉL. Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

UR. C'est que les beaux esprits, Cousine, aiment la solitude.

ÉL. Ah! très-humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

UR. Pour moi, j'aimo la compagnie, je l'avoue.

ÉL. Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut  
20 essuyer parmi les autres est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

UR. La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens tristes.

ÉL. Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

UR. Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉL. Ma foi, les extravagants ne vont guère  
30 loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde

visite. Mais à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

UR. Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉL. Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert! La jolice façon de plaisanter pour des courtisans! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire: 'Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieux de Paris, car chacun vous voit de bon oeil,' à cause que Boneuil est un village à trois lieux d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? 50 Et ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

UR. On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉL. Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quel je condamnerais tous ces Messieurs les turlupins.

UR. Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉL. Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

## SCÈNE II

GALOPIN, URANIE, ÉLISE.

GAL. Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir.

UR. Eh mon Dieu ! quelle visite !

ÉL. Vous vous plaigniez d'être seule aussi : le Ciel vous en punit.

UR. Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GAL. On a déjà dit que vous y étiez.

UR. Et qui est le sot qui l'a dit ?

GAL. Moi, Madame.

UR. Diantre soit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GAL. Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

UR. Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GAL. Elle parle encore à un homme dans la rue.

UR. Ah ! Consine, que cette visite m'embarasse à l'heure qu'il est !

ÉL. Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel ; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion : et, n'en déplaît à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

UR. L'épithète est un peu forte.

ÉL. Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ?

UR. Elle se défend bien de ce nom pourtant.

ÉL. Il est vrai : elle se défend du nom, mais non pas de la chose ; car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressort. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître grands.

UR. Doucement donc : si elle venoit à entendre...

ÉL. Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse

à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots, que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des *Impromptus* sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence ; 60 et la dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle.

UR. Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉL. Encore un mot. Je voudrais bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé : le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin !

UR. Veux-tu te taire ? la voici.

## SCÈNE III

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

UR. Vraiment, c'est bien tard que...

CL. Eh ! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

UR. Un fauteuil promptement.

CL. Ah mon Dieu !

UR. Qu'est-ce donc ?

CL. Je n'en puis plus.

UR. Qu'avez-vous ?

CL. Le cœur me manque.

UR. Sont-ce vapeurs qui vous ont prise ? 10

CL. Non.

UR. Voulez-vous que l'on vous délace ?

CL. Mon Dieu non. Ah !

UR. Quel est donc votre mal ? et depuis quand vous a-t-il pris ?

CL. Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.

UR. Comment ?

CL. Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉL. Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

UR. Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi ; mais nous fûmes

avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

30 CL. Quoi ? vous l'avez vue ?

Ur. Oui ; et écoutée d'un bout à l'autre.

CL. Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère ?

Ur. Je ne suis pas si délicate, Dieu merci ; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CL. Ah mon Dieu ! que dites-vous là ? Cette proposition peut-elle être avancée par une per-  
40 sonne qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison ? Et dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaïses dont cette comédie est assaisonnée ? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable ; la *tarte à la crème* m'a affadi le cœur ; et j'ai pensé vomir au *potage*.

50 ÉL. Mon Dieu ! que tout cela est dit élégamment ! J'aurais cru que cette pièce étoit bonne ; mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

Ur. Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance ; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CL. Ah ! vous me faites pitié, de parler ainsi ;  
60 et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salt à tous moments l'imagination ?

ÉL. Les jolies façons de parler que voilà ! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie !

CL. Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne  
70 foi votre jugement ; et pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

Ur. Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CL. Hélas ! tout ; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

Ur. Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas ; car,  
80 pour moi, je n'y en ai point vu.

CL. C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément ; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont point la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉL. Ah !

CL. Hay, hay, hay.

Ur. Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CL. Hélas ! est-il nécessaire de vous les mar-  
quer ?

Ur. Oul. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CL. En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris ?

Ur. Eh bien ! que trouvez-vous là de sale ?

CL. Ah !

Ur. De grâce ?

CL. Fi !

Ur. Mais encore ?

CL. Je n'ai rien à vous dire.

Ur. Pour moi, je n'y entends point de mal.

CL. Tant pis pour vous.

Ur. Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CL. L'honnêteté d'une femme...

Ur. L'honnêteté d'une femme n'est pas dans 110 les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre ; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs 120 grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire ; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête, et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela ; 130 et quelqu'un même des laquelle cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.



CL. Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

UR. Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CL. Ah ! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

UR. Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CL. Quoi ? la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ?

UR. Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête ; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CL. Ah ! ruban tant qu'il vous plaira ; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement ; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉL. Il est vrai, ma Cousine, je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CL. Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉL. Comment dites-vous ce mot-là, Madame ?

CL. Obscénité, Madame.

ÉL. Ah mon Dieu ! obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joli du monde.

CL. Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

UR. Eh mon Dieu ! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉL. Ah ! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame ! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée ?

CL. Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉL. Ah ! que vous avez bien raison, Madame, et que vous me rendrez justice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche !

CL. Hélas ! je parle sans affectation.

ÉL. On le voit bien, Madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles ; et je suis si rempli de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

CL. Vous vous moquez de moi, Madame.

ÉL. Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit se moquer de vous ?

CL. Je ne suis pas un bon modèle, Madame.

ÉL. Oh ! que si, Madame !

CL. Vous me flattez, Madame.

ÉL. Point du tout, Madame.

CL. Épargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ÉL. Je vous épargne aussi, Madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CL. Ah mon Dieu ! brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (*À Uranie.*) Enfin, nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles . . .

## SCÈNE IV

LE MARQUIS, CLIMÈNE, GALOPIN, URANIE,  
ÉLISE.

GAL. Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MAR. Tu ne me connois pas, sans doute.

GAL. Si fait, je vous connois ; mais vous n'en trerez pas.

LE MAR. Ah ! que de bruit, petit laquais !

GAL. Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MAR. Je veux voir ta maîtresse.

GAL. Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MAR. La voilà dans la chambre.

GAL. Il est vrai, la voilà ; mais elle n'y est pas.

UR. Qu'est-ce donc qu'il y a là ?

LE MAR. C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GAL. Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

UR. Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas ?

GAL. Vous me grondâtes, l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

UR. Voyez cet insolent ! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MAR. Je l'ai bien vu, Madame; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉL. Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

UR. Un siège donc, impertinent.

30 GAL. N'en voilà-t-il pas un ?

UR. Approchez-le.

(*Le petit laquais pousse le siège rudement.*)

LE MAR. Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ÉL. Il auroit tort, sans doute.

LE MAR. C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvalse mine : hay, hay, hay, hay.

ÉL. L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MAR. Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, 40 lorsque je vous ai interrompues ?

UR. Sur la comédie de *l'École des femmes*.

LE MAR. Je ne fais que d'en sortir.

CLI. Eh bien ! Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MAR. Tout à fait impertinente.

CLI. Ah ! que j'en suis ravie !

LE MAR. C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ! à peine ai-je pu trouver place ; j'ai pensé être étouffé à la porte, 50 et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉL. Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MAR. Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

UR. Ah ! voici Dorante que nous attendions.

### SCÈNE V

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMÈNE, ÉLISE,  
URANIE.

DOR. Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugemens qui se font là-dessus. Car enfin j'ai oui condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu 10 d'autres estimer le plus.

UR. Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MAR. Il est vrai, je la trouve détestable ; morbleu ! détestable du dernier détestable ; ce qu'on appelle détestable.

DOR. Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MAR. Quoi ? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DOR. Oui, je prétends la soutenir.

LE MAR. Parbleu ! je la garantis détestable. 20

DOR. La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MAR. Pourquoi elle est détestable ?

DOR. Oui.

LE MAR. Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DOR. Après cela, il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore instruis- nous, et nous dis les défauts qui y sont. 30

LE MAR. Que sais-je, moi ? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne ; et Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DOR. L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MAR. Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne 40 vait rien.

DOR. Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayoit les autres, ridoit son front. A tous les éclats de rire, il haussait les épaules, 50 et regardoit le parterre en pitié ; et quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : 'Ris donc, parterre, ris donc.' Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de 60 quinze sols ne fait rien du tout au bon goût ; que debout et assis, on peut donner un mauvais jugement ; et qu'enfin, à la prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre,

par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni pré-  
70 vention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MAR. Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parti ? Parbleu ! je m'en réjouis, et je ne manquerais pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay, hay, hay, hay, hay, hay.

DOR. Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en  
80 ridicules, malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connaître ; qui dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estroper, et de les mettre hors de place. Eh,  
90 morbleu ! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose ; n'apprenez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'humbles gens.

LE MAR. Parbleu ! Chevalier, tu le prends là...

DOR. Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs  
100 manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible ; et je les dauberais tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MAR. Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

DOR. Oui sans doute, et beaucoup.

UR. C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MAR. Demandez-lui ce qui lui semble de  
110 l'École des femmes : vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DOR. Eh mon Dieu ! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

UR. Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là,

sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la  
120 sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MAR. Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les or-  
dures dont elle est pleine ? 130

DOR. Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris ; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant  
140 qu'aucune ; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avait vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

UR. Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MAR. Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la  
150 condamnent.

DOR. Non pas ; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉL. Tout beau, Monsieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seraient dans les mêmes sentiments.

DOR. Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins ; et que lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉL. Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis ; et  
160 Madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DOR. Ah ! Madame, je vous demande pardon ; et si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLÉ. Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison ; car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable, et je ne conçois pas...

UR. Ah ! voici l'auteur, Monsieur Lysidas. 170

Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

## SCÈNE VI

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, ÉLISE,  
URANIE, CLIMÈNE.

LYS. Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez Madame la Marquise, dont je vous avais parlé ; et les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyais.

ÉL. C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

UR. Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas ; nous lirons votre pièce après souper.

LYS. Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

UR. Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous pussions.

LYS. Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

UR. Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYS. Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

UR. Voilà qui est bien. Enfin, j'avais besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉL. Il s'est mis d'abord de votre côté ; mais maintenant qu'il sait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

LYS. Non, non, je ne voudrais pas qu'il fit mal sa cour auprès de Madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DOR. Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

UR. Mais auparavant sachons les sentiments de Monsieur Lysidas.

LYS. Sur quoi, Madame ?

UR. Sur le sujet de l'École des femmes.

LYS. Ha, ha.

DOR. Que vous en semble ?

LYS. Je n'ai rien à dire là-dessus ; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DOR. Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

LYS. Moi, Monsieur ?

UR. De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYS. Je la trouve fort belle.

DOR. Assurément ?

LYS. Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DOR. Hom, hom, vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas : vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYS. Pardonnez-moi.

DOR. Mon Dieu ! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYS. Moi, Monsieur ?

DOR. Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYS. Hay, hay, hay.

DOR. Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYS. Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MAR. Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah !

DOR. Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MAR. Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DOR. Il est vrai, le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais Monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et puisque j'ai bien l'audace de me défendre contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉL. Quoi ? vous voyez contre vous Madame, Monsieur le Marquis et Monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

CLÉ. Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MAR. Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DOR. Cela est bientôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MAR. Parbleu ! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DOR. Ah ! je ne dis plus mot ; tu as raison,  
 100 Marquise. Puisque les autres comédiens en disent  
 du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont  
 tous gens éclairés et qui parlent sans intérêt. Il  
 n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLÉ. Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je  
 sais fort bien que vous ne me persuaderez point  
 de souffrir les immodesties de cette pièce, non  
 plus que les satires désobligeantes qu'on y voit  
 contre les femmes.

UR. Pour moi, je me garderai bien de m'en  
 110 offenser et de prendre rien sur mon compte de  
 tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent  
 directement sur les mœurs, et ne frappent les  
 personnes que par réflexion. N'allons point nous  
 appliquer nous-mêmes les traits d'une censure  
 générale ; et profitons de la leçon, si nous pouvons,  
 sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes  
 les peintures ridicules qu'on expose sur les  
 théâtres doivent être regardées sans chagrin de  
 tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne  
 120 faut jamais témoigner qu'on se voie ; et c'est se  
 taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser  
 qu'on le reprenne.

CLÉ. Pour moi, je ne parle pas de ces choses  
 par la part que j'y puisse avoir, et je pense que  
 je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre  
 d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là  
 des femmes qui se gouvernent mal.

ÉL. Assurément, Madame, on ne vous y cher-  
 chera point. Votre conduite est assez connue,  
 130 et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont  
 contestées de personne.

UR. Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille  
 à vous ; et mes paroles, comme les satires de la  
 comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLÉ. Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin  
 passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle  
 façon vous recevez les injures qu'on dit à notre  
 sexe dans un certain endroit de la pièce ; et pour  
 moi, je vous avoue que je suis dans une colère  
 140 épouvantable, de voir que cet auteur impertinent  
 nous appelle *des animaux*.

UR. Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule  
 qu'il fait parler ?

DOR. Et puis, Madame, ne savez-vous pas que  
 les injures des amants n'offensent jamais ? qu'il  
 est des amours emportés aussi bien que des  
 doux-cœurs ? et qu'en de pareilles occasions les  
 paroles les plus étranges, et quelque chose de  
 pis encore, se prennent bien souvent pour des  
 150 marques d'affection par celles mêmes qui les  
 reçoivent ?

ÉL. Dites tout ce que vous voudrez, je ne  
 saurois digérer cela, non plus que le *potage* et la  
*tarte à la crème*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MAR. Ah ! ma foi, oui, *tarte à la crème* ! voilà  
 ce que j'avois remarqué tantôt ; *tarte à la crème* !  
 Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir  
 fait souvenir de *tarte à la crème* ! Y a-t-il assez  
 de pommes en Normandie pour *tarte à la crème* !

*Tarte à la crème*, morbleu ! *tarte à la crème* ! 160

DOR. Eh bien ! que veux-tu dire : *tarte à la  
 crème* ?

LE MAR. Parbleu ! *tarte à la crème*, Chevalier.

DOR. Mais encore ?

LE MAR. *Tarte à la crème* !

DOR. Dis-nous un peu tes raisons.

LE MAR. *Tarte à la crème* !

UR. Mais il faut expliquer sa pensée, ce me  
 semble.

LE MAR. *Tarte à la crème*, Madame ! 170

UR. Que trouvez-vous là à redire ?

LE MAR. Moi, rien. *Tarte à la crème* !

UR. Ah ! je le quitte.

ÉL. Monsieur le Marquis s'y prend bien, et  
 vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais  
 bien que Monsieur Lysidas voulût les achever et  
 leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYS. Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer,  
 et je suis assez indulgent pour les ouvrages des  
 autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que 180

Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on  
 m'avouera que ces sortes de comédies ne sont  
 pas proprement des comédies, et qu'il y a une  
 grande différence de toutes ces bagatelles à la  
 beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le  
 monde donne là dedans aujourd'hui ; on ne court  
 plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable  
 aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout  
 Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne  
 quelquefois, et cela est honteux pour la France. 190

CLÉ. Il est vrai que le goût des gens est  
 étrangement gâté là-dessus, et que le siècle  
 s'encanaillait furieusement.

ÉL. Celui-là est joli encore, *s'encanaillait* !  
 Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?

CLÉ. Hé !

ÉL. Je m'en suis bien doutée.

DOR. Vous croyez donc, Monsieur Lysidas,  
 que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les  
 poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont 200  
 des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

UR. Ce n'est pas mon sentiment, pour moi.  
 La tragédie, sans doute, est quelque chose de  
 beau quand elle est bien touchée ; mais la

comédie à ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DOR. Assurément, Madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLÉ. Je crois être du nombre des honnêtes gens; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MAR. Ma foi, ni moi non plus.

DOR. Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas: c'est que tu n'y as point trouvé de tur-lupinades.

LYS. Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides à mon avis.

DOR. La cour n'a pas trouvé cela.

LYS. Ah! Monsieur, la cour!

DOR. Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, Messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que a grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il

n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui sans comparaison juge plus finement des choses, que tout le savoir enrouillé des pédants.

UR. Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DOR. La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligués offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers.

LYS. Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

UR. C'est une étrange chose de vous autres Messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DOR. C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

UR. Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYS. Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

UR. Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces Messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DOR. Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus

grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

UR. J'ai remarqué une chose de ces Messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DOR. Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

UR. Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DOR. C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

UR. Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DOR. Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de Messieurs les experts.

LYA. Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que l'École des femmes a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle soit dans les règles, pourvu...

DOR. Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉL. Courage, Monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous recules.

LYA. Quoi? Monsieur, la protase, l'építase, et la périptète...?

DOR. Ah! Monsieur Lysidas, vous nous assemblez avec vos grands mots. Ne parlez pas point si savant, de grâce. Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase, le nœud, que l'építase, et le dénouement, que la périptète?

LYA. Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin, le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MAR. Ah! ah! Chevalier.

CLL. Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYA. Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille*?

CLL. Fort bien.

ÉL. Ah!

LYA. La scène du valet et de la servante au dedans de la maison, n'est-elle pas d'une longueur 420 ennuyeuse, et tout à fait impertinente?

LE MAR. Cela est vrai.

CLL. Assurément.

ÉL. Il a raison.

LYA. Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le

personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?

LE MAR. Bon. La remarque est encore bonne.

420 CLÉ. Admirable.

ÉL. Merveilleuse.

LYS. Le sermon et les *Maximes* ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ?

LE MAR. C'est bien dit.

CLÉ. Voilà parlé comme il faut.

ÉL. Il ne se peut rien de mieux.

LYS. Et ce Monsieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si  
430 sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes naïves qui font rire tout le monde ?

LE MAR. Morbleu ! merveille !

CLÉ. Miracle !

ÉL. Vivat ! Monsieur Lyzidas.

LYS. Je laisse cent mille autres choses, de  
440 peur d'être ennuyeux.

LE MAR. Parbleu ! Chevalier, te voilà mal ajusté.

DOR. Il faut voir.

LE MAR. Tu as trouvé ton homme, ma foi !

DOR. Peut-être.

LE MAR. Réponda, réponda, réponda, réponda.

DOR. Volontiers. Il...

LE MAR. Réponds donc, je te prie.

DOR. Laisse-moi donc faire. Si...

450 LE MAR. Parbleu ! je te défie de répondre.

DOR. Oui, si tu parles toujours.

CLÉ. De grâce, écoutons ses raisons.

DOR. Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récita. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet ; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, et par là entre, à tous coups, dans  
460 une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

UR. Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des femmes* consiste dans cette confiance perpétuelle ; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MAR. Bagatelle, bagatelle.

CLÉ. Foible réponse.

ÉL. Mauvaises raisons.

DOR. Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe ; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une  
480 joie inconcevable.

LE MAR. C'est mal répondre.

CLÉ. Cela ne satisfait point.

ÉL. C'est ne rien dire.

DOR. Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis,  
490 que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison, et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé, pendant son voyage, par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure, au retour, longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MAR. Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLÉ. Tout cela ne fait que blanchir.

ÉL. Cela fait pitié.

DOR. Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites ; et sans doute que ses paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois  
510 bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses... ?

LE MAR. Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DOR. Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux... ?

LE MAR. Je ne veux pas seulement t'écouter.

DOR. Écoute-moi, si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion... ?





# L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

## COMÉDIE

### NOMS DES ACTEURS

MOLIERE, *marquis ridicule.*

BRÉCOURT, *homme de qualité.*

DE LA GRANGE, *marquis ridicule.*

DU CROISY, *poète.*

LA THORILLIÈRE, *marquis fâcheux.*

BÉJART, *homme qui fait le nécessaire.*

MILLE DU PARC, *marquise faconnière.*

MILLE BÉJART, *prude.*

MILLE DE BRIE, *sage coquette.*

MILLE MOLIERE, *satirique spirituelle.*

MILLE DU CROISY, *peste douceuruse.*

MILLE HERVÉ, *servante précieuse.*

La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie.

### SCÈNE I

MOLIERE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY,  
MILLE DU PARC, MILLE BÉJART, MILLE DE  
BRIE, MILLE MOLIERE, MILLE DU CROISY,  
MILLE HERVÉ.

MOL. Allons donc, Messieurs et Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici ? La peste soit des gens ! Holà ho ! Monsieur de Brécourt !

BRÉ. Quoi ?

MOL. Monsieur de la Grange !

LA GR. Qu'est-ce ?

MOL. Monsieur du Croisy !

DU CR. Platt-il ?

10 MOL. Mademoiselle du Parc !

MILLE DU P. Hé bien ?

MOL. Mademoiselle Béjart !

MILLE BÉ. Qu'y a-t-il ?

MOL. Mademoiselle de Brie !

MILLE DE BRIE. Que veut-on ?

MOL. Mademoiselle du Croisy !

MILLE DU CR. Qu'est-ce que c'est ?

MOL. Mademoiselle Hervé !

MILLE HER. On y va.

MOL. Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Eh têtebleu ! Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRÉ. Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles ; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOL. Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

MILLE BÉ. Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

MILLE DU P. Quelle est votre pensée ?

MILLE DE BRIE. De quoi est-il question ?

MOL. De grâce, mettons-nous ici ; et puisque nous voilà tous habillés, et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GR. Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

40 Mlle Du P. Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

Mlle De Bré. Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

Mlle Bê. Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mlle Mol. Et moi aussi.

Mlle Hér. Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

50 Mlle Du Cr. Ni moi non plus ; mais avec cela je ne répondrais pas de ne point manquer.

Du Cr. J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

Bré. Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

Mol. Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer, et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ?

60 Mlle Bê. Qui, vous ? Vous n'êtes pas à plaindre ; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

Mol. Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul ? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent ? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve ? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde ?

Mlle Bê. Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

Mol. Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé ?

80 Mlle Bê. Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne ; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Oh en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal ? et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

90 Mlle De Bré. En effet ; il falloit s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

Mol. Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne

se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre ; et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desiront de nous ; nous ne sommes que pour leur plaisir ; et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

Mlle Bê. Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles ?

Mol. Vous les saurez, vous dis-je ; et quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet ?

Mlle Bê. Je suis votre servante : la prose est pis encore que les vers.

Mlle Mol. Voulez-vous que je vous dise ? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul. 120

Mol. Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mlle Mol. Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

Mol. Taisez-vous, je vous prie.

Mlle Mol. C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galand regardent la même personne avec des yeux si différents. 130

Mol. Que de discours !

Mlle Mol. Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse ; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galans.

Mol. Ah ! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant : nous avons autre chose à faire. 140

Mlle Bê. Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette

comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'étoit une affaire toute trouvée et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous  
150 peindre, ils vous ouvrent l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite  
160 d'après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOL. Il est vrai ; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine ; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs  
170 jours de comédies sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

Mlle DU P. Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mlle DE BRIE. Je n'ai jamais ouï parler de  
180 cela.

MOL. C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit point fait rire.

Mlle DE BRIE. Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOL. Nous n'avons pas le temps maintenant.

Mlle DE BRIE. Seulement deux mots.

MOL. J'avois songé une comédie où il y auroit  
190 eu un poète, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. 'Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma pièce est une pièce... — Eh ! Monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous

avons passé.— Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois.— 200 Qui ? ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu ! qui soit entripallé comme il faut, un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut ; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers.' Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède* : 210

Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi ;  
Augmentant mon pouvoir ...

le plus naturellement qu'il auroit été possible. Et le poète : 'Comment ? vous appelez cela réciter ? C'est se railler : il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi.

(Imitant Montfleury, excellent acteur de l'Hôtel de Bourgogne.)

Te le dirai-je, Araspe ? ... etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyer comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire 220 le brouhaha — Mais, Monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humblement, et ne prend guère ce ton de démoniaque.— Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante.' Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui 23 est celle de Camille et de Curiaçe,

Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur  
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?  
— Hélas ! je vois trop bien ... etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poète aussitôt : 'Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille. et voici comme il faut réciter cela.

(Imitant Mlle Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.)

Iras-tu, ma chère âme ... etc.

Non, je te connois mieux ... etc. 24

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions.' Enfin, voilà l'idée : et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices

MLLE DE BRIE. Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOL., *imitant Beauchâteau, aussi comédien, dans les stances du 'Cid.'*

Percé jusques au fond du cœur..., etc.

350 Et celui-ci, le reconnaissez-vous bien dans Pompée de *Sertorius* ?

(*Imitant Hauteroche, aussi comédien.*)

L'inimitié qui règne entre les deux partis, N'y rend pas de l'honneur..., etc.

MLLE DE BRIE. Je le reconnais un peu, je pense.

MOL. Et celui-ci ?

(*Imitant de Villiers, aussi comédien.*)

Seigneur, Polybe est mort..., etc.

MLLE DE BRIE. Oui je sais qu'il est ; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que 360 vous auriez peine à contrefaire.

MOL. Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avais bien étudiés. Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. (*Parlant à de la Grange.*) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MLLE MOL. Toujours des marquis !

370 MOL. Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MLLE BÉ. Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

380 MOL. Pour vous, Mademoiselle...

MLLE DU P. Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

390 MOL. Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de la *Critique de l'École des femmes* ; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même ; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MLLE DU P. Comment cela se pourroit-il

faire ? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOL. Cela est vrai ; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de 300 vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(*A du Croisy.*) Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe. 310

(*A Brécourt.*) Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la *Critique de l'École des femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(*A de la Grange.*) Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(*A Mademoiselle Béjart.*) Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne 320 fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur prudence, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(*A Mademoiselle de Brie.*) Pour vous, vous 330 faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde pourvu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractère.

(*A Mademoiselle Molière.*) Vous, vous faites le même personnage que dans la *Critique*, et je n'ai 340 rien à vous dire, non plus qu'à Mademoiselle du Parc.

(*A Mademoiselle du Croisy.*) Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de

langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A *Mademoiselle Herod.*) Et pour vous, vous êtes la goubrette de la Précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah ! voici justement un fâcheux ! Il ne nous falloit plus que cela.

# SCÈNE II

LA THORILLIÈRE, MOLIERE, ETC.

LA THOR. Bonjour, Monsieur Molière.

MOL. Monsieur, votre serviteur. La peste soit de l'homme !

LA THOR. Comment vous en va ?

MOL. Fort bien, pour vous servir. Mesdemoiselles, ne ...

LA THOR. Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOL. Je vous suis obligé. Que le diable t'em-  
10 porte ! Ayez un peu soin ...

LA THOR. Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOL. Oui, Monsieur. N'oubliez pas ...

LA THOR. C'est le Roi qui vous la fait faire ?

MOL. Oui, Monsieur. De grâce, songez ...

LA THOR. Comment l'appellez-vous ?

MOL. Oui, Monsieur.

LA THOR. Je vous demande comment vous la  
20 nommez.

MOL. Ah ! ma foi, je ne sais. Il faut, s'il vous plaît, que vous ...

LA THOR. Comment serez-vous habillés ?

MOL. Comme vous voyez. Je vous prie ...

LA THOR. Quand commencerez-vous ?

MOL. Quand le Roi sera venu. Au diantre le questionneur !

LA THOR. Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOL. La peste m'étouffe, Monsieur, si je le  
30 sais.

LA THOR. Savez-vous point ... ?

MOL. Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde ; je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. J'en-

rage ! Ce bourreau vient, avec un air tranquille, vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THOR. Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOL. Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THOR. A *Mademoiselle du Croisy.* Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ? (*En regardant Mademoiselle Herod.*)

Mlle Du Cr. Oui, Monsieur.

LA THOR. Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand-chose.

MOL. Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

Mlle De Brie. Monsieur, nous avons ici quel-  
que chose à répéter ensemble.

LA THOR. Ah ! parbleu ! je ne veux pas vous empêcher : vous n'avez qu'à poursuivre.

Mlle De Brie. Mais ...

LA THOR. Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mlle De Brie. Oui, mais ...

LA THOR. Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOL. Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que per-  
sonne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THOR. Pourquoi ? Il n'y a point de danger pour moi.

MOL. Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THOR. Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOL. Point du tout, Monsieur ; ne vous hâtez pas, de grâce.

# SCÈNE III

MOLIERE, LA GRANGE, ETC.

MOL. Ah ! que le monde est plein d'imperfections ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'anti-chambre du Roi ; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. Allons, parlez.

LA GR. 'Bonjour, Marquis.'

20 MOL. Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces Messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun: 'Bonjour, Marquis.' Recomme-  
nces donc.

LA GR. 'Bonjour, Marquis.'

MOL. 'Ah! Marquis, ton serviteur.'

LA GR. 'Que fais-tu là?'

MOL. 'Parbleu! tu vois: j'attends que tous  
30 ces Messieurs aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.'

LA GR. 'Têtebleu! quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, et j'aime mieux entrer des dehors.'

MOL. 'Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper toutes les avenues de la porte.'

LA GR. 'Crions nos deux noms à l'huisier,  
40 afin qu'il nous appelle.'

MOL. 'Cela est bon pour toi; mais pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.'

LA GR. 'Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans la Critique.'

MOL. 'Moi? Je suis ton valet: c'est toi-même en propre personne.'

LA GR. 'Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.'

MOL. 'Parbleu! je te trouve plaisant de me  
50 donner ce qui t'appartient.'

LA GR. 'Ha, ha, ha, cela est drôle.'

MOL. 'Ha, ha, ha, cela est bouffon.'

LA GR. 'Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de la Critique?'

MOL. 'Il est vrai, c'est moi. Détestable, morbleu! détestable! tarte à la crème! C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.'

LA GR. 'Oui parbleu! c'est toi; tu n'as que  
60 faire de raller; et si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.'

MOL. 'Et que veux-tu gager encore?'

LA GR. 'Je gage cent pistoles que c'est toi.'

MOL. 'Et moi, cent pistoles que c'est toi.'

LA GR. 'Cent pistoles comptant?'

MOL. 'Comptant: quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant.'

LA GR. 'Je le veux.'

MOL. 'Cela est fait.'

LA GR. 'Ton argent court grand risque. 70

MOL. 'Le tien est bien aventuré.'

LA GR. 'A qui nous en rapporter?'

## SCÈNE IV

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, ETC.

MOL. 'Voici un homme qui nous jugera.  
Chevalier!'

BRÉ. 'Quoi?'

MOL. Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis! Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?'

BRÉ. Il est vrai.

MOL. Allons donc. 'Chevalier!'

BRÉ. 'Quoi?'

MOL. 'Juge-nous un peu sur une gageure que 10 nous avons faite.'

BRÉ. 'Et quelle?'

MOL. 'Nous disputons qui est le marquis de la Critique de Molière: il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.'

BRÉ. 'Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de même 20 chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; et que si quelque chose étoit capable 30 de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et en effet je trouve qu'il a raison; car pourquoi vouloir, je vous prie, ap-

pliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : "Il joue un tel," lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de 50 comédies.

MOL. 'Ma fol, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GR. 'Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOL. 'Soit. Mais, dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour... ?

BRÉ. 'Plus de matière ? Eh ! mon pauvre Marquis, nous lui en fournissons toujours assez, 60 et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.'

MOL. Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. 'Et qu'il ne trouvera plus de matière pour... Plus de matière ? Hé ! mon pauvre Marquis, nous lui en fournissons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. 70 Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assolent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une 80 douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces sultans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obéi le Prince dix ans 90 durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent égale-

ment tout le monde, qui promènent leurs civilités à drott et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié ? "Monsieur, votre très-humble serviteur. — Monsieur, je suis tout à votre service. — Tenez-moi des vôtres, mon cher. — Faites état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. — Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. — Ah ! Monsieur, je ne vous voyois pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. 100 Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révere le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. — Serviteur. — Très-humble valet." Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui resta.' Voilà à peu près comme cela doit être joué. 110

BRÉ. C'est assez.

MOL. Poursuivez.

BRÉ. 'Voici Clémène et Éliee.'

MOL. Là-dessus vous arrivez toutes deux. (*A Mademoiselle du Parc.*) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence.

Mlle MOL. 'Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce 120 ne pouvoit être une autre que vous.

Mlle Du P. 'Vous voyez : je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mlle MOL. 'Et moi de même.'

MOL. Madames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

Mlle Du P. 'Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mlle MOL. 'Après vous, Madame.' 130

MOL. Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assolent, suivant leur inquiétude naturelle. 'Parbleu ! Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.

BRÉ. 'Comment ?

MOL. 'Ils se portent fort mal.

BRÉ. 'Serviteur à la turripinade !

Mlle MOL. 'Mon Dieu ! Madame, que je vous 140 trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu surprenant !

Mlle Du P. 'Ah ! que dites-vous là, Madame :



ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mlle Mol. 'Eh, Madame, levez un peu votre coiffe.

Mlle Du P. 'Fi! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

150 Mlle Mol. 'Vous êtes si belle!

Mlle Du P. 'Point, point.

Mlle Mol. 'Montrez-vous.

Mlle Du P. 'Ah! fi donc, je vous prie!

Mlle Mol. 'De grâce.

Mlle Du P. 'Mon Dieu, non.

Mlle Mol. 'Si fait.

Mlle Du P. 'Vous me désespérez.

Mlle Mol. 'Un moment.

Mlle Du P. 'Ahy.

160 Mlle Mol. 'Résolument, vous vous montrerez. On ne peut point se passer de vous voir.

Mlle Du P. 'Mon Dieu, que vous êtes une étrange personne! vous voulez furieusement ce que vous voulez.

Mlle Mol. 'Ah! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuroient que vous mettiez quelque chose! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

170 Mlle Du P. 'Hélas! Je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames?

## SCÈNE V

Mlle De Brie, Mlle Du Parc, etc.

Mlle De Brie. 'Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions, en passant, la plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monsieur Lysidas, qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

Mol. 'Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

20 Du Cr. 'Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de

pinceau à son portrait; mais nous nous soucions bien gardés d'y mettre nos noms: il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

Mlle Du P. 'Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

Mol. 'Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé; il aura sur les doigts, ma foi!

Mlle Du P. 'Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment? cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit? Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre!

Mlle De Brie. 'Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être; et de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

Mlle Du Cr. 'Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

Mlle Bè. 'Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesse.

Mlle Mol. 'C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le sot!

Du Cr. 'La représentation de cette comédie, 50 Madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'Hôtel...

Mlle Du P. 'Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

Mlle Mol. 'Vous avez raison, Madame. Trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière, ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette 60 comédie.

Bré. 'Sans doute; et pour moi je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mlle Mol. 'En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleurs gens du monde?

Mol. 'Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle 70

manière, et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

Mlle MOL. 'Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de Monsieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui, et tous les auteurs en diroient du 80 bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

Du CR. 'Il est vrai que j'ai l'avantage de ne point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants.

Mlle MOL. 'Vous faites bien d'être content 90 de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudissements du public, et que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par Messieurs vos confrères?

LA GR. 'Mais quand jouera-t-on le *Portrait du peintre*?

Du CR. 'Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des premiers sur les rangs, pour crier:

100 "Voilà qui est beau!"

MOL. 'Et moi de même, parbleu!

LA GR. 'Et moi aussi, Dieu me sauve!

Mlle Du P. 'Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut; et je répons d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devons faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mlle MOL. 'C'est fort bien dit.

110 Mlle DE BRIL. 'Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mlle BÉ. 'Assurément.

Mlle Du CR. 'Sans doute.

Mlle HER. 'Point de quartier à ce contre-faiseur de gens.

MOL. 'Ma foi, Chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se cache.

BRÉ. 'Qui, lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessin d'aller, sur le théâtre, rire avec tous 120 les autres du portrait qu'on a fait de lui.

MOL. 'Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRÉ. 'Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus

de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela 130 est approuvé de personne; et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GR. 'Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, et que... 140

BRÉ. 'Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut; et de l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde, les fichera bien plus que toutes 150 les satires qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOL. 'Mais, Chevalier...'

Mlle BÉ. Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. Voulez-vous que je vous dise? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre 160 les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOL. J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et lorsqu'ils ont 170 délibéré s'ils joueroient le *Portrait du peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu: 'Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent?' N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me

vengerois-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mlle DE BRIE. Ils se sont fort plaints, tout-à-fois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la *Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOL. Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces: tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise! Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

Mlle DE BRIE. Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOL. Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulais obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

Mlle DE BRIE. Ma foi, j'aurais joué ce petit Monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOL. Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que Monsieur Bourreau! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernoit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée: il ne demanderoit pas mieux; et il n'attaque de gaîté de cœur, pour se faire connoître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchainé que pour m'engager à une sottise guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs

contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saussent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens: ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage: Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierais civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

Mlle BÉ. Mais enfin...

MOL. Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

Mlle DE BRIE. Vous en étiez à l'endroit...

MOL. Mon Dieu! j'entends du bruit: c'est le Roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

Mlle BÉ. Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOL. Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

Mlle BÉ. Non.

Mlle DU P. Ni moi le mien.

Mlle DE BRIE. Ni moi non plus.

Mlle MOL. Ni moi.

Mlle HÉR. Ni moi.

Mlle DU CR. Ni moi.

MOL. Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

## SCÈNE VI

BÉJART, MOLIERE, ETC.

BÉ. Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOL. Ah! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le Roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a  
10 été précipitée. Eh! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mlle Du P. Vous devez vous aller excuser.

MOL. Comment m'excuser?

## SCÈNE VII

MOLIERE, Mlle BÉJART, ETC.

UN NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOL. Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

## SCÈNE VIII

MOLIERE, Mlle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOL. Dans un moment, Monsieur. Et quel donc? voulez-vous que j'aie l'affront...?

## SCÈNE IX

MOLIERE, Mlle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOL. Oui, Monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de fête, et viennent dire: 'Commencez donc,' à qui le Roi ne l'a pas commandé!

## SCÈNE X

MOLIERE, Mlle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOL. Voilà qui est fait, Monsieur. Quoi donc? recevrai-je la confusion...?

## SCÈNE XI

BÉJART, MOLIERE, ETC.

MOL. Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

BÉ. Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourriez donner.

MOL. Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie! Le Roi nous fait la plus grande grâce du  
10 monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

# LE MARIAGE FORCÉ

## COMÉDIE

### PERSONNAGES

SGANARELLE.

GÉRONIMO.

DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.

ALCANTOR, père de Dorimène.

ALCIDAS, frère de Dorimène.

LYCASTE, amant de Dorimène.

DEUX ÉGYPTIENNES.

PANCRACE, docteur aristotélicien.

MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.

### SCÈNE I

SGANARELLE, GÉRONIMO.

SGAN. Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le Seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

GÉR. Voilà un ordre fort prudent.

SGAN. Ah ! Seigneur Géronimo, je vous trouve  
10 à propos, et j'allais chez vous vous chercher.

GÉR. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGAN. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre  
avis.

GÉR. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGAN. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a  
20 proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉR. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGAN. Mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉR. Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGAN. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement. 30

GÉR. Vous avez raison.

SGAN. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉR. Cela est vrai.

SGAN. Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉR. Je vous le promets.

SGAN. Jurez-en votre foi.

GÉR. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire. 40

SGAN. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉR. Qui, vous ?

SGAN. Oui, moi-même en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

GÉR. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGAN. Et quoi ?

GÉR. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGAN. Moi ?

GÉR. Oui.

SGAN. Ma foi, je ne sais ; mais je me portebien.

GÉR. Quoi ? vous ne savez pas à peu près votre âge ?

SGAN. Non : est-ce qu'on songe à cela ?

GÉR. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?

60 SGAN. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉR. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGAN. Huit ans.

GÉR. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGAN. Sept ans.

GÉR. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGAN. Cinq ans et demi.

GÉR. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGAN. Je revins en cinquante-six.

70 GÉR. De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept ; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux : si bien, Seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

80 SGAN. Qui, moi ? Cela ne se peut pas.

GÉR. Mon Dieu, le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folle, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGAN. Et moi je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en 100 épousant la fille que je recherche.

GÉR. Ah ! c'est une autre chose : vous ne m'aviez pas dit cela.

SGAN. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉR. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

SGAN. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉR. Vous l'avez demandée ?

SGAN. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir, et j'ai donné parole. 110

GÉR. Oh ! mariez-vous donc : je ne dis plus mot.

SGAN. Je quitterois le dessein que j'ai fait ? Vous semble-t-il, Seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frêle et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que 120 jamais, et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde ? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? Hem, hem, hem : eh ! qu'en dites-vous ?

GÉR. Vous avez raison ; je m'étois trompé : vous ferez bien de vous marier.

SGAN. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai 130 maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlote et me viendra frotter lorsque je serai las, outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes, que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me 140 ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉR. Il n'y a rien de plus agréable que cela : et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez. 150

SGAN. Tout de bon, vous me le conseillez ?

GÉR. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SEAN. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉR. Hé ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

SEAN. Dorimène.

GÉR. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

SEAN. Oui.

GÉR. Fille du Seigneur Alcantor ?

SEAN. Justement.

GÉR. Et sœur d'un certain Alokdas, qui se mêle de porter l'épée ?

SEAN. C'est cela.

GÉR. Vertu de ma vie !

SEAN. Qu'en dites-vous ?

GÉR. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SEAN. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉR. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SEAN. Vous me comblez de joie, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉR. Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SEAN. Serviteur.

GÉR. La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans : ô le beau mariage ! ô le beau mariage !

SEAN. Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

## SCÈNE II

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DOR. Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SEAN. Voici ma maîtresse qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air ! et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait en la voyant des démangeoisons de se marier ? Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DOR. Je vais faire quelques emplettes.

SEAN. Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout : de vos petits yeux

éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre . . . ; enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DOR. Tout à fait aise, je vous jure : car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garoux. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes ; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? Je vous vois tout changé de visage.

SEAN. Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DOR. C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE III

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉR. Ah ! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici ; et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGAN. Mon Dieu ! cela n'est pas pressé.

GÉR. Comment ? que veut dire cela ? Où est  
10 l'ardeur que vous montriez tout à l'heure ?

SGAN. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer  
20 bien agitée, et que...

GÉR. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je  
30 vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGAN. Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE IV

PANCRACE, SGANARELLE.

PAN. Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme hantissable de la république des lettres.

SGAN. Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PAN. Oui, je te soutiendrai par vives raisons que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

SGAN. Il a pris querelle contre quelqu'un.  
10 Seigneur...

PAN. Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGAN. La colère l'empêche de me voir. Seigneur...

PAN. C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGAN. Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PAN. *Toto cælo, tota via aberras.*

SGAN. Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

PAN. Serviteur.

SGAN. Peut-on... ?

PAN. Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in balordo*.

SGAN. Je vous...

PAN. La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGAN. Je...

PAN. Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis ; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la 30 dernière goutte de mon encre.

SGAN. Puis-je... ?

PAN. Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*.

SGAN. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère ?

PAN. Un sujet le plus juste du monde.

SGAN. Et quoi, encore ?

PAN. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, 40 effroyable, exécration.

SGAN. Puis-je demander ce que c'est ?

PAN. Ah ! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale ; une licence épouvantable règne partout ; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGAN. Quoi donc ?

PAN. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGAN. Comment ?

PAN. Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme ; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés ; et puisque 60 le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la *Qualité*.



SGAN. Je pensais que tout fût perdu. Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Je ...

PAN. Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

70 SGAN. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je ...

PAN. Impertinent flétri !

SGAN. De grâce, remettez-vous. Je ...

PAN. Ignorant !

SGAN. Eh ! mon Dieu ! Je ...

PAN. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGAN. Il a tort. Je ...

PAN. Une proposition condamnée par Aristote !

80 SGAN. Cela est vrai. Je ...

PAN. En termes exprès.

SGAN. Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est

90 ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PAN. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

100 SGAN. La peste soit de l'homme ! Eh ! Monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PAN. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGAN. Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PAN. Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGAN. Je veux vous parler de quelque chose.

110 PAN. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGAN. De quelle langue ?

PAN. Oui.

SGAN. Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PAN. Je vous dis : de quel idiome, de quel langage ?

SGAN. Ah ! c'est une autre affaire.

PAN. Voulez-vous me parler italien ? 120

SGAN. Non.

PAN. Espagnol ?

SGAN. Non.

PAN. Allemand ?

SGAN. Non.

PAN. Anglois ?

SGAN. Non.

PAN. Latin ?

SGAN. Non.

PAN. Grec ? 130

SGAN. Non.

PAN. Hébreu ?

SGAN. Non.

PAN. Syriaque ?

SGAN. Non.

PAN. Turc ?

SGAN. Non.

PAN. Arabe ?

SGAN. Non, non, français.

PAN. Ah ! français ! 140

SGAN. Fort bien.

PAN. Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la maternelle.

SGAN. Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci !

PAN. Que voulez-vous ?

SGAN. Vous consulter sur une petite difficulté.

PAN. Sur une difficulté de philosophie, sans 150 doute ?

SGAN. Pardonnez-moi : je ...

PAN. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'Être ?

SGAN. Point du tout. Je ...

PAN. Si la logique est un art ou une science ?

SGAN. Ce n'est pas cela. Je ...

PAN. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ? 160

SGAN. Non. Je ...

PAN. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

SGAN. Point. Je ...

PAN. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGAN. Nenni. Je ...

PAN. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance ?

SGAN. Non. Je ... 170

PAN. Si le bien se réciproque avec la fin ?

SGAN. Eh! non. Je...

PAN. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?

SGAN. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PAN. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGAN. Je vous la veux expliquer aussi; mais 180 il faut m'écouter.

SGAN, en même temps que le Docteur. L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PAN, en même temps que Sganarelle. La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées; mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur: d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

200 SGAN. Il repousse le Docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir. Peste de l'homme!

PAN, au dedans de la maison. Oui, la parole est animi index et speculum; c'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme.

(Pancrace monte à la fenêtre et continue, et Sganarelle quitte la porte.)

C'est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus. Et puisque vous avez la faculté de raisonner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous 210 ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGAN. C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PAN. Je vous écoute, parlez.

SGAN. Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

PAN. Mais surtout soyez bref.

SGAN. Je le serai.

PAN. Évitez la prolixité.

220 SGAN. Hé! Monseigneur...

PAN. Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGAN. Je vous...

PAN. Point d'ambages, de circonlocution.

(Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du Docteur.)

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer. Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments in barbara, que 230 vous n'êtes, et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, in utroque fure, le docteur Pancrace.

(Le Docteur sort de la maison.)

SGAN. Quel diable de babillard!

PAN. Homme de lettre, homme d'érudition.

SGAN. Encore...

PAN. Homme de suffisance, homme de capacité, (s'en allant) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales et politiques, (revenant) homme savant, savantissime per 240 omnes modos et casus, (s'en allant) homme qui possède superlatives fables, mythologies et histoires, (revenant) grammair, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (s'en allant) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique et métaphysique, (revenant) cosmimétrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire, (en s'en allant) médecine, astronomie, astrologie, physiologie, météorologie, chiromancie, géomancie, etc. 250

SGAN. Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; il est plus posé, et plus raisonnable. Holà!

## SCÈNE V

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MAR. Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle?

SGAN. Seigneur Docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. Ah! voilà qui va bien: il écoute le monde celui-ci.

MAR. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de 10

suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : ' Je suis venu ; ' mais : ' Il me semble que je suis venu.'

SGAN. Il me semble !

MAR. Oui.

SGAN. Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

MAR. Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous sembler, sans que la chose soit véritable.

20 SGAN. Comment ? il n'est pas vrai que je suis venu ?

MAR. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGAN. Quoi ? je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MAR. Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

30 SGAN. Eh ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MAR. Je n'en sais rien.

SGAN. Je vous le dis.

MAR. Il se peut faire.

SGAN. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MAR. Il n'est pas impossible.

40 SGAN. Feraï-je bien ou mal de l'épouser ?

MAR. L'un ou l'autre.

SGAN. Ah ! ah ! voici une autre musique. Je vous demande si je ferais bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MAR. Selon la rencontre.

SGAN. Feraï-je mal ?

MAR. Par aventure.

SGAN. De grâce, répondez-moi comme il faut.

MAR. C'est mon dessein.

50 SGAN. J'ai une grande inclination pour la fille.

MAR. Cela peut être.

SGAN. Le père me l'a accordée.

MAR. Il se pourroit.

SGAN. Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MAR. La chose est faisable.

SGAN. Qu'en pensez-vous ?

MAR. Il n'y a pas d'impossibilité.

SGAN. Mais que feriez-vous, si vous étiez en ma place ?

60 MAR. Je ne sais.

SGAN. Que me conseillez-vous de faire ?

MAR. Ce qui vous plaira.

SGAN. J'enrage.

MAR. Je m'en lave les mains.

SGAN. Au diable soit le vieux rêveur !

MAR. Il en sera ce qui pourra.

SGAN. La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

MAR. Ah ! ah ! ah !

SGAN. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MAR. Comment ? Quelle insolence ! M'out-rager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGAN. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MAR. Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGAN. Je m'en lave les mains.

MAR. J'en ai les marques sur ma personne.

SGAN. Il se peut faire.

MAR. C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGAN. Il n'y a pas d'impossibilité.

MAR. J'aurai un décret contre toi.

SGAN. Je n'en sais rien.

MAR. Et tu seras condamné en justice.

SGAN. Il en sera ce qui pourra.

MAR. Laisse-moi faire.

SGAN. Comment ? on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes ; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

## SCÈNE VI

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et dansant.)

SGAN. Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

1. ÉGYPTIENNE. Oui, mon bon Monsieur, nous voici deux qui te la diront.

2. ÉGYPTIENNE. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGAN. Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. ÉGYPTIENNE. Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

2. ÉGYPTIENNE. Oui, bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1. ÉGYPTIENNE. Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2. ÉGYPTIENNE. Tu épouseras une femme  
gentille, une femme gentille.

1. ÉGYPTIENNE. Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

2. ÉGYPTIENNE. Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. ÉGYPTIENNE. Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2. ÉGYPTIENNE. Une femme qui te donnera une grande réputation.

30 1. ÉGYPTIENNE. Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

SGAN. Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu ?

2. ÉGYPTIENNE. Cocu ?

SGAN. Oui.

1. ÉGYPTIENNE. Cocu ?

SGAN. Oui, si je suis menacé d'être cocu ?

(Toutes deux chantent et dansent : La, la, la, la...)

40 SGAN. Que diable ! ce n'est pas là me répondra. Venez ça. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu.

2. ÉGYPTIENNE. Cocu, vous ?

SGAN. Oui, si je serai cocu ?

1. ÉGYPTIENNE. Vous, cocu ?

SGAN. Oui, si je le serai ou non ?

(Toutes deux chantent et dansent : La, la, la, la...)

50 SGAN. Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; et pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

## SCÈNE VII

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYC. Quel ? belle Dorimène, c'est sans rillerie que vous parlez ?

DOR. Sans rillerie.

LYC. Vous vous mariez tout de bon ?

DOR. Tout de bon.

LYC. Et vos noces se feront dès ce soir ?

DOR. Dès ce soir.

LYC. Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligantes paroles que vous m'aviez données ?

DOR. Moi ? Point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien ; vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me  
20 mettre à mon aise ; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve. Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.

LYC. Est-ce là Monsieur... ?

DOR. Oui, c'est Monsieur qui me prend pour femme.

LYC. Agréer, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très-honnête personne ; et vous, Mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et Monsieur à toute  
40 la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DOR. C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SGAN. Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de  
50 m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelques choses de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !

SCÈNE VIII

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCAN. Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu.

SGAN. Monsieur, votre serviteur.

ALCAN. Vous venez pour conclure le mariage ?

SGAN. Excusez-moi.

ALCAN. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGAN. Je viens ici pour autre sujet.

ALCAN. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

10 SGAN. Il n'est pas question de cela.

ALCAN. Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGAN. Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCAN. Enfin vous allez être satisfait et rien ne peut retarder votre contentement.

SGAN. Mon Dieu ! c'est autre chose.

ALCAN. Allons, entrez donc, mon gendre.

SGAN. J'ai un petit mot à vous dire.

20 ALCAN. Ah ! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

SGAN. Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCAN. Vous voulez me dire quelque chose ?

SGAN. Oui.

ALCAN. Et quoi ?

SGAN. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en 30 âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCAN. Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes ; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGAN. Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCAN. Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

40 SGAN. J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCAN. Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGAN. Enfin voulez-vous que je vous dise ? je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCAN. Vous moquez-vous ? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGAN. Mon Dieu, je vous en dispense, et je...

ALCAN. Point du tout. Je vous l'ai promise ; 50 et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGAN. Que diable !

ALCAN. Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière ; et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

SGAN. Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne me veux point marier. 60

ALCAN. Qui, vous ?

SGAN. Oui, moi.

ALCAN. Et la raison ?

SGAN. La raison ? c'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCAN. Écoutez, les volontés sont libres ; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser 70 ma fille, et tout est préparé pour cela ; mais puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire ; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SGAN. Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allais faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me 80 vient rendre réponse.

SCÈNE IX

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCID., *parlant toujours d'un ton doux et humble.* Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGAN. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCID. Mon père m'a dit, Monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGAN. Oui, Monsieur : c'est avec regret ; mais...

ALCID. Oh ! Monsieur, il n'y a pas de mal à 10 cela.

SGAN. J'en suis fâché, je vous assure ; et je souhaiterois...

ALCID. Cela n'est rien, vous dis-je. *(Lui pré-*

*tenant deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées laquelle vous voulez.

SGAN. De ces deux épées ?

ALCID. Oui, s'il vous plaît.

20 SGAN. A quel bon ?

ALCID. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGAN. Comment ?

ALCID. D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous ; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous

30 le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGAN. Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCID. Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGAN. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. La vilaine façon de parler que voilà !

ALCID. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

40 SGAN. Eh ! Monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCID. Dépêchons vite, Monsieur : j'ai une petite affaire qui m'attend.

SGAN. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCID. Vous ne voulez pas vous battre ?

SGAN. Nenni, ma foi.

ALCID. Tout de bon ?

SGAN. Tout de bon.

ALCID. Au moins, Monsieur, vous n'avez pas  
50 lieu de vous plaindre, et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes ; et vous

êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGAN. Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCID. Allons, Monsieur, fuites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGAN. Encore ?

ALCID. Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGAN. Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCID. Assurément ?

SGAN. Assurément.

ALCID. Avec votre permission donc...

SGAN. Ah ! ah ! ah ! ah !

ALCID. Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

SGAN. Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai...

ALCID. Ah ! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure ; et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez con-  
60 traint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

## SCÈNE X

ALCANTOR, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCID. Mon père, voilà Monsieur, qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCAN. Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel ! M'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

# LE MARIAGE FORCÉ

## BALLET

---

### LES ACTEURS DE LA COMÉDIE

SGANARELLE . . . . .	Molier.	PREMIÈRE BOHÉMIENNE .	Mlle Béjart.
GÉRONIMO . . . . .	La Thorillière.	SECONDE BOHÉMIENNE .	Mlle de Brie.
DORIMÈNE . . . . .	Mlle du Parc.	PREMIER DOCTEUR . . .	Brécourt.
ALCANTOR . . . . .	Béjart.	SECOND DOCTEUR . . .	Du Croisy.
LYCANTE . . . . .	La Grange.		

---

## ARGUMENT

COMME il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicules, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies, aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes ; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

---

### SCÈNE II

#### ACTE I

#### SCÈNE I

Sganarelle demande conseil au Seigneur Geronimo s'il se doit marier ou non. Cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans ; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage ; et l'autre, voyant cette extravagance, de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses condées franches ; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné ; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable, et se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par Mlle Hilaire, qui chante ce récit :

*Récit de la Beauté.*

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,  
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas;  
Portez au moins de belles chaînes,  
Et puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,  
Sous l'empire d'amour ne vous engagez pas :  
Portez au moins, etc.

*Première Entrée.*

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES  
SOUFIONS.

*II. Entrée.*

QUATRE PLAISANTS ou GOGUENARDS.

ACTE II

SCÈNE I

Le Seigneur Geronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler: ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien: il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

*III. Entrée.*

DEUX ÉGYPTIENS et QUATRE  
ÉGYPTIENNES.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et rencontrant deux Bohé-

miennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage. Pour réponse, ils se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien. 10

*Récit d'un Magicien, chanté par M. d'Estival.*

Hola!  
Qui va là ?  
Dis-moi vite quel souci  
Te peut amener ici.

*Mariage.*

Ce sont de grands mystères  
Que ces sortes d'affaires.

*Destinée.*

Je te vais pour cela, par mes charmes profonds,  
Faire venir quatre Démon.

*Ces gens-là.*

Non, non, n'ayez aucune peur,  
Je leur ôterai la haleur. 20

*N'effrayez pas.*

Des puissances invincibles  
Rendent depuis longtemps tous les Démon  
muets;  
Mais par signes intelligibles  
Ils répondront à tes souhaits.

*IV. Entrée.*

UN MAGICIEN qui fait sortir quatre  
Démon.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

ACTE III

SCÈNE I

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui ayant oui la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.



## SCÈNE III

Sganarelle touche les mains à la fille.

## V. Entrée.

Un maître à danser, représenté par M. Dollivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

## SCÈNE IV

Le seigneur Geronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville

ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

*Concert Espagnol.*

## VI. Entrée.

DEUX ESPAGNOLS et DEUX ESPAGNOLES.

VII. Entrée. *Un Charivari grotesque.*

## VIII. et Dernière Entrée.

QUATRE GALANDS, cajolants la femme de Sganarelle.

# LA PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE MÉLÉE DE DANSE ET DE MUSIQUE

## NOMS DES ACTEURS DE LA COMÉDIE

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, Mlle de Molière.  
AGLANTE, cousine de la Princesse, Mlle du Parc.  
CYNTHIE, cousine de la Princesse, Mlle de Brie.  
PHILIS, suivante de la Princesse, Mlle Béjart.  
IPHITAS, père de la Princesse, le sieur Hubert.  
EURYALE, ou le prince d'Ithaque, le sieur de la Grange.

ARISTOMÈNE, ou le prince de Messène, le sieur du Croisy.  
THÉOCLE, ou le prince de Pyle, le sieur Béjart.  
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque, le sieur de la Thorillière.  
MORON, plaisant de la Princesse, le sieur de Molière.  
UN SUIVANT, le sieur Prevost.

## PREMIER INTERMÈDE

### SCÈNE I

*Récit de l'Aurore.*

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,

Jeunes beautés, laissez-vous enflammer ;  
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable  
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :  
Dans l'âge où l'on est aimable,  
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,  
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.

Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle

10 N'est pas un nom à se faire estimer :  
Dans le temps où l'on est belle,  
Rien n'est si beau que d'aimer.

## SCÈNE II

VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS.

Holà ! holà ! debout, debout, debout :

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.

Holà ! ho ! debout, vite debout.

IER. Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

II<sup>ME</sup>. L'air sur les fleurs en perles se résout.

III<sup>ME</sup>. Les rossignols commencent leur musique,

Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE. Sus, sus, debout, vite debout ! 10

(*Parlant à Lyciscas qui dormoit.*)

Qu'est-ce ci, Lyciscas ? Quoi ? tu ronfles encore,

Tu qui promettols tant de devancer l'Aurore ?

Allons, debout, vite debout :

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.

Debout, vite debout, dépêchons, debout.

Lyc., en s'éveillant. Par la morbleu ! vous

êtes de grands brailards vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin ?

Mus. Ne vois-tu pas le jour qui se répand  
20 partout ?

Allons, debout, Lyciscas, debout.

Lyc. Hé ! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

Mus. Non, non, debout, Lyciscas, debout.

Lyc. Je ne vous demande plus qu'un petit  
quart d'heure.

Mus. Point, point, debout, vite, debout.

Lyc. Hé ! je vous pria.

Mus. Debout.

30 Lyc. Un moment.

Mus. Debout.

Lyc. De grâce.

Mus. Debout.

Lyc. Eh !

Mus. Debout.

Lyc. Je ...

Mus. Debout.

Lyc. J'aurai fait incontinent.

Mus. Non, non, debout, Lyciscas, debout :

40 Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.

Vite debout, dépêchons, debout.

Lyc. Eh bien ! laissez-moi : je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela. Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée ; car, voyez-vous ? le sommeil est nécessaire à l'homme ; et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive ... que ... on est ...

Ier. Lyciscas !

50 IIer. Lyciscas !

IIIer. Lyciscas !

Tous ENSEMBLE. Lyciscas !

Lyc. Diable soit les brailleurs ! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

Mus. Debout, debout,

Vite debout, dépêchons, debout.

Lyc. Ah ! quelle fatigue, de ne pas dormir  
son sou !

60 Ier. Holà, oh !

IIer. Holà, oh !

IIIer. Holà, oh !

Tous ENSEMBLE. Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Lyc. Oh ! oh ! oh ! oh ! La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlements ! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je ...

Mus. Debout.

Lyc. Encore ?

Mus. Debout.

Lyc. Le diable vous emporte !

Mus. Debout.

Lyc, en se levant. Quoi toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter ? Par le sang bleu ! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho ! Messieurs, debout, debout, vite, c'est trop dormir. Je  
80 vais faire un bruit de diable partout. Debout, debout, debout ! Allons vite ! ho ! ho ! ho ! debout, debout ! Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout : debout, debout ! Lyciscas, debout ! Ho ! ho ! ho ! ho !

## ACTE I

## SCÈNE I

EURYALE, ARBATE.

ARB. Ce silence rêveur, dont la sombre habitude

Vous fait à tous moments chercher la solitude, Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur, Et ces fixes regards si chargés de langueur  
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon  
Âge,

Et je pense, Seigneur, entendre ce langage ; Mais sans votre congé, de peur de trop risquer, Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

Eur. Explique, explique, Arbate, avec toute licence

Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence. 10 Je te permets ici de dire que l'amour M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour, Et je consens encore que tu me fasses honte Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARB. Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements

Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments !

Le chagrin des vieux jours ne peut algrir mon âme

Contre les doux transports de l'amoureuse flamme :

Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,

Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils, 20

Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage

De la beauté d'une âme est un clair témoignage,  
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux  
Un jeune prince soit et grand et généreux.  
C'est une qualité que j'aime en un monarque ;  
La tendresse de cœur est une grande marque ;  
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer,

Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.  
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,  
Traîne dans un esprit cent vertus après elle ; 30  
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,  
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.  
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,

Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;  
Mes regards observoient en vous des qualités  
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;  
J'y découvrois un fonds d'esprit et de lumière ;  
Je vous trouvais bien fait, l'air grand, et l'âme fière ;

Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour :  
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour ; 40  
Et puis que les langueurs d'une plaie invincible  
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,  
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,  
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EUR. Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,

Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance ;

Et sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,

Tot-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.  
Car enfin vois le sort où mon astre me guide :  
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide ; 50  
Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,

Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,  
Et comment elle fuit, dans cette illustre fête,  
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.  
Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer

Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,

Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes

Où le Ciel, en naissant, a destiné nos âmes !  
A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,  
Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux ; 60

Je vis tous les appas dont elle est revêtue,  
Mais de l'œil dont on voit une belle statue :  
Leur brillante jeunesse observée à loisir  
Ne porta dans mon âme aucun secret desir,  
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,  
Sans m'en être, en deux ans, rappelé nulle image.

Un bruit vient cependant à répandre à ma cour  
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;  
On publie en tous lieux que son âme hautaine  
Garde pour l'hyménée une invincible haine, 70  
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,  
Comme une autre Diane elle hante les bois,  
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce  
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.  
Admire nos esprits, et la fatalité !

Ce que n'avoit point fait sa vue et sa beauté,  
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître  
Un transport inconnu dont je ne fus point maître ;

Ce dédain si fameux eut des charmes secrets  
A me faire avec soin rappeler tous ses traits ; 80  
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,  
M'en refit une image et si noble et si belle,  
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs  
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,  
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,  
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire :  
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,  
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,  
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,  
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence ; 90

Et je couvre un effet de mes vœux enflammés  
Du desir de paroître à ces jeux renommés,  
Où l'illustre Iphitas, père de la Princesse,  
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARR. Mais à quel bon, Seigneur, les soins que vous prenez ?

Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?  
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,  
Et venez à ses yeux signaler votre adresse :  
Et nuls empressements, paroles ni soupirs,  
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants desirs ? 100

Pour moi, je n'entends rien à cette politique  
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique ;

Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amant  
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EUR. Et que feral-je, Arbate, en déclarant ma peine,

Qu'attirer les délais de cette âme hautaine,

Et me jeter au rang de ces princes soumis  
Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?  
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle  
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile, 110  
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus  
En appuyer en vain les respects assidus :  
Ce rebut de leurs soins sous un triste silence  
Retient de mon amour toute la violence ;  
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,  
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARR. Et c'est dans ce mépris et dans cette  
humeur fière

Que votre âme à ses vœux doit voir plus de  
lumière,

Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur  
Que défend seulement une jeune froideur, 120  
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse  
De quelque attachement l'invincible tendresse.

Un cœur préoccupé résiste puissamment ;  
Mais quand une âme est libre, on la force aisé-  
ment ;

Et toute la fierté de son indifférence  
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.  
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,  
Faites de votre flamme un éclat glorieux,  
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,  
Du rebut de leurs vœux enfiez l'espoir des  
vôtres. 130

Peut-être pour toucher ces sévères appas  
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;  
Et si de ses fiertés l'impérieux caprice  
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,  
Au moins est-ce un bonheur, en ces extrémités,  
Que de voir avec soi ses rivaux rebutes.

EUR. J'alme à te voir presser cet aveu de ma  
flamme :

C'ombattant mes raisons, tu chatouilles mon âme ;  
Et par ce que j'ai dit je voulois pressentir  
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'ap-  
plaudir. 140

Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,  
On doit à la Princesse expliquer mon silence,  
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,  
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.  
Cette chasse oh, pour fuir la foule qui l'adore,  
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,  
Est le temps dont Moron, pour déclarer mon feu,  
A pris...

ARR. Moron, Seigneur ?

EUR. Ce choix t'étonne un peu :  
Par son titre de fou tu crois le bien connoître ;  
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut  
parloir, 150

Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujour-  
d'hui,

Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.  
La Princesse se plaît à ses bouffonneries ;  
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,  
Et peut, dans cet accès, dire et persuader  
Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder ;  
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :  
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,  
Et veut, dans mes États ayant reçu le jour,  
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour. 160  
Quelque argent mis en main pour soutenir ce  
zèle...

## SCÈNE II

MORON, ARBATE, EURYALE.

MOR., sans être vu. Au secours ! sauvez-moi  
de la bête cruelle.

EUR. Je pense ouïr sa voix.

MOR., sans être vu. A moi, de grâce, à moi !

EUR. C'est lui-même. Où court-il avec un tel  
effroi ?

MOR. Ô pourrai-je éviter ce sanglier redout-  
able ?

Grands Dieux, préservez-moi de sa dent effroy-  
able.

Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,  
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus  
gras.

Ha ! je suis mort.

EUR. Qu'as-tu ?

MOR. Je vous croyais la bête  
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,  
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur. 10

EUR. Qu'est-ce ?

MOR. O ! que la Princesse est d'une  
étrange humeur,

Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances  
Il nous faut essayer de sottes complaisances !

Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs  
De se voir exposés à mille et mille peurs ?

Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse  
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe :

Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,  
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.

Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines 20  
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,

Et qui courent les gens qui les veulent courir,  
C'est un sot passe-temps, que je ne puis souffrir.

EUR. Dis-nous donc ce que c'est.

MOR., en se tournant. Le pénible exercice  
Où de notre Princesse a volé le caprice!...  
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour;  
Et la course des chars se faisant en ce jour,  
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse,  
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,  
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon  
récit, 30  
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.  
Qu'ai-je dit?

EUR. Tu parlois d'exercice pénible.

MOR. Ah! oui. Succombant donc à ce travail  
horrible

(Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,  
Et dès le point du jour je m'étois découché.)  
Je me suis écarté de tous en galand homme,  
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon  
somme,

J'essayais ma posture, et m'ajustant bientôt,  
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il  
faut,

Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la  
vue, 40

Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue  
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur,  
Pour...

EUR. Qu'est-ce?

MOR. Ce n'est rien. N'ayez point de  
frayeur,

Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour  
cause:

Je serai mieux en main pour vous conter la  
chose.

J'ai donc vu ce sanglier, qui par nos gens  
chassé,

Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;  
Ses deux yeux flamboyants ne lançoient que  
menace,

Et sa gueule faisoit une laide grimace,  
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser 50  
Montrait de certains crocs... Je vous laisse à  
penser!

A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;  
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,  
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARR. Et tu l'as de pied ferme attendu?

MOR. Quelque sot.  
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARR. Fuir devant un sanglier, ayant de quoi  
l'abattre!

Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MOR. J'y consens:  
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARR. Mais par quelques exploits si l'on ne  
s'éternise... 60

MOR. Je suis votre valet, et j'aime mieux  
qu'on dise:

'C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,  
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier.'  
Que si l'on y disoit: 'Voilà l'illustre place  
Où le brave Moron, d'une héroïque audace  
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,  
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.'

EUR. Fort bien...

MOR. Oui, j'aime mieux, n'en déplaise  
à la gloire,

Vivre au monde deux jours, que mille ans dans  
l'histoire.

EUR. En effet, ton trépas flécheroit tes amis; 70  
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis,  
Puis-je te demander si du feu qui me brûle...?

MOR. Il ne faut point, Seigneur, que je vous  
dissimule:

Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré  
De temps pour lui parler qui fût selon mon  
gré.

L'office de bouffon a des prérogatives;  
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.  
Le discours de vos feux est un peu délicat,  
Et c'est chez la Princesse une affaire d'État.

Vous savez de quel titre elle se glorifie, 80  
Et qu'elle a dans la tête une philosophie  
Qui déclare la guerre au conjugal lien,  
Et vous traite l'Amour de déité de rien.

Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,  
Il me faut manier la chose avec adresse;

Car on doit regarder comme l'on parle aux  
grands,

Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.

Laissez-moi doucement conduire cette trame.

Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme: 90  
Vous êtes né mon prince, et quelques autres  
nœuds

Pourroient contribuer au bien que je vous veux.

Ma mère, dans son temps, passoit pour assez  
belle,

Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;

Feu votre père alors, ce prince généreux,  
Sur la galanterie étoit fort dangereux;

Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père  
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,

Contoit pour grand honneur aux pasteurs  
d'aujourd'hui

Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,  
Et que durant ce temps il avoit l'avantage 100  
De se voir salué de tous ceux du village.

Baste, quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...

Mais voici la Princesse et deux de vos rivaux.

## SCÈNE III

LA PRINCESSE et sa suite. ARISTOMÈNE,  
THÉOCLE, EURYALE, ARBATE, MORON.

ARIST. Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes

Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?

J'aurais pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups

Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,  
Étoit une aventure (ignorant votre chasse)

Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce;

Mais à cette froideur je connois clairement  
Que je dois concevoir un autre sentiment,

Et quereller du sort la fatale puissance  
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense. 10

THÉ. Pour moi, je tiens, Madame, à sensible  
bonheur

L'action où pour vous a volé tout mon cœur,  
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,

A quereller le sort d'une telle aventure.  
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;

Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il  
n'est,

C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,  
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRIN. Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il  
me faut parler,

Qu'il eût en ce péril de quoi tant m'ébranler, 20  
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,

Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes,  
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois

De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,  
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance

De suffire, moi seule, à ma propre défense?  
Certes, avec le temps, j'aurais bien profité

De ces soins assidus dont je fais vanité,  
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,

Ne pût pas triompher d'une chétive bête! 30  
Du moins si, pour prétendre à de sensibles coups,

Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,  
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,

Et me faites tous deux cette grâce de croire,

Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,

J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉ. Mais, Madame...

LA PRIN. Hé bien, soit. Je vois que  
votre envie

Est de persuader que je vous dois la vie:  
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes

jours;

Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand  
secours; 40

Et je vais de ce pas au Prince, pour lui dire  
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

## SCÈNE IV

EURYALE, MORON, ARBATE.

MOR. Heu! a-t-on jamais vu de plus farouche  
esprit?

De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.  
O! comme volontiers j'aurais d'un beau salaire

Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!  
ARB. Je vous vois tout pensif, Seigneur, de

ses dédains;

Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos  
desseins.

Son heure doit venir, et c'est à vous possible  
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MOR. Il faut qu'avant la course elle apprenne  
vos feux,

Et je...

EUR. Non, ce n'est plus, Moron, ce que je  
veux. 10

Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire:  
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.

Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner  
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;

Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle  
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.

Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouve-  
ment,

Et j'en attends de lui l'heureux événement.  
ARB. Peut-on savoir, Seigneur, par où votre

espérance...?

EUR. Tu le vas voir. Allons, et garde le  
silence. 20

## DEUXIÈME INTERMÈDE

## SCÈNE I

MORON.

Jusqu'au revoir. Pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,

Si vous ne le savez, je vous apprendis que j'aime.

Phyllis est l'objet charmant

Qui tient mon cœur à l'attache :

Et je devins son amant

La voyant traire une vache.

10 Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois,

Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable.

Ouf ! Cette idée est capable

De me réduire aux abois.

Ah ! Phyllis ! Phyllis ! Phyllis !

Ah, hem, ah, ah, hi, hi, oh, oh, oh, oh.

Voilà un écho qui est bouffon ! hom, hom, hom, ha, ha, ha, ha, ha.

Uh, uh, uh. Voilà un écho qui est bouffon !

## SCÈNE II

UN OURS, MORON.

MOR. Ah ! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaudrais rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh ! eh ! eh ! Monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là, là, là, là. Ah ! Monseigneur, que Votre Altesse est jolie et bien faite ! Elle a tout à fait l'air galand et la taille la plus  
10 mignonne du monde. Ah ! beau poil, belle tête, beaux yeux brillants et bien fendus ! Ah ! beau petit nez ! belle petite bouche ! petites quenottes jolies ! Ah ! belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits ! A l'aide ! au secours ! je suis mort ! miséricorde ! Pauvre Moron ! Ah ! mon Dieu ! Et vite, à moi, à moi, je suis perdu.

(Les Chasseurs paraissent.)

Eh ! Messieurs, ayez pitié de moi. Bon ! Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O Ciel, daigne les assister ! Bon ! le voilà qui fuit. Lo

voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon ! 20 en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage ! ferme, allons, mes amis ! Bon ! poussez fort ! Encore ! Ah ! le voilà qui est à terre ; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant, pour lui donner cent coups. Serviteur, Messieurs ; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

## ACTE II

## SCÈNE I

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE.

LA PRIN. Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux :

On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux ;

Et de tous nos palais la savante structure

Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.

Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais

Ont pour moi des appas à ne laisser jamais.

AGL. Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,

Où l'on se vient sauver de l'embaras des villes.

De mille objets charmants ces lieux sont embellis ;

Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Élys 10

La douce passion de fuir la multitude

Rencontre une si belle et vaste solitude.

Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants,

Vos retraites ici me semblent hors de temps ;

Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique

Que chaque prince a fait pour la fête publique.

Ce spectacle pompeux de la course des chars

Devroit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRIN. Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence ?

Et que dois-je, après tout, à leur magnificence ? 20

Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquiescer.

Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.

Mais quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,

Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CYN. Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher

Des innocents desseins qu'on a de le toucher,

Et regarder les soins que pour vous on se donne

(Comme autant d'attentats contre votre personne :)



Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,  
On s'expose chez vous à faire mal sa cour; 30  
Mais ce que par lessang j'ai l'honneur de vous être  
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,  
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien  
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.  
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme  
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?  
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,  
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour ?  
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre.  
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre. 40

## AVIS.

*Le dessein de l'auteur étoit de traiter ainsi toute la comédie. Mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes qu'il auroit étendues davantage s'il avoit eu plus de loisir.*

AGL. Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sans fadeur, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRIN. Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'empportement, 50 et dont tous les déordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde 60 certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut; et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CYN. Eh! Madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hautes degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de 70 pensée; et s'il plaît au Ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRIN. Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et si jamais j'étois capable d'y descendre, je serois personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGL. Prenez garde; Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRIN. Non, non. Je brave tous ses traits; 80 et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CYN. Mais enfin toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les Dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRIN. Les croyances publiques sont toujours 90 mêlées d'erreur: les Dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire; et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

## SCÈNE II

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

AGL. Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la Princesse.

LA PRIN. Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MOR. Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtems, et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté 10 a balaisé l'oreille, et vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CYN. Quoi? Moron se mêle d'aimer?

MOR. Fort bien.

CYN. Et de vouloir être aimé?

MOR. Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce 20 visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon à personne.

CYN. Sans doute, on auroit tort...

## SCÈNE III

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE,  
PHILIS, MORON.

LYC. Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRIN. O Ciel ! que prétend-il faire en me les amenant ? Auroit-il résolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

## SCÈNE IV

LE PRINCE, EURYALE, ARISTOMÈNE,  
THÉOCLÈ, LA PRINCESSE, AGLANTE,  
CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRIN. Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle ; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose ; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE. Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais  
20 père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un : tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver ; et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'affin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où  
30 arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et si je sais bien expliquer le langage

des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêts d'État, ni avantages d'alliance ; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer. Mais au moins sois 40 complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître.

THÉ. Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit 50 disputer.

ARIST. Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout ; c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse ; et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EUR. Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins 60 que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

(Ils la quittent.)

LA PRIN. D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGL. Il est vrai que cela est un peu fier.

MOR. Ah ! quelle brave botte il vient là de lui 70 porter !

LA PRIN. Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave ?

CYN. Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRIN. Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de 80 trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course ; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYN. Prenez garde, Madame : l'entreprise est

perilleuse, et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRIN. Ah ! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi.

## TROISIÈME INTERMÈDE

## SCÈNE I

MORON, PHILIS.

MOR. Philis, demeure ici.

PHIL. Non, laissez-moi suivre les autres.

MOR. Ah, cruelle ! si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHIL. Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre ; car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te

10 promets de t'écouter.

MOR. Eh ! demeure un peu.

PHIL. Je ne saurois.

MOR. De grâce !

PHIL. Point, te dis-je.

MOR. Je ne te laisserai point aller.

PHIL. Ah ! que de façons !

MOR. Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHIL. Eh bien ! oui, j'y demeurerai, pourvu

20 que tu me promettes une chose.

MOR. Et quelle ?

PHIL. De ne me point parler du tout.

MOR. Eh ! Philis !

PHIL. A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MOR. Veux-tu me... ?

PHIL. Laissez-moi aller.

MOR. Eh bien ! oui, demeure. Je ne dirai mot.

PHIL. Prends-y bien garde, au moins ; car à

30 la moindre parole, je prends la fuite.

MOR. Il fait une scène de gestes. Soit. Ah ! Philis !... Eh !... Elle s'enfuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est : si je savais chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires.

La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles ; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre.

40 Il faut que j'apprenne à chanter pour faire

comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

## SCÈNE II

SATYRE, MORON.

SAT. La, la, la.

MOR. Ah ! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps : apprends-moi à chanter, je te prie.

SAT. Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MOR. Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sauroit parler d'autre façon. Allons, chante, j'écoute.

SAT. Je portois...

10

MOR. Une chanson, dis-tu ?

SAT. Je port...

MOR. Une chanson à chanter.

SAT. Je port...

MOR. Chanson amoureuse, peste !

SAT. Je portois dans une cage

Deux moineaux que j'avois pris,

Lorsque la jeune Cloris

Fit dans un sombre bocage

Briller à mes yeux surpris

20

Les fleurs de son beau visage.

Hélas ! dis-je aux moineaux, en recevant les coups

De ses yeux si savants à faire des conquêtes,

Consolerez-vous, pauvres petites bêtes,

Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

*Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouva jolte ; il en demanda une plus passionnée, et priant le Satyre de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :*

Dans vos chants si doux

Chantez à ma belle,

Oiseaux, chantez tous

Ma peine mortelle.

30

Mais si la cruelle

Se met en courroux

Au récit fidèle

Des maux que je sens pour elle,

Oiseaux, taisez-vous,

Oiseaux, taisez-vous.

*Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le Satyre de lui apprendre à chanter et lui dit :*

MOR. Ah ! qu'elle est belle ! Apprends-la-moi.

SAT. La, la, la, la.

MOR. La, la, la, la.

40 SAT. Fa, fa, fa, fa.  
MOR. Fa toi-même.

*Le Satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils dansèrent une plaisante entrée.*

## ACTE III

## SCÈNE I

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE,  
PHILIS.

CYN. Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRIN. Le voici qui s'entretient avec Moron: nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

## SCÈNE II

EURYALE, MORON, ARBATE.

EUR. Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux, sur l'émail d'un tendre gazon, traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds

invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MOR. Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les accablent.

ARB. Seigneur, voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MOR. Demeurez ferme au moins dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

## SCÈNE III

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRIN. Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MOR. Ah! Madame, il y a longtemps que nous nous connoissons.

LA PRIN. D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MOR. C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRIN. Étois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MOR. Oui, Madame, j'y étois; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à Sa Principauté.

LA PRIN. Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MOR. Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal: il le mériteroit bien; mais à vous dire tout vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRIN. Comment?

MOR. Comment? C'est le plus orgueilleux petit villain que vous ayez jamais vu. Il lui

semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRIN. Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

30 MOR. Lui ? non.

LA PRIN. Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse ?

MOR. Pas le moindre mot.

LA PRIN. Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MOR. Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRIN. Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

40 MOR. Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRIN. Le voilà.

MOR. Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRIN. De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

#### SCÈNE IV

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON, ARBATE.

MOR. Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer votre rôle ; et de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRIN. Vous êtes bien solitaire, Seigneur ; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent 10 tous vos pareils.

EUR. Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici ; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRIN. Il y a grande différence ; et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et 20 conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme ; et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EUR. Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRIN. Ce n'est pas une raison, Seigneur ; 30 et sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EUR. Pour moi, je ne suis pas de même ; et dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRIN. Et la raison ?

EUR. C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRIN. Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit ? 40

EUR. Moi, Madame ? point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat ; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRIN. Telle personne vous aimeroit, peut-être que votre cœur . . .

EUR. Non ! Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux ; et quand le Ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle 50 tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne n'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRIN. A-t-on jamais rien vu de tel ?

MOR. Peste soit du petit brutal ! J'aurois envie de lui balier un coup de poing.

LA PRIN., *parlant en soi*. Cet orgueil me con- 60 fond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MOR., *parlant au Prince*. Bon courage, Seigneur ! Voilà qui va le mieux du monde.

EUR. Ah ! Moron, je n'en puis plus ! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRIN. C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EUR. Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous 70 aimez la solitude.

#### SCÈNE V

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS.

MOR. Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRIN. Je donnerois volontiers tout ce que

j'ai au monde pour avoir l'avantage d'en triompher.

MOR. Je le crois.

LA PRIN. Ne pourrais-tu, Moron, me servir d'un tel dessein ?

MOR. Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRIN. Parle-lui de moi dans tes entretiens ; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance ; et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MOR. Laissez-moi faire.

LA PRIN. C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MOR. Il est bien fait, oui, ce petit pendar-là ; il a bon air, bonne physionomie ; et je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRIN. Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MOR. Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît ?

LA PRIN. Ah ! ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et exeroer sur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MOR. Il ne se rendra jamais.

LA PRIN. Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MOR. Non, il n'en fera rien. Je le connois : ma peine sera inutile.

LA PRIN. Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

## QUATRIÈME INTERMÈDE

### SCÈNE I

PHILIS, TIRCIAS.

PHIL. Viens, Tircia. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent ; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIR., en chantant.

Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur ;  
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille ;

Et je touche ton oreille,

Sans que je touche ton cœur.

PHIL. Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

## SCÈNE II

MORON, PHILIS, TIRCIAS.

MOR. Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle. Vous vous écarter des autres pour ouïr mon rival.

PHIL. Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plains avec lui ; et l'on écoute volontiers les amants, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MOR. Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose ; et quand...

PHIL. Tais-toi : je veux l'entendre. Dis Tircia, ce que tu voudras.

MOR. Ah ! cruelle...

PHIL. Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIR. Arbres épais, et vous, prés émaillés,  
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés  
Par le printemps vous est rendue.

Vous reprenez tous vos appas ;

Mais mon âme ne reprend pas

La joie, hélas ! que j'ai perdue !

MOR. Morbleu ! que n'ai-je de la voix ! Ah ! nature marâtre ! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

PHIL. En vérité, Tircia, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MOR. Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un autre ? Oui, oui, allons : je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHIL. Oui, dis ; je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MOR. Courage, Moron ! il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

(*Moron chante.*)

Ton extrême rigueur  
S'acharne sur mon cœur.  
Ah ! Philis, je trépasse ;  
Daigne me secourir :  
En seras-tu plus grasse  
De m'avoir fait mourir ?

Vivat ! Moron.

PHIL. Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai point encore joui ; et je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne 50 qui m'almèroit assez pour se donner la mort.

MOR. Tu aimerais une personne qui se tueroit pour toi ?

PHIL. Oui.

MOR. Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHIL. Non.

MOR. Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIR. chante.

Ah ! quelle douceur extrême,  
De mourir pour ce qu'on aime !

60 MOR. C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIR. chante.

Courage, Moron ! meurs promptement  
En généreux amant.

MOR. Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde 70 comme je vais me percer le cœur. (*Se riant de Tircis.*) Je suis votre serviteur : quelque niais.

PHIL. Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

## ACTE IV

### SCÈNE I

EURYALE, LA PRINCESSE, MORON.

LA PRIN. Prince, comme jusques ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai

toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre 10 cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes ; mais enfin un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux ; et mon âme tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de 20 tout un État ; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamneriez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EUR. Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRIN. Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

EUR. Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire ; mais comme je n'y suis pas, je n'ai 30 garde de vous répondre.

LA PRIN. Devinez pour voir, et nommez quel-qu'un.

EUR. J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRIN. Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

EUR. Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois ; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRIN. Eh bien, Prince, je veux bien vous 40 la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix ; et pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EUR. O Ciel !

LA PRIN. Mon invention a réussi, Moron : le voilà qui se trouble.

MOR., *parlant à la Princesse.* Bon, Madame. (*Au Prince.*) Courage, Seigneur ! (*A la Princesse.*) Il en tient. (*Au Prince.*) Ne vous 50 défattez pas.

LA PRIN. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

MOR., *au Prince.* Remettez-vous et songez à répondre.

LA PRIN. D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit ?

EUR. Je le suis, à la vérité ; et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes 60

aussi semblables en tout que les nôtres, deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater, dans le même temps, une résolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai  
70 rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre, et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous  
80 deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MOR. Ah ! digne, ah ! brave cœur !

## SCÈNE II

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRIN. Ah ! Moron, je n'en puis plus ; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MOR. Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagème avoit fait son effet

LA PRIN. Ah ! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

## SCÈNE III

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRIN. Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime et veut vous demander au prince mon père.

AGL. Le prince d'Ithaque, Madame ?

LA PRIN. Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejeter cette

proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire. 10

AGL. Mais, Madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir... ?

LA PRIN. Non, Aglante. Je vous le demande : faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobie la joie de vous obtenir.

AGL. Madame, il faut vous obéir ; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit 20 pas une victoire à dédaigner.

LA PRIN. Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

## SCÈNE IV

ARISTOMÈNE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARIST. Madame, je viens à vos pieds, rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRIN. Comment ?

ARIST. Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce. 10

LA PRIN. Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche ?

ARIST. Oui, Madame.

LA PRIN. C'est un étourdi ; et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps ; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même. 20

ARIST. Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRIN. De grâce, Prince, brisons là ce discours ; et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

## SCÈNE V

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRIN. Ah ! qu'en cette aventure, le Ciel me traite avec une rigueur étrange ! Au moins,



Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGL. Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.

MOR. Mais, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à un autre. C'est faire justement  
10 comme le chien du jardinier.

LA PRIN. Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre ; et si la chose étoit, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MOR. Ma foi, Madame, avouons la dette : vous voudriez qu'il fût à vous ; et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRIN. Moi, je l'aime ? O Ciel ! Je l'aime ? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles ?  
20 Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MOR. Madame...

LA PRIN. Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MOR. Ma foi, son cœur en a sa provision, et...

(Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.)

## SCÈNE VI

### LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint, et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de moi dire ? et, sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince ? Ah ! si cela étoit, je serois personne à me désespérer ; mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? Je serois capable de  
10 cette lâcheté ! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde ; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auroient triomphé ! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui me méprise ! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? Et  
20 d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi vainement,

et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. O vous, admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

## CINQUIÈME INTERMÈDE

### CLYMÈNE, PHILIS.

CLY. Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour ?

PHIL. Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle ?

CLY. On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,

Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHIL. On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,

Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLY. A qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHIL. Qu'en croirons-nous ? ou le mal ou le bien ?

CLY. ET PHIL. ensemble.

Aimons, c'est le vrai moyen

De savoir ce qu'on en doit croire. 10

PHIL. Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLY. Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHIL. Si de tant de tourments il accable les cœurs,

D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?

CLY. Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,

Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?

PHIL. A qui des deux donnerons nous victoire ?

CLY. Qu'en croirons-nous ? ou le mal ou le bien ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen

De savoir ce qu'on en doit croire. 20

LA PRIN. les interrompt en cet endroit et leur dit : Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurois demeurer en repos ; et quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE V

SCÈNE I

LE PRINCE, EURYALE, MORON, AGLANTE,  
CYNTHIE.

MOR. Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie : j'en suis ce qu'on appelle disgracié ; il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE. Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur !

EUR. Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne  
10 de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir ; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

LE PRINCE. Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père ; et si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURYALE,  
AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRIN. O Ciel ! que vois-je ici ?

LE PRINCE. Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRIN. Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je  
20 crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

LE PRINCE. Et par quelle raison, ma fille, voudriez-tu t'opposer à cette union ?

LA PRIN. Par la raison que je hais ce prince,  
20 et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE. Tu le hais, ma fille ?

LA PRIN. Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

LE PRINCE. Et que t'a-t-il fait ?

LA PRIN. Il m'a méprisée.

LE PRINCE. Et comment ?

LA PRIN. Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE. Et quelle offense te fait cela ? Tu  
no veux accepter personne.

LA PRIN. N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront ; et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

LE PRINCE. Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRIN. J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris ; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE. Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRIN. Oui, Seigneur, sans doute ; et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE. Va, va, ma fille, avoue franchement la chose : le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses  
50 dire.

LA PRIN. Moi, Seigneur ?

LE PRINCE. Oui, tu l'aimes.

LA PRIN. Je l'aime, dites-vous ? et vous m'imputez cette lâcheté ! O Ciel ! quelle est mon infortune ! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles ? et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me fît ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE. Eh bien, oui, tu ne l'aimes pas, tu le hais, j'y consens ; et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRIN. Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE. Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRIN. Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EUR. Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur ;

il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerais que vous : c'est vous, Madame, qui m'avez enlevé  
80 cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée ; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte, qu'un mouvement secret m'a inspiré, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin je mourois, je brûlois dans l'âme, quand je vous déguisois mes sentiments ; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne.  
90 Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et maintenant sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRIN. Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée ; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aimé bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

LE PRINCE. Si bien donc, ma fille, que tu veux  
100 bien accepter ce prince pour époux ?

LA PRIN. Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE. Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EUR. Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée ; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

110 LE PRINCE. Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

MOR. Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

## SCÈNE III

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE,  
LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LE PRINCE. Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ;

mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARIST. Seigneur, nous savons prendre notre parti ; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

## SCÈNE IV

PHILIS, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE,  
LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

PHIL. Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la Princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons ; et si ce n'est point un spectacle que vous méprisez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

## SIXIÈME INTERMÈDE

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES  
QUI DANSENT.

## Chanson.

Usez mieux, ô beautés fières,  
Du pouvoir de tout charmer ;  
Aimez, aimables bergères :  
Nos cœurs sont faits pour aimer.  
Quelque fort qu'on s'en défende,  
Il y faut venir un jour :  
Il n'est rien qui ne se rende  
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à suivre  
Le plaisir de s'enflammer : 10  
Un cœur ne commence à vivre  
Que du jour qu'il sait aimer.  
Quelque fort qu'on s'en défende,  
Il y faut venir un jour :  
Il n'est rien qui ne se rende  
Aux doux charmes de l'Amour.

# LE TARTUFFE ou L'IMPOSTEUR

## COMÉDIE

---

Les trois premiers actes de cette comédie ont été représentés à Versailles pour le Roi le 12<sup>e</sup> jour du mois de mai 1664.

Les mêmes trois premiers actes de cette comédie ont été représentés, la deuxième fois, à Villers-Cotterets, pour S. A. R. MONSIEUR, frère unique du Roi, qui régaloit Leurs Majestés et toute la cour, le 25<sup>e</sup> septembre de la même année 1664.

Cette comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29<sup>e</sup> novembre 1664 et 8<sup>e</sup> novembre de l'année suivante 1665, et depuis encore au château de Chantilly, le 20<sup>e</sup> septembre 1668.

La première représentation en a été donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5<sup>e</sup> août 1667, et le lendemain 6<sup>e</sup> elle fut défendue par Monsieur le premier président du Parlement jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de représenter cette comédie en public sans interruption a été accordée le 5<sup>e</sup> février 1669, et dès ce même jour la pièce fut représentée par la troupe du Roi.

---

## PRÉFACE

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes même y sont criminels ; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer

à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du Roi et de la Reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de Messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démoder ; et tous les jours encore, ils font orier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défendre de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; et d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères ; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée ; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi ; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne ; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres ; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire ; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de plété dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues ? dit-elle rien de nouveau dans ma comédie ? et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela ; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un

peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage ; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoitra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux qui par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle ; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies ; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impie. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la pitié, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire ; on n'enveloppe point, dans une fausse conséquence, la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs ; on sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici ; elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir ; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées ; elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom ; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné ; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme.

## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite* ; et le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : ' Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. ' A quoi le Prince répondit : ' La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. '

---

## PLACETS AU ROI

### PREMIER PLACET

#### PRÉSENTÉ AU ROI, SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire qu'd'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, Sire, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, Sire, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière ; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; et j'ai cru, Sire, qu'Elle m'étoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'Elle me défendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'ap-

## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

probation encore de Monsieur le Légat et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans des lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de . . . , qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et Monsieur le Légat et Messieurs les prélats ont beau donner leur jugement : ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté ; et sans doute Elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées, et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils volent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté, et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

### SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI, DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE  
EN FLANDRE.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'un lieu où je la viens chercher ? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plus tôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions ; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir ; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-



## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

là n'attaquoient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde. Et sans doute on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déference pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très-assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée ; et puisé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

---

### TROISIÈME PLACET

#### PRÉSENTÉ AU ROI.

SIRE,

UN fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de . . .

Oserois-je demander encore cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; et je le serois par cette seconde avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâce à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté ; et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse la réponse de mon placet.

## ACTEURS

MME PERNELLE, mère d'Orgon.  
 ORGON, mari d'Elmire.  
 ELMIRE, femme d'Orgon.  
 DAMIS, fils d'Orgon.  
 MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.  
 VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.  
 TARTUFFE, faux dévot.  
 DORINE, suivante de Mariane.  
 M. LOYAL, sergent.  
 UN EXEMPT.  
 FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

La scène est à Paris.

## ACTE I

## SCÈNE I

MADAME PERNELLE et FLIPOTE sa servante, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE.

MME PERN. Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELM. Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MME PERN. Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :

Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELM. De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.

Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MME PERN. C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,

Et que de me complaire on ne prend nul souci.

Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :

Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée, 10

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,

Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

DOR. Si...

MME PERN. Vous êtes, mamie, une fille suivante

Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :

Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DA. Mais...

MME PERN. Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;

C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère ;

Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père, Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,

Et ne lui donneriez jamais que du tourment. 20

MAR. Je crois...

MME PERN. Mon Dieu, ma sœur, vous faites la discrète,

Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,

Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELM. Mais, ma mère,...

MME PERN. Ma bru, qu'il ne vous en déplaie,

Votre conduite en tout est tout à fait mauvalée ; Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,

Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.

Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,

Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse. 30

Quiconque à son mari veut plaire seulement,

Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉ. Mais, Madame, après tout...

MME PERN. Pour vous,

Monsieur son frère,

Je vous estime fort, vous aime, et vous révere ;

Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,

Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre

Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,

Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur. 40

DA. Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute . . .

MMR PERN. C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;

Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux De le voir querellé par un fou comme vous.

DA. Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique

Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique, Et que nous ne puissions à rien nous divertir, Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DOR. S'il le faut écouter et croire à ses maximes,

On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ; 50

Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MMR PERN. Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,

Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DA. Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien

Qui lui puisse obliger à lui vouloir du bien : Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte ; Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte ;

J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat. 60

DOR. Certes c'est une chose aussi qui scandalise,

De voir qu'un inconnu céans s'impatronise, Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avoit pas de soulers

Et dont l'habit entier valoit bien six deniers, En vienne jusque-là que de se méconnaître, De contrarier tout, et de faire le maître.

MMR PERN. Hé ! merci de ma vie ! il en iroit bien mieux,

Si tout se gouvernoit par ses ordres pleux.

DOR. Il passe pour un saint dans votre fantaisie :

Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie. 70

MMR PERN. Voyez la langue !

DOR. A lui, non plus qu'à son Laurent,

Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MMR PERN. J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;

Mais pour homme de bien, je garantis le maître. Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.

C'est contre le péché que son cœur se courrouce,

Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DOR. Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,

Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ? 80 En quel blesse le Ciel une visite honnête, Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?

Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ? Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MMR PERN. Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.

Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites. Tout ce tracass qui suit les gens que vous hantez, Ces carrosses sans cesse à la porte plantés, Et de tant de laquais le bruyant assemblage Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage. 90 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ; Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉ. Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose, Si pour les sots discours où l'on peut être mis, Il falloit renoncer à ses meilleurs amis. Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ? Contre la médisance il n'est point de rempart. A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ; 100

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence, Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DOR. Daphné, notre voisine, et son petit époux

Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire Sont toujours sur autrui les premiers à médire ; Ils ne manquent jamais de saisir promptement L'apparente lueur du moindre attachement, D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie, Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie : 110

Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs, Ils pensent dans le monde autoriser les leurs, Et sous le faux espoir de quelque ressemblance, Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,

ACTE V

SCÈNE I

LE PRINCE, EURYALE, MORON, AGLANTE,  
CYNTHIE.

MOR. Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie : j'en suis ce qu'on appelle disgracié ; il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE. Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur !

EUR. Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne  
10 de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir ; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

LE PRINCE. Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père ; et si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURYALE,  
AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRIN. O Ciel ! que vois-je ici !

LE PRINCE. Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRIN. Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que  
10 vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de m'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

LE PRINCE. Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union ?

LA PRIN. Par la raison que je hais ce prince,  
20 et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE. Tu le hais, ma fille ?

LA PRIN. Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

LE PRINCE. Et que t'a-t-il fait ?

LA PRIN. Il m'a méprisée.

LE PRINCE. Et comment ?

LA PRIN. Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE. Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne. 30

LA PRIN. N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront ; et ce m'est une honte sensible qu'à nos yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

LE PRINCE. Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRIN. J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris ; et comme je sais bien qu'il aime 40 Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE. Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRIN. Oui, Seigneur, sans doute ; et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE. Va, va, ma fille, avoue franchement la chose : le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses 50 dire.

LA PRIN. Moi, Seigneur ?

LE PRINCE. Oui, tu l'aimes.

LA PRIN. Je l'aime, dites-vous ? et vous m'imputez cette lâcheté ! O Ciel ! quelle est mon infortune ! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles ? et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point. 60

LE PRINCE. Eh bien, oui, tu ne l'aimes pas, tu le hais, j'y consens ; et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRIN. Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE. Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRIN. Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande. 70

EUR. Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur ;

Il faut lever le masque, et, dissuadez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrez à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerais que vous : c'est vous, Madame, qui m'avez enlevé  
 80 cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée ; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte, qu'un mouvement secret m'a inspiré, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin je mourois, je brûlois dans l'âme, quand je vous déguisois mes sentiments ; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne.  
 90 Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRIN. Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée ; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

LE PRINCE. Si bien donc, ma fille, que tu veux  
 100 bien accepter ce prince pour époux ?

LA PRIN. Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE. Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EUR. Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée ; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

110 LE PRINCE. Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

MOR. Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

### SCÈNE III

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE,  
 LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LE PRINCE. Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ;

mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARIST. Seigneur, nous savons prendre notre parti ; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

### SCÈNE IV

PHILIS, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE,  
 LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

PHIL. Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la Princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons ; et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

### SIXIÈME INTERMÈDE

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES  
 QUI DANSENT.

#### Chanson.

Usez mieux, ô beautés fières,  
 Du pouvoir de tout charmer ;  
 Aimez, aimables bergères :  
 Nos cœurs sont faits pour aimer.  
 Quelque fort qu'on s'en défende,  
 Il y faut venir un jour :  
 Il n'est rien qui ne se rende  
 Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à suivre  
 Le plaisir de s'enflammer :  
 Un cœur ne commence à vivre  
 Que du jour qu'il sait aimer.  
 Quelque fort qu'on s'en défende,  
 Il y faut venir un jour :  
 Il n'est rien qui ne se rende  
 Aux doux charmes de l'Amour.

10

# LE TARTUFFE ou L'IMPOSTEUR

## COMÉDIE

---

Les trois premiers actes de cette comédie ont été représentés à Versailles pour le Roi le 12<sup>e</sup> jour du mois de mai 1664.

Les mêmes trois premiers actes de cette comédie ont été représentés, la deuxième fois, à Villers-Cotterets, pour S. A. R. MONSIEUR, frère unique du Roi, qui régaloit Leurs Majestés et toute la cour, le 25<sup>e</sup> septembre de la même année 1664.

Cette comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29<sup>e</sup> novembre 1664 et 8<sup>e</sup> novembre de l'année suivante 1665, et depuis encore au château de Chantilly, le 20<sup>e</sup> septembre 1668.

La première représentation en a été donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5<sup>e</sup> août 1667, et le lendemain 6<sup>e</sup> elle fut défendue par Monsieur le premier président du Parlement jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de représenter cette comédie en public sans interruption a été accordée le 5<sup>e</sup> février 1669, et dès ce même jour la pièce fut représentée par la troupe du Roi.

---

## PRÉFACE

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes même y sont criminels ; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer

à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du Roi et de la Reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de Messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démoder ; et tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Volla ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; et d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères ; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée ; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi ; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne ; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres ; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire ; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues ? dit-elle rien de nouveau dans ma comédie ? et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela ; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache fureusement depuis un temps, et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un

peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage ; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoitra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle ; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies ; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on l'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire ; on n'enveloppe point, dans une fausse conséquence, la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs ; on sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici ; elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir ; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées ; elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom ; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné ; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme.



## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la pitié souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite* ; et le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : ' Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. ' A quoi le Prince répondit : ' La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. '

---

## PLACETS AU ROI

### PREMIER PLACET

#### PRÉSENTÉ AU ROI, SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, Sire, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, Sire, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière ; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai été ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; et j'ai cru, Sire, qu'Elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'Elle me défendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'ap-

## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

probation encore de Monsieur le Légat et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans des lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de . . . , qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et Monsieur le Légat et Messieurs les prélats ont beau donner leur jugement : ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté ; et sans doute Elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées, et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils volent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté, et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

### SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI, DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE  
EN FLANDRE.

SIRE,

C'EST une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plus tôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions ; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir ; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-

## LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

---

là n'attaquent que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde. Et sans doute on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déference pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très-assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée ; et puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

---

### TROISIÈME PLACET

#### PRÉSENTÉ AU ROI.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de . . .

Oserois-je demander encore cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; et je le serois par cette seconde avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâce à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté ; et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse la réponse de mon placet.

## ACTEURS

MME PERNELLE, mère d'Orgon.  
 ORGON, mari d'Elmire.  
 ELMIRE, femme d'Orgon.  
 DAMIS, fils d'Orgon.  
 MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.  
 VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.  
 TARTUFFE, faux dévot.  
 DORINE, suivante de Mariane.  
 M. LOYAL, sergent.  
 UN EXEMPT.  
 FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

La scène est à Paris.

## ACTE I

## SCÈNE I

MADAME PERNELLE et FLIPOTE sa servante, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE.

MME PERN. Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELM. Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MME PERN. Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :

Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELM. De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.

Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MME PERN. C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,

Et que de me complaire on ne prend nul souci.

Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :

Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée, 10

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,

Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

DOR. Si...

MME PERN. Vous êtes, mamie, une fille sultante

Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :

Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DA. Mais...

MME PERN. Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;

C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère ;

Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père, Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,

Et ne lui donneriez jamais que du tourment. 20

MAR. Je crois...

MME PERN. Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,

Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,

Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELM. Mais, ma mère,...

MME PERN. Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,

Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ; Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,

Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.

Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse, Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse. 30

Quiconque à son mari veut plaire seulement, Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉ. Mais, Madame, après tout...

MME PERN. Pour vous, Monsieur son frère,

Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ; Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,

Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de votre Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,

Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur. 40

DA. Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute . . .

MME PERN. C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;

Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux De le voir querellé par un fou comme vous.

DA. Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique

Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique, Et que nous ne pulsions à rien nous divertir, Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DOR. S'il le faut écouter et croire à ses maximes,

On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ; 50

Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MME PERN. Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,

Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DA. Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien

Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien : Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte ; Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte ;

J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat. 60

DOR. Certes c'est une chose aussi qui scandalise,

De voir qu'un inconnu céans s'impatronise, Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avoit pas de soulers

Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,

En vienne jusque-là que de se méconnaître, De contrarier tout, et de faire le maître.

MME PERN. Hé ! merci de ma vie ! il en iroit bien mieux,

Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DOR. Il passe pour un saint dans votre fantaisie :

Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie. 70

MME PERN. Voyez la langue !

DOR. A lui, non plus qu'à son Laurent,

Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MME PERN. J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;

Mais pour homme de bien, je garantis le maître. Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.

C'est contre le péché que son cœur se courrouce,

Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DOR. Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,

Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ? 80 En quoi blesse le Ciel une visite honnête, Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?

Vient-on que là-dessus je m'explique entre nous ? Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MME PERN. Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.

Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites. Tout ce tracass qui suit les gens que vous hantez, Ces carrosses sans cesse à la porte plantés, Et de tant de laquais le bruyant assemblage Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage. 90 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ; Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉ. Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose, Si pour les sots discours où l'on peut être mis, Il falloit renoncer à ses meilleurs amis. Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ? Contre la médianice il n'est point de rempart.

A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ; 100

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence, Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DOR. Daphné, notre voisine, et son petit époux

Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire Sont toujours sur autrui les premiers à médire ; Ils ne manquent jamais de saisir promptement L'apparente leur du moindre attachement, D'en semer la nouvelle avec beaucoup de jole, Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie : 110

Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs, Ils pensent dans le monde autoriser les leurs, Et sous le faux espoir de quelque ressemblance, Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,

Où faire ailleurs tomber quelques traits par-  
tagés

De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MME PERN. Tous ces raisonnements ne font  
rien à l'affaire.

On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :

Tous ses soins vont au Ciel ; et j'ai su par des  
gens

Qu'elle condamne fort le train qui vient céans. 120

DOR. L'exemple est admirable, et cette dame  
est bonne !

Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;

Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,

Et l'on sait qu'elle est prude à son corps  
défendant.

Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hom-  
mages,

Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;

Mais, voyant de ses yeux tous les brillants  
baisers,

Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,

Et du voile pompeux d'une haute sagesse

De ses attraits usés déguiser la faiblesse. 130

Ce sont là les retours des coquettes du temps.

Il leur est dur de voir désertir les galants.

Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude

Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;

Et la sévérité de ces femmes de bien

Censure toute chose, et ne pardonne à rien ;

Hautement d'un chacun elles blâment la vie,

Non point par charité, mais par un trait d'envie,

Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les  
plaisirs

Dont le penchant de l'âge a sévré leurs desirs. 140

MME PERN. Voilà les contes bleus qu'il vous  
faut pour vous plaire.

Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,  
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour.

Mais enfin je prétends discourir à mon tour :

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus  
sage

Qu'on recueillant chez soi ce dévot personnage ;

Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé

Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;

Que pour votre salut vous le devez entendre,

Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à re-  
prendre. 150

Ces visites, ces bals, ces conversations

Sont du malin esprit toutes inventions.

Là jamais on n'entend de pieuses paroles :

Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles ;

Bien souvent le prochain en a sa bonne part,

Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.

Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées

De la confusion de telles assemblées :

Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;

Et comme l'autre jour un docteur dit fort  
bien, 160

C'est véritablement la tour de Babylone,

Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;

Et pour conter l'histoire où ce point l'engage...

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà !

Allez chercher vos fous qui vous donnent à  
rire,

Et sans... Adieu, ma bru : je ne veux plus rien  
dire.

Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,

Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le  
pied.

(Donnant un soufflet à Flépote.)

Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux cor-  
neilles.

Jour de Dieu ! Je saurai vous frotter les oreilles. 170  
Marchons, gauspe, marchons.

## SCÈNE II

CÉLANTE, DORINE.

CÉL.

Je n'y veux point aller,

De peur qu'elle ne vint encor me quereller,

Que cette bonne femme...

DOR.

Ah ! certes, c'est dommage

Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :

Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,

Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce  
nom.

CÉL.

Comme elle s'est pour rien contre nous

échauffée !

Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée !

DOR.

Oh ! vraiment tout cela n'est rien au

prix du fil,

Et si vous l'aviez vu, vous diriez : 'C'est bien  
pis !' 20

Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme  
sage,

Et pour servir son prince il montra du courage ;

Mais il est devenu comme un homme hébété,

Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;

Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme

Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et  
femme.

C'est de tous ses secrets l'unique confident,

Et de ses actions le directeur prudent ;

Il le chole, il l'embrasse, et pour une maîtresse

On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse; 20

A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;

Avec joie il l'y voit manger autant que six;  
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;

Et s'il vient à roter, il lui dit: 'Dieu vous aide!'  
(*C'est une servante qui parle.*)

Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;  
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;  
Ses moindres actions lui semblent des miracles,  
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.

Lui, qui connoît sa dupe et qui veut en jouir,  
Par cent dehors fardés à l'art de l'éblouir; 30  
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,  
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.

Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon  
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;  
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,  
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.  
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains

Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,

Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,

Avec la sainteté les parures du diable. 40

## SCÈNE III

ELMIRE, MARIANNE, DAMIS, CLÉANTE,

DORINE.

ELM. Vous êtes bien heureux de n'être point venu

Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.

Mais j'ai vu mon mari: comme il ne m'a point vue,

Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉ. Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,

Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DA. De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.

J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,  
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;  
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends. 10  
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,  
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;  
Et s'il falloit...

DOR. Il entre.

## SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORG. Ah! mon frère, bonjour.  
CLÉ. Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORG. Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie:

Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,  
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.  
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?

Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DOR. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,

Avec un mal de tête étrange à concevoir. 10  
ORG. Et Tartuffe?

DOR. Tartuffe? Il se porte à merveille,  
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORG. Le pauvre homme!

DOR. Le soir, elle eut un grand dégoût,  
Et ne put au souper toucher à rien du tout,  
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle!

ORG. Et Tartuffe?

DOR. Il soupa, lui tout seul, devant elle,  
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,  
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORG. Le pauvre homme!

DOR. La nuit se passa toute entière  
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière; 20

Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,

Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORG. Et Tartuffe?

DOR. Pressé d'un sommeil agréable,  
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,  
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,  
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORG. Le pauvre homme!

DOR. A la fin, par nos raisons gagnées,

Elle se résolut à souffrir la saignée,  
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORG. Et Tartuffe?

DOR. Il reprit courage comme il faut, 30  
Et contre tous les maux fortifiant son âme,  
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,  
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORG. Le pauvre homme!

Don. Tous deux se portent bien  
 enfin ;  
 Et je vais à Madame annoncer par avance  
 La part que vous prenez à sa convalescence.

## SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE.

Clé. A votre nez, mon frère, elle se rit de  
 vous ;  
 Et sans avoir dessein de vous mettre en cour-  
 roux,

Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.  
 A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?  
 Et se peut-il qu'un homme ait un charme  
 aujourd'hui !

A vous faire oublier toutes choses pour lui,  
 Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,  
 Vous en veniez au point . . . ?

Org. Allez-là, mon beau-frère :  
 Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

Clé. Je ne le connois pas, puisque vous le  
 voulez ;  
 Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut  
 être . . .

Org. Mon frère, vous seriez charmé de le  
 connoître,

Et vos ravissements ne prendroient point de fin.  
 C'est un homme . . . qui . . . ha ! . . . un homme  
 . . . un homme enfin.

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,  
 Et comme du fumier regarde tout le monde.  
 Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;  
 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,  
 De toutes amitiés il détache mon âme ;  
 Et je verrois mourir frère, enfants, mère et  
 femme,

Que je m'en soucierais autant que de cela.

Clé. Les sentiments humains, mon frère, que  
 voilà !

Org. Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis  
 rencontre,

Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.  
 Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,  
 Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.  
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entière  
 Par l'ardeur dont au Ciel il pousoit sa prière ;  
 Il faisoit des soupirs, de grands élancements,  
 Et balsoit humblement la terre à tous  
 moments ;

Et lorsque je sortois, il me devoit vite,  
 Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imittoit,  
 Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,  
 Je lui faisois des dons ; mais avec modestie  
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.  
 ' C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié ;  
 Je ne mérite pas de vous faire pitié ;'  
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre,  
 Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.  
 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,  
 Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.  
 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme  
 même

Il prend, pour mon honneur, un intérêt ex-  
 trême ;

Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,  
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.  
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son  
 zèle :

Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;  
 Un rien presque suffit pour le scandaliser ;  
 Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser  
 D'avoir pris une puce en faisant sa prière,  
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Clé. Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que  
 je croi.

Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?  
 Et que prétendez-vous que tout ce badinage . . . ?

Org. Mon frère, ce discours sent le libertin-  
 age :

Vous en êtes un peu dans votre âme entichée ;  
 Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,  
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

Clé. Voilà de vos pareils le discours ordi-  
 naire :

Ils veulent que chacun soit aveugle comme  
 eux.

C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,  
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées,  
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.  
 Allez, tous vos discours ne me font point de  
 peur :

Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.  
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.  
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;  
 Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les  
 conduit

Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup  
 de bruit,

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la  
 trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.  
 Hé quoi ? vous ne ferez nulle distinction  
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?



Vous les voulez traiter d'un semblable langage,  
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,

Égaliser l'artifice à la sincérité,  
Confondre l'apparence avec la vérité,  
Estimer le fantôme autant que la personne,  
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne? 80  
Les hommes la plupart sont étrangement faits!

Dans la juste nature on ne les voit jamais;  
La raison a pour eux des bornes trop petites;  
En chaque caractère ils passent ses limites;  
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent  
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.  
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORG. Oui, vous êtes sans doute un docteur  
qu'on révère;

Tout le savoir du monde est chez vous retiré;  
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé, 90  
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;

Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉ. Je ne suis point, mon frère, un docteur  
révéré,

Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.  
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,  
Du faux avec le vrai faire la différence.  
Et comme je ne vois nul genre de héros  
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,  
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle, 100  
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux  
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,  
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,

De qui la sacrilège et trompeuse grimace  
Abuse impunément et se joue à leur gré  
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré,  
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,  
Font de dévotion métier et marchandise,  
Et veulent acheter crédit et dignités

A prix de faux clins d'yeux et d'éclans affectés, 110  
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune

Par le chemin du ciel courir à leur fortune,  
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,

Et préchent la retraite au milieu de la cour,  
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,  
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,

Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment  
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment,  
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,  
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on 120  
révère,

Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,

Veut nous assassiner avec un fer sacré.  
De ce faux caractère on en voit trop paraître;  
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.  
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux  
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux:  
Regardez Ariston, regardez Périandre,  
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre;  
Ce titre par aucun ne leur est débattu;  
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu; 130  
On ne voit point en eux ce faste insupportable,

Et leur dévotion est humaine, est traitable;  
Ils ne censurent point toutes nos actions:  
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;  
Et laissant la fierté des paroles aux autres,  
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.

L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,  
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.  
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;

On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre; 140

Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;

Ils attachent leur haine au péché seulement,  
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,

Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.  
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,  
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.  
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle:  
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;  
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORG. Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉ. Oui. 150

ORG. Je suis votre valet. (*Il veut s'en aller.*)

CLÉ. De grâce, un mot, mon frère.

Laissons là ce discours. Vous savez que Valère  
Pour être votre gendre a parole de vous?

ORG. Oui.

CLÉ. Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORG. Il est vrai.

CLÉ. Pourquoi donc en différer la fête ?  
 ORG. Je ne sais.  
 CLÉ. Auriez-vous autre pensée en tête ?  
 ORG. Peut-être.  
 CLÉ. Vous voulez manquer à votre foi ?  
 ORG. Je ne dis pas cela.  
 CLÉ. Nul obstacle, je croi,  
 Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.  
 ORG. Selon.  
 CLÉ. Pour dire un mot faut-il tant de finesses ? 160  
 Valère sur ce point me fait vous visiter.  
 ORG. Le Ciel en soit loué !  
 CLÉ. Mais que lui reporter ?  
 ORG. Tout ce qu'il vous plaira.  
 CLÉ. Mais il est nécessaire  
 De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?  
 ORG. De faire  
 Ce que le Ciel voudra.  
 CLÉ. Mais parlons tout de bon.  
 Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non ?  
 ORG. Adieu.  
 CLÉ. Pour son amour je crains une disgrâce,  
 Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

## ACTE II

## SCÈNE I

ORGON, MARIANE.

ORG. Mariane.  
 MAR. Mon père.  
 ORG. Approchez, j'ai de quoi  
 Vous parler en secret.  
 MAR. Que cherchez-vous ?  
 ORG. Il regarde dans un petit cabinet. Je  
 voi  
 Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous  
 entendre ;  
 Car ce petit endroit est propre pour surprendre.  
 Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous  
 Reconnu de tout temps un esprit assez doux,  
 Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.  
 MAR. Je suis fort redevable à cet amour de  
 père.  
 ORG. C'est fort bien dit, ma fille ; et pour le  
 mériter  
 Vous devez n'avoir soin que de me contenter. 10

MAR. C'est où je mets aussi ma gloire la plus  
 haute.  
 ORG. Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe  
 notre hôte ?  
 MAR. Qui, moi ?  
 ORG. Vous. Voyez bien comme  
 vous répondrez.  
 MAR. Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous  
 voudrez.  
 ORG. C'est parler sagement. Dites-moi donc,  
 ma fille,  
 Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,  
 Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit  
 doux  
 De le voir par mon choix devenir votre époux.  
 Eh ?

(Mariane se recule avec surprise.)

MAR. Eh ?  
 ORG. Qu'est-ce ?  
 MAR. Philt-il ?  
 ORG. Quoi ?  
 MAR. Me suis-je  
 méprise ?  
 ORG. Comment ?  
 MAR. Qui voulez-vous, mon père,  
 que je dise 20  
 Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux  
 De voir par votre choix devenir mon époux ?  
 ORG. Tartuffe.  
 MAR. Il n'en est rien, mon père, je vous  
 jure.  
 Pourquoi me faire dire une telle imposture ?  
 ORG. Mais je veux que cela soit une vérité ;  
 Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.  
 MAR. Quoi ? vous voulez, mon père... ?  
 ORG. Oui,  
 je prétends, ma fille,  
 Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.  
 Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;  
 Et comme sur vos vœux je...

## SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORG. Que faites-vous là ?  
 La curiosité qui vous presse est bien forte,  
 Mamie, à nous venir écouter de la sorte.  
 DOR. Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit  
 qui part  
 De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard ;  
 Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,  
 Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORA. Quoi donc ? la chose est-elle incroy-  
able ?

DOR. A tel point,  
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois  
point.

ORA. Je sais bien le moyen de vous le faire  
croire. 10

DOR. Oui, oui, vous nous contez une plaisante  
histoire.

ORA. Je conte justement ce qu'on verra dans  
peu.

DOR. Chansons !

ORA. Ce que je dis, ma fille, n'est  
point jeu.

DOR. Allez, ne croyez point à Monsieur votre  
père :

Il raille.

ORA. Je vous dis . . .

DOR. Non, vous avez beau faire,  
On ne vous croira point.

ORA. A la fin mon courroux . . .

DOR. Hé bien ! on vous croit donc, et c'est  
tant pis pour vous.

Quoi ? se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme  
sage

Et cette large barbe au milieu du visage,  
Vous soyez assez fou pour vouloir . . . ?

ORA. Écoutez : 20

Vous avez pris céans certaines privautés  
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, manie.

DOR. Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je  
vous supplie.

Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce com-  
plot ?

Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :

Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il  
pense.

Et puis, que vous apporte une telle alliance ?  
A quel sujet aller, avec tout votre bien,  
Choisir un gendre gueux ? . . .

ORA. Taisez-vous. S'il n'a rien,  
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le ré-  
vère. 30

Se misère est sans doute une honnête misère ;  
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,  
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver  
Par son trop peu de soin des choses temporelles,  
Et sa puissante attache aux choses éternelles.  
Mais mon secours pourra lui donner les moyens  
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens :  
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on re-  
nomme ;

Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DOR. Oui, c'est lui qui le dit ; et cette  
vanité, 40

Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.  
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence  
Ne doit point tant prôner son nom et sa nais-  
sance,

Et l'humble procédé de la dévotion  
Souffre mal les éclats de cette ambition.  
A quoi bon cet orgueil ? . . . Mais ce discours  
vous blesse :

Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.  
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,  
D'une fille comme elle un homme comme lui ?  
Et ne devez-vous pas songer aux bien-séances, 50  
Et de cette union prévoir les conséquences ?  
Sachez que d'une fille on risque la vertu,  
Lorsque dans son hymen son goût est com-  
battu,

Que le dessein d'y vivre en honnête personne  
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,  
Et que ceux dont partout on montre au doigt le  
front

Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles  
sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle  
A de certains maris faits d'un certain modèle ;  
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle  
hait 60

Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.  
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORA. Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle  
à vivre.

DOR. Vous n'en feriez que mieux de suivre  
mes leçons.

ORA. Ne nous amusons point, ma fille, à ces  
chansons :

Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.  
J'avois donné pour vous ma parole à Valère ;  
Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,  
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin :  
Je ne remarque point qu'il hante les églises. 70

DOR. Voulez-vous qu'il y coure à vos heures  
précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour être aper-  
çus ?

ORA. Je ne demande pas votre avis là-dessus.  
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,  
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.  
Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,  
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.  
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,  
Comme deux vrais enfants, comme deux tour-  
terelles ;

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez, 80

Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DOR. Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORG. Ouais ! quels discours !

DOR. Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera

Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORG. Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,

Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DOR. Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

'Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.)

ORG. C'est prendre trop de soin : taisez-vous, s'il vous plaît.

DOR. Si l'on ne vous aimoit . . .

ORG. Je ne veux pas qu'on m'aime. 90

DOR. Et je veux vous almer, Monsieur, malgré vous-même.

ORG. Ah !

DOR. Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir

Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORG. Vous ne vous taisez point ?

DOR. C'est une conscience

Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORG. Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés . . . ?

DOR. Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

ORG. Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces dâles,

Et tout résolument je veux que tu te taises.

DOR. Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins. 100

ORG. Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins

(Se retournant vers sa fille.)

A ne m'en point parler, ou . . . suffit. Comme sage, J'ai pesé mûrement toutes choses.

DOR. J'enrage De ne pouvoir parler.

(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

ORG. Sans être damoiseau, Tartuffe est fait de sorte . . .

DOR. Oui, c'est un beau museau.

ORG. Que quand tu n'aurais même aucune sympathie

Pour tous les autres dons . . .

(Il se tourne devant elle, et la regarde les bras croisés.)

DOR. La voilà bien lotie !

Si j'étois en sa place, un homme assurément Ne m'épouserait pas de force impunément ;

Et je lui ferois voir bientôt après la fête 110

Qu'une femme à toujours une vengeance prête.

ORG. Donc de ce que je dis on ne fera nul cas ?

DOR. De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas

ORG. Qu'est-ce que tu fais donc ?

DOR. Je me parle à moi-même.

ORG. Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,

Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein . . .

Croire que le mari . . . que j'ai su vous être . . .

Que ne te parles-tu ?

DOR. Je n'ai rien à me dire.

ORG. Encore un petit mot.

DOR. Il ne me plaît pas, moi. 120

ORG. Certes, je t'y guettois.

DOR. Quelque sotte, ma foi !

ORG. Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,

Et montrer pour mon choix entière déférence.

DOR., en s'enfuyant. Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

(Il lui veut donner un soufflet et la manque.)

ORG. Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,

Avec qui sans péché je ne saurois plus vivre.

Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre :

Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,

Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

## SCÈNE III

DORINE, MARIANE.

DOR. Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,

Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,  
Sans que du moindre mot vous l'ayez re-  
poussé !

MAR. Contre un père absolu que veux-tu que  
je fasse ?

DOR. Ce qu'il faut pour parer une telle  
menace.

MAR. Quoi ?

DOR. Lui dire qu'un cœur n'aime point  
par autrui,

Que vous vous mariez pour vous, non pas pour  
lui,

Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,  
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire, 10  
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,  
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MAR. Un père, je l'avoue, a sur nous tant  
d'empire,

Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DOR. Mais raisonnons. Valère a fait pour  
vous des pas :

L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous  
pas ?

MAR. Ah ! qu'envers mon amour ton injus-  
tice est grande,

Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?

T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,  
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon  
ardeur ? 20

DOR. Que sais-je si le cœur a parlé par la  
bouche,

Et si c'est tout de bon que cet amant vous  
touche ?

MAR. Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en  
douter,

Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DOR. Enfin, vous l'aimez donc ?

MAR. Oui, d'une ar-  
deur extrême.

DOR. Et selon l'apparence il vous aime de  
même ?

MAR. Je le crois.

DOR. Et tous deux brûlez également  
De vous voir mariés ensemble ?

MAR. Assurément.

DOR. Sur cette autre union quelle est donc  
votre attente ?

MAR. De me donner la mort si l'on me vio-  
lente. 30

DOR. Fort bien : c'est un recours où je ne  
songeais pas ;

Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embar-  
ras ;

Le remède sans doute est merveilleux. J'eourage  
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MAR. Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine,  
tu te rends !

Tu ne compatiss point aux déplaisirs des gens.

DOR. Je ne compatiss point à qui dit des sor-  
nettes

Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MAR. Mais que veux-tu ? si j'ai de la timi-  
dité.

DOR. Mais l'amour dans un cœur veut de la  
fermeté. 40

MAR. Mais n'en gardé-je pas pour les feux de  
Valère ?

Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DOR. Mais quoi ? si votre père est un bourru  
fleffé,

Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé

Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,

La faute à votre amant doit-elle être imputée ?

MAR. Mais par un haut refus et d'éclatants  
mépris

Fera-je dans mon choix voir un cœur trop  
épris ?

Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,  
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ? 50

Et veux-tu que mes feux par le monde  
étalés . . . ?

DOR. Non, non, je ne veux rien. Je vois que  
vous voulez

Être à Monsieur Tartuffe ; et j'aurois, quand j'y  
pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.

Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?

Le parti de soi-même est fort avantageux.

Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on  
propose ?

Certes Monsieur Tartuffe, à bien prendre la  
chose,

N'est pas un homme, non, qui se mouche du plé,  
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié. 60

Tout le monde déjà de gloire le couronne ;

Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MAR. Mon Dieu ! . . .

DOR. Quelle allégresse aurez-  
vous dans votre âme,

Quand d'un époux si beau vous vous verrez la  
femme !

MAR. Ha ! cesse, je te prie, un semblable  
discours,

Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.

C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DOR. Non, il faut qu'une fille obéisse à son père, 70

Voult-il lui donner un singe pour époux.  
Votre sort est fort beau : de quel vous plaignez-vous ?

Vous irez par le coche en sa petite ville,  
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,  
Et vous vous plairez fort à les entretenir.  
D'abord chez le beau monde on vous fera venir ;

Vous irez visiter, pour votre bienvenue,  
Madame la baillive et Madame l'élué,  
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.  
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer 80  
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux mu-

settes,  
Et parfois Fagotin et les marionnettes,  
Si pourtant votre époux...

MAR. Ah ! tu me fais mourir.

De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DOR. Je suis votre servante.

MAR. Eh ! Dorine, de grâce...

DOR. Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MAR. Ma pauvre fille !

DOR. Non.

MAR. Si mes vœux déclarés...

DOR. Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MAR. Tu sais qu'à toi toujours je me suis confié :

Fais-moi...

DOR. Non, vous serez, ma foi ! tartuffée. 90

MAR. Hé bien ! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,

Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :  
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,

Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller.)

DOR. Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.

Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MAR. Vols-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,

Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DOR. Ne vous tourmentez point. On peut adroitement

Empêcher... Mais voici Valère, votre amant. 100

SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VAL. On vient de débiter, Madame, une nouvelle

Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MAR. Quoi ?

VAL. Que vous épouses Tartuffe.

MAR. Il est certain  
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VAL. Votre père, Madame...

MAR. A changé de visée :  
La chose vient par lui de m'être proposée.

VAL. Quoi ? sérieusement ?

MAR. Oui, sérieusement.  
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VAL. Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,

Madame ?

MAR. Je ne sais.

VAL. La réponse est honnête. 10  
Vous ne savez ?

MAR. Non.

VAL. Non ?

MAR. Que me conseillez-vous ?

VAL. Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MAR. Vous me le conseillez ?

VAL. Oui.

MAR. Tout de bon ?

VAL. Sans doute :

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MAR. Hé bien ! c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VAL. Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre. Je crois.

MAR. Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VAL. Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MAR. Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DOR. Voyons ce qui pourra de ceci réussir. 20

VAL. C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'étoit tromperie

Quand vous...

MAR. Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter :  
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,  
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VAL. Ne vous excusez point sur mes intentions.

Vous avez pris déjà vos résolutions ;  
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole  
Pour vous autoriser à manquer de parole. 30

MAR. Il est vrai, c'est bien dit.

VAL. Sans doute ; et  
votre cœur

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MAR. Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VAL. Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée

Vous prévendra peut-être en un pareil dessein ;  
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MAR. Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite

Le mérite...

VAL. Mon Dieu, laissons là le mérite :  
J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites fol.

Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi, 40

Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,  
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MAR. La perte n'est pas grande ; et de ce changement

Vous vous consolerez assez facilement.

VAL. J'y ferais mon possible, et vous le pouvez croire.

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire ;  
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :  
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins ;

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,  
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne. 50

MAR. Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VAL. Fort bien ; et d'un chacun il doit être approuvé.

Hé quoi ? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme

Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,  
Et vous viess, à mes yeux, passer en d'autres bras,

Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MAR. Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite ;

Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VAL. Vous le voudriez ?

MAR. Oui.

VAL. C'est assez m'insulter,

Madame ; et de ce pas je vais vous contenter. 60  
(*Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.*)

MAR. Fort bien.

VAL. Souvenez-vous au moins que

c'est vous-même

Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MAR. Oui.

VAL. Et que le dessein que mon âme conçoit

N'est rien qu'à votre exemple.

MAR. A mon exemple, soit.

VAL. Suffit : vous allez être à point nommé

servi.

MAR. Tant mieux.

VAL. Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MAR. A la bonne heure.

VAL. Euh ?

(*Il s'en va ; et lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.*)

MAR. Quoi ?

VAL. Ne m'appellez-vous pas ?

MAR. Moi ? Vous rêvez.

VAL. Hé bien ! je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

MAR. Adieu, Monsieur.

DOR. Pour moi, je pense  
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance ; 70

Et je vous ai laissé tout du long quereller,  
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.

Hola ! seigneur Valère.

(*Elle va l'arrêter par le bras, et lui, fait mine de grande résistance.*)

VAL. Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DOR. Venez ici.

VAL. Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DOR. Arrêtez.

VAL. Non, vois-tu ? c'est un point résolu.

DOR. Ah !

MAR. Il souffre à me voir, ma présence le chassé,

Et je ferais bien mieux de lui quitter la place.

DOR. *Elle quitte Valère et court à Mariane.*  
A l'autre. Où courez-vous ?

MAR. *Laisse.*

DOR. *Il faut revenir.*

MAR. Non, non, Dorine ; en vain tu veux me retenir. 80

VAL. Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,

Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DOR. *Elle quitte Mariane et court à Valère.*  
Encor ? Diantre soit fait de vous si je le veux !

Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.  
(*Elle les tire l'un et l'autre.*)

VAL. Mais quel est ton dessein ?

MAR. *Qu'est-ce que tu veux faire ?*

DOR. Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.

Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

VAL. N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DOR. Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MAR. N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ? 90

DOR. Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin

Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie

Que d'être votre époux ; j'en réponds sur ma vie.

MAR. Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VAL. Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

DOR. Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.

Allons, vous.

VAL, *en donnant sa main à Dorine.* A quel bon ma main ?

DOR. Ah ! Çà la vôtre.

MAR, *en donnant aussi sa main.* De quel sert tout cela ?

DOR. Mon Dieu ! vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez. 100

VAL. Mais ne faites donc point les choses avec peine,

Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(*Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.*)

DOR. A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VAL. Ho çà n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante

De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MAR. Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat... ?

DOR. Pour une autre saison laissons tout ce débat,

Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MAR. Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage. 110

DOR. Nous en ferons agir de toutes les façons. Votre père se moque, et ce sont des chansons ; Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance

D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,

Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé

De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps, à tout on remédie.

Tantôt vous payerez de quelque maladie,

Qui viendra tout à coup et voudra des délais ;

Tantôt vous payerez de présages mauvais : 120

Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,

Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.

Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui

On ne vous peut lier, que vous ne disiez 'oui.'

Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(*A Valère.*)

Sortez, et sans tarder employez vos amis,

Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

Nous allons réveiller les efforts de son frère,

Et dans notre parti jeter la belle-mère. 130

Adieu.

VAL, *à Mariane.* Quelques efforts que nous préparons tous,

Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MAR, *à Valère.* Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;

Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VAL. Que vous me comblez d'aise ! Et quoi que puisse oser...

DOR. Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser. Sortez, vous dis-je.

VAL. *Il fait un pas et revient.* Enfin...

DOR. Quel caquet est le vôtre !

Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.

(*Les poussant chacun par l'épaule.*)



## ACTE III

## SCÈNE I

DAMIS, DORINE.

DA. Que la foudre sur l'heure achève mes destins,  
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,

S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,  
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DOR. De grâce, modérez un tel emportement :

Votre père n'a fait qu'en parler simplement.  
On n'exécute pas tout ce qui se propose,  
Et le chemin est long du projet à la chose.

DA. Il faut que de ce fat j'arrête les complots,

Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots. 10

DOR. Ha ! tout doux ! Envers lui, comme envers votre père,

Laissez agir les soins de votre belle-mère.  
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit ;

Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,  
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.

Pût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose seroit belle.

Enfin votre intérêt l'oblige à le mander :  
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,  
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître

Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître, 20

S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.  
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;

Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.  
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'at-

tendre.

DA. Je puis être présent à tout cet entretien.

DOR. Point. Il faut qu'ils soient seuls. Je ne

lui dirai rien.

DOR. Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires.

Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.

Sortez.

DA. Non : je veux voir, sans me mettre en courroux.

DOR. Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

## SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TAR., apercevant Dorine. Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,

Et priez que toujours le Ciel vous illumine.  
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prison-

niers  
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DOR. Que d'affectation et de forfanterie !

TAR. Que voulez-vous ?

DOR. Vous dire . . .

TAR. Il tire un mouchoir de sa poche. Ah ! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DOR. Comment ?

TAR. Couvrez ce sein que je ne saurois voir :

Par de pareils objets les âmes sont blessées,  
Et cela fait venir de coupables pensées. 10

DOR. Vous êtes donc bien tendre à la tentation,  
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?

Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte :  
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompt,

Et je vous verrois nu du haut jusques en bas,  
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TAR. Mettez dans vos discours un peu de modestie,

Où je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DOR. Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,

Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots. 20

Madame va venir dans cette salle basse,  
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TAR. Hélas ! très-volontiers.

DOR., en soi-même. Comme il se radoucit !

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TAR. Viendra-t-elle bientôt ?

DOR. Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

## SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE.

TAR. Que le Ciel à jamais par sa toute bonté  
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,

Et bénisse vos jours autant que le desir  
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELM. Je suis fort obligée à ce souhait pieux.  
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TAR. Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

ELM. Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TAR. Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut

Pour avoir attiré cette grâce d'en haut ;  
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance  
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELM. Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TAR. On ne peut trop chérir votre chère santé,

Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELM. C'est pousser bien avant la charité chrétienne,

Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TAR. Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELM. J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,

Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TAR. J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,

Madame, de me voir seul à seul avec vous :  
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,  
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELM. Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,

Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

TAR. Et je ne veux aussi pour grâce singulière

Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,

Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits

Des visites qu'ici reçoivent vos attraits

Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,  
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,

Et d'un pur mouvement...

ELM. Je le prends bien aussi,  
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TAR. Il lui serre le bout des doigts.

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELM. Ouf ! vous me serrez trop.

TAR. C'est par excès de zèle.

De vous faire autre mal je n'eus jamais dessein,  
Et j'aurais bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELM. Que fait là votre main ?

TAR. Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELM. Ah ! de grâce, laissez, je suis fort cha-

touilleuse.  
(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienna.)

TAR. Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;  
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELM. Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.

On tient que mon mari veut dégager sa foi,  
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi ?

TAR. Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;  
Et je vois autre part les merveilleux attraits  
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELM. C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TAR. Mon sein s'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELM. Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,

Et que rien ici-bas n'arrête vos desirs.

TAR. L'amour qui nous attache aux beautés éternelles

N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;  
Nos sens facilement peuvent être charmés  
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.

Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;  
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles : 60

Il a sur votre face épanché des beautés  
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs trans-

portés,

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,  
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,

Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,

Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète  
Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;

Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,  
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,  
Que cette passion peut n'être point coupable, 70

Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,  
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.  
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande  
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;  
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,  
Et rien des vains efforts de mon infirmité;  
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,  
De vous dépend ma peine ou ma béatitude, 80  
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,  
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous  
plaît.

ELM. La déclaration est tout à fait galante,  
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surpre-  
nante.

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre  
sein,  
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.  
Un dévot comme vous, et que partout on  
nomme...

TAR. Ah! pour être dévot, je n'en suis pas  
moins homme;

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,  
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas. 90  
Je sais qu'un tel discours de moi parott étrange;  
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un  
ange;

Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,  
Vous devez vous en prendre à vos charman-  
ts traits.

Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'  
humaine,

De mon intérieur vous fûtes souveraine;  
De vos regards divins l'ineffable douceur  
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;  
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,  
Et tourna tous mes vœux du côté de vos  
charmes. 100

Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,  
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.  
Que si vous contemplez d'une âme un peu  
bénigne

Les tribulations de votre esclave indigne,  
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler  
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,  
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,  
Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur avec moi ne court point de  
hasard,  
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part. 110  
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont  
folles,  
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs  
paroles,

De leurs progrès sans cesse on les voit se tar-  
guer;

Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,  
Et leur langue indiscrette, en qui l'on se confie,  
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

Mais les gens comme nous brûlent d'un feu  
discret,

Avec qui pour toujours on est sûr du secret:  
Le soin que nous prenons de notre renommée  
Répond de toute chose à la personne aimée, 120  
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre  
cœur,

De l'amour sans scandale et du plaisir sans  
peur.

ELM. Je vous écoute dire, et votre rhétorique  
En termes assez forts à mon âme s'explique.  
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'h'u-  
meur

A dire à mon mari cette galante ardeur,  
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte  
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TAR. Je sais que vous avez trop de bénignité,  
Et que vous ferez grâce à ma témérité, 130  
Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse  
Des violents transports d'un amour qui vous  
blesse,

Et considérez, en regardant votre air,  
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est  
de chair.

ELM. D'autres prendroient cela d'autre façon  
peut-être;

Mais ma discrétion se veut faire parottre.  
Je ne redrai point l'affaire à mon époux;  
Mais je veux en revanche une chose de vous:  
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane  
L'union de Valère avecque Mariane, 140  
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir  
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre  
espoir,  
Et...

## SCÈNE IV

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DA., sortant du petit cabinet où il s'étoit  
retiré.

Non, Madame, non: ceci doit se répandre.  
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;  
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit  
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me  
nuît,  
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance  
De son hypocrisie et de son insolence,

A détronper mon père, et lui mettre en plein jour

L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELM. Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,

Et tâche à mériter la grâce où je m'engage. 10

Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.

Ce n'est point mon humeur de faire des éclats :

Une femme se rit de sottises pareilles,

Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DA. Vous avez vos raisons pour en user ainsi,

Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.

Le vouloir épargner est une raillerie ;

Et l'insolent orgueil de sa cagoterie

N'a triomphé que trop de mon juste courroux,

Et que trop excité de désordre chez nous. 20

Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,

Et desservi mes feux avec ceux de Valère.

Il faut que du perfide il soit désabusé,

Et le Ciel pour cela m'offre un moyen alsé.

De cette occasion je lui suis redevable,

Et pour la négliger, elle est trop favorable :

Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir

Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELM. Damis . . .

DA. Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.

Mon âme est maintenant au comble de sa joie ; 30

Et vos discours en vain prétendent m'obliger

A quitter le plaisir de me pouvoir venger.

Sans aller plus avant, je vais vider d'affaire ;

Et voici justement de quoi me satisfaire.

## SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DA. Nous allons régaler, mon père, votre abord

D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.

Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,

Et Monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.

Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :

Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;

Et je l'ai surpris là qui faisoit à Madame

L'injurieux aveu d'une coupable flamme.

Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret

Vouloit à toute force en garder le secret ; 10

Mais je ne puis flatter une telle impudence,

Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELM. Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos

On ne doit d'un mari traverser le repos,

Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,

Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre :

Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,

Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

## SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORG. Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TAR. Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,

Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,

Le plus grand scélérat qui jamais ait été ; Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;

Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;

Et je vois que le Ciel, pour ma punition,

Me veut mortifier en cette occasion.

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,

Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre. 10

Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,

Et comme un criminel chassez-moi de chez vous :

Je ne saurois avoir tant de honte en partage,

Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORG., à son fils. Ah ! traître, oses-tu bien par cette fausseté

Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DA. Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite

Vous fera démentir . . . ?

ORG. Tais-toi, peste maudite.

TAR. Ah ! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,

Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport. 20

Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?

Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?

Vous flex-vous, mon frère, à mon extérieur ?

Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?

Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,

Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense ;

Tout le monde me prend pour un homme de bien ;

Mais la vérité pure est que je ne vauds rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide, D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ; 30  
Accablez-moi de noms encore plus détestés :  
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;  
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,  
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORG. (à Tartuffe). Mon frère, c'en est trop.

(À son fils.) Ton cœur ne se rend point,

Traître ?

DA. Quoi ? ses discours vous séduisent au point...

ORG. Tais-toi, pendard. (À Tartuffe.) Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce !

(À son fils.)

Infâme !

DA. Il peut...

ORG. Tais-toi.

DA. J'enrage ! Quoi ? je passe...

ORG. Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TAR. Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas. 40

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,  
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORG. (à son fils.) Ingrat !

TAR. Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,

Vous demander sa grâce...

ORG. (à Tartuffe). Hélas ! vous moquez-vous ?

(À son fils.)

Coquin ! vois sa bonté.

DA. Donc...

ORG. Paix.

DA. Quoi ? je...

ORG. Paix, dis-le.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :  
Vous le laissez tous ; et je vois aujourd'hui  
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui ;  
On met impudemment toute chose en usage,  
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage. 50  
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,  
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;  
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,  
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DA. A recevoir sa main on pense l'obliger ?

ORG. Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.

Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître  
Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.

Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,

On se jette à ses pieds pour demander pardon. 60

DA. Qui, moi ? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORG. Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?

Un bâton ! un bâton ! (À Tartuffe.) Ne me retenez pas.

(À son fils.)

Sua, que de ma maison on sorte de ce pas,  
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DA. Oui, je sortirai ; mais...

ORG. Vite quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,  
Et te donne de plus ma malédiction.

## SCÈNE VII

ORGON, TARTUFFE.

ORG. Offenser de la sorte une sainte personne !

TAR. O Ciel, pardonne-lui la douleur qu'il me donne !

(À Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORG. Hélas !

TAR. Le seul penser de cette ingratitude

Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...

L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,

Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORG. (Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.)

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,  
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place. 10  
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TAR. Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,

Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORG. Comment? vous moquez-vous?

TAR. On m'y

halt, et je voi

Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma fol.

ORG. Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TAR. On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;

Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez Peut-être une autre fois seront-ils écoutés. 20

ORG. Non, mon frère, jamais.

TAR. Ah! mon frère, une femme

Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORG. Non, non.

TAR. Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,

Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORG. Non, vous demeurerez: Il y va de ma vie.

TAR. Hé bien! Il faudra donc que je me mortifie.

Pourtant, si vous voulez...

ORG. Ah!

TAR. Soit: n'en parlons plus.

Mais je sais comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage

A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage. 30

Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

ORG. Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.

Faire enrager le monde est ma plus grande joie, Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.

Ce n'est pas tout encor: pour les mieux braver tous,

Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous, Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,

Vous faire de mon bien donation entière.

Un bon et franc ami, que pour gendre je prends, M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents. 40

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TAR. La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORG. Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit,

Et que puisse l'envie en crever de dépit!

## ACTE IV

### SCÈNE I

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉ. Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,

L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;

Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos, Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose;

Je passe là-dessus, et prends au plus la chose.

Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,

Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé:

N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense, Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance? 10

Et devez-vous souffrir, pour votre démolé,

Que du logis d'un père un fils soit exilé?

Je vous le dis encore, et parle avec franchise,

Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;

Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,

Et ne pousserez point les affaires à bout.

Sacrifiez à Dieu toute votre colère,

Et remettez le fils en grâce avec le père.

TAR. Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur:

Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur; 20

Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,

Et voudrais le servir du meilleur de mon âme;

Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,

Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.

Après son action, qui n'eut jamais d'égale,

Le commerce entre nous porteroit du scandale: Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit!

A pure politique on me l'imputerait;

Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,

Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable, 30

Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager,

Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉ. Vous nous payez ici d'excuses colorées,

Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.

Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?

Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?

Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances; Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;

Et ne regardez point aux jugements humains,

Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains. 40

Quoi ? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire D'une bonne action empêchera la gloire ?

Non, non : faisons toujours ce que le Ciel prescrit,

Et d'aucun autre coin ne nous brouillons l'esprit.

TAR. Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,

Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ; Mais après le scandale et l'affront d'aujourd'hui, Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉ. Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille

A ce qu'un pur caprice à son père conseille, 50 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TAR. Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée

Que ce soit un effet d'une âme intéressée.

Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,

De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;

Et si je me résous à recevoir du père

Cette donation qu'il a voulu me faire,

(c'est, à dire vrai, que parce que je crains

Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains, 60

Qu'il ne trouve de gens qui, l'ayant en partage,

En fassent dans le monde un criminel usage,

Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,

Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉ. Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,

Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes ;

Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,

Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien ;

Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en méseuse,

Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse. 70

J'admire seulement que sans confusion

Vous en ayez souffert la proposition ;

Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime

Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?

Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis

Un invincible obstacle à vivre avec Damis,

Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète

Vous fîtes de céans une honnête retraite,

Que de souffrir ainsi, contre toute raison,

Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ? 80

Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,

Monsieur . . .

TAR. Il est, Monsieur, trois heures et demie :

Certain devoir pieux me demande là-haut, Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉ. Ah !

## SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DOR. De grâce, avec nous employez-vous pour elle,

Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ; Et l'accord que son père a conclu pour ce soir La fait, à tous moments, entrer en désespoir.

Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie, Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie, Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

## SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORG. Ha ! je me réjouis de vous voir assemblés : (A Mariane.)

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire, Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MAR., à genoux. Mon père, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,

Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur, Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,

Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;

Ne me réduisez point par cette dure loi

Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi

Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée, 10

Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.

Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,

Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,

Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'im-

pire,

Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,

Et ne me portez point à quelque désespoir,

En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORG., se sentant attendre. Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MAR. Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;

Faites-les éclater, donnez-lui votre bien, 20

Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien :

J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;

Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne

Et souffrez qu'un convent dans les austérités

Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORG. Ah ! voilà justement de mes religieuses, Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !

Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter, Plus ce sera pour vous matière à mériter : Mortifiez vos sens avec ce mariage, 30 Et ne me rompez pas la tête davantage.

DOR. Mais quoi... ?

ORG. Taisez-vous, vous ; parlez à votre écot :

Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉ. Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORG. Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde, Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;

Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELM., à son mari. A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,

Et votre aveuglement fait que je vous admire : C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui, 40 Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORG. Je suis votre valet, et crois les apparences : Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances, Et vous avez eu peur de le désavouer Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ;

Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue, Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELM. Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport

Il faut que notre honneur se gendarme si fort ? Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche so Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ? Pour moi, de tels propos je me ris simplement, Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement ; J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,

Et ne suis point du tout pour ces prudes sautages

Dont l'honneur est armé de griffes et de dents, Et veut au moindre mot dévisager les gens : Me préserve le Ciel d'une telle sagesse ! Je veux une vertu qui ne soit point diablerie, Et crois que d'un refus la discrète froideur, 60 N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORG. Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

ELM. J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.

Mais que me répondroit votre incrédulité Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORG. Voir ?

ELM. Oui.

ORG. Chansons.

ELM. Mais quoi ? si je trouvais manière

De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORG. Contes en l'air.

ELM. Quel homme ! Au moins répondez-moi.

Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;

Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre, 70

On vous fit clairement tout voir et tout entendre, Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORG. En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,

Car cela ne se peut.

ELM. L'erreur trop longtemps dure, Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.

Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin, De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORG. Soit : je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,

Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELM. Faites-le-moi venir.

DOR. Son esprit est rusé, so Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELM. Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,

Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même. Faites-le-moi descendre. (Parlant à Cléante et à Mariane.) Et vous, retirez-vous.

## SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON.

ELM. Approchons cette table, et vous mettez dessus.

ORG. Comment ?

ELM. Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORG. Pourquoi sous cette table ?

ELM. Ah, mon Dieu ! laissez faire :

J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.

Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez, Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORG. Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;

Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELM. Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.



(A son mari qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière : 10  
Ne vous scandalisez en aucune manière.  
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,  
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai  
promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,  
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,  
Flatter de son amour les desirs effrontés,  
Et donner un champ libre à ses témérités.  
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le  
confondre,

Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,  
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous  
rendrez, 20

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.  
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,  
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,  
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer  
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser :  
Ce sont vos intérêts ; vous en serez le maître,  
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de  
paraître.

## SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TAR. On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez  
parler.

ELM. Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.  
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,  
Et regardez partout de crainte de surprise.  
Une affaire pareille à celle de tantôt  
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.  
Jamais il ne s'est vu de surprise de même ;  
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,  
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts  
Pour rompre son dessein et calmer ses trans-  
ports. 10

Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,  
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;  
Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,  
Et les choses en sont dans plus de sûreté.  
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,  
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.  
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,  
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments ;  
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,  
Me trouver ici seule avec vous enfermée, 20  
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur  
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre  
ardour.

TAR. Ce langage à comprendre est assez  
difficile,

Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELM. Ah ! si d'un tel refus vous êtes en cour-  
roux,

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !  
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre  
Lorsque si faiblement on le voit se défendre !  
Toujours notre pudeur combat dans ces moments  
Ce qu'on peut nous donner de tendres senti-  
ments. 30

Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous  
dompte,

On trouve à l'avouer toujours un peu de honte ;  
On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y  
prend,

On fait connoître assez que notre cœur se rend,  
Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,  
Et que de tels refus promettent toute chose.  
C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,  
Et sur notre pudeur me ménager bien peu ;  
Mais puisque la parole enfin en est lâchée,

A retenir Damis me serois-je attachée, 40  
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur  
Écouté tout au long l'offre de votre cœur,

Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,  
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?  
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer  
À refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,  
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire  
entendre,

Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,  
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout  
Vint partager du moins un cœur que l'on veut  
tout ? 50

TAR. C'est sans doute, Madame, une douceur  
extrême

Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on  
aime :

Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs  
traits

Une suavité qu'on ne goûta jamais.  
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,  
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude ;  
Mais ce cœur vous demande ici la liberté  
D'oser douter un peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots un artifice honnête  
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'ap-  
prête ; 60

Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,  
Je ne me fierai point à des propos si doux,  
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,  
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,

Et planter dans mon âme une constante foi  
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELM. *Elle tousse pour avertir son mari.*

Quoi ? vous voulez aller avec cette vitesse,  
Et d'un cœur tout d'abord épouser la tendresse ?  
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;  
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous, 70  
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,  
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

TAR. Moins on mérite un bien, moins on l'ose  
espérer.

Nos vœux sur des discours ont peine à s'as-  
surer.

On soupçonne aisément un sort tout plein de  
gloire,

Et l'on veut en jouir avant que de le croire.

Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,

Je doute du bonheur de mes ténérités ;

Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,  
Par des réalités su convaincre ma flamme. 80

ELM. Mon Dieu, que votre amour en vrai  
tyran agit,

Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !

Que sur les cœurs il prend un furieux empire,

Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire !

Quoi ? de votre poursuite on ne peut se parer,

Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?

Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,

De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,

Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants

Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les  
gens ? 90

TAR. Mais si d'un œil bénin vous voyez mes  
hommages,

Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELM. Mais comment consentir à ce que vous  
voulez,

Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TAR. Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on  
oppose,

Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,

Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELM. Mais des arrêts du Ciel on nous fait  
tant de peur !

TAR. Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,  
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules. 100

Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;  
(*C'est un scélérat qui parle.*)

Mais on trouve avec lui des accommodements ;

Selon divers besoins, il est une science

D'étendre les liens de notre conscience,

Et de rectifier le mal de l'action

Avec la pureté de notre intention.

De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;  
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser con-  
duire.

Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi :

Je vous réponds de tout, et prends le mal sur  
moi. 110

Vous toussiez fort, Madame.

ELM.

Oui, je suis au sup-  
plice.

TAR. Vous plait-il un morceau de ce jus de  
régisse ?

ELM. C'est un rhume obstiné, sans doute ; et  
je vois bien

Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TAR. Cela certe est fâcheux.

ELM.

Oui, plus qu'on ne  
peut dire.

TAR. Enfin votre scrupule est facile à détruire :  
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,

Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. 120

ELM., *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,

Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,

Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre

Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se  
rendre.

Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,

Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;

Mais puisque l'on s'obstine à n'y vouloir réduire,  
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on  
peut dire,

Et qu'on veut des témoins qui soient plus con-  
vaincants,

Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens. 130

Si ce consentement porte en soi quelque offense,

Tant pis pour qui me force à cette violence ;

La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TAR. Oui, Madame, on s'en charge ; et la  
chose de soi . . .

ELM. Ouvrez un peu la porte, et voyez, je  
vous prie,

Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TAR. Qu'est-il besoin pour lui du soin que  
vous prenez ?

C'est un homme, entre nous, à mener par le nez ;

De tous nos entretiens il est pour faire gloire,

Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien  
croire. 140

ELM. Il n'importe : sortez, je vous prie, un  
moment,

Et partout là dehors voyez exactement.

## SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE.

ORG., *sortant de dessous la table*. Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELM. Quoi? vous sortez sitôt? vous vous moquez des gens.

Rentrez sous le tapis, il n'est pas encore temps; Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres, Et ne vous fies point aux simples conjectures.

ORG. Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELM. Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.

Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,

Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre. 10

(Elle fait mettre son mari derrière elle.)

## SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TAR. Tout conspire, Madame, à mon contentement;

J'ai visité de l'œil tout cet appartement; Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie...

ORG., *en l'air*. Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,

Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!

Comme aux tentations s'abandonne votre âme! Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme! J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon, Et je croyais toujours qu'on changeroit de ton; 10

Mais c'est assez avant pousser le témoignage: Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELM., *à Tartuffe*. C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;

Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TAR. Quoi? vous croyez...?

ORG. Allons, point de bruit, je vous prie.

Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TAR. Mon dessein...

ORG. Ces discours ne sont plus de saison:

Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TAR. C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître:

La maison m'appartient, je le ferai connaître, 20  
Et vous montrerez bien qu'en vain on a recours,  
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,  
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,  
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,  
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir  
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

## SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON.

ELM. Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORG. Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELM. Comment?

ORG. Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,

Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELM. La donation...

ORG. Oui, c'est une affaire faite.

Mais j'ai quelque autre chose encore qui m'inquiète.

ELM. Et quoi?

ORG. Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt

Si certaine cassette est encore là-haut.

## ACTE V

## SCÈNE I

ORGON, CLÉANTE.

CLÉ. Où voulez-vous courir?

ORG. Las! que sais-je?

CLÉ. Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORG. Cette cassette-là me trouble entièrement;

Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉ. Cette cassette est donc un important mystère?

ORA. C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,  
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains :  
Pour cela, dans sa fuite, il me voulait élire ;  
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire, 10  
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉ. Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchées ?

ORA. Ce fut par un motif de cas de conscience :

J'allai droit à mon traître en faire confidence ;  
Et son raisonnement me vint persuader  
De lui donner plutôt la cassette à garder,  
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,  
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,  
Par où ma conscience eût pleine sûreté  
A faire des serments contre la vérité. 20

CLÉ. Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence ;

Et la donation, et cette confidence,  
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,  
Des démarches par vous faites légèrement.  
On peut vous mener loin avec de pareils gages ;  
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,  
Le pousser est encor grande imprudence à vous,  
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORA. Quoi ? sous un beau semblant de ferveur si touchante

Cacher un cœur si double, une âme si mé-  
chante ! 30

Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien . . .  
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien :  
J'en aurai désormais une horreur effroyable,  
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉ. Hé bien ! ne voilà pas de vos empor-  
tements !

Vous ne gardez en rien les doux tempéraments ;  
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,  
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.

Vous voyez votre erreur, et vous avez connu  
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ; 40  
Mais pour vous corriger, quelle raison demande  
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,

Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien  
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?

Quoi ? parce qu'un fripon vous dupe avec audace  
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,  
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,  
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?

Laissez aux libertins ces sottes conséquences ;  
Démêlez la vertu d'avec ses apparences, 50  
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,  
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :  
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,  
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;  
Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,  
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

## SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

DA. Quoi ? mon père, est-il vrai qu'un coquin  
vous menace ?

Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il  
n'efface,

Et que son lâche orgueil, trop digne de cour-  
roux,

Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORA. Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs  
nompareilles.

DA. Laissez-moi, je lui veux couper les deux  
oreilles :

Contre son insolence on ne doit point gauchir ;  
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affran-  
chir,

Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉ. Voilà tout justement parler en vrai  
jeune homme. 10

Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants :  
Nous vivons sous un règne et sommes dans un  
temps

Où par la violence on fait mal ses affaires.

## SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIER,  
DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

MME. PERN. Qu'est-ce ? J'apprends ici de  
terribles mystères.

ORA. Ce sont des nouveautés dont mes yeux  
sont témoins,

Et vous voyez le prix dont sont payés mes  
soins.

Je recueille avec zèle un homme en sa misère,  
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;  
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;  
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai ;  
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,  
Tente le noir dessein de suborner ma femme,

Et non content encor de ces lâches essais, 10  
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,  
Et veut, à ma ruine, user des avantages  
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu  
sages,

Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,  
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DOR. Le pauvre homme !

MME PERN. Mon fils, je ne puis du  
tout croire

Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORG. Comment ?

MME PERN. Les gens de bien sont envieux  
toujours.

ORG. Que voulez-vous donc dire avec votre  
discours,

Ma mère ?

MME PERN. Que chez vous on vit d'étrange  
sorte, 20

Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui  
porte.

ORG. Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on  
vous dit ?

MME PERN. Je vous l'ai dit cent fois quand  
vous étiez petit :

La vertu dans le monde est toujours poursuivie ;  
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORG. Mais que fait ce discours aux choses  
d'aujourd'hui ?

MME PERN. On vous aura forgé cent sots  
contes de lui.

ORG. Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout  
moi-même.

MME PERN. Des esprits médisants la malice  
est extrême.

ORG. Vous me feriez damner, ma mère. Je  
vous di 30

Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MME PERN. Les langues ont toujours du venin  
à répandre,

Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORG. C'est tenir un propos de sens bien dé-  
pourvu.

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,  
Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre  
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MME PERN. Mon Dieu, le plus souvent l'appar-  
ence déçoit :

Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORG. J'enrage.

MME PERN. Aux faux soupçons la nature  
est sujette, 40

Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORG. Je dois interpréter à charitable soin  
Le desir d'embrasser ma femme ?

MME PERN. Il est besoin,  
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;  
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des  
choses.

ORG. Hé, diantre ! le moyen de n'en assurer  
mieux ?

Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes  
yeux

Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MME PERN. Enfin d'un trop pur zèle on voit  
son âme éprise ;

Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit 50  
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORG. Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma  
mère,

Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DOR. Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-  
bas :

Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous  
croit pas.

CLÉ. Nous perdons des moments en bagatelles  
pures,

Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.

Aux menaces du fourbe on doit ne dormir  
point.

DA. Quoi ? son effronterie iroit jusqu'à ce  
point ?

ELM. Pour moi, je ne crois pas cette instance  
possible, 60

Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉ. Ne vous y fies pas : il aura des res-  
sorts

Pour donner contre vous raison à ses efforts ;

Et sur moins que cela, le poids d'une cabale

Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.

Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,

Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORG. Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil  
de ce traître,

De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉ. Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût  
entre vous deux 70

De quelque ombre de paix raccommoder les  
nœuds.

ELM. Si j'avois su qu'en main il a de telles  
armes,

Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes,

Et mes...

ORG. Que veut cet homme ? Allez tôt le  
savoir.

Je suis bien en état que l'on me vienne voir !

## SCÈNE IV

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE,  
ORÇON, DAMIS, MARIANE, DORINE,  
ELMIRE, CLÉANTE.

M. LOYAL. Bonjour, ma chère sœur ; faites, je vous supplie,

Que je parle à Monsieur.

DOR. Il est en compagnie.  
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL. Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.

Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse ;  
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DOR. Votre nom ?

M. LOYAL. Dites-lui seulement que je vien de la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DOR. C'est un homme qui vient, avec douce manière,

De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire 10  
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉ. Il vous faut voir  
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORG. Pour nous raccommoier il vient ici peut-être :

Quels sentiments aurai-je à lui faire paroître ?

CLÉ. Votre ressentiment ne doit point éclater ;  
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL. Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,

Et vous soit favorable autant que je desiré !

ORG. Ce doux début s'accorde avec mon jugement,

Et présage déjà quelque accommodement. 20

M. LOYAL. Toute votre maison m'a toujours été chère,

Et j'étois serviteur de Monsieur votre père.

ORG. Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon

D'être sans vous connoître ou savoir votre nom.

M. LOYAL. Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,

Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.

J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur

D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;  
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,

Signifier l'exploit de certaine ordonnance . . . 30

ORG. Quoi ? vous êtes ici . . . ?

M. LOYAL. Monsieur, sans passion :

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,  
Un ordre de vuidier d'ici, vous et les vôtres,  
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,  
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est . . .

ORG. Moi, sortir de céans ?

M. LOYAL. Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La maison à présent, comme savez de reste,  
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans contesta.

De vos biens désormais il est maître et seigneur,  
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur : 40

Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DA. Certes cette impudence est grande, et je l'admire.

M. LOYAL. Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;

C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,  
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,

Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORG. Mais . . .

M. LOYAL. Oui, Monsieur, je sais que pour un million

Vous ne voudriez pas faire rébellion,  
Et que vous souffriez, en honnête personne,

Que l'exécute ici les ordres qu'on me donne. 50

DA. Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,

Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL. Faites que votre fils se taise ou se retire,

Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,  
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DOR. Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

M. LOYAL. Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,

Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces

Que pour vous obliger et vous faire plaisir,  
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir. 60

Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,

Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORG. Et que peut-on de plus que d'ordonner aux gens

De sortir de chez eux ?

M. LOYAL. On vous donne du temps,  
Et jusques à demain je ferai surseance

A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.  
Je viendrai seulement passer ici la nuit,

Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.

Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,

Avant que se coucher, les clefs de votre porte. 70  
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,  
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.

Mais demain, du matin, il vous faut être habillé  
A valider de céans jusqu'au moindre ustensile :  
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,  
Pour vous faire service à tout mettre dehors.  
On n'en peut pas user mieux que je fais, je  
pense ;

Et comme je vous traite avec grande indulgence,  
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,  
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en  
rien. 80

ORO. Du meilleur de mon cœur je donnerois  
sur l'heure

Les cent plus beaux lous de ce qui me demeure,  
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muſe assener  
Le plus grand coup de poing qui se puisse  
donner.

CLÉ. Laissez, ne gâtons rien.

DA. A cette audace étrange,  
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DOR. Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur  
Loyal,  
Quelques coups de bâton ne vous déroient pas  
mal.

M. LOYAL. On pourroit bien punir ces paroles  
infâmes,

Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes. 90

CLÉ. Finissons tout cela, Monsieur : c'en est  
assez ;

Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

M. LOYAL. Jusqu'au revoir. Le Ciel vous  
tienne tous en joie !

ORO. Puisse-t-il te confondre, et celui qui  
t'envoie !

### SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE, ELMIRE,  
MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORO. Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai  
droit,

Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :  
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MME PERN. Je suis toute ébaubie, et je tombe  
des nues !

DOR. Vous vous plaignez à tort, à tort vous  
le blâmez,

Et ses pieux desseins par là sont confirmés :

Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme ;  
Il sait que très-souvent les biens corrompent  
l'homme,

Et, par charité pure, il veut vous enlever

Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous  
sauver. 10

ORO. Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut  
toujours dire.

CLÉ. Allons voir quel conseil on doit vous  
faire élire.

ELM. Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.  
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;  
Et sa déloyauté va paroître trop noire,  
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut  
croire.

### SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE,  
MARIANE, ETC.

VAL. Avec regret, Monsieur, je viens vous  
affliger ;

Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.  
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,  
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de  
prendre,

A violé pour moi, par un pas délicat,  
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,  
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite  
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.  
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer  
Depuis une heure au Prince a su vous accuser, 10  
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il  
vous jette,

D'un criminel d'État l'importante cassette,  
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,  
Vous avez conservé le coupable secret.  
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne ;  
Mais un ordre est donné contre votre personne ;  
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,  
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉ. Voilà ses droits armés ; et c'est par où  
le traître

De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre  
maître. 20

ORO. L'homme est, je vous l'avoue, un méchant  
animal !

VAL. Le moindre amusement vous peut être  
fatal.

J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la  
porte,

Avec mille lous qu'ici je vous apporte.

Ne perions point de temps : le trait est foudroyant,  
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.  
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,

Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORA. Las ! que ne dois-je point à vos soins obligants !

Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps ;

Et je demande au Ciel de m'être assez propice.

Pour reconnaître un jour ce généreux service.

Adieu : prenez le soin, vous autres . . .

CLÉ. Allez tôt :  
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

## SCÈNE VII

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON,  
ELMIRE, MARIANE, ETC.

TAR. Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite :

Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,

Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORA. Traître, tu ne gardois ce trait pour le dernier ;

C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,

Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TAR. Vos injures n'ont rien à me pouvoir algrir,

Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLÉ. La modération est grande, je l'avoue.

DA. Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue !

TAR. Tous vos emportements ne sauroient m'émouvoir,

Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MAR. Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,

Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TAR. Un emploi ne sauroit être que glorieux,  
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORA. Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,

Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TAR. Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir ;

Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir ;

De ce devoir sacré la juste violence  
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,  
Et je sacrifierois à de si puissants nœuds  
Aïni, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELM. L'imposteur !

DOR. Comme il sait, de traitement  
manière,

Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere !

CLÉ. Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,

Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,  
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre

Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer  
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?

Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,  
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire ;

Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,  
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TAR, à l'Exempt. Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,

Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT. Oui, c'est trop demeurer sans doute à l'accomplir :

Votre bouche à propos m'invente à le remplir ;

Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure  
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TAR. Qui ? moi, Monsieur ?

L'EXEMPT. Oui, vous.

TAR. Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT. Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.  
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,

Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.  
D'un fin discernement sa grande âme pourvue

Sur les choses toujours jette une droite vue ;

Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,  
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle :  
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,

Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur

A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.  
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,

Et de pièges plus fins on le voit se défendre.



D'abord il a percé, par ses vives clartés,  
Des replis de son cœur toutes les lâchetés. 60  
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,  
Et par un juste trait de l'équité suprême,  
S'est découvert au Prince un fourbe renommé,  
Dont sous un autre nom il étoit informé;  
Et c'est un long détail d'actions toutes noires  
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.  
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté  
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;  
A ses autres horreurs il a joint cette suite,  
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite 70  
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,  
Et vous faire par lui faire raison de tout.  
Où, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,  
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.  
D'un souverain pouvoir, il brise les liens  
Du contrat qui lui fait un don de tous vos  
biens,  
Et vous pardonne enfin cette offense secrète  
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;  
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois  
On vous vit témoigner en appuyant ses droits, 80  
Pour montrer que son cœur sait, quand moins  
on y pense,  
D'une bonne action verser la récompense,

Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,  
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.  
DOR. Que le Ciel soit loué !  
MME PERN. Maintenant je respire.  
ELV. Favorable succès !  
MAR. Qui l'auroit osé dire ?  
ORO., à Tartuffe. Hé bien ! te voilà, traître . . .  
CLÉ. Ah ! mon frère, arrêtez,  
Et ne descendez point à des indignités ;  
A son mauvais destin laissez un misérable,  
Et ne vous joignez point au remords qui  
l'accable : 90  
Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour  
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,  
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice  
Et puisse du grand Prince adoucir la justice,  
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux  
Rendre ce que demande un traitement si doux.  
ORO. Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds  
avec joie  
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.  
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,  
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pour-  
voir, 100  
Et par un doux hymen couronner en Valère  
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN.

# DOM JUAN

OU

## LE FESTIN DE PIERRE

### COMÉDIE

---

#### PERSONNAGES

DOM JUAN, *filz de Dom Louis.*  
SGANARELLE, *valet de Dom Juan.*  
ELVIRE, *femme de Dom Juan.*  
GUSMAN, *écuyer d'Elvire.*  
DOM CARLOS, } *frères d'Elvire.*  
DOM ALONSE, }  
DOM LOUIS, *père de Dom Juan.*  
FRANCISQUE, *pauvre.*  
CHARLOTTE, } *paysannes.*  
MATHURINE, }

PIERROT, *paysan.*  
LA STATUE du *Commandeur.*  
LA VIOLETTE, } *laquais de Dom Juan.*  
RAGOTIN, }  
MONSIEUR DIMANCHE, *marchand*  
LA RAMÉE, *spadassin*  
SUITE de *Dom Juan.*  
SUITE de *Dom Carlos et de Dom Alonse,*  
*frères.*  
UN SPECTRE.

La scène est en Sicile.

---

#### ACTE I

#### SCÈNE I

SGANARELLE, GUSMAN.

SGAN., *tenant une tabatière.* Quel que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante

on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUS. Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGAN. Non pas; mais, à vue de pays, je connois à peu près le train des choses; et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUS. Quoi? ce départ si peu prévu seroit une infidélité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGAN. Non. c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage...

GUS. Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGAN. Eh oui, sa qualité! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses. Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGAN. Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Dom Juan.

GUS. Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'empportements qu'il a fait profiter, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un convent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGAN. Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; et si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore: tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourreau d'Épicure, un vrai Sardanapale, [qui] ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on

lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse: crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il n'y a ni serment point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un époux à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours: ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui; et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie: la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais: séparons-nous. Écoute au moins: je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais s'il falloit qu'il en vint quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

## SCÈNE II

DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM J. Quel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.

SGAN. C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

DOM J. Quoi? c'est lui?

SGAN. Lui-même.

DOM J. Et depuis quand est-il en cette ville?

SGAN. D'hier au soir.

DOM J. Et quel sujet l'amène?

SGAN. Je crois que vous jugez assez ce qu'il peut inquiéter.

DOM J. Notre départ sans doute?

SGAN. Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandoit le sujet.

DOM J. Et quelle réponse as-tu faite?

SGAN. Que vous ne m'en aviez rien dit.

Dom J. Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

20 SGAN. Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

Dom J. Tu le crois ?

SGAN. Oul.

Dom J. Ma foi ! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGAN. Eh mon Dieu ! je sais mon Dom Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se 30 promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

Dom J. Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

SGAN. Eh ! Monsieur.

Dom J. Quoi ? Parle.

SGAN. Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le voulez pas, ce seroit peut-être 40 une autre affaire.

Dom J. Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGAN. En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de 50 tous côtés comme vous faites.

Dom J. Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se 50 piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la 60 beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois 70 dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexpil-

cables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous 80 avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la 90 résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGAN. Vertu de ma vie, comme vous débitez !

Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre. 100

Dom J. Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGAN. Ma foi ! j'ai à dire ..., je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les 110 plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire : une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

Dom J. Tu feras bien.

SGAN. Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ? 120

Dom J. Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

SGAN. Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites ...

Dom J. Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGAN. Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accom- 130 moderois assez, moi, s'il n'y avoit point de mal ;

mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DOM J. Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

SEAN. Ma foi! Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DOM J. Holà! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SEAN. Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement, le regardant en face: 'Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que...' 160

DOM J. Paix!

SEAN. De quoi est-il question?

DOM J. Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

SEAN. Et n'y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

DOM J. Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SEAN. Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

DOM J. J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SEAN. Oui, mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

DOM J. Ah! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alarma mes desirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SEAN. Ha! Monsieur...

DOM J. Hen?

SEAN. C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

DOM J. Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah! rencontre fâcheuse. Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SEAN. Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DOM J. Est-elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne?

### SCÈNE III

DONNÉ ELVIRE, DOM JUAN, SEANARELLA

DONNÉ ELV. Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître? et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

DOM J. Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

DONNÉ ELV. Oui, je vois bien que vous ne m'y

attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois; et la manière  
 10 dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la follesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; et je me suis forgé exprès cent  
 20 sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler: j'en rejetois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignoient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçu m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serai  
 30 bien aise pourtant d'ouvrir de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM J. Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGAN. Moi, Monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONN ELV. Hé bien! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons

40 DOM J., *faisant signe d'approcher à Sganarelle*. Allons, parle donc à Madame.

SGAN. Que voulez-vous que je dise?

DONN ELV. Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM J. Tu ne répondras pas?

SGAN. Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

DOM J. Veux-tu répondre, te dis-je?

SGAN. Madame...

50 DONN ELV. Quoi?

SGAN., *se retournant vers son maître*. Monsieur...

DOM J. Si...

SGAN. Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONN ELV. Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères?

DOM J. Madame, à vous dire la vérité...

60 DONN ELV. Ah! que vous savez mal vous dé-

soudre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont  
 70 obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DOM J. Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous  
 90 davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un convent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste; j'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je  
 100 devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras, que par...?

DONN ELV. Ah! scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier; et pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne  
 110 demeurera pas impuni, et que le même Ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

DOM J. Sganarelle, le Ciel!

SGAN. Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

DOM J. Madame...

DOXE ELV. Il suffit. Je n'en veux pas outre davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer  
120 trop sa honte; et, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures: non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perdra, de l'outrage que tu me fais; et si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

30 SGAN. Si le remords le pouvoit prendre!

DOM J., après une petite réflexion. Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGAN. Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!

## ACTE II

### SCÈNE I

CHARLOTTE, PIARROT.

CHAR. Nostre-dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIER. Parquienne, il ne s'en est pas fallu l'épouseur d'une éplique qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHAR. C'est donc le coup de vent da matin qui les avoit renversés dans la mar?

PIER. Aga, guien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin draît comme cela est venu; car,  
10 comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'estions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusons à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jessquons à la teste; car, comme tu sais bien, le gros Lucas aime à batifoler, et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, plaque batifoler y a, j'ai aperçu de tout loin queque chose qui grouilloit dans  
20 gillau, et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. 'Eh! Lucas, ç'al-je fait, je pense que via des

hommes qui nageant là-bas.—Voire, ce m'a-t-il fait, t'as esté au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. —Palsanquienne, ç'al-je fait, je n'ai point la vue trouble: ce sont des hommes.—Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue.—Veux-tu gager, ç'al-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'al-je fait, et que sont deux hommes, ç'al-je fait, qui nageant droit ici? ç'al-je fait.—  
30 Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non.—O! ça, ç'al-je fait, veux-tu gager dix sols que si? —Je le veux bien, ce m'a-t-il fait; et pour te montrer, via argent au jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point esté ni fou, ni estourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en doubles, jergniguenne, aussi hardiment que si j'avois avalé un verre de vin; car je ses hazardoux, moi, et je vas à la débendade. Je savois  
40 bien ce que je faisois pourtant. Queuque gnials! Enfin donc, je n'avons pas putoest eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisaient signe de les aller querir; et moi de tirer auparavant les enjeux. 'Allons, Lucas, ç'al-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellent: allons riste à leu secours.—Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pordre.' O! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que 50 je les avons tirés de gillau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tous nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la meame bande, qui s'equiant sauvés tout seul, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Via justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHAR. Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres? 60

PIER. Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros Monsieur, car il a du dor à son habit tout deplis le haut jusqu'en bas; et ceux qui le servent sont des Monsieur eux-mêmes; et stapandant, tout gros Monsieur qu'il est, il seroit, par ma sique, nayé, si je n'avionnme esté là.

CHAR. Ardez un peu.

PIER. O! parquienne, sans nous, il en avoit pour sa maine de fèves. 70

CHAR. Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIER. Nannain: ils l'avont rhabillé tout devant nous. Mon guien, je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'angigorniaux

boutont ces Mossaleus-là les courtisane! Je me pardrois là dedans, pour moi, et j'étois tout ébahi de voir ça. Qu'en, Charlotte, ils ont des cheveux qui ne tenent point à leur tête; et ils 80 boutont ça après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ont des chemises qui ont des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En gileu d'haut-de-chausse, ils portent un garde-robe aussi large que d'ici à Pâque; en gileu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leur venent pas usqu'au brichet; et en gileu de rabats, un grand mouchoir de cou à rexiâu, avec quatre grosses houpes de linge qui leur pendent sur l'estomac. Ils ont itou d'autres petits rabats au bout des 90 bras, et de grands entonnols de passement aux jambes, et parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soient farcis tout deplis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'une façon que je me romprais le cou avec.

CHAR. Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aillie voir un peu ça.

PIER. O! acoute un peu auparavant, Charlotte: j'ai quelque autre chose à te dire, moi.

100 CHAR. Et bien! dis, qu'est-ce que c'est?

PIER. Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je déboude mon cœur. Je t'aime, tu le sais bien, et je sommes pour être mariés ensemble; mais marquenne, je ne suis point satisfait de toi.

CHAR. Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIER. Igla que tu me chagraines l'esprit, franchement.

110 CHAR. Et quement donc?

PIER. Testiguenne, tu ne m'aimes point.

CHAR. Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIER. Oul, ce n'est que ça, et c'est bien assez.

CHAR. Mon gileu, Piarrot, tu me viens toujours dire la même chose.

PIER. Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose; et si ce n'étoit pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose.

120 CHAR. Mais qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIER. Jerniquenne! Je veux que tu m'aimes.

CHAR. Est-ce que je ne t'aime pas?

PIER. Non, tu ne m'aimes pas; et si, je fais tout ce que je puis pour ça: je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marchers qui passent; je me romps le cou à t'aller dénicher des maries; je fais jouer pour toi les vieillards quand ce vient

ta fête; et tout ça, comme si je me frappais la tête contre un mur. Vois-tu, ça ni biau ni hon- 130 neste de m'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHAR. Mais, mon gileu, je t'aime aussi.

PIER. Oul, tu m'aimes d'une belle degualine!

CHAR. Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIER. Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHAR. Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

PIER. Non: quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singerie aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse 140 Thoinasse, comme elle est assotée du jeune Robain: elle est toujours autour de lui à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos; toujours lui fait quelque niche où il baille quelque taloché en passant; et l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, il fut le tirer de dessous lui, et le fit choir tout de son long par terre. Jarni! vlà où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujours là comme eune vraie souche de bois; et je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouilleris pas pour me hailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne! ça n'est pas bien, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHAR. Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me puis refondre.

PIER. Ignia himeur qui quenne. Quand en a de l'amiqué pour les personnes, l'an en baille toujours quelque petite signiance.

CHAR. Enfin je t'aime tout autant que je puis, 160 et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer quelque autre.

PIER. Eh bien! vlà pas mon compte. Testigué! si tu m'aimois, me dirais-tu ça?

CHAR. Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIER. Morqué! queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiqué.

CHAR. Eh bien! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout 170 d'un coup sans y songer.

PIER. Touche donc là, Charlotte.

CHAR. Eh bien! qu'en.

PIER. Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHAR. J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce Monsieur?

PIER. Oul, le vlà.

CHAR. Ah! mon gileu, qu'il est genti, et que 180 c'aurolt été dommage qu'il eût esté nuyé!



PIKA. Je reviens tout à l'heure : je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eue.

## SCÈNE II

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

DOM J. Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait ; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SOAN. Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... Paix ! coquin que vous êtes ; vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DOM J., apercevant Charlotte. Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SOAN. Assurément. Autre pièce nouvelle.

DOM J. D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHAR. Vous voyez, Monsieur.

DOM J. Êtes-vous de ce village ?

CHAR. Oui, Monsieur.

DOM J. Et vous y demeurez ?

CHAR. Oui, Monsieur.

DOM J. Vous vous appelez ?

CHAR. Charlotte, pour vous servir.

DOM J. Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHAR. Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DOM J. Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussiez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entière-

ment. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHAR. Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM J. Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHAR. Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM J. Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHAR. Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM J. Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHAR. Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DOM J. Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHAR. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM J. Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

CHAR. Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM J. Quoi ? une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHAR. Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujours dit qu'il ne faut jamais croire les Monseurs, et que vous autres courtisans êtes des enjoleurs, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DOM J. Je ne suis pas de ces gens-là.

SOAN. Il n'a garde.

CHAR. Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas  
100 plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre  
paysanne; mais j'ai l'honneur en recommanda-  
tion, et j'aimerais mieux me voir morte, que de  
me voir déshonorée.

DOM J. Moi, j'aurais l'âme assez méchante  
pour abuser une personne comme vous? Je  
serais assez lâche pour vous déshonorer? Non,  
non: j'ai trop de conscience pour cela. Je vous  
aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur;  
et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez  
110 que je n'ai point d'autre dessein que de vous  
épouser: en voulez-vous un plus grand témoi-  
gnage? M'y voilà prêt quand vous voudrez; et  
je prends à témoin l'homme que voilà de la parole  
que je vous donne.

SOAN. Non, non, ne craignez point: il se mariera  
avec vous tant que vous voudrez.

DOM J. Ah! Charlotte, je vois bien que vous  
ne me connaissez pas encore. Vous me faites  
grand tort de juger de moi par les autres; et s'il  
120 y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne  
cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me  
tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la  
sincérité de ma foi. Et puis votre beauté vous  
assure de tout. Quand on est faite comme vous,  
on doit être à couvert de toutes ces sortes de  
crainte; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une  
personne qu'on abuse; et pour moi, je l'avoue,  
je me percerais le cœur de mille coups, si j'avois  
eu la moindre pensée de vous trahir.

130 CHAR. Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai,  
ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

DOM J. Lorsque vous me croirez, vous me  
rendrez justice assurément, et je vous réitérerai  
encore la promesse que je vous ai faite. Ne  
l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas con-  
sentir à être ma femme?

CHAR. Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DOM J. Touchez donc là, Charlotte, puisque  
vous le voulez bien de votre part.

140 CHAR. Mais au moins, Monsieur, ne m'allez  
pas tromper, je vous prie: il y aurait de la con-  
science à vous, et vous voyez comme j'y vais à la  
bonne foi.

DOM J. Comment? Il semble que vous doutiez  
encore de ma sincérité! Voulez-vous que je fasse  
des serments épouvantables? Que le Ciel...

CHAR. Mon Dieu, ne jurez point, je vous  
cruis.

DOM J. Donnez-moi donc un petit baiser pour  
150 gage de votre parole.

CHAR. Oh! Monsieur, attendez que je sois  
mariée, je vous prie; après ça, je vous baisserai  
tant que vous voudrez.

DOM J. Eh bien! belle Charlotte, je veux tout  
ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement  
votre main, et souffrez que, par mille baisers, je  
lui exprime le ravissement où je suis...

## SCÈNE III

DOM JUAN, SGANARELLE, PIERROT,  
CHARLOTTE.

PIER., se mettant entre-deux et poussant Dom  
Juan. Tout doucement, Monsieur, tenez-vous,  
s'il vous plaît. Vous vous chauffez trop, et vous  
pourriez gagner la purée.

DOM J., repoussant rudement Pierrot. Qui  
m'amène cet impertinent?

PIER. Je vous dis qu'ou vous tégnez, et qu'ou  
ne caressais point nos accordées.

DOM J. continue de le repousser. Ah! que de  
bruit!

PIER. Jerniquenne! ce n'est pas comme ça  
qu'il faut pousser les gens.

CHAR., prenant Pierrot par le bras. Et laissez-  
le faire aussi, Piarrot.

PIER. Quement? que je le laisse faire? Je ne  
veux pas, moi!

DOM J. Ah!

PIER. Testiguenne! parce qu'ous estes Mon-  
sieu, ous viendrez caresser nos femmes à note  
barbe? Allez-v's-en caresser les vôtres.

DOM J. Heu?

PIER. Heu. (Dom Juan lui donne un soufflet.)  
Testigué! ne me frappez pas. (Autre soufflet.)  
Oh! jernigué! (Autre soufflet.) Ventreque!  
(Autre soufflet.) Palsanqué! Morquenne! ça  
n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas  
là la récompense de v's avoir sauvé d'estre  
nayé.

CHAR. Piarrot, ne te fâche point.

PIER. Je me veux fâcher; et t'es une vilainie, 30  
toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHAR. Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu  
penses. Ce Monsieur veut m'épouser, et tu ne  
dois pas te bouter en colère.

PIER. Quement? Jerni! tu m'es promise.

CHAR. Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes,  
ne dois-tu pas estre bien aise que je devienne  
Madame?

PIER. Jerniqué! non. J'aime mieux te voir  
crevée que de te voir à un autre.

CHAR. Va, va, Pierrot, ne te mets point en peine : si je sis Madame, je te feral gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIER. Ventrequenne ! Je gni en porterai jamais, quand tu m'en payerois deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'escoutes ce qu'il te dit ? Morquenne ! si j'avois su ça tantost, je me serois bian gardé de le tirer de gillau, et je gil 50 aurois baillé un bon coup d'aviron sur la teste.

DOM J., s'approchant de Pierrot pour le frapper. Qu'est-ce que vous dites ?

PIER., s'éloignant derrière Charlotte. Jerniquenne ! Je ne crains parsonne.

DOM J. passe du côté où est Pierrot. Attendez-moi un peu.

PIER. repasse de l'autre côté de Charlotte. Je me moque de tout, moi.

DOM J. court après Pierrot. Voyons cela.

60 PIER. se sauve encore derrière Charlotte. J'en avons bien vu d'autres.

DOM J. Houais !

SEAN. Eh ! Monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIER. passe devant Spanarelle, et dit fièrement à Dom Juan : Je veux lui dire, moi.

DOM J. lève la main pour donner un soufflet à Pierrot, qui baisse la tête, et Spanarelle reçoit 70 le soufflet. Ah ! Je vous apprendrai.

SEAN., regardant Pierrot qui s'est baissé pour éviter le soufflet. Peste soit du marouffe !

DOM J. Te voilà payé de ta charité.

PIER. Jarni ! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

DOM J. Enfin je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerai pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme ! et que...

## SCÈNE IV

DOM JUAN, SPANARELLE, CHARLOTTE,  
MATHURINE.

SEAN., apercevant Mathurine. Ah ! ah !

MATH., à Dom Juan. Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

DOM J., à Mathurine. Non, au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

CHAR. Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

DOM J., bas, à Charlotte. Elle est jalouse de 10 me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATH. Quoi ? Charlotte...

DOM J., bas, à Mathurine. Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mise cela dans la tête.

CHAR. Quement donc ! Mathurine...

DOM J., bas, à Charlotte. C'est en vain que vous lui parlerez ; vous ne lui ôterez point cette 20 fantaisie.

MATH. Est-ce que...

DOM J., bas, à Mathurine. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHAR. Je voudrais.

DOM J., bas, à Charlotte. Elle est obstinée comme tous les diables.

MATH. Vraiment...

DOM J., bas, à Mathurine. Ne lui dites rien, c'est une folle. 30

CHAR. Je pense...

DOM J., bas, à Charlotte. Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATH. Non, non : il faut que je lui parle.

CHAR. Je veux voir un peu ses raisons.

MATH. Quoi ?...

DOM J., bas, à Mathurine. Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHAR. Je...

DOM J., bas, à Charlotte. Gageons qu'elle vous 40 soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATH. Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

CHAR. Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que Monsieur me parle.

MATH. C'est moi que Monsieur a vue la première.

CHAR. S'il vous a vue la première, il m'a vue la 50 seconde, et m'a promis de m'épouser.

DOM J., bas, à Mathurine. Eh bien ! que vous ai-je dit ?

MATH. Je vous baise les mains, c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

DOM J., bas, à Charlotte. N'ai-je pas deviné ?

CHAR. A d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

MATH. Vous vous moquez de gens ; c'est moi, encore un coup. 60

CHAR. Le voilà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATH. Le voilà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHAR. Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?

DOM J., *bas*, à Charlotte. Vous vous raillez de moi.

MATH. Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

DOM J., *bas*, à Mathurine. Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHAR. Vous voyez qu'al le soutient.

DOM J., *bas*, à Charlotte. Laissez-la faire.

MATH. Vous êtes témoin comme al l'assure.

DOM J., *bas*, à Mathurine. Laissez-la dire.

CHAR. Non, non : il faut savoir la vérité.

MATH. Il est question de juger ça.

CHAR. Oui, Mathurine, je veux que Monsieur 80 vous montre votre bec jaune.

MATH. Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.

CHAR. Monsieur, vuldez la querelle, s'il vous plaît.

MATH. Mettez-vous d'accord, Monsieur.

CHAR., à Mathurine. Vous allez voir.

MATH., à Charlotte. Vous allez voir vous-même.

CHAR., à Dom Juan. Dites.

90 MATH., à Dom Juan. Parlez.

DOM J., *embarrassé*, leur dit à toutes deux : Que voulez-vous que je dise? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pour-quoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les choses; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*Bas*, à Mathurine.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (*Bas*, à Charlotte.) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas*, à Mathurine.) Je 110 vous adore. (*Bas*, à Charlotte.) Je suis tout à vous. (*Bas*, à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*Bas*, à Charlotte.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue.

J'ai un petit ordre à donner; je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHAR., à Mathurine. Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATH. C'est moi qu'il épousera.

SGAN. Ah! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

DOM J., *revenant*. Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGAN. Mon maître est un fourbe; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... (*Il aperçoit Dom Juan.*) Cela est faux; et 130 quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DOM J. Oui.

SGAN. Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses; et je leur disais que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

DOM J. Sganarelle.

SGAN. Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

DOM J. Hon!

SGAN. Ce sont des impertinents.

## SCÈNE V

DOM JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE,  
MATHURINE, SGANARELLE.

LA R. Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DOM J. Comment?

LA R. Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

DOM J., à Charlotte et Mathurine. Une affaire

pressante m'oblige de partir d'ici, mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir. Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi...

20 SGAN. Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et...

DOM J. Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais, et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGAN. Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel, puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre!

## ACTE III

## SCÈNE I

DOM JUAN, en habit de campagne,  
SGANARELLE, en médecin.

SGAN. Ma foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DOM J. Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGAN. Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et 10 il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sachez-vous, Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DOM J. Comment donc?

SGAN. Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DOM J. Tu leur as répondu que tu n'y enten- 20 dois rien?

SGAN. Moi? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit: j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DOM J. Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGAN. Ma foi! Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances

à l'aventure, et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissent, et qu'on m'en vint remercier. 30

DOM J. Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès, et tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature. 40

SGAN. Comment, Monsieur, vous êtes aussi imple en médecine?

DOM J. C'est une des grandes erreurs qui soit parmi les hommes.

SGAN. Quoi? vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

DOM J. Et pourquoi veux-tu que j'y croie?

SGAN. Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire, ses fuseaux. Ses miracles 50 ont converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DOM J. Et quel?

SGAN. Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie; on ne savoit plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisoient rien; on s'avisait à la fin de lui donner de l'émétique.

DOM J. Il réchappa, n'est-ce pas?

SGAN. Non, il mourut. 60

DOM J. L'effet est admirable.

SGAN. Comment? il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

DOM J. Tu as raison.

SGAN. Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que 70 vous ne me défendez que les remontrances.

DOM J. Eh bien?

SGAN. Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel?

DOM J. Laissons cela.

SGAN. C'est-à-dire que non. Et à l'Enfer?

DOM J. Eh!

SGAN. Tout de même. Et au diable, s'il vous 80 plaît?

Dom J. Oui, oui.

SGAN. Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

Dom J. Ah ! ah ! ah !

SGAN. Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu (encore faut-il croire quelque chose) : Qu'est-ce que vous croyez ?

Dom J. Ce que je crois ?

90 SGAN. Oui.

Dom J. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGAN. La belle croyance que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folles dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne sauroit se vanter

100 de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas

110 fallu que votre père ait engraissé votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces . . . ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui . . . Oh ! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me

120 laissez parler par belle malice.

Dom J. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGAN. Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des malins, hausser le bras, lever les

130 yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner . .

(Il se laisse tomber en tournant.)

Dom J. Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGAN. Morbleu ! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné !

Dom J. Mais tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme 140 que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SGAN. Holà, ho, l'homme ! ho, mon compère ! ho, l'ami ! un petit mot s'il vous plaît.

## SCÈNE II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.

SGAN. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE. Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt ; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

Dom J. Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur. 10

LE PAUVRE. Si vous voulez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

Dom J. Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE. Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

Dom J. Eh ! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres. 20

SGAN. Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme : il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

Dom J. Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE. De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

Dom J. Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ? 30

LE PAUVRE. Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

Dom J. Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE. Je vous assure, Monsieur, que le

plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM J. Je te veux donner un Louis d'or, et je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? Un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

## SCÈNE III

DOM JUAN, DOM CARLOS, SGANARELLE.

SGAN. Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas ; mais, ma foi ! le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

DOM C., *l'épée à la main*. On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, Monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, et que...

DOM J., *revenant l'épée à la main*. Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins étoit si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains ?

DOM C. Je m'étois par hasard égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite ; et comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

DOM J. Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville ?

DOM C. Oui, mais sans y vouloir entrer ; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le Royaume ; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au déréglément de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

DOM J. On a cet avantage, qu'on fait courir

le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de galeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

DOM C. La chose est en aux termes de n'en plus faire de secret, et lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, so et à oublier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un convent, et que l'auteur de cette offense est un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte ; 60 mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

DOM J. Le connoissez-vous, Monsieur, ce Dom Juan dont vous parlez ?

DOM C. Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement oui dépendre à mon frère ; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DOM J. Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une 70 espèce de lâcheté, que d'en ouïr dire du mal.

DOM C. Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal ; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance. 80

DOM J. Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Dom Juan, je ne puis pas m'en empêcher ; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DOM C. Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

DOM J. Toute celle que votre honneur peut souhaiter ; et, sans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DOM C. Cet espoir est bien doux, Monsieur, à

des cœurs offensés ; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la part'e.

DOM J. Je suis si attaché à Dom Juan, qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi ; 100 mais enfin j'en répons comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse et vous donne satisfaction.

DOM C. Que ma destinée est cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, et que Dom Juan soit de vos amis ?

## SCÈNE IV

DOM ALONSE, et trois Suivants, DOM CARLOS,  
DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM A. Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous ; je veux un peu marcher à pied. O Ciel ! que vois-je ici ! Quoi ? mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel ?

DOM C. Notre ennemi mortel ?

DOM J., se reculant trois pas et mettant fièrement la main sur la garde de son épée. Qui, je suis Dom Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser 10 mon nom.

DOM A. Ah ! traître, il faut que tu périsses, et...

DOM C. Ah ! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie ; et sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DOM A. Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun 20 mérite pour engager notre âme ; et s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule ; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DOM C. Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais 30 souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DOM A. Non, non, c'est hasarder notre vengeance quo de la reculer, et l'occasion de la

prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures ; et si vous répugnez à 40 prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DOM C. De grâce, mon frère ..

DOM A. Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

DOM C. Arrêtez-vous, dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire 50 un rempart de cette même vie qu'il a sauvée ; et pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DOM A. Quoi ? vous prenez le parti de notre ennemi contre moi ; et loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur ?

DOM C. Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point 60 notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins 70 éclatante : au contraire, elle en tirera l'avantage ; et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

DOM A. O l'étrange foiblesse, et l'aveuglement effroyable d'hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

DOM C. Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la 5. réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Dom Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer



90 l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire ; il en est de violents et de sanglants ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire  
10 faire raison par Dom Juan : songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

DOM J. Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrais ce que j'ai promis.

DOM C. Allons, mon frère : un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

## SCÈNE V

DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM J. Holà, hé, Sganarelle !

SGAN. Plait-il ?

DOM J. Comment ? coquin, tu fais quand on m'attaque ?

SGAN. Pardonnez-moi, Monsieur ; je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

DOM J. Poste soit l'insolent ! Couvre au moins  
10 ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie ?

SGAN. Moi ? Non.

DOM J. C'est un frère d'Elvire.

SGAN. Un...

DOM J. Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGAN. Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

DOM J. Oui ; mais ma passion est usée pour  
20 Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?

30 SGAN. Vous ne le savez pas ?

DOM J. Non, vraiment.

SEAN. Bon ! c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

DOM J. Ah ! tu as raison. Je ne savais pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.

SEAN. Monsieur, n'allez point là.

DOM J. Pourquoi ?

SEAN. Cela n'est pas civil, d'aller voir un  
40 homme que vous avez tué.

DOM J. Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statue du Commandeur.)

SEAN. Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, Monsieur ?

DOM J. Qu'on ne peut voir aller plus loin  
50 l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé, durant sa vie, d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SEAN. Voici la statue du Commandeur.

DOM J. Parbleu ! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain !

SEAN. Ma foi, Monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va  
60 parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur, si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DOM J. Il auroit tort, et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SEAN. C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DOM J. Demande-lui, te dis-je.

SEAN. Vous moquez-vous ? Ce seroit être fou  
70 que d'aller parler à une statue.

DOM J. Fais ce que je te dis.

SEAN. Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon maître Dom Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La Statue baisse la tête.) Ha !

DOM J. Qu'est-ce ? qu'as-tu ? Dis donc, veux-tu parler ?

SEAN. fait le même signe que lui a fait la  
80 Statue et baisse la tête. La Statue...

DOM J. Eh bien ! que veux-tu dire, traître ?

SGAN. Je vous dis que la Statue...

DOM J. Eh bien ! la Statue ? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGAN. La Statue m'a fait signe.

DOM J. La peste le coquin !

SGAN. Elle m'a fait signe, vous dis-je : il n'est go rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DOM J. Viens, maraud, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le Seigneur Commandeur voudrait-il venir souper avec moi ?

(*La Statue baisse encore la tête.*)

SGAN. Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles. Eh bien ! Monsieur ?

DOM J. Allons, sortons d'ici.

SGAN. Voilà de mes esprits forts, qui ne 100 veulent rien croire.

## ACTE IV

### SCÈNE I

DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM J. Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGAN. Eh ! Monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête ; et je ne doute point que le Ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous 10 convaincre, et pour vous retirer de...

DOM J. Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises morales, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien ?

SGAN. Fort bien, Monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement ; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher 20 de détours : vous dites les choses avec une netteté admirable.

DOM J. Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

### SCÈNE II

DOM JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOL. Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGAN. Bon, voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas ?

LA VIOL. Il y a trois quarts d'heure que je lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGAN. Qu'il attende, tant qu'il voudra. 10

DOM J. Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

### SCÈNE III

DOM JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, Suite.

DOM J., faisant de grandes civilités. Ah ! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIM. Monsieur, je vous suis fort obligé.

DOM J., parlant à ses laquais. Parbleu ! 10 quins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIM. Monsieur, cela n'est rien.

DOM J. Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

M. DIM. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DOM J. Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. DIM. Monsieur, je suis bien comme cela.

DOM J. Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

M. DIM. Cela n'est point nécessaire.

DOM J. Otez ce pilant, et apportez un fauteuil.

M. DIM. Monsieur, vous vous moquez, et...

DOM J. Non, non, je sais ce que je vous dois.

et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

30 M. DIM. Monsieur...

Dom J. Allons, asseyez-vous.

M. DIM. Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

Dom J. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIM. Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

Dom J. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIM. Monsieur, je fais ce que vous voulez.

40 Je...

Dom J. Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIM. Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Dom J. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. DIM. Je voudrois bien...

Dom J. Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?

50

M. DIM. Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

Dom J. C'est une brave femme.

M. DIM. Elle est votre servante, Monsieur. Je venois...

Dom J. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. DIM. Le mieux du monde.

Dom J. La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

60

M. DIM. C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

Dom J. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIM. Toujours de même, Monsieur. Je...

Dom J. Et votre petit chien Brusquet? gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIM. Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir.

70

Dom J. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIM. Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

Dom J., lui tendant la main. Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIM. Monsieur, je suis votre serviteur.

Dom J. Parbleu! je suis à vous de tout mon

80 cœur.

M. DIM. Vous m'honorez trop. Je...

Dom J. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIM. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Dom J. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIM. Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

Dom J. Oh ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

90

M. DIM. Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Dom J., se levant. Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIM., se levant de même. Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les sièges promptement.)

Dom J. Comment? Je veux qu'on vous escorte, 100 et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIM. Ah! Monsieur...

Dom J. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIM. Si...

Dom J. Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIM. Ah! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

Dom J. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. 110 Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (Il sort.)

SEAN. Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIM. Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SEAN. Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous; et je voudrois qu'il vous 120 arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton: vous verriez de quelle manière...

M. DIM. Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SEAN. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. DIM. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SEAN. Fi! ne parlez pas de cela.

130

M. DIM. Comment? Je...

SEAN. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. DIM. Oul, mais...

SGAN. Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIM. Mais mon argent...

SGAN., prenant M. Dimanche par le bras.

Vous moquez-vous?

M. DIM. Je veux...

140 SGAN., le tirant. Eh!

M. DIM. J'entends...

SGAN., le poussant. Bagatelles.

M. DIM. Mais...

SGAN., le poussant. Fi!

M. DIM. Je...

SGAN., le poussant tout à fait hors du théâtre.  
Fi! vous dis-je.

### SCÈNE IV

DOM LOUIS, DOM JUAN, LA VIOLETTE,  
SGANARELLE.

LA VIOL. Monsieur, voilà Monsieur votre père.

DOM J. Ah! me voici bien: il me falloit cette visite pour me faire enrager.

DOM L. Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous  
10 faisons quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtins en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devoit être la joie  
20 et la consolation. De quel oeil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent, à toutes heures, à laisser les bontés du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en  
30 droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentil-

homme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même  
40 honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né: ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejallit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un  
50 gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur qui seroit honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

DOM J. Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DOM L. Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître. (Il sort.)

### SCÈNE V

DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM J. Eh! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils. (Il se met dans son fauteuil.)

SGAN. Ah! Monsieur, vous avez tort.

DOM J. J'ai tort?

SGAN. Monsieur...

DOM J. se lève de son siège. J'ai tort?

SGAN. Oul, Monsieur, vous avez tort d'avoir  
10

souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature ! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre ? J'admire votre patience ; et si j'avois  
20 été en votre place, je l'aurois envoyé promener. O complaisance maudite ! à quel me réluis-tu ?

DOM J. Me fera-t-on souper bientôt ?

## SCÈNE VI

DOM JUAN, DONE ELYRE, RAGOTIN,  
SPANARELLE.

RAG. Monsieur, voici une dame volée qui vient vous parler.

DOM J. Que pourroit-ce être ?

SPAN. Il faut voir.

DONE ELV. Ne soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine  
10 de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier ; et il n'a laissé  
20 dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DOM J., à Spanarelle. Tu pleures, je pense.

SPAN. Pardonnez-moi.

DONE ELV. C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, et tâcher de vous retirer  
30 du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie, et ce même Ciel qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire, de

sa part, que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je 40 ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde ; je suis revenue, grâces au Ciel, de toutes mes folles pensées ; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir explorer la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devint un exemple funeste de la 50 justice du Ciel ; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Dom Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation ; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes ; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels. 60

SPAN. Pauvre femme !

DONE ELV. Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous ; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous ; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes ; et 70 si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SPAN. Cœur de tigre !

DONE ELV. Je m'en vais, après ce discours, et voilà tout ce que j'avois à vous dire.

DOM J. Madame, il est tard, demeurez ici : on vous y logera le mieux qu'on pourra.

DONE ELV. Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage. 80

DOM J. Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DONE ELV. Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

## SCÈNE VII

DOM JUAN, SGANARELLE, Suite.

DOM J. Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint ?

SGAN. C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

DOM J. Vite à souper.

10 SGAN. Fort bien.

DOM J., se mettant à table. Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGAN. Oui-da !

DOM J. Oui, ma foi ! Il faut s'amender ; encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGAN. Oh !

DOM J. Qu'en dis-tu ?

SGAN. Rien. Voilà le soupé.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

20 DOM J. Il me semble que tu as la joue enflée ; qu'est-ce que c'est ? Parle donc, qu'as-tu là ?

SGAN. Rien.

DOM J. Montre un peu. Parbleu ! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends : voyez comme il étoit mûr. Ah ! coquin que vous êtes !

30 SGAN. Ma foi ! Monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

DOM J. Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGAN., se met à table. Je le crois bien, Monsieur : je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(Un laquais ôte les assiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a dessus à manger.)

40 Mon assiette, mon assiette ! tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu ! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes ! et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos !

(Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais ôte encore son assiette.)

DOM J. Qui peut frapper de cette sorte ?

SGAN. Qui diable nous vient troubler dans notre repas ?

DOM J. Je veux souper en repos au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGAN. Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DOM J. Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

SGAN., baissant la tête comme a fait la Statue. Le... qui est là !

DOM J. Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler.

SGAN. Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

## SCÈNE VIII

DOM JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, qui vient se mettre à table, SGANARELLE, Suite.

DOM J. Une chaise et un couvert, vite donc.

(A Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

SGAN. Monsieur, je n'ai plus de faim.

DOM J. Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur : je te la porte, Sganarelle.

Qu'on lui donne du vin.

SGAN. Monsieur, je n'ai pas soif.

DOM J. Bois, et chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

SGAN. Je suis enrhumé, Monsieur.

DOM J. Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE. Dom Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En saurez-vous le courage ?

DOM J. Oui, j'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGAN. Je vous rends grâce, il est demain jeûne pour moi.

DOM J., à Sganarelle. Prends ce flambeau.

LA STATUE. On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le Ciel.

## ACTE V

## SCÈNE I

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE

DOM L. Quoi ? mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux ? Ce que

vous me dites est-il bien vrai ? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion ?

Dom J. *faisant l'hypocrite*. Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs ; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde : il a touché mon âme et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le Ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes ; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler ; et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

Dom L. Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir ! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie ; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâce au Ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

## SCÈNE II

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGAN. Ah ! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendais cela, et voilà, grâce au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

Dom J. La peste le benêt !

SGAN. Comment, le benêt ?

Dom J. Quoi ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur ?

SGAN. Quoi ? ce n'est pas... Vous ne... ro Votre... Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

Dom J. Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGAN. Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

Dom J. Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas ; mais quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme ; et si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confiance, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGAN. Quoi ? vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

Dom J. Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde !

SGAN. Ah ! quel homme ! quel homme !

Dom J. Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; et quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les jette tous sur les bras ; et ceux que l'on sait même agir de

bonne foi là-dessus, et que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont  
 60 toujours les dupes des autres ; ils donnent hautement dans le panneau des grimaçiers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues et les connoître pour ce qu'ils sont,  
 70 ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; et quelque balaisement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes ; mais j'aurai soin de me cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la

80 cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel, et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je  
 90 les accuserai d'implété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connoissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

SCAN. O Ciel ! qu'entends-je ici ? Il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, et voilà le comble des  
 100 abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assemblez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez : il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise ; et comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche ; la branche  
 110 est attachée à l'arbre ; qui s'attache à l'arbre, suit

de bons préceptes ; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles ; les belles paroles se trouvent à la cour ; à la cour sont les courtisans ; les courtisans suivent la mode ; la mode vient de la fantaisie ; la fantaisie est une faculté de l'âme ; l'âme est ce qui nous donne la vie ; la vie finit par la mort ; la mort nous fait penser au Ciel ; le Ciel est au-dessus de la terre ; la terre n'est point la mer ; la mer est sujette aux orages ; les orages tourmentent les vaisseaux ; les vais-  
 120 seaux ont besoin d'un bon pilote ; un bon pilote a de la prudence ; la prudence n'est point dans les jeunes gens ; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux ; les vieux aiment les richesses ; les richesses font les riches ; les riches ne sont pas pauvres ; les pauvres ont de la nécessité ; nécessité n'a point de loi ; qui n'a point de loi vit en bête brute ; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

DOM J. O beau raisonnement !

130

SCAN. Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

### SCÈNE III

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

DOM C. Dom Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soir me regarde, et que je me suis en votre présence chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur ; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de  
 10 votre femme.

DOM J. d'un ton hypocrite. Hélas ! je voudrais bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais le Ciel s'y oppose directement : il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais par une austère con-  
 20 duite tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DOM C. Ce dessein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis ; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.



Dom J. Hélas ! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris : elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous 30 deux en même temps.

Dom C. Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille ; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

Dom J. Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais, pour moi, toutes les envies du monde, et je me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela ; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne 40 devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferois point mon salut.

Dom C. Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces belles excuses ?

Dom J. J'obéis à la voix du Ciel.

Dom C. Quoi ? vous voulez que je me paye d'un semblable discours ?

Dom J. C'est le Ciel qui le veut ainsi.

Dom C. Vous aures fait sortir ma sœur d'un convent, pour la laisser ensuite ?

50 Dom J. Le Ciel l'ordonne de la sorte.

Dom C. Nous souffrirons cette tache en notre famille ?

Dom J. Prenez-vous-en au Ciel.

Dom C. Eh quoi ? toujours le Ciel ?

Dom J. Le Ciel le souhaite comme cela.

Dom C. Il suffit, Dom Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas ; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.

60 Dom J. Vous ferez ce que vous voudrez ; vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand convent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre : le Ciel m'en défend la pensée ; et si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

Dom C. Nous verrons, de vrai, nous verrons.

## SCÈNE IV

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGAN. Monsieur, quel diable de style prenez-vous là ? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez

auparavant. J'espérois toujours de votre salut ; mais c'est maintenant que j'en désespère ; et je crois que le Ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

Dom J. Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses ; et si toutes les fois que les hommes... 10

SGAN. Ah ! Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

Dom J. Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

## SCÈNE V

DOM JUAN, UN SPECTRE en femme voilée, SGANARELLE.

LE SPECTRE. Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGAN. Entendez-vous, Monsieur ?

Dom J. Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connoître cette voix.

SGAN. Ah ! Monsieur, c'est un spectre : je le reconnais au marcher.

Dom J. Spectre, fantôme, ou diable, je veux 10 voir ce que c'est.

(*Le Spectre change de figure, et représente le Temps avec sa faux à la main.*)

SGAN. O Ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

Dom J. Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(*Le Spectre s'envole dans le temps que Dom Juan le veut frapper.*)

SGAN. Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

Dom J. Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, 20 suis-moi.

## SCÈNE VI

LA STATUE, DOM JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE. Arrêtez, Dom Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Dom J. Oui. Où faut-il aller ?

LA STATUE. Donnez-moi la main.

DOM J. La voilà.

LA STATUE. Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

10 DOM J. O Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

(*Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre*

*s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*)

20 SGAN. Voilà par sa mort un chacun satisfait : Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvan-  
20 able châtimement du monde.

FIN.

# L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE

---

## AU LECTEUR

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu, dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'aît commandés ; et lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées ; et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable ; et les airs et les symphonies de l'incomparable Monsieur Lully, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

LES PERSONNAGES

SGANARELLE, père de Lucinde.  
AMINTE.  
LUCRÈS.  
M. GUILLAUME, vendeur de tapisseries.  
M. JOSSE, orfèvre.  
LUCINDE, fille de Sganarelle.  
LISETTE, suivante de Lucinde.  
M. TOMÈS,  
M. DES FONANDRÈS, } médecins.  
M. MACROTON, }

M. BAHYS, } médecins.  
M. FILLEIN, }  
CLITANDRE, amant de Lucinde.  
UN NOTAIRE.

L'OPÉRATEUR, Orvètan.  
PLUSIEURS TRIVELINS ET SCARAMOUCHE.  
LA COMÉDIE.  
LA MUSIQUE.  
LE BALLET.

La scène est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle.

PROLOGUE

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE ET LE  
BALLET

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,  
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,  
Et d'une gloire plus belle  
Piquons-nous en ce jour :  
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans  
seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du  
monde.

TOUS TROIS.

Unissons-nous...

LA COMÉDIE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut  
croire,  
Il se vient quelquefois d'lasser parmi nous :  
Est-il de plus grande gloire,  
Est-il bonheur plus doux ?  
Unissons-nous tous trois...

TOUS TROIS.

Unissons-nous...

ACTE I

SCÈNE I

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈS,  
M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGAN. Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que  
je puis bien dire, avec ce grand philosophe de  
l'antiquité, que qui terre a, guerre a, et qu'un  
malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois  
qu'une seule femme, qui est morte.

M. GUIL. Et combien donc en voulez-vous  
avoir ?

SGAN. Elle est morte, Monsieur mon ami.  
Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en  
ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort  
satisfait de sa conduite, et nous avions le plus  
souvent dispute ensemble ; mais enfin la mort  
rajuste toutes choses. Elle est morte : je la  
pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querel-  
lerions. De tous les enfants que le Ciel m'avoit  
donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille  
est toute ma peine. Car enfin je la vois dans une  
mélancolie la plus sombre du monde, dans une  
tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen  
de la retirer, et dont je ne saurois même ap-  
prendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit,  
et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette  
matière. Vous êtes ma nièce ; vous, ma voisine ;

et vous, mes compères et mes amis : je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

M. JOSSE. Pour moi, je tiens que la braveterie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles ; et si j'étois que de vous, je lui achèterois, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, 30 ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUIL. Et moi, si j'étois en votre place, j'achèterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre à sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AM. Pour moi, je ne ferois point tant de façon ; et je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCR. Et moi, je tiens que votre fille n'est 40 point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGAN. Tous ces conseils sont admirables assurément ; mais je les tiens un peu intéressés, et 50 je trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendes des tapisseries, Monsieur Guillaume, et vous avez la ruine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâché de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessin, 60 comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

## SCÈNE II

LUCINDE, SGANARELLE.

SGAN. Ah ! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas ; elle soupire ; elle lève les yeux au ciel. Dieu vous garde ! Bon jour, ma mie. Hé bien ! qu'est-ce ? Comme vous en va ? Hé !

quol ? toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as. Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis ; dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage ! Veux-tu que je te baise ? Viens. J'enrage de la voir de 10 cette humeur-là. Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de dépit, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, fu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse ; je t'assure ici, et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire : c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voies plus brave que 20 toi ? et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu 30 voulusses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiteris quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose ? et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin ? Nenni. Almerois-tu quelqu'un, et souhaiteris-tu d'être mariée ?

(Lucinde lui fait signe que c'est cela.)

## SCÈNE III

LISETTE, SGANARELLE, LUCINDE.

LIS. Hé bien, Monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa 50 mélancolie ?

SGAN. Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LIS. Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGAN. Il n'est pas nécessaire ; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on 10 l'y laisse.

LIS. Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi ? Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde ? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit 20 rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez, et les promenades et les cadeaux ne tenteront-  
10

ils point votre âme? Heu. Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Heu. N'auriez-vous point quelque secrète inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monseigneur, le mystère  
30 est découvert; et...

SEAN., l'interrompant. Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUC. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SEAN. Oui, je perds toute l'amitié que j'avais pour toi.

LIS. Monsieur, sa tristesse...

SEAN. C'est une coquine qui me veut faire  
40 mourir.

LUC. Mon père, je veux bien...

SEAN. Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LIS. Mais, Monsieur...

SEAN. Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUC. Mais, mon père...

SEAN. Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LIS. Mais...

50 SEAN. C'est une friponne.

LUC. Mais...

SEAN. Une ingrate.

LIS. Mais...

SEAN. Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LIS. C'est un mari qu'elle veut.

SEAN., faisant semblant de ne pas entendre. Je l'abandonne.

LIS. Un mari.

60 SEAN. Je la déteste.

LIS. Un mari.

SEAN. Et la renonce pour ma fille.

LIS. Un mari.

SEAN. Non, ne m'en parlez point.

LIS. Un mari.

SEAN. Ne m'en parlez point.

LIS. Un mari.

SEAN. Ne m'en parlez point.

LIS. Un mari, un mari, un mari.

# SCÈNE IV

LISETTE, LUCINDE.

LIS. On dit bien vrai: qu'il n'y a point de pères sours que ceux qui ne veulent point entendre.

LUC. Hé bien! Lisette, j'avais tort de cacher mon déplaisir, et je n'aurais qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

LIS. Par ma foi! voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurais un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc,  
10 Madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUC. Hélas! de quoi m'aurait servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurais-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susses pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte  
20 d'espoir?

LIS. Quoi? c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUC. Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir,  
30 ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LIS. Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et pourvu que vous ayez assez  
40 de résolution...

LUC. Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et s'il est inexorable à mes vœux...

LIS. Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez,  
50 encore un coup, je veux servir votre passion; je prends, dès à présent, sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Revenons, et ne laissez agir.

## SCÈNE V

SGANARELLE.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien ; et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères ? rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever une fille avec beau-  
 10 coup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ? Non, non : je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

## SCÈNE VI

LISETTE, SGANARELLE.

LIS. Ah, malheur ! Ah, disgrâce ! Ah, pauvre Seigneur Sganarelle ! où pourrai-je te rencontrer ?

SGAN. Que dit-elle là ?

LIS. Ah, misérable père ! que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle ?

SGAN. Que sera-ce ?

LIS. Ma pauvre maîtresse !

SGAN. Je suis perdu.

10 LIS. Ah !

SGAN. Lisette.

LIS. Quelle infortune !

SGAN. Lisette.

LIS. Quel accident !

SGAN. Lisette.

LIS. Quelle fatalité !

SGAN. Lisette.

LIS. Ah, Monsieur !

SGAN. Qu'est-ce ?

20 LIS. Monsieur.

SGAN. Qu'y a-t-il ?

LIS. Votre fille.

SGAN. Ah, ah !

LIS. Monsieur, ne pleurez donc point comme cela ; car vous me feriez rire.

SGAN. Dis donc vite.

LIS. Votre fille, toute saisi des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa

chambre, et pleine de désespoir, a ouvert la 30 fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGAN. Hé bien ?

LIS. Alors, levant les yeux au ciel : 'Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père, et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.'

SGAN. Elle s'est jetée.

LIS. Non, Monsieur : elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là elle s'est prise à pleurer amèrement ; et tout 40 d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle n'est demeurée entre les bras.

SGAN. Ah, ma fille !

LIS. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGAN. Champagne, Champagne, Champagne, vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en 50 quantité : on n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah, ma fille ! ma pauvre fille !

## ACTE II

## SCÈNE I

SGANARELLE, LISSETTE.

LIS. Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

SGAN. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LIS. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces Messieurs-là ?

SGAN. Est-ce que les médecins font mourir ?

LIS. Sans doute ; et j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut 10 jamais dire : 'Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine ;' mais : 'Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.'

SGAN. Chut. N'offensez pas ces Messieurs-là.

LIS. Ma foi ! Monsieur, notre chat est échappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue ; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied 20 ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il

n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGAN. Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LIS. Prenez garde, vous allez être bien édifié : ils vous diront en latin que votre fille est malade.

## SCÈNE II

MESSIEURS TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON ET BAHYS, médecins, SGANARELLE, LISETTE.

SGAN. Hé bien! Messieurs.

M. TOM. Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGAN. Ma fille est impure?

M. TOM. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGAN. Ah! je vous entends.

10 M. TOM. Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGAN. Allons, faites donner des sièges.

LIS. Ah! Monsieur, vous en êtes?

SGAN. De quoi donc connoissez-vous Monsieur?

LIS. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre nièce.

M. TOM. Comment se porte son cocher?

LIS. Fort bien : il est mort.

20 M. TOM. Mort!

LIS. Oui.

M. TOM. Cela ne se peut.

LIS. Je ne sais si cela se peut; mais je sais bien que cela est.

M. TOM. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LIS. Et moi je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOM. Vous vous trompez.

LIS. Je l'ai vu.

30 M. TOM. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LIS. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGAN. Paix! discoureuse; allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la cou-

tume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il les paie, et chacun, en recevant l'argent, fait un geste différent.)

## SCÈNE III

MESSIEURS DES FONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON ET BAHYS.

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DES FON. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOM. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FON. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOM. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout 10 contre l'Arsenal; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la porte de Richelieu; de la porte de Richelieu, ici; et d'ici, je dois aller encore à la place Royale.

M. DES FON. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus, j'ai été à Ruel voir 20 un malade.

M. TOM. Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémus? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FON. Moi, je suis pour Artémus.

M. TOM. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a tort dans les circon- 30 stances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DES FON. Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOM. Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point en- 40 durer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils



pouvoient et la maladie pressoit; mais je n'en voulais point démodre, et la malade mourut praveinent pendant cette contestation.

M. DES FOX. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOM. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à 50 tout le corps des médecins.

## SCÈNE IV

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DES  
FONANDRÈS, MACROTON ET BAHYS.

SGAN. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOM. Allons, Monsieur.

M. DES FOX. Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOM. Vous vous moquez.

M. DES FOX. Je ne parlerai pas le premier.

M. TOM. Monsieur.

10 M. DES FOX. Monsieur.

SGAN. Hé! de grâce, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

M. TOM. (*Ils parlent tous quatre ensemble.*) La maladie de votre fille...

M. DES FOX. L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble...

M. MACR. Après avoir bien consulté...

M. BAHYS. Pour raisonner...

20 SGAN. Hé! Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. TOM. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang: ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DES FOX. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs, causée par une trop grande réplétion: ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

30 M. TOM. Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FOX. Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOM. C'est bien à vous de faire l'habile homme.

M. DES FOX. Oui, c'est à moi; et je vous présenterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOM. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DES FOX. Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois 40 jours.

M. TOM. Je vous ai dit mon avis.

M. DES FOX. Je vous ai dit ma pensée.

M. TOM. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte.

M. DES FOX. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

## SCÈNE V

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON ET  
BAHYS, médecin.

SGAN. A qui croire des deux? et quelle résolution prendre, sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACR. *Il parle en allongeant ses mots.* Mon-si-eur. dans. ces. ma-ti-è-res-là. il faut. procéder. a-vec-que. cir-con-spection. et. ne. ri-en. fai-ra. com-me. on. dit. à. la. vo-lé-e. d'au-tant. que. les. sau-tes. qu'on. y. peut. fai-re. sont. se-lon. 10 no-tre. mal-tre. Hip-po-cra-te. d'u-ne. dan-ge-reu-se. con-sé-quen-ce.

M. BAHYS. *Celui-ci parle toujours en bredouillant.* Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant, et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté: *experimentum periculumum*. C'est pour-quoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder 20 le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGAN. L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACR. Or. Mon-si-eur. pour. ve-nir. au. fait. je. trou-va. que. vo-tre. fi-l-le. a. u-ne. ma-la-di-e. chro-ni-que. et. qu'el-le. peut. pé-ri-clit-ter. si. on. ne. lui. don-ne. du. se-cours. d'au-tant. que. les. sym-ptô-mes. qu'el-le. a. sont. in-di-ca-tifs. d'u-ne. 30 vi-peur. fu-li-gi-neu-se. et. mor-di-can-te. qui. lui. pl-co-te. les. mem-branes. du. cer-veau. Or. cet-te. va-peur. que. nous. nom-mons. en. grec. *at-mos*. est. cau-sé-e. par. des. hu-meurs. pu-tri-des. te-na-ces. et. con-glu-ti-neu-ses. qui. sont. con-te-nues. dans. le. bas. ven-tre.

M. BAHYS. Et comme ces humeurs ont été là

engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACR. Si. bi-en. donc. que. pour. ti-rer. dé-ta-cher. ar-ra-cher. ex-pul-ser. é-va-cu-er. les-di-tes. hu-meurs. il. fau-dra. u-ne. pur-ga-tion. vi-gou-reu-se. Mais. au. pré-a-la-ble. je. trou-va. à. pro-pos. et. il. n'y. a. pas. d'in-con-vé-nient. d'u-ser. de. pe-ti-ta. re-mè-des. a-no-dina. c'est. à. dire. de. pe-ti-ta. la-ve-ments. ré-mol-li-ents. et. dé-ter-sifs. de. ju-lets. et. de. si-rops. ra-frat-chis-sants. qu'on. mè-le-ra. dans. sa. pti-san-ne.

50 M. BAHYS. Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée, que nous réitérerons, s'il en est besoin.

M. MACR. Ce n'est pas qu'a-vec. tout. ce-la. vo-tre. fi-le. ne. puis-se. mou-rir. mais. au. moins. vous. au-rez. fait. quel-que. cho-se. et. vous. au-rez. la. con-so-la-tion. qu'el-le. se-ra. mor-ta. dans. les. for-mes.

M. BAHYS. Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

60 M. MACR. Nous vous di-sons. sin-cè-re-ment. no-tre. pen-sée.

M. BAHYS. Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGAN., à M. Macroton. Je. vous. rends. très-hum-bles. grâ-ces. (A M. Bahys.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

## SCÈNE VI

SGANARELLE.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu! Il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés.

## SCÈNE VII

L'OPÉRATEUR, SGANARELLE.

SGAN. Holà! Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chantant.

*L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan  
Peut-il jamais payer ce secret d'importance!*

*Mon remède guérit, par sa rare excellence,  
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans  
tout un an :*

*La gale,  
La rogne,  
La tigne,  
La fièvre,  
La peste,  
La goutte,  
Vérole,  
Descente,  
Rougeole.*

TO

O grande puissance de l'orviétan!

SGAN. Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sols que so vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chantant.

*Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend  
Ce trésor merveilleux que ma main vous dis-  
pense.*

*Vous pouvez avec lui braver en assurance  
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel  
répand :*

*La gale,  
La rogne,  
La tigne,  
La fièvre,  
La peste,  
La goutte,  
Vérole,  
Descente,  
Rougeole.*

30

O grande puissance de l'orviétan!

## ACTE III

## SCÈNE I

MESSIEURS FILERIN, TOMÈS ET DES  
FONANDRÈS.

M. FIL. N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les savants volent les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans

découvrir encore au peuple, par nos débats et  
 10 nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour  
 moi, je ne comprends rien du tout à cette mé-  
 chante politique de quelques-uns de nos gens ;  
 et il faut confesser que toutes ces contestations  
 nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange  
 manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous  
 allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle  
 pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déjà  
 établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il  
 pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont  
 20 morts, et j'ai de quoi me passer des vivants ;  
 mais enfin toutes ces disputes ne valent rien  
 pour la médecine. Puisque le Ciel nous fait la  
 grâce que, depuis tant de siècles, on demeure  
 infatué de nous, ne déabusons point les hommes  
 avec nos cabales extravagantes, et profitons de  
 leur sottise le plus doucement que nous pour-  
 rons. Nous ne sommes pas les seuls, comme  
 vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la  
 faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la  
 30 plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre  
 les hommes par leur foible, pour en tirer  
 quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cher-  
 chent à profiter de l'amour que les hommes ont  
 pour les louanges, en leur donnant tout le vain  
 encens qu'ils souhaitent ; et c'est un art où l'on  
 fait, comme on voit, des fortunes considérables.  
 Les alchimistes tâchent à profiter de la passion  
 qu'on a pour les richesses, en promettant des  
 montagnes d'or à ceux qui les écoutent ; et les  
 40 diseurs d'horoscope, par leurs prédictions trom-  
 peuses, profitent de la vanité et de l'ambition  
 des crédules esprits. Mais le plus grand foible  
 des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie ;  
 et nous en profitons, nous autres, par notre  
 pompeux galimatias, et savons prendre nos  
 avantages de cette vénération que la peur de  
 mourir leur donne pour notre métier. Conser-  
 vons-nous donc dans le degré d'estime où leur  
 faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès  
 50 des malades pour nous attribuer les heureux  
 succès de la maladie, et rejeter sur la nature  
 toutes les bévues de notre art. N'allons point,  
 dis-je, détruire sottement les heureuses préven-  
 tions d'une erreur qui donne du pain à tant de  
 personnes.

M. TOM. Vous avez raison en tout ce que vous  
 dites ; mais ce sont chaleurs de sang, dont par-  
 fois on n'est pas le maître.

M. FIL. Allons donc, Messieurs, mettez bas  
 60 toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. DES FON. J'y consens. Qu'il me passe  
 mon émétique pour la malade dont il s'agit, et  
 je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le  
 premier malade dont il sera question.

M. FIL. On ne peut pas mieux dire, et voilà  
 se mettre à la raison.

M. DES FON. Cela est fait.

M. FIL. Touchez donc là. Adieu. Une autre  
 fois, montrez plus de prudence. 70

## SCÈNE II

MESSIEURS TOMÈS, DES FONANDRÈS,  
 LISETTE.

LIS. Quoi ? Messieurs, vous voilà, et vous ne  
 songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire  
 à la médecine ?

M. TOM. Comment ? Qu'est-ce ?

LIS. Un insolent qui a eu l'effronterie d'entre-  
 prendre sur votre métier, et qui, sans votre  
 ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand  
 coup d'épée au travers du corps.

M. TOM. Écoutez, vous faites la railleuse, mais  
 vous passerez par nos mains quelque jour. 10

LIS. Je vous permets de me tuer, lorsque  
 j'aurai recours à vous.

## SCÈNE III

LISETTE, CLITANDRE.

CLIT. Hé bien, Lisette, me trouves-tu bien  
 ainsi ?

LIS. Le mieux du monde ; et je vous attendais  
 avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un  
 naturel le plus humain du monde, et je ne puis  
 voir deux amants soupirer l'un pour l'autre,  
 qu'il ne me prenne une tendresse charitable,  
 et un désir ardent de soulager les maux qu'ils  
 souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit,  
 tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la 10  
 mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu  
 d'abord ; je me connois en gens, et elle ne  
 peut pas mieux choisir. L'amour risque des  
 choses extraordinaires ; et nous avons concerté  
 ensemble une manière de stratagème, qui pourra  
 peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont  
 déjà prises : l'homme à qui nous avons affaire  
 n'est pas des plus fins de ce monde ; et si cette  
 aventure nous manque, nous trouverons mille  
 autres voies pour arriver à notre but. Attendez- 20  
 moi là seulement, je reviens vous querir.

## SCÈNE IV

SGANARELLE, LISETTE.

LIS. Monsieur, allégresse ! allégresse !

SGAN. Qu'est-ce ?

LIS. Réjouissez-vous.

SGAN. De quoi ?

LIS. Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGAN. Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LIS. Non : je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

10 SGAN. Sur quoi ?

LIS. Sur ma parole.

SGAN. Allons donc, la lera la la, la lera la. Que diable !

LIS. Monsieur, votre fille est guérie.

SGAN. Ma fille est guérie !

LIS. Oui, je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins...

SGAN. Où est-il ?

20 LIS. Je vais le faire entrer.

SGAN. Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

## SCÈNE V

CLITANDRE, en habit de médecin,  
SGANARELLE, LISETTE.

LIS. Le voici.

SGAN. Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LIS. La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGAN. Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLIT. Monsieur, mes remèdes sont différents  
10 de ceux des autres : ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavements ; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

LIS. Que vous ai-je dit ?

SGAN. Voilà un grand homme.

LIS. Monsieur, comme votre fille est là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGAN. Oui, fais.

20 CLIT., tâtant le pouls à Sganarelle. Votre fille est bien malade.

SGAN. Vous connoissez cela ici ?

CLIT. Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

## SCÈNE VI

LUCINDE, LISETTE, SGANARELLE, CLITANDRE.

LIS. Tenez, Monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. Allons, laissez-les là tous deux.

SGAN. Pourquoi ? Je veux demeurer là.

LIS. Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner : un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

CLIT., parlant à Lucinde à part. Ah ! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand ! et que je sais peu par où vous commencer mon discours ! Tant que je ne vous ai parlé que des 10 yeux, j'avais, ce me sembloit, cent choses à vous dire ; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitais, je demeure interdit ; et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUC. Je puis vous dire la même chose, et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLIT. Ah ! Madame, que je serois heureux s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, 20 et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence ?

LUC. Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGAN., à Lisette. Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LIS., à Sganarelle. C'est qu'il observe sa 30 physionomie et tous les traits de son visage.

CLIT., à Lucinde. Serrez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

LUC. Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées ?

CLIT. Ah ! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez 40 voir faire.

SGAN. Hé bien ! notre malade, elle me semble un peu plus gaie.

CLIT. C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est

de lui bien souvent que précèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits, avant que de venir au corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, et les lignes  
50 de ses deux mains ; et par la science que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, d'un desir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGAN. Voilà un habile homme !

CLIT. Et j'ai eu, et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

60 SGAN. Voilà un grand médecin !

CLIT. Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés ; et si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez  
70 que nous la tirerons d'où elle est.

SGAN. Oui-da, je le veux bien.

CLIT. Après nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGAN. Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien ! ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUC. Hélas ! est-il possible ?

SGAN. Oui.

LUC. Mais tout de bon ?

80 SGAN. Oui, oui.

LUC. Quoi ? vous êtes dans les sentiments d'être mon mari ?

CLIT. Oui, Madame.

LUC. Et mon père y consent ?

SGAN. Oui, ma fille.

LUC. Ah ! que je suis heureuse, si cela est véritable !

CLIT. N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je  
90 brèle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela ; et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir ce que je souhaite.

LUC. C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGAN. Oh ! la folle ! Oh ! la folle ! Oh ! la folle ! 100

LUC. Vous voulez donc bien, mon père, me donner Monsieur pour époux ?

SGAN. Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLIT. Mais, Monsieur...

SGAN, s'étouffant de rire. Non, non : c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLIT. Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. C'est un anneau 110 constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

LUC. Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLIT. Hélas ! je le veux bien, Madame. (*A Sganarelle.*) Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGAN. Fort bien.

CLIT. Holà ! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi. 120

LUC. Quoi ? vous aviez amené un notaire ?

CLIT. Oui, Madame.

LUC. J'en suis ravie.

SGAN. Oh ! la folle ! Oh ! la folle !

## SCÈNE VII

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE,  
LUCINDE, LISETTE.

(*Clitandre parle au Notaire à l'oreille.*)

SGAN. Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (*Le Notaire écrit.*) Voilà le contrat qu'on fait : je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUC. Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOT. Voilà qui est fait : vous n'avez qu'à venir signer.

SGAN. Voilà un contrat bientôt bâti.

CLIT. Au moins...

SGAN. Hé ! non, vous dis-je. Sait-on pas bien ? 10  
Allons, donnez-lui la plume pour signer. Allons, signé, signé, signé. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUC. Non, non : je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGAN. Hé bien ! tiens. Es-tu contente ?

LUC. Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGAN. Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLIT. Au reste, je n'ai pas eu seulement la

20 précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments pour célébrer la fête et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit.

## SCÈNE VIII

LA COMÉDIE, LE BALLET ET LA MUSIQUE.

TOUS TROIS ensemble.  
*Sans nous tous les hommes  
 Deviendroient mal sains,  
 Et c'est nous qui sommes  
 Leurs grands médecins.*

LA COMÉDIE.  
*Veut-on qu'on rabatte,  
 Par des moyens doux,  
 Les vapeurs de rate*

*Qui vous minent tous ?  
 Qu'on laisse Hippocrate,  
 Et qu'on vienne à nous.*

10

TOUS TROIS ensemble.

Sans nous...

*(Durant qu'ils chantent, et que les Jeux, les Ris  
 et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène  
 Lucinde.)*

SEAN. Voilà une plaisante façon de guérir.  
 Où est donc ma fille et le Médecin ?

LIS. Ils sont allés achever le reste du mariage.

SEAN. Comment, le mariage ?

LIS. Ma foi ! Monsieur, la bécasse est bridée,  
 et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une  
 vérité.

SEAN. *(Les danseurs le retiennent et veulent  
 le faire danser de force.)* Comment, diable ! 20  
 Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je.  
 Encore ? Peste des gens !

FIN.

# LE MISANTHROPE

## COMÉDIE

### ACTEURS

ALCESTE, *amant de Célimène.*  
PHILINTE, *ami d'Alceste.*  
ORONTE, *amant de Célimène.*  
CÉLIMÈNE, *amante d'Alceste.*  
ÉLIANTE, *cousine de Célimène.*  
ARSINOT, *amie de Célimène.*

ACASTE, } *marguis.*  
CLITANDRE, }  
BASQUE, *valet de Célimène.*  
UN GARDE *de la maréchaussée de France.*  
DU BOIS, *valet d'Alceste.*

La scène est à Paris.

### ACTE I

#### SCÈNE I

PHILINTE, ALCESTE.

PHIL. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALC. Laissez-moi, je vous prie.

PHIL. Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

ALC. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHIL. Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALC. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHIL. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,

Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALC. Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
Mais après ce qu'en vous je viens de voir  
paroitre, 10

Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHIL. Je suis donc bien coupable, Alceste,  
à votre compte ?

ALC. Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
Une telle action ne sauroit s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;  
De protestations, d'offres et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements ; 20  
Et quand je vous demande après quel est cet

homme,

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;  
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,

Je m'iroy, de regret, pendre tout à l'instant.

PHIL. Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit  
pendable,

Et je vous supplierai d'avoir pour agréable 30  
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALC. Que la plaisanterie est de mauvaise  
grâce!

PHIL. Mais, sérieusement, que voulez-vous  
qu'on fasse?

ALC. Je veux qu'on soit sincère, et qu'on  
homme d'honneur,  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHIL. Lorsqu'un homme vous vient embrasser  
avec joie,

Il faut bien le payer de la même monnaie,  
Répondre, comme on peut, à ses empressements,  
Et rendre offre pour offre, et serments pour  
serments. 40

ALC. Non, je ne puis souffrir cette lâche  
méthode

Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
Et je ne hais rien tant que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités avec tous font combat,  
Et traitent du même air l'honnête homme et  
le fat.

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse, 50  
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
Lorsque au premier faquin il court en faire  
autant?

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située  
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;  
Et la plus glorieuse a des régalés peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout  
l'univers :

Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le  
monde.

Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbieu! vous n'êtes pas pour être de mes  
gens ; 60

Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
Je veux qu'on me distingue ; et pour le trancher  
net,

L'ami du genre humain n'est point du tout mon  
fait.

PHIL. Mais, quand on est du monde, il faut  
bien que l'on rende  
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALC. Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans  
pitié,

Ce commerce honteux de semblants d'amitié.  
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute  
rencontre

Le fond de notre cœur dans nos discours se  
montre, 70

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
Ne se masquent jamais sous de vains compli-  
ments.

PHIL. Il est bien des endroits où la pleine  
franchise

Deviendrait ridicule et serait peu permise ;  
Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,  
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Serait-il à propos et de la bienséance  
De dire à mille gens tout ce que d'eux on  
pense?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui  
déplaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ? 80

ALC. Oui.

PHIL. Quoi? vous iriez dire à la vieille  
Émilie

Qu'à son âge il sied mal de faire la jolle,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALC. Sans doute.

PHIL. A Dorilas, qu'il est trop importun,  
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse  
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALC. Fort bien.

PHIL. Vous vous moquez.

ALC. Je ne me  
moque point,

Et je vais n'épargner personne sur ce point.  
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville  
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la  
bile ; 90

J'entre en une humeur noire, en un chagrin  
profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme  
ils font ;

Je ne trouve partout que lâche flatterie,  
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;  
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein  
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHIL. Ce chagrin philosophe est un peu trop  
sauvage,

Je ris des noirs accès où je vous envisage,  
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins  
nourris,

Ces deux frères que peint l'École des maris, 100  
Dont ...



ALC. Mon Dieu ! laissons là vos comparaisons fades.

PHIL. Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.

Le monde par vos soins ne se changera pas ;  
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,  
Je vous dirai tout franc que cette maladie,  
Partout où vous allez, donne la comédie,  
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs  
du temps

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALC. Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est  
ce que je demande ;

Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est  
grande : 110

Tous les hommes me sont à tel point odieux,  
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHIL. Vous voulez un grand mal à la nature  
humaine !

ALC. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable  
haine.

PHIL. Tous les pauvres mortels, sans nulle  
exception,

Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encore en est-il bien, dans le siècle où nous  
sommes . . .

ALC. Non : elle est générale, et je hais tous  
les hommes :

Les uns, parce qu'ils sont méchants et malvais-  
ants,

Et les autres, pour être aux méchants com-  
plaisants, 120

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses  
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès  
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :

Au travers de son masque on voit à plein le  
traître ;

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;  
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci

N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.  
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde, 130  
Et que par eux son sort de splendeur revêtu

Fait gronder le mérite et rougir la vertu.  
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui

donne,  
Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;

Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,  
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.

Cependant sa grimace est partout bienvenue :  
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;

Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,

Sur le plus honnête homme on le voit l'em-  
porter. 140

Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,  
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;  
Et parfois il me prend des mouvements soudains  
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHIL. Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-  
nous moins en peine,

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;  
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.  
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

A force de sagesse, on peut être blâmable ; 150  
La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
Cette grande roideur des vertus des vieux âges

Hourte trop notre siècle et les communs usages ;  
Elle veut aux mortels trop de perfection :

Il faut fléchir au temps sans obstination ;  
Et c'est une folie à nulle autre seconde

De vouloir se mêler de corriger le monde.  
J'observe, comme vous, cent choses tous les

jours,  
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre

cours ; 160  
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,

En courroux, comme vous, on ne me voit point  
être ;

Je prends tout doucement les hommes comme  
ils sont,

J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;  
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,

Mon flegme est philosophe autant que votre bile.  
ALC. Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne

si bien,  
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?

Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,  
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice, 170

Où qu'on tâche à semer de méchantes bruits de  
vous,

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en cour-  
roux ?

PHIL. Oui, je vois ces défauts dont votre âme  
murmure

Comme vices unis à l'humaine nature ;  
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé

De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
Que de voir des vautours affamés de carnage,

Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.  
ALC. Je me verrai trahir, mettre en pièces,

voler,  
Sans que je sois . . . Morbleu ! je ne veux point

parler, 180

Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHIL. Ma foi ! vous ferez bien de garder le silence.

Contre votre partie éclatez un peu moins, Et donnez au procès une part de vos soins.

ALC. Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHIL. Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALC. Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHIL. Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALC. Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHIL. J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse, 190

Et ...

ALC. Non : j'ai résolu de n'en pas faire un pas.

J'ai tort, ou j'ai raison.

PHIL. Ne vous y fiez pas.

ALC. Je ne renuierai point.

PHIL. Votre partie est forte,

Et peut, par sa cabale, entraîner ...

ALC. Il n'importe.

PHIL. Vous vous tromperez.

ALC. Soit. J'en veux voir le succès.

PHIL. Mais ...

ALC. J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHIL. Mais enfin ...

ALC. Je verrai, dans cette plaiderie,

Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchants, scélérats et pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l'univers. 200

PHIL. Quel homme !

ALC. Je voudrais, m'en coûtât-il grand-chose,

Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHIL. On se riroit de vous, Alceste, tout de bon, Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALC. Tant pis pour qui riroit.

PHIL. Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,

Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,

Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble, 210

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,

Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;

Et ce qui me surprend encore davantage, C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.

La sincère Éliante a du penchant pour vous, La prude Arinée vous voit d'un oeil fort doux :

Pendant à leurs vœux votre âme se refuse, Tandis qu'en ses liens Célième l'amuse,

De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant Semble si fort donner dans les mœurs d'a présent. 220

D'où vient que, leur portant une haine mortelle, Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?

Ne les voyez-vous pas ? ou les excusez-vous ?

ALC. Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve,

Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,

Le premier à les voir, comme à les condamner.

Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,

Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire : 230

J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,

En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer ;

Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme

De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHIL. Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu. Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALC. Oui, parbleu !

Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHIL. Mais si son amitié pour vous se fait paroître,

D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

ALC. C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui, 240

Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire

Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHIL. Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,

La cousine Éliante auroit tous mes soupirs ;

Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,

Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALC. Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;

Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHIL. Je crains fort pour vos feux ; et l'espérer où vous êtes

Pourroit ...

## SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

OR. J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,

Élante est sortie, et Célémène aussi ;  
 Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,  
 J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,  
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,  
 Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis  
 Dans un ardent désir d'être de vos amis.  
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,  
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :  
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité, 10  
 N'est pas assurément pour être rejeté.

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(En cet endroit Alceste paroit tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

ALC. A moi, Monsieur ?

OR. A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALC. Non pas ; mais la surprise est fort grande pour moi,

Et je n'attends pas l'honneur que je reçois.

OR. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,

Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALC. Monsieur...

OR. L'État n'a rien qui ne soit au-dessous

Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALC. Monsieur...

OR. Oui, de ma part, je vous tiens préférable 20

A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALC. Monsieur...

OR. Sois-je du ciel écrasé, si je mens !  
 Et pour vous confirmer ici mes sentiments,  
 Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,

Et qu'en votre amitié je vous demande place.

Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,

Votre amitié ?

ALC. Monsieur...

OR. Quel ? vous y résistez ?

ALC. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,

Et c'est assurément en profaner le nom 30  
 Que de vouloir le mettre à toute occasion.

Avec lumière et choix cette union veut naître ;  
 Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;

Et nous pourrions avoir telles complexions,  
 Que tous deux du marché nous nous repentirions.

OR. Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,

Et je vous en estime encore davantage :

Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;

Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :  
 S'il faut faire à la cour pour vous quelque

ouverture, 40

On sait qu'auprès du Roi je fais quelque figure ;  
 Il m'écoute ; et dans tout, il en use, ma foi !

Le plus honnêtement du monde avecque moi.

Enfin je suis à vous de toutes les manières ;  
 Et comme votre esprit a de grandes lumières,

Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,

Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,  
 Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALC. Monsieur, je suis mal propre à décider la chose ;

Veuillez m'en dispenser.

OR. Pourquoi ?

ALC. J'ai le défaut 50  
 D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

OR. C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,

Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,  
 Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALC. Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

OR. Sonnet... C'est un sonnet. L'espoir...  
 C'est une dame

Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.  
 L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers

pompeux,  
 Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(A toutes ces interruptions il regarde Alceste.)

ALC. Nous verrons bien.

OR. L'espoir... Je ne sais si le style 60  
 Pourra vous en paroître assez net et facile,

Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALC. Nous allons voir, Monsieur.

OR. Au reste, vous saurez  
 Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALC. Voyons, Monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

OR. *L'espoir, il est vrai, nous soulage,  
Et nous berce un temps notre ennui ;  
Mais, Philis, le triste avantage,  
Lorsque rien ne marche après lui !*

PHIL. Je suis déjà charmé de ce petit mor-  
ceau. 70

ALC. Quoi ? vous avez le front de trouver cela  
beau ?

OR. *Vous êtes de la complaisance ;  
Mais vous en deviez moins avoir,  
Et ne vous pas mettre en dépense  
Pour ne me donner que l'espoir.*

PHIL. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là  
sont mises !

ALC., bas. Morbleu ! vil complaisant, vous louez  
des sottises ?

OR. *S'il faut qu'une attente éternelle  
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,  
Le trépas sera mon recours.* 80

*Vos soins ne m'en peuvent distraire :  
Belle Philis, on désespère,  
Alors qu'on espère toujours.*

PHIL. La chute en est jolte, amoureuse, admir-  
able.

ALC., bas. La peste de ta chute ! Empoison-  
neur au diable,

En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHIL. Je n'ai jamais ouï de vers si bien  
tournés.

ALC. Morbleu !...

OR. Vous me flattez, et vous  
croyez peut-être...

PHIL. Non, je ne flatte point.

ALC., bas. Et que fais-tu donc, traître ?

OR. Mais, pour vous, vous savez quel est notre  
traité : 90

Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALC. Monsieur, cette matière est toujours  
délicate,  
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous  
flatte.

Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,  
Je disois, en voyant des vers de sa façon,  
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours  
grand empire

Sur les démanœuvres qui nous prennent d'écrire ;  
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressé-  
ments

Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;  
Et que, par la chaleur de montrer ses ou-  
vrages, 100

On s'expose à jouer de mauvais personnages.

OR. Est-ce que vous voulez me déclarer par là  
Que j'ai tort de vouloir... ?

ALC. Je ne dis pas cela ;  
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,  
Qu'il ne faut que ce folle à décrier un homme,  
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,  
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

OR. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à  
redire ?

ALC. Je ne dis pas cela ; mais, pour ne point  
écrire,  
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre  
temps, 110

Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

OR. Est-ce que j'écris mal ? et leur rassemble-  
rois-je ?

ALC. Je ne dis pas cela ; mais enfin, lui  
disois-je,

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?  
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?  
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,  
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour  
vivre.

Croyez-moi, résistez à vos tentations,  
Dérobez au public ces occupations ;  
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous  
somme, 120

Le nom que dans la cour vous avez d'honnête  
homme,

Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,  
Celui de ridicule et misérable auteur.

C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

OR. Voilà qui va fort bien, et je crois vous  
entendra.

Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet... ?

ALC. Franchement, il est bon à mettre au  
cabinet.

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,  
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre  
ennui !* 130

Et que *Rien ne marche après lui !*  
Que *Ne vous pas mettre en dépense,*  
*Pour ne me donner que l'espoir !*  
Et que *Philis, on désespère,*  
*Alors qu'on espère toujours !*

Ce style figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère et de la vérité :  
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure.  
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.  
Le méchant goût du siècle, en cela, me fait  
pour. 140

Nos pères, tous grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,  
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

*Si le Roi m'avoit donné  
Paris, sa grand'ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie,  
Je dirois au roi Henri :  
'Reprenez votre Paris :  
J'aime mieux ma mie, au gué ! 150  
J'aime mieux ma mie.'*

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
Que ces colifichets, dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure ?

*Si le Roi m'avoit donné  
Paris, sa grand'ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie,  
Je dirois au roi Henri : 160  
'Reprenez votre Paris :  
J'aime mieux ma mie, au gué !  
J'aime mieux ma mie.'*

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.  
(A Philinte.)

Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,  
J'estime plus cela que la pompe fleurie  
De tous ces faux brillants, où chacun se récrie.

OR. Et moi, je vous soutiens que mes vers  
sont fort bons.

ALC. Pour les trouver ainsi vous avez vos  
raisons ;

Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir  
d'autres, 170

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

OR. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALC. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi,  
je ne l'ai pas.

OR. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en  
partage ?

ALC. Si je l'ouïs vos vers, j'en aurois davantage.

OR. Je me passerai bien que vous les approu-  
viez.

ALC. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous  
en passiez.

OR. Je voudrois bien, pour voir, que, de votre  
manière,

Vous en composassiez sur la même matière.

ALC. J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi  
méchants ; 180

Mais je me garderois de les montrer aux gens.

OR. Vous me parlez bien ferme, et cette  
suffisance...

ALC. Autre part que chez moi cherchez qui  
vous encense.

OR. Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un  
peu moins haut.

ALC. Ma foi ! mon grand Monsieur, je le  
prends comme il faut.

PHIL. *se mettant entre-deux.* Eh ! Messieurs,  
c'en est trop : laissez cela, de grâce.

OR. Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la  
place.

Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALC. Et moi, je suis, Monsieur, votre humble  
serviteur.

## SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHIL. Hé bien ! vous le voyez : pour être trop  
sincère,

Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;

Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALC. Ne me parlez pas.

PHIL. Mais...

ALC. Plus de société.

PHIL. C'est trop...

ALC. Laissez-moi là.

PHIL. Si je...

ALC. Point de langage.

PHIL. Mais quoi... ?

ALC. Je n'entends rien.

PHIL. Mais...

ALC. Encore ?

PHIL. On outrage...

ALC. Ah, parbleu ! c'en est trop ; ne suivez  
point mes pas.

PHIL. Vous vous moquez de moi ; je ne vous  
quitte pas.

## ACTE II

## SCÈNE I

ALCESTE, CÉLINÈNE.

ALC. Madame, voulez-vous que je vous parle  
net ?

De vos façons d'agir je suis mal satisfait  
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'as-  
semble,

Et je sens qu'il faudra que nous rompons en-  
semble.

Où, je vous tromperois de parler autrement ;  
Tôt ou tard nous rompons indubitablement ;  
Et je vous promettrai mille fois le contraire,  
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉL. C'est pour me quereller donc, à ce que  
je voi,

Que vous avez voulu me ramener chez moi ? 10

ALC. Je ne querelle point ; mais votre humeur,  
Madame,

Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre  
âme :

Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,  
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉL. Des amants que je fais me rendez-vous  
coupable ?

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?  
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,  
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALC. Non, ce n'est pas, Madame, un bâton  
qu'il faut prendre,

Mais un cœur à leurs vœux moins facile et  
moins tendre. 20

Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;  
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos  
yeux ;

Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes  
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.

Le trop riant espoir que vous leur présentez  
Attache autour de vous leurs assiduités ;  
Et votre complaisance un peu moins étendue  
De tant de soupirants chasseroit la cohue.

Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort  
Votre Clitandre a l'honneur de vous plaire si fort ? 30

Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime  
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?  
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt  
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le  
voit ?

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,  
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font  
aimer ?

L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?  
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave

Qu'il a gagné votre âme en faisant votre es-  
clave ? 40

Où sa façon de rire et son ton de fausset  
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

CÉL. Qu'injustement de lui vous prenez de  
l'ombrage !

Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,  
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,  
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALC. Perdez votre procès, Madame, avec con-  
stance,

Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉL. Mais de tout l'univers vous devenez  
jaloux.

ALC. C'est que tout l'univers est bien reçu  
de vous. 50

CÉL. C'est ce qui doit rassoir votre âme  
effarouchée,

Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;  
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,

Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALC. Mais moi, que vous blâmez de trop de  
jalousie,

Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous  
prie ?

CÉL. Le bonheur de savoir que vous êtes  
aimé.

ALC. Et quel lieu de le croire à mon cœur  
enflammé ?

CÉL. Je pense qu'ayant pris le soin de vous  
le dire,

Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire. 60

ALC. Mais qui m'assurera que, dans le même  
instant,

Vous n'en disiez peut-être aux autres tout au-  
tant ?

CÉL. Certes, pour un amant, la fleuriste est  
mignonne,

Et vous me traitez là de gentille personne.

Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,

De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,

Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-  
même :

Soyez content.

ALC. Morbleu ! faut-il que je vous aime ?  
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,

Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur ! 70

Je ne le cède pas, je fais tout mon possible

A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;

Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait  
jusqu'ici,

Et c'est pour mes péchés que je vous aime aimé.

CÉL. Il est vrai, votre ardeur est pour moi  
sans seconde.

ALC. Oui, je puis là-dessus défier tout le  
monde.

Mon amour ne se peut concevoir, et jamais

Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉL. En effet, la méthode en est toute nou-  
velle,

Car vous aimez les gens pour leur faire que-  
relle ; 80

Ce n'est qu'en mots flâneux qu'éclate votre ardeur,

Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALC. Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.

A tous nos démolés coupons chemin, de grâce,  
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

## SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCÈSTE, BASQUE.

CÉL. Qu'est-ce?

BASQUE. Acaste est là-bas.

CÉL. Hé bien! faites monter.

ALC. Quoi? l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?

A recevoir le monde on vous voit toujours prête?  
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,  
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉL. Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALC. Vous avez des regards qui ne sauroient me plaire.

CÉL. C'est un homme à jamais ne me le pardonner,

S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALC. Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...?

CÉL. Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;

Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,

Ont gagné dans la cour de parler hautement.

Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;  
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;

Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,

On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALC. Enfin, quel qu'il en soit, et sur quel qu'on se fonde,

Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;

Et les précautions de votre jugement...

## SCÈNE III

BASQUE, ALCÈSTE, CÉLIMÈNE.

BASQUE. Voici Clitandre encor, Madame.

ALC. Il témoigne s'en vouloir aller. Justement.

CÉL. Où courez-vous?

ALC. Je sors.

CÉL. Demeurez.

ALC. Pourquoi faire?

CÉL. Demeurez.

ALC. Je ne puis.

CÉL. Je le veux.

ALC. Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,

Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.

CÉL. Je le veux, je le veux.

ALC. Non, il m'est impossible.

CÉL. Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

## SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCÈSTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉL. Voici les deux marquis qui montent avec nous:

Vous l'est-on venu dire?

CÉL. Oui. Des sièges pour tous.

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALC. Non; mais je veux, Madame,

Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉL. Taisez-vous.

ALC. Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉL. Vous perdez le sens.

ALC. Point. Vous vous déclarez.

CÉL. Ah!

ALC. Vous prendrez parti.

CÉL. Vous vous moquez, je pense.

ALC. Non; mais vous choisirez: c'est trop de patience.

CLIT. Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,

Madame, a bien paru ridicule achevé.

N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,

D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉL. Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;

Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;

Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,  
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

Ac. Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,

Je viens d'en essayer un des plus fatigants :  
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaît,  
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma  
chaise. 20

CÉL. C'est un parleur étrange, et qui trouve  
toujours

L'art de ne vous rien dire avec de grands  
discours ;

Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais  
goutte,

Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on  
écoute.

ÉL., à Philinte. Ce début n'est pas mal ; et  
contre le prochain

La conversation prend un assez bon train.

CLR. Timante encor, Madame, est un bon  
caractère.

CÉL. C'est de la tête aux pieds un homme  
tout mystère,

Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,  
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé. 30

Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;  
A force de façons, il assomme le monde ;

Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entre-  
tien,

Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;  
De la moindre vètille il fait une merveille,

Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.  
Ac. Et Géralde, Madame ?

CÉL. O l'ennuyeux conteur !  
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur ;

Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,  
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse. 40

La qualité l'entête ; et tous ses entretiens  
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de  
chiens ;

Il tuteye en parlant ceux du plus haut étage,  
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLR. On dit qu'avec Bélise il est du dernier  
bien.

CÉL. Le pauvre esprit de femme, et le sec  
entretien !

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :  
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,

Et la stérilité de son expression  
Fait mourir à tous coups la conversation. 50

En vain, pour attaquer son stupide silence,  
De tous les lieux communs vous prenez l'assis-  
tance :

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud  
Sont des fonds qu'avec elle on épulse bientôt.

Cependant sa visite, assez insupportable,  
Traîne en une longueur encore épouvantable

Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois.  
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

Ac. Que vous semble d'Adraste ?  
CÉL. Ah ! quel orgueil  
extrême !

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même. 60  
Son mérite jamais n'est content de la cour :

Contre elle il fait métier de pester chaque jour,  
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,

Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.  
CLR. Mais le jeune Cléon, chez qui vont  
aujourd'hui

Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?  
CÉL. Que de son cuisinier il s'est fait un  
mérite,

Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.  
ÉL. Il prend soin d'y servir des mets fort  
délicats.

CÉL. Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y  
servît pas : 70

C'est un fort méchant plat que sa sottise per-  
sonne,

Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il  
donne.

PHIL. On fait assez de cas de son oncle  
Damis :

Qu'en dites-vous, Madame ?  
CÉL. Il est de mes amis.

PHIL. Je le trouve honnête homme, et d'un  
air assez sage.

CÉL. Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit,  
dont j'enrage ;

Il est guindé sans cesse ; et dans tous ses propos,  
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.

Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,  
Rien ne touche son goût, tant il est difficile ; 80

Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,

Que c'est être savant que trouver à redire,  
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de  
rire

Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du  
temps,

Il se met au-dessus de tous les autres gens ;  
Aux conversations même il trouve à reprendre :

Ce sont propos trop bas pour y daigner des-  
cendre ;

Et les deux bras croisés, du haut de son esprit  
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit. 90

Ac. Dieu me damne, voilà son portrait vérit-  
able.

CLR. Pour bien peindre les gens vous êtes  
admirable.



ALC. Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;

Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :  
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,  
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa ren-  
contre,

Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur  
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLR. Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce  
qu'on dit vous blesse,

Il faut que le reproche à Madame s'adresse. 100  
ALC. Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris  
complaisants

Tirent de son esprit tous ces traits médisants.  
Son humeur satirique est sans cesse nourrie  
Par le coupable encens de votre flatterie ;  
Son cœur à rallier trouveroit moins d'appas,  
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.  
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se  
prendre

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHIL. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt  
si grand,

Vous qui condamneriez ce qu'en eux on re-  
prend ? 110

CÉL. Et ne faut-il pas bien que Monsieur  
contredise ?

A la commune voix veut-on qu'il se réduise,  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui  
plaire ;

Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penseroit paroître un homme du commun,  
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de  
charmes,

Qu'il prend contre lui-même assez souvent les  
armes ; 120

Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALC. Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est  
tout dire,

Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHIL. Mais il est véritable aussi que votre  
esprit

Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,  
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,  
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALC. C'est que jamais, morbleu ! les hommes  
n'ont raison,

Que le chagrin contre eux est toujours de  
saison, 130

Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,  
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉL. Mais...

ALC. Non, Madame, non : quand j'en  
devrois mourir,

Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;  
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme  
Ce grand attachement aux défauts qu'on y  
blâme.

CLR. Pour moi, je ne sais pas, mais j'avoueraï  
tout haut

Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

AC. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est  
pourvue ;

Mais les défauts qu'elle a ne frappent point  
ma vue. 140

ALC. Ils frappent tous la mienne ; et loin de  
m'en cacher,

Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.  
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le  
flatte ;

A ne rien pardonner le pur amour éclate ;  
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants  
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,  
Et dont, à tous propos, les molles complaisances  
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉL. Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent  
les cœurs,

On doit, pour bien aimer, renoncer aux dou-  
ceurs, 150

Et du parfait amour mettre l'honneur suprême  
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉL. L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à  
ces lois,

Et l'on voit les amants vanter toujours leur  
choix ;

Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,  
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :

Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et savent y donner de favorables noms.

La pâle est aux jasmins en blancheur com-  
parable ;

La noire à faire psur, une brune alorable ; 160  
La maigre a de la taille et de la liberté ;

La grasse est dans son port pleine de majesté ;  
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,

Est mise sous le nom de beauté négligée ;  
La géante paroît une déesse aux yeux ;

La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;  
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;

La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;  
La trop grande parieuse est d'agréable humeur ;

Et la muette garde une honnête pudeur. 170

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALC. Et moi, je soutiens, moi...

CÉL. Brisons là ce discours,

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi? vous vous en allez, Messieurs?

CLÉ. et ALC. Non pas, Madame.

ALC. La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis

Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

AC. A moins de voir Madame en être importunée,

Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée. 180

CLÉ. Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,

Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉL. C'est pour rire, je crois.

ALC. Non, en aucune sorte:

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

### SCÈNE V

*BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDE.*

BASQUE. Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler,

Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALC. Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE. Il porte une jaquette à grand'haut-ques plissées,

Avec du dor dessus.

CÉL. Allez voir ce que c'est,

Où bien faites-le entrer.

ALC. Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?

Venez, Monsieur.

### SCÈNE VI

*GARDE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDE.*

GARDE. Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALC. Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

GARDE. Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,

Vous mandent de venir les trouver promptement,

Monsieur.

ALC. Qui? moi, Monsieur?

GARDE. Vous-même.

ALC. Et pourquoi faire?

PHIL. C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉL. Comment?

PHIL. Oronte et lui se sont tantôt bravés Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés; Et l'on veut adoucir la chose en sa naissance.

ALC. Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance. 10

PHIL. Mais il faut suivre l'ordre: allons, disposez-vous...

ALC. Quel accommodement veut-on faire entre nous?

La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle A trouver bons les vers qui font notre querelle? Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit, Je les trouve méchants.

PHIL. Mais, d'un plus doux esprit...

ALC. Je n'en démordrai point: les vers sont exécrables.

PHIL. Vous devez faire voir des sentiments traitables.

Allons, venez.

ALC. J'irai; mais rien n'aura pouvoir

De me faire dédire.

PHIL. Allons vous faire voir. 20

ALC. Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne

De trouver bons les vers dont on se met en peine. Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(*A Clitandre et Acaste, qui rient.*)

Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyais pas être

Si plaisant que je suis.

CÉL. Allez vite parotire

Où vous devez.

ALC. J'y vais, Madame, et sur mes pas Je reviens en ce lieu, pour valider nos débats.

## ACTE III

## SCÈNE I

CLITANDRE, ACASTE.

CLIT. Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite :

Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.  
En bonne foi, crois-tu, sans t'élourer les yeux,  
Avoir de grands sujets de paroître joyeux ?

AC. Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,

Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.  
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;  
Et je crois, par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en  
passe. 10

Pour le cœur, dont sur tout nous devons faire cas,  
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas,  
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire  
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.

Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût  
A juger sans étude et raisonner de tout,  
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
Figure de savant sur les bancs du théâtre,

Y décider en chef, et faire du fracas  
A tous les beaux endroits qui méritent des has. 20  
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,  
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.

Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,  
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.  
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse  
être,

Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du  
maître.

Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi  
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLIT. Oui ; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,

Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ? 30

AC. Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille ni  
d'humeur

A pouvoir d'une belle essayer la froideur.  
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,

A brûler constamment pour des beautés sévères,  
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,  
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,  
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,

D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.  
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas  
faits

Pour aimer à crédit, et faire tous les frais. 40  
Quelque rare que soit le mérite des belles,  
Je pense, Dieu merci ! qu'on vaut son prix comme  
elles

Que pour se faire honneur d'un cœur comme le  
mien,

Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,  
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes  
balances,

Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLIT. Tu penses donc, Marquis, être fort bien  
ici ?

AC. J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser  
ainsi.

CLIT. Crois-moi, détache-toi de cette erreur  
extrême :

Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même. 50

AC. Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en  
effet.

CLIT. Mais qui te fait juger ton bonheur si  
parfait ?

AC. Je me flatte.

CLIT. Sur quoi fonder tes conjectures ?

AC. Je m'aveugle.

CLIT. En as-tu des preuves qui  
soient sûres ?

AC. Je m'abuse, te dis-je.

CLIT. Est-ce que de ses vœux  
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

AC. Non, je suis maltraité.

CLIT. Réponds-moi, je te prie.

AC. Je n'ai que des rebuts.

CLIT. Laissons la raillerie,  
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

AC. Je suis le misérable, et toi le fortuné : 60  
On a pour ma personne une aversion grande,

Et quelqu'un de ces jours il faut que je me  
pende.

CLIT. O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster  
nos vœux,

Que nous tombions d'accord d'une chose tous  
deux ?

Que qui pourra montrer une marque certaine  
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,  
Et le délivrera d'un rival assidu ?

AC. Ah, parbleu ! tu me plais avec un tel  
langage,

Et du bon de mon cœur à cela je m'engage. 70  
Mais, chut !

## SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉL. Encore ici ?

CLIT. L'amour retient nos pas.

CÉL. Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas :  
Savez-vous qui c'est ?

CLIT. Non.

## SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQUE. Arsinoé, Madame,  
Monte ici pour vous voir.

CÉL. Que me veut cette femme ?

BASQUE. Étant là-bas est à l'entretenir.

CÉL. De quoi s'avise-t-elle et qui la fait venir ?

AC. Pour prude consommée en tous lieux  
elle passe,

Et l'ardeur de son zèle...

CÉL. Oui, oui, franche grimace :  
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins  
tentent tout

Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.

Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie

Les amants déclarés dont une autre est suivie ; 10

Et son triste mérite, abandonné de tous,

Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;

Et pour sauver l'honneur de ses foibles appas,

Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.

Cependant un amant plairait fort à la dame,

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.

Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits, 20

Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;

Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,

En tous endroits, sous main, contre moi se

détache.

Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré,

Elle est impertinente au suprême degré.

Et...

## SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

CÉL. Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous  
amène ?

Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARS. Je viens pour quelque avis que j'ai cru  
vous devoir.CÉL. Ah, mon Dieu ! que je suis contente de  
vous voir !ARS. Leur départ ne pouvoit plus à propos  
se faire.

CÉL. Voulons-nous nous asseoir ?

ARS. Il n'est pas nécessaire,

Madame. L'amitié doit surtout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;

Et comme il n'en est point de plus grande im-  
portance

Que celles de l'honneur et de la bienséance, 10

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témolner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,

Où sur vous du discours on tourna la matière ;

Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous soufrez visite,

Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite

Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit  
fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu. 20

Vous pouvez bien penser quel parti je sus

prendre :

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,

Je vous excusai fort sur votre intention,

Et voulus de votre âme être la caution.

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie

Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;

Et je me vis contrainte à demeurer d'accord

Que l'air dont vous viviez vous faisoit un peu tort,

Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,

Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en  
fusse, 30

Et que, si vous vouliez, tous vos déportements

Pourroient moins donner prise aux mauvais

jugements.

Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blemée :

Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !

Mais aux ombres du crime on prête aisément  
foi,

Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable,

Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,

Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets

D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts. 40

CÉL. Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous  
rendre :

Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,

J'en prétends reconnaître, à l'instant, la faveur,

Par un avis aussi qui touche votre honneur ;

Et comme je vous vois vous montrer mon amie  
En m'apprenant les bruits que de moi l'on  
publie,

Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,  
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.  
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,  
Je trouvais quelques gens d'un très-rare mérite, 50  
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit  
bien,

Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.  
Là, votre prudence et vos éclats de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :  
Cette affectation d'un grave extérieur,  
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence  
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,  
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous, 60  
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures  
Sur des choses qui sont innocentes et pures,  
Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.  
A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,  
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?  
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;  
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.  
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand 70  
zèle ;

Mais elle met du blanc et veut paroître belle. 70  
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;  
Mais elle a de l'amour pour les réalités.  
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,  
Et leur assurai fort que c'étoit médisance ;  
Mais tous les sentiments combattirent le mien ;  
Et leur conclusion fut que vous feriez bien  
De prendre moins de soin des actions des autres,  
Et de vous mettre un peu plus en peine des 80  
vôtres ;

Qu'on doit se regarder soi-même un fort long  
temps,

Avant que de songer à condamner les gens ; 80  
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;  
Et qu'encore vaut-il mieux s'en remettre, au  
besoin,

A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.  
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARS. A quoi qu'en reprenant on soit assu-  
jeté,

Je ne m'attendois pas à cette répartie, 90

Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'ai-  
greur,

Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CLÉ. Au contraire, Madame ; et si l'on étoit  
sage,

Ces avis mutuels seroient mis en usage :

On détruiroit par là, traitant de bonné foi,

Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.

Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle

Nous ne continuons cet office fidèle,

Et ne prenions grand soin de nous dire, entre  
nous,

Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de  
vous. 100

ARS. Ah ! Madame, de vous je ne puis rien  
entendre :

C'est en moi que l'on peut trouver fort à re-  
prendre.

CLÉ. Madame, on peut, je crois, louer et  
blâmer tout,

Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.

Il est une saison pour la galanterie ;

Il en est une aussi propre à la prudence.

On peut, par politique, en prendre le parti,

Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :

Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.

Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces : 110

L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,

Madame, comme on sait, d'être prude à vingt  
ans.

ARS. Certes, vous vous targuez d'un bien  
foible avantage,

Et vous faites sonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourroit avoir

N'est pas un si grand cas pour s'en tant pré-  
valoir ;

Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'empoite,

Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CLÉ. Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi  
pourquoi

On vous voit, en tous lieux, vous déchaîner sur  
moi. 120

Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moi vous  
prendre ?

Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous  
rendre ?

Si ma personne aux gens inspire de l'amour,

Et si l'on continue à m'offrir chaque jour

Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on  
m'ôte,

Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute :  
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas

Que pour les attirer vous n'ayez des appas.

ARS. Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette  
en peine  
De ce nombre d'amants dont vous faites la  
vaine, 130

Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger  
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager ?  
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,  
Que votre seul mérite attire cette foule ?  
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête  
amour,  
Et que pour vos vertus ils vous font tous la  
cour ?

On ne s'avengle point par de vaines défaites,  
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont  
fautes

A pouvoir inspirer de tendres sentiments,  
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'a-  
mants ; 140

Et de là nous pouvons tirer des conséquences,  
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de  
grandes avances,

Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre  
soulpirant,

Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous  
rend.

Ne vous enfliez donc point d'une si grande gloire  
Pour les petits brillants d'une foible victoire ;  
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,  
De traiter pour cela les gens de haut en bas.  
Si nos yeux envoient les conquêtes de vôtres,  
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres, 150  
Ne se point ménager, et vous faire bien voir  
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉL. Ayez-en donc, Madams, et voyons cette  
affaire :

Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;  
Et sans ...

ARS. Brisons, Madame, un pareil entre-  
tien :

Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien ;  
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,  
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉL. Autan. qu'il vous plaira vous pouvez  
arrêter,

Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter ; 160  
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,  
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;  
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,  
Remplira mieux ma place à vous entretenir.  
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,  
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.  
Soyez avec Madame : elle aura la bonté  
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOE.

ARS. Vous voyez, elle veut que je vous entre-  
tienne,  
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;  
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir  
rien  
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entre-  
tien.

En vérité, les gens d'un mérite sublime  
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;  
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets  
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts  
Je voudrois que la cour, par un regard propice,  
A ce que vous valez rendit plus de justice : 10  
Vous avez à vous plaindre, et je suis en cour-  
roux,

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien  
pour vous.

ALC. Moi, Madame ! Et sur quoi pourrois-je  
en rien prétendre ?

Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?  
Qu'al-je fait, s'il vous plaist, de si brillant de soi,  
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien  
pour moi ?

ARS. Tous ceux sur qui la cour jette des  
yeux propices,

N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.  
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir ;

Et le mérite enfin que vous nous faites voir 20  
Devroit ...

ALC. Mon Dieu ! laissons mon mérite, de  
grâce ;

De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?  
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient  
grands

D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARS. Un mérite éclatant se déterre lui-même :  
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas  
extrême

Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons  
endroits

Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand  
poids.

ALC. Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout  
le monde,

Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde : 30  
Tout est d'un grand mérite également doué,  
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;

D'éloges on regorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette.

ARS. Pour moi, je voudrais bien que, pour  
vous montrer mieux,

Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.  
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les  
mines,

On peut pour vous servir remuer des machines,  
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour  
vous,

Qui vous feront à tout un chemin assez doux. 40

ALC. Et que voudriez-vous, Madame, que j'y  
fisse ?

L'humeur dont je me sens veut que je m'en  
bannisse.

Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le  
jour,

Une âme compatible avec l'air de la cour ;  
Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
Pour y bien réussir et faire mes affaires.

Être franc et sincère est mon plus grand talent ;  
Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;

Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense  
Doit faire en ce pays fort peu de résidence. 50

Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,  
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;

Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,  
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :

On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,  
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,

A donner de l'encens à Madame une telle,  
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARS. Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre  
de cour ;

Mais il faut que mon cœur vous plaigne en  
votre amour ; 60

Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,  
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.

Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus  
doux,

Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALC. Mais, en disant cela, songez-vous, je vous  
prie,

Que cette personne est, Madame, votre amie ?

ARS. Oui ; mais ma conscience est blessée en  
effet

De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous  
fait ;

L'état où je vous vois afflige trop mon âme,  
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme. 70

ALC. C'est me montrer, Madame, un tendre  
mouvement,

Et de pareils avis obligent un amant !

ARS. Oui, toute mon amie, elle est et je la  
nomme

Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme ;  
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALC. Cela se peut, Madame : on ne voit pas  
les cœurs ;

Mais votre charité se seroit bien passée  
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARS. Si vous ne voulez pas être déabusé,  
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé. 80

ALC. Non ; mais sur ce sujet quel que l'on  
nous expose,

Les doutes sont fâcheux plus que toute autre  
chose ;

Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fit savoir  
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARS. Hé bien ! c'est assez dit ; et sur cette  
matière

Vous allez recevoir une pleine lumière.  
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent  
foi :

Donner-moi seulement la main jusque chez  
moi ;

Là je vous ferai voir une preuve fidèle  
De l'infidélité du cœur de votre belle ; 90

Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,  
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

## ACTE IV

### SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHIL. Non, l'on n'a point vu d'âme à manier  
si dure,

Ni d'accommodement plus pénible à conclure :  
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,

Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;  
Et jamais différend si bizarre, je pense,

N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.  
'Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,

Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.  
De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?

Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ? 10  
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?

On peut être honnête homme et faire mal des  
vers :

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces  
matières ;

Je le tiens galant homme en toutes les manières,

Homme de qualité, de mérite et de cœur,  
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant  
auteur.

Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,  
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;  
Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur ;  
Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le  
bonheur, 20

On ne doit de rimer avoir aucune envie,  
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.  
Enfin toute la grâce et l'accommodement  
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,  
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :  
'Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,  
Et pour l'amour de vous, je voudrais, de bon  
cœur,  
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur.'

Et dans une embrassade, on leur a, pour con-  
clure,

Fait vite envelopper toute la procédure. 30

ÉL. Dans ses façons d'agir, il est fort singu-  
lier ;

Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,  
Et la sincérité dont son âme se pique  
A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque.  
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,  
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHIL. Pour moi, plus je le vois, plus surtout  
je m'étonne

De cette passion où son cœur s'abandonne :  
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,  
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ; 40  
Et je sais moins encor comment votre cousine  
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉL. Cela fait assez voir que l'amour, dans les  
cœurs,

N'est pas toujours produit par un rapport d'hu-  
meurs ;

Et toutes ces raisons de douces sympathies  
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHIL. Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux  
choses qu'on peut voir ?

ÉL. C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de  
savoir.

Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle  
l'aime ?

Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr  
lui-même ; 50

Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,  
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHIL. Je crois que notre ami, près de cette  
cousine,

Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;

Et s'il avoit mon cœur, à dire vérité,  
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,  
Et par un choix plus juste, on le verroit,  
Madame,

Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉL. Pour moi, je n'en fais point de façons, et  
je croi

Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne  
foi : 60

Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;

Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse ;

Et si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,

Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.

Mais si dans un tel choix, comme tout se peut  
faire,

Son amour éprouvoit quelque destin contraire,  
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,

Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux ;

Et le refus souffert, en pareille occurrence,

Ne m'y feroit trouver aucune répugnance. 70

PHIL. Et moi, de mon côté, je ne m'oppose  
pas,

Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas ;  
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire

De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.

Mais si, par un hymen qui les joindroit eux  
deux,

Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,

Tous les miens tenteroient la faveur éclatante

Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :

Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,

Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber. 80

ÉL. Vous vous divertissez, Philinte.

PHIL. Non, Madame,

Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.

J'attends l'occasion de m'offrir hautement,

Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

## SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALC. Ah ! faites-moi raison. Madame, d'une  
offense

Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉL. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous  
puisse émuovoir ?

ALC. J'ai ce que sans mourir je ne puis con-  
cevoir ;

Et le déchaînement de toute la nature

Ne m'accableroit pas comme cette aventure.



C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉL. Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALC. O juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de grâces

Les vices odieux des âmes les plus basses ? 10

ÉL. Mais encor qui vous peut... ?

ALC. Ah ! tout est ruiné ;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :

Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle ?

Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉL. Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

PHIL. Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALC. Ah, morbleu ! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.

C'est de sa trahison n'être que trop certain,  
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main. 20  
Où, Madame, une lettre écrite pour Oronte  
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte :  
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,  
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHIL. Une lettre peut bien tromper par l'apparence,

Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALC. Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,

Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉL. Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALC. Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ; 30

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui

Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.  
Vengez-moi d'une ingratitude et perfide parente,  
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;  
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉL. Moi, vous venger ! Comment ?

ALC. En recevant mon cœur.

Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :  
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ;  
Et je la veux punir par les sincères vœux,  
Par le profond amour, les soins respectueux. 40  
Les devoirs empressés et l'assidu service  
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉL. Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,

Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;  
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,

Et vous pourriez quitter ce désir de vengeance.  
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,  
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :

On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,

Une coupable aimée est bientôt innocente ; 50

Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,  
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALC. Non, non, Madame, non : l'offense est trop mortelle,

Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;  
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,

Et je me punirois de l'estimer jamais.  
La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;

Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,  
Pleinement la confondre, et vous porter après  
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits. 60

## SCÈNE III

## CÉLIMÈNE, ALCÈSTE.

ALC. O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉL. Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?

Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,  
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALC. Que toutes les horreurs dont une âme est capable

A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;  
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux

N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.  
CÉL. Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALC. Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire : 10

Rougisiez bien plutôt, vous en avez raison ;  
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme :  
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;  
Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvoit odieux,

Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;

Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,

Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.

Mais ne présumez pas que, sans être vengé,

Je souffre le dépit de me voir outragé. 20

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,

Que l'amour veut partout naître sans dépendance,

Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,

Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,

Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;

Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,

Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.

Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie, 30

Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,

Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;

Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage :

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,

Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés,

Je cède aux mouvemens d'une juste colère,

Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉL. D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ? 40

ALC. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue

J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,

Et que j'ai cru trouver quelque sincérité

Dans les traitres appas dont je fus enchanté.

CÉL. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALC. Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !

Mais pour le mettre à bout, j'ai des moyens tous prêts :

Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits ;

Ce billet découvert suffit pour vous confondre

Et contre ce témoin on n'a rien à répondre. 50

CÉL. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

ALC. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

CÉL. Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALC. Quoi ? vous joignez ici l'audace à l'artifice ?

Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing ?

CÉL. Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

ALC. Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse

Du crime dont vers moi son style vous accuse ?

CÉL. Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALC. Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant ? 60

Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

CÉL. Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALC. Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre : Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?

En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

CÉL. Mais si c'est une femme à qui va ce billet,

En quoi vous blesse-t-il ? et qu'a-t-il de coupable ?

ALC. Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable. 70

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,

Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.

Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?

Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?

Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,

Vous voulez soutenir un mensonge si clair, Et comment vous pourrez tourner pour une femme

Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?

Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,

Ce que je m'en vais lire . . .

CÉL. Il ne me plaît pas, moi. 80

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,

Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALC. Non, non : sans s'emporter, prenez un peu souci

De me justifier les termes que voici.

CÉL. Non, je n'en veux rien faire ; et dans cette occurrence,

Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALC. De grâce, montrez-moi, je serai satisfait, Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉL. Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie ;

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ; 90

J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,  
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.  
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,  
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALC. Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?

Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?

Quoi ? d'un juste courroux je suis ému contre elle,

C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle !

On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,  
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;  
Et cependant mon cœur est encore assez lâche  
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,  
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris  
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !  
Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,  
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,  
Et ménager pour vous l'excès prodigieux  
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !  
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,

Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable ; 110

Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent :

A vous prêter les mains ma tendresse consent ;

Efforcez-vous ici de paraître fidèle,

Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉL. Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux,

Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre

A descendre pour vous aux bassesses de feindre,  
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,  
Je ne le dirois pas avec sincérité. 120

Quoi ? de mes sentiments l'obligeante assurance  
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?

Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?

N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?  
Et puisque notre cœur fait un effort extrême

Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,  
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,

S'oppose fortement à de pareils aveux,  
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle

Doit-il impunément douter de cet oracle ? 130

Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas

A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?

Allez, de tels soupçons méritent ma colère,  
Et vous ne valez pas que l'on vous considère :  
Je suis sot, et veux mal à ma simplicité  
De conserver encore pour vous quelque bonté ;  
Je devrois autre part attacher mon estime,  
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALC. Ah ! traîtresse, mon folie est étrange pour vous !

Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ; 140

Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :  
A votre foi mon âme est toute abandonnée ;  
Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre cœur,  
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉL. Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALC. Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;

Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,  
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.

Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,

Que vous fussiez réduite en un sort misérable, 150

Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,  
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,

Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice  
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,

Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,  
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉL. C'est me vouloir du bien d'une étrange

manière !

Me préserve le Ciel que vous ayez matière . . . !

Voici Monsieur Du Bois, plaisamment figuré.

## SCÈNE IV

DU BOIS, CELIMÈNE, ALCESTE.

ALC. Que veut cet équipage, et cet air effaré ?  
Qu'as-tu ?

Du B. Monsieur . . .

ALC. Hé bien ?

Du B. Voici bien des mystères.

ALC. Qu'est-ce ?

Du B. Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALC. Quoi ?

Du B. Parlerai-je haut ?

ALC. Oui, parle, et promptement.

Du B. N'est-il point là quelqu'un . . . ?

ALC. Ah ! que d'amusement !  
 Veux-tu parler ?  
 Du B. Monsieur, il faut faire retraite.  
 ALC. Comment ?  
 Du B. Il faut d'ici déloger sans trompette.  
 ALC. Et pourquoi ?  
 Du B. Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.  
 ALC. La cause ?  
 Du B. Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.  
 ALC. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ? 10  
 Du B. Par la raison, Monsieur, qu'il faut piler bagage.  
 ALC. Ah ! je te casserai la tête assurément, si tu ne veux, m'araud, t'expliquer autrement.  
 Du B. Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine  
 Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine, Un papier griffonné d'une telle façon, Qu'il faudroit, pour le lire, être pis que démon. C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute ; Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.  
 ALC. Hé bien ? quoi ? ce papier, qu'a-t-il à démêler, 20  
 Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?  
 Du B. C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,  
 Un homme qui souvent vous vient rendre visite Est venu vous chercher avec empressement, Et ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement, Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle, De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?  
 ALC. Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.  
 Du B. C'est un de vos amis enfin, cela suffit. Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse, 30 Et que d'être arrêté le sort vous y menace.  
 ALC. Mais quoi ? n'a-t-il voulu te rien spécifier ?  
 Du B. Non : il m'a demandé de l'encre et du papier, Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense, Du fond de ce mystère avoir la connoissance.  
 ALC. Donne-le donc.  
 CkL. Que peut envelopper ceci ?  
 ALC. Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.  
 Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?  
 Du B. *Après l'avoir longtemps cherché.* Ma foi ! je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALC. Je ne sais qui me tient...  
 CkL. Ne vous emportez pas, 40 Et courez démêler un pareil embarras.  
 ALC. Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,  
 Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;  
 Mais pour en triompher, souffrez à mon amour De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

## ACTE V

## SCÈNE I

ALCESTE, PHILINTE.

ALC. La résolution en est prise, vous dis-je.  
 PHIL. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige... ?  
 ALC. Non : vous avez beau faire et beau me raisonner,  
 Rien de ce que je dis ne me peut détourner : Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,  
 Et je veux me tirer du commerce des hommes. Quoi ? contre ma partie on voit tout à la fois L'honneur, la probité, la pudeur, et les lois ; On publie en tous lieux l'équité de ma cause ; Sur la foi de mon droit mon âme se repose : 10 Cependant je me vois trompé par le succès ; J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès ! Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire, Est sorti triomphant d'une fausseté noire ! Toute la bonne foi cède à sa trahison ! Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison : Le poids de sa grimace, où brille l'artifice, Renverse le bon droit, et tourne la justice ! Il fait par un arrêt couronner son forfait ! Et non content encor du tort que l'on me fait, 20 Il court parmi le monde un livre abominable, Et de qui la lecture est même condamnable, Un livre à mériter la dernière rigueur, Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur ! Et là-dessus, on voit Oronte qui murmure, Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture ! Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,  
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc, Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,  
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ; 30 Et parce que j'en use avec honnêteté, Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,

Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !  
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !  
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,  
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !  
 Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !  
 C'est à ces actions que la gloire les porte !

Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,  
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez  
 eux !

Alors, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous  
 forge :

Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.  
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais  
 loupes,

Traitez, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHIL. Je trouve un peu bien prompt le dessein  
 où vous êtes,

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le  
 faites :

Ce que votre partie ose vous imputer  
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;  
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,  
 Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire. 50

ALC. Lui ? De semblables tours il ne craint  
 point l'éclat ;

Il a permission d'être franc scélérat ;  
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,  
 On l'en verra demain en meilleure posture.

PHIL. Enfin il est constant qu'on n'a point  
 trop donné

Au bruit que contre vous sa malice a tourné :  
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;  
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous  
 plaindre,

Il vous est en justice aisé d'y revenir,  
 Et contre cet arrêt . . .

ALC. Non : je veux m'y tenir. 60  
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,  
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :  
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,  
 Et je veux qu'il demeure à la postérité  
 Comme une marque insigne, un fameux té-  
 moignage

De la méchanceté des hommes de notre âge.  
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra  
 coûter ;

Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de  
 pester

Contre l'iniquité de la nature humaine,  
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine. 70

PHIL. Mais enfin . . .

ALC. Mais enfin, vos soins sont superflus :  
 Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?

Aurez-vous bien le front de me vouloir en face  
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHIL. Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il  
 vous plaît :

Tout marche par cabale et par pur intérêt ;  
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'em-  
 porte,

Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.  
 Mais est-ce une raison que l'on peu d'équité

Pour vouloir se tirer de leur société ? 80

Tous ces défauts humains nous donnent dans  
 la vie

Des moyens d'exercer notre philosophie :

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;

Et si de probité tout étoit revêtu,

Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,

La plupart des vertus nous seroient inutiles,

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui  
 Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui ;

Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde . . .

ALC. Je sals que vous parlez, Monsieur, le  
 mieux du monde ; 90

En beaux raisonnements vous abondez toujours ;  
 Mais vous perdez le temps et tous vos beaux  
 discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire :

Je n'ai point sur ma langue un assez grand  
 empire ;

De ce que je dirois je ne répondrais pas,

Et je me jetterois cent choses sur les bras.

Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène :

Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;

Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,

Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi. 100

PHIL. Montons chez Éliante, attendant sa  
 venue.

ALC. Non : de trop de souci je me sens l'âme  
 émue.

Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin

Dans ce petit coin sombre, avec mon noir  
 chagrin.

PHIL. C'est une compagnie étrange pour  
 attendre,

Et je vais obliger Éliante à descendre.

## SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCÈSTE.

OR. Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds  
 si doux,

Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.

Il me faut de votre âme une pleine assurance :  
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.  
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,  
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;  
Et la preuve, après tout, que je vous en de-  
mande,

C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous pré-  
tende,

De le sacrifier, Madame, à mon amour,  
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour. 10

CÉL. Mais quel sujet si grand contre lui vous  
irrite,

Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

OR. Madame, il ne faut point ces éclaircis-  
sements ;

Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.  
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou  
l'autre :

Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALC., sortant du coin où il s'étoit retiré.

Où, Monsieur à raison : Madame, il faut choisir,  
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.

Pareille ardeur me presse, et même soin m'a-  
mène ;

Mon amour veut du vôtre une marque cer-  
taine, 20

Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,  
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

OR. Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme  
importune

Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALC. Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou  
non jaloux,

Partager de son cœur rien du tout avec vous.

OR. Si votre amour au mien lui semble pré-  
férable...

ALC. Si du moindre penchant elle est pour  
vous capable...

OR. Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALC. Je jure hautement de ne la voir  
jamais. 30

OR. Madame, c'est à vous de parler sans  
contrainte.

ALC. Madame, vous pouvez vous expliquer  
sans crainte.

OR. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent  
vos vœux.

ALC. Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de  
nous deux.

OR. Quoi ? sur un pareil choix vous semblez  
être en peine !

ALC. Quoi ? votre âme balance et paroît in-  
certaine !

CÉL. Mon Dieu ! que cette instance est là hors  
de saison,

Et que vous témoignez, tous deux, peu de raison !  
Je sais prendre parti sur cette préférence,

Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui  
balance : 40

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous  
deux,

Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos  
vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte  
A prononcer en face un aveu de la sorte

Je trouve que ces mots qui sont désobligeants  
Ne se doivent point dire en présence des gens ;

Qu'un cœur de son penchant donne assez de  
lumière,

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en  
visière ;

Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins  
Instruisent un amant du malheur de ses soins. 50

OR. Non, non, un franc aveu n'a rien que  
j'apprehende :

J'y consens pour ma part.

ALC. Et moi, je le demande :  
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,

Et je ne prétends point vous voir rien ménager.  
Conserver tout le monde est votre grande étude ;

Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude :  
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,

Où bien pour un arrêt je prends votre refus ;  
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,

Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en  
pense. 60

OR. Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce  
courroux,

Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉL. Que vous me fatiguez avec un tel  
caprice !

Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?

Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?

J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

### SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLINÈNE, ORONTE,  
ALCESTE.

CÉL. Je me vois, ma cousine, ici persécutée  
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.

Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,  
Que je prononce entre eux le choix que fait

mon cœur,  
Et que, par un arrêt qu'on face il me faut rendre,

Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.

Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉL. N'allez point là-dessus me consulter ici :

Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,

Et je suis pour les gens qui disent leur pensée. 10

OR. Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALC. Tous vos détours ici seront mal secondés.

OR. Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALC. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

OR. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALC. Et moi, je vous entends si vous ne parlez pas.

## SCÈNE IV

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOË, PHILINTE,  
ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

AC. Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,

Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLIT. Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,

Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARS. Madame, vous serez surprise de ma vue ;  
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :  
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints  
à moi

D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.  
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,  
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime : 10  
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus  
forts ;

Et l'amitié passant sur de petits discords,  
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagne,  
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

AC. Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,  
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.

Cette lettre par vous est écrite à Clitandre ?

CLIT. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre ?

AC. Messieurs, ces traits pour vous n'ont  
point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité 20  
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire ;  
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme de condamner  
mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai

jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas  
avec vous. Il n'y a rien de plus injuste ; et si  
vous ne venez bien vite me demander pardon  
de cette offense, je ne vous la pardonnerai de  
ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte . . .

Il devoit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous  
commencez vos plaintes, est un homme qui ne  
sauroit me revenir ; et depuis que je l'ai vu,  
trois quarts d'heure durant, cracher dans un  
puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais  
prendre bonne opinion de lui. Pour le petit  
Marquis . . .

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-  
temps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si  
mince que toute sa personne ; et ce sont de ces  
mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour  
l'homme aux rubans verts . . .

A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit  
quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin  
bourru ; mais il est cent moments où je le  
trouve le plus fâcheux du monde. Et pour  
l'homme à la veste . . .

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le  
bel esprit et veut être auteur malgré tout le  
monde, je ne puis me donner la peine d'écouter  
ce qu'il dit ; et sa prose me fatigue autant que  
ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me  
divertis pas toujours si bien que vous pensez ;  
que je vous trouve à dire plus que je ne voudrais,  
dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; et  
que c'est un merveilleux assaisonnement aux  
plaisirs qu'on goûte que la présence des gens  
qu'on aime.

CLIT. Me voici maintenant moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui  
fait tant le doux, est le dernier des hommes  
pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extrava-  
gant de se persuader qu'on l'aime ; et vous  
l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez,  
pour être raisonnable, vos sentiments contre les  
siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez,  
pour m'aider à porter le chagrin d'en être  
obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,  
Madame, et vous savez comment cela s'appelle ?

Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux  
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

Ac. J'aurois de quoi vous dire, et belle est la  
matière ;

Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;  
Et je vous ferais voir que les petits marquis  
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut  
prix. 30

Os. Quoi ? de cette façon je vois qu'on me  
déchire,

Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !  
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,  
A tout le genre humain se promet tour à tour !  
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être.  
Vous me faites un bien, me faisant vous con-  
noître :

J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,  
Et trouve une vengeance en ce que vous perdez.

(*A Alceste.*)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre  
flamme,

Et vous pouvez conclure affaire avec Madame. 40

Ars. Certes, voilà le trait du monde le plus  
noir ;

Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir.  
Voit-on des procédés qui soient pareils aux  
vôtres ?

Je ne prends point de part aux intérêts des  
autres ;

Mais Monsieur, que chez vous fixoit votre bon-  
heur,

Un homme comme lui, de mérite et d'honneur.

Et qui vous chérissait avec idolâtrie,  
Devoit-il... ?

Alc. Laissez-moi, Madame, je vous prie,  
Vulder mes intérêts moi-même là-dessus,  
Et ne vous chargez point de ces soins superflus. 50  
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa  
querelle,

Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;

Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,  
Si par un autre choix je cherche à me venger.

Ars. Hé ! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait  
cette pensée,

Et que de vous avoir on soit tant empressée ?

Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,  
Si de cette créance il peut s'être flatté.

Le rebut de Madame est une marchandise  
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise. 60  
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins  
haut :

Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous  
faut ;

Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,  
Et je brûle de voir une union si belle.

(*Elle se retire.*)

Alc. Hé bien ! je me suis tu, malgré ce que  
je voi,

Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :

Al-je pris sur moi-même un assez long empire,  
Et puis-je maintenant... ?

Cél. Oui, vous pouvez tout dire :

Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plain-  
drez,

Et de me reprocher tout ce que vous voudrez. 70

J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse

Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.

J'ai des autres ici méprisé le courroux,

Mais je tombe d'accord de mon crime envers  
vous.

Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable :  
Je sais combien je dois vous paroître coupable,

Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,

Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.

Faites-le, j'y consens.

Alc. Hé ! le puis-je, trahisse ?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ? 80

Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,

Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(*A Éliante et Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,  
Et je vous fais tous deux témoins de ma foi-  
blesse.

Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout.

Montrer que c'est à tort que sages on nous  
nomme,

Et que dans tous les cœurs il est toujours de  
l'homme.

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;

J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les  
traits, 90

Et me les couvrirai du nom d'une follesse

Où le vice du temps porte votre jeunesse,

Pourvu que votre cœur veuille donner les mains

Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains.

Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de  
vivre,

Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre :

C'est par là seulement que, dans tous les esprits,

Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,

Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre.

Il peut m'être permis de vous aimer encore. 100

Cél. Moi, renoncer au monde avant que de

vieillir,

Et dans votre désert aller m'ensevelir !



ALC. Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme  
réponde,  
Que vous doit importer tout le reste du monde ?  
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

CÉL. La solitude effraye une âme de vingt ans :  
Je ne sens point la mienne assez grande, assez  
forte,  
Pour me résoudre à prendre un dessein de la  
sorte.  
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,  
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds ; 110  
Et l'hymen . . .

ALC. Non : mon cœur à présent vous  
déteste,  
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.  
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,  
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en  
vous,

Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage  
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(*Célimène se retire, et Alceste parle à  
Éliante.*)

Madame, cent vertus ornent votre beauté,  
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;  
De vous, depuis longtemps, je fais un cas ex-  
trême ;  
Mais laissez-moi toujours vous estimer de  
même ; 120

Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles  
divers,  
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :  
Je m'en sens trop indigne, et commence à  
connaître

Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait  
naître ;  
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas  
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas ;  
Et qu'enfin . . .

ÉL. Vous pouvez suivre cette pensée :  
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;  
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,  
Qui, si je l'en prie, la pourroit accepter. 130

PHIL. Ah ! cet honneur, Madame, est toute  
mon envie,  
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALC. Puissez-vous, pour goûter de vrais con-  
titements,  
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !  
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,  
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les  
vices,  
Et chercher sur la terre un endroit écarté  
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHIL. Allons, Madame, allons employer toute  
chose,  
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN DU MISANTHROPE.

# LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

## COMÉDIE

### ACTEURS

SGANARELLE, *mari de Martine.*  
MARTINE, *femme de Sganarelle.*  
M. ROBERT, *voisin de Sganarelle.*  
VALÈRE, *domestique de Géronte.*  
LUCAS, *mari de Jacqueline*  
GÉRONTE, *père de Lucinde.*

JACQUELINE, *nourrice chez Géronte. et  
femme de Lucas.*  
LUCINDE, *filie de Géronte.*  
LÉANDRE, *amant de Lucinde.*  
THIBAUT, *père de Perrin.*  
PERRIN, *filz de Thibaut, paysan.*

### ACTE I

#### SCÈNE I

*SGANARELLE, MARTINE, paroissant sur le  
théâtre en se querellant.*

SGAN. Non, je te dis que je n'en veux rien  
faire, et que c'est à moi de parler et d'être le  
maître.

MAR. Et je te dis, moi, que je veux que tu  
vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point  
mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGAN. O la grande fatigue que d'avoir une  
femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il  
dit qu'une femme est pire qu'un démon !

10 MAR. Voyez un peu l'habile homme, avec son  
benêt d'Aristote !

SGAN. Oui, habile homme : trouve-moi un  
faiseur de fagots qui sache, comme moi, raison-  
ner des choses, qui ait servi six ans un fameux  
médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son  
rudiment par cœur.

MAR. Peste du fou fleffé !

SGAN. Peste de la carogne !

MAR. Que maudit soit l'heure et le jour où je  
m'avisai d'aller dire oui !

SGAN. Que maudit soit le bec cornu de notaire  
qui me fit signer ma ruine !

MAR. C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre  
de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment  
sans rendre grâce au Ciel de m'avoir pour ta  
femme ? et méritois-tu d'épouser une personne  
comme moi ?

SGAN. Il est vrai que tu me fis trop d'honneur,  
et que j'eus lieu de me louer la première nuit de  
nos nocces ! Hé ! morbleu ! ne me fais point 30  
parler là-dessus : je dirois de certaines choses . . .

MAR. Quoi ? que dirois-tu ?

SGAN. Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit  
que nous savons ce que nous savons, et que tu  
fus bien heureuse de me trouver.

MAR. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trou-  
ver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un  
débauché, un traître, qui me mange tout ce que  
j'ai ?

SGAN. Tu as menti : j'en bois une partie. 40

MAR. Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui  
est dans le logis.

SGAN. C'est vivre de ménage.

MAR. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois.

SEAN. Tu t'en lèveras plus matin.

MAR. Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

SEAN. On en déménage plus aisément.

MAR. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait  
50 que jouer et que boire.

SEAN. C'est pour ne me point ennuyer.

MAR. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SEAN. Tout ce qu'il te plaira.

MAR. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

SEAN. Mets-les à terre.

MAR. Qui me demandent à toute heure du pain.

60 SEAN. Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MAR. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SEAN. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MAR. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

SEAN. Ne nous emportons point, ma femme.

70 MAR. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SEAN. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurente, et que j'ai le bras assez bon.

MAR. Je me moque de tes menaces.

SEAN. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MAR. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SEAN. Ma chère moitié, vous avez envie de me  
80 dérober quelque chose.

MAR. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SEAN. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MAR. Ivrogne que tu es !

SEAN. Je vous battraï.

MAR. Sac à vin !

SEAN. Je vous rosserai.

MAR. Infâme !

90 SEAN. Je vous étrillerai.

MAR. Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, bellâtre, fripon, maraud, voleur . . . !

SEAN. *(Il prend un bâton, et lui en donne.)*  
Ah ! vous en voulez donc ?

MAR. Ah, ah, ah, ah !

SEAN. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

## SCÈNE II

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROB. Holà, holà, holà ! Fi ! Qu'est-ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme !

MAR., *les mains sur les côtés, lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet.*  
Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROB. Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

MAR. De quoi vous mêlez-vous ?

M. ROB. J'ai tort.

MAR. Est-ce là votre affaire ?

M. ROB. Vous avez raison.

MAR. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes.

M. ROB. Je me rétracte.

MAR. Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROB. Rien.

MAR. Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROB. Non.

MAR. Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROB. Je ne dis plus mot.

MAR. Il me plaît d'être battu.

M. ROB. D'accord.

MAR. Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROB. Il est vrai.

MAR. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

M. ROB. *(Il passe ensuite vers le mari, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même bâton et le met en fuite ; il dit à la fin :) Compère, je vous de-  
mande pardon de tout mon cœur. Faites, rossiez,  
battiez, comme il faut, votre femme ; je vous  
aidrai, si vous le voulez.*

SEAN. Il ne me plaît pas, moi.

M. ROB. Ah ! c'est une autre chose.

SEAN. Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROB. Fort bien.

SEAN. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. ROB. Sans doute.

SEAN. Vous n'avez rien à me commander.

M. ROB. D'accord.

SEAN. Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROB. Très-volontiers.

SEAN. Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. *(Ensuite il revient vers*

sa femme, et lui dit, en lui pressant la main :)

50 O ça, faisons la paix nous deux. Touche là.

MAR. Oui ! après m'avoir ainsi battue !

SGAN. Cela n'est rien, touche.

MAR. Je ne veux pas.

SGAN. Eh !

MAR. Non.

SGAN. Ma petite femme !

MAR. Point.

SGAN. Allons, te dis-je.

MAR. Je n'en feral rien.

60 SGAN. Viens, viens, viens.

MAR. Non : je veux être en colère.

SGAN. Fi ! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MAR. Laisse-moi là.

SGAN. Touche, te dis-je.

MAR. Tu m'as trop maltraitée.

SGAN. Eh bien va, je te demande pardon : mets là ta main.

MAR. Je te pardonne ; (*elle dit le reste bas*) mais tu le payeras.

70 SGAN. Tu es une folle de prendre garde à cela : ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragailhardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

### SCÈNE III

MARTINE, seule.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendar : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir ; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

### SCÈNE IV

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUC. Parguenne ! j'avons pris là tous deux une gubie de commission ; et je ne sai pas, moi, ce que je pensons attraper.

VAL. Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? Il faut bien obéir à notre maître ; et puis nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa

filie, notre maîtresse ; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudroit quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MAR., rêvant à part elle. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUC. Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y ont tous perdu leur latin ?

VAL. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent, en de simples lieux...

MAR. Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit : ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer, et... (*Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit :*) Ah ! Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrassa.

VAL. Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MAR. Seroit-ce quelque chose ou je vous puisse aider ?

VAL. Cela se pourroit faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MAR. (*Elle dit ces premières lignes bas.*) Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendar ! (*Haut.*) Vous ne pouvez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VAL. Et de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MAR. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUC. Un médecin qui coupe du bois !

60 VAL. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MAR. Non : c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantaisie, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

70 VAL. C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MAR. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne prenez chacun un bâton, et ne le redoublez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VAL. Voilà une étrange folie !

MAR. Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VAL. Comment s'appelle-t-il ?

MAR. Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un

90 habit jaune et vert.

LUC. Un habit jaune et vert ! C'est donc le médecin des paroquets ?

VAL. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MAR. Comment ? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte Il y avoit déjà six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de 100 force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUC. Ah !

VAL. Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MAR. Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de 110 douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre

homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

LUC. Ah !

VAL. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MAR. Qui en doute ?

120

LUC. Testigué ! voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VAL. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MAR. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUC. Eh, morgienne ! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VAL. Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la 130 meilleure espérance du monde.

## SCÈNE V

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGAN. *entre sur le théâtre en chantant et tenant une bouteille.* La, la, la.

VAL. J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

SGAN. La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour un coup. Prenons un peu d'haleine. *(Il boit, et dit après avoir bu :)* Voilà du bois qui est saulé comme tous les diables.

*Qu'ils sont doux,*

*Bouteille jolie,*

10

*Qu'ils sont doux*

*Vos petits glou-glou !*

*Mais mon sort feroit bien des jaloux.*

*Si vous étiez toujours remplie.*

*Ah ! bouteille, ma mie,*

*Pourquoi vous videz-vous ?*

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VAL. Le voilà lui-même.

LUC. Je pense que vous dites vrai, et que 20 j'avons bouté le nez dessus.

VAL. Voyons de près.

SGAN., *les apercevant, les regarde en se tournant vers l'un et puis vers l'autre, et abaissant sa voix, dit :* Ah ! ma petite friponne ! que je t'aimé, mon petit bouchon !

... Mon sort ... feroit ... bien des ... jaloux,  
Si ...

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

30 VAL. C'est lui assurément.

LUC. Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré.

SGAN., à part. *(Ici il pose sa bouteille à terre, et l'autre se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; ensuite de quoi, Lucas faisant la même chose, il la reprend, et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un grand jeu de théâtre.)* Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VAL. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGAN. Eh quoi ?

VAL. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.

SGAN., se tournant vers l'autre, puis vers Lucas. Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VAL. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrions.

50 SGAN. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VAL. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGAN. Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

60 VAL. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourroit vous incommoder.

LUC. Monsieur, boutez dessus.

SGAN., bas. Voici des gens bien pleins de cérémonie.

VAL. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

70 SGAN. Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VAL. Ah ! Monsieur ...

SGAN. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VAL. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGAN. Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VAL. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGAN. Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VAL. Monsieur, nous savons les choses. 80

SGAN. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VAL. Monsieur, c'est se moquer que ...

SGAN. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VAL. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGAN. Vous en pourriez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais ...

VAL. Eh ! Monsieur, laissons là ce discours. 90

SGAN. Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VAL. Eh ! si !

SGAN. Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VAL. Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes ? s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, 10 veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGAN., à part. Il est fou.

VAL. De grâce, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGAN. Comment ?

LUC. Tout ce tripotage ne sert de rien ; je savons bien que je savons.

SGAN. Quoi donc ? que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ? 110

VAL. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGAN. Médecin vous-même : je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.

VAL., bas. Voilà sa folle qui le tient. *(Haut.)* Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGAN. A quoi donc ?

VAL. A de certaines choses dont nous serions 120

MARRI.

SGAN. Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira : je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VAL., bas. Je vois bien qu'il faut se servir du remède. *(Haut.)* Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUC. Et testifié ! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v'êtes 130

médecin.

SGAN. J'enrage.

VAL. A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUC. Pourquoi toutes ces fraïmes-là ? à quoi est-ce que ça vous sert ?

SGAN. Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VAL. Vous n'êtes point médecin ?

SGAN. Non.

140 LUC. V'n'estes pas médecin ?

SGAN. Non, vous dis-je.

VAL. Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre. (*Ils prennent un bâton, et le frappent.*)

SGAN. Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VAL. Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUC. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

150 VAL. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUC. Par ma figné ! j'en suis fâché, franchement.

SGAN. Que diable est-ce ci, Messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

LUC. Quoi ? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGAN. Diable emporte si je le suis !

160 LUC. Il n'est pas vrai qu'ous savez médecin ?

SGAN. Non, la peste m'étouffe ! (*Là il recommande de le battre.*) Ah ! ah ! Eh bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VAL. Ah ! voilà qui va bien, Monsieur : je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUC. Vous me boutez la joue au cœur, quand

170 je vous voi parler comme ça.

VAL. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUC. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

SGAN., à part. Ouais ! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin, sans m'en être aperçu ?

VAL. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez

180 assurément que vous en serez satisfait.

SGAN. Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUC. Oui, par ma figné !

SGAN. Tout de bon ?

VAL. Sans doute.

SGAN. Diable emporte si je le savais !

VAL. Comment ? vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGAN. Ah ! ah !

LUC. Un médecin qui a gari je ne sai combien de maladies.

SGAN. Tiedieu !

VAL. Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGAN. Peste !

LUC. Un petit enfant de douze ans se blâsoit 200 choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sai quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se releva sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fosse.

SGAN. Diantre !

VAL. Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous ; et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGAN. Je gagnerai ce que je voudrai ?

210

VAL. Oui.

SGAN. Ah ! je suis médecin, sans contredit : je l'avais oublié ; mais je m'en ressouvinsi. De quoi est-il question ? Oh faut-il se transporter ?

VAL. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGAN. Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.

VAL. Il aime à rire. Allons, Monsieur.

SGAN. Sans une robe de médecin ?

VAL. Nous en prendrons une.

220

SGAN., présentant sa bouteille à l'alcôve. Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUC. Palsangue ! velà un médecin qui me plat ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

## ACTE II

### SCÈNE I

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VAL. Oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUC. Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle

après cet-la, et tous les autres ne sont pas d'ignes de li déchausser ses soulliez.

VAL. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUC. Qui a gari des gens qui estians morts.

10 VAL. Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; et parfois il a des moments où son esprit s'échappe et ne parait pas ce qu'il est.

LUC. Oui, il aime à bouffonner; et l'an droit par fois, ne v's en déplaît, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VAL. Mais, dans le fond, il est toute science, et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUC. Quand il s'y boute, il parle tout fin draît 20 comme s'il lisait dans un livre.

VAL. Sa réputation s'est déjà répandue ici, et tout le monde vient à lui.

GÉR. Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VAL. Je le vais querir.

JACQ. Par ma fi! Monsieu, cet-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; et la meilleure médecine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, 30 selon moi, un bian et bon mari, pour qui elle eût de l'amitié.

GÉR. Ours! Nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses.

LUC. Taisez-vous, notre ménagère Jaquelaine: ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQ. Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'au claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de sené, et qu'un mari est une em- 40 plâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉR. Est-elle en état maintenant qu'on s'en voudrît charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et lorsque j'ai été dans le dessain de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQ. Je le crois bian: vous li voulliez bailler eun homme qu'elle n'aimé point. Que ne preniais-vous ce Monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; et je m'en 50 vas gager qu'il la prendroit, li, comme alle est, si vous li li voulliez donner.

GÉR. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut: il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQ. Il a un oncle qui est si riche, dont il est héritié.

GÉR. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'a-

buser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de 60 Messieurs les héritiers; et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQ. Enfin j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les bères et les mères ant cette maudite coutume de demander toujours: 'Qu'a-t-il?' et: 'Qu'a-t-elle?' et le compère Bierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quar- 70 qu'il de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bonté son amiqué; et relà que la pauvre créature en est devenue jaune comme un colg, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerois mieux bailler à ma fille un bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biaume.

GÉR. Peste! Madame la Nourrice, comme vous dégoîsez! Taisez-vous, je vous prie: vous 80 prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUC. (En disant ceci, il frappe sur la poitrine à Geronie.) Morgué! tais-toi, t'es cune impartinante. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêlo-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉR. Tout doux! oh! tout doux!

LUC. Monsieu, je veux un peu la mortifier, et 90 li apprendre le respect qu'elle vous doit.

GÉR. Oui; mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

## SCÈNE II

VALÈRE, SGANABELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUÉLINE

VAL. Monsieu, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉR. Monsieu, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGAN. en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus. Hippocrate dit... que nous nous couvririons tous deux.

GÉR. Hippocrate dit cela?

SGAN. Oui.

GÉR. Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGAN. Dans son chapitre des chapeaux.

GÉR. Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.



SGAN. Monsieur le Médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉR. A qui parlez-vous, de grâce?

SGAN. A vous.

GÉR. Je ne suis pas médecin.

SGAN. Vous n'êtes pas médecin?

GÉR. Non, vraiment.

20 SGAN. *(Il prend ici un bâton, et le bat comme on l'a battu.)* Tout de bon?

GÉR. Tout de bon. Ah! ah! ah!

SGAN. Vous êtes médecin maintenant: je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉR. Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VAL. Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin guenardi.

30 GÉR. Oui; mais je l'envoierois promener avec ses guenarderies.

LUC. Ne prenez pas garde à ça, Monsieur: ce n'est que pour rire.

GÉR. Cette raillerie ne me plaît pas.

SGAN. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉR. Monsieur, je suis votre serviteur.

SGAN. Je suis fâché...

GÉR. Cela n'est rien.

SGAN. Des coups de bâton...

40 GÉR. Il n'y a pas de mal.

SGAN. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉR. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGAN. Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉR. Je vous suis obligé de ces sentiments.

50 SGAN. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉR. C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGAN. Comment s'appelle votre fille?

GÉR. Lucinde.

SGAN. Lucinde! Ah! beau nom à médicamente! Lucinde!

GÉR. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGAN. Qui est cette grande femme-là?

60 GÉR. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SGAN. Peste! le joli meuble que voilà! Ah! Nourrice, charmante Nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui tâtât le lait *(il lui porte la main sur le sein)* de

vos bonnes grâces. Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service, et...

LUC. Avec votre permission, Monsieur le Médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGAN. Quoi? est-elle votre femme?

LUC. Oui.

SGAN. *(Il fait semblant d'embrasser Lucas, et se tournant du côté de la Nourrice, il l'embrasse.)* Ah! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

LUC., en le tirant. Tout doucement, s'il vous plaît.

SGAN. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir *(il fait 80 encore semblant d'embrasser Lucas, et passant dessous ses bras, se jette au col de sa femme)* un mari comme vous; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

LUC., en le tirant encore. Eh! testigüé! point tant de compliment, je vous supplie.

SGAN. Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUC. Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais 90 avec ma femme, trêve de sarmonie.

SGAN. Je prends part également au bonheur de tous deux; et *(il continue le même jeu)* si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

LUC., en le tirant derechef. Ah! vartigüé, Monsieur le Médecin, que de lantiponages.

## SCÈNE III

SGANABELLE, GÉRONTE, LUCAS, JAQUÉLINE.

GÉR. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGAN. Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

GÉR. Où est-elle?

SGAN., se touchant le front. Là dedans.

GÉR. Fort bien.

SGAN., en voulant toucher les tetons de la Nourrice. Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait 10 de votre nourrice, et que je visite son sein.

LUC., le tirant, et lui faisant faire la pirouette. Nanin, nanin; je n'avons que faire de ça.

SGAN. C'est l'office du médecin de voir les tetons des nourrices.

LUC. Il gâta office qui qu'enne, je sis votte sarviteur.

SGAN. As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin ? Hors de là !

20 LUC. Je me moque de ça.

SGAN., en le regardant de travers. Je te donnerai la fièvre.

JACQ., prenant Lucas par le bras, et lui faisant aussi faire la pirouette. Oto-toi de là aussi ; est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il ne fait quelque chose qui ne soit pas à faire ?

LUC. Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGAN. Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme !

30 GÉR. Voici ma fille.

## SCÈNE IV

LUCINDE, VALÈRE, GÉRONTE, LUCAS,  
SGANARELLE, JACQUELINE.

SGAN. Est-ce là la malade ?

GÉR. Oui, je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGAN. Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉR. Allons, un siège.

SGAN. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

10 GÉR. Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGAN. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien ! de quel est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.  
Han, hi, hom, han.

SGAN. Eh ! que dites-vous ?

LUCINDE continue les mêmes gestes. Han, 20 hi, hom, han, han, hi, hom.

SGAN. Quoi ?

LUCINDE. Han, hi, hom.

SGAN., la contrefaisant. Han, hi, hom, han, ha : je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉR. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

30 SGAN. Et pourquoi ?

GÉR. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGAN. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉR. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGAN. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup ? 40

GÉR. Oui, Monsieur.

SGAN. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉR. Fort grandes.

SGAN. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

GÉR. Oui.

SGAN. Copieusement ?

GÉR. Je n'entends rien à cela.

SGAN. La matière est-elle louable ? 50

GÉR. Je ne nie connois pas à ces choses.

SGAN., se tournant vers la malade. Donnez-moi votre bras. Voilà un poulx qui marque que votre fille est muette.

GÉR. Eh oui, Monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGAN. Ah, ah !

JACQ. Voyez comme il a deviné sa maladie !

SGAN. Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant 60 auroit été embarrassé, et vous eût été dire : 'C'est ceci, c'est cela ;' mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉR. Oui ; mais je voudrais bien que vous pussiez dire d'où cela vient.

SGAN. Il n'est rien plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉR. Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ? 70

SGAN. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉR. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGAN. Aristote, là-dessus, dit . . de fort belles choses.

GÉR. Je le crois.

SGAN. Ah ! c'étoit un grand homme !

GÉR. Sans doute.

SGAN., levant son bras depuis le coude. Grand 80 homme tout à fait : un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres

savants nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des 90 maladies, venant . . . pour ainsi dire . . . à . . . Entendez-vous le latin ?

GÉR. En aucune façon.

SEAN., se levant avec étonnement. Vous n'entendez point le latin !

GÉR. Non.

SEAN., en faisant diverses plaisantes postures. *Cabricsia arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo hæc Musa, 'la Muse, bonus, bona, bonum, Deus sanctus, etne oratio latinas !* 100 *Etiam, 'oul. Quare, 'pourquoi ?' Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉR. Ah ! que n'ai-je étudié ?

JACQ. L'habile homme que voilà !

LUC. Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SEAN. Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le 110 poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs . . . comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité . . . Écoutez bien ceci, je vous conjure.

120 GÉR. Oui.

SEAN. Ont une certaine malignité, qui est causée . . . Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉR. Je le suis.

SEAN. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs . . . *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa nilus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQ. Ah ! que ça est biau dit, notre homme !

130 LUC. Que n'ai-je la langue aussi biau pendue ?

GÉR. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SEAN. Oui, cela étoit autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons

maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. 140

GÉR. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SEAN. Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉR. Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SEAN. Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉR. Oui.

SEAN. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quan- 150 tité de pain trempé dans du vin.

GÉR. Pourquoi cela, Monsieur ?

SEAN. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉR. Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin !

SEAN. Je reviendrai voir, sur le soir, en quel 160 état elle sera. (*A la Nourrice.*) Doucement, vous, Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQ. Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde.

SEAN. Tant pis, Nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera mau- 170 vais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉR. Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?

SEAN. Il n'importe, la mode en est salutaire ; et comme on boit pour la soif à venir, il faut se 180 faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQ., en se retirant. Ma ni ! je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SEAN. Vous êtes rétive aux remèdes ; mais 190 nous saurons vous soumettre à la raison. (*Parlant à Geronie.*) Je vous donne le bonjour.

GÉR. Attendez un peu, s'il vous plaît.

SEAN. Que voulez-vous faire ?

GÉR. Vous donner de l'argent, Monsieur.

SEAN., tendant sa main derrière, par-dessous sa robe, tandis que Geronie ouvre sa bourse. Je n'en prendrai pas Monsieur.

GÉR. Monsieur . . .

SEAN. Point du tout.

GÉR. Un petit moment. 190

SGAN. En aucune façon.

GÉR. De grâce !

SGAN. Vous vous moquez.

GÉR. Voilà qui est fait.

SGAN. Je n'en ferai rien.

GÉR. Eh !

SGAN. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉR. Je le crois.

200 SGAN., après avoir pris l'argent. Cela est-il de poids ?

GÉR. Oui, Monsieur.

SGAN. Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉR. Je le sais bien.

SGAN. L'Intérêt ne me gouverne point.

GÉR. Je n'ai pas cette pensée.

## SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE.

SGAN., regardant son argent. Ma foi ! cela ne va pas mal ; et pourvu que...

LÉA. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.

SGAN., lui prenant le poignet. Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉA. Je ne suis point malade, Monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGAN. Si vous n'êtes pas malade, que diable 10 ne le dites-vous donc ?

LÉA. Non : pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur et ma 20 vie.

SGAN., paroissant en colère. Pour qui me prenez-vous ? Comment oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature ?

LÉA. Monsieur, ne faites point de bruit.

SGAN., en le faisant reculer. J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉA. Eh ! Monsieur, doucement.

30 SGAN. Un malavisé.

LÉA. De grâce !

SGAN. Je vous apprendrai que je ne suis point

homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉA., tirant une bourse qu'il lui donne. Monsieur...

SGAN., tenant la bourse. De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre service ; mais il y a de certains imperti- 40 nents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉA. Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que...

SGAN. Vous vous moquez. De quel est-il question ?

LÉA. Vous saurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte 50 maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut ; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du fofe ; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous. 60

SGAN. Allons, Monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable ; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

## ACTE III

## SCÈNE I

SGANARELLE, LÉANDRE.

LÉA. Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire ; et comme le père ne m'a guère vu ce changement d'habit et de per- 10 ruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGAN. Sans doute.

LÉA. Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile 15 homme.

SGAN. Allez, allez, tout cela n'est pas néces-

saire : il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

LÉA. Comment ?

SGAN. Diable emporte si j'entends rien en médecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LÉA. Quoi ? vous n'êtes pas effectivement...

SGAN. Non, vous dis-je : ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être, aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir, toute ma vie, à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte : la méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous ; et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉA. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGAN. *voyant des hommes qui viennent vers lui.* Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

## SCÈNE II

THIBAUT, PERRIN, SGANABELLE.

THIB. Monsieur, je venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.

SGAN. Qu'y a-t-il ?

THIB. Sa pauvre mère, qui a nom Parette, est dans un lit, malade, il y a six mois.

SGAN. *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.* Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIB. Je voudrions, Monsieur, que vous nous bailliez quelque petite drôlerie pour la garir.

SGAN. Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIB. Elle est malade d'hypocrisie, Monsieur.

SGAN. D'hypocrisie ?

THIB. Oui, c'est-à-dire qu'elle est enfiée par tout ; et l'an dit que c'est quantité de sérieux qu'elle a dans le corps, et que son fole, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrions l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de l'au. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotidienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les muftes des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer ; et par fois il lui prend des syncopes et des conversions, que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sai combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaît, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai-eu peur, franchement, que ça l'envoyât à *patres* ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sai combien de monde avec cette invention-là.

SGAN. *tendant toujours la main et la brulant, comme pour signe qu'il demande de l'argent.* Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIB. Le fait est, Monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGAN. Je ne vous entends point du tout.

PERR. Monsieur, ma mère est malade ; et voilà deux écus que je vous apportons pour nous bailler quelque remède.

SGAN. Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydroplisie, qu'elle est enfiée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ?

PERR. Eh ! oui, Monsieur, c'est justement ça.

SGAN. J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?

PERR. Oui, Monsieur.

- SGAN. Un remède pour la guérir ?
- 60 PER. C'est comme je l'entendons.
- SGAN. Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.
- PER. Du fromage, Monsieur ?
- SGAN. Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.
- PER. Monsieur, je vous sommes bien obligés ; et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.
- SGAN. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas 70 de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

## SCÈNE III

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS.

- SGAN. Voici la belle Nourrice. Ah ! Nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue est la rhubarbe, la casse, et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.
- JACQ. Par ma figure ! Monsieur le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rien à tout votre latin.

- SGAN. Devenez malade, Nourrice, je vous prie ; devenez malade, pour l'amour de moi : 10 j'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQ. Je sis votre sarvante : j'aime bian mieux qu'un ne me guérisse pas.

SGAN. Que je vous plains, belle Nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez !

JACQ. Que velez-vous, Monsieur ? c'est pour la pénitence de mes fautes ; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'elle y brouste.

- SGAN. Comment ? un rustre comme cela ! un 20 homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle !

JACQ. Hélas ! vous n'avez rien vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

- SGAN. Est-il possible ? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous ? Ah ! que j'en sais, belle Nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de 30 vos petons ! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot . . . Pardonnez-moi, Nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQ. Eh ! Monsieur, je sai bien qu'il mérite tous ces noms-là.

SGAN. Oui, sans doute, Nourrice, il les mérite ;

et il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQ. Il est bien vrai que si je n'avois devant les yeux que mon intérêt, il pourroit m'obliger à quelque étrange chose.

SGAN. Ma foi ! vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et si j'étois assez heureux, belle Nourrice, pour être choisi pour . . .

*(En cet endroit, tous deux apercevant Lucas qui étoit derrière eux et entendoit leur dialogue, chacun se retire de son côté, mais le Médecin d'une manière fort plaisante.)*

## SCÈNE IV

GÉRONTE, LUCAS.

GÉR. Holà ! Lucas, n'as-tu point vu tel notre médecin ?

LUC. Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma femme aussi.

GÉR. Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUC. Je ne sai ; mais je voudrais qu'il fût à tous les guebles.

GÉR. Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

## SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉR. Ah ! Monsieur, je demandais où vous étiez.

SGAN. Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GÉR. Un peu plus mal depuis votre remède.

SGAN. Tant mieux : c'est signe qu'il opère.

GÉR. Oui ; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGAN. Ne vous mettez pas en peine : j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉR. Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGAN, faisant des signes avec la main que c'est un apothicaire. C'est . . .

GÉR. Quoi ?

SGAN. Celui . . .

GÉR. Eh ?

SGAN. Qui . . .

GÉR. Je vous entends.

SGAN. Votre fille en aura besoin.

## SCÈNE VI

JACQUELINE, LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE,  
SGANARELLE.

JACQ. Monsieur, voilà votre fille qui veut un peu marcher.

SGAN. Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apothicaire, lisez un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. *(En cet endroit, il tire Géronte à un bout du théâtre, et, lui passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers lui, lorsqu'il*

*10 veut regarder ce que sa fille et l'apothicaire font ensemble, lui tenant cependant le discours suivant pour l'amuser.)* Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les doctes, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non : d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament  
*20* naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE. Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments.

GÉR. Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous  
*30* suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGAN., se promenant sur le théâtre, et s'es-suyant le front. Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner

*40* Horace

GÉR. Mais...

LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉR. Quoi... ?

LUCINDE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉR. Si...

LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉR. Je...

LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée. *50*

GÉR. Mais...

LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉR. J'ai...

LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉR. Il...

LUCINDE. Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉR. Là...

LUCINDE. Et je me jetterai plutôt dans un 60 convent que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉR. Mais...

LUCINDE, parlant d'un ton de voix à étourdir. Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉR. Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette. *70*

SGAN. C'est une chose qui n'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉR. Je vous remercie. Penses-tu donc...

LUCINDE. Non. Toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

GÉR. Tu épouseras Horace, dès ce soir.

LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.

SGAN. Mon Dieu ! arrêtez-vous, laissez-moi médicamenteusement cette affaire. C'est une maladie *80* qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉR. Serait-il possible, Monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGAN. Oui : laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour cette cure. *(Il appelle l'Apothicaire et lui parle.)* Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, que *90* les humeurs sont fort algues, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de suite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de

100 l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entreprendrai ici son père; mais surtout ne perdez point de temps: au remède, vite, au remède spécifique!

SCÈNE VII

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉR. Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGAN. Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉR. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne?

SGAN. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

10 GÉR. Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGAN. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉR. Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGAN. Vous avez fait sagement.

GÉR. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

20 SGAN. Fort bien.

GÉR. Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGAN. Sans doute.

GÉR. Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGAN. C'est prudemment raisonné.

GÉR. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGAN. Quel drôle!

30 GÉR. Mais il perdra son temps.

SGAN. Ah! ah!

GÉR. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye

SGAN. Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUC. Ah! palsanguenne, Monsieur, vaici bian du tintamarre: votte fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'Apothicaire; et

vea Monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉR. Comment? m'assassiner de la façon! Allons, un commissaire! et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah, traître! je vous ferai punir par la justice.

LUC. Ah! par ma fi! Monsieu le Médecin, vous serez pendu: ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MAR. Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUC. Le voilà, qui va être pendu.

MAR. Quoi? mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUC. Il a fait enlever la fille de notre maître.

MAR. Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGAN. Tu vois. Ah!

MAR. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGAN. Que veux-tu que j'y fasse?

MAR. Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGAN. Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MAR. Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGAN. Ah!

SCÈNE X

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE, LUCAS.

GÉR. Le Commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGAN., *le chapeau à la main.* Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉR. Non, non: la justice en ordonnera... Mais que vois-je?

SCÈNE XI ET DERNIÈRE

LÉANDRE, LUCINDE, JACQUELINE, LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

LÉA. Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir.



Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres  
10 par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉN. Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGAN. La médecine l'a échappé belle !

MAR. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGAN. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉA. L'effet en est trop beau, pour en garder du ressentiment.

SGAN. Soit : je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé ; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

# MÉLICERTE

## COMÉDIE PASTORALE HÉROÏQUE

### PERSONNAGES

ACANTE, *amant de Daphné.*  
TYRÈNE, *amant d'Éroxène.*  
DAPHNÉ, *bergère.*  
ÉROXÈNE, *bergère.*  
LYCARBIS, *pâtre, cru père de Myrtil.*  
MYRTIL, *amant de Mélécerte.*

MÉLICERTE, *Nymphé ou bergère, amante de Myrtil.*  
CORINNE, *confidente de Mélécerte.*  
NICANDRE, *berger.*  
MOPSE, *berger, cru oncle de Mélécerte.*

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

### ACTE I

#### SCÈNE I

TYRÈNE, DAPHNÉ, ACANTE, ÉROXÈNE.

Ac. Ah ! charmante Daphné !

Tyr. Trop aimable Éroxène.

Daph. Acanthe, laisse-moi.

Érox. Ne me suls point, Tyrène.

Ac. Pourquoi me chasses-tu ?

Tyr. Pourquoi fuis-tu mes pas ?

Daph. Tu me plains loin de moi.

Érox. Je m'aime où tu n'es pas.

Ac. Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?

Tyr. Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

Daph. Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

Érox. Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

Ac. Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

Tyr. Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

Daph. Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

Érox. Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

Ac. Hé bien ! en m'éloignant je te vais satisfaire.

Tyr. Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

Ac. Généreuse Éroxène, en faveur de mes feux Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

Tyr. Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,

Et cache d'où pour moi procède tant de haine.

#### SCÈNE II

DAPHNÉ, ÉROXÈNE.

Érox. Acanthe a du mérite, et t'aime tendrement :

D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?

Daph. Tyrène vaut beaucoup, et languit pour tes charmes :

D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes ?

ÉROX. Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,

La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPI. Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,

Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

ÉROX. Je ne fais pour Tyrène éclater que rigueur,

Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur. 10

DAPI. Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

ÉROX. Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPI. Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir,

Je puis facilement contenter ton desir,  
Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,  
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,  
Qui jusqu'au moindre trait lui ressemble si fort,  
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

ÉROX. Je puis te contenter par une même voie,  
Et payer ton secret en pareille monnaie : 20

J'ai de la main aussi de ce peintre fameux,  
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,  
Si plein de tous ses traits et de sa grâce extrême,  
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPI. La boîte que le peintre a fait faire pour moi

Est tout à fait semblable à celle que je voi.

ÉROX. Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,

Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPI. Faisons en même temps, par un peu de couleurs,

Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs. 30

ÉROX. Voyons à qui plus vite entendra ce langage,

Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPI. La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien :

Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

ÉROX. Il est vrai, je ne sais comme j'ai fait la chose.

DAPI. Donne. De cette erreur ta réverie est cause.

ÉROX. Que veut dire ceci ? Nous nous jouons, je croi :

Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPI. Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

ÉROX. Voici le vrai moyen de ne se point méprendre. 40

DAPI. De mes sens prévenus est-ce une illusion ?

ÉROX. Mon âme sur mes yeux fait-elle impression ?

DAPI. Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

ÉROX. De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPI. C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

ÉROX. C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPI. Je venois aujourd'hui te prier de lui dire

Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.

ÉROX. Je venois te chercher pour servir mon ardeur,

Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur. 50

DAPI. Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?

ÉROX. L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

DAPI. Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,

Et sa grâce naissante a de quoi tout charmer.

ÉROX. Il n'est Nymphé en l'aimant qui ne se tînt heureuse,

Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPI. Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,

Et si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

ÉROX. Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paraître ;

Et si j'avois un sceptre, il en seroit le maître. 60

DAPI. Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,

On nous voudroit du sein arracher cet amour :

Nos âmes dans leurs vœux sont trop bien affermes.

Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;

Et puisque, en même temps, pour le même sujet,

Nous avons toutes deux formé même projet,

Mettons dans ce débat la franchise en usage,

Neprenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,

Et courons nous ouvrir ensemble à Lycaris

Des tendres sentiments où nous jette son fils. 70

ÉROX. J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,

Comme un tel fils est né d'un père de la sorte ;

Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux

Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux ;

Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père.  
Allons lui de nos cœurs découvrir le mystère,  
Et consentons qu'après Myrtil entre nous deux  
Décide par son choix ce combat de nos vœux.

DAFH. Soit. Je vois Lycarbis avec Mopse et  
Nicandre;

Ils pourront le quitter : cachons-nous pour at-  
tendre.

Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,  
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

Nic. Nous n'avons pas envie aussi de rien  
savoir.

Lyc. Je vis cent choses là ravissantes à voir. 30  
Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,  
Sont brillants et parés comme au jour d'une fête;  
Ils surprennent la vue; et nos prés au printemps,  
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.  
Pour le Prince, entre tous sans peine on le re-  
marque;

Et d'une stade loin il sent son grand monarque;  
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi  
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi;  
Il le fait d'une grâce à nulle autre seconde,  
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du  
monde. 40

On ne croiroit jamais comme de toutes parts  
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards;  
Ce sont autour de lui confusions plaisantes;  
Et l'on droit d'un tas de mouches reluisantes  
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel  
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel:

Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,  
Auprès de ce spectacle est une guesserie.  
Mais puis-je sur le fier vous vous tenez si bien,  
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien. 50

Mopse. Et nous ne te voulons aucunement  
entendre.

Lyc. Allez vous promener.

Mopse. Va-t'en te faire pendre.

### SCÈNE III

LYCARBIS, MOPSE, NICANDRE.

Nic. Dis-nous donc ta nouvelle.

Lyc. Ah! que vous me pressiez!

\* Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

Mopse. Que de sottises façons, et que de bad-  
nago!

Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

Lyc. Parmi les curieux des affaires d'État,  
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.  
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'im-  
portance,

Et jouir quelque temps de votre impatience.

Nic. Veux-tu par tes délaïs nous fatiguer  
tous deux?

Mopse. Prends-tu quelque plaisir à te rendre  
fâcheux? 10

Nic. De grâce, parle, et mets ces mines en  
arrière.

Lyc. Friez-moi donc tous deux de la bonne  
manière,

Et me dites chacun quel don vous me ferez,

Pour obtenir de moi ce que vous desirez.

Mopse. La peste soit du fat! Laissons-le là,  
Nicandre.

Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre;  
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger;

Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

Lyc. Eh!

Nic. Te voilà puni de tes façons de faire.

Lyc. Je m'en vais vous le dire, écoutez.

Mopse. Point d'affaire. 20

Lyc. Quoi? vous ne voulez pas m'entendre?

Nic. Non.

Lyc. Eh bien!

Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

Mopse. Soit.

Lyc. Vous ne saurez pas qu'avec magni-  
ficence

Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence;

Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour;

Qu'à l'aïe je l'y vis avec toute sa cour;

### SCÈNE IV

ÉROXÈNE, DAPHNÉ, LYCARBIS.

Lyc. C'est de cette façon que l'on punit les  
gens,

Quand ils font les benêts et les impertinents.

DAFH. Le Ciel tienne, pasteur, vos brebis  
toujours saines!

ÉROX. Cérès tienne de grains vos granges  
toujours pleines!

Lyc. Et le grand Pan vous donne à chacune  
un époux

Qui vous aime beaucoup, et soit digne de vous!

DAFH. Ah! Lycarbis, nos vœux à même but  
aspirent.

ÉROX. C'est pour le même objet que nos deux  
cœurs soupirent.

DAFH. Et l'Amour, cet enfant qui cause nos  
langueurs,

A pris chez vous le trait dont il blesse nos  
cœurs. 10

ÉROX. Et nous venons ici chercher votre  
alliance,

Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LYC. Nymphes...

DAPH. Pour ce bien seul nous  
poussons des soupirs.

LYC. Je suis...

ÉROX. A ce bonheur tendent tous  
nos desirs.

DAPH. C'est un peu librement expliquer sa  
pensée.

LYC. Pourquoi?

ÉROX. La bienséance y semble un  
peu blessée.

LYC. Ah! point.

DAPH. Mais quand le cœur brûle  
d'un noble feu,

On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

LYC. Je...

ÉROX. Cette liberté nous peut être permise,  
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise. 20

LYC. C'est blesser ma pudeur que me flatter  
ainsi.

ÉROX. Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPH. Enfin tout notre bien est en votre  
puissance.

ÉROX. C'est de vous que dépend notre unique  
espérance.

DAPH. Trouverons-nous en vous quelques  
difficultés?

LYC. Ah!

ÉROX. Nos vœux, dites-moi, seront-ils  
rejetés?

LYC. Non : j'ai reçu du Ciel une âme peu  
cruelle ;

Je tiens de feu ma femme, et je me sens comme  
elle

Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité,  
Et je ne suis point homme à garder de fierté. 30

DAPH. Accordez donc Myrtil à notre amou-  
reux zèle.

ÉROX. Et souffrez que son choix règle notre  
querelle.

LYC. Myrtil?

DAPH. Oui, c'est Myrtil que de vous  
nous voulons.

ÉROX. De qui pensez-vous donc qu'ici nous  
vous parlons?

LYC. Je ne sais ; mais Myrtil n'est guère dans  
un âge

Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPH. Son mérite naissant peut frapper d'au-  
tres yeux ;

Et l'on veut s'engager un bien si précieux,  
Prévenir d'autres cœurs, et braver la Fortune  
Sous les fermes liens d'une chaîne commune. 40  
ÉROX. Comme par son esprit et ses autres  
brillants

Il rompt l'ordre commun et devance le temps,  
Notre flamme pour lui veut en faire de même,  
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LYC. Il est vrai qu'à son âge il surprend quel-  
quefois ;

Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois,  
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie  
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,  
Sur de certains discours l'a rendu si profond,  
Que, tout grand que je suis, souvent il me  
confond. 50

Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,  
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPH. Il n'est point tant enfant, qu'à le voir  
chaque jour,

Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour ;

Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte  
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

ÉROX. Ils pourroient bien s'aimer ; et je  
vois...

LYC. Franc abus.  
Pour elle, passe encore : elle a deux ans de plus ;  
Et deux ans, dans son sexe, est une grande  
avance.

Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je  
pense, 60

Et les petits desirs de se voir ajusté  
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPH. Enfin nous desirons par le nœud d'hy-  
ménée

Attacher sa fortune à notre destinée.

ÉROX. Nous voulons, l'une et l'autre, avec  
pareille ardeur,

Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYC. Je m'en tiens honoré autant qu'on  
sauroit croire.

Je suis un pauvre pâtre ; et ce m'est trop de  
gloire

Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du  
pays

Disputent à se faire un époux de mon fils. 70

Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,  
Je consens que son choix règle votre dispute ;

Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,  
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui  
plaît.

C'est toujours même sang, et presque même chose.  
Mais le voicl. Souffrez qu'un peu je le dispose.  
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,  
Et voilà ses amours et son attachement.

## SCÈNE V

MYRTIL, LYCAËSIS, ÉROXÈNE, DAPHNÉ.

MYR. Innocente petite bête,  
Qui contre ce qui vous arrête  
Vous débattes tant à mes yeu  
De votre liberté ne plaiguez point la porte :  
Votre destin est glorieux,  
Je vous ai pris pour Mélicerte.  
Elle vous balaera, vous prenant dans sa main,  
Et de vous mettre en son sein  
Elle vous fera la grâce.  
Est-il un sort au monde et plus doux et plus  
beau ?  
Et qui des rois, hélas ! heureux petit moineau,  
Ne voudroit être en votre place ?  
LYC. Myrtil, Myrtil, un mot. Laissons là ces  
joyaux :  
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.  
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te pré-  
tendent,  
Et, tout jeune, déjà pour époux te demandent,  
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,  
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.  
MYR. Ces Nymphes . . .  
LYC. Oui. Des deux tu peux  
en choisir une :  
Vois quel est ton bonheur, et bénis la Fortune.  
MYR. Ce choix qui m'est offert peut-il m'être  
un bonheur,  
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur ?  
LYC. Enfin qu'on le reçoive, et que, sans le  
confondre,  
A l'honneur qu'elles font on songe à bien ré-  
pondre.  
ÉROX. Malgré cette fierté qui règne parmi  
nous,  
Deux Nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à  
vous ;  
Et de vos qualités les merveilles écloses  
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.  
DAPH. Nous vous laissons Myrtil, pour l'avis  
le meilleur  
Consulter sur ce choix vos yeux et votre cœur ;  
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages  
Par un récit paré de tous nos avantages

MYR. C'est me faire un honneur dont l'éclat  
me surprend ;  
Mais cet honneur, pour moi, je l'avoue, est trop  
grand.

A vos rares bontés il faut que je m'oppose ;  
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose :  
Et je serois fléchi, quels qu'en soient les appas,  
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix  
trop bas.

ÉROX. Contentes nos desirs, quoi qu'on en  
puisse croire,

Et ne vous charges point du soin de notre  
gloire.

DAPH. Non, ne descendes point dans ces  
humilités,

Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MYR. Le choix qui m'est offert s'oppose à votre  
attente,

Et peut seul empêcher que mon cœur vous  
contente.

Le moyen de choisir de deux grandes beautés,  
Égales en naissance et rares qualités ?

Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable,  
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

ÉROX. Mais en faisant refus de répondre à  
nos vœux,

Au lieu d'une, Myrtil, vous en outrages deux.

DAPH. Puisque nous consentons à l'arrêt  
qu'on peut rendre,

Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.  
MYR. Eh bien ! si ces raisons ne vous satis-  
font pas,

Celle-ci le fera : j'aime d'autres appas ;  
Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet  
engage

Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LYC. Comment donc ? Qu'est-ce ci ? Qui l'eût  
pu présumer ?

Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer ?

MYR. Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su  
le faire.

LYC. Mais cet amour me choque, et n'est pas  
nécessaire.

MYR. Vous ne deviez donc pas, si cela vous  
déplaît,

Me faire un cœur sensible et tendre comme  
il est.

LYC. Mais ce cœur que j'ai fait me doit  
obéissance.

MYR. Oui, lorsque d'obéir il est en sa puis-  
sance.

LYC. Mais enfin, sans mon ordre il ne doit  
point aimer.

MYR. Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

LYC. Eh bien ! je vous défends que cela continue.

MYR. La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LYC. Quoi ? les pères n'ont pas des droits supérieurs ?

MYR. Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs. 70

LYC. Les Dieux . . . Paix, petit sot ! Cette philosophie

Me . . .

DAPH. Ne vous mettes point en courroux, je vous prie.

LYC. Non : je veux qu'il se donne à l'une pour époux,

Où je vais lui donner le fouet tout devant vous : Ah ! ah ! je vous ferai sentir que je suis père.

DAPH. Traitons, de grâce, ici les choses sans colère.

ÉROX. Peut-on savoir de vous cet objet si charmant

Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant ?

MYR. Mélerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

ÉROX. Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres ? 80

DAPH. Le choix d'elle et de nous est assez inégal.

MYR. Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal :

Daignez considérer, de grâce, que je l'aime, Et ne me jetez point dans un désordre extrême. Si j'outrage en l'aimant vos célestes attraita, Elle n'a point de part au crime que je fais : C'est de me, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.

Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence ; Mais par sa destinée on se trouve enchaîné ; Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné 90 Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable, Pour elle tout l'amour dont une âme est capable. Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir, Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir. Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ; Et pour me dérober à de semblables coups, Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYC. Myrtil, ho ! Myrtil ! Veux-tu revenir, traître ?

Il fuit ; mais on verra qui de nous est le maître. 100

Ne vous effrayez point de tous ces vains transports :

Vous l'aurez pour époux ; j'en réponds corps pour corps.

## ACTE II

### SCÈNE I

MÉLIERTE, CORINNE.

MÉL. Ah ! Corinne, tu viens de l'apprendre de Stèle,

Et c'est de Lycaris qu'elle tient la nouvelle.

COR. Oui.

MÉL. Que les qualités dont Myrtil est orné Ont su toucher d'amour Éroxène et Daphné ?

COR. Oui.

MÉL. Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,

Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande ?

Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein

De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ?

Ah ! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche ! Et que c'est faiblement que mon souci te

touche ! 10

COR. Mais quel ? que voulez-vous ? C'est là la vérité,

Et vous redites tout comme je l'ai conté.

MÉL. Mais comment Lycaris reçoit-il cette affaire ?

COR. Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉL. Et ne vois-tu pas bien, toi qui sais mon ardeur,

Qu'avec ce mot, hélas ! tu me perces le cœur ?

COR. Comment ?

MÉL. Me mettre aux yeux que le sort implacable

Auprès d'elle me rend trop peu considérable.

Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,

N'est-ce pas une idée à me désespérer ? 20

COR. Mais quel ? je vous réponds, et dis ce que je pense.

MÉL. Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence.

Mais dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir ?

COR. Je ne sais.

MÉL. Et c'est là ce qu'il falloit savoir, Cruelle !

COR. En vérité, je ne sais comment faire,

Et de tous les côtés je trouve à vous déplaire.

Mél. C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements  
D'un cœur, hélas ! rempli de tendres sentiments.  
Va-t'en : laisse-moi seule en cette solitude  
Passer quelques moments de mon inquiétude. 30

SCÈNE II

MÉLICERTE.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que  
d'aimer,  
Et Bellise avoit su trop bien m'en informer.  
Cette charmante mère, avant sa destinée,  
Me disoit une fois, sur le bord du Pénée :  
'Ma fille, songe à toi : l'amour aux jeunes cœurs  
Se présente toujours entouré de douceurs ;  
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables ;  
Mais il traîne après lui des troubles effroyables ;  
Et si tu veux passer tes jours dans quelque paix,  
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses  
traits.' 10  
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue ;  
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma vue,  
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,  
Je vous disois toujours de vous y plaire moins.  
Vous ne me crûtes point ; et votre complaisance  
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance ;  
Dans ce naissant amour qui flottoit vos desirs,  
Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs :  
Cependant vous voyez la cruelle disgrâce  
Dont, en ce triste jour, le destin vous menace, 20  
Et la peine mortelle où vous voilà réduit !  
Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! je vous l'avois  
bien dit.  
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte :  
Voici ...

SCÈNE III

MYRTIL, MÉLICERTE.

Myr. J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,  
Un petit prisonnier que je garde pour vous,  
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux :  
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême  
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.  
Le présent n'est pas grand ; mais les divinités  
Ne jettent leurs regards que sur les volontés :  
C'est le cœur qui fait tout ; et jamais la richesse  
Des présents que ... Mais, Ciel ! d'où vient cette  
tristesse ?

Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre cha-  
grin 10  
Seroit dans vos beaux yeux répandu ce matin !  
Vous ne répondez point ? et ce morne silence  
Redouble enoer ma peine et mon impatience.  
Parlez : de quel ennui ressentez-vous les coups ?  
Qu'est-ce donc ?

Mél. Ce n'est rien.

Myr. Ce n'est rien, dites-vous !  
Et je vois cependant vos yeux couverts de  
larmes :

Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?  
Ah ! ne me faites point un secret dont je meurs.  
Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs.

Mél. Rien ne me serviroit de vous le faire  
entendre. 20

Myr. Devez-vous rien avoir que je ne doive  
apprendre ?

Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,  
De vouloir me voler ma part de votre ennui ?  
Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

Mél. Hé bien, Myrtil, hé bien ! il faut donc  
vous le dire :

J'ai su que, par un choix plein de gloire pour  
vous,

Éroxène et Daphné vous veulent pour époux ;  
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse  
De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse,  
Sans accuser du sort la rigoureuse loi, 30  
Qui les rend dans leurs vœux préférables à moi.

Myr. Et vous pouvez l'avoir, cette injuste  
tristesse !

Vous pouvez soupçonner mon amour de foi-  
blesse,

Et croire qu'engagé par des charmes si doux,  
Je puisse être jamais à quelque autre qu'à vous ?  
Que je puisse accepter une autre main offerte ?  
Hé ! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,  
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,  
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?  
Quoi ? faut-il que de lui vous ayez quelque  
crainte ? 40

Je suis bien malheureux de souffrir cette at-  
teinte ;

Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas !  
Si vous êtes si prête à ne le croire pas ?

Mél. Je pourrais moins, Myrtil, redouter ces  
rivaux,

Si les choses étoient de part et d'autre égales,  
Et dans un rang pareil j'oserois espérer  
Que peut-être l'amour me feroit préférer ;  
Mais l'inégalité de bien et de naissance,  
Qui peut d'elles à moi faire la différence ...



MYR. Ah ! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout, 50  
 Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.  
 Je vous aime, il suffit ; et dans votre personne  
 Je vois rang, biens, trésors, États, sceptres, couronne ;  
 Et des rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,  
 Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.  
 C'est une vérité toute sincère et pure,  
 Et pouvoir en douter est me faire une injure.  
 MÉS. Hé bien ! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez,  
 Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlés ;  
 Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles, 60  
 Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles.  
 Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix :  
 Votre père, Myrtil, réglera votre choix ;  
 Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère,  
 Pour préférer à tout une simple bergère.  
 MYR. Non, chère Mélicerte, il n'est père ni Dieux  
 Qui ne puissent forcer à quitter vos beaux yeux ;  
 Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes...  
 MÉS. Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites :  
 N'allez point présenter un espoir à mon cœur, 70  
 Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,  
 Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,  
 Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.  
 MYR. Quoi ? faut-il des serments appeler le secours,  
 Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ?  
 Que vous vous faites tort par de telles alarmes,  
 Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes !  
 Hé bien ! puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,  
 Et si ce n'est assez, je jure par vos yeux,  
 Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne. 80  
 Recevez-en ici la foi que je vous donne,  
 Et souffrez que ma bouche avec ravissement  
 Sur cette belle main en signe le serment.  
 MÉS. Ah ! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous vole.  
 MYR. Est-il rien... ? Mais, ô Ciel ! on vient troubler ma joie.

## SCÈNE IV

LYCASSIS, MYRTIL, MÉLICERTE.

LYC. Ne vous contraignez pas pour moi.  
 MÉS. Quel sort fâcheux !  
 LYC. Cela ne va pas mal : continuez tous deux.  
 Peste ! mon petit fils, que vous avez l'air tendre,  
 Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre !  
 Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exilla,  
 Dans sa philosophie appris ces choses-là ?  
 Et vous, qui lui donnez de si douce manière  
 Votre main à baiser, la gentille bergère,  
 L'honneur vous apprend-il ces mignardies douces,  
 Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs ? 10  
 MYR. Ah ! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,  
 Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.  
 LYC. Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...  
 MYR. Je ne souffrirai point que vous la mal-traitiez.  
 A du respect pour vous la naissance m'engage ;  
 Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage.  
 Oui, j'atteste le Ciel que si, contre mes vœux,  
 Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,  
 Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,  
 Au milieu de mon sein vous chercher un supplice, 20  
 Et par mon sang versé lui marquer promptement  
 L'éclatant désaveu de votre emportement.  
 MÉS. Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,  
 Et que mon dessein soit de séduire son âme.  
 S'il s'attache à me voir, et me veut quelques bien,  
 C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.  
 Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se dé-fendre  
 De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre :  
 Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer ;  
 Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer ; 30  
 Et pour vous arracher toute injuste créance,  
 Je vous promets ici d'éviter sa présence,  
 De faire place au choix où vous vous résoudrez,  
 Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

## SCÈNE V

LYCARSIS, MYRTIL.

MYR. Eh bien ! vous triomphez avec cette retraite,  
Et dans ces mots votre âme a ce qu'elle sou-  
haite ;

Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,  
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez,  
Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,  
Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LYC. Comment ? à quel orgueil, fripon, vous  
vois-je aller ?

Est-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MYR. Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport  
n'est pas sage :

Pour rentrer au devoir, je change de langage, 10  
Et je vous prie ici, mon père, au nom des Dieux,  
Et par tout ce qui peut vous être précieux,  
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,  
Des fiers droits que sur moi vous donne la  
nature :

Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus  
doux.

Le jour est un présent que j'ai reçu de vous ;  
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,  
Si vous me l'allez rendre, hélas ! insupportable ?  
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux :  
Sans ses divins appas rien ne m'est précieux ; 20  
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie ;  
Et si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LYC. Aux douleurs de son âme il me fait  
prendre part.

Qui l'aurait jamais cru de ce petit pendard ?

Quel amour ! quels transports ! quels discours  
pour son âge !

J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MYR. Voyez, me voulez-vous ordonner de  
mourir ?

Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LYC. Je ne puis plus tenir : il m'arrache des  
larmes,

Et ces tendres propos me font rendre les  
armes. 30

MYR. Que si dans votre cœur un reste d'a-  
mitié

Vous peut de mon destin donner quelque pitié,  
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,  
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYC. Lève-toi.

MYR. Serez-vous sensible à mes soupçons ?

LYC. Oui.

MYR. J'obtiendrai de vous l'objet de mes  
desirs ?

LYC. Oui.

MYR. Vous ferez pour moi que son oncle  
l'oblige

A me donner sa main ?

LYC. Oui. Lève-toi, te dis-je.

MYR. O père, le meilleur qui jamais ait été,  
Que je baise vos mains après tant de bonté ! 40

LYC. Ah ! que pour ses enfants un père a de  
foiblesse !

Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse ?  
Et ne se sent-on pas certains mouvements doux,

Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

MYR. Me tiendrez-vous au moins la parole  
avancée ?

Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée ?

LYC. Non.

MYR. Me permettez-vous de vous désobéir.  
Si de ces sentiments on vous fait revenir ?

Prononcez le mot.

LYC. Oui. Ha, nature, nature !

Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouver-  
ture 50

De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez.

MYR. Ah ! que ne dois-je point à vos rares  
bontés !

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte !

Je n'accepterais pas une couronne offerte,

Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter

Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

## SCÈNE VI

ACANTE, TYRÈNE, MYRTIL.

AC. Ah ! Myrtil, vous avez du Ciel reçu des  
charmes

Qui nous ont préparé des matières de larmes,

Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,

De ce que nous aimons nous enlève les cœurs

TYR. Peut-on savoir, Myrtil, vers qui de ces  
deux belles

Vous tournerez ce choix dont courent les  
nouvelles,

Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux  
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

AC. Ne faites point languir deux amants  
davantage,

Et nous dites quel sort votre cœur nous par-  
tage. 20

TYR. Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatants,  
En mourir tout d'un coup, que traîner si longtemps.

MYR. Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme :

La belle Mélécerte a captivé mon âme ;  
Auprès de cet objet mon sort est assez doux,  
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;  
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,  
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

AC. Ah ! Myrtil, se peut-il que deux tristes amants . . . ?

TYR. Est-il vrai que le Ciel, sensible à nos tourments . . . ?

MYR. Oui, content de mes fers comme d'une victoire,

Je me suis excusé de ce choix plein de gloire ;  
J'ai de mon père encor changé les volontés,  
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

AC. Ah ! que cette aventure est un charmant miracle,

Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle !

TYR. Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,

Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

## SCÈNE VII

NICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TYRENE.

NIC. Savez-vous en quel lieu Mélécerte est cachée ?

MYR. Comment ?

NIC. En diligence elle est partout cherchée.

MYR. Et pourquoi ?

NIC. Nous allons perdre cette beauté.

C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté :  
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MYR. O Ciel ! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NIC. Ce sont des incidents grands et mystérieux.

Oui, le Roi vient chercher Mélécerte en ces lieux ;

Et l'on dit qu'autrefois feu Belise, sa mère,  
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frère . . .

Mais je me suis chargé de la chercher partout :  
Vous saurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MYR. Ah, Dieux ! quelle rigueur ! Hé ! Nicandre, Nicandre !

AC. Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

# PASTORALE COMIQUE

## ACTEURS

IRIS, jeune bergère . . .	Mlle de Brie.	CORIDON, jeune berger . . .	La Grange.
LYCAS, riche pasteur . . .	Molière.	BERGER ENJOUÉ . . . . .	Blondel
FILÈNE, riche pasteur . . .	D'Estival.	UN PÂTRE . . . . .	Châteauneuf

*La première scène est entre Lycas, riche pasteur, et Coridon, son confident.*

*La seconde scène est une cérémonie magique de chantes et danseurs.*

*Les deux Magiciens dansants sont : Les sieurs LA PIERRE et FAVIER.*

*Les trois Magiciens assistants et chantants sont : MM. LE GROS, DON et GAYE.*

*Ils chantent :*

Déesse des appas,  
Ne nous refuse pas

La grâce qu'implorent nos bouches :  
Nous t'en prions par tes rubans,  
Par tes boucles de diamants,  
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,  
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

O toi ! qui peux rendre agréables  
Les visages les plus mal faits,  
Répands, Vénus, de tes attraits  
Deux ou trois doses charitables  
Sur ce museau tondou tout frais.

Déesse des appas,  
Ne nous, etc.

Ah ! qu'il est beau,  
Le jouvenceau !

Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau !  
Qu'il va faire mourir de belles !  
Auprès de lui, les plus cruelles  
Ne pourront tenir dans leur peau.

Ah ! qu'il est beau,  
Le jouvenceau !

Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau !  
Ho, ho, ho, ho, ho, ho.

Qu'il est joli,  
Gentil, poli !

Qu'il est joli ! qu'il est joli !  
Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?  
Il passe en beauté feu Narcisse,  
Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli,  
Gentil, poli !

Qu'il est joli ! qu'il est joli !  
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

*Les six Magiciens assistants et dansants sont :  
Les sieurs CHICANEAU, BONARD, NOBLET le cadet,  
ARNALD, MAYEU et FOIGNARD.*

*La troisième scène est entre Lycas et Filène, riches pasteurs.*

*FIL. chante :*

Palmees, chères brebis, les herbettes naissantes :  
Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous  
charmer ;  
Mais si vous desirez vivre toujours contentes,  
Petites innocentes,  
Gardez-vous bien d'aimer.

(LYCAS, voulant faire des vers, nomme le nom d'IRIS, sa maîtresse, en présence de FILÈNE, son rival ; dont FILÈNE en colère chante :)

FIL. Est-ce toi que j'entends, téméraire, est-ce toi

Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi ?

LYC. répond : Oul, c'est moi ; oul, c'est moi.

FIL. Oses-tu bien en aucune façon

Proférer ce beau nom ? 10

LYC. Hé ! pourquoi non ? hé ! pourquoi non ?

FIL. Iris charme mon âme ;

Et qui pour elle aura

Le moindre brin de flamme,

Il s'en repentira.

LYC. Je me moque de cela,

Je me moque de cela.

FIL. Je t'étranglerai, mangeral,

Si tu nommes jamais ma belle.

Ce que je dis, je le feral, 20

Je t'étranglerai, mangeral :

Il suffit que j'en ai juré.

Quand les Dieux prendroient ta querelle,

Je t'étranglerai, mangeral,

Si tu nommes jamais ma belle.

LYC. Bagatelle, bagatelle.

FIL, venant pour se battre, chante :

Arrête, malheureux,

Tourne, tourne visage,

Et voyons qui des deux

Obtiendra l'avantage. 30

(Lycas parle, et Filène reprend :)

C'est par trop discourir ;

Allons, il faut mourir.

La quatrième scène est entre Lycas et Iris, jeune bergère, dont Lycas est amoureux.

La cinquième scène est entre Lycas et un Pâtre, qui apporte un cartel à Lycas de la part de Filène, son rival.

La sixième scène est entre Lycas et Coridon.

La septième scène est entre Lycas et Filène.

La huitième scène est de huit Paysans, qui, venant pour séparer Filène et Lycas, prennent querelle et dansent en se battant.

Les huit paysans sont : Les sieurs DOLIVET, PAYBAN, DEBONETS, DU PRON, LA PIERRE, MERCIER, PESAN et LE ROI.

La neuvième scène est entre Coridon, jeune berger, et les huit paysans, qui, par les persuasions de Coridon, se réconcilient, et après s'être réconciliés, dansent.

La dixième scène est entre Filène, Lycas et Coridon.

L'onzième scène est entre Iris, bergère, et Coridon, berger.

La douzième scène est entre Iris, bergère, Filène, Lycas et Coridon.

FIL. chante :

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même,

Pour le choix que vous balancez :

Vous avez des yeux, je vous aime,

C'est vous en dire assez.

La treizième scène est entre Filène et Lycas, qui, rebutés par la belle Iris, chantent ensemble leur désespoir.

FIL. Hélas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?

Nous préférer un servile pasteur !

Ho Ciel !

LYC. Ho sort !

FIL. Quelle rigueur !

LYC. Quel coup !

FIL. Quoi ? tant de pleurs,

LYC. Tant de persévérance,

FIL. Tant de langueur,

LYC. Tant de souffrance,

FIL. Tant de vœux,

LYC. Tant de soins,

FIL. Tant d'ardeur,

LYC. Tant d'amour

FIL. Avec tant de mépris sont traités en ce jour !

Ha ! cruelle,

LYC. Cœur dur,

FIL. Tigresse,

LYC. Inexorable,

FIL. Inhumaine,

LYC. Inflexible,

FIL. Ingrate,

LYC. Impitoyable,

FIL. Tu veux donc nous faire mourir ? 10

Il te faut contenter.

LYC. Il te faut obéir.

FIL. Mourons, Lycas.

LYC. Mourons, Filène.

FIL. Avec ce fer finissons notre peine.

LYC. Pousse.

FIL. Ferme.

LYC. Courage.

FIL. Allons, va le premier

# PASTORALE COMIQUE

LYC. Non, je veux marcher le dernier.  
FIL. Puisqu'un même malheur aujourd'hui  
nous assemble,  
Allons, partons ensemble.

*La quatorzième scène est d'un jeune berger enjoué, qui, venant consoler Filène et Lycas, chante :*

Ha ! quelle folie  
De quitter la vie  
Pour une beauté  
Dont on est rebuté !  
On peut, pour un objet aimable  
Dont le cœur nous est favorable,  
Vouloir perdre la clarté ;  
Mais quitter la vie  
Pour une beauté  
Dont on est rebuté,  
Ha ! quelle folie !

10

*La quinzième et dernière scène est d'une Égyptienne, suivie d'une douzaine de gens, qui, ne cherchant que la joie, dansent avec elle aux chansons qu'elle chante agréablement. En voici les paroles :*

## PREMIER AIR.

D'un pauvre cœur  
Soulagez le martyr,  
D'un pauvre cœur  
Soulagez la douleur.  
J'ai beau vous dire  
Ma vive ardeur,  
Je vous vois rire  
De ma langueur.

Ah ! cruelle, j'expire  
Sous tant de rigueur.  
D'un pauvre cœur  
Soulagez le martyr,  
D'un pauvre cœur  
Soulagez la douleur.

10

## SECOND AIR.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Syrie,  
Usons bien des moments précieux ;  
Contentons ici notre envie,  
De nos ans le feu nous y convie :  
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.  
Quand l'hiver a glacé nos guérets, 20  
Le printemps vient reprendre sa place,  
Et ramène à nos champs leurs attraits ;  
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

20

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,  
Soyons-y l'un et l'autre empressés ;  
Du plaisir faisons notre affaire,  
Des chagrins songeons à nous défaire :  
Il vient un temps où l'on en prend assez.  
Quand l'hiver a glacé nos guérets, 30  
Le printemps vient reprendre sa place,  
Et ramène à nos champs leurs attraits ;  
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

30

*L'Égyptienne qui danse et chante est : NOBLET l'aîné.*

*Les douze dansants sont :*

Quatre jouant de la guitare, M. DE LULLY,  
MM. BRAUCHAMP, CHICANEAU et VAGNART ;  
Quatre jouant des castagnettes, Les sieurs  
FAVIER, BONARD, SAINT-ANDRÉ et ARNALD ;  
Quatre jouant des guacares, MM. LA MARRE,  
DES-AIRS second, DU FEU et PERAN.

FIN DE LA PASTORALE COMIQUE.

# LE SICILIEN

## OU

### L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE

#### ACTEURS

ADRASTE, gentilhomme français,  
amant d'Isidore.

DOM PÈDRE, Sicilien, amant  
d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de  
Dom Pèdre.

CLIMÈNE, sœur d'Adraste.

HALI, valet d'Adraste.

LE SÉNATEUR.

LES MUSICIENS.

TROUPE D'ESCLAVES.

TROUPE DE MAURES.

DEUX LAQUAIS.

#### SCÈNE I

HALI, Musiciens.

HALI, aux Musiciens. Chut... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four: le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave! de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître! de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; et parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

#### SCÈNE II

ADRASTE et deux laquais, HALI.

ADR. Est-ce toi, Hali?

HALI. Et qui pourroit-ce être que moi? A ces heures de nuit, hors vous et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADR. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime: on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci,

sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

20 HALL. Mais il est en amour plusieurs façons de se parler ; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADR. Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage ? Et que mais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent ? et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre ?

30 HALL. Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADR. As-tu là tes musiciens ?

HALL. Oui.

ADR. Fais-les approcher. Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

HALL. Les voici. Que chanteront-ils ?

40 ADR. Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALL. Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanteront l'autre jour.

ADR. Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALL. Ah ! Monsieur, c'est du beau bécarré.

ADR. Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarré ?

HALL. Monsieur, je tiens pour le bécarré : vous savez que je m'y connois. Le bécarré me charme : hors du bécarré, point de salut en 50 harmonie. Écoutez un peu ce trio.

ADR. Non : je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALL. Jevols bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément 60 faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses ; et là-dessus vient un berger joyeux, avec un bécarré admirable, qui se moque de leur follesse.

ADR. J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALL. Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène ; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADR. Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse 70 cacher les lumières.

### SCÈNE III,

*Chantée par trois musiciens.*

PREMIER MUSICIEN.

*Si du triste récit de mon infortune  
Je trouble le repos de votre solitude,  
Rochers, ne soyez point fâchés.*

*Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,  
Tout rochers que vous êtes,  
Vous en serez touchés.*

SECOND MUSICIEN.

*Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,  
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;  
Et moi j'y recommence*

*Mes soupirs languissants et mes tristes regrets. 10*

*Ah ! mon cher Philène.*

PREMIER MUSICIEN.

*Ah ! mon cher Tircis.*

SECOND MUSICIEN.

*Que je sens de peins !*

PREMIER MUSICIEN.

*Que j'ai de soucis !*

SECOND MUSICIEN.

*Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Clémène.*

PREMIER MUSICIEN.

*Cloris n'a point pour moi de regards adoucis.*

TOUTS DEUX.

*O loi trop inhumaine !*

*Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,  
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer !*

TROISIÈME MUSICIEN.

*Pauvres amants, quelle erreur 20*

*D'adorer des inhumaines !*

*Jamais les âmes bien saines*

*Ne se payent de rigueur ;*

*Et les faveurs ma tendresse*

*Qui doivent lier un cœur*

*On voit cent belles ici*

*Autrès de qui je m'empresse :*

*A leur vœu ma tendresse*

*Je mets mon plus doux souci ;*

*Mais, lors que l'on est tigresse,*

*Ma foi ! je suis tigre aussi. 30*

PREMIER ET SECOND MUSICIEN.

*Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi !*



HALL. Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADR. Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

# SCÈNE IV

DOM PÈDRE, ADRASTE, HALL.

DOM P., sortant en bonnet de nuit et robe de chambre, avec une épée sous son bras. Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte; et, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

HALL. Hall!

HALL. Quoi?

ADR. N'entends-tu plus rien?

10 HALL. Non.

(Dom Pèdre est derrière eux, qui les écoute.)

ADR. Quoi? tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque? et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALL. Je voudrais, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! si nous le  
20 tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADR. Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal: j'y suis trop engagé pour en avoir le démenti; et quand j'y devrais employer...

HALL. Monsieur, je ne sais pas ce que cela  
30 veut dire, mais la porte est ouverte; et si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient.

(Dom Pèdre se retire sur sa porte.)

ADR. Oui, fais; mais sans faire de bruit; je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel que ce fût la charmante Isidore!

DOM P., lui donnant sur la joue. Qui va là?

HALL, lui en fustant de même. Ami.

DOM P. Ho! là! Françoisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthé-  
40 lemy: allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils; vite, dépêchez; allons, tue, point de quartier.

# SCÈNE V

ADRASTE, HALL.

ADR. Je n'entends remuer personne. Hall? Hall?

HALL, caché dans un coin. Monsieur.

ADR. Où donc te caches-tu?

HALL. Ces gens sont-ils sortis?

ADR. Non: personne ne bouge.

HALL, en sortant d'où il étoit caché. S'ils viennent, ils seront frottés.

ADR. Quoi? tous nos soins seront donc inutiles? Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera 10 de nos desseins?

HALL. Non: le courroux du point d'honneur me prend; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel.

ADR. Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver 20 facilement les moyens...

HALL. Laissez-moi faire seulement: j'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour parolt; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

# SCÈNE VI

DOM PÈDRE, ISIDORE.

ISID. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin; cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DOM P. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISID. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous 10 pouvez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DOM P. Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISM. Il est vrai; la musique en étoit admirable.

DOM P. C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

20 ISM. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DOM P. Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade ?

ISM. Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

DOM P. Obligée !

ISM. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DOM P. Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

30 ISM. Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

DOM P. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISM. Assurément.

DOM P. C'est dire fort net ses pensées.

ISM. A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée; ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, 40 d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela; et l'on n'en voit point de si fêre qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DOM P. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISM. Je ne sais pas pourquoi cela; et si j'ai-mois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. 50 Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

DOM P. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la parolre à d'autres yeux.

ISM. Quoi ? jaloux de ces choses-là ?

60 DOM P. Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous le voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISM. Certes, voulez-vous que je dise ? vous 70 prenez un mauvais parti; et la possession d'un

cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude. 80

DOM P. Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

ISM. Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

DOM P. Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa 90 femme...

ISM. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude ? si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

DOM P. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISM. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr. 100

DOM P. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

## SCÈNE VII

DOM PÈDRE, HALL, ISIDORE.

(Hall faisant plusieurs révérences à Dom Pèdre.)

DOM P. Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

HALL. (Il se retourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à Dom Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître.) Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore), pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien 110 (avec la permission de la Signore)...

DOM P. Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

HALL. Signor, je suis un virtuose.

DOM P. Je n'ai rien à donner.

HALL. Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos airs qui voudrât s'en accommoder.

ISM. C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALL. Chala bala ... Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Écoutez bien. Chala bala.

## SCÈNE VIII

HALL et quatre esclaves, ISIDORE, DOM PEDRE.

(Hall chante dans cette scène, et les esclaves dansent dans les intervalles de son chant.)

HALL chante. D'un cœur ardent, en tous lieux  
Un amant suit une belle ;  
Mais d'un jaloux odieux  
La vigilance éternelle  
Fait qu'il ne peut que des yeux  
S'entretenir avec elle :  
Est-il peine plus cruelle  
Pour un cœur bien amoureux ?

*Chiribirida ouh alla !*

*Star bon Turca,  
Non aver danara.  
Ti voler comprara !  
Mi servir a ti,*

*Se pagar per mi :  
Far bona coucina,  
Mi levar matina,  
Far bollor caldara.  
Parlara, parlara :  
Ti voler comprara !*

C'est un supplice, à tous coups,  
Sous qui cet amant expire ;  
Mais si d'un œil un peu doux  
La belle voit son martyr,  
Et consent qu'aux yeux de tous  
Pour ses attraits il soupire,  
Il pourroit bientôt se rire  
De tous les soins du jaloux.

*Chiribirida ouh alla !*

*Star bon Turca,  
Non aver danara.  
Ti voler comprara !  
Mi servir a ti,  
Se pagar per mi :  
Far bona coucina,  
Mi levar matina,  
Far bollor caldara.  
Parlara, parlara :  
Ti voler comprara !*

DOM P. Savez-vous, mes drôles,  
Que cette chanson  
Sent pour vos épaules  
Les coups de bâton ?

*Chiribirida ouh alla !*

*Mi ti non comprara,  
Ma ti bastonara,  
Si ti non andara.  
Andara, andara,  
O ti bastonara.*

Oh ! oh ! quels égrillards ! Allons, rentrons ici : j'ai changé de pensée ; et puis le temps se couvre un peu. (A Hall, qui parait encore là.) Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

HALL. Hé bien ! oui, mon maître l'adore ; il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour ; et si elle y consent, il la prendra pour femme.

DOM P. Oui, oui, je la lui garde.

HALL. Nous l'aurons malgré vous.

DOM P. Comment ? coquin ...

HALL. Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DOM P. Si je prends ...

HALL. Vous avez beau faire la garde : j'en ai juré, elle sera à nous.

DOM P. Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALL. C'est nous qui vous attraperons : elle sera notre femme, la chose est résolue. Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

## SCÈNE IX

ADRASTE, HALL.

HALL. Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative ; mais je ...

ADR. Ne te mets point en peine ; j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulois, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle

Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable personne; et comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, 10 il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire: ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir en- 20 semble; et pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALL. Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADR. Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

30 HALL. Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADR. Je ne veux point perdre de temps. Holà! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

## SCÈNE X

DOM PÈDRE, ADRASTE.

DOM P. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

ADR. J'y cherche le seigneur Dom Pèdre.

DOM P. Vous l'avez devant vous.

ADR. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

DOM P. *lit. Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les hon- 10 nêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne pouvois rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenseroit, et qui ne fait les choses que pour 20 la gloire et pour la réputation.*

DOM P., *parlant au François.* Seigneur François, c'est une grande grâce que vous me voulez faire; et je vous suis fort obligé.

ADR. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DOM P. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

## SCÈNE XI

ISIDORE, DOM PÈDRE, ADRASTE et deux laquais.

DOM P. Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (*Adraste baise Isidore en la saluant, et Dom Pèdre lui dit :*) Holà! Seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADR. C'est la manière de France.

DOM P. La manière de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière. 20

ISID. Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADR. Il n'y a personne sans doute qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là. 20

ISID. L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADR. Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces, aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISID. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADR. Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le 30 moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISID. Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne...

DOM P. Finissons cela, de grâce, laissons les compliments, et songeons au portrait.

ADR. Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.*)

ISID. Où voulez-vous que je me place?

ADR. Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vus favorables de la lumière que nous cherchons.

40 ISID. Suis-je bien ainsi ?

ADR. Oul. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là ; le corps tourné ainsi ; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Ceci un peu plus découvert. (*Il parle de sa gorge.*) Bon. Là, un peu davantage. Encore tant soit peu.

DOM P. Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISID. Ce sont ici des choses toutes neuves 50 pour moi ; et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADR. Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveilles. (*La faisant tourner un peu devers lui.*) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

DOM P. Fort bien.

ADR. Un peu plus de ce côté ; vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos 60 regards attachés aux miens.

ISID. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en ne faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses : un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de 70 grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADR. Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressembler. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

DOM P. Le nez me semble un peu trop gros.

80 ADR. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (*Il parle à Dom Pédre.*) Je pourrois faire : ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

ISID. Tout cela sent la nation ; et toujours 90 Messieurs les Français ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

ADR. On ne se trompe guère à ces sortes de choses ; et vous avez l'esprit trop éclairé pour

ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

DOM P. Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, parler ; cela vous détourne 100 de votre ouvrage.

ADR. Ah ! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins ; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la galeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

## SCÈNE XII

HALL, vêtu en Espagnol, DOM PÈDRE,  
ADRASTE, ISIDORE.

DOM P. Que veut cet homme-là ? et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?

HALL. J'entre ici librement ; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

DOM P. Non, Seigneur.

HALL. Je suis Dom Gilles d'Alcala, et l'historio d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

DOM P. Souhaitez-vous quelque chose de moi ? 10

HALL. Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.

DOM P. Nous voilà assez loin.

ADR., regardant Isidore. Elle a les yeux bleus.

HALL. Seigneur, j'ai reçu un soufflet : vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. 20 J'ai ce soufflet fort sur le cœur ; et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

DOM P. Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi ?

HALL. Parlons bas, s'il vous plaît.

ADR., aux genoux d'Isidore, pendant que Dom Pédre parle à Hall. Oul, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux 30 mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai

point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISID. Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

ADR. Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?  
ISID. Je ne crains que d'en trop avoir.

40 ADR. En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

ISID. Je ne puis encore vous le dire.

ADR. Qu'attendez-vous pour cela ?

ISID. A me résoudre.

ADR. Ah ! quand on aime, on se résout bientôt.

ISID. Hé bien ! allez, oui, j'y consens.

ADR. Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

50 ISID. Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps ?

DOM P., à Hali. Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALL. Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

DOM P. Je vous laisse aller sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

60 ADR. Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

(Dom Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (Parlant à Dom Pèdre.) Non, ne regardez rien encore ; faites serrer cela, je vous prie. (À Isidore.) Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever  
70 notre ouvrage.

ISID. Je conserverai pour cela toute la galeté qu'il faut.

### SCÈNE XIII

DOM PÈDRE ISIDORE.

ISID. Qu'en dites-vous ? ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde, et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DOM P. Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent,

en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISID. C'est qu'ils savent qu'on plaît aux 10 Dames par ces choses.

DOM P. Oui ; mais, s'ils plaisent aux Dames, ils déplaisent fort aux Messieurs ; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISID. Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

### SCÈNE XIV

CLIMÈNE, DOM PÈDRE, ISIDORE.

CLIM., voilée. Ah ! Seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe, dans ses mouvements, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toujours voilée ; et pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grâce, 10 Seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

DOM P. Entrez là dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

### SCÈNE XV

ADRASTE, DOM PÈDRE.

DOM P. Hé quoi ? Seigneur, c'est vous ? Tant de jalousie pour un François ? Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADR. Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle 10 mérita.

DOM P. Ah ! de grâce, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADR. La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait : elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; et sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DOM P. De la façon qu'elle a parlé, tout ce 20 qu'elle en a fait a été sans dessein ; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADR. Hé quoi? vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

DOM P. Oui, je prends son parti; et si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit  
30 entre nous.

ADR. Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser: je ferai ce que vous voudrez.

## SCÈNE XVI

CLIMÈNE, ADRASTE, DOM PÈDRE.

DOM P. Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

CL. Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire; mais je m'en vais prendre mon voile: je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

DOM P. La voici qui s'en va venir; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

## SCÈNE XVII

ISIDORE, sous le voile de CLIMÈNE, ADRASTE, DOM PÈDRE.

DOM P. Puisque vous m'avez bien voulu donner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADR. Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

DOM P. Vous m'obligez sensiblement, et j'en  
10 garderai la mémoire.

ADR. Je vous donne ma parole, Seigneur Dom Pèdre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DOM P. C'est trop de grâce que vous me faites. Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

## SCÈNE XVIII

CLIMÈNE, DOM PÈDRE.

DOM P. Comment? que veut dire cela?

CL., sans voile. Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre hâlé de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire,

n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures et les verrous d'un monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe. 10

DOM P. Dom Pèdre souffrira cette injure mortelle! Non, non: j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

## SCÈNE XIX

LE SÉNATEUR, DOM PÈDRE.

LE SÉN. Serviteur, Seigneur Dom Pèdre. Que vous venez à propos!

DOM P. Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉN. J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

DOM P. Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉN. Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau. 10

DOM P. Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉN. Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

DOM P. Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SÉN. Les habits merveilleux, et qui sont faits exprès.

DOM P. Je vous demande l'appui de la justice contre cette action. 20

LE SÉN. Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter, pour en donner le divertissement au peuple.

DOM P. Comment? de quoi parlez-vous là?

LE SÉN. Je parle de ma mascarade.

DOM P. Je vous parle de mon affaire.

LE SÉN. Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez: voyons si cela ira bien.

DOM P. La peste soit du fou, avec sa mas- 30 carade!

LE SÉN. Diantre soit le fâcheux, avec son affaire!

## SCÈNE XX

Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.

# AMPHITRYON

## COMÉDIE

### ÉPIÎTRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

*MONSIEUR LE PRINCE.*

MONSIEUR,

N'en déplaie à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épitres dédicatoires : et VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces Messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du GRAND CONDÉ est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms : il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; et pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre ; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet État, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, MONSIEUR, que la glorieuse approbation de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre âme. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées ; et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSIEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer ; et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons ; on sait, dis-je, qu'une épitre dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parler de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSIEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'*Amphitryon*, et m'attribuer une gloire que je n'ai pas peut-être méritée ; et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, MONSIEUR, avec tout le respect possible et tout le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

MOLÈRE.



# AMPHITRYON

## ACTEURS

MERCURE.

LA NUIT.

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.

AMPHITRYON, général des Thébains.

ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.

CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène et femme de Sosie.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

ARGATIPHONTIDAS,

NAUCRATÈS,

POLIDAS,

POSICLÈS,

} capitaines thébains.

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.

## PROLOGUE

MERCURE, sur un nuage ; LA NUIT, dans un char traîné par deux chevaux.

MER. Tout beau ! charmante Nuit ; daignez vous arrêter :

Il est certain secours que de vous on desire,  
Et j'ai deux mots à vous dire  
De la part de Jupiter.

LA NUIT. Ah ! ah ! c'est vous, Seigneur Mercure !  
Qui vous eût deviné là, dans cette posture ?

MER. Ma foi ! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir

Aux différents emplois où Jupiter m'engage,  
Je me suis doucement assis sur ce nuage,

Pour vous attendre venir. 10

LA NUIT. Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas :

Stied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las ?

MER. Les Dieux sont-ils de fer ?

LA NUIT. Non ; mais il faut sans cesse  
Garder le *decorum* de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse  
Cette sublime qualité,  
Et que, pour leur indignité,  
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MER. A votre aise vous en parlez,  
Et vous avez, la belle, une chaise roulante, 20  
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,

Vous vous faites traîner partout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même ;

Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,

Aux poètes assez de mal

De leur impertinence extrême,

D'avoir, par une injuste loi,

Dont on veut maintenir l'usage,

A chaque Dieu, dans son emploi,

Donné quelque allure en partage, 30

Et de me laisser à pied, moi,

Comme un messager de village,

Moi, qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,

Le fameux messager du souverain des Dieux,

Et qui, sans rien exagérer,

Par tous les emplois qu'il me donne.

Aurois besoin, plus que personne,

D'avoir de quoi me volturer.

LA NUIT. Que voulez-vous faire à cela ?

Les poètes font à leur guise : 40

Ce n'est pas la seule sottise

Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.

Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,  
Et vos allées aux pieds sont un don de leurs soins.

MER. Oui ; mais, pour aller plus vite,

Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT. Laissons cela, Seigneur Mercure,

Et sachons ce dont il s'agit.

MER. C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,

Qui de votre manteau veut la faveur obscure, 50

Pour certaine douce aventure

Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, Je crois, ne vous sont pas nouvelles :  
 Bien souvent pour la terre il néglige les cieux ;  
 Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux  
 Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,

Et sait cent tours ingénieux,  
 Pour mettre à bout les plus cruelles.  
 Des yeux d'Alcmène il a senti les coups ;  
 Et tandis qu'au milieu des bœotiques plaines, 60

Amphitryon, son époux,  
 Commande aux troupes thébaines,  
 Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous

Un soulagement à ses peines  
 Dans la possession des plaisirs les plus doux. \*  
 L'état des mariés à ses feux est propice :  
 L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ;  
 Et la jeune chaleur de leurs tendres amours  
 A fait que Jupiter à ce bel artifice

S'est avisé d'avoir recours. 70  
 Son stratagème ici se trouve salutaire ;  
 Mais, près de maint objet chéri,  
 Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,  
 Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire  
 Que la figure d'un mari.

LA NUIT. J'admire Jupiter, et je ne comprends  
 pas

Tous les déguisements qui lui viennent en tête.  
 MÈRE. Il veut goûter par là toutes sortes d'états,  
 Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.

Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé, 80

Je le tiendrois fort misérable,  
 S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,  
 Et qu'au faite des cieux il fût toujours guindé.  
 Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode  
 Que d'être emprisonné toujours dans sa grande-  
 deur ;

Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur  
 La haute qualité devient fort incommode.

Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connaît,  
 Sait descendre du haut de sa gloire suprême ;

Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît 90  
 Il sort tout à fait de lui-même,

Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

LA NUIT. Passe enoer de le voir, de ce sublime  
 étage,

Dans celui des hommes venir,  
 Prendre tous les transports que leur cœur peut  
 fournir,

Et se faire à leur badinage,  
 Si, dans les changements où son humeur l'engage,

A la nature humaine il s'en vouloit tenir ;  
 Mais de voir Jupiter taureau,

Serpent, cygne, ou quelque autre chose, 100

Je ne trouve point cela beau,  
 Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MÈRE. Laissons dire tous les censeurs :  
 Tels changements ont leurs douceurs  
 Qui passent leur intelligence.

Ce Dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;  
 Et dans les mouvements de leurs tendres ar-  
 deurs,

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.  
 LA NUIT. Revenons à l'objet dont il a les  
 faveurs.

Si par son stratagème il voit sa flamme heur-  
 euse, 110

Que peut-il souhaiter ? et qu'est-ce que je puis ?

MÈRE. Que vos chevaux, par vous au petit pas  
 réduits,

Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,  
 D'une nuit si délicieuse

Fassent la plus longue des nuits ;  
 Qu'à ses transports vous donniez plus d'es-  
 pace,

Et retardiez la naissance du jour  
 Qui doit avancer le retour

De celui dont il tient la place.  
 LA NUIT. Voilà sans doute un bel emploi 120

Que le grand Jupiter m'apprête,  
 Et l'on donne un nom fort honnête

Au service qu'il veut de moi.

MÈRE. Pour une jeune déesse,  
 Vous êtes bien du bon temps !

Un tel emploi n'est bascule  
 Que chez les petites gens.

Lorsque dans un haut rang on a l'honneur de  
 paroître,

Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ;  
 Et suivant ce qu'on peut être, 130

Les choses changent de nom.

LA NUIT. Sur de pailleuses matières  
 Vous en savez plus que moi ;

Et pour accepter l'emploi,  
 J'en veux croire vos lumières.

MÈRE. Hé ! la, la, Madame la Nuit,  
 Un peu doucement, je vous prie.

Vous avez dans le monde un bruit  
 De n'être pas si renchérie.

On vous fait confidence, en cent climats divers, 140  
 De beaucoup de bonnes affaires ;

Et je crois, à parler à sentiments ouverts,  
 Que nous ne nous en devons guères

LA NUIT. Laissons ces contrariétés,  
 Et demeurons ce que nous sommes :

N'apprétons point à rire aux hommes  
 En nous disant nos vérités.

MER. Adieu : je vais là-bas, dans ma commission,  
 Dépouiller promptement la forme de Mercure,  
 Pour y vêtir la figure 150  
 Du valet d'Amphitryon.  
 LA NUIT. Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,  
 Je vais faire une station.  
 MER. Bon jour, la Nuit.  
 LA NUIT. Adieu, Mercure.  
*(Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe dans son char.)*

## ACTE I

## SCÈNE I

## SOSIE.

Qui va là ? Heu ? Ma peur, à chaque pas, s'accroît.  
 Messieurs, ami de tout le monde.  
 Ah ! quelle audace sans seconde  
 De marcher à l'heure qu'il est !  
 Que mon maître, couvert de gloire,  
 Me joue ici d'un vilain tour !  
 Quoi ? si pour son prochain il avoit quelque amour,  
 M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?  
 Et pour me renvoyer annoncer son retour  
 Et le détail de sa victoire, 10  
 Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?  
 Sosie, à quelle servitude  
 Tes jours sont-ils assujettis !  
 Notre sort est beaucoup plus rude  
 Chez les grands que chez les petits.  
 Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,  
 Obligé de s'immoler.  
 Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,  
 Dès qu'ils parlent, il faut voler.  
 Vingt ans d'assidu service 20  
 N'en obtiennent rien pour nous ;  
 Le moindre petit caprice  
 Nous attire leur courroux.  
 Cependant notre âme insensée  
 S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,  
 Et s'y veut contenter de la fausse pensée  
 Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.  
 Vers la retraite en vain la raison nous appelle ;  
 En vain notre dépit quelquefois y consent :  
 Leur vue a sur notre zèle 30  
 Un ascendant trop puissant,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant  
 Nous rengage de plus belle.  
 Mais enfin, dans l'obscurité,  
 Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.  
 Il me faudroit, pour l'ambassade,  
 Quelque discours prémédité.  
 Je dois aux yeux d'Alcène un portrait militaire  
 Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;  
 Mais comment diantre le faire, 40  
 Si je ne m'y trouval pas ?  
 N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,  
 Comme oculaire témoin :  
 Combien de gens font-ils des récits de bataille  
 Dont ils se sont tenus loin ?  
 Pour jouer mon rôle sans peine,  
 Je le veux un peu repasser.  
 Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène,  
 Et cette lanterne est Alcène,  
 A qui je me dois adresser. 50  
*(Il pose sa lanterne à terre, et lui adresse son compliment.)*  
 'Madame, Amphitryon, mon maître, et votre époux . .  
 (Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,  
 M'a voulu choisir entre tous,  
 Pour vous donner avis du succès de ses armes,  
 Et du desir qu'il a de se voir près de vous.'  
 'Ha ! vraiment, mon pauvre Sosie,  
 A te revoir j'ai de la joie au cœur.'  
 'Madame, ce m'est trop d'honneur,  
 Et mon destin doit faire envie.'  
 (Bien répondu !) 'Comment se porte Amphitryon ?' 60  
 'Madame, en homme de courage,  
 Dans les occasions où la gloire l'engage.'  
 (Fort bien ! belle conception !)  
 'Quand viendra-t-il, par son retour charmant,  
 Rendre mon âme satisfaite ?'  
 'Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément,  
 Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.'  
 (Ah !) 'Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?  
 Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme.'  
 'Il dit moins qu'il ne fait, Madame, 70  
 Et fait trembler les ennemis.'  
 (Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)

'Que font les révoltés! dis-moi, quel est leur sort!'

'Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort :

Nous les avons taillés en pièces,

Mis Pteréas leur chef à mort,

Pris Télébe d'assaut, et déjà dans le port

Tout retentit de nos prouesses.'

'Ah! quel succès! ô Dieux! Qui l'eût pu jamais croire!

Raconte-moi, Sosie, un tel événement.'

'Je le veux bien, Madame; et, sans m'enfler de gloire,

Du détail de cette victoire

Je puis parler très-savamment.

Figurez-vous donc que Télébe,

Madame, est de ce côté :

(Il marque les lieux sur sa main, ou à terre.)

C'est une ville, en vérité,

Aussi grande quasi que Thèbe.

La rivière est comme là.

Ici nos gens se campèrent;

Et l'espace que voilà,

Nos ennemis l'occupèrent :

Sur un haut, vers cet endroit,

Étoit leur infanterie;

Et plus bas, du côté droit,

Étoit la cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prières,

Tous les ordres donnés, on donne le signal.

Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,

Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;

Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,

Et vous allez voir comme quoi.

Voilà notre avant-garde à bien faire animée;

Là, les archers de Créon, notre roi;

Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit.)

Qui d'abord . . . Attendez : ' le corps d'armée a peur.

J'entends quelque bruit, ce me semble.

## SCÈNE II

MERCURE, SOSIE.

MER., sous la forme de Sosie. Sous ce minois qui lui ressemble,

Chassons de ces lieux ce causeur,

Dont l'abord importun troubleroit la douceur

Que nos amants goûtent ensemble.

Sos. Mon cœur tant soit peu se rassure,

Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure,

Allons chez nous achever l'entretien

MER. Tu seras plus fort que Mercure,

Ou je t'en empêcherai bien.

Sos. Cette nuit en longueur me semble sans pareille.

Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,

Pour avoir trop pris de son vin,

MER. Comme avec irrévérence

Parle des Dieux ce maraut!

Mon bras saura bien tantôt

Châtier cette insolence,

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,

En lui volant son nom, avec sa ressemblance.

Sos. Ah! par ma foi, j'avois raison :

C'est fait de moi, chétive créature!

Je vois devant notre maison

Certain homme dont l'encolure

Ne me pressage rien de bon.

Pour faire semblant d'assurance,

Je veux chanter un peu d'ici.

(Il chante; et lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.)

MER. Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,

Que de chanter et m'étourdir ainsi?

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

Sos. Cet homme assurément n'aime pas la musique,

MER. Depuis plus d'une semaine,

Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;

La vertu de mon bras se perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos,

Pour me remettre en haleine.

Sos. Quel diable d'homme est-ce ci?

De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi? 40  
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,

Et que le drôle parle ainsi

Pour me cacher sa peur sous une audace feinte?

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :

Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.

Faisons-nous du cœur par raison;

Il est seul, comme moi; je suis fort, j'ai bon maître,

Et voilà notre maison.

MER. Qui va là ?  
 SOS. Moi.  
 MER. Qui, moi ?  
 SOS. Moi. Courage, Sosie !  
 MER. Quel est ton sort, dis-moi ?  
 SOS. D'être homme, et  
 de parler. 50  
 MER. Es-tu maître ou valet ?  
 SOS. Comme il me prend  
 envie.  
 MER. Oh s'adressent tes pas ?  
 SOS. Où j'ai dessein d'aller.  
 MER. Ah ! ceci me déplaît.  
 SOS. J'en ai l'âme ravie.  
 MER. Résolument, par force ou par amour,  
 Je veux savoir de toi, traître,  
 Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,  
 Où tu vas, à qui tu peux être.  
 SOS. Je fais le bien et le mal tour à tour ;  
 Je viens de là, vals là ; j'appartiens à mon  
 maître.  
 MER. Tu montres de l'esprit, et je te vois en  
 train 60  
 De trancher avec moi de l'homme d'importance.  
 Il me prend un désir, pour faire connoissance,  
 De te donner un soufflet de ma main.  
 SOS. A moi-même ?  
 MER. A toi-même : et t'en voilà  
 certain.  
 (Il lui donne un soufflet.)  
 SOS. Ah ! ah ! c'est tout de bon !  
 MER. Non : ce n'est que pour rire,  
 Et répondre à tes quolibets.  
 SOS. Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,  
 Comme vous baillez des soufflets !  
 MER. Ce sont là de mes moindres coups,  
 De petits soufflets ordinaires. 70  
 SOS. Si j'étais aussi prompt que vous,  
 Nous ferions de belles affaires.  
 MER. Tout cela n'est encor rien,  
 Pour y faire quelque pause :  
 Nous verrons bien autre chose ;  
 Poursuivons notre entretien.  
 SOS. Je quitte la partie.  
 (Il veut s'en aller.)  
 MER. Où vas-tu ?  
 SOS. Que t'importe ?  
 MER. Je veux savoir où tu vas.  
 SOS. Me faire ouvrir cette porte.  
 Pourquoi retiens-tu mes pas ? 80  
 MER. Si jusqu'à l'approcher tu pusses ton  
 audace.  
 Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOS. Quoi ? tu veux, par ta menace,  
 M'empêcher d'entrer chez nous ?  
 MER. Comment, chez nous ?  
 SOS. Oui, chez nous.  
 MER. O le traître !  
 Tu te dis de cette maison ?  
 SOS. Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas  
 le maître ?  
 MER. Hé bien ! que fait cette raison ?  
 SOS. Je suis son valet.  
 MER. Toi ?  
 SOS. Moi.  
 MER. Son valet ?  
 SOS. Sans doute.  
 MER. Valet d'Amphitryon ?  
 SOS. D'Amphitryon, de  
 lui. 90  
 MER. Ton nom est... ?  
 SOS. Sosie.  
 MER. Heu ? comment ?  
 SOS. Écoute :  
 Sais-tu que de ma main je t'assomme aujour-  
 d'hui ?  
 SOS. Pourquoi ? De quelle rage est ton âme  
 saisie ?  
 MER. Qui te donne, dis-moi, cette témérité  
 De prendre le nom de Sosie ?  
 SOS. Moi, je ne le prends point, je l'ai tou-  
 jours porté.  
 MER. O le mensonge horrible ! et l'impudence  
 extrême !  
 Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?  
 SOS. Fort bien : je le soutiens, par la grande  
 raison  
 Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance su-  
 prême, 100  
 Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,  
 Et d'être un autre que moi-même.  
 (Mercure le bat)  
 MER. Mille coups de bâton doivent être le  
 prix  
 D'une pareille effronterie.  
 SOS. Justice, citoyens ! Au secours ! je vous  
 prie.  
 MER. Comment, bourreau, tu fais des cris ?  
 SOS. De mille coups tu me meurtris,  
 Et tu ne veux pas que je crie ?  
 MER. C'est ainsi que mon bras...  
 SOS. L'action ne vaut  
 rien :  
 Tu triomphe de l'avantage 110  
 Que te donne sur moi mon manque de courage ;

Et ce n'est pas en user bien.  
C'est pure fanfaronnerie  
De vouloir profiter de la poltronnerie  
De ceux qu'attaque notre bras.  
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle  
Âme ;  
Et le cœur est digne de blâme  
Contre les gens qui n'en ont pas.  
M<sup>MR</sup>. Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en  
dis-tu ?  
Sos. Tes coups n'ont point en moi fait de  
métamorphose ; 120  
Et tout le changement que je trouve à la  
chose,  
C'est d'être Sosie battu.  
M<sup>MR</sup>. Encore ? Cent autres coups pour cette  
autre impudence.  
Sos. De grâce, fais trêve à tes coups.  
M<sup>MR</sup>. Fais donc trêve à ton insolence.  
Sos. Tout ce qu'il te plaira ; je garde le  
silence :  
La dispute est par trop inégale entre nous.  
M<sup>MR</sup>. Es-tu Sosie encore ? dis, traître !  
Sos. Hélas ! je suis ce que tu veux ;  
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux : 130  
Ton bras t'en a fait le maître.  
M<sup>MR</sup>. Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?  
Sos. Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose  
claire ;  
Mais ton bâton, sur cette affaire,  
M'a fait voir que je m'abusois.  
M<sup>MR</sup>. C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes  
l'avoue :  
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.  
Sos. Toi, Sosie ?  
M<sup>MR</sup>. Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y  
joue,  
Il peut bien prendre garde à soi.  
Sos. Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-  
même, 140  
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?  
Que son bonheur est extrême  
De ce que je suis poltron !  
Sans cela, par la mort . . . !  
M<sup>MR</sup>. Entre tes dents, je pense,  
Tu murmures je ne sais quoi ?  
Sos. Non. Mais, au nom des Dieux, donne-  
moi la licence  
De parler un moment à toi.  
M<sup>MR</sup>. Parle.  
Sos. Mais promets-moi, de grâce,  
Que les coups n'en seront point.  
Signons une trêve.

M<sup>MR</sup>. Passe ; 150  
Va, je t'accorde ce point.  
Sos. Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?  
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?  
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,  
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?  
M<sup>MR</sup>. Comment, tu peux . . .  
Sos. Ah ! tout doux :  
Nous avons fait trêve aux coups.  
M<sup>MR</sup>. Quoi ? pendard, imposteur, coquin . . .  
Sos. Pour  
des injures,  
Dis-m'en tant que tu voudras :  
Ce sont légères blessures, 160  
Et je ne m'en fâche pas.  
M<sup>MR</sup>. Tu te dis Sosie ?  
Sos. Oui. Quelque conte frivole . . .  
M<sup>MR</sup>. Sus, je romps notre trêve, et reprends  
ma parole.  
Sos. N'importe, je ne puis m'acquiescer pour toi,  
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.  
Être ce que je suis est-il en ta puissance ?  
Et puis-je cesser d'être moi ?  
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?  
Et peut-on démentir cent indices pressants ?  
Rêvé-je ? est-ce que je sommeille ? 170  
Ai-je l'esprit troublé par des transports puis-  
sants ?  
Ne sens-je pas bien que je veille ?  
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?  
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis  
A venir en ces lieux vers Alcène sa femme ?  
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,  
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?  
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?  
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?  
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ? 180  
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?  
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie  
Pour m'empêcher d'entrer chez nous ?  
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta fureur ?  
Ne m'as-tu pas roué de coups ?  
Ah ! tout cela n'est que trop véritable,  
Et plutôt au Ciel le fût-il moins !  
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,  
Et laisse à mon devoir s'acquiescer de ses soins.  
M<sup>MR</sup>. Arrête, ou sur ton dos le moindre pas  
attire 190  
Un assommant éclat de mon juste courroux.  
Tout ce que tu viens de dire  
Est à moi, hormis les coups.  
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcène.  
Et qui du port Persique arrive de ce pas ;

Moi qui viens annoncer la valeur de son bras  
Qui nous fait remporter une victoire pleine,  
Et de nos ennemis a mis le chef à bas ;  
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,

Fils de Dave, honnête berger ; 200

Frère d'Arpège, mort en pays étranger ;

Mari de Cléanthis la prude,

Dont l'humeur me fait enragier ;

Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière,

Sans en avoir jamais dit rien,

Et jadis en public fus marqué par derrière,

Pour être trop homme de bien.

Sos. Il a raison. A moins d'être Sosie,

On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;

Et dans l'étonnement dont mon âme est saisie, 210

Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet, maintenant que je le considère,

Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.

Faisons-lui quelque question,

Afin d'éclaircir ce mystère.

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

Mrs. Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,

Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

Sos. A qui destine-t-il un si riche présent ? 220

Mrs. A sa femme ; et sur elle il le veut voir paraître.

Sos. Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?

Mrs. Dans un coffret, scellé des armes de mon maître.

Sos. Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie,

Et de moi je commence à douter tout de bon.

Près de moi, par la force, il est déjà Sosie ;

Il pourroit bien encor l'être par la raison.

Pourtant, quand je me tâte, et que je me rap-  
pelle,

Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle, 230

Pour démêler ce que je voi ?

Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu per-  
sonne,

A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.

Par cette question il faut que je l'étonne :

C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos  
tenées,

Où tu courus seul te fourrer ?

Mrs. D'un jambon ...

Sos. L'y voilà !

Mrs. Que j'allai déterrer,  
Je coupai bravement deux tranches suc-  
coulentes,

Dont je sus fort bien me bourrer ; 240

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,

Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,

Je pris un peu de courage,

Pour nos gens qui se battaient.

Sos. Cette preuve sans pareille

En sa faveur conclut bien ;

Et l'on n'y peut dire rien,

S'il n'étoit dans la bouteille.

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'ex-  
pose,

Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix. 250

Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ?

Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

Mrs. Quand je ne serai plus Sosie,

Sois-le, j'en demeure d'accord ;

Mais tant que je le suis, je te garantis mort,

Si tu prends cette fantaisie.

Sos. Tout cet embarras met mon esprit sur  
les dents,

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.

Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;

Et le plus court pour moi, c'est d'entrer la  
dedans. 260

Mrs. Ah ! tu prends donc, pendard, goût à  
la bastonnade ?

Sos. Ah ! qu'est-ce ci ? grands Dieux ! il  
frappe un ton plus fort,

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.

Laissons ce diable d'homme, et retournons au  
port.

O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Mrs. Enfin, je l'ai fait fuir ; et sous ce traite-  
ment

De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

Mais je vois Jupiter, que fort civilement

Reconduit l'amoureuse Alcène.

### SCÈNE III

JUPITER, ALCÈNE, CLÉANTHIS, MERCURE.

Jup. Défendez, chère Alcène, aux flambeaux  
d'approcher.

Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;

Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,

Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que génoient tous ces soins éclatants

Où me tenoit lié la gloire de nos armes,

Au devoir de ma charge a volé les instants  
 Qu'il vient de donner à vos charmes.  
 Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré  
 Pourroit être blâmé dans la bouche publique, 10  
 Et j'en veux pour témoin unique  
 Celle qui peut m'en avoir gré.

ALC. Je prends, Amphitryon, grande part à  
 la gloire

Que répandent sur vous vos illustres exploits ;  
 Et l'éclat de votre victoire

Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits :  
 Mais quand je vois que cet honneur fatal  
 Éloigne de moi ce que j'aime,

Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse  
 extrême,

De lui vouloir un peu de mal, 20  
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême  
 Qui des Thébains vous fait le général.

C'est une douce chose, après une victoire,  
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;  
 Mais parmi les périls mêlés à cette gloire,  
 Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.  
 De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée,

Au moindre choc dont on entend parler !  
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,

Par où jamais se consoler 30  
 Du coup dont on est menacée ?

Et de quelque laurier qu'on couronne un vain-  
 queur,

Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,  
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur  
 Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il  
 aime ?

JUP. Je ne vois rien en vous dont mon feu ne  
 s'augmente :

Tout y marque à mes yeux un cœur bien en-  
 flammé ;

Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante  
 De trouver tant d'amour dans un objet aimé.

Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne 40  
 Aux tendres sentiments que vous me faites voir ;  
 Et pour les bien goûter, mon amour, chère  
 Alcène,

Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir :

Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,  
 Je dusse les faveurs que je reçois de vous.

Et que la qualité que j'ai de votre époux  
 Ne fût point ce qui me les donne.

ALC. C'est de ce nom pourtant que l'ardeur  
 qui me brûle

Tient le droit de paroître au jour,  
 Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule 50  
 Dont s'embarrasse votre amour.

JUP. Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de  
 tendresse

Passe aussi celle d'un époux,  
 Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,

Quelle en est la délicatesse.

Vous ne concevez point qu'un cœur bien  
 amoureux

Sur cent petits égards s'attache avec étude,  
 Et se fait une inquiétude

De la manière d'être heureux.  
 En moi, belle et charmante Alcène, 60

Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;  
 Mais l'amant seul me touche, à parler franche-  
 ment,

Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.  
 Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier  
 point,

Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,  
 Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.

Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,  
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,

Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les  
 cœurs, 70

Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs  
 La douceur est empoisonnée.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,  
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,

Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,  
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,

Et que de votre cœur, de bonté revêtu,  
 L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALC. Amphitryon, en vérité,  
 Vous vous moquez de tenir ce langage, 80

Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,  
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUP. Ce discours est plus raisonnable,  
 Alcène, que vous ne pensez ;

Mais un plus long séjour me rendroit trop  
 coupable,

Et du retour au port les moments sont pressés.  
 Adieu : de mon devoir l'étrange barbarie

Pour un temps m'arrache de vous ;  
 Mais, belle Alcène, au moins, quand vous  
 verrez l'époux,

Songez à l'amant, je vous prie. 90

ALC. Je ne sépare point ce qu'unissent les  
 Dieux,

Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

CLÉ. O Ciel ! que d'aimables caresses  
 D'un époux ardemment chéri !

Et que mon traître de mari  
 Est loin de toutes ces tendresses !



MER. La Nuit, qu'il me faut avertir,  
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;  
Et, pour effacer les étoiles,  
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir. 100

## SCÈNE IV

CLÉANTHIS, MERCURE.

(Mercure veut s'en aller.)

CLÉ. Quoi ? c'est ainsi que l'on me quitte ?

MER. Et comment donc ? Ne veux-tu pas  
Que de mon devoir je m'acquitte ?

Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas ?

CLÉ. Mais avec cette brusquerie,  
Traître, de moi te séparer !

MER. Le beau sujet de fâcherie !

Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.  
CLÉ. Mais quoi ? partir ainsi d'une façon  
brutale,Sans me dire un seul mot de douceur pour  
régaler ! 10MER. Diantre ! où veux-tu que mon esprit  
T'aille chercher des fariboles ?Quinze ans de mariage épuisent les paroles,  
Et depuis un long temps nous nous sommes  
tout dit.CLÉ. Regarde, traître, Amphitryon,  
Vois combien pour Alcène il étale de flamme,  
Et rougis là-dessus du peu de passion  
Que tu témoignes pour ta femme.MER. Hé ! mon Dieu ! Cléanthis, ils sont  
encore amants.Il est certain âge où tout passe ; 20  
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,  
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grâce.  
Il nous feroit beau voir, attachés face à face  
A pousser les beaux sentiments !CLÉ. Quoi ? suis-je hors d'état, perfide, d'ce-  
pérer

Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MER. Non, je n'ai garde de le dire ;

Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,  
Et je ferois crever de rire.CLÉ. Mérites-tu, pendard, cet insigne bon-  
heur 30

De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

MER. Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête :  
Ce grand honneur ne me vaut rien.  
Ne sois point si femme de bien,  
Et me romps un peu moins la tête.CLÉ. Comment ? de trop bien vivre on te voit  
me blâmer ?MER. La douceur d'une femme est tout ce qui  
me charme ;

Et ta vertu fait un vacarme

Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉ. Il te faudroit des cœurs pleins de fausses  
tendresses, 40

De ces femmes aux beaux et louables talents,

Qui savent accabler leurs maris de caresses,

Pour leur faire avaler l'usage des galants.

MER. Ma foi ! veux-tu que je te dise ?

Un mal d'opinion ne touche que les sots ;

Et je prendrais pour ma devise :

'Moins d'honneur, et plus de repos.'

CLÉ. Comment ? tu souffrirais, sans nulle ré-  
pugnance,

Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

MER. Oui, si je n'étois plus de tes cris  
rebatu, 50

Et qu'on te vit changer d'humeur et de méthode.

J'aime mieux un vice commode

Qu'une fatigante vertu.

Adieu, Cléanthis, ma chère âme :

Il me faut suivre Amphitryon.

(Il s'en va.)

CLÉ. Pourquoi, pour punir cet infâme,  
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?

Ah ! que dans cette occasion

J'enrage d'être honnête femme !

## ACTE II

## SCÈNE I

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPH. Viens ça, bourreau, viens ça. Sais-tu,  
maître fripon,

Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire ?

Et que pour te traiter comme je le desire,

Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

SOS. Si vous le prenez sur ce ton,

Monsieur, je n'ai plus rien à dire,

Et vous aurez toujours raison.

AMPH. Quoi ? tu veux me donner pour des  
vérités, traître,

Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

SOS. Non : je suis le valet, et vous êtes le  
maître ; 10

Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPH. Ça, je veux étouffer le courroux qui  
m'enflamme,

Et tout du long t'ouïr sur ta commission.  
Il faut, avant que voir ma femme,  
Que je débrouille ici cette confusion.  
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,  
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

Sos. Mais, de peur d'incongruité,  
Dites-moi, de grâce, à l'avance,  
De quel air il vous plaît que ceci soit traité. 20  
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,  
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?

Faut-il dire la vérité,  
Ou bien user de complaisance ?  
AMPH. Non : je ne te veux obliger  
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

Sos. Bon, c'est assez ; laissez-moi faire :  
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPH. Sur l'ordre que tantôt je t'avois su  
prescrire . . . ?

Sos. Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe  
voilés, 30  
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,  
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPH. Comment, coquin ?  
Sos. Monsieur, vous n'avez rien  
qu'à dire,

Je mentirai, si vous voulez.  
AMPH. Voilà comme un valet montre pour  
nous du zèle.

Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

Sos. D'avoir une frayeur mortelle,  
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPH. Poltron !  
Sos. En nous formant Nature a ses  
caprices ;

Divers penchants en nous elle fait observer : 40  
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;  
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPH. Arrivant au logis . . . ?  
Sos. J'ai, devant notre porte,

En moi-même voulu répéter un petit  
Sur quel ton et de quelle sorte  
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPH. Ensuite ?  
Sos. On m'est venu troubler et mettre  
en peine.

AMPH. Et qui ?  
Sos. Sois-le, un moi, de vos ordres jaloux,  
Que vous avez du port envoyé vers Alcène,  
Et qui de nos secrets a connaissance pleine, 50  
Comme le moi qui parle à vous.

AMPH. Quels contes !  
Sos. Non, Monsieur, c'est la vérité pure.  
Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé ;

Et j'étois venu, je vous jure,  
Avant que je fusse arrivé.  
AMPH. D'où peut procéder, je te prie  
Ce galimatias maudit ?  
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie ?  
Aliénation d'esprit ?  
Ou méchante plaisanterie ? 60

Sos. Non : c'est la chose comme elle est,  
Et point du tout conte frivole.

Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,  
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.

Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie.  
Je me suis trouvé deux chez nous ;

Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,  
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;

Que le moi que voici, chargé de lassitude,  
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos, 70

Et n'ayant d'autre inquiétude  
Que de battre, et casser des os.

AMPH. Il faut être, je le confesse,  
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux.

Pour souffrir qu'un valet de chansons me repasse.

Sos. Si vous vous mettez en courroux,  
Plus de conférence entre nous :

Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPH. Non : sans emportement je te veux  
écouter ;

Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience, 80  
Au mystère nouveau que tu me viens conter  
Est-il quelque ombre d'apparence ?

Sos. Non : vous avez raison, et la chose à  
chacun

Hors de créance doit paroître.  
C'est un fait à n'y rien connaître,

Un conte extravagant, ridicule, importun :  
Cela choque le sens commun ;

Mais cela ne laisse pas d'être.  
AMPH. Le moyen d'en rien croire, à moins  
qu'être insensé ?

Sos. Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine  
extrême : 90

Je me suis d'être deux senti l'esprit béat,  
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même.

Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé :  
J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagème ;

Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,  
Beau, l'air noble, bien pris, les manières char-

nantes ;  
Enfin deux gouttes de lait

Ne sont pas plus ressemblantes ;  
Et n'étoit que ses mains sont un peu trop

pesantes,  
J'en serois fort satisfait. 100

AMPH. A quelle patience il faut que je m'exhorte !

Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison ?

Sos. Bon, entré ! Hé ! de quelle sorte ?

Al-je voulu jamais entendre de raison ?

Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPH. Comment donc ?

Sos. Avec un bâton :

Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPH. On t'a battu ?

Sos. Vraiment.

AMPH. Et qui ?

Sos. Moi.

AMPH. Toi, te battre ?

Sos. Oui, moi : non pas le moi d'ici,

Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre. 110

AMPH. Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

Sos. Ce ne sont point des badinages.

Le moi que j'ai trouvé tantôt

Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :

Il a le bras fort, le cœur haut ;

J'en ai reçu des témoignages,

Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;

C'est un drôle qui fait des rages.

AMPH. Achevons. As-tu vu ma femme ?

Sos. Non.

AMPH. Pourquoi ?

Sos. Par une raison assez forte. 120

AMPH. Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

Sos. Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,

Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,

Ce moi qui m'a fait filer doux,

Ce moi qui le seul moi veut être,

Ce moi de moi-même jaloux,

Ce moi vaillant, dont le courroux

Au moi poitrin s'est fait connaître,

Enfin ce moi qui suis chez nous, 130

Ce moi qui s'est montré mon maître,

Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPH. Il faut que ce matin, à force de trop boire,

Il se soit troublé le cerveau.

Sos. Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau :

A mon serment on m'en peut croire.

AMPH. Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés ?

Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,

T'ait fait voir toutes les chimères

Dont tu me fais des vérités ? 140

Sos. Tout aussi peu. Je n'ai point somméillé, Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé ;

J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie !

Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,

Quand il m'a si bien étrillé.

AMPH. Suis-moi. Je t'impose silence :

C'est trop me fatiguer l'esprit ;

Et je suis un vrai fou d'avoir la patience D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit. 150

Sos. Tous les discours sont des sottises,

Partant d'un homme sans éclat ;

Ce seroit paroles exquises

Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPH. Entrons, sans davantage attendre.

Mais Alcène paroît avec tous ses appas.

En ce moment sans doute elle ne m'attend pas,

Et mon abord la va surprendre.

## SCÈNE II

ALCÈNE, CLÉANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALC. Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux

Nous acquitter de nos hommages,

Et les remercier des succès glorieux

Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.

O Dieux !

AMPH. Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur

Avec plaisir soit revu de sa femme,

Et que ce jour favorable à ma flamme

Vous redonne à mes yeux avec le même cœur,

Que j'y retrouve autant d'ardeur

Que vous en rapporte mon âme ! 10

ALC. Quoi ? de retour si tôt ?

AMPH. Certes, c'est en ce jour

Me donner de vos feux un mauvais témoignage,

Et ce 'quoi ? si tôt de retour ?'

En ces occasions n'est guère le langage

D'un cœur bien enflammé d'amour.

J'osois me flatter en moi-même

Que loin de vous j'aurois trop demeuré.

L'attente d'un retour ardemment désiré

Donne à tous les instants une longueur extrême,

Et l'absence de ce qu'on aime, 20

Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALC. Je ne vois...

AMPH. Non, Alcène, à son impatience

On mesure le temps en de pareils états ;

Et vous comptez les moments de l'absence  
 En personne qui n'aime pas.  
 Lorsque l'on aime comme il faut,  
 Le moindre éloignement nous tue,  
 Et ce dont on chérit la vue  
 Ne revient jamais assez tôt.  
 De votre accueil, je le confesse, 30  
 Se plaint ici mon amoureux ardeur,  
 Et j'attends de votre cœur  
 D'autres transports de joie et de tendresse.  
 ALC. J'ai peine à comprendre sur quoi  
 Vous fondez les discours que je vous entends  
 faire;

Et si vous vous plaignez de moi,  
 Je ne sais pas, de bonne foi,  
 Ce qu'il faut pour vous satisfaire.  
 Hier au soir, ce me semble, à votre heureux  
 retour,  
 On me vit témoigner une joie assez tendre, 40  
 Et rendre aux soins de votre amour  
 Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu  
 d'attendre.

AMPH. Comment?

ALC. Ne fis-je pas éclater à vos yeux  
 Les soudains mouvements d'une entière allé-  
 gresse?  
 Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer  
 mieux,  
 Au retour d'un époux qu'on aime avec ten-  
 dresse?

AMPH. Que me dites-vous là?

ALC. Que même votre amour  
 Montra de mon accueil une joie incroyable;  
 Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,  
 Je ne vois pas qu'à ce soudain retour 50  
 Ma surprise soit si coupable.

AMPH. Est-ce que du retour que j'ai précipité  
 Un songe, cette nuit, Alcène, dans votre âme  
 A prévenu la vérité?  
 Et que m'ayant peut-être en dormant bien  
 traité,

Votre cœur se croit vers ma flamme  
 Assez amplement acquitté?

ALC. Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,  
 Amphitryon, a dans votre âme  
 Du retour d'hier au soir brouillé la vérité? 60  
 Et que du doux accueil duquel je m'acquittai  
 Votre cœur prétend à ma flamme  
 Ravir toute l'honnêteté?

AMPH. Cette vapeur dont vous me régalez  
 Est un peu, ce me semble, étrange.

ALC. C'est ce qu'on peut donner pour change  
 Au songe dont vous me parlez.

AMPH. A moins d'un songe, on ne peut pas  
 sans doute

Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALC. A moins d'une vapeur qui vous trouble  
 l'esprit, 70

On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPH. Laissons un peu cette vapeur, Alcène.

ALC. Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPH. Sur le sujet dont il est question,

Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALC. Sans doute; et pour marque certaine,  
 Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPH. Est-ce donc que par là vous voulez  
 essayer

A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALC. Est-ce donc que par cette plainte 80  
 Vous destinez vous égarer?

AMPH. Ah! de grâce, cessons, Alcène, je  
 vous prie,

Et parlons sérieusement.

ALC. Amphitryon, c'est trop pousser l'amuse-  
 ment:

Finissons cette raillerie.

AMPH. Quoi? vous osez me soutenir en face  
 Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALC. Quoi? vous voulez nler avec audace

Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir?

AMPH. Moi! je vins hier?

ALC. Sans doute; et dès  
 devant l'aurore, 90

Vous vous en êtes retourné.

AMPH. Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir  
 encore?

Et qui de tout ceci ne seroit étonné?

Sosie?

Sos. Elle a besoin de six grains d'ellébore,  
 Monsieur, son esprit est tourné.

AMPH. Alcène, au nom de tous les Dieux!

Ce discours a d'étranges suites:

Reprenez vos sens un peu mieux,

Et pensez à ce que vous dites.

ALC. J'y pense mûrement aussi; 100  
 Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.

J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;

Mais si la chose avoit besoin d'être prouvée,

S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,

De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle

Du dernier de tous vos combats?

Et les cinq diamants que portoit Pterélas,

Qu'a fait dans la nuit éternelle

Tomber l'effort de votre bras?

En pourroit-on vouloir un plus sûr témoi-  
 gnage? 110

AMPH. Quoi ? je vous ai déjà donné  
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,  
Et que je vous ai destiné ?

ALC. Assurément. Il n'est pas difficile  
De vous en bien convaincre.

AMPH. Et comment ?

ALC. Le voici.

AMPH. Sois !

Sos. Elle se moque, et je le tiens ici ;

Monsieur, la feinte est inutile.

AMPH. Le cachet est entier.

ALC. Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPH. Ah Ciel ! ô juste Ciel !

ALC. Allez, Amphitryon, 120

Vous vous moquez d'en user de la sorte,  
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPH. Romps vite ce cachet.

Sos, ayant ouvert le coffret. Ma foi, la place  
est vide.

Il faut que par magie on ait su le tirer,

Où bien que de lui-même il soit venu, sans  
guide,

Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPH. O Dieux, dont le pouvoir sur les choses  
préside,

Quelle est cette aventure ? et qu'en puis-je augurer  
Dont mon amour ne s'intimide ?

Sos. Si sa bouche dit vrai, nous avons même  
sort, 130

Et de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPH. Tais-toi.

ALC. Sur quoi vous étonner si fort ?

Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPH. O Ciel ! quel étrange embarras !

Je vois des incidents qui passent la nature ;

Et mon honneur redoute une aventure

Que mon esprit ne comprend pas.

ALC. Songez-vous, en tenant cette preuve  
sensible,

A me nier encore votre retour pressé ?

AMPH. Non ; mais à ce retour daignes, s'il est  
possible, 140

Me conter ce qui s'est passé.

ALC. Puisque vous demandez un récit de la  
chose,

Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous ?

AMPH. Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine  
cause

Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALC. Les soucis importants qui vous peuvent  
saisir,

Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

AMPH. Peut-être ; mais enfin vous me ferez  
plaisir

De m'en dire toute l'histoire.

ALC. L'histoire n'est pas longue. A vous je  
m'avance, 150

Pleine d'une aimable surprise ;

Tendrement je vous embrassai,

Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPH., en soi-même. Ah ! d'un si doux accueil  
je me serois passé.

ALC. Vous me fîtes d'abord ce présent d'im-  
portance,

Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

Votre cœur, avec véhémence,

M'étaï de ses feux toute la violence,

Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,

L'aise de me revoir, les tourments de l'ab-  
sence, 160

Tout le souci que son impatience

Pour le retour s'étoit donné ;

Et jamais votre amour, en pareille occurrence,

Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPH., en soi-même. Peut-on plus vivement  
se voir assassiné ?

ALC. Tous ces transports, toute cette tendresse,  
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ;

Et s'il faut que je le confesse,

Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPH. Ensuite, s'il vous plaît.

ALC. Nous nous entre-  
couchâmes 170

De mille questions qui pouvoient nous toucher.

On servit. Tête à tête ensemble nous soupâmes ;

Et le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPH. Ensemble ?

ALC. Assurément. Quelle est cette  
demande ?

AMPH. Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de  
tous,

Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALC. D'où vous vient à ce mot une rougeur  
si grande ?

Al-Je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPH. Non, ce n'étoit pas moi, pour ma dou-  
leur sensible :

Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés, 180

Dit de toutes les faussetés

La fausseté la plus horrible.

ALC. Amphitryon !

AMPH. Perdue !

ALC. Ah ! quel emportement !

AMPH. Non, non : plus de douceur et plus de  
déférence,

Ce revers vient à bout de toute ma constance ;  
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,

Et que fureur et que vengeance.

ALC. De qui donc vous venger ? et quel  
manque de fol

Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPH. Je ne sais pas, mais ce n'étoit pas  
moi ;

Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALC. Allez, indigne époux, le fait parle de soi,  
Et l'imposture est effroyable.

C'est trop me pousser là-dessus,

Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,  
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée

Qui me tient à vous enchaînée,

Tous ces détours sont superflus ;

Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPH. Après l'indigne affront que l'on me  
fait connoître,

C'est bien à quoi sans doute il faut vous préparer :  
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-  
être

Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,  
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir ;

Mais le détail encoir ne m'en est pas sensible,  
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frère déjà peut hautement répondre 210  
Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté :

Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre  
Sur ce retour qui m'est fausement imputé.

Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère  
Jusques à présent inouï ;

Et dans les mouvements d'une juste colère,

Malheur à qui m'aura trahi !

Sos. Monsieur...

AMPH. Ne m'accompagne pas,

Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉ. Faut-il... ?

ALC. Je ne puis rien entendre : 220

Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

### SCÈNE III

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉ. Il faut que quelque chose ait brouillé  
sa cervelle ;

Mais le frère sur-le-champ

Finira cette querelle.

Sos. C'est ici, pour mon maître, un coup assez  
touchant,

Et son aventure est cruelle.

Je crains fort pour mon fait quelque chose ap-  
prochant,

Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLÉ. Voyez s'il me viendra seulement aborder !  
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

Sos. La chose quelquefois est fâcheuse à con-  
noître, 10

Et je tremble à la demander.

Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hasarder,  
Ignorer ce qu'il en peut être ?

Allons, tout coup vaille, il faut voir,

Et je ne m'en saurois défendre.

La foiblesse humaine est d'avoir

Des curiosités d'apprendre

Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard', Cléanthis !

CLÉ. Ah ! ah ! tu t'en avises,  
Traître, de t'approcher de nous ! 20

Sos. Mon Dieu ! qu'as-tu ? toujours on te  
voit en courroux,

Et sur rien tu te formalises.

CLÉ. Qu'appelles-tu sur rien, dis ?

Sos. J'appelle sur rien

Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;  
Et rien, comme tu le sais bien,

Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉ. Je ne sais qui me tient, infâme,

Que je ne t'arrache les yeux,

Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.  
Sos. Holà ! d'où te vient donc ce transport  
furieux ? 30

CLÉ. Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-  
être,

Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

Sos. Et quel ?

CLÉ. Quel ? tu fais l'ingénu ?

Est-ce qu'à l'exemple du maître  
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

Sos. Non : je sais fort bien le contraire ;

Mais je ne t'en fais pas le fin :

Nous avions bu de je ne sais quel vin,  
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉ. Tu crois peut-être excuser par ce  
trait... 40

Sos. Non, tout de bon, tu m'en peux croire.  
J'étois dans un état où je puis avoir fait

Des choses dont j'aurois regret,

Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉ. Tu ne te souviens point du tout de la  
manière

Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

Sos. Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport :

Je suis équitable et sincère,

Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

Clé. Comment ? Amphitryon m'ayant su dissimuler,

Jusqu'à ce que tu vins j'avais poussé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille :

De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;

Et lorsque je fus te baiser,

Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

Sos. Bon !

Clé. Comment, bon ?

Sos. Mon Dieu ! tu ne sais pas pourquoi,

Cléanthis, je tiens ce langage :

J'avais mangé de l'ail, et fis en homme sage

De détourner un peu mon haleine de toi.

Clé. Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;

Mais à tous mes discours tu fus comme une souche ;

Et jamais un mot de douceur

Ne te put sortir de la bouche.

Sos. Courage !

Clé. Enfin ma flamme eut beau s'émaner,

Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;

Et dans un tel retour, je te vis la tromper,

Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place

Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

Sos. Quoi ? je ne couchai point...

Clé. Non, lâche.

Sos. Est-il possible ?

Clé. Traître, il n'est que trop assuré.

C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;

Et loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,

Tu t'es d'avec moi séparé

Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

Sos. Vivat Sosie !

Clé. Hé quoi ? ma plainte a cet effet ?

Tu ris après ce bel ouvrage ?

Sos. Que je suis de moi satisfait !

Clé. Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

Sos. Jen'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

Clé. Loin de te condamner d'un si perfide trait,

Tu m'en fais éclater la joie en ton visage !

Sos. Mon Dieu, tout doucement ! Si je parois

joyeux,

Crois que j'en ai dans l'âme une raison très-forte,

Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux

Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

Clé. Traître, te moques-tu de moi ?

Sos. Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étois, j'avais certain effroi,

Dont avec ton discours mon âme s'est remise.

Je m'appréhendais fort, et craignois qu'avec toi go

Je n'eusse fait quelque sottise.

Clé. Quelle est cette frayeur ? et sachons donc pourquoi.

Sos. Les médecins disent, quand on est ivre,

Que de sa femme on se doit abstenir,

Et que dans cet état il ne peut provenir

Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre.

Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,

Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre !

Clé. Je me moque des médecins,

Avec leurs raisonnements fades :

Qu'ils règlent ceux qui sont malades,

Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.

Ils se mêlent de trop d'affaires,

De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;

Et sur les jours caniculaires

Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,

De cent sots contes par le nez.

Sos. Tout doux !

Clé. Non : je soutiens que cela conclut mal :

Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.

Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal :

A remplir le devoir de l'amour conjugal ;

Et les médecins sont des bêtes.

Sos. Contre eux, je t'en supplie, apaise ton

courroux :

Ces sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

Clé. Tu n'es pas où tu crois ; en vain tu fies doux :

Ton excuse n'est point une excuse de mise ;

Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,

De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.

Des discours de tantôt je garde tous les coups,

Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,

De cette liberté que ton cœur m'a permise.

Sos. Quoi ?

Clé. Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,

Lâche, que j'en aimasse un autre.

Sos. Ah ! pour cet article, j'ai tort.

Je m'en dédis, il y va trop du nôtre :

Garde-toi bien de suivre ce transport.

Clé. Si je puis une fois pourtant

Sur mon esprit gagner la chose...

Sos. Fais à ce discours quelque pause : Amphitryon revient, qui me paroît content.

## SCÈNE IV

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUP. Je viens prendre le temps de rapaiser  
Alcmène,  
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,  
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,  
Le doux plaisir de se raccommo-  
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?  
CLÉ. Oui, pleine d'une inquiétude  
Qui cherche de la solitude,  
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.  
JUP. Quelque défense qu'elle ait faite,  
Elle ne sera pas pour moi.  
CLÉ. Son chagrin, à ce que je voi,  
A fait une prompte retraite.

## SCÈNE V

CLÉANTHIS, SOSIE.

Sos. Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux main-  
tien,  
Après son fracas effroyable ?  
CLÉ. Que si toutes nous faisons bien,  
Nous donnerions tous les hommes au diable,  
Et que le meilleur n'en vaut rien.  
Sos. Cela se dit dans le courroux ;  
Mals aux hommes par trop vous êtes accrochées ;  
Et vous seriez, ma foi ! toutes bien empêchées,  
Si le diable les prenoit tous.  
CLÉ. Vraiment...  
Sos. Les voici. Taisons-nous.

## SCÈNE VI

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUP. Voulez-vous me désespérer ?  
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.  
ALC. Non, avec l'auteur de ma peine  
Je ne puis du tout demeurer.  
JUP. De grâce...  
ALC. Laissez-moi.  
JUP. Quoi... ?  
ALC. Laissez-moi,  
vous dis-je.  
JUP. Ses pleurs touchent mon âme, et sa  
douleur m'afflige.  
Souffrez que mon cœur...  
ALC. Non, ne suivez point mes pas.

JUP. Où voulez-vous aller ?

ALC. Où vous ne serez pas.

JUP. Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré, 10  
Pour pouvoir un moment en être séparé :

Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALC. Et moi, partout je vous fuirai.

JUP. Je suis donc bien épouvantable ?

ALC. Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroy-  
able,

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable,

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine in-  
croyable ; 20

C'est un supplice qui m'accable ;

Et je ne vois rien sous les cieux

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUP. En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.

ALC. J'en ai dans le cœur davantage ;

Et pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit

De ne point trouver de langage.

JUP. Hé ! que vous a donc fait ma flamme,

Pour me pouvoir, Alcmène en monstre re-  
garder ? 30

ALC. Ah ! juste Ciel ! cela peut-il se de-  
mander ?

Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?

JUP. Ah ! d'un esprit plus adouci...

ALC. Non, je ne veux du tout vous voir, ni  
vous entendre.

JUP. Avez-vous bien le cœur de me traiter  
ainsi ?

Est-ce là cet amour si tendre,  
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALC. Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches  
injures

En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour tendre et passionné ; 40  
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives  
blessures,

Cruellement assassiné.

C'est en sa place un courroux inferible,  
Un vif ressentiment, un dépit invincible,  
Un désespoir d'un cœur justement animé,  
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,  
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé :

Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUP. Hélas ! que votre amour n'avoit guère  
de force,

Si de si peu de chose on le peut voir mourir ! 50



Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce ?  
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'airir ?

ALC. Ah ! c'est cela dont je suis offensée,  
Et que ne peut pardonner mon courroux.

Des véritables traits d'un mouvement jaloux  
Je me trouverois moins blessée.

La jalousie a des impressions

Dont bien souvent la force nous entraîne ;

Et l'âme la plus sage, en ces occasions,  
Sans doute avec assez de peine 60  
Répond de ses émotions ;

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé  
A de quoi ramener une âme qu'il offense ;

Et dans l'amour qui lui donne naissance

Il trouve au moins, malgré toute sa violence,  
Des raisons pour être excusé ;

De semblables transports contre un ressentiment

Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,  
Et l'on donne grâce aisément

A ce dont on n'est pas le maître. 70

Mais que, de gayeté de cœur,

On passe aux mouvements d'une fureur extrême,  
Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur,

Blessar la tendresse et l'honneur

D'un cœur qui chèrement nous aime,

Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,

Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUP. Oui, vous avez raison, Alcène, il se  
faut rendre :

Cette action, sans doute, est un crime odieux ;  
Je ne prétends plus le défendre ; 80

Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos  
yeux,

Et donne au vôtre à qui se prendre

De ce transport injurieux.

A vous en faire un aveu véritable,

L'époux, Alcène, a commis tout le mal ;

C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coup-  
able.

L'amant n'a point de part à ce transport brutal,  
Et de vous offenser son cœur n'est point capable :

Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,  
Trop de respect et de tendresse ; 90

Et si de faire rien à vous pouvoir blesser  
Il avoit eu la coupable faiblesse,

De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.  
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis

Où pour vous on doit toujours être ;

A son dur procédé l'époux s'est fait connoître,  
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis ;

Où, c'est lui qui sans doute est criminel vers  
vous,

Lui seul a maltraité votre aimable personne :  
Haines, détestez l'époux, 100  
J'y consens, et vous l'abandonne.

Mais, Alcène, sauvez l'amant de ce courroux

Qu'une telle offense vous donne ;

N'en jetez pas sur lui l'effet,

Démêlez-le un peu du coupable ;

Et pour être enfin équitable,

Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALC. Ah ! toutes ces subtilités

N'ont que des excuses frivoles,

Et pour les esprits irrités 110

Ce sont des contre-temps que de telles paroles.

Ce détour ridicule est en vain pris par vous :

Je ne distingue rien en celui qui m'offense,

Tout y devient l'objet de mon courroux,

Et dans sa juste violence

Sont confondus et l'amant et l'époux.

Tous deux de même sorte occupent ma pensée,

Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,

Tous deux ils sont peints à mes yeux :

Tous deux sont criminels, tous deux m'ont  
offensée, 120

Et tous deux me sont odieux.

JUP. Hé bien ! puisque vous le voulez,

Il faut donc me charger du crime.

Où, vous avez raison lorsque vous m'imposez

A vos ressentiments en coupable victime ;

Un trop juste dépit contre moi vous anime,

Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez

Ne me fait endurer qu'un tourment légitime ;

C'est avec droit que mon abord vous chasse,

Et que de me fuir en tous lieux 130

Votre colère me menace :

Je dois vous être un objet odieux,

Vous devez me vouloir un mal prodigieux ;

Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,

D'avoir offensé vos beaux yeux.

C'est un crime à blesser les hommes et les Dieux,

Et je mérite enfin, pour punir cette audace,

Que contre moi votre haine ramasse

Tous ses traits les plus furieux.

Mais mon cœur vous demande grâce ; 140

Pour vous la demander je me jette à genoux,

Et la demande au nom de la plus vive flamme,

Du plus tendre amour dont une âme

Puisse jamais brûler pour vous.

Si votre cœur, charmante Alcène,

Me refuse la grâce où j'ose recourir,

Il faut qu'une atteinte soudaine

M'arrache, en me faisant mourir,

Aux dures rigueurs d'une peine

Que je ne saurois plus souffrir. 150

Oui, cet état me désespère :  
 Alcène, ne présumez pas  
 Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,  
 Je puisse vivre un jour avec votre colère.  
 Déjà de ces moments la barbare longueur  
 Fait sous des atteintes mortelles  
 Succomber tout mon triste cœur ;  
 Et de mille voutours les blessures cruelles  
 N'ont rien de comparable à ma vive douleur.  
 Alcène, vous n'avez qu'à me le déclarer : 160  
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,  
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,  
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,  
 Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,  
 Puisqu'il a pu fléchir un objet adorable,  
 Heureux, en descendant au ténébreux séjour,  
 Si de votre courroux mon trépas vous ramène,  
 Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,  
 Aucune impression de haine  
 Au souvenir de mon amour ! 170  
 C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALC. Ah ! trop cruel époux !

JUP. Dites, parlez, Alcène.

ALC. Faut-il encor pour vous conserver des  
 bontés,  
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?  
 JUP. Quelque ressentiment qu'un outrage nous  
 cause,  
 Tient-il contre un remords d'un cœur bien en-  
 flammé ?

ALC. Un cœur bien plein de flamme à mille  
 morts s'expose,  
 Plutôt que de vouloir fléchir l'objet aimé.

JUP. Plus on aime quelqu'un, moins on trouve  
 de peine ...

ALC. Non, ne m'en parlez point : vous méritez  
 ma haine. 180

JUP. Vous me haïssez donc ?

ALC. J'y fais tout mon  
 effort ;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense  
 Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance  
 Faire encore aller le transport.

JUP. Mais pourquoi cette violence,  
 Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?  
 Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALC. Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on  
 meure ?

JUP. Et moi, je ne puis vivre, à moins que  
 vous quittiez

Cette colère qui m'accable, 190  
 Et que vous m'accordiez le pardon favorable

Que je vous demande à vos pieds.  
 Résolvez ici l'un des deux :  
 Ou de punir, ou bien d'absoudre.  
 ALC. Hélas ! ce que je puis résoudre  
 Paroît bien plus que je ne veux.  
 Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me  
 donne,  
 Mon cœur a trop su me trahir :  
 Dire qu'on ne sauroit haïr,  
 N'est-ce pas dire qu'on pardonne ? 200  
 JUP. Ah ! belle Alcène, il faut que, comblé  
 d'allégresse ...  
 ALC. Laissez : je me veux mal de mon trop  
 de follesse.  
 JUP. Va, Sosie, et dépêche-toi,  
 Voir, dans les doux transports dont mon âme  
 est charmée,  
 Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,  
 Et les invite à dîner avec moi.  
 Tandis que d'ici je le chasse,  
 Mercure y remplira sa place.

## SCÈNE VII

CLÉANTHIS, SOSIE.

Sos. Hé bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage :  
 Veux-tu qu'à leur exemple ici  
 Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,  
 Quelque petit rapatriage ?

CLÉ. C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se  
 fait ainsi.

Sos. Quoi ? tu ne veux pas ?

CLÉ. Non.

Sos. Il ne m'importe  
 guère :

Tant pis pour toi.

CLÉ. La, la, revien.

Sos. Non, morbleu ! Je n'en ferai rien.  
 Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLÉ. Va, va, traite, laisse-moi faire : 10  
 On se lasse parfois d'être femme de bien.

## ACTE III

### SCÈNE I

AMPHITRYON.

Oui, sans doute le sort tout exprès me le cache,  
 Et des tours que je fais à la fin je suis las.  
 Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :

Je ne saurois trouver, portant partout mes pas,  
 Celui qu'à chercher je m'attache,  
 Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.  
 Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,  
 De nos faits avec moi, sans beaucoup me con-

noître,  
 Viennent se réjouir, pour me faire enragier.  
 Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,  
 De leurs embrassements et de leur allégresse  
 Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à passer je m'apprête,  
 Pour fuir leurs persécutions,  
 Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;  
 Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions  
 Je réponds d'un geste de tête,  
 Je leur donne tout bas cent malédictions.  
 Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,  
 Et de tout ce que donne une grande victoire,  
 Lorsque dans l'âme on souffre une vive dou-

leur !  
 Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,  
 Pour avoir le repos du cœur !  
 Ma jalousie, à tout propos,  
 Me promène sur ma disgrâce ;  
 Et plus mon esprit y repasse,

Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.  
 Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne :  
 On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas ;  
 Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en

personne 30  
 Est ce qui fait ici mon cruel embarras.  
 La nature parfois produit des ressemblances  
 Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;  
 Mais il est hors de sens que sous ces apparences  
 Un homme pour époux se puisse supposer,  
 Et dans tous ces rapports sont mille différences  
 Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thémale  
 On vante de tout temps les merveilleux effets ;  
 Mais les contes fameux qui partout en sont

faits, 40  
 Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;  
 Et ce seroit du sort une étrange rigueur,  
 Qu'au sortir d'une ample victoire  
 Je fusse contraint de les croire,  
 Aux dépens de mon propre honneur.

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,  
 Et voir si ce n'est point une vaine chimère  
 Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.

Ah ! fâsse le Ciel équitable  
 Que ce penser soit véritable, 50  
 Et que pour mon bonheur elle ait perdu  
 l'esprit !

## SCÈNE II

MERCURE, AMPHITRYON.

MER. Comme l'amour ici ne m'offre aucun  
 plaisir,  
 Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre  
 nature,

Et je vais égayer mon sérieux loisir  
 A mettre Amphitryon hors de toute mesure.  
 Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité ;  
 Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,  
 Et je me sens par ma planète  
 A la malice un peu porté.

AMPH. D'où vient donc qu'à cette heure en  
 ferme cette porte ?

MER. Holà ! tout doucement ! Qui frappe ?

AMPH. Mol.

MER. Qui, moi ? 10

AMPH. Ah ! ouvre.

MER. Comment, ouvre ? Et qui  
 donc es-tu, toi,

Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

AMPH. Quoi ? tu ne me connois pas ?

MER. Non,

Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPH. Tout le monde perd-il aujourd'hui la  
 raison ?

Est-ce un mal répandu ? Sois, holà ! Sois !

MER. Hé bien ! Sois : oui, c'est mon nom ;

As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPH. Me vois-tu bien ?

MER. Fort bien. Qui peut  
 pousser ton bras

A faire une rumeur si grande ? 20

Et que demandes-tu là-bas ?

AMPH. Mol, pendard ! ce que je demande ?

MER. Que ne demandes-tu donc pas ?

Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPH. Attends, traître : avec un bâton

Je vais là-haut me faire entendre,

Et de bonne façon t'apprendre

A m'oser parler sur ce ton.

MER. Tout beau ! si pour heurter tu fais la  
 moindre instance,

Je t'envoierai d'ici des messagers fâcheux. 30

AMPH. O Ciel ! vit-on jamais une telle inso-

lence ?

La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?  
 MER. Hé bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout par-

couru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille, et paroît effaré !

Si des regards on pouvoit mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

AMPH. Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,

Avec ces impudents propos.

Que tu groms pour toi d'effroyables tempêtes ! 40  
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MER. L'auni, si de ces lieux tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPH. Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MER. Toi, mon maître ?

AMPH. Oui, coquin. M'oses-tu méconnaître ?

MER. Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPH. Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

MER. Amphitryon ?

AMPH. Sans doute.

MER. Ah ! quelle vision !

Dis-nous un peu : quel est le cabaret honnête 50  
Où tu t'es coiffé le cerveau ?

AMPH. Comment ? encore ?

MER. Étoit-ce un vin à faire fête ?

AMPH. Ciel !

MER. Étoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPH. Que de coups !

MER. Le nouveau donne fort dans la tête,

Quand on le veut boire sans eau.

AMPH. Ah ! je t'arracherai cette langue sans doute.

MER. Passe, mon cher ami, crois-moi :

Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin : va-t'en, retire-toi,

Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte. 60

AMPH. Comment Amphitryon est là dedans ?

MER. Fort bien :

Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,

Est auprès de la belle Alcène,

A jour des douceurs d'un aimable entretien.

Après le déméle d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'exces de tes témérités.

## SCÈNE III

AMPHITRYON.

Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !  
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !

Et si les choses sont comme le traître dit,

Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme ?

A quel parti me doit résoudre ma raison ?

Al-je l'éclat ou le secret à prendre ?

Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre

Le déshonneur de ma maison ?

Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?

Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager ; 10

Et toute mon inquiétude

Ne doit aller qu'à me venger.

## SCÈNE IV

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON.

Sos. Monsieur, avec mes soins tout ce que j'ai pu faire,

C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

AMPH. Ah ! vous voilà ?

Sos. Monsieur.

AMPH. Insolent ! téméraire !

Sos. Quoi ?

AMPH. Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

Sos. Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

AMPH. Ce que j'ai, misérable !

Sos. Holà ! Messieurs, venez donc tôt.

NAU. Ah ! de grâce, arrêtez.

Sos. De quoi suis-je coupable ?

AMPH. Tu me le demandes, maraud ?

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

Sos. Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoy c'est. 20

NAU. Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

Sos. Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPH. Comment ? il vient d'avoir l'audace

De me fermer ma porte au nez,

Et de joindre encor la menace

A mille propos effrénés !

Ah, coquin !

Sos. Je suis mort.

NAU. Calmez cette colère.

Sos. Messieurs.

Pol. Qu'est-ce ?

Sos. M'a-t-il frappé ?

AMPH. Non, il faut qu'il ait le salaire  
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé. 20  
SOS. Comment cela se peut-il faire,  
Si j'étois par votre ordre autre part occupé ?  
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage  
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAU. Il est vrai qu'il nous vient de faire ce  
message,

Et n'a point voulu nous quitter.

AMPH. Qui t'a donné cet ordre ?

SOS. Vous.

AMPH. Et quand ?

SOS. Après votre paix faite,  
Au milieu des transports d'une âme satisfaite  
D'avoir d'Alcémène apaisé le courroux. 30

AMPH. O Ciel ! chaque instant, chaque pas  
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;

Et dans ce fatal embarras,

Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAU. Tout ce que de chez vous il vient de  
nous conter

Surpasse si fort la nature,

Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,  
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPH. Allons : vous y pourrez seconder mon  
effort,

Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre. 40  
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'at-  
tendre :

Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.

Hélas ! je brûle de l'apprendre,

Et je le crains plus que la mort.

## SCÈNE V

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS,  
POLIDAS, SOSIE.

JUP. Quel bruit à descendre m'oblige ?

Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPH. Que volez-vous ? justes Dieux !

NAU. Ciel ! quel est ce prodige ?

Quoi ? deux Amphitryons ici nous sont produits !

AMPH. Mon âme demeure transie ;

Hélas ! je n'en puis plus : l'aventure est à bout,

Ma destinée est éclaircie,

Et ce que je vois me dit tout.

NAU. Plus mes regards sur eux s'attachent  
fortement,

Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est sem-  
blable. 10

SOS. Messieurs, voici le véritable ;

L'autre est un imposteur digne de châtimement.

POL. Certes, ce rapport admirable  
Suspend ici mon jugement.

AMPH. C'est trop être éludés par un fourbe  
exécration :

Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

NAU. Arrêtez.

AMPH. Laissez-moi.

NAU. Dieux ! que voulez-  
vous faire ?

AMPH. Punir d'un imposteur les lâches trahi-  
sodes.

JUP. Tout beau ! l'emportement est fort peu  
nécessaire ;

Et lorsque de la sorte on se met en colère, 20  
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOS. Oui, c'est un enchanteur qui porte un  
caractère

Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPH. Je te ferai, pour ton partage,

Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOS. Mon maître est homme de courage,

Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPH. Laissez-moi m'assouvir dans mon cour-  
roux extrême,

Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAU. Nous ne souffrirons point cet étrange  
combat 30

D'Amphitryon contre lui-même.

AMPH. Quoi ? mon honneur de vous reçoit ce  
traitement ?

Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?

Loïn d'être les premiers à prendre ma vengeance,  
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

NAU. Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,

Lorsque par deux Amphitryons

Toute notre chaleur demeure suspendue ?

A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui, 40  
Nous craignons de faillir et de vous mécon-  
noître.

Nous voyons bien en vous Amphitryon parottre,

Du salut des Thébains le glorieux appel ;

Mais nous le voyons tous aussi parottre en lui,

Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,

Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;

Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop hasardeux

Pour l'entreprendre sans lumière. 50

Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture ;

Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,

Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUP. Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance  
A douter de tous deux vous peut autoriser.  
Je ne m'offense point de vous voir en balance :  
Je suis plus raisonnable, et sals vous excuser.  
L'œil ne peut entre nous faire de différence,  
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser. 60  
Vous ne me voyez point témolgnor de colère,  
Point mettre l'épée à la main :  
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,  
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.  
L'un de nous est Amphitryon ;  
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.  
C'est à moi de finir cette confusion ;  
Et je prétends me faire à tous si bien connaître,  
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,  
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait  
naître, 70  
Il n'aît plus de rien dire aucune occasion.  
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec  
vous  
De la vérité pure ouvrir la connoissance ;  
Et la chose sans doute est asses d'importance,  
Pour affecter la circonstance  
De l'éclaircir aux yeux de tous.  
Alcmène attend de moi ce public témoignage :  
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,  
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.  
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ; 80  
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage  
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.  
Attendant avec vous ces témoins souhaités,  
Ayez, je vous prie, agréable  
De venir honorer la table  
Où vous a Sosie invités.  
Sos. Je ne me trompois pas. Messieurs, ce  
mot termine  
Toute l'irrésolution :  
Le véritable Amphitryon  
Est l'Amphitryon où l'on dîne. 90  
AMPH. O Ciel ! puis-je plus bas me voir  
humilié ?  
Quoi ? faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,  
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,  
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,  
On me tienne le bras lié ?  
NAU. Vous vous plaignez à tort. Permettez-  
nous d'attendre  
L'éclaircissement qui doit rendre  
Les ressentiments de saison.  
Je ne sals pas s'il impose ;  
Mais il parle sur la chose 100  
Comme s'il avoit raison.

AMPH. Allez, foibles amis, et flattez l'im-  
posture :  
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;  
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,  
Sauront prêter la main à mon juste courroux.  
JUP. Hé bien ! je les attends, et saurai décider  
Le différend en leur présence.  
AMPH. Fourbe, tu crois par là peut-être  
t'évader ;  
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.  
JUP. A ces injurieux propos 110  
Je ne daigne à présent répondre ;  
Et tantôt je saurai confondre  
Cette fureur, avec deux mots.  
AMPH. Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit  
soustraire,  
Et jusques aux Enfers j'irai suivre tes pas.  
JUP. Il ne sera pas nécessaire,  
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.  
AMPH. Allons, courons, avant que d'avec eux  
Il sorte,  
Assembler des amis qui suivent mon courroux,  
Et chez moi venons à main forte, 120  
Pour le percer de mille coups.  
JUP. Point de façons, je vous conjure :  
Entrons vite dans la maison.  
NAU. Certes, toute cette aventure  
Confond le sens et la raison.  
Sos. Faites trêve, Messieurs, à toutes vos  
surprises,  
Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.  
Que je vais m'en donner, et me mettre en beau  
train  
De raconter nos vaillances !  
Je brûle d'en venir aux prises, 130  
Et jamais je n'eus tant de faim.

# SCÈNE VI

MERCURE, SOSIE.

MER. Arrête. Quoi ? tu viens ici mettre ton nez,  
Impudent fleur de cuisine ?  
Sos. Ah ! de grâce, tout doux !  
MER. Ah ! vous y retournez !  
Je vous ajusterai l'échine.  
Sos. Hélas ! brave et généreux moi,  
Modère-toi, je t'en supplie.  
Sosie, épargne un peu Sosie,  
Et ne te plains point tant à frapper dessus toi.  
MER. Qui de t'appeler de ce nom  
A pu te donner la licence ? 10  
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,  
Sous peine d'essayer mille coups de bâton ?

Sos. C'est un nom que tous deux nous pouvons  
à la fois

Posséder sous un même maître.

Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître;

Je souffre bien que tu le sois :

Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons

Faire éclater des jalousies ;

Et parmi leurs contentions, 20

Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

Mrs. Non : c'est assez d'un seul, et je suis  
obstiné

A ne point souffrir de partage.

Sos. Du pas devant sur moi tu prendras  
l'avantage ;

Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

Mrs. Non : un frère incommode, et n'est pas  
de mon goût,

Et je veux être fils unique.

Sos. O cœur barbare et tyrannique !

Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

Mrs. Point du tout.

Sos. Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise ; 30

En cette qualité souffre-moi près de toi :

Je te serai partout une ombre si soumise,

Que tu seras content de moi.

Mrs. Point de quartier : immuable est la  
loi.

Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,

Mille coups en seront le fruit.

Sos. Las ! à quelle étrange disgrâce,

Pauvre Sosie, es-tu réduit !

Mrs. Quel ? ta bouche se licencie

A te donner encore un nom que je défends ? 40

Sos. Non, ce n'est pas moi que j'entends,

Et je parle d'un vieux Sosie

Qui fut jadis de mes parents,

Qu'avec très-grande barbarie,

A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

Mrs. Prends garde de tomber dans cette  
frénésie,

Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

Sos. Que je te rosserois, si j'avois du courage,

Double fils de putain, de trop d'orgueil enfié !

Mrs. Que dis-tu ?

Sos. Rien.

Mrs. Tu tiens, je crois, quelque  
langage. 50

Sos. Demandez : je n'ai pas soufflé.

Mrs. Certain mot de fils de putain

A pourtant frappé mon oreille,

Il n'est rien de plus certain.

Sos. C'est donc un perroquet que le beau  
temps réveille.

Mrs. Adieu. Lorsque le dos pourra te dé-  
manger,

Voilà l'endroit où je demeure.

Sos. O Ciel ! que l'heure de manger

Pour être mis dehors est une maudite heure !

Allons, cédonz au sort dans notre affliction, 60

Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;

Et par une juste union,

Joignons le malheureux Sosie

Au malheureux Amphitryon.

Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

## SCÈNE VII

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS,  
SOSIE.

AMPH. Arrêtez là, Messieurs ; suivez-nous d'un  
peu loin,

Et n'avances tous, je vous prie,

Que quand il en sera besoin.

Pos. Je comprends que ce coup doit fort  
toucher votre âme.

AMPH. Ah ! de tous les côtés mortelle est ma  
douleur,

Et je souffre pour ma flamme

Autant que pour mon honneur.

Pos. Si cette ressemblance est telle qu'on dit,  
Alcmène, sans être coupable . . .

AMPH. Ah ! sur le fait dont il s'agit, 10

L'erreur simple devient un crime véritable,

Et, sans consentement, l'innocence y périt.

De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur  
donne,

Touchent des endroits délicats,

Et la raison bien souvent les pardonne,

Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

Ars. Je n'embarrasse point là dedans ma  
pensée ;

Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux déals ;

Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,

Et que les gens de cœur n'approuveront jamais. 20

Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête  
baisée,

Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.

Écouter d'un ami raisonner l'adversaire

Pour des hommes d'honneur n'est point un coup  
à faire :

Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sauroit plaire ;

Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,

Par bailler, sans autre mystère,  
De l'épée au travers du corps. 30  
Où, vous verrez, quoi qu'il vienne,  
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ;  
Et de vous il faut que j'obtienne  
Que le pendard ne meure point  
D'une autre main que de la mienne.

AMPH. Allons.

Sos. Je viens, Monsieur, subir, à vos genoux,

Le juste châtimement d'une audace maudite.  
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,  
Tuez-moi dans votre courroux :  
Vous ferez bien, je le mérite, 40  
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPH. Lève-toi. Que fait-on ?

Sos. L'on m'a chassé tout net ;  
Et croyant à manger m'aller comme eux ébattre,  
Je ne songeais pas qu'en effet  
Je m'attendois là pour me battre.

Où, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait  
Tout de nouveau le diable à quatre.  
La rigueur d'un pareil destin,  
Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;  
Et l'on me des-Sosie enfin 50  
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPH. Suis-moi.

Sos. N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

### SCÈNE VIII

CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE,  
AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

CLÉ. O Ciel !

AMPH. Qui t'épouvante ainsi ?

Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLÉ. Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !

NAU. Ne vous pressez point : le voici,  
Pour donner devant tous les clartés qu'on desire,  
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,  
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

### SCÈNE IX

MERCURE, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS,  
SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,  
POSICLÈS.

MER. Oui, vous l'allez voir tous ; et sachez  
par avance

Que c'est le grand maître des Dieux

Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,  
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux ;

Et quant à moi, je suis Mercure,  
Qui, ne sachant que faire, ai rosé tant soit peu  
Celui dont j'ai pris la figure :

Mais de s'en consoler il a maintenant lieu ;  
Et les coups de bâton d'un Dieu  
Font honneur à qui les endure. 10

Sos. Ma foi ! Monsieur le Dieu, je suis votre valet :

Je me serois passé de votre courtoisie.

MER. Je lui donne à présent congé d'être  
Sosie :

Je suis las de porter un visage si laid,  
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambrosie,  
M'en débarbouiller tout à fait.

(Il vole dans le ciel.)

Sos. Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais  
l'envie !

Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;

Et je ne vis de ma vie  
Un Dieu plus diable que toi. 20

### SCÈNE X

JUPITER, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS,  
SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,  
POSICLÈS.

JUP. dans une nue. Regarde, Amphitryon,  
quel est ton imposteur,

Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître :

A ces marques tu peux aisément le connoître ;

Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur

Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix et la douceur.

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,  
Étouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore ; 10

Et sans doute il ne peut être que glorieux

De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de  
murmure ;

Et c'est moi, dans cette aventure,

Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.

Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'en  
emploie ;

Et ce doit à tes feux être un objet bien doux

De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre  
voie

Que de paroître son époux,



Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle, 20  
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,  
Et que ce qu'il a reçu d'elle

N'a par son cœur ardent été donné qu'à toi.

Sos. Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Jur. Sers donc des noirs chagrins que ton  
cœur a soufferts,

Et rends le calme entier à l'ardeur qui te  
brûle :

Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom  
d'Hercule,

Remplira de ses faits tout le vaste univers.

L'éclat d'une fortune en mille biens féconde

Fera connoître à tous que je suis ton support, 30

Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort.

Tu peux hardiment te flatter

De ces espérances données ;

C'est un crime que d'en douter :

Les paroles de Jupiter

Sont des arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAU. Certes, je suis ravi de ces marques  
brillantes . . .

Sos. Messieurs, voulez-vous bien suivre mon  
sentiment ?

Ne vous embarquez nullement 40

Dans ces douceurs congratulantes :

C'est un mauvais embarquement,

Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,  
Les phrases sont embarrassantes.

Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup  
d'honneur,

Et sa bonté sans doute est pour nous sans  
seconde ;

Il nous promet l'infaillible bonheur

D'une fortune en mille biens féconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand  
cœur :

Tout cela va le mieux du monde ; 50

Mais enfin coupons aux discours,

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires, toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

FIN D'AMPHITRYON.

# GEORGE DANDIN

OU

## LE MARI CONFONDU

### COMÉDIE

#### ACTEURS

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari  
d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin et  
fille de M. de Sotenville.

M. DE SOTENVILLE, gentilhomme campa-  
gnard, père d'Angélique.

MME DE SOTENVILLE, sa femme.

CLITANDRE, amoureux d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin.

#### ACTE I

##### SCÈNE I

GEORGE DANDIN.

Ah ! qu'une femme Demoiselle est une étrange  
affaire, et que mon mariage est une loçon bien  
parlante à tous les payans qui veulent s'élever  
au-dessus de leur condition, et s'allier, comme  
j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La  
noblesse de soi est bonne, c'est une chose con-  
sidérable assurément ; mais elle est accompagnée  
de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-  
bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu  
là-dessus savant à mes dépens, et connois le style  
des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres,  
entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font  
est petite avec nos personnes : c'est notre bien

seul qu'ils épousent, et j'aurois bien mieux fait,  
tout riche que je suis, de m'allier en bonne et  
franche paysannerie, que de prendre une femme  
qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter  
mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai  
pas assez acheté la qualité de son mari. George  
Dandin, George Dandin, vous avez fait une so-  
tise la plus grande du monde. Ma maison  
m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre  
point sans y trouver quelque chagrin.

##### SCÈNE II

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. DAN., voyant sortir Lubin de chez lui.  
Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUB. Voilà un homme qui me regarde.

G. DAN. Il ne me connoît pas.

LUB. Il se doute de quelque chose.

G. DAN. Ouais ! il a grand'peine à saluer.

LUB. J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

G. DAN. Bonjour.

10 LUB. Serviteur.

G. DAN. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUB. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

G. DAN. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là dedans ?

LUB. Chut !

G. DAN. Comment ?

LUB. Paix !

G. DAN. Quoi donc ?

20 LUB. Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

G. DAN. Pourquoi ?

LUB. Mon Dieu ! parce.

G. DAN. Mais encore ?

LUB. Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

G. DAN. Point, point.

LUB. C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur

30 qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela ? entendez-vous ?

G. DAN. Oui.

LUB. Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vit, et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'avez vu.

G. DAN. Je n'ai garde.

LUB. Je suis bien aise de faire les choses secrètement comme on m'a recommandé.

G. DAN. C'est bien fait.

40 LUB. Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles : vous comprenez bien ?

G. DAN. Fort bien.

LUB. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

G. DAN. Sans doute.

LUB. On le veut tromper tout doucement : vous entendez bien ?

50 G. DAN. Le mieux du monde.

LUB. Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire : vous comprenez bien ?

G. DAN. Absurément. Hé ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

LUB. C'est le seigneur de notre pays, Monsieur le vicomte de chose... Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monsieur Cii... Clitandre.

G. DAN. Est-ce ce jeune courtisan qui de-  
meure...

LUB. Oui : auprès de ces arbres.

G. DAN., à part. C'est pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avois bon nez sans doute, et son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUB. Testigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est au prix de cela une journée de travail où je ne gagne que dix sols.

G. DAN. Hé bien ! avez-vous fait votre message ?

LUB. Oui, j'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

G. DAN., à part. Ah ! coquine de servante ! 80

LUB. Morguéne ! cette Claudine-là est tout à fait jolie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

G. DAN. Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan ?

LUB. Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela... qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

G. DAN., à part. Ah ! pendarde de femme !

LUB. Testiguéne ! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la malignance, voilà ce qui est de bon ; et il aura un pied de nez avec sa jalousie : est-ce pas ?

G. DAN. Cela est vrai.

LUB. Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas. 100

G. DAN. Oui, oui.

LUB. Pour moi, je vais faire semblant de rien : je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

### SCÈNE III

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle : l'on vous accommode de toutes pièces, sans que

vous puissiez vous venger, et la gentillesse vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment; et si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coutées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuioit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnois volontiers des soufflets. Quoi? écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

## SCÈNE IV

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

M. DE S. Qu'est-ce, mon gendre? vous me paraissez tout troublé.

G. DAN. Aussi en ai-je du sujet, et...

MME. DE S. Mon Dieu! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

G. DAN. Ma foi! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et...

MME. DE S. Encore! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

G. DAN. Comment?

MME. DE S. Ne vous déterminez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de 'ma belle-mère,' et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire 'Madame'?

G. DAN. Parbleu! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MME. DE S. Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

M. DE S. C'en est assez, mamour, laissons cela.

MME. DE S. Mon Dieu! Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE S. Corbleu! pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démoder jamais d'une partie de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

G. DAN. Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE S. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire 'Monsieur' tout court.

G. DAN. Hé bien! Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE S. Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire 'ma femme,' quand vous parlez de notre fille.

G. DAN. J'enrage. Comment? ma femme n'est pas ma femme?

MME. DE S. Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

G. DAN. Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Eh! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentillesse à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diable soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE S. Et la raison, mon gendre?

MME. DE S. Quoi? parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

G. DAN. Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous; mais moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de 'Monsieur de la Dandinière'?

M. DE S. Ne comptez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

MME. DE S. Et à celle de la Prudoterie, dont

J'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes ?

G. DAN. Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE S. Que veut dire cela, mon gendre ?

G. DAN. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MME DE S. Tout beau ! prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et de la maison de la Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE S. Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

MME DE S. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duo et pair, gouverneur de notre province.

M. DE S. Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

G. DAN. Ho bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE S. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MME DE S. Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

G. DAN. Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma harbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très-humainement écoutées.

MME DE S. Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle foragnât de l'honnêteté de sa mère.

M. DE S. Corbleu ! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forcé à son honneur.

G. DAN. Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE S. Ne vous tourmentez point, je vous la feral de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

G. DAN. Très-sûr.

M. DE S. Prenez bien garde au moins ; car, 140 entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

G. DAN. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE S. Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MME DE S. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oublât de la sorte, après le sage exemple que 150 vous savez vous-même que je lui ai donné ?

M. DE S. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

G. DAN. Le voici qui vient vers nous.

## SCÈNE V

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE,  
GEORGE DANDIN.

M. DE S. Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLIT. Non pas, que je sache, Monsieur.

M. DE S. Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLIT. Je m'en réjouis fort.

M. DE S. Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.

CLIT. A la bonne heure.

M. DE S. Monsieur, mon père Jean-Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au 10 grand siège de Montauban.

CLIT. J'en suis ravi.

M. DE S. Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLIT. Je le veux croire.

M. DE S. Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, et 20 pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLIT. Qui, moi ?

M. DE S. Oui ; et je suis bien aise de vous

parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLIT. Voilà une étrange médianee ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

M. DE S. Quelqu'un qui croit le bien savoir.

30 CLIT. Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le baron de Sotenville ! je vous révere trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quelconque vous l'a dit est un sot.

M. DE S. Allons, mon gendre.

G. DAN. Quoi ?

CLIT. C'est un coquin et un maraud.

40 M. DE S. Répondez.

G. DAN. Répondez vous-même.

CLIT. Si je savais qui ce peut être, je lui donnerois en votre présence de l'épée dans le ventre.

M. DE S. Soutenez donc la chose.

G. DAN. Elle est toute soutenue, cela est vrai.

CLIT. Est-ce votre gendre, Monsieur, qui...

M. DE S. Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

50 CLIT. Cortes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

### SCÈNE VI

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, AN-  
GÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN,  
CLAUDINE.

MME DE S. Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLIT. Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANG. Moi ? et comment lui aurois-je dit ? est-ce que cela est ? Je voudrois bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à

10 moi qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLIT. Hé ! la, la, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANG. Que salue-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLIT. On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANG. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLIT. Je vous assure qu'avec moi vous n'avez 30 rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous et Messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MME DE S. Hé bien ! vous le voyez.

M. DE S. Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

G. DAN. Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler, elle a reçu 40 une ambassade de sa part.

ANG. Moi, j'ai reçu une ambassade ?

CLIT. J'ai envoyé une ambassade ?

ANG. Claudine.

CLIT. Est-il vrai ?

CLAUD. Par ma foi, voilà une étrange fausseté !

G. DAN. Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt 50 avez introduit le courrier.

CLAUD. Qui, moi ?

G. DAN. Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUD. Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

G. DAN. Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise ; mais je vous connois il y a long-temps, et vous êtes une desalée.

CLAUD. Madame, est-ce que... ?

G. DAN. Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANG. C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop 70 bien avec lui.

CLAUD. Assurément.

ANG. Tout mon malheur est de le trop considérer; et plutôt au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quel qu'un! Je ne serois pas tant à plaindre. Adieu: je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

MME DE S. Allez, vous ne méritez pas l'honneur nête femme qu'on vous a donnée.

CLAUD. Par ma foi! il mériterait qu'elle lui fût dire vrai; et si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Pousses, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

M. DE S. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là; et votre procédé met go tout le monde contre vous.

MME DE S. Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bêtises.

G. DAN. J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

CLIT. Monsieur, vous voyez comme j'ai été fausement accusé: vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

100 M. DE S. Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

G. DAN. Comment satisfaction?

M. DE S. Oui, cela se doit dans les règles pour l'avoir à tort accusé.

G. DAN. C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

110 M. DE S. Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié: c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

G. DAN. Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire?

M. DE S. Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

G. DAN. Moi, je lui ferais encore des excuses après...?

120 M. DE S. Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

G. DAN. Je ne saurois...

M. DE S. Corbleu! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile: je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

G. DAN. Ah! George Dandin!

M. DE S. Votre bonnet à la main, le premier: Monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas. 130

G. DAN. J'enrage.

M. DE S. Répétez après moi: 'Monsieur.'

G. DAN. 'Monsieur.'

M. DE S. (*Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.*) 'Je vous demande pardon.'

Ah!

G. DAN. 'Je vous demande pardon.'

M. DE S. 'Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.'

G. DAN. 'Des mauvaises pensées que j'ai eues 140 de vous.'

M. DE S. 'C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.'

G. DAN. 'C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.'

M. DE S. 'Et je vous prie de croire.'

G. DAN. 'Et je vous prie de croire.'

M. DE S. 'Que je suis votre serviteur.'

G. DAN. Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu? 150

M. DE S. (*Il le menace encore.*) Ah!

CLIT. Il suffit, Monsieur.

M. DE S. Non: je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. 'Que je suis votre serviteur.'

G. DAN. 'Que je suis votre serviteur.'

CLIT. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu. 160

M. DE S. Je vous baise les mains; et quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLIT. C'est trop de grâce que vous me faites.

M. DE S. Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

## SCÈNE VII

GEORGE DANDIN.

Ah! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu, cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté

comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

## ACTE II

### SCÈNE I

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUD. Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vint de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUB. Par une folie ! je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vu sortir, et il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards.

CLAUD. Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUB. Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUD. Oui, oui, il sera temps.

LUB. Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUD. Que veux-tu que j'écoute ?

LUB. Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUD. Hé bien, qu'est-ce ?

LUB. Claudine.

20 CLAUD. Quoi ?

LUB. Hé ! là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUD. Non.

LUB. Morgué ! je t'aime.

CLAUD. Tout de bon ?

LUB. Oui, le diable m'emporte ! tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUD. A la bonne heure.

LUB. Je me sens tout tribouiller le cœur 30 quand je te regarde.

CLAUD. Je m'en réjouis.

LUB. Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUD. Je fais comme font les autres.

LUB. Vois-tu ? il ne faut point tant de bourse pour faire un quarteron : si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUD. Tu serois peut-être jaloux comme 40 notre maître.

LUB. Point.

CLAUD. Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUB. Hé bien ! je serai tout comme cela.

CLAUD. C'est la plus sotte chose du monde que de se défler d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y 50 gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUB. Hé bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUD. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : 60 'Prenez.' Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicaneent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUB. Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUD. Hé bien, bien, nous verrons.

LUB. Viens donc ici, Claudine.

CLAUD. Que veux-tu ?

LUB. Viens, te dis-je.

CLAUD. Ah ! doucement : je n'aime pas les 70 patineurs.

LUB. Eh ! un petit brin d'amitié.

CLAUD. Laisse-moi là, te dis-je : je n'entends pas raillerie.

LUB. Claudine.

CLAUD. Ah !

LUB. Ah ! que tu es rude à pauvres gens. Fi ! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et 30 de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Eh là !

CLAUD. Je te donnerai sur le nez.

LUB. Oh ! la farouche, la sauvage. Fi, pour la vilaine, qui est cruelle.

CLAUD. Tu t'émancipes trop.

LUB. Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser un peu faire ?

CLAUD. Il faut que tu te donnes patience.

LUB. Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage. 90

CLAUD. Je suis votre servante.

LUB. Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.

CLAUD. Eh ! que nenni ! j'y ai déjà été at-



trapée. Adieu. Va-t'en, et dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUC. Adieu, beauté rude ànière.

CLAUDE. Le mot est amoureux.

LUC. Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

100 CLAUDE. Je vais remettre aux mains de ma maîtresse . . . Mais la voici avec son mari : éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

## SCÈNE II

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDE.

G. DAN. Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLIT. Ah ! la voilà ; mais le mari est avec elle.

G. DAN. Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous  
10 joint. Mon Dieu ! laissez là votre révérence, ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANG. Moi, me moquer ! En aucune façon.

G. DAN. Je sais votre pensée, et connois . . . Encore ? Ah ! ne raillez pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma  
20 personne : j'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANG. Qui songe à lever les épaules ?

G. DAN. Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. Oui, oui, mal fait à  
30 vous ; et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

ANG. Moi ! Je ne sais ce que vous voulez dire.

G. DAN. Je le sais fort bien, moi ; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; et la famille des Dandins . . .

CLIT., derrière Angélique, sans être aperçu de Dandin. Un moment d'entretien.

G. DAN. Eh ?

ANG. Quoi ? Je ne dis mot.

G. DAN. Le voilà qui vient rôder autour 40 de vous.

ANG. Hé bien, est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

G. DAN. Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obéissent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord. 50

ANG. Moi, les chasser ? et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

G. DAN. Oui. Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANG. Le personnage d'un honnête homme qui est bien aisé de voir sa femme considérée.

G. DAN. Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là. 60

ANG. Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompons tout commerce avec les vivants ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous  
70 les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

G. DAN. C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANG. Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous ? Vous n'avez 80 consulté, pour cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez pris sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la  
90 jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter

le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition, et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

G. DAN. Oui ! c'est ainsi que vous le prenez. Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

100 ANG. Moi je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

G. DAN. Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin ; je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

### SCÈNE III

CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUD. J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANG. Voyons.

CLAUD. A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop.

ANG. Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont  
10 et air agréable ! Et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province ?

CLAUD. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

ANG. Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUD. Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici . . .

### SCÈNE IV

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUD. Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLT. Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

CLAUD. Eh ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; et je vous rends service  
10 parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLT. Je te suis obligé.

LUB. Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUD. Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLT. Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUD. Oui, elle est allée y répondre.

CLT. Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?  
20

CLAUD. Oui : venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLT. Mais le trouvera-t-elle bon ? et n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUD. Non, non : son mari n'est pas au logis ; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère ; et pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLT. Je m'abandonne à ta conduite.

LUB. Testiguenne ! que j'aurai là une habile 30 femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

### SCÈNE V

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. DAN. Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUB. Ah ! vous voilà, Monsieur le baillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

G. DAN. Moi ?  
10

LUB. Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

G. DAN. Écoute, mon ami.

LUB. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure ; mais pour votre punition vous ne saurez rien du tout.

G. DAN. Comment ? qu'est-ce qui se passe ?  
20

LUB. Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tâtez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

G. DAN. Arrête un peu.

LUB. Point.

G. DAN. Je ne te veux dire qu'un mot.

LUB. Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

G. DAN. Non, ce n'est pas cela.

LUB. Eh ! quelque sot. Je vous vois venir.

G. DAN. C'est autre chose. Écoute.

LUB. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

G. DAN. De grâce.

LUB. Non.

G. DAN. Je te donnerai . . .

LUB. Tarare !

## SCÈNE VI

GEORGE DANDIN.

Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit la même chose, et si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferais évader le drôle, et quelque chose que  
 10 Je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serais point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pour-  
 20 rois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? Ah Ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ;  
 et pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avois besoin.

## SCÈNE VII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

G. DAN. Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommoda, et, Dieu merci ! mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE S. Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus ?

G. DAN. Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MME DE S. Vous nous venez encore étourdir la tête ?

G. DAN. Oui, Madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE S. Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun ?

G. DAN. Non ; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MME DE S. Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

G. DAN. Non, Madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MME DE S. Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

M. DE S. Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

G. DAN. Marchand qui perd ne peut rire.

MME DE S. Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

G. DAN. Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrais que trop.

M. DE S. Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

G. DAN. Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

M. DE S. Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

G. DAN. Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

MME DE S. Avec elle ?

G. DAN. Oui, avec elle, et dans ma maison ?

M. DE S. Dans votre maison ?

G. DAN. Oui, dans ma propre maison.

MME DE S. Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

M. DE S. Oui : l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; et si vous dites vrai, nous la renoncrons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

G. DAN. Vous n'avez qu'à me suivre.

MME DE S. Gardez de vous tromper.

M. DE S. N'allez pas faire comme tantôt.

G. DAN. Mon Dieu ! vous allez voir. Tenez, si-je menti ?

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, CLITANDE, CLAUDINE, MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

ANG. Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLIT. Promettes-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANG. J'y ferai mes efforts.

G. DAN. Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUD. Ah! Madame, tout est perdu: voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre 10 mari.

CLIT. Ah Ciel!

ANG. Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. Quoi? vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt; et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde; 20 vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances: comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée. Si mon père savoit cela, il vous 30 apprendroit bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats; je n'ai garde de lui en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter. (Elle prend un bâton et bat son mari, au lieu de Clitandre, qui se met entre-deux.)

40 CLIT. Ah! ah! ah! ah! ah! doucement.

CLAUD. Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANG. S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUD. Apprenez à qui vous vous jouez.

ANG. Ah mon père, vous êtes là!

M. DE S. Oui, ma fille, et je vois qu'en rageant et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens ça, approche-toi que je t'embrasse.

MME. DE S. Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! 50 je pleure de joie, et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE S. Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MME. DE S. Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes. 60

CLAUD. Assurément. Voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

G. DAN. Euh! traître!

M. DE S. Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANG. Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que 70 pour l'amour de moi-même.

M. DE S. Où allez-vous, ma fille?

ANG. Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUD. Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

G. DAN. Scélérat!

M. DE S. C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de 80 caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MME. DE S. Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres 90 finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

G. DAN. Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aie du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront

contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel, seconde mes dessein, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

## ACTE III

## SCÈNE I

CLITANDRE, LUBIN.

CLIT. La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin!

LUB. Monsieur?

CLIT. Est-ce par ici?

LUB. Je pense que oui. Morgue! voilà une sottise nuit, d'être si noire que cela.

CLIT. Elle a tort assurément; mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUB. Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLIT. C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUB. Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLIT. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit 20 subtil et pénétrant.

LUB. Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collège.

CLIT. Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUB. Oui, je sais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLIT. Nous voici contre la maison. C'est le 30 signal que m'a donné Claudine.

LUB. Par ma foi! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon cœur.

CLIT. Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entre-

tenir.

LUB. Monsieur, je vous suis...

CLIT. Chut! J'entends quelque bruit.

## SCÈNE II

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANG. Claudine.

CLAUD. Hé bien?

ANG. Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUD. Voilà qui est fait.

CLIT. Ce sont elles. St.

ANG. St.

LUB. St.

CLAUD. St.

CLIT., à Claudine. Madame.

ANG., à Lubin. Quoi?

LUB., à Angélique. Claudine.

CLAUD., à Clitandre. Qu'est-ce?

CLIT., à Claudine. Ah! Madame, que j'ai de 10 joie!

LUB., à Angélique. Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUD., à Clitandre. Doucement, Monsieur.

ANG., à Lubin. Tout beau, Lubin.

CLIT. Est-ce toi, Claudine?

CLAUD. Oui.

LUB. Est-ce vous, Madame?

ANG. Oui.

CLAUD. Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUB. Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte.

ANG. Est-ce pas vous, Clitandre?

CLIT. Oui, Madame.

ANG. Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai 20 pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLIT. Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUD. C'est fort bien avisé.

(Ils vont s'asseoir au fond du théâtre.)

LUB. Claudine, où est-ce que tu es?

## SCÈNE III

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. DAN. J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? seroit-elle sortie?

LUB. (Il prend Georges Dandin pour Claudine.)  
Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle, à cette heure, comme tous les dian- 10 tres, et il ne sait pas que Monsieur le Vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible! De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, et Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons suivons-les, et me donne ta petite menotte que

Je la baise. Ah ! que cela est doux ! Il me  
20 semble que je mange des confitures. (*Comme il  
baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse  
rudement au visage.*) Tubieu ! comme vous y  
allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu  
bien rude.

G. DAN. Qui va là ?

LUB. Personne.

G. DAN. Il fuit, et me laisse informé de la  
nouvelle perfidie de ma coquille. Allons, il faut  
que sans tarder j'envoie appeler son père et sa  
30 mère, et que cette aventure me serve à me faire  
séparer d'elle. Holà ! Colin, Colin.

## SCÈNE IV

COLIN, GEORGE DANDIN.

COL. à la fenêtre. Monsieur.

G. DAN. Allons vite, ici-bas.

COL. en sautant par la fenêtre. M'y voilà :  
on ne peut pas plus vite.

G. DAN. Tu es là ?

COL. Oui, Monsieur.

(*Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin  
va de l'autre.*)

G. DAN. Doucement. Parle bas. Écoute. Va-  
ten chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis  
que je les prie très-instamment de venir tout  
10 à l'heure ici. Entends-tu ? Eh ? Colin, Colin.

COL. de l'autre côté. Monsieur.

G. DAN. Oh diable est-ce ?

COL. Ici.

G. DAN. (*Comme ils se vont tous deux cher-  
cher, l'un passe d'un côté, et l'autre de l'autre.*)  
Peste soit du marouffe qui s'éloigne de moi ! Je  
te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-  
père et ma belle-mère, et leur dire que je les  
conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'en-  
20 tends-tu bien ? Réponds. Colin, Colin.

COL. de l'autre côté. Monsieur.

G. DAN. Voilà un pandard qui me fera enrager.  
Viens-t'en à moi. (*Il se cognent.*) Ah ! le  
traître ! il m'a estropié. Oh est-ce que tu es ?  
Approche, que je te donne mille coups. Je pense  
qu'il me fuit.

COL. Assurément.

G. DAN. Veux-tu venir ?

COL. Nenni, ma foi !

30 G. DAN. Viens, te dis-je.

COL. Point : vous me voulez battre.

G. DAN. Hé bien ! non. Je ne te ferai rien.

COL. Assurément ?

G. DAN. Oui. Approche. Bon. Tu es bien  
heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en  
vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-  
mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront,  
et leur dis que c'est pour une affaire de la  
dernière conséquence ; et s'ils faisoient quelque  
difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de  
40 les presser, et de leur bien faire entendre qu'il  
est très-important qu'ils viennent, en quelque  
état qu'ils soient. Tu m'entends bien main-  
tenant ?

COL. Oui, Monsieur.

G. DAN. Va vite, et reviens de même. Et  
moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant  
que... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce  
point ma femme ? Il faut que j'écoute, et me  
serve de l'obscurité qu'il fait.

## SCÈNE V

CLITANDE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN,  
CLAUDINE, LUBIN.

ANG. Adieu. Il est temps de se retirer.

CLIT. Quoi ? si tôt ?

ANG. Nous nous sommes assez entretenus.

CLIT. Ah ! Madame, puis-je assez vous entre-  
tenir, et trouver en si peu de temps toutes les  
paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des  
journées entières pour me bien expliquer à vous  
de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit  
encore la moindre partie de ce que j'ai à vous  
10 dire.

ANG. Nous en écouterons une autre fois  
davantage.

CLIT. Hélas ! de quel coup me percez-vous  
l'âme lorsque vous parlez de vous retirer, et avec  
combien de chagrins m'allez-vous laisser main-  
tenant ?

ANG. Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLIT. Oui ; mais je songe qu'en me quittant,  
vous allez trouver un mari. Cette pensée m'as-  
sassiné, et les privilèges qu'ont les maris sont 20  
des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANG. Serez-vous assez fort pour avoir cette  
inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable  
d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend,  
parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on  
dépend de parents qui n'ont des yeux que pour  
le bien ; mais on sait leur rendre justice, et l'on  
se moque fort de les considérer au delà de ce  
qu'ils méritent.

G. DAN. Voilà nos carognes de femmes.

CLIT. Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne connue vous avec un homme comme lui !

G. DAN., à part. Pauvres mariés ! voilà comme on vous traite.

CLIT. Vous méritez sans doute une toute autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour  
40 être la femme d'un paysan.

G. DAN. Plût au Ciel fût-elle la tienne ! tu changerois bien de langage. Rentrons ; c'en est assez.  
(Il entre et ferme la porte.)

CLAUD. Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLIT. Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANG. Elle a raison. Séparons-nous.

CLIT. Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me  
50 plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANG. Adieu.

LUB. Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ?

CLAUD. Va, va, je le reçois de loin, et j'en renvoie autant.

## SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANG. Rentrons sans faire de bruit.

CLAUD. La porte s'est fermée.

ANG. J'ai le passe-partout.

CLAUD. Ouvrez donc doucement.

ANG. On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUD. Appelez le garçon qui couche là.

ANG. Colin, Colin, Colin.

G. DAN., mettant la tête à sa fenêtre. Colin,  
30 Colin ? Ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme, et vous faites des escampatives pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANG. Hé bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

G. DAN. Oui, oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquette ; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiseau. Nous avons  
20 entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et

l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANG. Ah Ciel !

CLAUD. Madame.

G. DAN. Voilà un coup sans doute où vous  
35 ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et piâté vos malversations. J'ai eu beau voir, et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.  
40

ANG. Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

G. DAN. Non, non ; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire, à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade, à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les  
50 gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous voulez de secourir.

ANG. Non : mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

G. DAN. C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse  
60 qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANG. Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaïse humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

G. DAN. Je vous baise les mains.

ANG. Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

G. DAN. Ah ! mon pauvre petit mari ? Je  
70 suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentes prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANG. Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

G. DAN. Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

ANG. De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

G. DAN. Hé bien, quoi ?

ANG. Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

G. DAN. Oui : vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANG. Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avoient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerais à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

G. DAN. Ah ! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler.

ANG. Accordez-moi cette faveur.

G. DAN. Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANG. Montrez-vous généreux.

G. DAN. Non.

ANG. De grâce !

G. DAN. Point.

ANG. Je vous en conjure de tout mon cœur.

G. DAN. Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

ANG. Hé bien ! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose : ici dont vous vous repentirez.

G. DAN. Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

ANG. Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

G. DAN. Ah ! ah ! à la bonne heure.

ANG. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

G. DAN. Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANG. C'est une chose dont vous pouvez tenir sûr ; et si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

G. DAN. Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANG. Hé bien ! puisque'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. Ah c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi.

G. DAN. Ouais ! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANG. St. Paix ! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

G. DAN. La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusque-là ? (Il sort avec un bout de chandelle, sans les apercevoir ; elles entrent ; aussitôt elles ferment la porte.) Il n'y a personne. Eh ! je m'en étois bien douté, et la



pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnott rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux ! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère qui vont venir en verront mieux son crime. Ah ! ah ! la porte s'est fermée. Holà ! ho ! quelqu'un ! qu'on m'ouvre promptement !

ANG., *à la fenêtre avec Claudine.* Comment ? c'est toi ! D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est près de paroître ? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

CLAUD. Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit ? et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

G. DAN. Comment ? vous avez...

ANG. Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

G. DAN. Quoi ? c'est ainsi que vous osez...

## SCÈNE VII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE,  
COLIN, CLAUDINE, ANGÉLIQUE, GEORGE  
DANDIN.

*(Monsieur et Madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne.)*

ANG. Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous à lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller ourir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

G. DAN. Voilà une méchante carogne.

CLAUD. Oui, il nous a voulu faire accroître qu'il étoit dans la maison, et que nous en étions dehors, et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE S. Comment, qu'est-ce à dire cela ?

MME DE S. Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

G. DAN. Jamais...

ANG. Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE S. Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUD. C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

G. DAN. Peut-on... ?

MME DE S. Allez, vous devriez mourir de honte.

G. DAN. Laissez-moi vous dire deux mots.

ANG. Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

G. DAN. Je désespère.

CLAUD. Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

G. DAN. Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

M. DE S. Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.

G. DAN. Madame, je vous prie...

MME DE S. Fil ! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée.

G. DAN. Souffrez que je vous...

M. DE S. Retirez-vous, vous dis-je : on ne peut vous souffrir.

G. DAN. Permettez, de grâce, que...

MME DE S. Poua ! vous n'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

G. DAN. Hé bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANG. Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUD. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE S. Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

G. DAN. J'atteste le Ciel que j'étois dans la maison, et que...

MME DE S. Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

G. DAN. Que la foudre m'écrase tout à l'heure si...

M. DE S. Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

G. DAN. Moi, demander pardon ?

M. DE S. Oui, pardon, et sur-le-champ.

G. DAN. Quoi ? je...

M. DE S. Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

G. DAN. Ah, George Dandin !  
M. DE S. Allons, venez, ma fille, que votre  
80 mari vous demande pardon.

ANA, *descendue*. Moi ? lui pardonner tout ce  
qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est  
impossible de m'y résoudre, et je vous prie de  
me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois  
plus vivre.

CLAUD. Le moyen d'y résister ?

M. DE S. Ma fille, de semblables séparations  
ne se font point sans grand scandale, et vous  
devez vous montrer plus sage que lui, et patienter  
90 encore cette fois.

ANA. Comment patienter après de telles  
indignités ? Non, mon père, c'est une chose où  
je ne puis consentir.

M. DE S. Il le faut, ma fille, et c'est moi qui  
vous le commande.

ANA. Ce mot me ferme la bouche, et vous  
avez sur moi une puissance absolue.

CLAUD. Quelle douceur !

ANA. Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier  
100 de telles injures ; mais quelle violence que je me  
fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUD. Pauvre mouton !

M. DE S. Approchez.

ANA. Tout ce que vous me faites faire ne  
servira de rien, et vous verrez que ce sera dès  
demain à recommencer.

M. DE S. Nous y donnerons ordre. Allons,  
mettez-vous à genoux.

G. DAN. A genoux ?

M. DE S. Oui, à genoux, et sans tarder.

G. DAN. *Il se met à genoux*. O Ciel ! Que  
faut-il dire ?

M. DE S. 'Madame, je vous prie de me par-  
donner.'

G. DAN. 'Madame, je vous prie de me par-  
donner.'

M. DE S. 'L'extravagance que j'ai faite.'

G. DAN. 'L'extravagance que j'ai faite' (à  
part) de vous épouser.

M. DE S. 'Et je vous promets de mieux vivre  
à l'avenir.'

G. DAN. 'Et je vous promets de mieux vivre  
à l'avenir.'

M. DE S. Prenez-y garde, et sachez que c'est  
ici la dernière de vos impertinences que nous  
souffrirons.

MME DE S. Jour de Dieu ! si vous y retour-  
nez, on vous apprendra le respect que vous  
devez à votre femme, et à ceux de qui elle sort.

M. DE S. Voilà le jour qui va paraître. Adieu.  
110 Rentrez chez vous, et songez bien à être sage.  
Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

### SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN.

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois  
plus de remède : lorsqu'on a, comme moi,  
épousé une méchante femme, le meilleur parti  
qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans  
l'eau la tête la première.

FIN DE GEORGE DANDIN.

# L'AVARE

## COMÉDIE

### ACTEURS

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.	FROSINE, femme d'intrigue.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.	MAÎTRE SIMON, courtier.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.	MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.	LA FLÈCHE, valet de Cléante.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.	DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.	BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
	LA MERLUCHE, }
	LE COMMISSAIRE et son CLERC.

La scène est à Paris.

### ACTE I

#### SCÈNE I

VALÈRE, ÉLISE.

VAL. Hé quoi ? charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉL. Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens

entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VAL. Hé ! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉL. Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VAL. Ah ! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout,

Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois : je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉL. Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles ; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VAL. Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous  
40 convaincre, par mille et mille preuves, de l'innocence de mes feux.

ÉL. Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oul, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

50 VAL. Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉL. Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, à tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui vous faisoient négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père.

70 Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet ; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûr qu'on entre dans mes sentiments.

VAL. De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose ; et quant aux

scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles ne tardent à venir.

ÉL. Ah ! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie ; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VAL. Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service ; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquiescer sa tendresse. J'y fais des progrès admirables ; et j'éprouve que pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance ; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie ; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne sache avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais ; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux ; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉL. Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisa de révéler notre secret ?

VAL. On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient, je me retire. Prenez ce temps pour lui parler ; et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉL. Je ne sais si j'aurai la force de lui faire  
cette confidence.

## SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉ. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur ; et je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉL. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉ. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot : j'aime.

ÉL. Vous aimez ?

CLÉ. Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus  
loin, je sais que je dépends d'un père, et que le  
nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous  
ne devons point engager notre foi sans le con-  
seillement de ceux dont nous tenons le jour ; que  
le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et  
qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par  
leur conduite ; que n'étant prévenus d'aucune  
folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien  
moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce  
qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire  
les lumières de leur prudence que l'aveuglement  
de notre passion ; et que l'emportement de la  
jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des  
précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma  
sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine  
de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien  
écouter, et je vous prie de ne me point faire de  
remontrances.

ÉL. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec  
celle que vous aimez ?

CLÉ. Non, mais j'y suis résolu ; et je vous  
conjure encore une fois de ne me point apporter  
de raisons pour m'en dissuader.

ÉL. Suis-je, mon frère, une si étrange per-  
sonne ?

CLÉ. Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas :  
vous ignorez la douce violence qu'un tendre  
amour fait sur nos cœurs ; et j'apprends votre  
sagesse.

ÉL. Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma  
sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du  
moins une fois en sa vie ; et si je vous ouvre mon  
cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins  
sage que vous.

CLÉ. Ah ! plutôt au Ciel que votre âme, comme  
la mienne . . .

ÉL. Finissons auparavant votre affaire, et me  
dites qui est celle que vous aimez.

CLÉ. Une jeune personne qui loge depuis peu

en ces quartiers, et qui semble être faite pour  
donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La  
nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable ;  
et je me sentis transporté dès le moment que je  
la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la  
conduite d'une bonne femme de mère, qui est  
presque toujours malade, et pour qui cette aim-  
able fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas  
imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console  
avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme.  
Elle se prend d'un air le plus charmant du  
monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller  
mille grâces en toutes ses actions : une douceur  
pleine d'attraits, une bonté toute engageante,  
une honnêteté adorable, une . . . Ah ! ma sœur,  
je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉL. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les  
choses que vous me dites ; et pour comprendre  
ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉ. J'ai découvert sous main qu'elles ne  
sont pas fort accommodées, et que leur discrète  
conduite a de la peine à étendre à tous leurs  
besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-  
vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de  
relever la fortune d'une personne que l'on aime ;  
que de donner adroitement quelques petits  
secours aux modestes nécessités d'une vertueuse  
famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de  
voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans  
l'impuissance de goûter cette joie, et de faire  
éclater à cette belle aucun témoignage de mon  
amour.

ÉL. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit  
être votre chagrin.

CLÉ. Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne  
peut croire. Car enfin peut-on rien voir de plus  
cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce  
sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on  
nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir  
du bien, s'il ne nous vient que dans le temps  
que nous ne serons plus dans le bel âge d'en  
jouir, et si pour m'entretenir même, il faut que  
maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis  
réduit avec vous à chercher tous les jours le  
secours des marchands, pour avoir moyen de  
porter des habits raisonnables ? Enfin j'ai voulu  
vous parler, pour m'aller à sonder mon père sur  
les sentiments où je suis ; et si je l'y trouve  
contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux,  
avec cette aimable personne, jouir de la fortune  
que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher  
partout pour ce dessein de l'argent à emprunter ;  
et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux

miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉL. Il est bien vrai que, tous les jours, il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

110 CLÉ. J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu, pour nous achever notre confidence; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

## SCÈNE III

## HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARP. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détaille de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FL. Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARP. Tu murmures entre tes dents.

LA FL. Pourquoi me chassez-vous?

HARP. C'est bien à toi, pondard, à me de-  
120 mander des raisons: sors vite, que je ne t'as-  
somme.

LA FL. Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARP. Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FL. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARP. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir  
20 sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FL. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARP. Je veux renfermer ce que bon me  
30 semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serois-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FL. Vous avez de l'argent caché?

HARP. Non, coquin, je ne dis pas cela. (A part.) J'enrage. Je demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FL. Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARP. Tu fais le raisonneur. Je te haïrerais de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Ilève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici, encore une fois.

LA FL. Hé bien! je sors.

HARP. Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FL. Que vous emporterois-je?

HARP. Viens ça, que je voie. Montre-moi tes po-  
maines.

LA FL. Les voilà.

HARP. Les autres.

LA FL. Les autres?

HARP. Oui.

LA FL. Les voilà.

HARP. N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FL. Voyez vous-même.

HARP. (Il tâte le bas de ses chaussures.) Ces  
grandes hautes-de-chausses sont propres à devenir é-  
les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je vou-  
drois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FL. Ah! qu'un homme comme cela mé-  
riteroit bien ce qu'il craint! et que j'aurois de  
jolie à le voler!

HARP. Euh?

LA FL. Quoi?

HARP. Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FL. Je dis que vous fouillez bien partout,  
pour voir si je vous ai volé.

HARP. C'est ce que je veux faire.

(Il fouille dans les poches de la Flèche.)

LA FL. La peste soit de l'avarice et des avari-  
cieux!

HARP. Comment? que dis-tu?

LA FL. Ce que je dis?

HARP. Oui: qu'est-ce que tu dis d'avarice et  
d'avaricieux?

LA FL. Je dis que la peste soit de l'avarice et  
des avaricieux.

HARP. De qui veux-tu parler?

LA FL. Des avaricieux.

HARP. Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FL. Des vilains et des ladres.

HARP. Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FL. De quoi vous mettez-vous en peine?

HARP. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FL. Est-ce que vous croyez que je veux  
parler de vous?

HARP. Je crois ce que je crois ; mais je veux  
90 que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FL. Je parle . . . Je parle à mon bonnet.

HARP. Et moi, je pourrais bien parler à ta  
barrette.

LA FL. M'empêchez-vous de maudire les  
avaricieux ?

HARP. Non ; mais je t'empêcherai de jaser, et  
d'être insolent. Tais-toi.

LA FL. Je ne nomme personne.

HARP. Je te rosserai, si tu parles.

100 LA FL. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARP. Te tairas-tu ?

LA FL. Oui, malgré moi.

HARP. Ha, ha !

LA FL, lui montrant une des poches de son  
justaucorps. Tenez, voilà encore une poche :  
êtes-vous satisfait ?

HARP. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FL. Quoi ?

HARP. Ce que tu m'as pris.

110 LA FL. Je ne vous ai rien pris du tout.

HARP. Assurément ?

LA FL. Assurément.

HARP. Adieu : va-t'en à tous les diables.

LA FL. Me voilà fort bien congédié.

HARP. Je te le mets sur ta conscience, au  
moins. Voilà un pendard de valet qui m'incom-  
mode fort, et je ne me plains point à voir ce chien  
de boiteux-là.

## SCÈNE IV

ÉLISE, CLÉANTE, HARPAGON.

HARP. Certes, ce n'est pas une petite peine  
que de garder chez soi une grande somme  
d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait  
bien placé, et ne conserve seulement que ce  
qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu  
embarrassé à inventer dans toute une maison  
une cache fidèle ; car pour moi, les coffres-forts  
me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier :  
je les tiens justement une franche amorce à  
10 voleurs, et c'est toujours la première chose que  
l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai  
bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix  
mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus  
en or chez soi est une somme assez . . . (Ici le  
frère et la sœur paraissent s'entretenant bas.)

Ô Ciel ! je me serai trahi moi-même : la chaleur  
m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en  
raisonnant tout seul. Qu'est-ce ?

CLÉ. Rien, mon père.

HARP. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? 20

ÉL. Nous ne venons que d'arriver.

HARP. Vous avez entendu . . .

CLÉ. Quoi ? mon père.

HARP. Là . . .

ÉL. Quoi ?

HARP. Ce que je viens de dire.

CLÉ. Non.

HARP. Si fait, si fait.

ÉL. Pardonnez-moi.

HARP. Je vois bien que vous en avez ouï 30  
quelques mots. C'est que je m'entretenais en  
moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui  
à trouver de l'argent, et je disais qu'il est  
bienheureux qui peut avoir dix mille écus  
chez soi.

CLÉ. Nous feignons à vous aborder, de peur  
de vous interrompre.

HARP. Je suis bien aise de vous dire cela, afin  
que vous n'alliez pas prendre les choses de travers  
et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai 40  
dix mille écus.

CLÉ. Nous n'en avons point dans vos affaires.

HARP. Plût à Dieu que je les eusse, dix mille  
écus !

CLÉ. Je ne crois pas . . .

HARP. Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉL. Ce sont des choses . . .

HARP. J'en aurais bon besoin.

CLÉ. Je pense que . . .

HARP. Cela m'accommoderait fort. 50

ÉL. Vous êtes . . .

HARP. Et je ne me plaindrais pas, comme je  
fais, que le temps est misérable.

CLÉ. Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas  
lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez  
assez de bien.

HARP. Comment ? J'ai assez de bien ! Ceux  
qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus  
faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous  
ces bruits-là. 60

ÉL. Ne vous mettez point en colère.

HARP. Cela est étrange, que mes propres  
enfants me trahissent et deviennent mes en-  
nemis !

CLÉ. Est-ce être votre ennemi, que de dire que  
vous avez du bien ?

HARP. Oui : de pareils discours et les dépenses  
que vous faites seront cause qu'un de ces jours  
on me viendra cher moi couper la gorge, dans la  
pensée que je suis tout coulé de pistoles. 70

CLÉ. Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARP. Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; et à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaissent fort: vous donnez furieusement dans le marquis; et pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉ. Hé! comment vous dérober?

HARP. Que sais-je? Oh pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉ. Moi, mon père? C'est que je joue; et comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARP. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉ. Vous avez raison.

HARP. Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh? Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

ÉL. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARP. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉ. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARP. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉL. Ah! mon père.

HARP. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur?

CLÉ. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARP. Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux; et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et pour commencer par un bout: avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée *Mariane*, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉ. Oui, mon père.

HARP. Et vous?

ÉL. J'en ai ouï parler.

HARP. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉ. Une fort charmante personne.

HARP. Sa physionomie?

CLÉ. Toute honnête, et pleine d'esprit.

HARP. Son air et sa manière?

CLÉ. Admirables, sans doute.

HARP. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela méritoit assez que l'on songeât à elle?

CLÉ. Oui, mon père.

HARP. Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉ. Très-souhaitable.

HARP. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉ. Sans doute.

HARP. Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLÉ. Assurément.

HARP. Il y a une petite difficulté: c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉ. Ah! mon père, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARP. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉ. Cela s'entend.

HARP. Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉ. Euh?

HARP. Comment?

CLÉ. Vous êtes résolu, dites-vous...?

HARP. D'épouser *Mariane*.

CLÉ. Qui, vous? vous?

HARP. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉ. Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARP. Cela ne sera rien. Allez vite boire



dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non  
180 plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler; et pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ÉL. Au Seigneur Anselme ?

HARP. Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉL. (*Elle fait une révérence.*) Je ne veux point  
190 me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARP. (*Il contrefait sa révérence.*) Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ÉL. Je vous demande pardon, mon père.

HARP. Je vous demande pardon, ma fille.

ÉL. Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARP. Je suis votre très-humble valet; mais,  
200 avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉL. Dès ce soir ?

HARP. Dès ce soir.

ÉL. Cela ne sera pas, mon père.

HARP. Cela sera, ma fille.

ÉL. Non.

HARP. Si.

ÉL. Non, vous dis-je.

HARP. Si, vous dis-je.

210 ÉL. C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARP. C'est une chose où je te réduirai.

ÉL. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARP. Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ÉL. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

220 HARP. C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉL. Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARP. Voilà Valère: veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉL. J'y consens.

HARP. Te rendras-tu à son jugement ?

ÉL. Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

230 HARP. Voilà qui est fait.

## SCÈNE V

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARP. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VAL. C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARP. Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VAL. Non; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARP. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre.  
Que dis-tu de cela ? 10

VAL. Ce que j'en dis ?

HARP. Oui.

VAL. Eh, eh.

HARP. Quoi ?

VAL. Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARP. Comment ? le Seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui 20 est noble, doux, posé, sage, et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VAL. Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARP. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage 30 qu'ailleurs je ne trouverois pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

VAL. Sans dot ?

HARP. Oui.

VAL. Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARP. C'est pour moi une épargne considérable.

VAL. Assurément, cela ne reçoit point de 40 contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARP. Sans dot.

VAL. Vous avez raison : voilà qui décide tout, 50 cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARP. Sans dot.

VAL. Ah ! il n'y a pas de réplique à cela : on le sait bien ; qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui 60 aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARP. Sans dot.

VAL. Il est vrai : cela ferme la bouche à tout, 70 sans dot. Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARP. (*Il regarde vers le jardin.*) Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

ÉL. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VAL. C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de 80 certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ÉL. Mais ce mariage, Valère ?

VAL. On cherchera des biaux pour le rompre.

90 ÉL. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VAL. Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉL. Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VAL. Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trou- 100 veront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARP. Ce n'est rien, Dieu merci.

VAL. Enfin notre dernier recours, c'est que la

fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (*Il aperçoit Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARP. Bon. Voilà bien parlé, cela.

VAL. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARP. Comment ? J'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir. Je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VAL. Après cela, résistez à mes remontrances. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer 120 les leçons que je lui faisois.

HARP. Oui, tu m'obligeras. Certes...

VAL. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARP. Cela est vrai. Il faut...

VAL. Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARP. Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VAL. Oui, l'argent est plus précieux que 130 toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâce au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARP. Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un 140 domestique de la sorte !

## ACTE II

### SCÈNE I

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉ. Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FL. Oui, Monsieur, et je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais Monsieur

vosre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉ. Comment va notre affaire ? Les choses présentent plus que jamais ; et depuis que je ne  
10 t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FL. Votre père amoureux ?

CLÉ. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FL. Lui se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉ. Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

20 LA FL. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉ. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FL. Ma foi ! Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux.

30 CLÉ. L'affaire ne se fera point ?

LA FL. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous ; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉ. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FL. Oui ; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous  
40 avez dessein que les choses se fassent.

CLÉ. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FL. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous, dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de  
50 votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉ. Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FL. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire :

*Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés,*

*et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dâment dressé.*

CLÉ. Il n'y a rien à dire à cela.

LA FL. Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLÉ. Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre. 70

LA FL. Cela est vrai.

*Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLÉ. Comment diable ! quel Juif, quel Arabe 80 est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FL. Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉ. Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent ; et il faut bien que je consente à tout.

LA FL. C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉ. Il y a encore quelque chose ?

LA FL. Ce n'est plus qu'un petit article.

*Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze 90 mille livres, et pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les harîes, nippes, et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

CLÉ. Que veut dire cela ?

LA FL. Écoutez le mémoire.

*Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de points de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec 100 six chaises et la courtpointe de même ; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.*

*Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumals rose-éche, avec le mollet et les franges de soie.*

CLÉ. Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FL. Attendez.

*Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macé.*

*Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.*

CLÉ. Qu'al-je affaire, morbleu... ?

LA FL. Donnez-vous patience.

*Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes.*

120 *Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues, et trois réceptifs, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.*

CLÉ. J'enrage.

LA FL. Doucement.

*Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, un trou-madame, et un damier, avec un jeu de l'ois renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.*

130 *Plus, une peau d'un lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.*

CLÉ. Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est-il pas  
140 content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FL. Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaît, dans le grand chemin justement que  
150 tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉ. Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FL. Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilanie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort  
160 patibulaires ; et parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épinglé du jeu, et me démolir prudemment de toutes les galanteries

qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, de tentations de le voler ; et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉ. Donne-moi un peu ce mémoire, que je le vole encore.

## SCÈNE II

MAÎTRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE,  
LA FLÈCHE.

M. SIM. Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARP. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à périliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

M. SIM. Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure : que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même ; et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARP. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M. SIM. Cela s'entend.

LA FL. Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père.

CLÉ. Lui auroit-on appris quel je suis ? et serois-tu pour nous trahir ?

M. SIM. Ah ! ah ! vous êtes bien pressés : Qui vous a dit que c'étoit cela ? Ce n'est pas moi. Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARP. Comment ?

M. SIM. Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARP. Comment, pendar ? c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLÉ. Comment, mon père ? c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

HARP. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉ. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARP. Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

CLÉ. Oses-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

50 HARP. N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉ. Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de rencherir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités  
60 qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

HARP. Ôte-toi de mes yeux, coquin ! ôte-toi de mes yeux.

CLÉ. Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARP. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. Je ne suis pas fâché de cette  
70 aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'œil, plus que jamais, sur toutes ses actions.

### SCÈNE III

FROSINE, HARPAGON.

FROS. Monsieur...

HARP. Attendez un moment ; je vais revenir vous parler. Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

### SCÈNE IV

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FL. L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien connu au mémoire que nous avons.

FROS. Hé ! c'est toi, mon pauvre la Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FL. Ah ! ah ! c'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici ?

FROS. Ce que je fais partout ailleurs : m'entre-

mettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, 10 et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres ressources que l'intrigue et que l'industrie.

LA FL. As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROS. Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FL. De lui ? Ah, ma foi ! tu seras bien 20 fine si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROS. Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FL. Je suis votre valet, et tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui 30 faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais : *Je vous donne*, mais : *Je vous prête le bon jour*.

FROS. Mon Dieu ! je sais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, 40 de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FL. Bagatelles ici. Je te dése d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent, plus que réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit 50 mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient ; je me retire.

### SCÈNE V

HARPAGON, FROSINE.

HARP. Tout va comme il faut. Hé bien ! qu'est-ce, Frosine ?

FROS. Ah, mon Dieu ! que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

HARP. Qui, moi ?

FROS. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gallard.

HARP. Tout de bon ?

10 FROS. Comment ? vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARP. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROS. Hé bien ! qu'est-ce que cela, soixante ans ? Voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARP. Il est vrai ; mais vingt années de moins  
20 pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

FROS. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARP. Tu le crois ?

FROS. Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Ô que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARP. Tu te connois à cela ?

30 FROS. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu ! quelle ligne de vie !

HARP. Comment ?

FROS. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARP. Hé bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

FROS. Par ma foi ! je disois cent ans ; mais vous passerez les six-vingts.

HARP. Est-il possible ?

FROS. Il faudra vous assommer, vous dis-je ;  
40 et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARP. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROS. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux ; il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que  
50 je marierois le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

HARP. Qui a fait réponse...

FROS. Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez tant fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARP. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régale.

FROS. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé.

HARP. Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROS. Voilà justement son affaire.

HARP. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille, sans qu'elle apporte  
E. quelque chose.

FROS. Comment ? c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARP. Douze mille livres de rente !

FROS. Oul. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche : c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondées perpétuelles, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une  
A. autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en  
B. sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARP. Oul, cela n'est pas mal ; mais  
C. compte-là n'est rien de réel

FROS. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque

chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARP. C'est une rallerie, que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je  
120 touche quelque chose.

FROS. Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

HARP. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un  
130 homme de mon âge ne soit pas de son goût ; et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROS. Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARP. Elle ?

FROS. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendu parler là-dessus. Elle ne peut souffrir  
140 du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe naissante. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son  
150 amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARP. Sur cela seulement ?

FROS. Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARP. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROS. Cela va plus loin qu'on ne vous peut  
160 dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales ? des Paris ? et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux

Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARP. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé  
170 les jeunes hommes.

FROS. Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux gode-lureaux, pour donner envie de leur peau ; et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux.

HARP. Pour moi, je n'y en comprends point ; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROS. Il faut être folle fleffée. Trouver la  
180 jeunesse aimable ! est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARP. C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoques, leurs haut-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés.

FROS. Eh ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela.  
190 Il y a là de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour.

HARP. Tu me trouves bien ?

FROS. Comment ? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque  
200 aucune incommodité.

HARP. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROS. Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous aied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARP. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROS. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait  
210 de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARP. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROS. J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire. (Il prend un air sérieux.) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faut

d'un peu d'argent ; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez  
220 quelques bonté pour moi. (*Il reprend un air gai.*) Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. Ah ! que vous lui plairiez ! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARP. Certes, tu me ravis de me dire cela.

230 FROS. (*Il reprend son visage sévère.*) En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. Je suis ruinée, si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. (*Il reprend un air gai.*) Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. La joie éclatoit dans ses yeux, au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

240 HARP. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROS. (*Il reprend son sérieux.*) Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARP. Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROS. Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand  
250 besoin.

HARP. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROS. Je ne vous importunerai pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARP. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROS. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

260 HARP. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROS. Que la fièvre te serre, chien de vilain à toutes les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

## ACTE III

## SCÈNE I

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCE.

HARP. Allons, venez ça tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une et 10 qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

M. J. Châtiment politique.

HARP. Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous 20 en demande plus d'une fois, et vous vous souvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. J. Oui : le vin pur monte à la tête.

LA MERL. Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur ?

HARP. Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRIND. Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe. 30

LA MERL. Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARP. Paix. Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, 40 ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec



elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉL. Oui, mon père.

HARP. Et vous, mon fils le Damoiseau, à qui  
50 j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne  
vous allez pas aviser non plus de lui faire mau-  
vais visage.

CLÉ. Moi, mon père, mauvais visage ? Et par  
quelle raison ?

HARP. Mon Dieu ! nous savons le train des  
enfants dont les pères se remarient, et de quel  
côté ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle  
belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde  
le souvenir de votre dernière fredaine, je vous  
60 recommande surtout de régaler d'un bon visage  
cette personne-là, et de lui faire enfin tout le  
meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉ. A vous dire le vrai, mon père, je ne puis  
pas vous promettre d'être bien aisé qu'elle de-  
vienne ma belle-mère : je mentirois, si je vous le  
disois ; mais pour ce qui est de la bien recevoir,  
et de lui faire bon visage, je vous promets de vous  
obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARP. Prenez-y garde au moins.

70 CLÉ. Vous verrez que vous n'aurez pas sujet  
de vous en plaindre.

HARP. Vous ferez sagement. Valère, aide-  
moi à ceci. Ho ça, maître Jacques, approchez-  
vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JA. Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou  
bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ?  
car je suis l'un et l'autre.

HARP. C'est à tous les deux.

M. JA. Mais à qui des deux le premier ?

80 HARP. Au cuisinier.

M. JA. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Il ôte sa casaque de cocher, et parait vêtu en  
cuisinier.)

HARP. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

M. JA. Vous n'avez qu'à parler.

HARP. Je me suis engagé, maître Jacques,  
à donner ce soir à souper.

M. JA. Grande merveille !

HARP. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne  
chère ?

M. JA. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

90 HARP. Que diable, toujours de l'argent ! Il  
semble qu'ils n'aient autre chose à dire : 'De  
l'argent, de l'argent, de l'argent.' Ah ! ils n'ont  
que ce mot à la bouche : 'De l'argent.' Toujours  
parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de  
l'argent.

VAL. Je n'ai jamais vu de réponse plus im-

pertinente que celle-là. Voilà une belle merveille  
que de faire bonne chère avec bien de l'argent :  
c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y  
a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais 100  
pour agir en habile homme, il faut parler de  
faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JA. Bonne chère avec peu d'argent !

VAL. Oui.

M. JA. Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous  
nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de  
prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous  
mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARP. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous  
faudra ?

M. JA. Voilà Monsieur votre intendant, qui  
vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARP. Hays ! je veux que tu me répondes.

M. JA. Combien serez-vous de gens à table ?

HARP. Nous serons huit ou dix ; mais il ne  
faut prendre que huit : quand il y a à manger  
pour huit, il y en a bien pour dix.

VAL. Cela s'entend.

M. JA. Hé bien ! il faudra quatre grands  
potages, et cinq assiettes. Potages... Entrées... 120

HARP. Que diable ! voilà pour traiter toute  
une ville entière.

M. JA. Rôt...

HARP. *en lui mettant la main sur la bouche.*  
Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

M. JA. Entremets...

HARP. Encore ?

VAL. Est-ce que vous avez envie de faire crever  
tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens  
pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez- 130  
vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et  
demander aux médecins s'il y a rien de plus pré-  
judiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARP. Il a raison.

VAL. Apprenez, maître Jacques, vous et vos  
pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table  
remplie de trop de viandes ; que pour se bien  
montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que  
la frugalité règne dans les repas qu'on donne ;  
et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut 140*  
*manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARP. Ah ! que cela est bien dit ! Approche,  
que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus  
belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il*  
*faut vivre pour manger, et non pas manger*  
*pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment  
est-ce que tu dis ?

VAL. *Qu'il faut manger pour vivre, et non*  
*pas vivre pour manger.*

150 HARP. Oul. Entends-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VAL. Je ne me souviens pas maintenant de mon nom.

HARP. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VAL. Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

160 HARP. Fais donc.

M. JA. Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARP. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VAL. Reposez-vous sur moi.

HARP. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M. JA. Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

170 *(Il remet sa casaque.)* Vous dites...

HARP. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire...

M. JA. Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que  
180 des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARP. Les voilà bien malades : ils ne font rien.

M. JA. Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble  
190 que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARP. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. JA. Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un  
200 carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VAL. Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard

à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

M. JA. Soit : j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VAL. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JA. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARP. Paix!

M. JA. Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel, et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et après mes chevaux, vous êtes la personne que  
210 j'aime le plus.

HARP. Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JA. Oul, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARP. Non, en aucune façon.

M. JA. Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARP. Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JA. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chaussures, et de faire sans cesse des contes de  
220 votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre,

230 que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans  
240 l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne sauroit aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la fable et la risée de

tout le monde; et jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de lacre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARP., *en le battant*. Vous êtes un sot, un 260 maraud, un coquin, et un impudent.

M. JA. Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire: je vous l'avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARP. Apprenez à parler.

## SCÈNE II

MAÎTRE JACQUES, VALÈRE.

VAL. A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JA. Morbleu! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VAL. Ah! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JA. Il file doux. Je veux faire le brave, et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi? et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte? (*Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre, en le menaçant.*)

VAL. Eh! doucement.

M. JA. Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

VAL. De grâce.

M. JA. Vous êtes un impertinent.

VAL. Monsieur maître Jacques...

M. JA. Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rommerai d'importance.

VAL. Comment, un bâton? (*Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.*)

M. JA. Eh! je ne parle pas de cela.

VAL. Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je 30 suis homme à vous rommer vous-même?

M. JA. Je n'en doute pas.

VAL. Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

M. JA. Je le sais bien.

VAL. Et que vous ne me reconnaissez pas encore?

M. JA. Pardonnez-moi.

VAL. Vous ne rommerez, dites-vous?

M. JA. Je le disois en riant.

VAL. Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie. (*Il lui donne des coups de bâton.*) 40 Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JA. Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître: il a quelque droit de me battre; mais pour ce Monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

## SCÈNE III

FROSINE, MARIANE, MAÎTRE JACQUES.

FROS. Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

M. JA. Oui vraiment il y est, je ne le sais que trop.

FROS. Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

## SCÈNE IV

MARIANE, FROSINE.

MAR. Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROS. Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MAR. Hélas! me le demandez-vous? et ne vous figures-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROS. Je vois bien que, pour mourir agréable- 10 ment, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connois à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MAR. Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROS. Mais avez-vous su quel il est?

MAR. Non, je ne sais point quel il est; mais 20 je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROS. Mon Dieu! tous ces blondins sont agréables, et débilitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui

30 vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essayer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MAR. Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut sou-  
40 halter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROS. Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MAR. Ah ! Frosine, quelle figure !

### SCÈNE V

HARPAGON, FROSINE, MARIANE.

HARP. Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce  
10 me semble, aucune joie de me voir.

FROS. C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARP. Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

### SCÈNE VI

ELISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

MAR. Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

EL. Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire, et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARP. Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MAR., bas, à Frosine. Ô ! l'homme déplaisant !

HARP. Que dit la belle ?

FROS. Qu'elle vous trouve admirable.

10 HARP. C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MAR., à part. Quel animal !

HARP. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MAR., à part. Je n'y puis plus tenir.

HARP. Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MAR., à part, à Frosine. Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai  
20 parlé.

FROS., à Mariane. L'aventure est merveilleuse.

HARP. Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants ; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

### SCÈNE VII

CLÉANTE, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

CLÉ. Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendois pas ; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MAR. Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous ; et je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLÉ. Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est  
10 une sensible joie que l'honneur de vous voir ; mais avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi ; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez  
20 personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARP. Voilà un compliment bien impertinent : quelle belle confession à lui faire !

MAR. Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que si  
30 vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner

cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

40 HARP. Elle a raison : à sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MAR. Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois 50 bien moins.

HARP. C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉ. Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire.

HARP. Mais voyez quelle extravagance! Il continue encore plus fort.

60 CLÉ. Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARP. Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

CLÉ. Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la 70 terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

HARP. Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉ. C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

80 HARP. Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROS. Non; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARP. Qu'on mette donc les chevaux au

carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉ. J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai 90 envoyé querir de votre part.

HARP., bas, à Valère. Valère!

VAL., à Harpagon. Il a perdu le sens.

CLÉ. Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MAR. C'est une chose qui n'étoit pas néces- 100 saire.

CLÉ. Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MAR. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉ. (*Il fôte du doigt de son père, et le donne à Mariane.*) Il faut que vous le voyiez de près.

MAR. Il est fort beau sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉ. (*Il se met au-devant de Mariane, qui le veut rendre.*) Nenni, Madame: il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARP. Moi?

CLÉ. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARP., à part, à son fils. Comment?

CLÉ. Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter. 120

MAR. Je ne veux point...

CLÉ. Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARP., à part. J'enrage!

MAR. Ce seroit...

CLÉ., en empêchant toujours Mariane de rendre la bague. Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MAR. De grâce...

CLÉ. Point du tout.

HARP., à part. Peste soit... 130

CLÉ. Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARP., bas, à son fils. Ah, traître!

CLÉ. Vous voyez qu'il se désespère.

HARP., bas à son fils, en le menaçant. Bourreau que tu es!

CLÉ. Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder; mais elle est obstinée.

HARP., bas à son fils, avec emportement. Pen- 140 dard!

CLÉ. Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARP., *bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.*  
Le coquin !

CLÉ. Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROS. Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MAR. Pour ne vous point mettre en colère, je  
150 la garde maintenant ; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

## SCÈNE VIII

HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLÉANTE,  
BRINDAVOINE, ÉLISE.

BRIND. Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARP. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRIND. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARP. Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

## SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, CLÉANTE, ÉLISE,  
FROSINE, LA MERLUCHÉ.

LA MERL. *(Il vient en courant, et fait tomber Harpagon.)* Monsieur . . .

HARP. Ah ! je suis mort.

CLÉ. Qu'est-ce, mon père ? vous êtes-vous fait mal ?

HARP. Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VAL. C'ela ne sera rien.

LA MERL. Monsieur, je vous demande pardon,  
10 je ne croyais bien faire d'accourir vite.

HARP. Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERL. Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARP. Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉ. En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, où je feral porter la collation.

20 HARP. Valère, aie un peu l'œil à tout cela ; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VAL. C'est assez.

HARP. Ô fils impertinent, as-tu envie de me ruiner ?

## ACTE IV

## SCÈNE I

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉ. Rentrions ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉL. Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MAR. C'est une douce consolation que de voir 10 dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROS. Vous êtes, par ma foi ! de malheureux gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois sans doute détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉ. Que veux-tu ? C'est ma mauvaise de 20 stinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MAR. Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

CLÉ. Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ?

MAR. Que saurois-je vous dire ? Mettez-vous 30 en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉ. Hélas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance ?

MAR. Mais que voulez-vous que je fasse ? 40 Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle, employez tous vos soins à gagner

son esprit : vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux  
50 bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉ. Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

FROS. Par ma foi ! faut-il demander ? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine ; le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout  
60 bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉ. Songe un peu, je te prie.

MAR. Ouvrez-nous des lumières.

ÉL. Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROS. Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourroit-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au  
70 père. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉ. Cela s'entend.

FROS. Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse ; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même, et tâcher par quelque moyen de le dégoûter de votre personne.

CLÉ. Tu as raison.

80 FROS. Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contre-faire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise, ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroître à votre père que ce seroit une  
90 personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle seroit éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage ; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition ; car enfin il vous aime fort, je le sais ; mais il aime un peu plus l'argent ; et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se déabusât, en

venant à vouloir voir clair aux effets de notre 100 marquise.

CLÉ. Tout cela est fort bien pensé.

FROS. Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉ. Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère : c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de  
110 votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible ; servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous ; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MAR. J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai 120 aucune chose.

## SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARP. Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous ?

ÉL. Voilà mon père.

HARP. Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉ. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARP. Non, demeurez. Elles iront bien toutes 10 seules ; et j'ai besoin de vous.

## SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE.

HARP. Ô ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble à toi de cette personne ?

CLÉ. Ce qui m'en semble ?

HARP. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉ. Là, là.

HARP. Mais encore ?

CLÉ. A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, 10 sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus

communa. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégouter; car belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARP. Tu lui disois tantôt pourtant...

CLÉ. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARP. Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle?

20 CLÉ. Moi? point du tout.

HARP. J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

30 CLÉ. A moi?

HARP. A toi.

CLÉ. En mariage?

HARP. En mariage.

CLÉ. Écoutez: il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARP. Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses: je ne veux point forcer ton inclination.

40 CLÉ. Pardonnez-moi, je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARP. Non, non: un mariage ne sauroit être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉ. C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

50 HARP. Non: du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure: je te l'aurais fait épouser, au lieu de moi; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

60 CLÉ. Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARP. Lui avez-vous rendu visite?

CLÉ. Oui, mon père.

HARP. Beaucoup de fois?

CLÉ. Assez, pour le temps qu'il y a.

HARP. Vous a-t-on bien reçu?

CLÉ. Fort bien, mais sans avoir qui j'étois; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARP. Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉ. Sans doute; et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARP. A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉ. Oui, fort civilement.

HARP. Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉ. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARP. Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandois. Oh sus! mon fils, ayez-vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉ. Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARP. Comment, pendar? tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉ. C'est vous qui allez sur les miennes; et je suis le premier en date. 100

HARP. Ne suis-je pas ton père? et ne me dois-tu pas respect?

CLÉ. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères; et l'amour ne connoît personne.

HARP. Je te ferai bien me connoître, avec de bons coups de bâton.

CLÉ. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARP. Tu renonceras à Mariane.

CLÉ. Point du tout. 110

HARP. Donnes-moi un bâton tout à l'heure.

## SCÈNE IV

MAITRE JACQUES, HARPAGON, CLÉANTE.

M. JA. Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous?



CLÉ. Je me moque de cela.

M. JA. Ah ! Monsieur, doucement.

HARP. Me parler avec cette impudence !

M. JA. Ah ! Monsieur, de grâce.

CLÉ. Je n'en démerdais point.

M. JA. Hé quoi ? à votre père ?

HARP. Laissez-moi faire.

10 M. JA. Hé quoi ? à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARP. Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JA. J'y consens. Éloignez-vous un peu.

HARP. J'aime une fille, que je veux épouser ; et le pendard à l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

M. JA. Ah ! il a tort.

20 HARP. N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

M. JA. Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là. *(Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.)*

30 CLÉ. Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit ; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JA. C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉ. Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JA. Il a tort assurément.

CLÉ. N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? lui sied-il bien d'être encore 40 amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

M. JA. Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. *(Il revient à Harpagon.)* Hé bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que 50 vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARP. Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariano, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JA. *Il va au fils.* Laissez-moi faire. Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites ; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il 60 sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects, et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉ. Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariano, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes ; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JA. Cela est fait. Il consent à ce que vous 70 dites.

HARP. Voilà qui va le mieux du monde.

M. JA. Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉ. Le Ciel en soit loué !

M. JA. Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant ; et vous allez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉ. Mon pauvre maître Jacques, je te serai 80 obligé toute ma vie.

M. JA. Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARP. Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va, je m'en souviendrai, je t'assure. *(Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.)*

M. JA. Je vous baise les mains.

## SCÈNE V

CLÉANTE, HARPAGON.

CLÉ. Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARP. Cela n'est rien.

CLÉ. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARP. Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉ. Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma 90 faute !

HARP. On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉ. Quel ? ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARP. C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉ. Je vous promets, mon père, que, jusques

au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARP. Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉ. Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARP. Comment ?

CLÉ. Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARP. Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

30 CLÉ. Vous, mon père.

HARP. Moi ?

CLÉ. Sans doute.

HARP. Comment ? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉ. Moi, y renoncer ?

HARP. Oui.

CLÉ. Point du tout.

HARP. Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉ. Au contraire, j'y suis porté plus que  
40 jamais.

HARP. Quoi ? pendard, derechef ?

CLÉ. Rien ne me peut changer.

HARP. Laisse-moi faire, traître.

CLÉ. Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARP. Je te défends de me jamais voir.

CLÉ. A la bonne heure.

HARP. Je t'abandonne.

CLÉ. Abandonnez.

HARP. Je te renonce pour mon fils.

50 CLÉ. Soit.

HARP. Je te déshérite.

CLÉ. Tout ce que vous voudrez.

HARP. Et je te donne ma malédiction.

CLÉ. Je n'ai que faire de vos dons.

## SCÈNE VI

### LA FLECHE, CLÉANTE.

LA FL. *sortant du jardin, avec une cassette.*  
Ah ! Monsieur, que je vous trouve à propos !  
suivez-moi vite.

CLÉ. Qu'y a-t-il ?

LA FL. Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes  
bien.

CLÉ. Comment ?

LA FL. Voici votre affaire.

CLÉ. Quoi ?

10 LA FL. J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉ. Qu'est-ce que c'est ?

LA FL. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉ. Comment as-tu fait ?

LA FL. Vous saurez tout. Sauvons-nous, je  
l'entends crier.

## SCÈNE VII

### HARPAGON.

(*Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*) Au voleur ! au voleur ! à l'assassin !  
au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu,  
je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a  
dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il  
devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je  
pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ?  
N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ?  
Arrête. Rends-moi mon argent, coquin . . . (*Il  
se prend lui-même le bras.*) Ah ! c'est moi. Mon  
esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis,  
et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon  
pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de  
toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon  
support, ma consolation, ma joie ; tout est fini  
pour moi, et je n'ai plus que faire au monde :  
sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est  
fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort,  
je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille  
me ressusciter, en me rendant mon cher argent,  
20 ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que  
dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que  
ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de  
soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement  
le temps que je parlois à mon traître de fils.  
Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire  
donner la question à toute la maison : à servantes,  
à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens  
assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne  
qui ne me donne des soupçons, et tout me semble  
30 mon voleur. Eh ! de quel est-ce qu'on parle là ?  
De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on  
là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce,  
si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie  
que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi  
vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à  
rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au  
vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commis-  
saires, des archers, des prévôts, des juges, des  
gènes, des potences et des bourreaux. Je veux  
40 faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve  
mon argent, je me pendrai moi-même après.

## ACTE V

## SCÈNE I

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMM. Laissez-moi faire : je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARP. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

10 LE COMM. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette . . . ?

HARP. Dix mille écus bien comptés.

LE COMM. Dix mille écus !

HARP. Dix mille écus.

LE COMM. Le vol est considérable.

HARP. Il n'y a point de supplices assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus  
20 en sûreté.

LE COMM. Enquelles espèces étoit cette somme ?

HARP. En bons lous d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMM. Qui soupconnez-vous de ce vol ?

HARP. Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMM. Il faut, si vous m'en croyez, n'effrayer personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la  
30 rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

## SCÈNE II

MAITRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

M. JA., au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort. Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher.

HARP. Qui ? celui qui m'a dérobé ?

M. JA. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

10 HARP. Il n'est pas question de cela ; et voilà Monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMM. Ne vous épouvantez point. Je suis

homme à ne vous point scandaliser, et les choses trottent dans la douceur.

M. JA. Monsieur est de votre soupé ?

LE COMM. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JA. Ma foi ! Monsieur, je montrerais tout ce que je sais faire, et je vous traiterais du mieux qu'il me sera possible. 20

HARP. Ce n'est pas là l'affaire.

M. JA. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de Monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARP. Traître, il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JA. On vous a pris de l'argent ?

HARP. Oui, coquin ; et je m'en vais te pendre, 30 si tu ne me le rends.

LE COMM. Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire. 40

M. JA., à part. Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARP. Qu'as-tu à ruiner ?

LE COMM. Laissez-le faire : il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JA. Monsieur, si vous voulez que je vous 50 dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARP. Valère ?

M. JA. Oui.

HARP. Lui, qui me paraît si fidèle ?

M. JA. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARP. Et sur quoi le crois-tu ?

M. JA. Sur quoi ?

HARP. Oui.

M. JA. Je le crois . . . sur ce que je le crois. 60

LE COMM. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARP. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. JA. Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent ?

HARP. Dans le jardin.

M. JA. Justement : je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit ?

70 HARP. Dans une cassette.

M. JA. Voilà l'affaire : je lui ai vu une cassette.

HARP. Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JA. Comment elle est faite ?

HARP. Oui.

M. JA. Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMM. Cela s'entend. Mais dépeignez-la  
80 so un peu, pour voir.

M. JA. C'est une grande cassette.

HARP. Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JA. Eh ! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMM. Et de quelle couleur est-elle ?

M. JA. De quelle couleur ?

LE COMM. Oui.

M. JA. Elle est de couleur... là, d'une cer-  
90 taine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARP. Euh ?

M. JA. N'est-elle pas rouge ?

HARP. Non, grise.

M. JA. Eh ! oui, gris-rouge : c'est ce que je  
voulais dire.

HARP. Il n'y a point de doute : c'est elle  
assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa dé-  
position. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne  
faut plus jurer de rien ; et je crois après cela  
100 que je suis homme à me voler moi-même.

M. JA. Monsieur, le voici qui revient. Ne lui  
allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai  
découvert cela.

### SCÈNE III

VALÈRE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE,  
SON CLERC, MAÎTRE JACQUES.

HARP. Approche : viens confesser l'action la  
plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais  
ait été commis.

VAL. Que voulez-vous, Monsieur ?

HARP. Comment, traître, tu ne rougis pas de  
ton crime ?

VAL. De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARP. De quel crime je veux parler, infâme ?  
comme si tu ne savais pas ce que je veux dire.

10 C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser :

l'affaire est découverte, et l'on vient de m'ap-  
prendre tout. Comment abuser ainsi de ma  
bonté, et s'introduire exprès chez moi pour  
me trahir ? pour me jouer un tour de cette  
nature ?

VAL. Monsieur, puisqu'on vous a découvert  
tout, je ne veux point chercher de détours et  
vous nier la chose.

M. JA. Oh ! oh ! aurois-je deviné sans y  
penser ?

VAL. C'étoit mon dessein de vous en parler,  
et je voulais attendre pour cela des conjonctures  
favorables ; mais puisque'il est ainsi, je vous con-  
jure de ne vous point fâcher, et de vouloir en-  
tendre mes raisons.

HARP. Et quelles belles raisons peux-tu me  
donner, voleur infâme ?

VAL. Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces  
noms. Il est vrai que j'ai commis une offense  
envers vous ; mais, après tout, ma faute est  
pardonnable.

HARP. Comment, pardonnable ? Un guet-  
apens ? un assassinat de la sorte ?

VAL. De grâce, ne vous mettez point en colère.  
Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le mal  
n'est pas si grand que vous le faites.

HARP. Le mal n'est pas si grand que je le  
fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

VAL. Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé  
dans de mauvaises mains. Je suis d'une con-  
dition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien  
en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARP. C'est bien mon intention, et que tu me  
restitues ce que tu m'as ravi.

VAL. Votre honneur, Monsieur, sera pleine-  
ment satisfait.

HARP. Il n'est pas question d'honneur là-  
dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette  
action ?

VAL. Hélas ! me le demandez-vous ?

HARP. Oui, vraiment, je te le demande.

VAL. Un dieu qui porte les excuses de tout  
ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARP. L'Amour ?

VAL. Oui.

HARP. Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour  
de mes louis d'or.

VAL. Non, Monsieur, ce ne sont point vos  
richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui  
m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien  
à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez  
celui que j'ai.

HARP. Non feras-tu par tous les diables ! je

ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VAL. Appelez-vous cela un vol ?

HARP. Si je l'appelle un vol ? Un trésor comme celui-là !

VAL. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARP. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VAL. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARP. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VAL. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARP. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VAL. Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARP. C'est être bien endiable après mon argent.

VAL. Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARP. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendar effronté, me va faire raison de tout.

VAL. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARP. Je le crois bien, vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux savoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VAL. Moi ? Je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARP. Ô ma chère cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

VAL. Non, Monsieur.

HARP. Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VAL. Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur

toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARP. Brûlé pour ma cassette !

VAL. J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARP. Ma cassette trop honnête !

VAL. Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARP. Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VAL. Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage...

HARP. Quoi ? ma servante est complice de l'affaire ?

VAL. Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARP. Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? Que nous brouilliez-tu ici de ma fille ?

VAL. Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARP. La pudeur de qui ?

VAL. De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARP. Ma fille t'a signé une promesse de mariage !

VAL. Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARP. O Ciel ! autre diable !

M. JA. Écrivez, Monsieur, écrivez.

HARP. Rengrègement de mal ! surcroît de désespoir ! Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron, et comme suborneur.

VAL. Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

#### SCÈNE IV

ÉLISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARP. Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses

prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta fol sans mon consentement ? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; et une bonne potence me fera raison de ton audace.

10 VAL. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écouterà, au moins, avant que de me condamner.

HARP. Je me suis abusé de dire une potence, et tu seras roué tout vif.

ÉL, à genoux devant son père. Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers  
20 mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez : il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je cours dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même  
30 fille dont...

HARP. Tout cela n'est rien ; et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉL. Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARP. Non, non, je ne veux rien entendre ; et il faut que la justice fasse son devoir.

M. JA. Tu me payeras mes coups de bâton.

FROS. Voici un étrange embarras.

# SCÈNE V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANS. Qu'est-ce, Seigneur Harpagon ? Je vous vois tout ému.

HARP. Ah ! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le

titre de domestique, pour me dérober mon argent 10 et pour me suborner ma fille.

VAL. Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARP. Oui, ils se sont donné l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANS. Ce n'est pas mon dessein de me faire 20 épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARP. Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VAL. Je ne vois pas quel crime on me peut 30 faire de la passion que j'ai pour votre fille ; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARP. Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolentement du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VAL. Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANS. Tout beau ! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VAL, en mettant fièrement son chapeau. Je 50 ne suis point homme à rien craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Dom Thomas d'Alburcy.

ANS. Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARP. Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin.

ANS. De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VAL. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné 60 le jour.

ANS. Lui ?

VAL. Oui.

ANS. Allez; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire, qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VAL. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANS. Quoi? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburey?

VAL. Oui, je l'ose; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANS. L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VAL. Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvais capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANS. Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VAL. Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui étoit à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras; le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MAR. Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VAL. Vous ma sœur?

MAR. Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et

notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANS. Ô Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VAL. Vous êtes notre père?

MAR. C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANS. Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburey, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARP. C'est là votre fils?

ANS. Oui.

HARP. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANS. Lui, vous avoir volé?

HARP. Lui-même.

VAL. Qui vous dit cela?

HARP. Maître Jacques.

VAL. C'est toi qui le dis?

M. JA. Vous voyez que je ne dis rien.

HARP. Oui: voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VAL. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARP. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

## SCÈNE VI

CLEANTE, VALÈRE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAÎTRE JACQUES, LA FLECHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉ. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARP. Où est-il ?

CLÉ. Ne vous en mettez point en peine : il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARP. N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉ. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de ma mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MAR. Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Clé, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANS. Le Clé, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point

dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARP. Il faut, pour me donner conseil, que je vole ma cassette.

CLÉ. Vous la verrez saine et entière.

HARP. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANS. Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARP. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANS. Oui, je m'y oblige : êtes-vous satisfait ?

HARP. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANS. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMM. Holà ! Messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît : qui me payera mes écritures ?

HARP. Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMM. Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARP. Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JA. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANS. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARP. Vous payerez donc le Commissaire ?

ANS. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARP. Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE.



# MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

## COMÉDIE

### ACTEURS

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ORONTE.

JULIE, *filie d'Oronte.*

NÉRINE, *femme d'intrigue.*

LUCETTE, *feinte Gasconne.*

ÉRASTE, *amant de Julie.*

SBRIGANI, *Napolitain, homme d'intrigue.*

PREMIER MÉDECIN.

SECOND MÉDECIN.

L'APOTHECAIRE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

PREMIER MUSICIEN.

SECOND MUSICIEN.

PREMIER AVOCAT.

SECOND AVOCAT.

PREMIER SUISSE.

SECOND SUISSE.

UN EXEMPT.

DEUX ARCHERS.

PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS  
D'INSTRUMENTS ET DANSEURS.

La scène est à Paris.

### OUVERTURE

L'Ouverture se fait par Éraste, qui conduit un grand concert de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles, chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

#### PREMIÈRE VOIX.

*Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux*

*De tes pavots la douce violence,  
Et ne laisses veiller en ces aimables lieux  
Que les cœurs que l'Amour ennuie à sa puissance.*

*Tes ombres et ton silence,  
Plus beau que le plus beau jour,  
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.*

#### DEUXIÈME VOIX.

*Que soupirer d'amour  
Est une douce chose,  
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !* 10  
*A d'aimables penchants notre cœur nous dispose,  
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.  
Que soupirer d'amour  
Est une douce chose,  
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !*

#### TROISIÈME VOIX.

*Tout ce qu'à nos vœux on oppose  
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,  
Et pour vaincre toute chose,  
Il ne faut que s'aimer bien.*

LES TROIS VOIX ensemble.

20 Aïmons-nous donc d'une ardeur éternelle :  
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,  
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,  
Ne font que redoubler une amitié fidèle.

Aïmons-nous donc d'une ardeur éternelle :

Quand deux cœurs s'aiment bien,  
Tout le reste n'est rien.

La sérénade est suivie d'une danse de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux, au son de tous les instruments.

ACTE I

SCÈNE I

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JUL. Mon Dieu ! Éraсте, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

Ér. Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JUL. Aye aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

Nér. Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JUL. Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Éraсте, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

Ér. Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

Nér. Par ma foi ! voilà votre père.

JUL. Ah ! séparons-nous vite.

20 Nér. Non, non, non, ne bougez : je m'étois trompée.

JUL. Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotté de nous donner de ces frayeurs !

Ér. Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux

comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

Nér. Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé ? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limoges ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage. et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non : Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

Ér. Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles. 60

SCÈNE II

SBRIGANI, JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

SBRIG. Monsieur, votre homme arrive, je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demie heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière si fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

Ér. Nous dis-tu vrai ?

SBRIG. Oui, si je me connois en gens.

Nér. Madame, voilà un illustre ; votre affaire

ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, qui, au péril de ses bras, et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SERIE. Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrais vous en donner, avec 30 plus de justice, sur les merveilles de votre vie ; et principalement sur la gloire que vous acquitez, lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsque, avec tant de grandeur d'âme, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux 40 personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉR. Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

SERIE. Je veux bien épargner votre modestie : laissons cela ; et pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉR. Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle ; et pour mieux couvrir notre jeu, 50 seignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JUL. S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉR. Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JUL. Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉR. Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit 60 à son dessein ?

JUL. Je le menacerois de me jeter dans un convent.

ÉR. Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JUL. Que voulez-vous que je vous dise ?

ÉR. Ce que je veux que vous me disiez ?

JUL. Oui.

ÉR. Ce qu'on dit quand on aime bien.

JUL. Mais quoi ?

70 ER. Que rien ne pourra vous contraindre, et

que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JUL. Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; et s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

80

ÉR. Eh bien...

SERIE. Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NÉR. Ah ! comme il est bâti !

### SCÈNE III

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC se tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent, SERRIGANI.*

M. DE POURC. Hé bien, quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent, et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SERIE. Qu'est-ce que c'est, Messieurs ? que 10 veut dire cela ? à qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURC. Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SERIE. Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURC. Fort bien.

SERIE. Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ? 20

M. DE POURC. Oui.

SERIE. Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURC. Suis-je tortu, ou bossu ?

SERIE. Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURC. C'est bien dit.

SERIE. Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURC. Cela est vrai.

SERIE. Personne de condition.

M. DE POURC. Oui, gentilhomme limosin.

SERIE. Homme d'esprit.

30

M. DE POURC. Qui a étudié en droit.

SERIE. Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURC. Sans doute.

SBRIG. Monsieur n'est point une personne à faire rira.

M. DE POURC. Assurément.

SBRIG. Et quelconque rira de lui aura affaire à moi.

40 M. DE POURC. Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIG. Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURC. Je suis votre serviteur.

SBRIG. Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et 50 comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURC. C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIG. Je vous l'ai déjà dit : du moment que 60 je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURC. Je vous suis obligé.

SBRIG. Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURC. Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIG. J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURC. Je suis votre serviteur.

SBRIG. Quelque chose d'aimable.

M. DE POURC. Ah, ah !

SBRIG. De gracieux.

70 M. DE POURC. Ah, ah !

SBRIG. De doux.

M. DE POURC. Ah, ah !

SBRIG. De majestueux.

M. DE POURC. Ah, ah !

SBRIG. De franc.

M. DE POURC. Ah, ah !

SBRIG. Et de cordial.

M. DE POURC. Ah, ah !

80 SBRIG. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURC. Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIG. C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURC. Je le crois.

SBRIG. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

M. DE POURC. Je n'en doute point.

SBRIG. Ennemi de la fourberie.

M. DE POURC. J'en suis persuadé.

SBRIG. Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

M. DE POURC. C'est ma pensée.

SBRIG. Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

M. DE POURC. C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIG. Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURC. C'est ce que m'a dit mon tailleur : l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIG. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURC. Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIG. Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURC. Je le croi.

SBRIG. Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURC. Non ; j'allois en chercher un.

SBRIG. Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connois tout ce pays-ci.

## SCÈNE IV

ÉRASTE, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ÉR. Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? Il semblerait que vous ayez peine à me reconnaître !

M. DE POURC. Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉR. Est-il possible que cinq ou six années m'aient été de votre mémoire ? et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURC. Pardonnez-moi. (*A Sbrigani.*) 10 Ma foi ! je ne sais qui il est.

ÉR. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURC. C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ÉR. Vous ne vous remettez point mon visage ?

M. DE POURC. Si fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ÉR. Vous ne vous remouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

M. DE POURC. Excusez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ÉR. Comment appelez-vous ce traître de Limoges qui fait si bonne chère ?

M. DE POURC. Petit-Jean ?

ÉR. Le voilà. Nous allons le plus souvent 30 ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

M. DE POURC. Le cimetière des Arènes ?

ÉR. Justement : c'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURC. Excusez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte si je m'en souviens !

40 SBRIG. Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉR. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIG. Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉR. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte Monsieur votre... 50 là... qui est si honnête homme ?

M. DE POURC. Mon frère le consul ?

ÉR. Oui.

50 M. DE POURC. Il se porte le mieux du monde.

ÉR. Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là... Monsieur votre... ?

M. DE POURC. Mon cousin l'assesseur ?

ÉR. Justement.

M. DE POURC. Toujours gai et gallard.

ÉR. Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le... ?

M. DE POURC. Je n'ai point d'oncle.

ÉR. Vous aviez pourtant en ce temps-là...

60 M. DE POURC. Non, rien qu'une tante.

ÉR. C'est ce que je voulais dire, Madame votre tante : comment se porte-t-elle ?

M. DE POURC. Elle est morte depuis six mois.

ÉR. Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne.

M. DE POURC. Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉR. Quel dommage qu'auroit été !

70 M. DE POURC. Le connaissez-vous aussi ?

ÉR. Vraiment si je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURC. Pas des plus grands.

ÉR. Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURC. Eh ! oui.

ÉR. Qui est votre neveu...

M. DE POURC. Oui.

ÉR. Fils de votre frère et de votre sœur...

M. DE POURC. Justement.

ÉR. Chanoine de l'église de... Comment 80 l'appellez-vous ?

M. DE POURC. De Saint-Étienne.

ÉR. Le voilà, je ne connois autre.

M. DE POURC. Il dit toute la parenté.

SBRIG. Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURC. A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉR. Deux ans entiers.

M. DE POURC. Vous étiez donc là quand mon 90 cousin l'élu fit tenir son enfant à Monsieur notre gouverneur ?

ÉR. Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURC. Cela fut galant.

ÉR. Très-galant.

M. DE POURC. C'étoit un repas bien troussé.

ÉR. Sans doute.

M. DE POURC. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

ÉR. Oui.

M. DE POURC. Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉR. Ah, ah !

M. DE POURC. Il me donna un soufflet, mais 100 je lui dis bien son fait.

ÉR. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURC. Je n'ai garde de...

ÉR. Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURC. Ce seroit vous...

ÉR. Non : le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIG. Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉR. Où sont vos hardes ?

M. DE POURC. Je les ai laissées, avec mon valet où je suis descendu.

ÉR. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURC. Non : je lui ai défendu de 120 bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIG. C'est prudemment avisé.

M. DE POURC. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉR. On voit les gens d'esprit en tout.

SERIE. Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Ér. Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SERIE. Nous sommes à vous tout à l'heure.

Ér. Je vous attends avec impatience.

M. DE POURC. Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SERIE. Il a la mine d'être honnête homme.

Ér., seul. Ma foi ! Monsieur de Pourceaugnao, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

### SCÈNE V

L'APOTHECAIRE, ÉRASTE.

Ér. Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTH. Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

Ér. Et Monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTH. Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Ér. Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folle, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTH. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile : c'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu, et qui, quand on devroit crever, ne demorderait pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde, il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

Ér. Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTH. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qu'il puisse arriver, on

est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

Ér. C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTH. Assurément : on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Ér. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTH. Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie.

Ér. Vous avez raison.

L'APOTH. Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

Ér. Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTH. Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

Ér. Voilà des soins fort obligeants.

L'APOTH. Le voici, le voici, le voici qui vient.

### SCÈNE VI

PREMIER MÉDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, ÉRASTE, L'APOTHECAIRE.

LE PAYS. Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

1<sup>er</sup> MÉD. Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYS. Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

2<sup>es</sup> MÉD. Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYS. Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

1<sup>er</sup> MÉD. Ce n'est pas ma faute : je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien a-t-il  
20 été saigné de fois ?

LA PAYS. Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

1<sup>er</sup> MÉD. Quinze fois saigné ?

LA PAYS. Oui.

1<sup>er</sup> MÉD. Et il ne guérit point ?

LA PAYS. Non, Monsieur.

1<sup>er</sup> MÉD. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ;  
30 et si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTH. Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

ÉR. C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

1<sup>er</sup> MÉD. Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout,  
40 et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉR. Le voici.

1<sup>er</sup> MÉD. La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

## SCÈNE VII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE,  
PREMIER MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

ÉR. Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter : mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

1<sup>er</sup> MÉD. Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURC. C'est son maître d'hôtel, et il  
10 faut que ce soit un homme de qualité.

1<sup>er</sup> MÉD. Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURC. Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

1<sup>er</sup> MÉD. Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉR. Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis. 20

M. DE POURC. Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉR. Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURC. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉR. C'est ce que je veux faire. (*Bas au médecin.*) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il 30 veut s'échapper.

1<sup>er</sup> MÉD. Ne vous mettez pas en peine.

ÉR. à Monsieur de Pourceaugnac. Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURC. Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

## SCÈNE VIII

PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, L'APOTHICAIRE.

1<sup>er</sup> MÉD. Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURC. Je suis votre serviteur.

1<sup>er</sup> MÉD. Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURC. Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

1<sup>er</sup> MÉD. Allons, des sièges. 10

M. DE POURC. Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres !

1<sup>er</sup> MÉD. Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur. (*Lorsqu'ils sont assis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*)

M. DE POURC., présentant ses mains. Votre très-humble valet. (*Voyant qu'ils lui tâtent le pouls.*) Que veut dire cela ?

1<sup>er</sup> MÉD. Mangez-vous bien, Monsieur ? 20

M. DE POURC. Oui, et bois encore mieux.

1<sup>er</sup> MÉD. Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURC. Oui, quand j'ai bien soupié.

1<sup>er</sup> MÉD. Faites-vous des songes ?

M. DE POURC. Quelquefois.

1er M<sup>de</sup>. De quelle nature sont-ils ?  
30 M. DE POURC. De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

1er M<sup>de</sup>. Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURC. Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

1er M<sup>de</sup>. Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

M. DE POURC. Quel grand raisonnement faut-il 40 pour manger un morceau ?

1er M<sup>de</sup>. Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, Monsieur notre 50 ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire

pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art, vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les 60 façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui 70 est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fulgines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce 80 que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accom-

pagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate : cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres : laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieux, habituée, et 90 ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette caochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit 100 phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues, et *cetars* ; et comme la véritable source de tout le mal est 110 une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et silt les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient 120 de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. 130

2<sup>d</sup> M<sup>de</sup>. A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la



maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxi*, tout ce qui appartient à cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficacité et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : *numero deus impari gaudet* ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : *album est disagregativum visus* ; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

M. DE POURC. Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

1er Mém. Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURC. Qu'est-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

1er Mém. Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, et ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURC. Avec qui m'a-t-on mis ici ? (Il crache deux ou trois fois.)

1er Mém. Autre diagnostique : la sputation fréquente.

M. DE POURC. Laissons cela, et sortons d'ici.

1er Mém. Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURC. Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez-vous ?

1er Mém. Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURC. Me guérir ?

190

1er Mém. Oui.

M. DE POURC. Parbleu ! je ne suis pas malade.

1er Mém. Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURC. Je vous dis que je me porte bien.

1er Mém. Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURC. Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

1er Mém. Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURC. Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

1er Mém. Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons, procédons à la curation, et par la douceur exhalante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accablons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

## SCÈNE IX

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

## SCÈNE X

DEUX MUSICIENS italiens en médecins crotasses, suivis de HUIT MATASSINS, chantent ces paroles soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments.

LES DEUX MUSICIENS.

Bon di, bon di, bon di :  
*Non vi lasciate uccidere*  
*Dal dolor malinconico.*  
*Not vi faremo ridere*  
*Col nostro canto harmonico ;*  
*Sol per guarirvi*  
*Siamo venuti qui.*  
 Bon di, bon di, bon di.

PREMIER MUSICIEN.

*Altro non è la pazzia*  
*Che malinconia.*  
*Il malato*  
*Non è disperato,*

10

*Se vol pigliar un poco d'allegria :  
Altro non è la pazzia  
Che malinconia.*

SECOND MUSICIEN.

*Sù, cantate, ballate, ridete ;  
E se far meglio volete,  
Quando sentite il deliro vicino,  
Pigliate del vino,  
E qualche volta un po' di tabac.  
Alegramente, Monsu Pourceaugnac !*

### SCÈNE XI

L'APOTHECAIRE, MONSIEUR DE  
POURCEAUGNAC.

L'APOTH. Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURC. Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTH. Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURC. Ah ! que de bruit !

L'APOTH. Prenez-le, Monsieur, prenez-le : il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURC. Ah !

L'APOTH. C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin ; là, prenez, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger, pour déterger, déterger...

*(Les deux Musiciens, accompagnés des Matassins et des instruments, dansent à l'entour de M. de Pourceaugnac, et s'arrêtant devant lui, chantent :)*

*Piglia-lo sù,*

*Signor Monsu,*

*Piglia-lo, piglia-lo sù,*

*Che non ti farà male,*

*Piglia-lo sù questo servitiale ;*

*Piglia-lo sù,*

*Signor Monsu,*

*Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.*

M. DE POURC., fuyant. Allez-vous-en au diable.

*(L'Apothicaire, les deux Musiciens, et les Matassins le suivent, tous une seringue à la main.)*

## ACTE II

### SCÈNE I

SBRIGANI, PREMIER MÉDECIN.

1<sup>er</sup> MÉD. Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIG. C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

1<sup>er</sup> MÉD. Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIG. Vous l'auriez guéri haut la main.

1<sup>er</sup> MÉD. Sans doute, quand il y aurait eu complication de douse maladies.

SBRIG. Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

1<sup>er</sup> MÉD. Moi ? Je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserateur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances.

SBRIG. Vous avez raison : vos remèdes étoient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

1<sup>er</sup> MÉD. Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIG. Chez le bon homme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

1<sup>er</sup> MÉD. Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIG. Vous ne ferez point mal.

1<sup>er</sup> MÉD. Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIG. C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

1<sup>er</sup> MÉD. Laissez-moi faire.

SBRIG. Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

### SCÈNE II

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

1<sup>er</sup> MÉD. Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

OR. Oui, je l'attends de Limoges et il devrait être arrivé.

1er Mfn. Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

Or. Comment donc?

1er Mfn. Votre prétendu gendre a été constitué mon malade: sa maladie qu'on m'a donné à guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi  
20 les remèdes que je lui ai ordonnés.

Or. Il a quelque mal?

1er Mfn. Oui.

Or. Et quel mal, s'il vous plaît?

1er Mfn. Ne vous en mettez pas en peine.

Or. Est-ce quelque mal...?

1er Mfn. Les médecins sont obligés au secret: il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir  
30 la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Or. Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

1er Mfn. On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

Or. A la bonne heure.

1er Mfn. Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

Or. J'y consens.

1er Mfn. Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

Or. Je le veux bien.

1er Mfn. Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

Or. Je me porte bien.

1er Mfn. Il n'importe, il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

Or. Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison.

### SCÈNE III

*SBRIGANI, en marchand flamand, ORONTE.*

SBRIG. Montair, avec le vostre permissione, je suisse un trancher marchand Flamane, qui voudroit bienne vous temandair un petit nouvel.

Or. Quoi, Monsieur?

SBRIG. Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montair, si ve plaist.

Or. Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIG. Moi le dire rien, Montair, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

Or. Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIG. Fous connoistre point en sti file un certe Montair Oronte?

Or. Oui, je le connois.

SBRIG. Et quel homme est-ile, Montair, si ve plaist?

Or. C'est un homme comme les autres.

SBRIG. Je vous temande, Montair, s'il est un homme riche qui a du bienne?

Or. Oui.

SBRIG. Mais riche beaucoup grandement, 20 Montair?

Or. Oui.

SBRIG. J'en suis aise beaucoup, Montair.

Or. Mais pourquoi cela?

SBRIG. L'est, Montair, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

Or. Mais encore, pourquoi?

SBRIG. L'est, Montair, que sti Montair Oronte donne son fille en mariage à un certe Montair de Pourcegnac.

Or. Hé bien?

SBRIG. Et sti Montair de Pourcegnac, Montair, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne Flamane qui estre venu ici.

Or. Ce Monsieur de Pourcegnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIG. Oui, Montair; et depuis huitte mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui à remettre à payer tou ce créanciers de 40 sti mariage que sti Montair Oronte donne pour son fille.

Or. Hon, hon, il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIG. Oui, Montair, et avec un grant dévotion nous tous attendre sti mariage.

Or. L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

SBRIG. Je remercie, Montair, de la faveur grande.

Or. Votre très-humble valet.

SBRIG. Je le suis, Montair, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montair m'avoir donné.

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de

division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

## SCÈNE IV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURC. *Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu* : que diable est-ce là ? Ah !

SBRIG. Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous ?

M. DE POURC. Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIG. Comment ?

M. DE POURC. Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?

10 SBRIG. Non vraiment : qu'est-ce que c'est ?

M. DE POURC. Je pensais y être régalié comme il faut.

SBRIG. Hé bien ?

M. DE POURC. Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joffius. Grands chapeaux. *Bon di, bon di. Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta ; Ta, ra, ta, ta. Alegramente, Monsu* 20 *Pourceaugnac. Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. Piglia-lo sù, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù. Jamais je n'ai été si soulé de sottises.*

SBRIG. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURC. Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

30 SBRIG. Cela est-il possible ?

M. DE POURC. Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIG. Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes 40 comme cela dans le monde.

M. DE POURC. Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIG. Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURC. J'ai l'odorat et l'imagination tout rempli de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIG. Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats ! 50

M. DE POURC. Enseignez-moi, de grâce, le logis de Monsieur Oronte : je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIG. Ah, ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille... ?

M. DE POURC. Oui, je viens l'épouser.

SBRIG. L'é... l'épouser ?

M. DE POURC. Oui.

SBRIG. En mariage ? 60

M. DE POURC. De quelle façon donc ?

SBRIG. Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

M. DE POURC. Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIG. Rien.

M. DE POURC. Mais encore ?

SBRIG. Rien, vous dis-je : j'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURC. Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous. 70

SBRIG. Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURC. De grâce.

SBRIG. Point : je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURC. Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIG. Si fait ; on ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURC. Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIG. C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain. 80

M. DE POURC. Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIG. Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est 90 défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein

de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve  
100 que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis  
110 servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURC. L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBAIG. Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit. Et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURC. Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBAIG. Voilà le père.

M. DE POURC. Ce vieillard-là?

SBAIG. Oui: je me retire.

### SCÈNE V

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURC. Bonjour, Monsieur, bonjour.

OR. Serviteur, Monsieur, serviteur.

M. DE POURC. Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

OR. Oui.

M. DE POURC. Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

OR. A la bonne heure.

M. DE POURC. Croyez-vous, Monsieur Oronte, 10 que les Limosins soient des sots?

OR. Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURC. Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme?

OR. Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari?

### SCÈNE VI

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JUL. On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

OR. Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURC. Tudieu, quelle galante! Comme elle prend feu d'abord!

OR. Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JUL. Que je suis aise de vous voir! et que je brûle d'impatience...

OR. Ah, ma fille! Ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURC. (*Julie s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.*) Ho, ho, quelle égrillarde!

OR. Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

M. DE POURC. Vertu de ma vie!

OR. Encore? Qu'est-ce à dire cela?

JUL. Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

OR. Non: rentrez là dedans.

JUL. Laissez-moi le regarder.

OR. Rentrez, vous dis-je.

JUL. Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

OR. Je ne veux pas, moi; et si tu ne rentres 30 tout à l'heure, je...

JUL. Hé bien! je rentre.

OR. Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

M. DE POURC. Comme nous lui plaisons!

OR. Tu ne veux pas te retirer?

JUL. Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

OR. Jamais; et tu n'es pas pour lui.

JUL. Je le veux avoir, moi, puisque vous me 40 l'avez promis.

OR. Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURC. Elle voudroit bien me tenir.

JUL. Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

OR. Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel vertigo lui prend.

M. DE POURC. Mon Dieu, notre beau-père  
50 prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a  
pas envie de vous enlever votre fille, et vos  
grimaces n'attraperont rien.

OR. Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURC. Vous êtes-vous mis dans la tête  
que Léonard de Pourceaugnac soit un homme  
à acheter chat en poche ? et qu'il n'ait pas là  
dedans quelque morceau de judiciaire pour se  
conduire, pour se faire informer de l'histoire du  
monde, et voir, en se mariant, si son honneur  
60 a bien toutes ses sûretés ?

OR. Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais  
vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de  
soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et  
considère si peu sa fille, que de la marier avec un  
homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis  
chez un médecin pour être pansé ?

M. DE POURC. C'est une pièce que l'on m'a  
faite, et je n'ai aucun mal.

OR. Le médecin me l'a dit lui-même.

70 M. DE POURC. Le médecin en a menti : je suis  
gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

OR. Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne  
m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les  
dettes que vous avez assignées sur le mariage de  
ma fille.

M. DE POURC. Quelles dettes ?

OR. La feinte ici est inutile, et j'ai vu le  
marchand flamand qui, avec les autres créanciers,  
a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous.

80 M. DE POURC. Quel marchand flamand ? quels  
créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

OR. Vous savez bien ce que je veux dire.

OR. Oh ! oh !

M. DE POURC. Que diable est-ce ci ?

LUC. Lou tratyé me quitel très ans après, sal  
preteste de quelques a'ayrés que l'apelabon dins  
soun país, et despey noun ly rescaput quaso de  
noubeio ; may dins lou tens qui soungéni lou  
mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto  
bilo, per se remarida danbé un autro Jouena filo,  
que sous parens ly an proucurado, sensse saupré  
res de sou prumié mariatge. Yeu ay tout quitat  
en diligensas, et me souy rendudo dins aqueste  
loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en  
aquel criminel mariatge, et confondre as ely de  
tout le mounde lou plus méchant des hommes.

M. DE POURC. Voilà une étrange effrontée !

LUC. Impudent, n'as pas honte de m'injuria, 30  
allic d'estre confus day reproches secrets que ta  
consiensso te deu fayre ?

M. DE POURC. Moi, je suis votre mari !

LUC. Infame, gausse-tu dire lou contrari ? He  
tu sables be, per ma penno, que n'es que trop  
bertat ; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso  
pas, et que m'auquessos laysado dins l'estat  
d'innoussenco et dins la tranquillitat ou moun  
amo bibio daban que tous charmes et tas trou-  
paries nou m'on benguesson malhurousomen 40  
fayre sourty ! yeu nou serio pas reduito à fayré  
lou tristé persounatge qu'yeu fave presentomen,  
à beyre un marit cruel mesprema touto l'ardou  
que yeu ay per el, et me lassa sensse cap de  
pietat abandonado à las mourtéles doulous que  
yeu resseny de sas perfidos acciús.

OR. Je ne saurois m'empêcher de pleurer  
Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURC. Je ne connois rien à tout ceci.

## SCÈNE VII

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE  
POURCEAUGNAC.

LUC. Ah ! tu es assy, et à la fy yeu te trobi  
après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat,  
podes-tu soutenir ma histo ?

M. DE POURC. Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

LUC. Que te boli, infame ! Tu fas semblan de  
nou me pas counouyresse, et nou rougisses pas,  
impudent que tu sias, tu ne rougisses pas de me  
beyre ? Nou sabil pas, Moussur, saquos bous dont  
m'an dit que bouillio espousa la filo ; may yeu  
10 bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a  
set ans, Moussur, qu'en passan à Pezenas el  
auguet l'adresse dambé sas mignardises, comme  
sap tapia fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel  
praquei mouyen à ly douna la ma per l'espousa.

## SCÈNE VIII

NÉRINE, en Picarde, LUCETTE, ORONTE,  
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NÉR. Ah ! je n'en pis plus, je sis toute essoffée !  
Ah ! finaron, tu m'as bien fait courir, tu ne  
m'écaperas mie. Justice, justice ! je bouté em-  
pêchement au mariage. Chés mon mery, Mon-  
sieur, et je veux faire pindre che bon pindar-là.

M. DE POURC. Encore !

OR. Quel diable d'homme est-ce ci ?

LUC. Et que boulés-bous dire, ambe bostre  
empachomen, et bostre pendarlé ? Quaquei homo  
es bostre marit ?

NÉR. Oui, Medeme, et je sis sa femme.

LUC. Aquo es faus, saquos yeu que soun sa

femmo ; et se tiell estre pendut, aquo sera yeu que lou faray penda.

NÉR. Je n'entains mie che baragoin-là.

LUC. Yeou bous diay que yeou soun sa femmo.

NÉR. Sa femme ?

LUC. Oy.

NÉR. Je vous dis que chest my, encore in coup, 20 qui le sia.

LUC. Et yeou bous sousteni yeou, qu'aqueu yeou.

NÉR. Il y a quatre ans qu'il m'a éposée.

LUC. Et yeou set ans y a que m'a preso per femmo.

NÉR. J'ay des gairents de tout ce que je dy.

LUC. Tout mon pais lo sap.

NÉR. No ville en est témoin.

LUC. Tout Pezenas a bist nostre mariatge.

NÉR. Tout Chin-Quentin a assisté à no noce.

LUC. Nou y a res de tan beritable.

30 NÉR. Il gn'y a rien de plus certain.

LUC. Gausos-tu dire lou contrari, valisques ?

NÉR. Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme ?

M. DE POURC. Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUC. Quaign' impudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubenas plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de nostre mariatge ?

40 NÉR. Bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour galge de ta foy ?

M. DE POURC. Voilà deux impudentes carognes !

LUC. Beny, Françon, beny, Jeanet, beny, toustoun, beny, toustoun, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.

NÉR. Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-en ichy faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

50 JEANET, FANCHON, MADELAINE. Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURC. Diantre soit dés petits fils de putains !

LUC. Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusio, de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aurrello à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infame ; yeou te boill seguy per tout, et te reproucha ton crime jusques à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt 60 penis : couqui, te boill fayré penia.

NÉR. Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'estre insaisissable aux cairesses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et en dépit de tes dains, je feray bien voir que je sia ta femme, et je te feray pindra.

LES ENFANTS, tous ensemble. Mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURC. Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

OR. Allez, vous ferez bien de le faire punir, et 70 il mérite d'être pendu.

## SCÈNE IX

SBRIGANI.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi ! qu'il déguerpisse.

## SCÈNE X

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURC. Ah ! Je suis amommé. Quelle peine ! Quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés !

SBRIG. Qu'est-ce, Monsieur ? Est-il encore arrivé quelque chose ?

M. DE POURC. Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIG. Comment donc ?

M. DE POURC. Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousé toutes deux, et me menacent de la justice. 10

SBRIG. Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURC. Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction, pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIG. Voilà en parler dans tous les termes, 20 et l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURC. Moi, point du tout : je suis gentilhomme.

SBRIG. Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURC. Point : ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties. 30

SBRIG. En voilà du plus fin encore.

M. DE POURC. Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIG. Il me semble que le sens commun d'un

gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURC. Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

40 SBRIG. Ah ! fort bien.

M. DE POURC. Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIG. Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que 50 l'on dirait qu'ils chantent ; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURC. Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir ?

### SCÈNE XI

SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

DEUX AVOCATS musiciens, dont l'un parle fort lentement, et l'autre fort vite, accompagnés de DEUX PROCUREURS et de DEUX SERGENTS.

L'AVOCAT traînant ses paroles.

*La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.*

L'AVOCAT bredouilleux.

*Votre fait  
Est clair et net ;  
Et tout le droit  
Sur cet endroit  
Conclut tout droit.*

10 *Si vous consultez nos auteurs,  
Législateurs et glossateurs,  
Justinian, Papinian,  
Ulpian et Tribonian,  
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,  
Paul, Castre, Julian, Barthole,  
Jason, Alciat, et Cujas,  
Ce grand homme si capable,  
La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.*

*Tous les peuples policés  
Et bien sensés :*

20 *Les François, Anglois, Hollandois,  
Danois, Suédois, Polonois,*

*Portugais, Espagnols, Flamands,  
Italiens, Allemands,  
Sur ce fait tiennent loi semblable,  
Et l'affaire est sans embarras :  
La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.*

(Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux Procureurs et deux Sergents dansent une entrée, qui finit l'acte.)

## ACTE III

### SCÈNE I

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIG. Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une 10 femme.

ÉR. Je voudrais bien le voir en cet équipage.

SBRIG. Songez de votre part à achever la comédie ; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en . . . Vous entendes bien ?

ÉR. Oui.

SBRIG. Et lorsque je l'aurai mis où je veux . . .

ÉR. Fort bien.

SBRIG. Et quand le père aura été averti par moi . . . 20

ÉR. Cela va le mieux du monde.

SBRIG. Voici notre Demoiselle : allez vite, qu'il ne nous voye ensemble.

### SCÈNE II

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC en femme,  
SBRIGANI.

SBRIG. Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître, et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURC. Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.



SERIE. Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

10 M. DE POURC. Voilà une justice bien injuste.

SERIE. Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURC. Mais quand on est innocent ?

SERIE. N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURC. Qu'est-ce que les Limosins leur 20 ont fait ?

SERIE. Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu.

M. DE POURC. Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

30 SERIE. Vous avez raison, on vous contesteroit après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURC. Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SERIE. Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons 40 un peu comme vous ferez. Bon.

M. DE POURC. Allons donc, mon carrosse : où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SERIE. Fort bien.

M. DE POURC. Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous 50 ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SERIE. Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop défilée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURC. Que deviendrai-je cependant ? 60  
SERIE. Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

## SCÈNE III

DEUX SUISSES, MONSIEUR DE  
POURCEAUGNAC.

1er SUISSE. Allons, dépeschons, camarade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsdu de Pourcegnac, qui l'a esté contané par ortonnance à l'estre pendu par son cou.

2d SUISSE. Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

1er SUISSE. Ly disent que l'on fait tesjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Pourcegnac. 10

2d SUISSE. Ly sira, ma foy ! un grand plaisir, d'y regarter pendre sti Limosin.

1er SUISSE. Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut devant tout le monde.

2d SUISSE. Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye.

1er SUISSE. Sti diable ly vouloir troy femmes à ly tout seul : ly est bien assez t'une.

2d SUISSE. Ah ! pon chour, Mameselle.

1er SUISSE. Que faire fous là tout seul ? 20

M. DE POURC. J'attends mes gens, Messieurs.

2d SUISSE. Ly est belle, par mon foy !

M. DE POURC. Doucement, Messieurs.

1er SUISSE. Fous, Mameselle, fouloir finir réchour fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

M. DE POURC. Je vous rends grâce.

2d SUISSE. L'est un gentilhomme Limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURC. Je n'ai pas de curiosité. 30

1er SUISSE. Ly est là un petit teton qui l'est drole.

M. DE POURC. Tout beau.

1er SUISSE. Mon foy ! moy couchair pien avec fous.

M. DE POURC. Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

2d SUISSE. Laissez, toy ; l'est moy qui ly veut couchair avec elle. 40

1er SUISSE. Moy ne vouloir pas laisser.

2d SUISSE. Moy ly vouloir, moy.

(Ils le tirent avec violence.)

1er SUISSE. Moy ne faire rien.

2d SUISS. Toy l'avoir menty.  
1er SUISS. Toy l'avoir menty toy-mesme.  
M. DE POURC. Au secours ! A la force !

SCÈNE IV

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, PREMIER ET  
SECOND SUISSSES, MONSIEUR DE POUR-  
CEAUGNAC.

L'Ex. Qu'est-ce ? quelle violence est-ce là ? et  
que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que  
l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous  
mette en prison.

1er SUISS. Party, pon, toy ne l'avoir point.

2d SUISS. Party, pon aussi, toy ne l'avoir  
point encore.

M. DE POURC. Je vous suis bien obligée, Mon-  
sieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

10 L'Ex. Ouais ! voilà un visage qui ressemble  
bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURC. Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'Ex. Ah, ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

M. DE POURC. Je ne sais pas.

L'Ex. Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURC. Pour rien.

L'Ex. Voilà un discours qui marque quelque  
chose, et je vous arrête prisonnier.

M. DE POURC. Eh ! Monsieur, de grâce.

20 L'Ex. Non, non : à votre mine, et à vos discours,  
il faut que vous soyez ce Monsieur de Pour-  
ceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé  
de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à  
l'heure.

M. DE POURC. Hélas !

SCÈNE V

L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, MONSIEUR  
DE POURCEAUGNAC.

SBRIG. Ah Ciel ! que veut dire cela ?

M. DE POURC. Ils m'ont reconnu.

L'Ex. Oul, oul, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIG. Eh ! Monsieur, pour l'amour de moi :  
vous savez que nous sommes amis il y a long-  
temps ; je vous conjure de ne le point mener en  
prison.

L'Ex. Non ; il m'est impossible.

SBRIG. Vous êtes homme d'accoutumement :  
10 n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques  
pistolets ?

L'Ex., à ses archers. Retirez-vous un peu.

SBRIG. Il faut lui donner de l'argent pour vous  
laisser aller. Faites vite.

M. DE POURC. Ah maudite ville !

SBRIG. Tenez, Monsieur.

L'Ex. Combien y a-t-il ?

SBRIG. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept,  
huit, neuf, dix.

L'Ex. Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIG. Mon Dieu ! attendez. Dépêchez, donnez-  
lui-en encore autant.

M. DE POURC. Mais . . .

SBRIG. Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez  
point de temps : vous auriez un grand plaisir,  
quand vous seriez pendu.

M. DE POURC. Ah !

SBRIG. Tenez, Monsieur.

L'Ex. Il faut donc que je m'enfule avec lui,  
car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. 30  
Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIG. Je vous prie donc d'en avoir un grand  
soin.

L'Ex. Je vous promets de ne le point quitter,  
que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

M. DE POURC. Adieu. Voilà le seul honnête  
homme que j'ai trouvé en cette ville.

SBRIG. Ne perdez point de temps ; je vous aime  
tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien  
loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi ! voilà 40  
une grande dupe. Mais voic ! . . .

SCÈNE VI

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIG. Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle  
fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte,  
que je te plains ! Que diras-tu ? et de quelle  
façon pourras-tu supporter cette douleur mor-  
telle ?

Or. Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-  
tu ?

SBRIG. Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin,  
ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous  
enlève votre fille. 10

Or. Il m'enlève ma fille !

SBRIG. Oul : elle en est devenue si folle, qu'elle  
vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a  
un caractère pour se faire aimer de toutes les  
femmes.

Or. Allons vite à la justice. Des archers  
après eux !

## SCÈNE VII

ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

Ér. Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération; car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

Or. Ah! infâme que tu es!

10 Ér. Comment? me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père: il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait, et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou  
20 cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'aussi sanglants reproches.

30 JUL. Hé bien! oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

Or. Taisez-vous! vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JUL. Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice  
40 pour vous en dégoûter.

Ér. Moi, je serois capable de cela!

JUL. Oui, vous.

Or. Taisez-vous! vous dis-je. Vous êtes une sotte.

Ér. Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après

vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme soit comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

Or. Je vous suis, Seigneur Érasme, infiniment obligé.

Ér. Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela 60 n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

Or. Arrêtez, Seigneur Érasme. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JUL. Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac. 70

Or. Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le Seigneur Érasme. Ça, la main.

JUL. Non, je n'en ferais rien.

Or. Je te donnerai sur les oreilles.

Ér. Non, non, Monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

Or. C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

Ér. Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un 80 corps dont un autre posséderait le cœur?

Or. C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JUL. Je ne...

Or. Ah que de bruit! Ça, votre main, vous  
dis-je. Ah, ah, ah!

Ér. Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main: ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et 90 c'est lui que j'épouse.

Or. Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

Ér. En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous  
les endroits de la ville. 100

## SCÈNE VIII

PLUSIEURS MASQUES de toutes les manières,  
dont les uns occupent plusieurs balcons, et  
les autres sont dans la place, qui, par plu-  
sieurs chansons et diverses danses et jeux,  
cherchent à se donner des plaisirs innocents.

UNE ÉGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,  
Soucis, Chagrins et Tristesse ;  
Venez, venez, Ris et Jeux,  
Plaisirs, Amour, et Tendresse.  
Ne songeons qu'à nous réjouir :  
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DES MUSICIENS.

Ne songeons qu'à nous réjouir :  
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A ma sœur tous ici  
10 Votre ardeur est non commune,  
Et vous êtes en souci  
De votre bonne fortune.  
Soyez toujours amoureux :  
C'est le moyen d'être heureux.

UN ÉGYPTIEN.

Aïmons jusques au trépas,  
La raison nous y convie :  
Hélas ! si l'on n'aimoit pas,  
Que seroit-ce de la vie ?  
20 Ah ! perdons plutôt le jour  
Que de perdre notre amour.

TOUS DEUX en dialogue :

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans  
la vie.

TOUS DEUX ensemble.

Soyons toujours amoureux :  
C'est le moyen d'être heureux.

LE PETIT CHŒUR chante après ces deux  
derniers vers :

Sus, sus, chantons tous ensemble,  
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MUSICIEN seul.

Lorsque pour rire on s'assemble,  
Les plus sages, ce me semble,  
30 Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ensemble.

Ne songeons qu'à nous réjouir :  
La grande affaire est le plaisir.

FIN DE MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

# LES AMANTS MAGNIFIQUES

## COMÉDIE

---

### PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

ARISTIONE, *princesse, mère d'Ériphile.*

ÉRIPHILE, *fille de la Princesse*

CLÉONICE, *confidente d'Ériphile.*

CHORÈBE, *de la suite de la Princesse.*

IPHICRATE, } *amants magnifiques.*  
TIMOCLÈS, }

SOSTRATE, *général d'armée, amant d'Ériphile.*

CLITIDAS, *plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.*

ANAXARQUE, *astrologue.*

CLÉON, *fil d'Anazarque.*

UNE FAUSSE VÉNUS, *d'intelligence avec Anazarque.*

La scène est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

---

### AVANT-PROPOS.

Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; et pour embrasser cette vaste idée, et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régaler à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

---

### LE DIVERTISSEMENT ROYAL.

#### PREMIER INTERMÈDE

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments, et d'abord il offre aux yeux une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve, accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Éole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Éole commande aux vents de se

retirer, et, tandis que les Amours, les Tritons, et les Fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nasses de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie, dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

## RÉCIT D'ÉOLE.

*Vents, qui troublez les plus beaux jours,  
Rentrez dans vos grottes profondes,  
Et laissez régner sur les ondes  
Les Zéphyres et les Amours.*

## UN TRITON.

*Quels beaux yeux ont percé nos demeures hu-  
mides !*

*Venez, venez, Tritons ; cachez-vous, Néréides.*

## TOUS LES TRITONS.

*Allons tous au-devant de ces divinités,  
Et rendons par nos chants hommage à leurs  
beautés.*

## UN AMOUR.

*Ah ! que ces princesses sont belles !*

## UN AUTRE AMOUR.

10 *Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas ?*

## UN AUTRE AMOUR.

*La plus belle des Immortelles,  
Notre mère, a bien moins d'appas.*

## CHŒUR.

*Allons tous au-devant de ces divinités,  
Et rendons par nos chants hommage à leurs  
beautés.*

## UN TRITON.

*Quel noble spectacle s'avance !  
Neptune, le grand dieu, Neptune avec sa cour,  
Vient honorer ce beau jour  
De son auguste présence.*

## CHŒUR.

*Redoublons nos concerts,  
20 Et faisons retentir dans le vague des airs  
Notre réjouissance.*

Pour le ROI, représentant Neptune.

*Le Ciel, entre les dieux les plus considérés,  
Me donne pour partage un rang considérable,  
Et me faisant régner sur les flots azurés,  
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.*

*Il n'est aucune terre, à me bien regarder,  
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,  
Point d'États qu'à l'instant je ne puisse inonder  
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.*

30 *Rien n'en peut arrêter le flot débordement,  
Et d'une triple digue à leur force opposée  
On les verroit forcer le ferme empêchement,  
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.*

*Mais je sais reténir la fureur de ces flots  
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,  
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,  
La douce liberté d'un paisible commerce.*

*On trouve des écueils parfois dans mes États,  
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;  
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas, 40  
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.*

## POUR MONSIEUR LE GRAND.

*L'empire où nous vivons est fertile en trésors,  
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,  
Et pour faire bientôt une haute fortune,  
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.*

## Pour le marquis DE VILLEROI.

*Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant  
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :  
Les flots ont de l'inconstance ;  
Mais le NEPTUNE est constant.*

## Pour le marquis DE RASSENT.

*Voguez sur cette mer d'un zèle indébranlable : 50  
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.*

## ACTE I

## SCÈNE I

## SOSTRATE, CLITIDAS.

CLIT. Il est attaché à ses pensées ?

SOSTR. Non, Sostrate, je ne vois rien où tu  
puisses avoir recours, et tes maux sont d'une  
nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLIT. Il raisonne tout seul.

SOSTR. Hélas !

CLIT. Voilà des soupirs qui veulent dire quelque  
chose, et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTR. Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-  
tu bâtir quelque espoir ? et que peux-tu envisager. 10  
que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et  
des annus à ne finir que par la mort ?

CLIT. Cette tête-là est plus embarrassée que  
la mienne ?

SOSTR. Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où  
m'avez-vous jeté ?

CLIT. Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTR. Où vas-tu, Clitidas ?

CLIT. Mais vous plutôt, que faites-vous ici ? et  
quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre. 20  
s'il vous plaît, vous peut reténir dans ces bois,

tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraites ?

30 **SOSTR.** Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

**CLIT.** Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop, en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également  
40 bien auprès des deux princesses ; et la mère et la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

**SOSTR.** J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

**CLIT.** Mon Dieu ! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde, et quoi que  
50 vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

**SOSTR.** Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ?

**CLIT.** Ouais, je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour : ce n'est pas moi. Ah, par ma foi ! c'est vous.

**SOSTR.** Que tu es fou, Clitidas !

**CLIT.** Je ne suis point fou, vous êtes amoureux :  
60 j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

**SOSTR.** Sur quoi prends-tu cette pensée ?

**CLIT.** Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

**SOSTR.** Moi ?

**CLIT.** Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêtée ; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle  
70 de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. É, par soi, É ; r, i, ri, Éri ; p, h, i, phi, Ériphi ; i, e, le : Ériphila. Vous êtes amoureux de la princesse Ériphila.

**SOSTR.** Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

**CLIT.** Vous voyez si je suis savant ?

**SOSTR.** Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure 80 au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

**CLIT.** Et sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître, depuis un temps, la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Ériphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en apercevoir ? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clair-  
90 voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse.

**SOSTR.** Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent ; mais gardons bien que, par nulle autre voie, elle en apprenne jamais rien.

**CLIT.** Et qu'apprenez-vous ? Est-il possible que ce même Socrate qui n'a pas craint ni  
100 Brennus, ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Grèce, est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime ?

**SOSTR.** Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins  
110 de charmes.

**CLIT.** Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien pour moi qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmants du monde. Mais dites-moi un peu, qu'espérez-vous  
120 faire ?

**SOSTR.** Mourir sans déclarer ma passion.

**CLIT.** L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez : un peu de hardiesse réussit toujours aux amants ; il n'y a en amour que les  
130 honteux qui perdent, et je dirois ma passion à une déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

**SOSTR.** Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

**CLIT.** Hé quoi ?

**SOSTR.** La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon

amour; le rang de la Princesse, qui met entre elle et mes desirs une distance si fâcheuse; la  
 130 concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes, de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent, à tous moments, la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujétissent toute la violence de mon ardeur.

CLIT. Le respect bien souvent n'oblige pas tant  
 140 que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOPH. Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLIT. Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à  
 150 force de me tourmenter, je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire : je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de . . .

SOPH. Ah ! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire  
 160 de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect où ses charmes divins . . .

CLIT. Taisons-nous : voici tout le monde.

## SCÈNE II

ARISTONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOPHOCLE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARIST. Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sauroit voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y  
 170 a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIM. Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprete à vous donner dans le bois de Diane.

ARIST. Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes 20 sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOPH. Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver. 3.

IPH. Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres ; et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOPH. Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARIST. Et Clitidas a-t-il vu cela ? 4.

CLIT. Oui, Madame, mais du rivage.

ARIST. Et pourquoi du rivage ?

CLIT. Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit, j'ai songé de poison mort, et d'œufs casés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs casés et le poison mort signifient malencontre.

ANAX. Je remarque une chose : que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moi. 50

CLIT. C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sauroit parler assez.

ANAX. Vous pourriez prendre d'autres matières, puis-que je vous en ai prié.

CLIT. Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAX. Avec tout le respect, Madame, que je 60 vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit



exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLIT. Je vous rends grâce de l'honneur.

ARIST. Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLIT. Avec tout le respect que je dois à 70 Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie : comment des gens qui savent tous les secrets des Dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose.

ANAX. Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLIT. Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. 80 Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARIST. Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLIT, se parlant à lui-même. Paix ! impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'État, et qu'il ne faut 90 point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour : je vous en avertis ; vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARIST. Où est ma fille ?

TIM. Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

100 ARIST. Princes, puisque l'amour que vous avez pour Ériphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille, vous attendez un choix dont je lui faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

110 TIM. Madame, je ne suis point pour me flatter : j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Ériphile, et je m'y suis pris, que je croie, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir, je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai

fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait 120 dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé, à ses pieds, des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur.

ARIST. Et vous, Prince ?

IPH. Pour moi, Madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès 130 d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plutôt au Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que 140 vous lui renvoyez !

ARIST. Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPH. Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis : je ne recherche 150 la princesse Ériphile que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARIST. Voilà qui est fort bien.

IPH. Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARIST. De grâce, Prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on 160 dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point ; et quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne.

170 IPH. Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent ; et si vous le voulez, la princesse Ériphile ne seroit que votre sœur.

ARIST. Mon Dieu ! Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mère, parce que je la suis, et ce seroit en vain que je ne la voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, 180 de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grâce au Ciel, je suis exempte ; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Ériphile ?

IPH. Ce sont obscurités pour moi.

TIM. C'est pour moi un mystère impénétrable. 190 trable.

ARIST. La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi : servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTR. Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux 200 verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARIST. Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre : vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTR. Quelque autre mieux que moi, Madame, . . .

ARIST. Non, non ; en vain vous vous en dé- 210 fendez.

SOSTR. Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARIST. C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Ériphile, et faites-la ressouvenir 220 qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

### SCÈNE III

IPHICRATE, TIMOOLÈS, CLITIDAS, SOSTRATE.

IPH. Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIM. Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPH. Vous voilà en état de servir vos amis.

TIM. Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPH. Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIM. Je ne vous dis point de parler pour moi : 10

SOSTR. Seigneurs, il seroit inutile : j'aurois tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPH. Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIM. Vous en userez comme vous voudrez.

### SCÈNE IV

IPHICRATE, TIMOOLÈS, CLITIDAS.

IPH. Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis : je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

CLIT. Laissez-moi faire : il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer.

IPH. Je reconnottrois ce service.

TIM. Mon rival fait sa cour à Clitidas ; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer 15 contre lui les prétentions de mon amour.

CLIT. Assurément ; et il se moque de croire l'emporter sur vous : voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince.

TIM. Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLIT. Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

### SCÈNE V

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE. On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPH. Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens il est doux

de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE. Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses, et on appelle cela Pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

ÉRIPH. Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car, grâce au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommode ; et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE. Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ÉRIPH. Non, non ; voyons-les, faites-les venir.

CLÉONICE. Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPH. Méchante ou non, il la faut voir : ce ne seroit avec vous que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitté.

CLÉONICE. Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire : une autre fois . . .

ÉRIPH. Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent.

## SECOND INTERMÈDE

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de Pantomimes, c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La Princesse les voit danser, et les reçoit à son service.

## ACTE II

### SCÈNE I

ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ÉRIPH. Voilà qui est admirable ! Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE. Et moi, Madame, je suis bien aise

que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPH. Ne triomphez point tant : vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

CLÉONICE. Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule.

CLIT. Laissez-moi faire : je suis homme qui sais ma cour.

## SCÈNE II

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLIT. *fait semblant de chanter.* La, la, li, la, ah !

ÉRIPH. Clitidas.

CLIT. Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ÉRIPH. Approche. D'où viens-tu ?

CLIT. De laisser la Princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPH. Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde ?

CLIT. Assurément. Les Princes, vos amants, y étoient.

ÉRIPH. Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLIT. Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ÉRIPH. D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?

CLIT. Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régales. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPH. Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devois l'écouter.

CLIT. Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre ; mais après je lui ai donné audience.

ÉRIPH. Tu as bien fait.

CLIT. En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants ; sage et posé en toutes choses ; ne parlant jamais que bien à propos ; point prompt à décider ; point du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire : 'Vollà qui est plus beau

que tout ce qu'a jamais fait Homère.' Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et si j'étois princesse, il ne seroit pas malheureux.

ÉRIPH. C'est un homme d'un grand mérite assurément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLIT. Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs, qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ÉRIPH. Comment amoureux? quelle témérité en est la sienne! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLIT. De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ÉRIPH. Avoir l'audace de m'aimer, et de plus avoir l'audace de le dire?

CLIT. Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ÉRIPH. Ce n'est pas moi?

CLIT. Non, Madame: il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

70 ÉRIPH. Et de qui donc, Clitidas?

CLIT. D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPH. A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLIT. Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPH. Moi?

CLIT. Non, non, Madame: je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et pour vous dire la vérité, 80 c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPH. Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse. Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLIT. Madame.

ÉRIPH. Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

90 CLIT. Trop de bonté, Madame.

ÉRIPH. Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvriez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLIT. Il suffit.

ÉRIPH. Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLIT. Non, Madame: il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir; il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPH. Tant mieux: c'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

CLIT. Ne craignez point, Madame, . . .

ÉRIPH. Le voici. Souvenez-vous au moins, si 11: vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLIT. Cela est fait, Madame: il ne faut pas être courtisan indiscret.

### SCÈNE III

SOSTRATE, ÉRIPHILE.

SOSTR. J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la Princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPH. Quelle commission, Sostrate?

SOSTR. Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPH. La Princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

SOSTR. Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; et si la Princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPH. Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTR. La crainte, Madame, de m'en acquitter si mal.

ÉRIPH. Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pourriez desirer de moi sur le sujet de ces deux Princes?

SOSTR. Je ne desire rien pour moi là-dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPH. Jusques ici je me suis défendue de  
30 m'expliquer, et la Princesse ma mère a eu la  
bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce  
choix qui me doit engager ; mais je serai bien  
aise de témoigner à tout le monde que je veux  
faire quelque chose pour l'amour de vous ; et si  
vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on  
attend depuis si longtemps.

SOSTR. C'est une chose, Madame, dont vous  
ne serez point importunée par moi, et je ne  
saurais me résoudre à presser une princesse qui  
40 sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPH. Mais c'est ce que la Princesse ma  
mère attend de vous.

SOSTR. Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'ac-  
quitterois mal de cette commission ?

ÉRIPH. O ça, Sostrate, les gens comme vous ont  
toujours les yeux pénétrants, et je pense qu'il ne  
doit y avoir guère de choses qui échappent aux  
vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont  
tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils  
50 point donné quelques petites lumières du pen-  
chant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on  
me rend, l'empressement qu'on me témoigne :  
quel est celui de ces deux Princes que vous  
croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTR. Les doutes que l'on forme sur ces sortes  
de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les  
intérêts qu'on prend.

ÉRIPH. Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous  
des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous  
60 souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTR. Ah ! Madame, ce ne seront pas mes  
souhaits, mais votre inclination qui décidera de  
la chose.

ÉRIPH. Mais si je me conseilais à vous pour  
ce choix ?

SOSTR. Si vous vous conseiliez à moi, je serois  
fort embarrassé.

ÉRIPH. Vous ne pourriez pas dire qui des  
deux vous semble plus digne de cette préfé-  
70 rence ?

SOSTR. Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y  
aura personne qui soit digne de cet honneur.  
Tous les princes du monde seront trop peu de  
chose pour aspirer à vous ; les Dieux seuls y  
pourront prétendre, et vous ne souffrirez des  
hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPH. Cela est obligeant, et vous êtes de mes  
amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui  
des deux vous vous sentez plus d'inclination,  
80 quel est celui que vous mettez le plus au rang  
de vos amis.

## SCÈNE IV

CHORÈBE, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

CHOR. Madame, voilà la Princesse qui vient  
vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTR. Hélas ! petit garçon, que tu es venu à  
propos !

## SCÈNE V

ARISTONE, IPHICRATE, TIMOCLES,  
ANAXARQUE, CLITIDAS, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

ARIST. On vous a demandé, ma fille, et il y  
a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPH. Je pense, Madame, qu'on m'a de-  
mandée par compliment, et on ne s'inquiète  
pas tant qu'on vous dit.

ARIST. On enchaîne pour nous ici tant de  
divertissements les uns aux autres, que toutes  
nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun  
moment à perdre, si nous voulons les goûter  
tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce à  
qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du  
monde, prenons vite nos places.

## TROISIÈME INTERMÈDE

Le théâtre est une forêt, où la Princesse est  
invitée d'aller ; une Nymphe lui en fait les hon-  
neurs en chantant, et, pour la divertir, on lui  
joue une petite comédie en musique, dont voici  
le sujet. Un Berger se plaint à deux bergers ses  
amis des froideurs de celle qu'il aime ; les deux  
amis le consolent ; et, comme la Bergère aimée  
arrive, tous trois se retirent pour l'observer.  
Après quelque plainte amoureuse, elle se repose  
sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du  
sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour  
contempler les grâces de sa Bergère, et invite  
toutes choses à contribuer à son repos. La  
Bergère, en s'éveillant, voit son Berger à ses  
pieds, se plaint de sa poursuite ; mais, considé-  
rant sa constance, elle lui accorde sa demande,  
et consent d'en être aimée en présence des deux  
bergers amis. Deux Satyres arrivant se plaignent  
de son changement et, étant touchés de cette  
diagrâce, cherchent leur consolation dans le vin

PROLOGUE

LA NYMPHE DE TEMPE

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,  
Venez prêter vos yeux aux innocents états  
Que notre désert vous présente ;  
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour :  
On ne sent ici que l'amour,  
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCÈNE I

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,  
Doux rossignols pleins d'amour,  
Et de vos tendres ramages  
Vous réveillez tout à tour  
Les échos de ces bocages :  
Hélas ! petits oiseaux, hélas !  
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II

LYCASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LYCASTE.

Hé quoi ! toujours languissant, sombre et triste !

MÉNANDRE.

Hé quoi ! toujours aux pleurs abandonné !

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,  
Et toujours infortuné.

LYCASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS.

Eh ! le moyen ! hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort !

LYCASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE et MÉNANDRE.

Ah ! Tircis !

TIRCIS.

Ah ! Bergers !

LYCASTE et MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire. 10

TIRCIS.

Rien ne me peut plus secourir.

LYCASTE et MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE et MÉNANDRE.

Quelle faiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LYCASTE et MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE.

Il n'est point de bergère  
Si froide et si sévère,  
Dont la pressante ardeur  
D'un cœur qui persévère  
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il est, dans les affaires  
Des amoureux mystères,  
Certains petits moments  
Qui changent les plus féroces,  
Et font d'heureux amants.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,  
Qui porte ici ses pas ;  
Gardons d'être vu d'elle.  
L'ingrate, hélas !  
N'y viendrait pas.

SCÈNE III

CALISTE.

Ah ! que sur notre cœur  
La sévère loi de l'honneur  
Prend un cruel empire !  
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,  
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,  
De sa langueur en secret je soupire,  
Et voudrais bien soulager son martyre.  
C'est à vous seuls que je le dis :  
Arbres, n'allez pas le redire.

10 Puisque le Ciel a voulu nous former  
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,  
Quelle rigueur impitoyable  
Contre des traits si doux nous force à nous armer,  
Et pourquoi, sans être blâmable,  
Ne peut-on pas aimer  
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,  
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,  
Et de pouvoir suivre sans crainte  
20 Les doux emportements de vos cœurs amoureux !

Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux  
De ne sentir nulle contrainte,  
Et de pouvoir suivre sans crainte  
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !

Mais le sommeil sur ma paupière  
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;  
Donnons-nous à lui toute entière :  
Nous n'avons point de loi èvère  
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

## SCÈNE IV

CALISTE, endormie, TIRCIS, LYCASTE,  
MÉNANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie  
Portons sans bruit nos pas,  
Et ne réveillons pas  
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vain-  
queurs,  
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs ;  
Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux ;  
Vents, n'agitez nulle chose ;  
10 Coulez doucement, ruisseaux :  
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vain-  
queurs,  
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs ;  
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE.

Ah ! quelle peine extrême !  
Suivre partout mes pas !

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas !  
Que ce qu'on aime ?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergère,  
Mourir à vos genoux,  
Et finir ma misère.

Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,  
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour  
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE et MÉNANDRE, l'un après l'autre.

Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre ;  
C'est par trop vous défendre :  
Bergère, il faut se rendre  
30 A sa longue amitié :  
Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur :  
J'ai maltraité votre ardeur,  
Chérissant votre personne ;  
Vengez-vous de mon cœur :  
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel ! Bergère ! Caliste ! Ah ! je suis hors  
de moi.  
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie. 40

LYCASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

## SCÈNE V

DEUX SATYRES, TIRCIS, LYCASTE, CALISTE,  
MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE.

Quoi ! tu me fuis, ingrater, et je te vois ici  
De ce berger à moi faire une préférence ?

DEUXIÈME SATYRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indiffé-  
rence,  
Et pour ce languoureux ton cœur s'est adouci !

## CALISTE.

*Le destin le veut ainsi ;  
Prenez tous deux patience.*

## PREMIER SATYRE.

*Aux amants qu'on pousse à bout  
L'amour fait verser des larmes ;  
Mais ce n'est pas notre goût,  
Et la bouteille a des charmes  
Qui nous consolent de tout.*

## DEUXIÈME SATYRE.

*Notre amour n'a pas toujours  
Tout le bonheur qu'il desire ;  
Mais nous avons un secours,  
Et le bon vin nous fait rire,  
Quand on rit de nos amours.*

## TOUS.

*Champêtres Divinités,  
Faunes, Dryades, sortez  
De vos paisibles retraites ;  
Mêlez vos pas à nos sons,  
Et tracez sur les herbettes  
L'image de nos chansons.*

En même temps, six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger et une Bergère, qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

## DÉPIT AMOUREUX

## CLIMÈNE, PHILINTE.

## PHILINTE.

*Quand je plaisois à tes yeux,  
J'étois content de ma vie,  
Et ne voyois Roi ni Dieux  
Dont le sort me fit envie.*

## CLIMÈNE.

*Lors qu'à toute autre personne  
Me préférerois ton ardeur,  
J'aurois quitté la couronne  
Pour régner dessus ton cœur.*

## PHILINTE.

*Une autre a guéri mon âme  
Des feux que j'avois pour toi.*

## CLIMÈNE.

*Un autre a vengé ma flamme  
Des faiblesses de ta foi.*

## PHILINTE.

*Cloris, qu'on vante si fort,  
M'aime d'une ardeur fidèle ;  
Si ses yeux vouloient ma mort,  
Je mourrois content pour elle.*

## CLIMÈNE.

*Myrtil, si digne d'envie,  
Me chérit plus que le jour,  
Et moi je perdrois la vie  
Pour lui montrer mon amour.*

## PHILINTE.

*Mais si d'une douce ardeur  
Quelque renaissante trace  
Chassoit Cloris de mon cœur  
Pour te remettre en sa place . . . ?*

## CLIMÈNE.

*Bien qu'avec pleine tendresse  
Myrtil me puisse chérir,  
Avec toi, je le confesse,  
Je voudrois vivre et mourir.*

## TOUS DEUX ensemble

*Ah ! plus que jamais aimons-nous,  
Et vivons et mourons en des liens si doux.*

## TOUS LES ACTEURS DE LA COMÉDIE chantent.

*Amants, que vos querelles  
Sont aimables et belles !  
Qu'on y voit succéder  
De plaisirs, de tendresse !  
Querellez-vous sans cesse  
Pour vous raccommoder.  
Amants, que vos querelles  
Sont aimables et belles, etc.*

Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que les Bergères et Bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paraître, dans l'enfoncement du théâtre, tout ce qui se passe sur le devant.

## LES BERGÈRES ET BERGERS.

*Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.*

*Des grandeurs, qui voudra se soucier :  
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie  
Ont des chagrins qui sont trop cuisants.  
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.*

*En aimant, tout nous plait dans la vie ;  
Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;  
Celle ardeur, de plaisirs suivie,  
De tous nos jours fait d'éternels printemps :  
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.*



## ACTE III

## SCÈNE I

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS,  
ANAXARQUE, CLITIDAS, ÉRIPHILE, SOSTRATE,  
Suite.

ARIST. Les mêmes paroles toujours se présentent à dire, il faut toujours s'écrier : 'Voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vu.'

TIM. C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARIST. Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée  
10 à ces Princes, et vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPH. J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARIST. Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre douce-  
20 ment de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPH. Oui, Madame. Mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux Princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers  
30 l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPH. Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARIST. Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces Princes tous deux se sont soumis il y a longtemps à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPH. L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés  
40 sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARIST. Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et, parmi

ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPH. Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréés, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARIST. Quoi, ma fille ?

ÉRIPH. Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur : souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARIST. J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens, de tout mon cœur, à la proposition que vous me faites. 60

IPH. C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTR. Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARIST. D'où vient cela, Sostrate ?

SOSTR. J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez. 70

IPH. Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTR. Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obéissant à mes souveraines.

TIM. Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devoit tout son bonheur ?

SOSTR. Par la raison que je ne suis pas en  
état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPH. Quelle pourroit être cette raison ?

SOSTR. Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris ; peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son mar-  
90 tyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la Princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui lui doit pousser au tombeau. Et si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPH. Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

100 SOSTR. Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent : je sais me connaître, Seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARIST. Laissons cela : nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAX. En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner  
110 sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela pourra-t-on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ?

120 IPH. Pour moi, je m'y soumetts entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIM. Je suis de même avis, et le Ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ÉRIPH. Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en  
130 sera caution, je vous prie ?

ARIST. Ma fille, vous avez une petite incrédu-  
lité qui ne vous quitte point.

ANAX. Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infailibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous récrierez là-dessus, à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre  
140 choix.

ÉRIPH. Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAX. Oui, Madame, les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ÉRIPH. Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLIT. Voilà mon astrologue embarrassé. 150

ANAX. Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLIT. Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie : l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPH. La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions. 160

CLIT. Assurément.

TIM. Je suis assez incrédule pour quantité de choses ; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLIT. Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPH. Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLIT. Il est vrai. 170

TIM. Peut-on contester sur cette matière les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ?

CLIT. Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulu ?

ARIST. Sostrate n'en dit mot : quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTR. Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander  
190 aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité : cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grostier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si  
200 subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel, et, sans parler du reste, jamais il

n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable ? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes ? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ?

ANAX. Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTR. Vous serez plus habile que tous les autres.

CLIT. Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPH. Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTR. Comme mon sens est si grossier, qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPH. Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIM. Et moi aussi.

SOSTR. Comme vous avez vu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPH. Mais enfin la Princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

SOSTR. Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARIST. Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous. Mais pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTR. Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARIST. Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

## QUATRIÈME INTERMÈDE

Le théâtre représente une grotte, où les Princesses vont se promener, et dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune un flambeau à la main, font une danse variée de plusieurs belles attitudes où elles demeurent par intervalles.

## ACTE IV

### SCÈNE I

ARISTONE, ÉRIPHILE.

ARIST. De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galand et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne vouliez pas nous dire ?

ÉRIPH. Moi, Madame ?

ARIST. Parlez à cœur ouvert, ma fille : ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteroient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPH. Si j'avois si mal suivi votre exemple 20 que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARIST. Non, non, ma fille : vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes : vous pouvez l'étendre où vous voudrez, 30 et le mérite auprès de moi tient un rang si considérable, que je l'égalé à tout ; et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPH. Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer ; mais

Je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARIST. Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, et l'impatience des Princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ? Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II

VÉNUS, accompagnée de quatre petits Amours, dans une machine, ARISTONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS. Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire,  
Qui par les Immortels doit être couronné,  
Et pour te voir un gendre illustre et fortuné,  
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire :

Ils l'annoncent tous par ma voix  
La gloire et les grandeurs, que, par ce digne choix,

Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.  
De tes difficultés termine donc le cours,  
Et pense à donner ta fille

A qui sauvera tes jours.

ARIST. Ma fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprentent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurez de notre obéissance, et leur rendre grâce de leurs bontés.

SCÈNE III

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON. Voilà la Princesse qui s'en va : ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAX. Attendons que sa fille soit séparée d'elle : c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles ; et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages,

qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés. Et comme la princesse Aristone est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON. Mais pour lequel des deux princes au moins dresserez-vous tout cet artifice ?

ANAX. Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer ; et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, et posément attendre le temps que la princesse Aristone vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter si bien à propos sur elle, ainsi que des cornalines, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Ériphile. Ce prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte : je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Ériphile : évitons sa rencontre.

SCÈNE IV

ÉRIPHILE, CLÉONICE, SOSTRATE.

ÉRIPH. Hélas ! quelle est ma destinée, et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

CLÉONICE. Le voici, Madame, que j'ai trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPH. Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment. Sostrate, vous m'aimiez ?

SOSTR. Moi, Madame ?

ÉRIPH. Laissons cela, Sostrate : je le sais, je l'approuve, et vous permettez de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée

de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, 20 que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout 30 ce qu'on peut faire; il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quel, Sostrate, je ne me serois jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin les Dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les 40 bontés de la Princesse ma mère ont accordés à mes desirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que, si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma 50 tendresse peut donner à votre flamme.

Sostr. Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux: je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la 60 fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que

je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir après 70 cela le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux: de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée, qui doit mettre fin à ma vie; et parui cette grande gloire, et ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre 80 de vous cette précieuse faveur?

ÉRIPH. Allez, Sostrate, sortez d'ici: ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souviene de vous.

Sostr. Ah! Madame, si votre repos...

ÉRIPH. Ôtez-vous, vous dis-je, Sostrate; épargnez ma foiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

## SCÈNE V

CLÉONICE, ÉRIPHILE.

CLÉONICE. Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin: vous plait-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse?

ÉRIPH. Oui, Cléonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

## CINQUIÈME INTERMÈDE

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune Princesse.

## ACTE V

## SCÈNE I

CLITIDAS, ÉRIPHILE.

CLIT. De quel côté porter mes pas? où m'aviserai-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que jetrouverai maintenant la princesse Ériphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le

premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ÉRIPH. Eh ! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

10 CLIT. Madame, je vous demande pardon, je pensais faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je renvoie ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ÉRIPH. Clitidas, voilà, Clitidas !

CLIT. Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPH. Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire ?

CLIT. Rien, Madame : on a parfois des empressés de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

ÉRIPH. Que tu es cruel !

CLIT. Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ÉRIPH. Ne me tiens point dans l'inquiétude : qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

30 CLIT. C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ÉRIPH. Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLIT. Vous la voulez savoir, Madame ?

ÉRIPH. Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate ?

CLIT. Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendait.

40 ÉRIPH. Dis-moi vite ce que c'est.

CLIT. Cela ne troublera-t-il point, Madame votre sombre mélancolie ?

ÉRIPH. Ah ! parle promptement.

CLIT. J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devroit les bannir des forêts bien policées), lors, dis-

50 je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passait son chemin, et il étoit bon de ne lui rien dire, de

ne point chercher de noise avec lui ; mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaît, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois misérables qui avions pâlî de frayeur ; chacun gagnait son arbre, et la Princesse sans défense demeurait exposée à la fureur de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPH. Hé bien ! Clitidas ?

CLIT. Si mon récit vous ennuie, Madame, je vous remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPH. Achève promptement.

CLIT. Ma foi ! c'est promptement, de vrai, que j'achèverai ; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat, et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avais assez entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPH. Ah ! Clitidas, pouvez-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ?

CLIT. Voilà qu'on vient vous trouver.

## SCÈNE II

ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARIST. Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé ; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Avez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie, et refuserez-vous Sostrate à votre époux ?

ÉRIPH. Et de la main des Dieux, et de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTR. Ciel ! n'est-ce point ici quelque songe, tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flatter, et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

SCÈNE III

CLÉONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE,  
CLITIDAS.

CLÉONICE. Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre Prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV

IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLÉONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARIST. Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, et si Anaxarque a pu vous offenser, l'étole pour vous en faire justice moi-même.

IPH. Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARIST. Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourroient décider ou les ordres  
10 du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIM. Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARIST. Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés, et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

IPH. Oui, Madame, il importe. C'est quelque  
20 consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARIST. Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est  
30 revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grèce, et que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui étoit entre lui et vous.

IPH. Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons ; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIM. Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARIST. Je pardonne toutes ces menaces aux  
40 chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

SIXIÈME INTERMÈDE,

QUI EST LA SOLENNITÉ DES

JEUX PYTHIENS.

Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre, ouverte d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six hommes, presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux Sacrificateurs musiciens, et d'une Prêtresse musicienne.

LA PRÊTESSE.

*Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,  
Du dieu que nous servons les brillantes mer-  
veilles ;*

*Parcourez la terre et les cieux :  
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,  
Rien de plus doux pour les oreilles.*

UNE GRECQUE.

*A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas  
Il n'est rien qui résiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Il n'est rien ici-bas  
Qui par ses bienfaits ne subsiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Toute la terre est triste  
Quand on ne le voit pas.* 10

TOUS ensemble.

*Poussons à sa mémoire  
Des concerts si touchants,  
Que du haut de sa gloire  
Il écoute nos chants.*

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place à six voltigeurs, qui en cadence font paraître leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

Quatre femmes et quatre hommes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes et un timbaler se mêlant à tous les instruments, annonce, avec un grand bruit, la venue d'Apollon.

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux  
A l'éclat suprême  
Qui brille en ces lieux.  
Quelle grâce extrême !  
Quel port glorieux !  
Où voit-on des dieux  
Qui soient faits de même !

20

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens, qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent, en diverses manières, les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées, avec leurs timbres, et les quatre hommes armés, avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbaler, les

Sacrificateurs, la Prêtresse, et le chœur de musique accompagnent tout cela, en s'y mêlant par diverses reprises : ce qui finit la fête des jeux Pythiens, et tout le divertissement.

Pour le ROI, représentant le Soleil.

Je suis la source des clartés,  
Et les astres les plus vantés,  
Dont le beau cercle m'environne,  
Ne sont brillants et respectés  
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,  
Je vois le desir de me voir  
Posséder la nature entière,  
Et le monde n'a son espoir  
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

30

Bienheureuses de toutes parts  
Et pleines d'exquises richesses  
Les terres où de mes regards  
J'arrête les douces caresses !

Pour MONSIEUR LE GRAND.

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,  
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,  
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,  
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on  
peut.

Pour le marquis DE VILLEROI.

De notre maître incomparable  
Vous me voyez inséparable,  
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux  
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le marquis DE RASSENT.

Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas  
Qu'un autre mieux que moi suive partout ses pas.

FIN DES AMANTS MAGNIFIQUES.



# LE BOURGEOIS GENTILHOMME

## COMÉDIE-BALLET

### ACTEURS

MONSIEUR JOURDAIN, *bourgeois*.  
MADAME JOURDAIN, *sa femme*.  
LUCILE, *filie de M. Jourdain*.  
NICOLE, *servante*.  
CLÉONTE, *amoureux de Lucile*.  
COVIELLE, *valet de Cléonte*.  
DORANTE, *comte, amant de Dorimène*.  
DORIMÈNE, *marquise*.  
MAÎTRE DE MUSIQUE.  
ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.  
MAÎTRE À DANSER.

MAÎTRE D'ARMES.  
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.  
MAÎTRE TAILLEUR.  
GARÇON TAILLEUR.  
DEUX LAQUAIS.

PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES,  
JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS,  
CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET  
AUTRES PERSONNAGES DES INTERMÈDES  
ET DU BALLET.

La scène est à Paris.

L'Ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du Maître de musique, qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

### ACTE I SCÈNE I

MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER,  
TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE  
DANSEURS.

MR. DE M<sup>RS</sup>, *parlant à ses Musiciens*. Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MR. A DANS., *parlant aux Danseurs*. Et vous aussi, de ce côté.

MR. DE M<sup>RS</sup>, à l'Élève. Est-ce fait?

L'ÉL. Oui.

MR. DE M<sup>RS</sup>. Voyons... Voilà qui est bien.

MR. A DANS. Est-ce quelque chose de nouveau?

MR. DE M<sup>RS</sup>. Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MR. A DANS. Peut-on voir ce que c'est?

MR. DE M<sup>RS</sup>. Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MR. A DANS. Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MR. DE M<sup>RS</sup>. Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auroient à souhalter que tout le monde lui ressemblât.

MR. A DANS. Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MR. DE M<sup>RS</sup>. Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MR. A DANS. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire; les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

MR. DE MUS. J'en demeure d'accord, et je le goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise: il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit; il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnoyées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MR. A DANS. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MR. DE MUS. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MR. A DANS. Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

MR. DE MUS. Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MR. A DANS. Le voilà qui vient.

## SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS,  
MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A  
DANSE, VIOLONS, MUSICIENS ET DAN-  
SEURS.

M. JOURD. Hé bien, Messieurs? qu'est-ce? me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

MR. A DANS. Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURD. Eh la... comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

MR. A DANS. Ah, ah!

MR. DE MUS. Vous nous y voyez préparés.

M. JOURD. Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui 10 comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MR. DE MUS. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURD. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MR. A DANS. Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURD. Vous me verrez équipé comme il 20 faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MR. DE MUS. Nous n'en doutons point.

M. JOURD. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MR. A DANS. Elle est fort belle.

M. JOURD. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

MR. DE MUS. Cela vous sied à merveille.

M. JOURD. Laquais! ho! là, mes deux laquais!

1<sup>er</sup> LAQ. Que voulez-vous, Monsieur? 30

M. JOURD. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Aux deux Maîtres.*) Que dites-vous de mes livrées?

MR. A DANS. Elles sont magnifiques.

M. JOURD. (*Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.*) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MR. DE MUS. Il est galant.

M. JOURD. Laquais!

1<sup>er</sup> LAQ. Monsieur.

M. JOURD. L'autre laquais!

2<sup>d</sup> LAQ. Monsieur.

M. JOURD. Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MR. A DANS. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURD. Voyons un peu votre affaire.

MR. DE MUS. Je voudrais bien auparavant  
50 vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURD. Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MR. DE MUS. Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres,  
60 et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. JOURD. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, chantant.

*Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,  
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont  
soumis :*

*Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,  
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?*

70 M. JOURD. Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragailhardir par-ci, par-là.

MR. DE MUS. Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURD. On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... La... comment est-ce qu'il dit ?

MR. A DANS. Par ma foi ! je ne sais.

M. JOURD. Il y a du mouton dedans.

80 MR. A DANS. Du mouton ?

M. JOURD. Oui. Ah !

(Monsieur Jourdain chante.)

*Je croyais Janneton  
Aussi douce que belle,  
Je croyais Janneton  
Plus douce qu'un mouton :  
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,  
Mille fois plus cruelle,  
Que n'est le tigre aux bois.*

N'est-il pas joli ?

90 MR. DE MUS. Le plus joli du monde.

MR. A DANS. Et vous le chantez bien.

M. JOURD. C'est sans avoir appris la musique.

MR. DE MUS. Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MR. A DANS. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURD. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

MR. DE MUS. Oui, Monsieur.

100

M. JOURD. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

MR. DE MUS. La philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique...

MR. A DANS. La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MR. DE MUS. Il n'y a rien qui soit si utile  
dans un État que la musique.

MR. A DANS. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MR. DE MUS. Sans la musique, un État ne peut subsister.

MR. A DANS. Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

MR. DE MUS. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

120

MR. A DANS. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURD. Comment cela ?

MR. DE MUS. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURD. Cela est vrai.

MR. DE MUS. Et si tous les hommes appren-  
130 noient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. JOURD. Vous avez raison.

MR. A DANS. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : 'Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire' ?

140

M. JOURD. Oui, on dit cela.

MR. A DANS. Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. JOURD. Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

MR. A DANS. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURD. Je comprends cela à cette heure.

130 M<sup>RE</sup>. DE M<sup>RS</sup>. Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURD. Oui.

M<sup>RE</sup>. DE M<sup>RS</sup>. Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURD. Fort bien.

M<sup>RE</sup>. DE M<sup>RS</sup>. Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURD. Pourquoi toujours des bergers ?

160 On ne voit que cela partout.

M<sup>RE</sup>. A D<sup>ANS</sup>. Loraqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURD. Passe, passe. Voyons.

### DIALOGUE EN MUSIQUE.

#### UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSIENS.

*Un cœur, dans l'amoureux empire,  
De mille soins est toujours agité :*

170 *On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;*

*Mais, quoi qu'on puisse dire,  
Il n'est rien de si doux que notre liberté.*

#### PREMIER MUSICIEN.

*Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs  
Qui font vivre deux cœurs  
Dans une même envie.*

*On ne peut être heureux sans amoureux desirs :*

*Otez l'amour de la vie,  
Vous en ôtez les plaisirs.*

#### SECOND MUSICIEN.

*Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,*

180 *Si l'on trouvoit en amour de la foi ;*

*Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !*

*On ne voit point de bergère fidèle,  
Et ce seze inconstant, trop indigne du jour,  
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.*

#### PREMIER MUSICIEN.

*Aimable ardeur,*

#### MUSICIENNE.

*Franchise heureuse,*

#### SECOND MUSICIEN.

*Seze trompeur,*

#### PREMIER MUSICIEN.

*Que tu m'es précieuse !*

#### MUSICIENNE.

*Que tu plais à mon cœur !*

#### SECOND MUSICIEN.

*Que tu me fais d'horreur !*

190

#### PREMIER MUSICIEN.

*Ah ! quitte pour aimer cette haine mortelle.*

#### MUSICIENNE.

*On peut, on peut le montrer  
Une bergère fidèle.*

#### SECOND MUSICIEN.

*Hélas ! où la rencontrer !*

#### MUSICIENNE.

*Pour défendre notre gloire,  
Je te veux offrir mon cœur.*

#### SECOND MUSICIEN.

*Mais, Bergère, puis-je croire  
Qu'il ne sera point trompeur !*

#### MUSICIENNE.

*Voyons par expérience  
Qui des deux aimera mieux.*

200

#### SECOND MUSICIEN.

*Qui manquera de constance,  
Le puissent perdre les Dieux !*

#### TOUS TROIS.

*A des ardeurs si belles  
Laissons-nous enflammer :  
Ah ! qu'il est doux d'aimer,  
Quand deux cœurs sont fidèles !*

M. JOURD. Est-ce tout ?

M<sup>RE</sup>. DE M<sup>RS</sup>. Oui.

M. JOURD. Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

210

M<sup>RE</sup>. A D<sup>ANS</sup>. Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURD. Sont-ce encore des bergers ?

M<sup>RE</sup>. A D<sup>ANS</sup>. C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

*Quatre Danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande ; et cette danse fait le premier intermède.*

## ACTE II

## SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, MAÎTRE DE MUSIQUE,  
MAÎTRE A DANSER, LAQUAIS.

M. JOURD. Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MR. DE MUS. Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURD. C'est pour tantôt au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner ceans.

10 MR. A DANS. Tout est prêt.

MR. DE MUS. Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez: il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURD. Est-ce que les gens de qualité en ont?

MR. DE MUS. Oui, Monsieur.

M. JOURD. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

MR. DE MUS. Sans doute. Il vous faudra trois  
20 voix: un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURD. Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MR. DE MUS. Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURD. Au moins n'oubliez pas tantôt de  
30 m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

MR. DE MUS. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURD. Mais surtout, que le ballet soit beau.

MR. DE MUS. Vous en serez content, et, entre autre choses, de certains menuets que vous y  
verrez.

M. JOURD. Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MR. A DANS. Un chapeau, Monsieur, s'il vous  
40 plaît. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la

pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURD. Euh?

MR. DE MUS. Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURD. A propos. Apprenez-moi comme il  
50 faut faire une révérence pour saluer une marquise: j'en aurai besoin tantôt.

MR. A DANS. Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURD. Oui: une marquise qui s'appelle Dorimène.

MR. A DANS. Donnez-moi la main.

M. JOURD. Non. Vous n'avez qu'à faire: je le retiendrais bien.

MR. A DANS. Si vous voulez la saluer avec 60 beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURD. Faites un peu. Bon.

1er LAQ. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURD. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

## SCÈNE II

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE,  
MAÎTRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN,  
DEUX LAQUAIS.

MR. D'ARMES, après lui avoir mis le fleuret à la main. Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposé de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme.  
10 Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

(Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois  
20 bottes, en lui disant: 'En garde.')

M. JOURD. Euh ?

MR. DE MUS. Vous faites des merveilles.

MR. D'ARMES. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURD. De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.

MR. D'ARMES. Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration ?

M. JOURD. Oui.

MR. D'ARMES. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MR. A DANS. Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.

MR. DE MUS. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MR. D'ARMES. Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

MR. DE MUS. Voyez un peu l'homme d'importance !

MR. A DANS. Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

MR. D'ARMES. Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

MR. A DANS. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MR. JOURD. *au Maître à danser.* Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

MR. A DANS. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURD. Tout doux, vous dis-je.

MR. D'ARMES. Comment ? petit impertinent.

M. JOURD. Eh ! mon Maître d'armes.

MR. A DANS. Comment ? grand cheval de carrosse.

M. JOURD. Eh ! mon Maître à danser.

MR. D'ARMES. Si je me jette sur vous...

M. JOURD. Doucement.

MR. A DANS. Si je mets sur vous la main...

M. JOURD. Tout beau.

MR. D'ARMES. Je vous étrillerais d'un air...

M. JOURD. De grâce !

MR. A DANS. Je vous rosserais d'une manière...

M. JOURD. Je vous prie.

MR. DE MUS. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURD. Mon Dieu ! arrêtez-vous.

### SCÈNE III

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURD. Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MR. DE PHIL. Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, Messieurs ?

M. JOURD. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains.

MR. DE PHIL. Hé quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

MR. A DANS. Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

MR. DE PHIL. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MR. D'ARMES. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MR. DE PHIL. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MR. A DANS. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MR. DE MUS. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MR. D'ARMES. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la

plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

40 M<sup>RE</sup> DE PHIL. Et qu'est-ce donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !

M<sup>RE</sup> D'ARMES. Allez, philosophe de chien.

M<sup>RE</sup> DE M<sup>RS</sup>. Allez, bellâtre de pédant.

50 M<sup>RE</sup> A DANS. Allez, culstre fleffé.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Comment ? maraudeurs que vous êtes . . .

(*Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.*)

M. JOURD. Monsieur le Philosophe.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Infâmes ! coquins ! insolents !

M. JOURD. Monsieur le Philosophe.

M<sup>RE</sup> D'ARMES. La peste l'animal !

M. JOURD. Messieurs.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Impudents !

M. JOURD. Monsieur le Philosophe.

60 M<sup>RE</sup> A DANS. Diantre soit de l'âne bête !

M. JOURD. Messieurs.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Scélérats !

M. JOURD. Monsieur le Philosophe.

M<sup>RE</sup> DE M<sup>RS</sup>. Au diable l'impertinent !

M. JOURD. Messieurs.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

(*Ils sortent.*)

M. JOURD. Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le  
70 Philosophe. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

### SCÈNE IV

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR  
JOURDAIN.

M<sup>RE</sup> DE PHIL., en raccommodant son collet. Venons à notre leçon.

M. JOURD. Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURD. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

M. JOURD. Oui, mais faites comme si je ne le savois pas : expliquez-moi ce que cela veut dire. 20

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURD. Ce latin-là a raison.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. JOURD. Oh ! oui, je sais lire et écrire.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURD. Qu'est-ce que c'est que cette logique ? 30

M<sup>RE</sup> DE PHIL. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURD. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

M<sup>RE</sup> DE PHIL. La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, 40 Ferio, Baralipon, etc.*

M. JOURD. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus jol.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURD. La morale ?

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Oui.

M. JOURD. Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . . 50

M. JOURD. Non, laissons cela. Je suis bêteux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

M<sup>RE</sup> DE PHIL. Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURD. Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

M<sup>RE</sup> DE PHIL. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres,

des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURD. Il y a trop de tintamarre là-dans, trop de brouillamini.

70 M<sup>re</sup> DE PHIL. Très-volontiers. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURD. Apprenez-moi l'orthographe.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Très-volontiers.

M. JOURD. Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une  
80 exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURD. J'entends tout cela.

90 M<sup>re</sup> DE PHIL. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURD. A, A. Oui.

M<sup>re</sup> DE PHIL. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURD. A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

M<sup>re</sup> DE PHIL. Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURD. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

M<sup>re</sup> DE PHIL. La voix O se forme en ouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURD. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

M<sup>re</sup> DE PHIL. L'ouverture de la bouche fait  
110 justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURD. O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

M<sup>re</sup> DE PHIL. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et

allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURD. U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U. 120

M<sup>re</sup> DE PHIL. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

M. JOURD. U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

M<sup>re</sup> DE PHIL. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURD. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ? 130

M<sup>re</sup> DE PHIL. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : Da.

M. JOURD. Da, Da. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

M<sup>re</sup> DE PHIL. L'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : Fa.

M. JOURD. Fa, Fa. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

M<sup>re</sup> DE PHIL. Et l'R, en portant le bout de la  
140 langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : Rra.

M. JOURD. R, r, RA ; R, r, r, R, r, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, r, r, RA.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURD. Je vous en prie. Au reste, il faut que  
150 je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Fort bien.

M. JOURD. Cela sera galant, oui.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURD. Non, non, point de vers. 160

M<sup>re</sup> DE PHIL. Vous ne voulez que de la prose ?

M. JOURD. Non, je ne veux ni prose ni vers.

M<sup>re</sup> DE PHIL. Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

M. JOURD. Pourquoi ?

M<sup>re</sup> DE PHIL. Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

M. JOURD. Il n'y a que la prose ou les vers ?



170 **MR. DE PHIL.** Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

**M. JOURD.** Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela ?

**MR. DE PHIL.** De la prose.

**M. JOURD.** Quel ? quand je dis : 'Nicole, apportes-moi mes pantoufles, et me donnes mon bonnet de nuit,' c'est de la prose ?

**MR. DE PHIL.** Oui, Monsieur.

**M. JOURD.** Par ma foi ! il y a plus de quarante 180 ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

**MR. DE PHIL.** Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

190 **M. JOURD.** Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

**MR. DE PHIL.** Il faut bien étendre un peu la chose.

**M. JOURD.** Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses 200 manières dont on les peut mettre.

**MR. DE PHIL.** On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.

210 **M. JOURD.** Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

**MR. DE PHIL.** Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

**M. JOURD.** Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

**MR. DE PHIL.** Je n'y manquerai pas.

220 **M. JOURD.** Comment ? mon habit n'est point encore arrivé ?

ad LAQ. Non, Monsieur.

**M. JOURD.** Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

## SCÈNE V

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

**M. JOURD.** Ah vous voilà ! je m'allois mettre en colère contre vous.

**MR. TAIL.** Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

**M. JOURD.** Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

**MR. TAIL.** Ils ne s'élargiront que trop.

**M. JOURD.** Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me 10 blessent furieusement.

**MR. TAIL.** Point du tout, Monsieur.

**M. JOURD.** Comment, point du tout ?

**MR. TAIL.** Non, ils ne vous blessent point.

**M. JOURD.** Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

**MR. TAIL.** Vous vous imaginez cela.

**M. JOURD.** Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison !

**MR. TAIL.** Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre 20 que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

**M. JOURD.** Qu'est-ce que c'est que ceci ? vous avez mis les fleurs en enbas.

**MR. TAIL.** Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

**M. JOURD.** Est-ce qu'il faut dire cela ?

**MR. TAIL.** Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte. 30

**M. JOURD.** Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

**MR. TAIL.** Oui, Monsieur.

**M. JOURD.** Oh ! voilà qui est donc bien.

**MR. TAIL.** Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

**M. JOURD.** Non, non.

**MR. TAIL.** Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURD. Non, vous dis-je; vous avez bien  
40 fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

MR. TAIL. Belle demande! Je désire un peintre,  
avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste.  
J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une  
rhingrave, est le plus grand génie du monde; et  
un autre qui, pour assembler un pourpoint, est  
le héros de notre temps.

M. JOURD. La perruque, et les plumes sont-elles  
comme il faut?

MR. TAIL. Tout est bien.

50 M. JOURD., en regardant l'habit du tailleur.  
Ah, ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe  
du dernier habit que vous m'avez fait. Je la  
reconnais bien.

MR. TAIL. C'est que l'étoffe me sembla si belle,  
que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURD. Oui, mais il ne falloit pas le lever  
avec le mien.

MR. TAIL. Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURD. Oui, donnez-moi.

60 MR. TAIL. Attendez. Cela ne va pas comme  
cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en  
cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec  
cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez  
cet habit à Monsieur, de la manière que vous  
faites aux personnes de qualité.

(Quatre Garçons tailleurs entrent, dont deux  
lui arrachent le haut-de-chausses de ses  
exercices, et deux autres la camisole; puis  
ils lui mettent son habit neuf; et M. Jour-  
dain se promène entre eux, et leur montre  
son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à  
la cadence de toute la symphonie.)

GAR. TAIL. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous  
plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURD. Comment m'appellez-vous?

GAR. TAIL. Mon gentilhomme.

70 M. JOURD. 'Mon gentilhomme!' Voilà ce que  
c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-  
vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois,  
on ne vous dira point: 'Mon gentilhomme.'  
Tenez, voilà pour 'Mon gentilhomme.'

GAR. TAIL. Monseigneur, nous vous sommes  
bien obligés.

M. JOURD. 'Monseigneur,' oh, oh! 'Monsei-  
gneur!' Attendez, mon ami: 'Monseigneur'  
mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite  
80 parole que 'Monseigneur.' Tenez, voilà ce que  
Monseigneur vous donne.

GAR. TAIL. Monseigneur, nous allons boire  
tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURD. 'Votre Grandeur!' Oh, oh, oh!

Attendez, ne vous en allez pas. A moi 'Votre  
Grandeur!' Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il  
aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma  
Grandeur.

GAR. TAIL. Monseigneur, nous la remercions  
très-humblement de ses libéralités.

M. JOURD. Il a bien fait: je lui allois tout  
donner.

(Les quatre Garçons tailleurs se réjouissent par  
une danse, qui fait le second intermède.)

## ACTE III

### SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURD. Suivez-moi, que j'aille un peu mon-  
trer mon habit par la ville; surtout ayez soin  
tous deux de marcher immédiatement sur mes  
pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQ. Oui, Monsieur.

M. JOURD. Appelez-moi Nicole, que je lui donne  
quelques ordres. Ne bougez, là, voilà.

### SCÈNE II

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURD. Nicole!

Nic. Plait-il?

M. JOURD. Écoutez.

Nic. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Qu'as-tu à rire?

Nic. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Que veut dire cette coquille-là?

Nic. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi,  
hi, hi.

M. JOURD. Comment donc?

Nic. Ah, ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Quelle friponne est-ce là! Te  
moques-tu de moi?

Nic. Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée.  
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Je te baillerais sur le nez, si tu ris  
davantage.

Nic. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher.  
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Tu ne t'arrêteras pas?

Nic. Monsieur, je vous demande pardon; mais  
vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir  
de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURD. Mais voyez quelle insolence.

Nic. Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURD. Je te...

Nic. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nic. Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURD. Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes...

Nic. Hi, hi.

M. JOURD. Que tu nettoyes comme il faut...

Nic. Hi, hi.

M. JOURD. Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

Nic. Hi, hi.

M. JOURD. Encore!

Nic. Tenex, Monsieur, battez-moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURD. J'enrage.

Nic. De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURD. Si je te prends...

Nic. Monsieur, euh, je creverai, ah, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURD. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

Nic. Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

M. JOURD. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nic. Ah, par ma foi! Je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURD. Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

Nic. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

### SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,  
NICOLE, LAQUAIS.

MME JOURD. Ah, ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURD. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MME JOURD. Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURD. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MME JOURD. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison: on dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nic. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURD. Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MME JOURD. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

Nic. Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle?

M. JOURD. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MME JOURD. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

Nic. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURD. Taisez-vous, vous dis-je: vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MME JOURD. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURD. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nic. J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURD. Fort bien: je veux avoir de l'esprit,

et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MME JOURD. N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURD. Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

NIC. Oui, ma foi ! cel avous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURD. Sans doute.

MME JOURD. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURD. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MME JOURD. Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURD. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

MME JOURD. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURD. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MME JOURD. Des chansons.

M. JOURD. Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MME JOURD. Hé bien ?

M. JOURD. Comment est-ce que cela s'appelle ?

MME JOURD. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURD. C'est de la prose, ignorante.

MME JOURD. De la prose ?

M. JOURD. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NIC. Comment ?

M. JOURD. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NIC. Quoi ?

M. JOURD. Dis un peu, U, pour voir ?

NIC. Hé bien, U.

M. JOURD. Qu'est-ce que tu fais ?

NIC. Je dis, U.

M. JOURD. Oui ; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais ?

NIC. Je fais ce que vous me dites.

M. JOURD. Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? U. Je fais la moue : U.

NIC. Oui, cela est biau.

MME JOURD. Voilà qui est admirable.

M. JOURD. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MME JOURD. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

NIC. De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURD. J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MME JOURD. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NIC. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURD. Ouais, ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter les fleurets, et en donne un à Nicolo.)* Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? LA, pousse-moi un peu pour voir.

NIC. Hé bien, quoi ?

*(Nicolo lui pousse plusieurs coups.)*

M. JOURD. Tout beau, holà, oh ! doucement. Diantre soit la coquille !

NIC. Vous me dites de pousser.

M. JOURD. Oui ; mais tu me pousse en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MME JOURD. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURD. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MME JOURD. Çamon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embaguiné.

M. JOURD. Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous

parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MME JOURD. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURD. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MME JOURD. Et ce seigneur que fait-il pour 180 vous ?

M. JOURD. Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

MME JOURD. Et quoi ?

M. JOURD. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MME JOURD. Oui, attendez-vous à cela.

M. JOURD. Assurément : ne me l'a-t-il pas dit ?

MME JOURD. Oui, oui : il ne manquera pas 190 d'y faillir.

M. JOURD. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MME JOURD. Chansons.

M. JOURD. Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MME JOURD. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURD. Taisez-vous : le voici.

200 MME JOURD. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je l'ai vu.

M. JOURD. Taisez-vous, vous dis-je.

#### SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLÉ.

DOR. Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURD. Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DOR. Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MME JOURD. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DOR. Comment, Monsieur Jourdain ? vous voilà le plus propre du monde ! 10

M. JOURD. Vous voyez.

DOR. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOURD. Hay, hay.

MME JOURD. Il le gratte par où il se démange.

DOR. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MME JOURD. Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DOR. Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avois 20 une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURD. Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*A Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi !

DOR. Allons, mettez...

M. JOURD. Monsieur, je sais le respect que je vous dois. 30

DOR. Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURD. Monsieur...

DOR. Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

M. JOURD. Monsieur, je suis votre serviteur.

DOR. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURD. J'aime mieux être incivil qu'importun. 40

DOR. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MME JOURD. Oui, nous ne le savons que trop.

DOR. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURD. Monsieur, vous vous moquez.

DOR. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait. 50

M. JOURD. Je n'en doute point, Monsieur.

DOR. Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURD. Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DOR. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURD. Je vous le disais bien.

DOR. Voyons un peu ce que je vous dois.

60 M. JOURD. Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DOR. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURD. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DOR. Cela est vrai.

M. JOURD. Une autre fois, six-vingts.

DOR. Oui.

70 M. JOURD. Et une autre fois, cent quarante.

DOR. Vous avez raison.

M. JOURD. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DOR. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURD. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DOR. Justement.

80 M. JOURD. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DOR. Il est vrai.

M. JOURD. Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DOR. Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste.

M. JOURD. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre seiller.

90 DOR. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURD. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DOR. Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

100 MME JOURD. Hé bien ! ne l'avais-je pas bien deviné ?

M. JOURD. Paix !

DOR. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURD. Eh non !

MME JOURD. Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURD. Taisez-vous.

DOR. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

110 M. JOURD. Non, Monsieur.

MME JOURD. Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURD. Taisez-vous, vous dis-je.

DOR. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURD. Point, Monsieur.

MME JOURD. C'est un vrai enjôleux.

M. JOURD. Taisez-vous donc.

MME JOURD. Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURD. Vous taisez-vous ?

DOR. J'ai force gens qui m'en prêteront avec joie ; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.

M. JOURD. C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MME JOURD. Quoi ? vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURD. Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

MME JOURD. Allez, vous êtes une vraie dupe.

## SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DOR. Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MME JOURD. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enfiée.

DOR. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

MME JOURD. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DOR. Comment se porte-t-elle ?

MME JOURD. Elle se porte sur ses deux jambes.

DOR. Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?

MME JOURD. Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DOR. Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MME JOURD. Tredame, Monsieur, est-ce que ça Madame Jourdain est décrépète, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DOR. Ah, ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

## SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,  
DORANTE, NICOLE.

M. JOURD. Voilà deux cents louis bien comptés.

DOR. Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURD. Je vous suis trop obligé.

DOR. Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MME JOURD. Madame Jourdain vous baise les  
10 mains.

DOR., bas, à M. Jourdain. Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURD. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DOR. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du dia-  
20 mant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURD. Comment l'a-t-elle trouvé ?

DOR. Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURD. Plût au Ciel !

30 MME JOURD. Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DOR. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. JOURD. Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

40 DOR. Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit ?

M. JOURD. Ho ! assurément, et de très-grand cœur.

MME JOURD. Que sa présence me pèse sur les épaules !

DOR. Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour 50 cette marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURD. Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MME JOURD. Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NIC. Ils se trouvent bien ensemble.

DOR. Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes 60 sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURD. Il n'y a point de dépenses que je ne fasse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que 70 j'achèterois au prix de toute chose.

MME JOURD. Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DOR. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURD. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée. 80

DOR. Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé . . .

M. JOURDAIN s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet. Oualà, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît. 90

## SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NIC. Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MME JOURD. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole,

que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu n'as l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

Nic. En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Mme Jourd. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

Nic. J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pourrais recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

## SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

Nic. Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

Clé. Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

Nic. Est-ce ainsi que vous recevez... ?

Clé. Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

Nic. Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Cov. Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

Nic. Quoi ? tu me viens aussi...

Cov. Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nic. Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

## SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE.

Clé. Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

Cov. C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

Clé. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut ima-

giner ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si des vieilles ne m'avoient vu.

Cov. Je dis les mêmes choses que vous.

Clé. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

Cov. Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

Clé. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

Cov. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

Clé. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

Cov. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés aux puits pour elle !

Clé. Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même !

Cov. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

Clé. Elle me fuit avec mépris !

Cov. Elle me tourne le dos avec effronterie !

Clé. C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

Cov. C'est une trahison à mériter mille soufflets.

Clé. Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

Cov. Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !

Clé. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Cov. N'ayez pas peur.

Clé. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Cov. Qui songe à cela ?

Clé. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

Cov. J'y consens.

Clé. Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la rue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat



de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

Cov. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

Clé. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de  
70 sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Cov. Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

Clé. Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais  
80 elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Cov. Elle a la bouche grande.

Clé. Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, est la plus  
attrayante, la plus amoureuse du monde.

Cov. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Clé. Non ; mais elle est aisée et bien prise.

90 Cov. Elle affecte une nonchalance dans son parler, et dans ses actions.

Clé. Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

Cov. Pour de l'esprit . . .

Clé. Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Cov. Sa conversation . . .

Clé. Sa conversation est charmante.

100 Cov. Elle est toujours sérieuse.

Clé. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

Cov. Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

Clé. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

110 Cov. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Clé. Moi, j'aimerois mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Cov. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

Clé. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur : à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

## SCÈNE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Nic. Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

Luc. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

Clé. Je ne veux pas seulement lui parler.

Cov. Je veux vous imiter.

Luc. Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

Nic. Qu'as-tu donc, Covielle ?

Luc. Quel chagrin vous possède ?

Nic. Quelle mauvaise humeur te tient ?

Luc. Êtes-vous muet, Cléonte ? 10

Nic. As-tu perdu la parole, Covielle ?

Clé. Que voilà qui est scélérat !

Cov. Que cela est Judas !

Luc. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

Clé. Ah, ah ! on voit ce qu'on a fait.

Nic. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

Cov. On a deviné l'enclouure.

Luc. N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le 20 sujet de votre dépit ?

Clé. Oui, perfiide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la 30 faiblesse de retourner à vous.

Cov. Queuss, queumi.

Luc. Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

Clé. Non, je ne veux rien écouter.

Nic. Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

Cov. Je ne veux rien entendre.

Luc. Sachez que ce matin . . . 40

Clé. Non, vous dis-je.

Nic. Apprends que . . .

Cov. Non, traitresse.  
 Luc. Écoutez.  
 Clé. Point d'affaire.  
 Nic. Laissez-moi dire.  
 Cov. Je suis sourd.  
 Luc. Cléonte.  
 Clé. Non.  
 50 Nic. Covielle.  
 Cov. Point.  
 Luc. Arrêtez.  
 Clé. Chansons.  
 Nic. Entends-moi.  
 Cov. Bagatelles.  
 Luc. Un moment.  
 Clé. Point du tout.  
 Nic. Un peu de patience.  
 Cov. Tarare.  
 60 Luc. Deux paroles.  
 Clé. Non, c'en est fait.  
 Nic. Un mot.  
 Cov. Plus de commerce.  
 Luc. Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.  
 Nic. Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.  
 Clé. Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.  
 70 Luc. Il ne me plaît plus de le dire.  
 Cov. Apprends-nous un peu cette histoire.  
 Nic. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.  
 Clé. Dites-moi . . .  
 Luc. Non, je ne veux rien dire.  
 Cov. Conte-moi . . .  
 Nic. Non, je ne conte rien.  
 Clé. De grâce.  
 Luc. Non, vous dis-je.  
 Cov. Par charité.  
 80 Nic. Point d'affaire.  
 Clé. Je vous en prie.  
 Luc. Laissez-moi.  
 Cov. Je t'en conjure.  
 Nic. Ôte-toi de là.  
 Clé. Lucile.  
 Luc. Non.  
 Cov. Nicole.  
 Nic. Point.  
 Clé. Au nom des Dieux !  
 90 Luc. Je ne veux pas.  
 Cov. Parle-moi.  
 Nic. Point du tout.  
 Clé. Éclaircissez mes doutes.  
 Luc. Non, je n'en ferai rien.  
 Cov. Guéris-moi l'esprit.

Nic. Non, il ne me plaît pas.  
 Clé. Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrats, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.  
 Cov. Et moi, je vais suivre ses pas.  
 Luc. Cléonte.  
 Nic. Covielle.  
 Clé. Eh ?  
 Cov. Plait-il ?  
 Luc. Où allez-vous ?  
 Clé. Oh je vous ai dit.  
 Cov. Nous allons mourir.  
 120 Luc. Vous allez mourir, Cléonte ?  
 Clé. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.  
 Luc. Moi, je veux que vous mouriez ?  
 Clé. Oui, vous le voulez.  
 Luc. Qui vous le dit ?  
 Clé. N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?  
 Luc. Est-ce ma faute ? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin 125 par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.  
 Nic. Voilà le secret de l'affaire.  
 Clé. Ne me trompez-vous point, Lucile ?  
 Cov. Ne m'en donnes-tu point à garder ?  
 Luc. Il n'est rien de plus vrai.  
 Nic. C'est la chose comme elle est.  
 130 Cov. Nous rendrons-nous à cela ?  
 Clé. Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savaiez apaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !  
 Cov. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

## SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,  
 COVIELLE, NICOLE.

MME JOURD. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

Clé. Ah ! Madame, que cette parole m'est

douce, et qu'elle flatte mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

## SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,  
CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉ. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURD. Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

10 CLÉ. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre 20 dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

30 M. JOURD. Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉ. Comment ?

M. JOURD. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MME JOURD. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

M. JOURD. Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

40 MME JOURD. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. JOURD. Voilà pas le coup de langue ?

MME JOURD. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. JOURD. Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MME JOURD. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nic. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot d'adals que j'aie jamais vu.

M. JOURD. Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai 60 du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MME JOURD. Marquise ?

M. JOURD. Oui, marquise.

MME JOURD. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURD. C'est une chose que j'ai résolue.

MME JOURD. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre 70 puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vint visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. 'Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas 80 toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendotent du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens.' Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : 'Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.'

M. JOURD. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MME JOURD. Cléonte, ne perdez point courage

encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII

CLÉONTE, COVIELLE.

Cov. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

Clé. Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne sauroit vaincre.

Cov. Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

Clé. Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il failût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

Cov. Ah, ah, ah.

Clé. De quoi ris-tu ?

Cov. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Clé. Comment ?

Cov. L'idée est tout à fait plaisante.

Clé. Quoi donc ?

Cov. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez-moi faire seulement.

Clé. Mais apprends-moi . . .

Cov. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. Jourd. Que diable est-ce là ! ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

Laq. Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. Jourd. Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

Laq. Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure

Dor. Voilà qui est bien.

Dorim. Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

Dor. Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

Dorim. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont entraîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

Dor. Ma foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

Dorim. Mon Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

Dor. Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

Dorim. Enfin j'en reviens toujours là : les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les

faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DOR. Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là . . .

50 DORIM. Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix . . .

DOR. Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez . . . Voici le maître du logis.

## SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

M. JOURD., après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène. Un peu plus loin, Madame.

DORIM. Comment ?

M. JOURD. Un pas, s'il vous plaît.

DORIM. Quoi donc ?

M. JOURD. Reculez un peu, pour la troisième.

DOR. Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

10 M. JOURD. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel . . . envieux de mon bien . . . m'eût accordé . . . l'avantage de me voir digne . . . des . . .

DOR. Monsieur Jourdain, en voilà assez :

20 Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas, à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIM. Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DOR. Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURD. C'est trop d'honneur que vous me faites.

DOR. Galant homme tout à fait.

DORIM. J'ai beaucoup d'estime pour lui.

30 M. JOURD. Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DOR., *bas, à M. Jourdain.* Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURD. Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DOR. Comment ? gardez-vous-en bien : cela

seroit vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fussiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. 40 Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIM. Il m'honore beaucoup.

M. JOURD. Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DOR. J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURD. Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DOR. Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus 50 belle personne du monde.

DORIM. C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. JOURD. Madame, c'est vous qui faites les grâces ; et . . .

DOR. Songeons à manger.

LAQ. Tout est prêt, Monsieur.

DOR. Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(*Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède ; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.*)

## ACTE IV

## SCÈNE I

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIM. Comment, Dorante ? voilà un repas tout à fait magnifique !

M. JOURD. Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Tous se mettent à table.*)

DOR. Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de 10 nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damiis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition,

et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIM. Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURD. Ah! que voilà de belles mains!

DORIM. Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURD. Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne seroit pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIM. Vous êtes bien dégouté.

M. JOURD. Vous avez trop de bonté...

DOR. Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

50 DORIM. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régaler.

M. JOURD. Madame, ce n'est pas...

DOR. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(Les Musiciens et la Musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.  
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,  
60 Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:  
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,

Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!

Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,  
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits:  
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers amis, buvons:

Le temps qui fuit nous y consie;

Profilons de la vie

Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,

Adieu le bon vin, nos amours,

Dépêchons-nous de boire,

On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots

Sur le vrai bonheur de la vie;

Notre philosophie

Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire

N'ont point les soucis fâcheux,

Et ce n'est qu'à bien boire

Que l'on peut être heureux.

Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez.  
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dir  
assez.

DORIM. Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

M. JOURD. Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIM. Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DOR. Comment, Madame? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

M. JOURD. Je voudrais bien qu'elle me prit pour ce que je dirois.

DORIM. Encore!

DOR. Vous ne le connoissez pas.

M. JOURD. Elle me connoitra quand il lui plaira.

DORIM. Oh! je le quitte.

DOR. Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIM. Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURD. Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

## SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,  
DORINÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSI-  
CIENNE, LAQUAIS.

MME JOURD. Ah, ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener?

DOR. Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURD. Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MME JOURD. Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DOR. Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MME JOURD. Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIN. Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante.

DOR. Madame, holà! Madame, où courez-vous?

M. JOURD. Madame! Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. Ah! impertinente que vous êtes! voilà de vos beaux

faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chamez de chez moi des personnes de qualité.

MME JOURD. Je me moque de leur qualité. 50

M. JOURD. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(On ôte la table.)

MME JOURD, sortant. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURD. Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est 60 que cela?

## SCÈNE III

COVIELLE, déguisé, MONSIEUR JOURDAIN,  
LAQUAIS.

Cov. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURD. Non, Monsieur.

Cov. Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURD. Moi!

Cov. Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURD. Pour me baiser! 10

Cov. Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre père.

M. JOURD. De feu Monsieur mon père!

Cov. Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURD. Comment dites-vous?

Cov. Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURD. Mon père!

Cov. Oui. 20

M. JOURD. Vous l'avez fort connu?

Cov. Assurément.

M. JOURD. Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

Cov. Sans doute.

M. JOURD. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Cov. Comment?

M. JOURD. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand. 30

Cov. Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURD. Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

40 Cov. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURD. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

Cov. Depuis avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURD. Par tout le monde !

Cov. Oui.

M. JOURD. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

50 Cov. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURD. Quelle ?

Cov. Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

M. JOURD. Moi ? Non.

60 Cov. Comment ? Il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURD. Par ma foi ! je ne savais pas cela.

Cov. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURD. Le fils du Grand Turc ?

Cov. Oui ; et il veut être votre gendre.

M. JOURD. Mon gendre, le fils du Grand Turc !

Cov. Le fils du Grand Turc votre gendre.

70 Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire : 'N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ?'

M. JOURD. Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

80 Cov. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : 'Ah ! me dit-il, *marababa sahem* ;' c'est-à-dire 'Ah ! que je suis amoureux d'elle !'

M. JOURD. *Marababa sahem* veut dire 'Ah ! que je suis amoureux d'elle' ?

Cov. Oui.

M. JOURD. Par ma foi ! vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : 'Ah ! que je suis amoureux d'elle !' Voilà une langue admirable que ce turc !

Cov. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracac-mouchen* ?

M. JOURD. *Cacaracacmouchen* ? Non.

Cov. C'est-à-dire 'Ma chère âme.'

M. JOURD. *Cacaracacmouchen* veut dire 'Ma chère âme' ?

Cov. Oui.

M. JOURD. Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracacmouchen*, 'Ma chère âme.' Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Cov. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURD. *Mamamouchi* ?

Cov. Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, *Paladin*. *Paladin*, ce sont de ces anciens... *Paladin* enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous tuez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURD. Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

Cov. Comment ? le voilà qui va venir ici.

M. JOURD. Il va venir ici ?

Cov. Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURD. Voilà qui est bien prompt.

Cov. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURD. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Cov. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir : le voilà.



## SCÈNE IV

CLÉONTE, en Turc, avec trois pages portant sa veste; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, déguisé.

CLÉ. *Ambousahim oqui boraf, lordina sala-malequi.*

Cov. C'est-à-dire : 'Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri.' Ce sont façons de parler obligantes de ces pays-là.

M. JOURD. Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

Cov. *Carigar camboto oustin moraf.*

10 CLÉ. *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.*

Cov. Il dit 'que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents !'

M. JOURD. Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Cov. *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*

CLÉ. *Bel-men.*

20 Cov. Il dit que vous allez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. JOURD. Tant de choses en deux mots ?

Cov. Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

## SCÈNE V

DORANTE, COVIELLE.

Cov. Ha, ha, ha. Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir

alder céans, dans une affaire qui s'y passe.

DOR. Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu ? Comme te voilà ajusté !

Cov. Vous voyez. Ah, ah.

DOR. De quel ris-tu ?

10 Cov. D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DOR. Comment ?

Cov. Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour

porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DOR. Je ne devine point le stratagème ; mais

je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

Cov. Je sais, Monsieur, que la bête vous est si connue.

DOR. Apprends-moi ce que c'est.

Cov. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

*La Cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.*

Le Mufti, quatre Dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis ; après on lui amène le Bourgeois, vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI.

*Se ti sabir,*

*Ti respondir ;*

*Se non sabir,*

*Tazir, tazir.*

*Mi star Mufti :*

*Ti qui star ti ?*

*Non intendir :*

*Tazir, tazir.*

Le Mufti demande, en même langue, aux Turcs assistants de quelle religion est le Bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

*Mahametta per Giourdina*

*Mi pregar sera é mattina :*

*Voler far un Paladina*

*Dé Giourdina, dé Giourdina.*

*Dar turbanta, é dar scarcina,*

*Con galera é brigantina,*

*Per daffender Palestina.*

*Mahametta, etc.*

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI.

*Star bon Turca Giourdina ?*

LES TURCS.

*Hi valla.*

LE MUFTI danse et chante ces mots :

*Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.*

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

*Ti non star furba ?*

LES TURCS.

*No, no, no.*

LE MUFTI.

*Non star furfanta !*

LES TURCS.

*No, no, no.*

LE MUFTI.

*Donar turbanta, donar turbanta.*

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonies, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs assistants ; après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI.

*Ti star nobil, é non star fabbola.*

60

*Pigliar schiabbola.*

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

*Dara, dara,*

*Bastonnara, bastonnara.*

Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

Le Mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI.

*Non tener honta :*

*Questa star ultima affronta.*

Les Turcs répètent les mêmes vers.

Le Mufti recommence une invocation, et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turquesque.

## VARIANTE DE LA CÉRÉMONIE TURQUE.

Six Turcs dansants entre eux gravement deux à deux, au son de tous les instruments. Ils portent trois tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures, et, à la fin de cette première cérémonie, ils les lèvent fort haut ; les Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments, passent par-dessous ; quatre Derviches, qui accompagnent le Muphty, ferment cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux ; le Muphty est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contorsions et des grimaces, levant le menton, et remuant les mains contre sa tête, comme si c'étoit des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantants *Alli*, puis se relèvent, chantants *Alla*, et continuant alternativement jusqu'à la fin de l'invocation ; puis ils se lèvent tous, chantants *Alla ekber*.

Alors les Derviches amènent devant le Muphty le Bourgeois vêtu à la turque, rasé, sans turban, sans sabre, auquel il chante gravement ces paroles :

LE MUPHTY.

*Se ti sabir,*

*Ti responder ;*

*Se non sabir,*

*Tazir, tazir.*

*Mi star Muphty :*

*Ti qui star ti ?*

*Non intendir :*

*Tazir, tazir.*

Deux Derviches font retirer le Bourgeois. Le Muphty demande aux Turcs de quelle religion est le Bourgeois, et chante :

*Dice, Turques, qui star quista.*

*Anabatista, anabatista ?*

10

LES TURCS répondent.

*Ioc.*

*Zuinglista ?*

LE MUPHTY.

*Ioc.*

LES TURCS.

*Ioc.*

LE MUPHTY.

*Coffta ?*

LES TURCS.

*Ioc.*

LE MUPHTY.

*Hussita ? Morista ? Fronista ?*

LES TURCS.

*Ioc. Ioc. Ioc.*

LE MUPHTY répète.

*Ioc. Ioc. Ioc.*

*Star pagana ?*

LES TURCS.

*Ioc.*

LE MUPHTY.

*Luterana ?*

LES TURCS.

*Ioc.*

LE MUPHTY.

*Puritana ?*

LES TURCS.

*Ioc.*

LE MUPHTY.

*Bramina ? Moftina ? Zurina ?*

LES TURCS.

*Ioc. Ioc. Ioc.*

LE MUPHTY répète.

*Ioc. Ioc. Ioc.*

*Mahametana, Mahametana ?*

LES TURCS.

*Hey valla. Hey valla.*

LE MUPHTY.

*Como chamara ? Como chamara ?*

LES TURCS.

*Giourdina, Giourdina.*

LE MUPHTY.

*Giourdina.*

LE MUPHTY, sautant et regardant de côté et d'autre.

*Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?*

LES TURCS répètent.

*Giourdina ! Giourdina ! Giourdina !*

LE MUPHTY.

*Mahameta per Giourdina*

*Mi pregar sera e matina :*

*Voler far un Paladina*

*De Giourdina, de Giourdina.*

*Dar turbanta, e dar scarcina*

*Con galera e brigantina*

*Per defender Palestina.*

*Mahameta per Giourdina, etc.*

Après quoi, le Muphty demande aux Turcs si le Bourgeois est ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUPHTY.

*Star bon Turca Giourdina ? Bis.*

LES TURCS.

*Hey valla. Hey valla. Bis.*

LE MUPHTY chante et danse.

*Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.*

Après que le Muphty s'est retiré, les Turcs dansent, et répètent ces mêmes paroles :

*Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.*

Le Muphty revient, avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.

Deux Derviches l'accompagnent, avec des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran : les deux autres Derviches amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux le dos tourné au Muphty, puis, le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, et le font servir de pupitre au Muphty, qui fait une invocation burlesque, fronçant le sourcil, et ouvrant la bouche, sans dire mot ; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir ses paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation, et finit enfin en levant les bras, et criant à haute voix : *Hou.*

Pendant cette invocation, les Turcs assistants chantent *Hou, hou, hou*, inclinant à trois reprises, puis se relèvent de même à trois reprises, en chantant *Hou, hou, hou*, et continuant alternativement pendant toute l'invocation du Muphty.

Après que l'invocation est finie, les Derviches ôtent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois, qui crie, *Ouf*, parce qu'il est las d'avoir été longtemps en cette posture, puis ils le relèvent.

LE MUPHTY, s'adressant au Bourgeois.

*Ti non star furba ?*

LES TURCS.

*No, no, no.*

LE MUPHTY.

*Non star forfanta ?*

LES TURCS.

*No, no, no.*

LE MUPHTY, aux Turcs.

*Donar turbanta. Donar turbanta.*

Et s'en va.

Les Turcs répètent tout ce que dit le Muphty, et donnent, en dansant et en chantant, le turban au Bourgeois.

LE MUPHTY revient et donne le sabre au Bourgeois.

*Ti star nobile, non star sabola.  
Pigtiar schiabola.*

Puis il se retire.

Les Turcs répètent les mêmes mots, mettant tous le sabre à la main; et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

LE MUPHTY revient, et commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante ces paroles : *Dara, dara, bastonara, bastonara, bastonara.*

Puis il se retire.

Les Turcs répètent les mêmes paroles, et donnent au Bourgeois plusieurs coups de bâton en cadence.

LE MUPHTY revient et chante.

*Non tener honta :  
Questa star l'ultima affronta.*

Les Turcs répètent les mêmes vers.

LE MUPHTY, au son de tous les instruments, recommence une invocation, appuyé sur ses Derviches : après toutes les fatigues de cette cérémonie, les Derviches le soutiennent par-dessous les bras avec respect, et tous les Turcs, sautants, dansants et chantants autour du Muphty, se retirent au son de plusieurs instruments à la turque.

## ACTE V

### SCÈNE I

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MME JOURD. Ah mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURD. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

MME JOURD. Comment donc ?

M. JOURD. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MME JOURD. Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

M. JOURD. *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MME JOURD. Quelle bête est-ce là ?

M. JOURD. *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MME JOURD. Baladin ! Êtes-vous en âge de danser des ballets ?

M. JOURD. Quelle ignorante ! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MME JOURD. Quelle cérémonie donc ?

M. JOURD. *Mahameta per Iordina*.

MME JOURD. Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURD. *Iordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MME JOURD. Hé bien ! quoi, Jourdain ?

M. JOURD. *Voler far un Paladina de Iordina*.

MME JOURD. Comment ?

M. JOURD. *Dar turbania con galera*.

MME JOURD. Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURD. *Per defender Palestina*.

MME JOURD. Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURD. *Dara dara bastonara*.

MME JOURD. Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURD. *Non tener honta : questa star l'ultima affronta*.

MME JOURD. Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

M. JOURD. *danes et chante. Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da*.

MME JOURD. Hélas, mon Dieu ! mon mari est devenu fou.

M. JOURD, sortant. Paix ! insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

MME JOURD. Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah ! voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés. *(Elle sort.)*

### SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE.

DOR. Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade : c'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIM. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DOR. Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIM. J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai 20 résolu de me marier promptement avec vous : c'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DOR. Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIM. Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DOR. Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins 30 que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIM. J'usurai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

## SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DOR. Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

M. JOURD. *après avoir fait les révérences à la turque.* Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIM. J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de 10 gloire où vous êtes monté.

M. JOURD. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIM. Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession 20 d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURD. La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DOR. Vous voyez, Madame, que Monsieur

Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connoître encore ses amis.

DORIM. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DOR. Où est donc Son Altesse Turque ? Nous 30 voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos vœux.

M. JOURD. Le voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

## SCÈNE IV

CLÉONTE, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, etc.

DOR. Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURD. Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Hoï ! où diantre est-il, allé ? (A Cléonte.) *Strouf, strif, straf, straf.* Monsieur est un grande Segnore, grande Segnore 10 grande Segnore ; et Madame une grande Dama, grande Dama. Ah ! lui, Monsieur, lui Mamamouchie François ; je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. Où allez-vous donc ? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va 20 répondre.

Cov. *Alabala crociam acci boram alabamen.*

Clé. *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

M. JOURD. Voyez-vous ?

Cov. Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille !

M. JOURD. Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DOR. Cela est admirable.

## SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE, etc.

M. JOURD. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUC. Comment, mon père, comme vous voilà fait ! est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURD. Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

10 LUC. A moi, mon père !

M. JOURD. Oui, à vous : allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

LUC. Je ne veux point me marier.

M. JOURD. Je le veux, moi qui suis votre père.

LUC. Je n'en ferai rien.

M. JOURD. Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Ça votre main.

LUC. Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est  
20 point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de . . . (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURD. Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

### SCÈNE DERNIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,  
CLÉONTE, etc.

MME JOURD. Comment donc ? qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURD. Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MME JOURD. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie.  
10 Quel est votre dessin, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURD. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MME JOURD. Avec le fils du Grand Turc !

M. JOURD. Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MME JOURD. Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.

20 M. JOURD. Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DOR. Comment, Madame Jourdain, vous vous

opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

MME JOURD. Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIM. C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MME JOURD. Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DOR. C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MME JOURD. Je me passerai bien de votre amitié.

DOR. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MME JOURD. Ma fille consent à épouser un Turc ?

DOR. Sans doute.

MME JOURD. Elle peut oublier Cléonte ?

DOR. Que ne fait-on pas pour être grand-Dame ?

MME JOURD. Je l'étranglerais de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURD. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MME JOURD. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURD. Ah ! que de bruit !

LUC. Ma mère.

MME JOURD. Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURD. Quoi ? vous la querrellez de ce qu'elle m'obéit ?

MME JOURD. Oui : elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COR. Madame.

MME JOURD. Que me voulez-vous conter, vous ?

COR. Un mot.

MME JOURD. Je n'ai que faire de votre mot. 60

COR., à M. Jourdain. Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MME JOURD. Je n'y consentirai point.

COR. Écoutez-moi seulement.

MME JOURD. Non.

M. JOURD. Écoutez-le.

MME JOURD. Non, je ne veux pas écouter.

M. JOURD. Il vous dira . . .

MME JOURD. Je ne veux point qu'il me dise quo rien.

M. JOURD. Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

COR. Ne faites que m'écouter : vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MME JOURD. Hé bien ! quel ?

Cov., à part. Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster  
80 aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

MME JOURD. Ah, ah.

Cov. Et moi Covielle qui suis le truchement ?

MME JOURD. Ah ! comme cela, je me rends.

Cov. Ne faites pas semblant de rien.

MME JOURD. Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

M. JOURD. Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais  
90 bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MME JOURD. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

Dor. C'est fort bien dit. Et enfin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout

à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous  
100 servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MME JOURD. Je consens aussi à cela.

M. JOURD. C'est pour lui faire accroire.

Dor. Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURD. Bon, bon. Qu'on aille vite querir le notaire.

Dor. Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.  
110

M. JOURD. C'est fort bien avisé : allons prendre nos places.

MME JOURD. Et Nicole ?

M. JOURD. Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

Cov. Monsieur, je vous remercia. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.)

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

# PSYCHÉ

## TRAGÉDIE-BALLET

---

### LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Mollère a dressé le plan de la pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit, et les ordres pressants du Roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième dont les vers soient de lui. M. Cornelle a employé une quinzaine au reste ; et par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.



## ACTEURS

JUPITER.  
VÉNUS.  
L'AMOUR.  
ÆGIALE, } Grâces.  
PHAËNE, }  
PSYCHÉ.  
LE ROI, père de Psyché.

AGLAURÉ, } sœurs de Psyché.  
CIDIPPE, }  
CLÉOMÈNE, } princes amants  
AGÉNOR, } de Psyché.  
LE ZÉPHIRE.  
LYCAS.  
LE DIEU D'UN FLEUVE.

## PROLOGUE.

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités ; l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains ; et l'autre des Dieux des fleuves et des Naiades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre :

Ce n'est plus le temps de la guerre ;  
Le plus puissant des rois  
Interrompt ses exploits  
Pour donner la paix à la terre.  
Descendez, mère des Amours,  
Venez nous donner de beaux jours.

*Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles :*

CHŒUR des divinités de la terre et des eaux,  
composé de Flore, Nymphes, Palémon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Naiades

Nous goûtons une paix profonde ;  
Les plus doux jeux sont ici-bas ;  
On doit ce repos plein d'appas  
Au plus grand roi du monde.  
Descendez, mère des Amours,  
Venez nous donner de beaux jours.

10

*Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, et deux Naiades, après laquelle Vertumne et Palémon chantent ce dialogue :*

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,  
Soupirez à votre tour.

PALEMÓN.

Voici la reine des belles,  
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère  
Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMÓN.

C'est la beauté qui commence de plaire ;  
Mais la douceur achève de charmer. 20

*Ils répètent ensemble ces derniers vers :*  
C'est la beauté qui commence de plaire ;  
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse ;  
Languissons, puisqu'il le faut.

PALEMÓN.

Que sert un cœur sans tendresse ?  
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère  
Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMÓN.

C'est la beauté qui commence de plaire,  
Mais la douceur achève de charmer. 30

*FLORE répond au dialogue de Vertumne et de  
Palæmon par ce menuet; et les autres  
Divinités y mêlent leurs danses :*

Est-on sage  
Dans le bel âge,  
Est-on sage  
De n'aimer pas ?  
Que sans cesse  
L'on se presse  
De goûter les plaisirs ici-bas :  
La sagesse  
De la jeunesse,  
C'est de savoir jouir de ses appas. 40  
L'Amour charme  
Ceux qu'il désarme,  
L'Amour charme :  
Cédons-lui tous.  
Notre peine  
Seroit vaine  
De vouloir résister à ses coups :  
Quelque chaîne  
Qu'un amant prenne,  
La liberté n'a rien qui soit si doux. 50

*Vénus descend du ciel dans une grande  
machine, avec l'Amour son fils, et deux petites  
Grâces, nommées Égiale et Phaëne; et les  
Divinités de la terre et des eaux recommencent  
de joindre toutes leurs voix, et continuent par  
leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles  
ressentent à son abord.*

*chœur de toutes les Divinités de la terre et des  
eaux.*

Nous goûtons une paix profonde ;  
Les plus doux jeux sont ici-bas ;  
On doit ce repos plein d'appas  
Au plus grand roi du monde.  
Descendez, mère des Amours,  
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, dans sa machine.

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allé-  
gresse :

De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,  
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse  
Doit être réservé pour de plus doux appas. 60  
C'est une trop vieille méthode  
De me venir faire sa cour ;  
Toutes les choses ont leur tour,  
Et Vénus n'est plus à la mode.  
Il est d'autres attraits naissants  
Où l'on va porter ses encens ;

Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma  
place ;

Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,  
Et c'est trop que, dans ma disgrâce,  
Je trouve encore quelqu'un qui me daigne  
honorer. 70

On ne balance point entre nos deux mérites :  
A quitter mon parti tout s'est licencié,  
Et du nombreux amas de Grâces favorites,  
Dont je traînois partout les soins et l'amitié,  
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,  
Qui m'accompagnent par pitié.  
Souffrez que ces demeures sombres  
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,  
Et me laissez parmi leurs ombres  
Cacher ma honte et ma douleur. 80

*Flore et les autres Déités se retirent, et Vénus  
avec sa suite sort de sa machine.*

ÉGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,  
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :  
Notre respect veut se taire,  
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire,  
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,  
Et ne parlez de ma colère  
Que pour dire que j'ai raison.  
C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense  
Que ma divinité pût jamais recevoir ; 90  
Mais j'en aurai la vengeance,  
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAËNE.

Vous avez plus que nous de charités, de sagesse,  
Pour juger ce qui peut être digne de vous :  
Mais pour moi, j'aurois cru qu'une grande déesse  
Devroit moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême :  
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est san-  
glant ;  
Et si je n'étois pas dans ce degré suprême,  
Le dépit de mon cœur seroit moins violent. 100  
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,  
Mère du dieu qui fait aimer,  
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre.  
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer,  
Moi, qui par tout ce qui respire  
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,  
Et qui de la beauté, par des droits immortels,  
Ai tenu de tout temps le souverain empire,

Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités  
 Au point de me céder le prix de la plus belle, 110  
 Je me vols ma victoire et mes droits disputés

Par une chétive mortelle !  
 Le ridicule excès d'un fol entêtement  
 Va jusqu'à m'opposer une petite fille !  
 Sur ces traits et les miens j'oserais constamment

Un téméraire jugement !  
 Et du haut des cieux où je brille,  
 J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :  
 'Elle est plus belle que Vénus !'

## AGLAÏE.

Voilà comme l'on fait, c'est le style des hom-  
 mes : 120  
 Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

## PHÆNE.

Ils ne sauroient louer, dans le siècle où nous  
 sommes,  
 Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

## VÉNUS.

Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente  
 Venge bien Junon et Pallas,  
 Et console leurs cœurs de la gloire éclatante  
 Que la fameuse pomme acquit à mes appas !  
 Je les vois s'applaudir de mon iniquité,  
 Affecter à toute heure un ris malicieux,  
 Et, d'un fixe regard, chercher avec étude 130

Ma confusion dans mes yeux.  
 Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,  
 Semble me venir dire, insultant mon courroux :  
 'Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage ;  
 Au jugement d'un seul tu l'emportes sur nous ;

Mais, par le jugement de tous,  
 Une simple mortelle a sur toi l'avantage.'  
 Ah ! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur,  
 Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales ;  
 Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur, 140  
 Que le plaisir de mes rivales.

Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,  
 Et si jamais je te fus chère,  
 Si tu portes un cœur à sentir le dépit  
 Qui trouble le cœur d'une mère  
 Qui si tendrement te chérit,  
 Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance  
 A soutenir mes intérêts,  
 Et fais à Psyché par tes traits  
 Sentir les traits de ma vengeance. 150  
 Pour rendre son cœur malheureux,  
 Prends celui de tes traits le plus propre à me  
 plaire,

Le plus empoisonné de ceux  
 Que tu lances dans ta colère.

Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel  
 Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,  
 Et qu'elle aie à souffrir le supplice cruel  
 D'aimer, et n'être point aimée.

## L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de  
 l'Amour ;  
 On m'impute partout mille fautes commises ; 160  
 Et vous ne croiriez point le mal et les sottises  
 Que l'on dit de moi chaque jour.  
 Si pour servir votre colère . . .

## VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère ;  
 N'applique tes raisonnements  
 Qu'à chercher les plus prompts moments  
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.  
 Pars, pour toute réponse à mes empressements,  
 Et ne me revois point que je ne sois vengée.

*L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces.*

*La scène est changée en une grande ville, où  
 l'on découvre, des deux côtés, des palais et des  
 maisons de différents ordres d'architecture.*

## ACTE I

## SCÈNE I

## AGLAÏE, CIDIPPE.

AGL. Il est des maux, ma sœur, que le silence  
 algrit ;  
 Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,  
 Et de nos cœurs l'un à l'autre  
 Exhalons le cuisant dépit :  
 Nous nous voyons sœurs d'infortune,  
 Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,  
 Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,  
 Et dans notre juste transport,  
 Murmurer à plainte commune 20  
 Des cruautés de notre sort.  
 Quelle fatalité secrète,  
 Ma sœur, soumet tout l'univers  
 Aux attrails de notre cadette,  
 Et, de tant de princes divers  
 Qu'en ces lieux la fortune jette,  
 N'en présente aucun à nos vœux ?

Quoi ? voir de toutes parts pour lui rendre les armes

Les cœurs se précipiter,  
Et passer devant nos charmes  
Sans s'y vouloir arrêter ?

Quel sort ont nos yeux en partage,  
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,  
De ne jouir d'aucun hommage

Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux  
Dont le superbe avantage  
Fait triompher d'autres yeux ?

Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce  
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,  
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace  
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CID. Ah ! ma sœur, c'est une aventure  
A faire perdre la raison,  
Et tous les maux de la nature  
Ne sont rien en comparaison.

AGL. Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à  
verser des larmes ;

Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché ;  
Contre un pareil malheur ma constance est sans  
armes ;

Toujours à ce chagrin mon esprit attaché  
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,  
Et le triomphe de Psyché.

La nuit, il m'en repasse une idée éternelle  
Qui sur toute chose prévaut ;

Rien ne me peut chasser cette image cruelle ;  
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer  
d'elle,

Dans mon esprit aussitôt  
Quelque songe la rappelle,  
Qui me réveille en sursaut.

CID. Ma sœur, voilà mon martyre ;  
Dans vos discours je me voi,  
Et vous venez là de dire  
Tout ce qui se passe en moi.

AGL. Mais encor, raisonnons un peu sur cette  
affaire.

Quels charmes si puissants en elle sont épars,  
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire  
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?

Que voit-on dans sa personne,  
Pour inspirer tant d'ardeurs ?  
Quel droit de beauté lui donne  
L'empire de tous les cœurs ?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeu-  
nesse,

On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;  
Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'aisance,  
Et se voit-on sans appas ?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?

N'a-t-on point quelques traits et quelques agré-  
ments,

Quelque teint, quelques yeux, quelque air et  
quelque taille

A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants ?

Ma sœur, faites-moi la grâce  
De me parler franchement :

Suis-je faite d'un air, à votre jugement,  
Que mon mérite au sien doive céder la place,

Et dans quelque ajustement  
Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

CID. Qui, vous, ma sœur ? Nullement.

Hier à la chasse, près d'elle,  
Je vous regardai longtemps,  
Et, sans vous donner d'encens,  
Vous me parûtes plus belle.

Mais moi, dites, ma sœur, sans me vouloir  
flatter,

Sont-ce des visions que je me mets en tête,  
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter

La gloire de quelque conquête ?

AGL. Vous, ma sœur, vous avez, sans nul  
dégûsement,

Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;  
Vos moindres actions brillent d'un agrément

Dont je me sens toucher l'âme ;  
Et je serois votre amant,  
Si j'étois autre que femme.

CID. D'où vient donc qu'on la voit l'emporter  
sur nous deux,

Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les  
armes,

Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux

On ne fait honneur à nos charmes ?

AGL. Toutes les dames d'une voix

Trouvent ses attraits peu de chose,  
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses  
lois,

Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CID. Pour moi, je la devine, et l'on doit pré-  
sumer

Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère :

Ce secret de tout enflammer

N'est point de la nature un effet ordinaire ;

L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,

Et quelque main a su sans doute lui former

Un charme pour se faire aimer.

AGL. Sur un plus fort appui ma croyance se  
fonde,

Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,  
C'est un air en tout temps désarmé de rigueur,  
Des regards caressants que la bouche seconde,

Un souris chargé de douceurs

Qui tend les bras à tout le monde,

Et ne vous promet que faveurs. 110

Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,

Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés

Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,

Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.

De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien,

On est bien descendu dans le siècle où nous

sommes,

Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,

A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CID. Oui, voilà le secret de l'affaire, et je voi

Que vous le prenez mieux que moi. 120

C'est pour nous attacher à trop de bienséance,

Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir,

Et nous voulons trop soutenir

L'honneur de notre sexe et de notre naissance.

Les hommes maintenant aiment ce qui leur

rit ;

L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,

Et c'est par là que Psyché nous ravit

Tous les amants qu'on voit sous son empire.

Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au

temps,

Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances, 130

Et ne ménageons plus de tristes bienséances

Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGL. J'approuve la pensée, et nous avons

matière

D'en faire l'épreuve première

Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.

Ils sont charmants, ma sœur, et leur personne

entière

Me... Les avez-vous observés ?

CID. Ah ! ma sœur, ils sont faits tous deux

d'une manière,

Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

AGL. Je trouve qu'on pourroit rechercher

leur tendresse, 140

Sans se faire déshonneur.

CID. Je trouve que sans honte une belle prin-

cesse

Leur pourroit donner son cœur.

AGL. D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?

Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CL. On nous faisoit croire qu'il

La princesse Psyché, Madame, pourroit être.

AGL. Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable

pour vous,

Si vous ne les voyez ornés de sa présence ? 10

AGL. Ces lieux peuvent avoir des charmes assez

doux ;

Mais nous cherchons Psyché dans notre impa-

tience.

CID. Quelque chose de bien pressant

Vous doit à la chercher pousser tous deux sans

doute.

CL. Le motif est assez puissant,

Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGL. Ce seroit trop à nous que de nous in-

former

Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CL. Nous ne prétendons point en faire de

mystère ;

Aussi bien malgré nous paroît-il au jour, 20

Et le secret ne dure guère,

Madame, quand c'est de l'amour.

CID. Sans aller plus avant, Princes, cela veut

dire

Que vous aimez Psyché tous deux.

AGL. Tous deux soumis à son empire,

Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGL. C'est une nouveauté sans doute assez

bizarre,

Que deux rivaux si bien unis.

CL. Il est vrai que la chose est rare,

Mais non pas impossible à deux parfaits amis. 30

CID. Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle

de belle,

Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux ?

AGL. Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils

vu qu'elle

A pouvoir mériter vos feux ?

CL. Est-ce que l'on consulte au moment qu'on

s'enflamme ?

Choisit-on qui l'on veut aimer ?

Et pour donner toute son âme,

Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGL. Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,

On suit, dans une telle ardeur, 40

Quelque chose qui nous attire,

Et lorsque l'amour touche un cœur,

On n'a point de raisons à dire.

AGL. En vérité, je plains les fâcheux embarras

Où je vois que vos cœurs se mettent :

## SCÈNE II

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGL. Les voici tous deux, et j'admire

Leur air et leur ajustement.

CID. Ils ne démentent nullement

Tout ce que nous venons de dire

Vous aimez un objet dont les rians appas  
Mélèront des chagrins à l'espoir qu'ils vous  
jettent,

Et son cœur ne vous tiendra pas

Tout ce que ses yeux vous promettent.

CID. L'espoir qui vous appelle au rang de ses  
amants 50

Trouvera du décompte aux douceurs qu'elle  
étale ;

Et c'est pour essayer de très-fâcheux moments,  
Que les soudains retours de son âme inégale.

AGL. Un clair discernement de ce que vous  
valez

Nous fait plaindre le sort où cet amour vous  
guide,

Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,  
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

CID. Par un choix plus doux de moitié

Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié,  
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare, 60

Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié  
Ce que votre cœur se prépare.

CID. Cet avis généreux fait pour nous éclater

Des bontés qui nous touchent l'âme ;

Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,  
De ne pouvoir en profiter.

AGL. Votre illustre pitié veut en vain nous  
distraindre

D'un amour dont tous deux nous redoutons  
l'effet ;

Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,

Il n'est rien qui le puisse faire. 70

CID. Il faut que le pouvoir de Psyché... La  
volci.

### SCÈNE III

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAÏRE, CLÉOMÈNE,  
AGÉNOR.

CID. Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous  
apprête.

AGL. Préparez vos attraits à recevoir ici

Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CID. Ces princes ont tous deux si bien senti  
vos coups,

Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSY. Du sujet qui les tient si rêveurs parmi  
nous

Je ne me croyois pas la cause,

Et j'aurois cru toute autre chose

En les voyant parler à vous.

AGL. N'ayant ni beauté, ni naissance 10  
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,

Ils nous favorisent au moins  
De l'honneur de la confiance.

CL. L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins  
appas

Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;

Mais tant de cœurs près du trépas

Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire,

Que vous êtes réduite à ne les punir pas

Des foudres de votre colère.

Vous voyez en nous deux amis 20

Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre des  
l'enfance ;

Et ces tendres liens se sont vus affermis

Par cent combats d'estime et de reconnaissance.

Du Destin ennemi les assauts rigoureux,

Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,

Par d'illustres éclats de mutuels offices,

Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds :

Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,

Son grand triomphe est en ce jour,

Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée, 30

Que de se conserver au milieu de l'amour.

Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance

Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;

Elle vient d'une douce et pleine déference

Remettre à votre choix le succès de nos feux ;

Et, pour donner un poids à notre concurrence

Qui des raisons d'État entraîne la balance

Sur le choix de l'un de nous deux,

Cette même amitié s'offre, sans répugnance,

D'unir nos deux États au sort du plus heureux. 40

AGL. Oui, de ces deux États, Madame,

Que sous votre heureux choix nous nous offrons  
d'unir,

Nous voulons faire à notre flamme

Un secours pour vous obtenir.

Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre père,

Nous nous sacrifions tous deux

N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,

Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire

D'un pouvoir dont le malheureux,

Madame, n'aura plus affaire. 50

PSY. Le choix que vous m'offrez, Princes,  
montre à mes yeux

De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière.

Et vous me le parez tous deux d'une manière

Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.

Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,

Tout me relève en vous l'offre de votre foi,

Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même

A ce que vous voulez de moi.

Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je déferre  
Pour entrer sous de tels liens ; 60

Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,  
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.

Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absolue,  
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,  
Et toute mon estime entre vous suspendue  
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.

A l'ardeur de votre poursuite  
Je répondrais assez de mes vœux les plus doux ;  
Mais c'est parmi tant de mérite

Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous. 70

De mes plus doux souhaits j'aurois l'âme gênée  
A l'effort de votre amitié,

Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée  
A me faire trop de pitié.

Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre

Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;  
Mais je n'aurois jamais le cœur

De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.  
A celui que je choisis

Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice, 80  
Et je m'imputerois à barbare injustice  
Le tort qu'à l'autre je ferois.

Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme,

Pour en faire aucun malheureux,  
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme

Le moyen d'être heureux tous deux.

Si votre cœur me considère

Assez pour me souffrir de disposer de vous,  
J'ai deux sœurs capables de plaire,

Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux, 90

Et l'amitié me rend leur personne assez chère,  
Pour vous souhaiter leurs époux.

CL. Un cœur dont l'amour est extrême

Peut-il bien consentir, hélas !

D'être donné par ce qu'il aime ?

Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas  
Nous donnons un pouvoir suprême ;

Disposez-en pour le trépas,

Mais pour une autre que vous-même

Ayez cette bonté de n'en disposer pas. 100

AG. Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,

Et c'est pour leurs attraits un indigne partage  
Que les restes d'une autre ardeur :

Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,

Pour aspirer à cet honneur

Où votre bonté nous appelle,

Et chacune mérite un cœur

Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGL. Il me semble, sans nul courroux,  
Qu'avant que de vous en défendre, 110

Princes, vous deviez bien attendre

Qu'on se fût expliqué sur vous.

Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre ?

Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,

Savez-vous si l'on veut vous prendre ?

CID. Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments

Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,

Et qu'on ne veuille devoir qu'à son propre mérite

La conquête de ses amants.

PSY. J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande, 120

Si la possession d'un mérite si haut...

## SCÈNE IV

LYCAS, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE,  
CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

LYC. Ah, Madame !

PSY. Qu'as-tu ?

LYC. Le Roi...

PSY. Quoi ?

LYC. Vous demande.

PSY. De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

LYC. Vous ne le saurez que trop tôt.

PSY. Hélas ! que pour le Roi tu me donnes à craindre !

LYC. Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSY. C'est pour louer le Ciel et me voir hors d'effroi

De savoir que je n'aye à craindre que pour moi.  
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYC. Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,  
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa

bouche 10

Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSY. Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

## SCÈNE V

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGL. Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,

Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYC. Hélas ! ce grand malheur dans la cour  
répandu,  
Voyez-le vous-même, Princesse,  
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.  
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,  
A gravés au fond de mon âme :  
*Que l'on ne pense nullement  
A vouloir de Psyché conclure l'hyménée ;  
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement* 10  
*En pompe funèbre menée,  
Et que de tous abandonnée,  
Pour époux elle attende en ces lieux constamment*  
*Un monstre dont on a la vue empoisonnée,  
L'un serpent qui répand son venin en tous lieux,  
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.*  
Après un arrêt si sévère,  
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous  
Si par de plus cruels et plus sensibles coups  
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur  
colère. 20

SCÈNE VI

AGLAÛRE, CIDIPPE.

CID. Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain  
malheur  
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée ?  
AGL. Mals vous, que sentez-vous, ma sœur ?  
CID. A ne vous point mentir, je sens que dans  
mon cœur  
Je n'en suis pas trop affligée.  
AGL. Moi, je sens quelque chose au mien  
Qui ressemble assez à la joie.  
Allons, le Destin nous envoie  
Un mal que nous pouvons regarder comme un  
bien.

PREMIER INTERMÈDE

La scène est changée en des rochers affreux, et  
fait voir en éloignement une grotte effroyable.  
C'est dans ce désert que Psyché doit être ex-  
posée, pour obéir à l'oracle. Une troupe de  
personnes affligées y viennent déplorer sa dis-  
grâce. Une partie de cette troupe désolée  
témoigne sa pitié par des plaintes touchantes,  
et par des concerts lugubres, et l'autre exprime  
sa désolation par une danse pleine de toutes les  
marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN.

CHANTÉES PAR UNE FEMME DÉSOLÉE, ET  
DEUX HOMMES AFFLIÉS.

FEMME DÉSOLÉE.

*Deh ! piangete al pianto mio,  
Sassi duri, antiche selve,  
Lagrimate, fontè e belve,  
D'un bel volto il fato rio.*

PREMIER HOMME AFFLIÉ.

*Ahi dolore !*

SECOND HOMME AFFLIÉ.

*Ahi martire !*

PREMIER HOMME AFFLIÉ.

*Cruda morte,*

SECOND HOMME AFFLIÉ.

*Empia sorte,*

TOUS TROIS.

*Che condanni a morir tanta beltà !  
Ciel, stelle, ah crudeltà !* 10

SECOND HOMME AFFLIÉ.

*Com' esser può fra voi, o Numi eterni,  
Chi voglia estinta una beltà innocente !  
Ahi ! che tanto rigor, Cielo inclemente,  
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.*

PREMIER HOMME AFFLIÉ.

*Nume fero !*

SECOND HOMME AFFLIÉ.

*Dio severo !*

ENSEMBLE.

*Perchè tanto rigor  
Contro innocente cor !  
Ahi ! sentenza inudita,  
Dar morte a la beltà ch' altrui dà vita !* 20

FEMME DÉSOLÉE.

*Ahi ! ch' indarno si tarda !  
Non resiate a li Dei mortale affetto ;  
Alto impero ne sforza :  
Ove commanda il Ciel, l'uom cede a forza.*

*Ahi dolore ! etc.*

*(Come sopra)*

Ces plaintes sont entre-coupées et finies par  
une entrée de ballet de huit personnes affligées



## ACTE II

## SCÈNE I

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURÉ, CIDIPPE,  
LYCAS, Suite.

Psy. De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère ;

Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi

Que de laisser régner les tendresses de père

Jusque dans les yeux d'un grand roi.

Ce qu'on vous voit ici donner à la nature

Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,

Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :

Laissez moins sur votre sagesse

Prendre d'empire à vos douleurs,

Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs :  
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la follesse.

Le Roi. Ah ! ma fille, à ces pleurs laissez mes yeux ouverts ;

Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;

Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,  
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

En vain l'orgueil du diadème

Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,

En vain de la raison les secours sont offerts,

Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :

L'effort en est barbare aux yeux de l'univers, 20  
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je ne veux point dans cette adversité

Parer mon cœur d'insensibilité,

Et cacher l'ennui qui me touche ;

Je renonce à la vanité

De cette dureté farouche

Que l'on appelle fermeté ;

Et de quelque façon qu'on nomme

Cette vive douleur dont je ressens les coups,

Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous, 30

Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

Psy. Je ne mérite pas cette grande douleur :  
Opposez, opposez un peu de résistance

Aux droits qu'elle prend sur un cœur

Dont mille événements ont marqué la puissance.

Quoi ? faut-il que pour moi vous renonciez,  
Seigneur,

A cette royale constance

Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur

Une fameuse expérience ?

Le Roi. La constance est facile en mille occasions. 40

Toutes les révolutions

Où nous peut exposer la fortune inhumaine,

La perte des grandeurs, les persécutions,

Le poison de l'envie, et les traits de la haine,

N'ont rien que ne puissent sans peine

Braver les résolutions

D'une âme où la raison est un peu souveraine ;

Mais ce qui porte des rigueurs

A faire succomber les cœurs

Sous le poids des douleurs amères, 50

Ce sont, ce sont les rudes traits

De ces fatalités sévères

Qui nous enlèvent pour jamais

Les personnes qui nous sont chères.

La raison contre de tels coups

N'offre point d'armes secourables ;

Et voilà des Dieux en courroux

Les foudres les plus redoutables

Qui se puissent lancer sur nous.

Psy. Seigneur, une douceur ici vous est offerte : 60

Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,

Et, par une faveur ouverte,

Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,

Dont ils n'alent pris le soin de réparer la perte.

Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ;

Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle

Dans les deux Princesses mes sœurs

Laisse à l'amitié paternelle

Où placer toutes ses douceurs.

Le Roi. Ah ! de mes maux soulagement frivole ! 70

Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console ;

C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,

Et dans un destin si funeste

Je regarde ce que je perds,

Et ne vois point ce qui me reste.

Psy. Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,

Seigneur, il faut régier les nôtres,

Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,

Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.

Ces Dieux sont maîtres souverains 80  
Des présents qu'ils daignent nous faire ;  
Ils ne les laissent dans nos mains  
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire :  
Lorsqu'ils viennent les retirer,  
On n'a nul droit de murmurer

Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre.

Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ;

Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,

Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,  
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre. 90

Le Roi. Ah ! cherche un meilleur fondement  
Aux consolations que ton cœur me présente,  
Et de la fausseté de ce raisonnement

Ne fais point un accablement

A cette douleur si cuisante

Dont je souffre ici le tourment.

Crois-tu là me donner une raison puissante  
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?

Et dans le procédé des Dieux

Dont tu veux que je me contente, 100

Une rigueur assassinate

Ne paroît-elle pas aux yeux ?

Vois l'étal où ces Dieux me forcent à te rendre,  
Et l'autre où te reçoit mon cœur infortuné :

Tu connoistras par là qu'ils me viennent reprendre

Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.

Je reçus d'eux en toi, ma fille,

Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas ;

J'y trouvois alors peu d'appas,

Et leur en vis sans joie accroître ma famille. 110

Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,

S'est fait de ce présent une douce habitude :

J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude

A me le rendre précieux ;

Je l'ai paré de l'aimable richesse

De mille brillantes vertus ;

En lui j'ai renfermé par des soins assidus

Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;

A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse ;

J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse, 120

La consolation de mes sens abattus,

Le doux espoir de ma vieillesse.

Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,  
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte  
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?  
Ah ! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur  
Des tendresses de notre cœur :

Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre  
Que j'en eusse fait tout mon bien ?

Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre, 130  
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

Psy. Seigneur, redoutez la colère

De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

Le Roi. Après ce coup que peuvent-ils me faire ?

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

Psy. Ah ! Seigneur, je tremble des crimes

Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

Le Roi. Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes :

Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;

Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne 140

Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,

Sans prétendre gêner la douleur que me donne

L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.

Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre ;

Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,

Je veux sentir toujours la perte que je fais,

De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,

Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer

Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

Psy. Ah ! de grâce, Seigneur, épargnez ma follesse : 150

J'ai besoin de constance en l'état où je suis ;

Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis

Des larmes de votre tendresse ;

Seuls, ils sont assez forts, et c'est trop pour mon cœur

De mon destin et de votre douleur.

Le Roi. Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.

Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :

Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?  
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;

Une rigueur inévitable 160

M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.

Adieu : je vais... Adieu.

*Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. C., à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.*

## SCÈNE II

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSY. Saluez le Roi, mes sœurs : vous essuiez ses larmes,

Vous adoucirez ses douleurs ;

Et vous l'accablerez d'alarmes

Si vous vous exposez encore à mes malheurs.

Conservez-lui ce qui lui reste :

Le serpent que j'attends peut vous être funeste,

Vous envelopper dans mon sort,

Et me porter en vous une seconde mort.

Le Ciel m'a seule condamnée

A son haleine empoisonnée ; 10

Rien ne sauroit me secourir,

Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGL. Ne nous enviez pas ce cruel avantage

De confondre nos pleurs avec vos déplaîrs,

De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs :

D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSY. C'est vous perdre inutilement.

CID. C'est en votre faveur espérer un miracle, Ou vous accompagner jusques au monument.

PSY. Que peut-on se promettre après un tel oracle ? 20

AGL. Un oracle jamais n'est sans obscurité : On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,

Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre Que gloire et que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue, Cette frayeur mortelle heureusement déçue,

Ou mourir du moins avec vous,

Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSY. Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature

Qui vous appelle auprès du Roi. 30

Vous m'aimiez trop, le devoir en murmure ;

Vous en savez l'indispensable loi :

Un père vous doit être encor plus cher que moi.

Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse :

Vous lui devez chacune un gendre et des neveux ;

Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,

Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.

L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux

Mourir, si je puis, sans foiblesse,

Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux 40

De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGL. Partager vos malheurs, c'est vous importuner ?

CID. J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire ?

PSY. Non, mais enfin c'est me gêner, Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGL. Vous le voulez, et nous partons.

Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère, Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,

Et que notre amitié sincère,

En dépit de l'oracle et malgré vous, espère. 50

PSY. Adieu. C'est un espoir, ma sœur, et des souhaits

Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

## SCÈNE III

PSYCHÉ, seule.

Enfin, seule et toute à moi-même,

Je puis envisager cet affreux changement

Qui du haut d'une gloire extrême

Me précipite au monument.

Cette gloire étoit sans seconde,

L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde ;

Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer ;

Tous leurs sujets me prenant pour déesse,

Commençoient à m'accoutumer

Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse ; 10

Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât rien ;

Mon âme restoit libre en captivant tant d'âmes

Et j'étois, parmi tant de flammes,

Reine de tous les cœurs, et maîtresse du mien.

Ô Ciel ! m'auriez-vous fait un crime

De cette insensibilité ?

Déployez-vous sur moi tant de sévérité,

Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?

Si vous m'imposiez cette loi

Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire, 20

Puisque je ne pouvois le faire,

Que ne le faisiez-vous pour moi ?

Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres

Le mérite, l'amour, et . . . Mais que vois-je ici ?

## SCÈNE IV

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ.

CL. Deux amis, deux rivaux, dont l'unique

souci

Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

Psy. Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux sœurs ?

Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?  
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,  
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs ;

Et mourir alors que je meurs,  
C'est accabler une âme tendre  
Qui n'a que trop de nos douleurs.

Ag. Un serpent n'est pas invincible : 10  
C'aïmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mara.  
Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible

Au cœur qui suit ses étendards,  
A la main dont lui-même il conduisit tous les dards.

Psy. Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate

Que tous ses traits n'ont pu toucher ?  
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,

Et vous aide à m'en arracher ?  
Quand même vous m'auriez servie,  
Quand vous m'auriez rendu la vie, 20

Quel fruit espérez-vous de qui ne peut almer ?  
(Cl. Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire

Que nous nous sentons animer ;  
Nous ne cherchons qu'à satisfaire  
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer  
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,  
Il soit capable de vous plaire,  
Et digne de vous enflammer.

Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre : 30  
Nous le verrons d'un oeil jaloux ;  
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux

Que s'il nous falloit voir le vôtre ;  
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,  
Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,

Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

Psy. Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée  
Ne songez plus à rompre ou partager la loi :  
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,  
Le Ciel m'a seule condamnée.

Je pense ouïr déjà les mortels sifflements 40  
De son ministre qui s'approche ;  
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments ;

Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,  
Elle me le figure au haut de cette roche.  
J'en tombe de faiblesse, et mon cœur abattu  
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.  
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

Ag. Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,

Et quand vous vous plaignez un si proche trépas,  
Si la force vous abandonne, 50  
Nous avons des cœurs et des bras  
Que l'espoir n'abandonne pas.

Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,  
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :  
Ce ne seroit pas un miracle

Que pour un dieu muet un homme eût répondu,  
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples

Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.

Cl. Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,  
A qui le sacrilège indignement vous livre, 60  
Un amour qu'à le Ciel choisis pour défenseur  
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.  
Si nous n'osons prétendre à sa possession,  
Du moins en son péril permettez-nous de suivre  
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

Psy. Portez-les à d'autres moi-mêmes,  
Princes, portez-les à mes sœurs,  
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes  
Dont pour moi sont remplis vos cœurs.  
Vivez pour elles quand je meurs ; 70

Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,  
Sans leur donner en vous de nouvelles matières :  
Ce sont mes volontés dernières,  
Et l'on a reçu de tout temps  
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

Cl. Princesse . . .

Psy. Encore un coup, Princes, vivez pour elles :

Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir ;  
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,  
Et vous regarder en rebelles,  
A force de m'être fidèles. 80

Allez, laissez-moi seule explorer en ce lieu,  
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.

Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route

D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.  
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois :

Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.  
*Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires.*

Ag. Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher

Sur le faite de ce rocher,  
Prince, les moyens de la suivre.

Cl. Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre. 90

## SCÈNE V

## L'AMOUR, en l'air.

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,  
 Dont vous méritez le courroux,  
 Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes  
 charmes.  
 Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits,  
 Pour orner un palais  
 Où l'Amour de Psyché veut essuyer les larmes,  
 Et lui rendre les armes.

## SECOND INTERMÈDE

La scène se change en une cour magnifique,  
 ornée de colonnes de lapis enrichies de figures  
 d'or, qui forment un palais pompeux et brillant,  
 que l'Amour destine pour Psyché. Six Cyclopes,  
 avec quatre Fées, y font une entrée de ballet, où  
 ils achèvent, en cadence, quatre gros vases d'ar-  
 gent que les Fées leur ont apportés. Cette entrée  
 est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait  
 à deux reprises :

Dépêchez, préparez ces lieux  
 Pour le plus aimable des Dieux ;  
 Que chacun pour lui s'intéresse,  
 N'oubliez rien des soins qu'il faut :  
 Quand l'Amour presse,  
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,  
 Travaillez, hâtez-vous,  
 Frappez, redoublez vos coups ;  
 Que l'ardeur de lui plaire  
 Fasse vos soins les plus doux.

## SECOND COUPLÉT.

Servez bien un dieu si charmant :  
 Il se plaît dans l'empressement.  
 Que chacun pour lui s'intéresse,  
 N'oubliez rien des soins qu'il faut :  
 Quand l'Amour presse,  
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,  
 Travaillez, etc.

## ACTE III

## SCÈNE I

## L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPH. Oul, je me suls galamment acquitté  
 De la commission que vous m'avez donnée,  
 Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,  
 Par le milieu des airs doucement amenée  
 Dans ce beau palais enchanté,  
 Où vous pouvez en liberté  
 Disposer de sa destinée.  
 Mais vous me surprenez par ce grand change-  
 ment

Qu'en votre personne vous faites :  
 Cette taille, ces traits, et cet ajustement 10  
 Cachent tout à fait qui vous êtes,  
 Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour  
 Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AM. Aussi, ne veux-je pas qu'on puisse me  
 connoître :  
 Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,  
 Rien que les beaux transports de cette vive  
 ardeur

Que ses doux charmes y font naître ;  
 Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,  
 Et cacher ce que je puis être  
 Aux yeux qui m'imposent des lois, 20  
 J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPH. En tout vous êtes un grand maître :  
 C'est ici que je le connois.  
 Sous des déguisements de diverse nature  
 On a vu les Dieux amoureux  
 Chercher à soulager cette douce blessure  
 Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de  
 feux ;

Mais en bon sens vous l'emportez sur eux ;  
 Et voilà la bonne figure  
 Pour avoir un succès heureux 30  
 Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.  
 Oul, de ces fornes-là l'assistance est bien forte ;  
 Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,  
 Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte  
 Ne soupire guère à crédit.

L'AM. J'ai résolu, mon cher Zéphire,  
 De demeurer ainsi toujours,  
 Et l'on ne peut le trouver à redire  
 A l'ainé de tous les Amours.  
 Il est temps de sortir de cette longue enfance 40  
 Qui fatigue ma patience,  
 Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPH. Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,  
Et vous entres dans un mystère  
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AM. Ce changement sans doute irritera ma  
mère.

ZÉPH. Je prévois là-dessus quelque peu de  
colère.

Bien que les disputes des ans  
Ne doivent point régner parmi des Immortelles,  
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles, 50  
Qui n'aiment point de grands enfants.

Mais où je la trouve outragée,  
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir ;  
Et c'est l'avoir étrangement vengée,  
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.  
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde  
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux ...

L'AM. Laissons cela, Zéphira, et me dis si tes  
yeux

Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?  
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les  
Cieux 60

Qui puisse lui ravir le titre glorieux  
De beauté sans seconde ?

Mais je la vois, mon cher Zéphire,  
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPH. Vous pouvez vous montrer pour finir  
son martyre,

Lui découvrir son destin glorieux,  
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent  
dire

Les soupirs, la bouche et les yeux.  
En confident discret je sais ce qu'il faut faire  
Pour ne pas interrompre un amoureux mys-  
tère. 70

## SCÈNE II

PSYCHÉ.

Où suis-je ? et dans un lieu que je croyois  
barbare

Quelle savante main a bâti ce palais,  
Que l'art, que la nature pare  
De l'assemblage le plus rare  
Que l'œil puisse admirer jamais ?

Tout rit, tout brille, tout éclate,  
Dans ces jardins, dans ces appartements,  
Dont les pompeux aménagements  
N'ont rien qui n'enchanter et ne flatte ;  
Et de quelque côté que tournent mes frayeurs, 70  
Je ne vois sous mes pas que de l'or, ou des  
fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles  
Pour la demeure d'un serpent ?  
Et lorsque par leur vue il amuse et suspend  
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,  
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?  
Non, non ; c'est de sa haine, en cruautés féconde  
Le plus noir, le plus rude trait,  
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,  
N'écarter ce choix qu'elle a fait 20  
De ce qu'a de plus beau le monde,  
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,  
S'il croit par là soulager mes douleurs !  
Tout autant de moments que ma mort se recule  
Sont autant de nouveaux malheurs :  
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta  
victime,

Monstre qui dois me déchirer.  
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que  
j'anime 30

Tes fureurs à me dévorer ?  
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,  
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer :  
Je suis lasse de murmurer  
Contre un châtimement légitime ;  
Je suis lasse de soupirer :  
Viens, que j'achève d'expirer.

## SCÈNE III

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHIRE.

L'AM. Le voilà ce serpent, ce monstre im-  
pitoyable,  
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,  
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable  
Que vous vous l'êtes figuré.

PSY. Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre  
dont l'oracle

A menacé mes tristes jours,  
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,  
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'AM. Quel besoin de secours au milieu d'un  
empire

Où tout ce qui respire 10  
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,  
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi !  
PSY. Qu'un monstre tel que vous inspire peu  
de crainte !

Et que s'il a quelque poison,  
Une âme auroit peu de raison

De hasarder la moindre plainte  
Contre une favorable atteinte  
Dont tout le cœur craindroit la guérison !  
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées  
Laisent évanouir l'image du trépas, 20  
Et que je sens couler dans mes veines glacées  
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.  
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,  
De l'amitié, de la reconnaissance ;  
De la compassion les chagrins innocents  
M'en ont fait sentir la puissance ;  
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.  
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me  
charme,

Que je n'en conçois point d'alarme ;  
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens  
charmer : 30

Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même,  
Et je dirois que je vous aime,  
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.  
Ne les détournes point, ces yeux qui m'empoisonnent,

Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux

Qui semblent partager le trouble qu'ils me  
donnent.

Hélas ! plus ils sont dangereux,  
Plus je me plains à m'attacher sur eux.  
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis com-  
prendre,

Vous dis-je plus que je ne doi, 40  
Moi de qui la pudeur devoit du moins attendre  
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous  
voi ?

Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;  
Vous sens comme les miens paroissent interdits ;  
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,  
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AM. Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours  
si dure,

Qu'il ne faut pas vous étonner  
Si, pour en réparer l'injure,  
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure 50  
De ceux qu'elle a dû lui donner.

Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche  
Exhale des soupirs si longtemps retenus,  
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,  
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus  
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,  
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux  
jours

Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSY. N'aimer point, c'est donc un grand crime !

L'AM. En souffrez-vous un rude châtiment ? Co  
PSY. C'est punir assez doucement.

L'AM. C'est lui choisir sa peine légitime,  
Et se faire justice en ce glorieux jour  
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.  
PSY. Que n'ai-je été plus tôt punie !

J'y mets le bonheur de ma vie ;  
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,  
Mais le supplice a trop d'appas ;  
Permettez que tout haut je le die et redie :  
Je le dirois cent fois, et n'en rougirois pas. 70  
Ce n'est point moi qui parle, et de votre pré-  
sence

L'empire surprenant, l'aimable violence,  
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.  
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,  
Que le sexe et la bienséance  
Osent me faire d'autres lois ;

Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le  
choix,

Et ma bouche asservie à leur toute-puissance  
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AM. Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils  
vous disent, 80

Ces yeux qui ne sont point jaloux ;  
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent  
De tout ce qui se passe en vous.  
Croyez-en ce cœur qui soupire,  
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,  
Vous dira bien plus, d'un soupir,  
Que cent regards ne peuvent dire :  
C'est le langage le plus doux,  
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSY. L'intelligence en étoit due 90  
A nos cœurs, pour les rendre également contents :  
J'ai soupiré, vous n'avez entendu ;  
Vous soupirez, je vous entends.  
Mais ne me laissez plus en doute,

Seigneur, et dites-moi si par la même route,  
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu,  
Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?  
Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AM. J'ai dans ce doux climat un souverain  
empire, 100

Comme vous l'avez sur mon cœur ;  
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur  
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphire.  
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,

Lui-même a dicté cet oracle  
Par qui vos beaux jours menacés  
D'une foule d'amants se sont débarrassés

Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle  
 De tant de soupirs empressés,  
 Qui ne méritoient pas de vous être adressés. 110  
 Ne me demandez point quelle est cette province,  
 Ni le nom de son prince :  
 Vous le saurez quand il en sera temps.  
 Je veux vous acquérir, mais c'est par mes  
 services,  
 Par des soins assidus, et par des vœux constants,  
 Par les amoureux sacrifices  
 De tout ce que je suis,  
 De tout ce que je puis,  
 Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,  
 Sans que de mon pouvoir je me fasse un  
 mérite ; 120  
 Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,  
 Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon  
 amour.  
 Venez en admirer avec moi les merveilles,  
 Princeps, et préparez vos yeux et vos oreilles  
 A ce qu'il a d'enchantement.  
 Vous y verrez des bois et des prairies  
 Contester sur leurs agréments  
 Avec l'or et les pierres ;  
 Vous n'entendrez que des concerts char-  
 mants ;  
 De cent beautés vous y serez servié, 130  
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,  
 Et brigueront à tous moments  
 D'une âme soumise et ravie  
 L'honneur de vos commandements.  
 Psy. Mes volontés suivent les vôtres :  
 Je n'en saurois plus avoir d'autres ;  
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer  
 De deux sœurs et du Roi mon père,  
 Que mon trépas imaginaire  
 Réduit tous trois à me pleurer. 140  
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée  
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,  
 Souffrez que mes sœurs soient témoins  
 Et de ma gloire et de vos soins ;  
 Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphire,  
 Qui leur puissent de votre empire  
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;  
 Faites-leur voir en quels lieux je respire,  
 Faites-leur de ma perte admirer le succès.  
 L'Am. Vous ne me donnez pas, Psyché, toute  
 votre âme : 150  
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs  
 Me vole une part des douceurs  
 Que je veux toutes pour ma flamme.  
 N'ayez d'eux que pour moi, qui n'en ai que  
 pour vous,

Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,  
 Et quand de tels soucis oseront vous distraire ...  
 Psy. Des tendresses du sang peut-on être  
 jaloux ?  
 L'Am. Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :  
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;  
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du  
 vent : 160  
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;  
 L'air même que vous respirez  
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;  
 Votre habit de trop près vous touche ;  
 Et sitôt que vous soupirez,  
 Je ne sais quoi qui m'effarouche  
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.  
 Mais vous voulez vos sœurs. Allez, partez,  
 Zéphire :  
 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.  
*Le Zéphire s'envole.*  
 Quand vous leur ferez voir ce bienheureux  
 séjour, 17  
 De ses trésors faites-leur cent largesses,  
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,  
 Et du sang, s'il se peut, épulez les tendresses,  
 Pour vous rendre toute à l'amour.  
 Je n'y mèlerai point d'importante présence ;  
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :  
 Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance  
 Que vous ne dérobiez aux miens.  
 Psy. Votre amour me fait une grâce  
 Dont je n'abuserais jamais. 18  
 L'Am. Allons voir cependant ces jardins, ce  
 palais,  
 Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.  
 Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphirs,  
 Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,  
 Montrez tous à l'envi ce qu'a voir ma princesse  
 Vous avez senti d'allégresse.

## TROISIÈME INTERMÈDE

Il se fait une entrée de ballet de quatre  
 Amours et quatre Zéphirs, interrompue deux  
 fois par un dialogue chanté par un Amour et un  
 Zéphyr.

## LE ZÉPHYR.

Aimable jeunesse,  
 Suivez la tendresse,  
 Joignez aux beaux jours  
 La douceur des amours.  
 C'est pour vous surprendre  
 Qu'on vous fait entendre



Qu'il faut éviter leurs soupîrs,  
Et craindre leurs desirs :  
Laissez-vous apprendre  
Quels sont leurs plaisirs.  
*Ils chantent ensemble :*  
Chacun est obligé d'aimer  
A son tour;  
Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'Amour.

*LE ZÉPHYR, seul.*  
Un cœur jeune et tendre  
Est fait pour se rendre,  
Il n'a point à prendre  
De fâcheux détour.

*LES DEUX, ensemble.*  
Chacun est obligé d'aimer  
A son tour;  
Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'Amour.

*L'AMOUR, seul.*  
Pourquoi se défendre ?  
Que sert-il d'attendre ?  
Quand on perd un jour,  
On le perd sans retour.

*LES DEUX, ensemble.*  
Chacun est obligé d'aimer  
A son tour;  
Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'Amour.

## SECOND COUPLET.

*LE ZÉPHYR.*  
L'Amour a des charmes ;  
Rendons-lui les armes :  
Ses soins et ses pleurs  
Ne sont pas sans douceurs.  
Un cœur, pour le suivre,  
A cent maux se livre ;  
Il faut, pour goûter ses appas,  
Languir jusqu'au trépas ;  
Mais ce n'est pas vivre  
Que de n'aimer pas.  
*Ils chantent ensemble :*  
S'il faut des soins et des travaux,  
En aimant,  
On est payé de mille maux  
Par un heureux moment.

*LE ZÉPHYR, seul.*  
On craint, on espère,  
Il faut du mystère,

Mais on n'obtient guère  
De bien sans tourment.

*LES DEUX, ensemble.*  
S'il faut des soins et des travaux,  
En aimant,  
On est payé de mille maux  
Par un heureux moment.

*L'AMOUR, seul.*  
Que peut-on mieux faire  
Qu'aimer et que plaire ?  
C'est un soin charmant  
Que l'emploi d'un amant.

*LES DEUX, ensemble.*  
S'il faut des soins et des travaux,  
En aimant,  
On est payé de mille maux  
Par un heureux moment.

Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

## ACTE IV

## SCÈNE I

AGLAURE, CIDIPPE.

*AGL.* Je n'en puis plus, ma sœur : j'ai vu trop  
de merveilles ;  
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;  
Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir  
N'en a vu jamais de pareilles.  
Elles me chagrinent l'esprit ;  
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage  
Font un odieux étalage,  
Qui m'accable de honte autant que de dépit.  
Que la Fortune indignement nous traite,  
Et que sa largesse indiscrete  
Prodigue aveuglément, épulse, unit d'efforts,  
Pour faire de tant de trésors  
Le partage d'une cadette !  
*CID.* J'entre dans tous vos sentiments,  
J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux char-  
mants  
Tout ce qui vous déplaît me blesse ;  
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront  
Comme vous m'accable, et me laisse  
L'amertume dans l'âme, et la rougeur au front.

AGL. Non, ma sœur, il n'est point de reines 20  
Qui dans leur propre État parlent en souveraines,

Comme Psyché parle en ces lieux.

On l'y voit obéir avec exactitude,

Et de ses volontés une amoureuse étude

Les cherche jusque dans ses yeux.

Mille beautés s'empresment autour d'elle,

Et semblent dire à nos regards jaloux :

'Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle ;

Et nous qui la servons le sommes plus que vous.'

Elle prononce, on exécute ; 30

Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute ;

Flore, qui s'attache à ses pas,

Répand à pleines mains autour de sa personne

Ce qu'elle a de plus doux appas ;

Zéphire vole aux ordres qu'elle donne ;

Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,

Quitte pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CID. Elle a des dieux à son service,

Elle aura bientôt des autels ;

Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels, 40

De qui l'audace et le caprice,

Contre nous à toute heure en secret révoltés,

Opposent à nos volontés

Ou le murmure, ou l'artifice.

AGL. C'étoit peu que dans notre cour

Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée ;

Ce n'étoit pas assez que de nuit et de jour

D'une foule d'amants elle y fût adorée :

Quand nous nous consolons de la voir au tombeau

Par l'ordre imprévu d'un oracle, 50

Elle a voulu de son destin nouveau

Faire en notre présence éclater le miracle,

Et choisi nos yeux pour témoins

De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CID. Ce qui le plus me désespère,

C'est cet amant parfait et si digne de plaire,

Qui se captive sous ses lois.

Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,

En est-il un de tant de rois

Qui porte de si nobles marques ? 60

Se voir du bien par delà ses souhaits

N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :

Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais

Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;

Mais avoir un amant d'un mérite achevé,

Et s'en voir chèrement aimée,

C'est un bonheur si haut, si relevé,

Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGL. N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui ;

Songeons plutôt à la vengeance, 70

Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui

Cette adorable intelligence.

La voici. J'ai des coups tous prêts à lui porter,

Qu'elle aura peine d'éviter.

## SCÈNE II

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSY. Je viens vous dire adieu : mon amant vous renvoie,

Et ne sauroit plus endurer

Que vous lui retranchiez un moment de la joie

Qu'il prend de se voir seul à me considérer.

Dans un simple regard, dans la moindre parole,

Son amour trouve des douceurs,

Qu'en faveur du sang je lui vole,

Quand je les partage à des sœurs.

AGL. La jalousie est assez fine,

Et ces délicats sentiments 10

Méritent bien qu'on s'imagine

Que celui qui pour vous a ces empressements

Passe le commun des amants.

Je vous en parle ainsi faute de le connaître.

Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être :

Nos esprits en sont alarmés.

Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême

Bien au delà du diadème ;

Ses trésors sous vos pas confusément semés

Ont de quoi faire honte à l'abondance même ; 20

Vous l'aimes autant qu'il vous aime ;

Il vous charme, et vous le charmes :

Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,

Si vous saviez qui vous aime.

PSY. Que m'importe ? j'en suis aimée ;

Plus il me voit, plus je lui plais ;

Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée

Qui ne préviennent mes souhaits ;

Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,

Quand tout me sert dans ce palais. 30

AGL. Qu'importe qu'ici tout vous serve,

Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?

Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.

En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît :

Le véritable amour ne fait point de réserve ;

Et qui s'obstine à se cacher  
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut repro-  
cher.

Si cet amant devient volage,  
Car souvent en amour le change est assez  
doux,

Et j'ose le dire entre nous, 40  
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,  
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous :  
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'en-  
gage,

Si dans l'état où je vous voi,  
Seule en ses mains et sans défense,  
Il va jusqu'à la violence,

Sur qui vous vengera le Roi,  
Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSY. Ma sœur, vous me faites trembler.  
Juste Ciel ! pourrais-je être assez infortunée... 50

CID. Que sait-on si déjà les nœuds de l'hy-  
ménée...

PSY. N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGL. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.  
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux  
vents,

Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,  
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous  
moments,

Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,  
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'impos-  
ture ;

Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,  
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses 60

Dont il achète vos tendresses,

Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,

Disparaîtront en un moment.

Vous savez comme nous ce que peuvent les  
charmes.

PSY. Que je sens à mon tour de cruelles  
alarmes !

AGL. Notre amitié ne veut que votre bien.

PSY. Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien :  
J'aime et je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, et demain, si je puis,

Vous me verrez ou plus contente, 70

Ou dans l'acablement des plus mortels ennuis.

AGL. Nous allons dire au Roi quelle nouvelle  
gloire,

Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CID. Nous allons lui conter d'un changement  
si doux

La surprenante et merveilleuse histoire.

PSY. Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos  
soupeçons,

Et quand vous lui peindrez un si charmant  
empire...

AGL. Nous savons toutes deux ce qu'il faut  
taire, ou dire,

Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphire enlève les deux sœurs de Psyché  
dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans  
lequel il les emporte avec rapidité.

## SCÈNE III

## L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AM. Enfin vous êtes seule, et je puis vous  
redire,

Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,  
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi  
d'empire,

Et quel excès ont les douceurs

Qu'une sincère ardeur inspire,

Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon âme ravie

Les amoureux empresséments,

Et vous juror qu'à vous seule asservie

Elle n'a pour objet de ses ravissements 10  
Que de voir cette ardeur, de même ardeur suivie,  
Ne concevoir plus d'autre envie

Que de régler mes vœux sur vos desirs,

Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.

Mais d'où vient qu'un triste nuage

Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?

Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?

Des vœux qu'on vous y rend dédaignent-vous  
l'hommage ?

PSY. Non, Seigneur.

L'AM. Qu'est-ce donc, et d'où vient mon  
malheur ?

J'entends moins de soupirs d'amour que de  
douleur, 20

Je vois de votre teint les roses amorties

Marquer un déplaisir secret ;

Vos sœurs à peine sont parties

Que vous soupirez de regret !

Ah ! Psyché, de deux cœurs quand l'ardeur est  
la même,

Ont-ils des soupirs différents ?

Et quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on  
aime,

Peut-on songer à des parents ?

PSY. Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AM. Est-ce l'absence d'un rival, 30

Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSY. Dans un cœur tout à vous que vous  
pénétrez mal !

Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite  
De l'indigne soupçon que vous avez formé :  
Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,  
Si vous craignez de n'être pas aimé.  
Je vous aime, et depuis que j'ai vu la lumière,  
Je me suis montrée assez fière,  
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi ;  
Et, s'il vous faut ouvrir mon âme toute entière, 40  
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.

Cependant j'ai quelque tristesse,  
Qu'en vain je voudrais vous cacher ;  
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,  
Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause :  
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir,  
Et si j'ose aspirer encore à quelque chose,  
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AM. Et ne craignez-vous point qu'à mon  
tour je m'irrite 50

Que vous connaissiez mal quel est votre mérite,  
Ou feigniez de ne pas savoir

Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?  
Ah ! si vous en doutez, soyez déabusée,  
Parlez.

Psy. J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AM. Prenez en ma faveur de meilleurs senti-  
ments ;

L'expérience en est aisée :  
Parlez, tout se tient prêt à vos commande-  
ments.

Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,  
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon  
âme, 60

Ces divins auteurs de ma flamme ;  
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,  
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

Psy. J'ose craindre un peu moins après cette  
assurance.

Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance ;

Je vous adore, et vous m'aimez :  
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés ;  
Mais parmi ce bonheur suprême,  
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.

Dissez cet aveuglement, 70  
Et faites-moi connaître un si parfait amant.

L'AM. Psyché, que venez-vous de dire ?

Psy. Que c'est le bonheur où j'aspire,

Et si vous ne me l'accordez . . .

L'AM. Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître ;  
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.

Laissez-moi mon secret. Si je me fais connaître,  
Je vous perds, et vous me perdez.

Le seul remède est de vous en dédire.

Psy. C'est là sur vous mon souverain em-  
pire ? 80

L'AM. Vous pouvez tout, et je suis tout à vous ;  
Mais si nos feux vous semblent doux,

Ne mettez point d'obstacle à leur charmante  
suite,

Ne me forcez point à la fuite :

C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver  
D'un souhait qui vous a séduits.

Psy. Seigneur, vous voulez m'éprouver,

Mais je sais ce que j'en dois croire.  
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,  
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix 90  
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.

L'AM. Le voulez-vous ?

Psy. Souffrez que je vous en conjure.

L'AM. Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure  
Que par là vous vous attirez . . .

Psy. Seigneur, vous me désespérez.

L'AM. Pensez-y bien, je puis encore me taire.

Psy. Faites-vous des serments pour n'y point  
satisfaire ?

L'AM. Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant  
des Dieux,

Absolu sur la terre, absolu dans les Cieux ;  
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est  
suprême ; 100

En un mot, je suis l'Amour même,  
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour  
vous ;

Et sans la violence, hélas ! que vous me faites  
Et qui vient de changer mon amour en courroux.

Vous m'alliez avoir pour époux.

Vos volontés sont satisfaites,

Vous avez su qui vous aimez,

Vous connaissez l'amant que vous charmez :

Psyché, voyez où vous en êtes.

Vous me forcez vous-même à vous quitter, 110

Vous me forcez vous-même à vous ôter

Tout l'effet de votre victoire :

Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus :

Ce palais, ces jardins, avec moi disparus,

Vont faire évanouir votre naissante gloire ;

Vous n'avez pas voulu m'en croire,

Et pour tout fruit de ce doute éclairci,

Le Destin, sous qui le Ciel tremble,

Plus fort que mon amour, que tous les Dieux  
ensemble,

Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici. 120

L'Amour disparaît ; et, dans l'instant qu'il  
s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché  
demeure seule au milieu d'une vaste campagne.

et sur le bord sauvage d'un grand fleuve, où elle se veut précipiter. Le Dieu du fleuve paroit assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.

## SCÈNE IV

PSYCHÉ.

Cruel destin ! funeste inquiétude !

Fatale curiosité !

Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,

De toute ma félicité ?

J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,

Mon bonheur redoubloit de moment en moment,

Et je me vois seule, éplorée,

Au milieu d'un désert, où, pour accablement,

Et confuse, et désespérée,

Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'a-

mant. 10

Le souvenir m'en charme et m'empoisonne ;

Sa douceur tyrannise un cœur infortuné

Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a con-

damné.

Ô ciel ! quand l'Amour m'abandonne,

Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?

Source de tous les biens inépuisable et pure,

Maître des hommes et des Dieux,

Cher auteur des maux que j'endure

Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?

Je vous en ai banni moi-même ; 20

Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,

D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé :

Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé ;

Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,

Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,

Après la perte que je fais.

Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,

Et pour qui former des souhaits ?

Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes

sables, 30

Ensevelis mon crime dans tes flots,

Et pour finir des maux si déplorables,

Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE. Ton trépas souillerait

mes ondes ;

Psyché, le Ciel te le défend,

Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,

Un autre sort t'attend.

Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :

Je la vois qui te cherche et qui te veut punir.

L'amour du fils a fait la haine de la mère. 40

Fuis, je saurai la retenir.

PSY. J'attends ses fureurs vengeresses.

Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop

doux ?

Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni

Déeses,

Et peut braver tout leur courroux.

## SCÈNE V

VÉNUS, PSYCHÉ.

VÉN. Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc

attendre,

Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,

Après que vos traits suborneurs

Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit

rendre ?

J'ai vu mes temples désertés,

J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautés

Idolâtrer en vous la beauté souveraine,

Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,

Et ne se mettre pas en peine

S'il étoit une autre Vénus ; 10

Et je vous vois encor l'audace

De n'en pas redouter les justes châtimens,

Et de me regarder en face,

Comme si c'étoit peu que mes ressentiments.

PSY. Si de quelques mortels on m'a vue

adorée,

Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,

Dont leur âme inconsidérée

Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient

pas ?

Je suis ce que le Ciel m'a faite,

Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter : 20

Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satis-

faite,

Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,

Vous n'aviez qu'à vous présenter,

Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,

Qui pour les rendre à leur devoir,

Pour se faire adorer n'a qu'à se faire voir.

VÉN. Il falloit vous en mieux défendre.

Ces respects, ces encens se devoient refuser ;

Et pour les mieux désabuser,

Il falloit à leurs yeux vous-même me les rendre. 30

Vous avez aimé cette erreur,

Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;

Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante

Sur le mépris de mille rois

Jusques aux Cieux a porté de son choix

L'ambition extravagante.

PSY. J'aurol porté mon choix, Deesse, jusqu'aux Cieux ?

VÉN. Votre insolence est sans seconde :

Dédaigner tous les rois du monde,  
N'est-ce pas aspirer aux Dieux ? 40

PSY. Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'âme,

Et me réservoir toute à lui,  
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,

Pour prix d'une si belle flamme,  
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

VÉN. Psyché, vous deviez mieux connoître  
Qui vous étiez, et quel étoit ce dieu.

PSY. Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,

Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître ?

VÉN. Tout votre cœur s'en est laissé charmer, 50

Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : ' J'aime.'

PSY. Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,

Et qui me parloit pour lui-même ?  
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,  
Vous en connoissez le mérite.

VÉN. Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,

Un fils qui me rend mal ce qu'il me sait devoir,  
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,

Et qui pour mieux flatter ses indignes amours,  
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne 60

Qui vienne à mes autels implorer mon secours.

Vous m'en avez fait un rebelle :

On m'en verra vengée, et hautement, sur vous,  
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle

Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.

Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,  
A quelle folle confiance

Vous portoit cette ambition ;

Venez, et préparez autant de patience

Qu'on vous voit de présomption. 70

#### QUATRIÈME INTERMEDE.

La scène représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse,

paraît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, ou elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

### ACTE V

#### SCÈNE I

##### PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,  
Noirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,

Éternels ennemis du jour,

Parmi vos Ixions, et parmi vos Tantales,  
Parmi tant de tourments, qui n'ont point d'intervalles,

Est-il dans votre affreux séjour

Quelques peines qui soient égales

Aux travaux où Vénus condamne mon amour :

Elle n'en peut être assouvie,

Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie, 10  
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,

Il m'a fallu dans ces cruels moments

Plus d'une âme et plus d'une vie,

Pour remplir ses commandements.

Je souffrirais tout avec joie,

Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,  
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,

Ce cher, cet adorable amant :

Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle

D'avoir trop exigé de lui, 20

S'en est rendue indigne, et, dans ce dur ennui,

La souffrance la plus mortelle

Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,

Est celle de ne le voir pas.

Si son courroux duroit encore,

Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien ;  
Mais s'il avoit pitié d'une âme qui l'adore,

Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.

Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colère,

Tous mes malheurs seroient finis : 30

Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,  
Il ne faut qu'un regard du fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,  
 Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi;  
 Tout ce que j'endure le gêne;  
 Lui-même il s'en impose une amoureuse loi :  
 En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,  
 C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime  
 Au milieu des périls où l'on me fait courir ;  
 Il garde la tendresse où son feu le convie 40  
 Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,  
 Chaque fois qu'il me faut mourir.  
 Mais que me veulent ces deux ombres  
 Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres  
 J'entrevois s'avancer vers moi ?

## SCÈNE II

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

PSY. Cléomène, Agénor, est-ce vous que je voi ?  
 Qui vous a ravi la lumière ?

CL. La plus juste douleur qui d'un beau  
 désespoir

Nous eût pu fournir la matière,  
 Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir  
 Vous attendiez la rigueur la plus fière,  
 L'injustice la plus entière.

AG. Sur ce même rocher où le Ciel en courroux  
 Vous promettoit, au lieu d'époux,  
 Un serpent dont soudain vous seriez dévorée, 10  
 Nous tenions la main préparée

A repousser sa rage, ou mourir avec vous.  
 Vous le savez, Princesse ; et lorsqu'à notre vue,  
 Par le milieu des airs vous êtes disparue,  
 Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,  
 Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie  
 D'offrir pour vous au monstre une première proie,  
 D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,  
 Nous nous sommes précipités.

CL. Heureusement déçus au sens de votre  
 oracle, 20

Nous en avons ici reconnu le miracle,  
 Et su que le serpent prêt à vous dévorer  
 Étoit le Dieu qui fait qu'on aime,  
 Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,  
 Ne pouvoit endurer

Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AG. Pour prix de vous avoir suivie,  
 Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :  
 Qu'avions nous affaire de vie,  
 Si nous ne pouvions être à vous ? 30  
 Nous revoyons ici vos charmes

Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais,  
 Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes  
 Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSY. Puis-je avoir des larmes de reste  
 Après qu'on a porté les miens au dernier point ?  
 Unissons nos soupirs dans un sort si funeste :

Les soupirs ne s'épuisent point.

Mais vous soupireriez, Princes, pour une ingrate ;  
 Vous n'avez point voulu survivre à mes mal-  
 heurs ; 40

Et quelque douleur qui m'abatte,  
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

CL. L'avons-nous mérité, nous dont toute la  
 flamme

N'a fait que vous laisser du récit de nos maux ?

PSY. Vous pouviez mériter, Princes, toute  
 mon âme,

Si vous n'eussiez été rivaux.

Ces qualités incomparables

Qui de l'un et de l'autre accompagnent les vœux,  
 Vous rendoient tous deux trop aimables,

Pour mépriser aucun des deux. 50

AG. Vous avez pu sans être injuste ni cruelle  
 Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.  
 Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,

Et nous force à vous dire adieu.

PSY. Ne vous donne-t-il point le loisir de me  
 dire

Quel est ici votre séjour ?

CL. Dans des bois toujours verts, où d'amour  
 on respire,

Aussitôt qu'on est mort d'amour.

D'amour on y revit, d'amour on y soupire,  
 Sous les plus douces lois de son heureux empire, 60  
 Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,

Que lui-même il attire

Sur nos fantômes, qu'il inspire,

Et dont aux Enfers même il se fait une cour.

AG. Vos envieuses sœurs, après nous des-  
 cendues,

Pour vous perdre se sont perdues ;

Et l'une et l'autre tour à tour,

Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,

A côté d'Ixion, a côté de Titye,

Souffre tantôt la roue, et tantôt le vautour. 70  
 L'Amour, par les Zéphirs, s'est fait prompte

justice

De leur envenimée et jalouse malice :

Ces ministres allés de son juste courroux,  
 Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,

Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,  
 Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés

N'étoit que le moindre et le premier supplice

De ces conseils dont l'artifice

Fait les maux dont vous soupirez.

PSY. Que je les plains !

CL. Vous êtes seule à plaindre. So  
Mais nous demeurons trop à vous entretenir :  
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir !  
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à  
craindre !

Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux  
Cieux,

Vous y mettre à côté des Dieux,  
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,  
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux  
D'augmenter le jour en ces lieux !

## SCÈNE III

PSYCHÉ.

Pauvres amants ! Leur amour dure encore ;  
Tous morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,  
Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux :  
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,  
Amant, que j'aimé encor cent fois plus que ma vie,  
Et qui brises de si beaux nœuds.

Ne me fuis plus, et souffre que j'espère  
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,  
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,  
De quoi me rengager ta foi. 10

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,

Pour rappeler un tel espoir ;  
L'œil abattu, triste, désespérée,  
Languissante, et décolorée,  
De quoi puis-je me prévaloir,

Si, par quelque miracle impossible à prévoir,  
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?

Je porte ici de quoi la réparer :

Ce trésor de beauté divine,  
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proser-  
pine, 20

Enferme des appas dont je puis m'emparer,

Et l'éclat en doit être extrême,  
Puisque Vénus, la beauté même,  
Les demande pour se parer.

En dérober un peu serait-ce un si grand crime ?  
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait  
mon amant,

Pour regagner son cœur, et finir mon tourment,  
Tout n'est-il pas trop légitime ?

Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cer-  
veau,

Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ? 30  
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,  
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

*Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès  
d'elle en volant.*

## SCÈNE IV

L'AMOUR, PSYCHÉ, évanouie.

L'AM. Votre péril, Psyché, dissipe ma colère ;  
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,  
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez su  
déplaire,

Je ne me suis intéressé

Que contre celle de ma mère.

J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,  
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.  
Tournez les yeux vers moi : je suis encor le  
même.

Quoi ? je dis et redis tout haut que je vous  
aime,

Et vous ne dites point, Psyché, que vous  
m'aimiez ! 10

Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont  
fermés,

Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?

Ô Mort, devois-tu prendre un dard si criminel,

Et, sans aucun respect pour mon être éternel,

Attenter à ma propre vie ?

Combien de fois, ingrate Dété,

AI-je grossi ton noir empire,

Par les mépris et par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche beauté ?

Combien même, s'il le faut dire, 20

T'ai-je immolé de fidèles amants,

A force de ravissements ?

Va, je ne blesserai plus d'âmes,

Je ne percerai plus de cœurs

Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,

Et n'en lancerai plus que pour faire, à tes yeux,

Autant d'amants, autant de Dieux.

Et vous, impitoyable mère,

Qui la forces à m'arracher 30

Tout ce que j'avois de plus cher,

Craignez à votre tour l'effet de ma colère.

Vous me voulez faire la loi,

Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi !

Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,

Vous enviez au mien les délices du vôtre !

Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des  
coups

Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux

Je vous accablai de honteuses surprises

Et choisirai partout à vos vœux les plus doux 40

Des Adonis et des Anchises

Qui n'auront que haine pour vous.



## SCÈNE V

VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ, évanouie.

VÉN. La menace est respectueuse,  
Et d'un enfant qui fait le révolté  
La colère présomptueuse . . .

L'AM. Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop  
été,

Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉN. L'impétuosité s'en devoit retentr,  
Et vous pourriez vous souvenir  
Que vous me devez la naissance.

L'AM. Et vous pourriez n'oublier pas  
Que vous avez un cœur et des appas 10  
Qui relèvent de ma puissance,

Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,  
Que sans mes traits elle n'est rien,  
Et que si les cœurs les plus braves

En triomphe par vous se sont laissés traîner,  
Vous n'avez jamais fait d'esclaves  
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.

Ne me vantés donc plus ces droits de la naissance  
Qui tyrannisent mes desirs ;

Et si vous ne voulez perdre mille soupirs, 20  
Songez, en me voyant, à la reconnaissance,

Vous qui tenez de ma puissance  
Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉN. Comment l'avez-vous défendue,  
Cette gloire dont vous parlez ?  
Comment me l'avez-vous rendue ?

Et quand vous avez vu mes autels désolés,  
Mes temples violés,  
Mes honneurs ravalés,

Si vous avez pris part à tant d'ignominie, 30  
Comment en a-t-on vu punie  
Psyché, qui me les a volés ?

Je vous ai commandé de la rendre charmée  
Du plus vil de tous les mortels,  
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée

Que par des rebuts éternels,  
Par les mépris les plus cruels :  
Et vous-même l'avez aimée !

Vous avez contre moi séduit des immortels ;  
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont  
cachée, 40

Qu'Apollon même suborné,  
Par un oracle adroitement tourné,  
Me l'avait si bien arrachée,  
Que si sa curiosité  
Par une aveugle défiance  
Ne l'eût rendue à ma vengeance,

Elle échappoit à mon cœur irrité.

Voyez l'état où votre amour l'a mise,  
Votre Psyché : son âme va partir ;

Voyez, et si la vôtre en est encore éprise, 50  
Recevez son dernier soupir.

Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :

Tant d'insolence vous sied bien,  
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,  
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AM. Vous ne pouvez que trop, Déesse im-  
pitoyable :

Le Destin l'abandonne à tout votre courroux ;  
Mais soyez moins inexorable

Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.  
Ce doit vous être un spectacle assez doux 60  
De voir d'un oeil Psyché mourante,

Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante  
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.  
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses  
charmes,

Rendez-la, Déesse, à mes larmes,  
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur  
Le charme de mes yeux, et le choix de mon cœur.

VÉN. Quelque amour que Psyché vous donne,  
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :

Si le Destin me l'abandonne, 70  
Je l'abandonne à son destin.

Ne m'importunés plus, et, dans cette infortune,  
Laissez-la sans Vénus triompher, ou périr.

L'AM. Hélas ! si je vous importune,  
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉN. Cette douleur n'est pas commune,  
Qui force un Immortel à souhaiter la mort.

L'AM. Voyez par son excès si mon amour est  
fort.

Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

VÉN. Je vous l'avoue, il me touche le cœur, 80  
Votre amour ; il désarme, il fléchit ma rigueur :  
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AM. Que je vous vais partout faire donner  
d'encens !

VÉN. Oui, vous la reverrez dans sa beauté  
première ;

Mais de vos vœux reconnaissants  
Je veux la déférence entière,  
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié  
Vous choisir une autre moitié.

L'AM. Et moi, je ne veux plus de grâce : 90  
Je reprends toute mon audace,

Je veux Psyché, je veux sa foi,  
Je veux qu'elle revive et revive pour moi,  
Et tiens indifférent que votre haine lasse  
En faveur d'une autre se passe.

Jupiter qui paroît va juger entre nous  
De mes emportements et de votre courroux.

Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle.

## SCÈNE VI

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AM. Vous à qui seul tout est possible,  
Père des Dieux, souverain des mortels,  
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,  
Qui sans moi n'auroit point d'autels.  
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,

Et perds menaces et soupirs :

Elle ne veut pas voir que de mes déplaîsirs  
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,

Et que si Psyché perd le jour,

Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour. 10  
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,  
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,

Je laisserai languir la Nature au tombeau ;  
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques

brèches,

Avec ces pointes d'or qui me font obéir,  
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,

Et ne décocherai sur elles

Que des traits émoussés qui forcent à haïr,  
Et qui ne font que des rebelles,

Des ingrates, et des cruelles. 20

Par quelle tyrannique loi

Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours  
prêtes,

Et vous feral-je à tous conquêtes sur conquêtes,  
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

JUP. Ma fille, sois-lui moins sévère.

Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains ;  
La Parque au moindre môt va suivre ta colère :

Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,  
Ou redoute un courroux que moi-même je crains,

Veux-tu donner le monde en proie 30

A la haine, au désordre, à la confusion ?

Et d'un dieu d'union,

D'un dieu de douceurs et de jole,

Faire un dieu d'amertume et de division ?

Considère ce que nous sommes,

Et si les passions doivent nous dominer :

Plus la vengeance a de quoi plaire aux  
hommes,

Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VÉN. Je pardonne à ce fils rebelle.

Mais voulez-vous qu'il me soit reproché 40

Qu'une misérable mortelle,

L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,

Sous ombre qu'elle est un peu belle,  
Par un hymen dont je rougis,  
Souille mon alliance, et le lit de mon fils ?

JUP. Hé bien ! je la fais immortelle,  
Afin d'y rendre tout égal.

VÉN. Je n'ai plus de mépris ni de haine pour  
elle,

Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psyché, reprenez la lumière, 50

Pour ne la reperdre jamais :

Jupiter a fait votre paix,

Et je quitte cette humeur fière

Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSY. C'est donc vous, ô grande Déesse,  
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

VÉN. Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.  
Vives, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

PSY., à l'Amour. Je vous revois enfin, cher  
objet de ma flamme !

L'AM., à Psyché. Je vous possède enfin, délices  
de mon âme ! 60

JUP. Venez, amants, venez aux Cieux  
Achever un si grand et si digne hyménée ;

Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,  
Viens prendre place au rang des Dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux  
côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers  
vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une,  
l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous en-  
semble remontent au ciel.

Les Divinités, qui avoient été partagées entre  
Vénus et son fils, se réunissent en les voyant  
d'accord ; et toutes ensemble, par des concerts,  
des chants, et des danses, célèbrent la fête des  
noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, et, comme Dieu de  
l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les  
autres Dieux à se réjouir.

## RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle :  
Le Dieu d'amour devient heureux amant,  
Et Vénus a repris sa douceur naturelle  
En faveur d'un fils si charmant ;  
Il va goûter en paix, après un long tourment,  
Une félicité qui doit être éternelle. 70

TOUTES LES DIVINITÉS chantent ensemble ce  
couplet à la gloire de l'Amour.

Célébrons ce grand jour ;  
Célébrons tous une fête si belle ;  
Que nos chants en tous lieux en portent la  
nouvelle,

*Qu'ils fassent retentir le céleste séjour :  
Chantons, répétons, tour à tour,  
Qu'il n'est point d'âme si cruelle  
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.*

APOLLON continue :

*Le Dieu qui nous engage  
A lui faire la cour  
Défend qu'on soit trop sage : 80  
Les plaisirs ont leur tour ;  
C'est leur plus doux usage  
Que de finir les soins du jour.  
La nuit est le partage  
Des jeux et de l'amour.*

*Ce seroit grand dommage  
Qu'en ce charmant séjour  
On eût un cœur sauvage :  
Les plaisirs ont leur tour ;  
C'est leur plus doux usage 90  
Que de finir les soins du jour.  
La nuit est le partage  
Des jeux et de l'amour.*

Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

*Gardez-vous, beautés sévères :  
Les amours font trop d'affaires ;  
Craignez toujours de vous laisser charmer.  
Quand il faut que l'on soupire,  
Tout le mal n'est pas de s'enflammer :*

*Le martyre  
De le dire 100  
Coûte plus cent fois que d'aimer.*

SECOND COUPLET DES MUSES.

*On ne peut aimer sans peines,  
Il est peu de douces chaînes,  
A tout moment on se sent alarmer :  
Quand il faut que l'on soupire,  
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;*

*Le martyre  
De le dire  
Coûte plus cent fois que d'aimer.*

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS.

*Si quelquefois,  
Suivant nos douces lois, 110  
La raison se perd et s'oublie,*

*Ce que le vin nous cause de folie  
Commence et finit en un jour ;  
Mais quand un cœur est enivré d'amour,  
Souvent c'est pour toute la vie.*

ENTRÉE DE BALLET,

COMPOSÉE DE DEUX MÉNADES ET DE DEUX  
ÉGIPSIENS QUI SUIVENT BACCHUS.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOMÉ.

*Je cherche à médire  
Sur la terre et dans les Cieux ;  
Je soumetts à ma satire  
Les plus grands des Dieux. 120  
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne ;  
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui :  
Il n'appartient qu'à lui  
De n'épargner personne.*

ENTRÉE DE BALLET,

COMPOSÉE DE QUATRE POLICHINELLES ET DE DEUX  
MATASSINS QUI SUIVENT MOMÉ, ET VIENNENT  
JOINDRE LEUR PLAISANTERIE ET LEUR BADINAGE  
AUX DIVERTISSEMENTS DE CETTE GRANDE FÊTE.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS.

*Admirez le jus de la treille :  
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !  
Il sert aux douceurs de la paix,  
Et dans la guerre il fait merveille ;  
Mais surtout pour les amours  
Le vin est d'un grand secours. 130*

RÉCIT DE MOMÉ.

*Foldrons, divertissons-nous,  
Raillons, nous ne saurions mieux faire :  
La raillerie est nécessaire  
Dans les jeux les plus doux.  
Sans la douceur que l'on goûte à médire,  
On trouve peu de plaisirs sans ennui :  
Rien n'est si plaisant que de rire,  
Quand on rit aux dépens d'autrui.  
Plaisantons, ne pardonnons rien,  
Rions, rien n'est plus à la mode : 140  
On court péril d'être incommode  
En disant trop de bien.*

*Sans la douceur que l'on goûte à médire,  
On trouve peu de plaisirs sans ennui :  
Rien n'est si plaisant que de rire,  
Quand on rit aux dépens d'autrui.*

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS.

*Laissons en paix toute la terre,  
Cherchons de doux amusements ;  
Parmi les jeux les plus charmants  
Mélons l'image de la guerre.*

150

ENTRÉE DE BALLET.

Servants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les

instruments, qui sont au nombre de quarante, se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHŒUR.

*Chantons les plaisirs charmants*

*Des heureux amants ;*

*Que tout le Ciel s'empresse*

*A leur faire sa cour ;*

*Célébrons ce beau jour*

*Par mille doux chants d'allégresse,*

*Célébrons ce beau jour*

*Par mille doux chants pleins d'amour.*

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où *Psyché* a été représentée devant Leurs Majestés, il y avoit des timbales, des trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantoit ainsi :

*Chantons les plaisirs charmants*

*Des heureux amants.*

*Répondez-nous, trompettes,*

*Timbales et tambours :*

*Accordez-vous toujours*

*Avec le doux son des musettes,*

*Accordez-vous toujours*

*Avec le doux chant des amours*

FIN DE PSYCHÉ.

# LES FOURBERIES DE SCAPIN

## COMÉDIE

### ACTEURS

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.

GÉRONTE, père de Léandre et de Hyacinthe.

OCTAVE, fils d'Argante, et amant de Hyacinthe.

LÉANDRE, fils de Géronte, et amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Égyptienne, et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre.

HYACINTE, fille de Géronte, et amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice de Hyacinthe.

CARLE, fourbe.

DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

### ACTE I

#### SCÈNE I

OCTAVE, SILVESTRE.

OCT. Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SILV. Oul.

OCT. Qu'il arrive ce matin même ?

SILV. Ce matin même.

OCT. Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

10 SILV. Oul.

OCT. Avec une fille du Seigneur Géronte ?

SILV. Du Seigneur Géronte.

OCT. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILV. Oul.

OCT. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILV. De votre oncle.

OCT. A qui mon père les a mandées par une lettre ?

SILV. Par une lettre.

OCT. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

SILV. Toutes nos affaires.

OCT. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILV. Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCT. Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

30 SILV. Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCT. Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILV. Je ne le suis pas moins.

OCT. Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SILV. Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt  
40 au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

OCT. Ô Ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

SILV. C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

OCT. Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

50 SILV. Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCT. Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ?

## SCÈNE II

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAP. Qu'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCT. Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAP. Comment ?

OCT. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAP. Non.

10 OCT. Mon père arrive avec le Seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAP. Hé bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCT. Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAP. Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je ne la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCT. Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver  
20 quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAP. A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesces d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a  
30 guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de

ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier : mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCT. Comment ? quelle affaire, Scapin ?

SCAP. Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCT. La justice !

SCAP. Oui, nous eûmes un petit démêlé en-40 semble.

SILV. Toi et la justice ?

SCAP. Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Basta. Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCT. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte, et mon père, s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain 50 commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAP. Je sais cela.

OCT. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAP. Oui : je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCT. Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux. 60

SCAP. Je sais cela encore.

OCT. Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour ; m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grâce ; me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, 70 qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAP. Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCT. Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison 80 d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit, en soupirant, que

nous pourrions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAP. Ou est-ce que cela nous mène ?

OCT. La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAP. Ah, ah !

OCT. Un autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe avec des bramières de nuit qui étoient de simple futaine ; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

SCAP. Je sens venir les choses.

OCT. Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAP. Oh ! je n'en doute point ; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCT. Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAP. Je vois tout cela.

OCT. Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureuxment sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chère mère ; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAP. En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCT. Ah ! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAP. Assurément : le moyen de s'en empêcher ?

OCT. Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.

SILV. Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en

deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, et sans appui, est de famille honnête ; et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agit, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAP. J'entenda.

150

SILV. Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géroste a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCT. Et par-dessus tout cela mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAP. Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans la tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires ? Fi ! peste soit du butor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolla.

SILV. J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCT. Voici mon aimable Hyacinthe.

## SCÈNE III

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HYAC. Ah ! Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nérine ? que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ?

OCT. Oui, belle Hyacinthe, et ces nouvelles m'ont donné une attente cruelle. Mais que

vois-je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

10 HYAC. Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCT. Eh ! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ?

HYAC. J'ai oui dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCT. Ah ! ma chère Hyacinthe, mon cœur n'est  
20 donc pas fait comme celui des autres hommes, et je sens bien pour moi que je vous aimerais jusqu'au tombeau.

HYAC. Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères ; mais je crains un pouvoir qui combattrait dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père, qui veut vous marier à une autre per-  
30 sonne ; et je suis sûre que je mourrai, si ce malheur m'arrive.

OCT. Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc  
40 point, je vous prie, mon aimable Hyacinthe, car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYAC. Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un oeil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCT. Le Ciel nous sera favorable.

HYAC. Il ne saurait m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCT. Je le serai assurément.

HYAC. Je serai donc heureuse.

50 SCAP. Elle n'est pas tant sotte, ma foi ! et je la trouve assez passable.

OCT. Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAP. J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde ; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être . . .

OCT. Ah ! s'il ne tient qu'à le prier bien fort

pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque. 60

SCAP. Et vous, ne me dites-vous rien ?

HYAC. Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAP. Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCT. Crois que . . .

SCAP. Chut ! Allez-vous-en, vous, et soyez en repos. Et vous, préparez-vous à soutenir avec 70 fermeté l'abord de votre père.

OCT. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

SCAP. Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre ré-  
solument sur tout ce qu'il pourra vous dire. 80

OCT. Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAP. Ça, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCT. Comme cela ?

SCAP. Encore un peu davantage.

OCT. Ainsi ?

SCAP. Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, 90 comme si c'étoit à lui-même. 'Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oser-tu bien paraître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est-ce là le fruit de mes soins ? le respect qui m'est dû ? le respect que tu me conserves ? ' Allons donc. ' Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter 100 un mariage clandestin ? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons.' Oh ! que diable ! vous demeurez interdit !

OCT. C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAP. Eh ! oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCT. Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAP. Assurément ?

OCT. Assurément.



SILV. Voilà votre père qui vient.

OCT. Ô Ciel ! je suis perdu.

SCAP. Holà ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILV. Que lui dirai-je ?

SCAP. Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

## SCÈNE IV

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARG. A-t-on jamais oui parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAP. Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête, que tout seul il en parle haut.

ARG. Voilà une témérité bien grande !

SCAP. Écoutons-le un peu.

ARG. Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAP. Nous y avons songé.

ARG. Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAP. Non, nous n'y pensons pas.

ARG. Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAP. Celui-là se pourra faire.

ARG. Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAP. Peut-être.

ARG. Tous leurs discours seront inutiles.

SCAP. Nous allons voir.

ARG. Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAP. Ne jurons de rien.

ARG. Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAP. Nous y pourrions.

ARG. Et pour le coquin de Silvestre, je le roualerai de coups.

SILV. J'étois bien étonné s'il m'oubliait.

ARG. Ah, ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAP. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARG. Bonjour, Scapin. Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAP. Vous vous portez bien, à ce que je vois ?

ARG. Assez bien. (*A Silvestre.*) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAP. Votre voyage a-t-il été bon ?

ARG. Mon Dieu ! fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAP. Vous voulez quereller ?

ARG. Oui, je veux quereller.

SCAP. Et qui, Monsieur ?

ARG. Ce maraud-là.

SCAP. Pourquoi ?

ARG. Tu n'as pas oui parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAP. J'ai bien oui parler de quelque petite chose.

ARG. Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ?

SCAP. Vous avez quelque raison.

ARG. Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAP. Cela est vrai.

ARG. Un fils qui se marie sans le consentement de son père ?

SCAP. Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fassiez point de bruit.

ARG. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi ? tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAP. Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas ? On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ? Je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARG. Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAP. Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARG. Ah, ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAP. Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARG. Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAP. Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté la

encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que  
100 vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussez à bout.

ARG. Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAP. Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes).  
110 Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SILV. L'habile fourbe que voilà !

SCAP. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

120 ARG. On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAP. Demandez-lui plutôt : il ne vous dira pas le contraire.

ARG. C'est par force qu'il a été marié ?

SILV. Oui, Monsieur.

SCAP. Voudrais-je vous mentir ?

ARG. Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAP. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

130 ARG. Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAP. Rompre ce mariage !

ARG. Oui.

SCAP. Vous ne le romprez point.

ARG. Je ne le romprai point ?

SCAP. Non.

ARG. Quoi ? Je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

140 SCAP. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARG. Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAP. Non.

ARG. Mon fils ?

SCAP. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il

n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARG. Je me moque de cela.

SCAP. Il faut, pour son honneur, et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARG. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAP. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARG. Je l'y forcerai bien.

SCAP. Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARG. Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAP. Vous ?

ARG. Moi.

SCAP. Bon.

ARG. Comment, bon ?

SCAP. Vous ne le déshériterez point.

ARG. Je ne le déshériterai point ?

SCAP. Non.

ARG. Non ?

SCAP. Non.

ARG. Hoi ! Voici qui est plaisant : je ne déshériterai pas mon fils.

SCAP. Non, vous dis-je.

ARG. Qui m'en empêchera ?

SCAP. Vous-même.

ARG. Moi ?

SCAP. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARG. Je l'aurai.

SCAP. Vous vous moquez.

ARG. Je ne me moque point.

SCAP. La tendresse paternelle fera son office.

ARG. Elle ne fera rien.

SCAP. Oui, oui.

ARG. Je vous dis que cela sera.

SCAP. Bagatelles.

ARG. Il ne faut point dire bagatelles.

SCAP. Mon Dieu ! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARG. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAP. Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARG. Je vous remercie. Ah ! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique ! et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

## SCÈNE V

SCAPIN, SILVESTRE.

SILV. J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous.

SCAP. Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu.

10 Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SILV. Je te conjure au moins de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAP. Va, va : nous partagerons les périls en frères ; et trois ans de galère de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

## ACTE II

## SCÈNE I

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉR. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposons ; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

10 ARG. No vous mettez pas en peine : je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉR. Ma foi ! Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARG. Sans doute. A quel propos cela ?

GÉR. A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs

20 pères leur donnent.

ARG. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GÉR. Ce que je veux dire par là ?

ARG. Oui.

GÉR. Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARG. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

GÉR. Sans doute, et je serois bien fâché qu'il 30 m'eût rien fait approchant de cela.

ARG. Et si ce fils que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien ? eh ?

GÉR. Comment ?

ARG. Comment ?

GÉR. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARG. Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent 40 gloser, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉR. Je n'entends point cette énigme.

ARG. On vous l'expliquera.

GÉR. Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARG. Cela se peut faire.

GÉR. Et quoi encore ?

ARG. Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros ; et vous pourrez de lui, 50 ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

## SCÈNE II

LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉR. Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah ! vous voilà.

LÉA, en courant à lui pour l'embrasser. Ah ! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour !

GÉR, refusant de l'embrasser. Doucement. 10 Parlons un peu d'affaire.

LÉA. Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉR, le repoussant encore. Doucement, vous dis-je.

LÉA. Quoi ? vous me refusez, mon père, de

vous exprimer mon transport par mes embrassements !

20 GÉR. Oui : nous avons quelque chose à dé-  
mêler ensemble.

LÉA. Et quoi ?

GÉR. Tenez-vous, que je vous voye en face.

LÉA. Comment ?

GÉR. Regardez-moi entre deux yeux.

LÉA. Hé bien ?

GÉR. Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici ?

LÉA. Ce qui s'est passé ?

GÉR. Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence ?

30 LÉA. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait ?

GÉR. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉA. Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉR. Aucune chose ?

LÉA. Non.

GÉR. Vous êtes bien résolu.

40 LÉA. C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉR. Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉA. Scapin !

GÉR. Ah, ah ! ce mot vous fait rougir.

LÉA. Il vous a dit quelque chose de moi ?

GÉR. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout à l'heure. Ah ! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

### SCÈNE III

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE.

LÉA. Me trahir de cette manière ! Un coquin qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père. Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCT. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable ! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours !

10 LÉA. Ah, ah ! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAP. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉA, en mettant l'épée à la main. Vous faites le méchant plaisant. Ah ! je vous apprendrai...

SCAP, se mettant à genoux. Monsieur.

OCT, se mettant entre-deux pour empêcher Léandre de le frapper. Ah ! Léandre.

LÉA. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAP. Eh ! Monsieur.

OCT, le retenant. De grâce.

LÉA, voulant frapper Scapin. Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCT. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAP. Monsieur, que vous ai-je fait ?

LÉA, voulant le frapper. Ce que tu m'as fait, traître ?

OCT, le retenant. Eh ! doucement.

LÉA. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre ; et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAP. Ah ! Monsieur, auriez-vous bien ce 40 cour-là ?

LÉA. Parle donc.

SCAP. Je vous ai fait quelque chose, Monsieur ?

LÉA. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAP. Je vous assure que je l'ignore.

LÉA, s'avançant pour le frapper. Tu l'ignores !

OCT, le retenant. Léandre.

SCAP. Hé bien ! Monsieur, puisque vous le 50 voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours ; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉA. C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAP. Oui, Monsieur : je vous en demande pardon.

LÉA. Je suis bien aise d'apprendre cela ; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAP. Co n'est pas cela, Monsieur ?

LÉA. Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAP. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉA, *le voulant frapper*. Tu ne veux pas parler ?

SCAP. Eh !

OCT., *le retenant*. Tout doux.

SCAP. Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenue.

LÉA. C'est toi qui as retenu ma montre ?

SCAP. Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉA. Ah, ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAP. Ce n'est pas cela ?

LÉA. Non, infâme : c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAP. Peste !

LÉA. Parle vite, j'ai hâte.

SCAP. Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉA, *voulant frapper Scapin*. Voilà tout ?

OCT., *se mettant au-devant*. Eh !

SCAP. Hé bien ! oui, Monsieur : vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉA. Hé bien ?

SCAP. C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le loup-garou.

LÉA. C'étoit toi, traître, qui faisois le loup-garou ?

SCAP. Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir, toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LÉA. Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAP. A votre père ?

LÉA. Oui, fripon, à mon père.

SCAP. Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉA. Tu ne l'as pas vu ?

SCAP. Non, Monsieur.

120

LÉA. Assurément ?

SCAP. Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉA. C'est de sa bouche que je le tiens pour tant.

SCAP. Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

## SCÈNE IV

CARLE, SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE

CARLE. Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉA. Comment ?

CARLE. Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que si, dans deux heures, vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉA. Dans deux heures ?

10

CARLE. Dans deux heures.

LÉA. Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAP, *passant devant lui avec un air fier*. 'Ah ! mon pauvre Scapin.' Je suis 'mon pauvre Scapin' à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉA. Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAP. Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉA. Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAP. Point, point : vous ferez mieux de me tuer.

LÉA. Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute chose.

SCAP. Non : tuez-moi, vous dis-je.

LÉA. Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCT. Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAP. Le moyen, après une avarie de la sorte ?

LÉA. Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCT. Je joins mes prières aux siennes.

SCAP. J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCT. Il faut quitter ton ressentiment.

LÉA. Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

40

SCAP. Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LÉA. J'ai tort, je le confesse.

SCAP. Me traiter de coquin, de fripon, de pandard, d'infâme!

LÉA. J'en ai tous les regrets du monde.

SCAP. Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉA. Je t'en demande pardon de tout mon 50 cœur; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCT. Ah! ma foi! Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAP. Levez-vous. Une autre fois, ne soyez point si prompt.

LÉA. Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAP. On y songera.

LÉA. Mais tu sais que le temps presse.

60 SCAP. Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉA. Cinq cents écus.

SCAP. Et à vous?

OCT. Deux cents pistoles.

SCAP. Je veux tirer cet argent de vos pères. Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée; et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore, car vous savez que, pour l'esprit, il n'en 70 a pas, grâce à Dieu! grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point: il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉA. Tout beau, Scapin.

SCAP. Bon, bon, on fait bien scrupule de cela: vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père 80 d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. Et vous, avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

### SCÈNE V

ARGANTE, SCAPIN.

SCAP. Le voilà qui rumine.

ARG. Avoir si peu de conduite et de considération! s'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah, ah, jeunesse impertinente!

SCAP. Monsieur, votre serviteur.

ARG. Bonjour, Scapin.

SCAP. Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARG. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAP. Monsieur, la vie est mêlée de traverses. 10 Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARG. Quoi?

SCAP. Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer: se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son 20 fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARG. Voilà qui est bien. Mais ce mariage 30 impertinent qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAP. Ma foi! Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges éplines.

ARG. Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle 40 autre voie?

SCAP. Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARG. Je te suis obligé. 50

SCAP. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos 60 prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroit auprès de la justice et votre droit, et de votre argent, et vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille

aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARG. Et qu'a-t-il demandé ?

SCAP. Oh ! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

70 ARG. Et quoi ?

SCAP. Des choses extravagantes.

ARG. Mais encore ?

SCAP. Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

ARG. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAP. C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une  
80 dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. 'Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles.'

90 ARG. Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAP. 'Il faudra le harnois et les pistolets ; et cela ira bien à vingt pistoles encore.'

ARG. Vingt pistoles, et soixante, ce seroit quatre-vingts.

SCAP. Justement.

ARG. C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

100 SCAP. 'Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.'

ARG. Comment, diantre ! Qu'il se promène ! il n'aura rien du tout.

SCAP. Monsieur.

ARG. Non, c'est un impertinent.

SCAP. Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARG. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAP. Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je  
110 vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARG. Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAP. 'Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...'

ARG. Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAP. De grâce, Monsieur...

ARG. Non, je n'en ferai rien.

120

SCAP. Monsieur, un petit mulet.

ARG. Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAP. Considérez...

ARG. Non ! J'aime mieux plaider.

SCAP. Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra  
130 passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on  
140 plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aime-  
150 ront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARG. A combien est-ce qu'il faut monter le mulet ?

SCAP. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose  
160 qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARG. Deux cents pistoles ?

SCAP. Oui.

ARG. *se promenant en colère le long du théâtre.* Allons, allons, nous plaiderons.

SCAP. Faites réflexion...

ARG. Je plaiderai.

SCAP. Ne vous allez point jeter ...

170 ARG. Je veux plaider.

SCAP. Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent : il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substitués ; pour les 180 épices de conclusion ; pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARG. Comment, deux cents pistoles ?

SCAP. Oui : vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents 190 pistoles à votre homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essayer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaissants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARG. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAP. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si 200 j'étois que de vous, je fuirais les procès.

- ARG. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAP. Voici l'homme dont il s'agit.

## SCÈNE VI

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SILV. Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

SCAP. Pourquoi, Monsieur ?

SILV. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAP. Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

10 SILV. Par la mort ! par la tête ! par la ventre ! si je le trouve, je le veux échanger, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, couvert de Scapin.)

SCAP. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILV. Lui ? lui ? Par la sang ! par la tête ! s'il étoit là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ?

SCAP. Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILV. N'est-ce point quelqu'un de ses amis ? 20

SCAP. Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SILV. Son ennemi capital ?

SCAP. Oui.

SILV. Ah, parbleu ! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

SCAP. Oui, oui, je vous en réponds.

SILV. *lui prend rudement la main.* Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, 30 par tous les serments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud flétri, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAP. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SILV. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAP. Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, 40 dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILV. C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. *(Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.)* Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvê-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, 50 marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah ! coquina, ah ! canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre sôl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme.

SCAP. Eh, eh, eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas. 60

SILV. Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCAP. Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune.



ARG., *tout tremblant*. Scapin.

SCAP. Plait-il ?

ARG. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

70 SCAP. J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARG. Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAP. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous parliez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARG. Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

80 SCAP. Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARG. Non pas ; mais ...

SCAP. Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

90 ARG. Tiens donc.

SCAP. Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARG. Mon Dieu ! tiens.

SCAP. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARG. Tiens, te dis-je, ne me fais point constater davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

100 SCAP. Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARG. Je vais t'attendre chez moi.

SCAP. Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah, ma foi ! le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

## SCÈNE VII

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAP. Ô Ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉR. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAP. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte ?

GÉR. Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAP. Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

GÉR. Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAP. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉR. Me voici.

SCAP. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉR. Holà ! en-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAP. Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉR. Il y a une heure que je suis devant toi.

20 Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAP. Monsieur ...

GÉR. Quoi ?

SCAP. Monsieur, votre fils ...

GÉR. Hé bien ! mon fils ...

SCAP. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉR. Et quelle ?

SCAP. Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous 30 m'avez mêlé assez mal à propos ; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé ; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin 40 que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉR. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAP. Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉR. Comment, diantre ! cinq cents écus ?

SCAP. Oui, Monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉR. Ah le pendard de Turc, m'assassiner de la façon !

SCAP. C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉR. Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

60 SCAP. Il ne songoit pas à ce qui est arrivé.  
GÉR. Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAP. La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉR. Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAP. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉR. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAP. Quoi, Monsieur ?

GÉR. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAP. Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

80 GÉR. Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAP. Il ne devoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉR. Tu dis qu'il demande...

SCAP. Cinq cents écus.

GÉR. (Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAP. Vraiment oui, de la conscience à un Turc.

90 GÉR. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAP. Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉR. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAP. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉR. Mais que diable alloit-il faire à cette galère ?

100 SCAP. Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉR. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAP. Bon.

GÉR. Tu l'ouvriras.

SCAP. Fort bien.

GÉR. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAP. Oui.

110 GÉR. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAP., en lui rendant la clef. Eh ! Monsieur,

révez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉR. Mais que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAP. Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. 120 Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉR. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAP. Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne. 130

GÉR. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAP. Non : cinq cents écus.

GÉR. Cinq cents écus ?

SCAP. Oui.

GÉR. Que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAP. Vous avez raison, mais hâtez-vous.

GÉR. N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAP. Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉR. Ah, maudite galère ! 14

SCAP. Cette galère lui tient au cœur.

GÉR. Tiens, Scapin, je ne me souviens pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller ; et, dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.) Tiens. Va-t'en racheter mon fils.

SCAP. Oui, Monsieur. 150

GÉR. Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat

SCAP. Oui.

GÉR. Un infâme.

SCAP. Oui.

GÉR. Un homme sans foi, un voleur.

SCAP. Laissez-moi faire.

GÉR. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAP. Oui.

GÉR. Que je ne les lui donne ni à la mort, ni 160 à la vie.

SCAP. Fort bien.

GÉR. Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAP. Oui.

GÉN. remet la bourse dans sa poche, et s'en va.  
Va, va vite requérir mon fils.

SCAP., allant après lui. Holà! Monsieur.

GÉN. Quoi?

170 SCAP. Où est donc cet argent?

GÉN. Ne te l'ai-je pas donné?

SCAP. Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉN. Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAP. Je le vois bien.

GÉN. Que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah, maudite galère! traître de Turc à tous les diables!

180 SCAP. Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'impoture qu'il m'a faite auprès de son fils.

## SCÈNE VIII

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCT. Hé bien! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LÉA. As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAP. Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCT. Ah! que tu me donnes de joie!

SCAP. Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉA. veut s'en aller. Il faut donc que j'aille  
10 mourir; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAP. Holà, holà! tout doucement. Comme diantre vous allez vite!

LÉA. se retourne. Que veux-tu que je devienne?

SCAP. Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉA. revient. Ah! tu me redonnes la vie.

SCAP. Mais à condition que vous me promettrez à moi une petite vengeance contre votre  
20 père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉA. Tout ce que tu voudras.

SCAP. Vous me le promettez devant témoin.

LÉA. Oui.

SCAP. Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉA. Allons en promptement acheter celle que j'adore.

## ACTE III

## SCÈNE I

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILV. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYAC. Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERR. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque 10 d'amitié.

SCAP. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERR. Pour l'amour, c'est une autre chose: on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAP. Vous l'étes, que je crois, contre mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion. 20

ZERR. Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa fol qui 30 soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAP. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout bonheur; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERR. C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAP. Nous trouverons moyen d'accommoder 40 les choses.

HYAC. La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZÉR. Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née ; et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucit pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYAC. Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZÉR. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYAC. Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAP. Vous vous moquez : la tranquillité en amour est un calme désagréable ; un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZÉR. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAP. Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance, dont je vais goûter le plaisir.

SILV. Pourquoi, de galeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAP. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SILV. Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAP. Oui, mais c'est moi que j'en croirai.

SILV. A quel diable te vas-tu amuser ?

SCAP. De quoi diable te mets-tu en peine ?

SILV. C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAP. Hé bien ! c'est aux dépens de mon dos, 100 et non pas du tien.

SILV. Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAP. Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZÉR. Nous aurons besoin de tes soins.

SCAP. Allez : je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis 110 en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

## SCÈNE II

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉR. Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAP. Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courrez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

GÉR. Comment donc ?

SCAP. A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉR. Moi ?

SCAP. Oui.

GÉR. Et qui ?

SCAP. Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent 20 de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même déjà et déjà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉR. Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAP. Je ne sais pas, Monsieur, et voici une 30 étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉR., en tremblant. Eh ?

SCAP. *en revenant.* Non, non, non, ce n'est rien.  
GÉR. Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAP. J'en imagine bien un; mais je courrois 40 risque, moi, de me faire assommer.

GÉR. Eh! Scapin, montre-toi serviteur sélé: ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAP. Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉR. Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAP. Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous metties dans ce sac et que...

GÉR. *croquant voir quelqu'un.* Ah!

SCAP. Non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous metties là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon.

Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrions 60 nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉR. L'invention est bonne.

SCAP. La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me payeras l'imposture.

GÉR. Eh?

SCAP. Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettes-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse 70 arriver.

GÉR. Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAP. Cachez-vous: voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) 'Quoi? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quel-qu'un par charité né m'enseignera pas où il est?' (*A Geronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefaît.*) 'Cadédia, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre.' (*A Geronte avec son ton naturel.*) Ne vous 80 montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefaît, et le reste de lui.*) 'Oh, l'homme au sac!' Monsieur. 'Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Geronte.' Vous cherchez le Seigneur Geronte? 'Oui, mordi! jé lé cherche.' Et pour quelle affaire, Monsieur? 'Pour quelle affaire?' Oui. 'Jé beux, cadédia, lé faire mourir sous les coups de vaton.' Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point

à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. 'Qui, cé fat dé Geronte, 90 cé maraut, cé velître?' Le Seigneur Geronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. 'Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur?' Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. 'Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte?' Oui, Monsieur, j'en suis. 'Ah! cadédia, tu es de ses amis, à la vonne hure.'

(*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*) 'Tiens. Bollà cé que jé té vaille pour lui.' Ah, 100 ah, ah! ah, Monsieur! Ah, ah, Monsieur! tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah! 'Va, porte-lui cela de ma part. Adinaïa.' Ah! diable soit le Gascon! Ah! (*En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avoit reçu les coups de bâton.*)

GÉR. *mettant la tête hors du sac.* Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAP. Ah! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉR. Comment? c'est sur les miennes qu'il a 110 frappé.

SCAP. Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉR. Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAP. Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉR. Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAP. *lui remet la tête dans le sac.* Prenez 120 garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit est de même celui du Gascon, pour le changement de langage, et le jeu de théâtre.*) 'Parti! moi courir comme une Basque, et moi ne pouver point troufuir de tout le jour sti tiabie de Gironte?' Cachez-vous bien. 'Dites-moi un peu fous, Monstr l'homme, s'il ve plaît, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchait?' Non, Monsieur, je ne sais point où est Geronte. 'Dites-moi-le vous frenche- 130 mente, moi il fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafer de son poitrine.' Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. 'Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac.' Pardonnez-moi, Monsieur. 'Li est assurément quelque histoire là tetana.' Point du tout, Monsieur. 'Moi l'avoir enfe de tonner ain coup 140 d'épée dans ste sac.' Ah! Monsieur, gardez-

vous-en bien. 'Montre-le-moi un peu fous ce que c'estre là.' Tout beau, Monsieur. 'Quement? tout beau?' Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. 'Et moi, je le fouloir foir, moi.' Vous ne le verrez point. 'Ahi que de badinements!' Ce sont hardes qui m'appartiennent. 'Montre-moi fous, te dis-je.' Je n'en feral rien. 'Toi ne faire rien?' Non. 'Moi  
150 pallier de ste bastonne dessus les épaules de toi.' Je me moque de cela. 'Ahi! toi faire le troie.' Ahi, ahi, ahi; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. 'Jusqu'au refoir: l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlar insolentement.' Ahi peste soit du baragouineux! Ahi!

GÉR., *sortant sa tête du sac.* Ah! je suis roué.

SCAP. Ah! je suis mort.

GÉR. Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent  
160 sur mon dos?

SCAP., *lui remettant sa tête dans le sac.* Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) 'Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitions tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droit. Nenni.  
170 Si fait.' Cachez-vous bien. 'Ahi! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître.' Eh! Messieurs, ne me maltraitez point. 'Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt.' Eh! Messieurs, doucement. (*Gêronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.*) 'Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvir sur toi une ondée de coups de bâton.'

180 J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. 'Nous allons t'assommer.' Faites tout ce qu'il vous plaira. 'Tu as envie d'être battu.' Je ne trahirai point mon maître. 'Ahi! tu en veux tâter? Voilà...' Oh!

(*Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*)

GÉR. Ah, infâme! ah, traître! ah, scélérat! C'est ainsi que tu m'assassinés.

ZERR. Ah, ah, ah, ah, la plaisante histoire! et la bonne dupe que ce vieillard!

GÉR. Il n'y a rien de plaisant à cela; et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERR. Quoi? Que voulez-vous dire, Monsieur?

GÉR. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERR. De vous?

GÉR. Oui.

ZERR. Comment? qui songe à se moquer de vous?

GÉR. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERR. Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un  
200 fils à son père, pour en attraper de l'argent.

GÉR. Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERR. Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une démandeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉR. Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERR. Je le veux bien. Je ne risquai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure  
30 qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôlant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attacha à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler,  
40 et qu'un moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille. c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent; et il a un père qui, quoique riche, est un avare, et  
50 fier, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom? Hâtez-vous! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

## SCÈNE III

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERR. Ah, ah, je veux prendre un peu l'air.

GÉR. Tu me le payeras, je te jure.

GÉR. Non.

ZÉR. Il y a à son nom du ron... ronte. Or...

Oronta. Non. Gé... Géronte; oui, Géronte, justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est  
60 ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'alloit perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille: il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉR. Ah! coquin que tu es!

70 ZÉR. Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare, ah, ah ah; et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque où on les avoit invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation, ah; que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer; et que le Turc  
80 l'avoit renvoyé, lui seul, à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette  
90 somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah. Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait com-  
100 prendre, à tous coups, l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un: 'Mais que diable alloit-il faire à cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc!' Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GÉR. Je dis que le jeune homme est un

pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne 110 est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

## SCÈNE IV

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILV. Où est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZÉR. Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même sans y penser, pour lui conter son histoire.

SILV. Comment, son histoire?

ZÉR. Oui, j'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses pour 10 nous en puissent être ni pis ni mieux.

SILV. Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZÉR. N'aurait-il pas appris cela de quelque autre?

## SCÈNE V

ARGANTE, SILVESTRE.

ARG. Holà! Silvestre.

SILV. Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

ARG. Vous vous êtes donc accordés, coquin; vous vous êtes accordés, Scapin, vous, et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure?

SILV. Ma foi! Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon. 10

ARG. Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

## SCÈNE VI

GÉRONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GÉR. Ah! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARG. Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉR. Le pendants de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARG. Le même pendants de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉR. Il ne s'est pas contenté de m'attraper  
10 cinq cents écus : il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARG. Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉR. Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILV. Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aye point ma part !

GÉR. Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-  
20 censeur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARG. Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉR. J'ai eu mes raisons pour cela ; et des  
30 intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vole-je ?

## SCÈNE VII

NÉRINE, ARGANTE, GÉRONTE, SILVESTRE.

GÉR. Ah ! te voilà, Nourrice.

NÉR. *se jetant à ses genoux.* Ah ! Seigneur Pandolphe, que . . .

GÉR. Appelle-moi Geronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉR. Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les  
10 soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉR. Où est ma fille, et sa mère ?

NÉR. Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉR. Ma fille mariée !

NÉR. Oui, Monsieur.

GÉR. Et avec qui ?

20 NÉR. Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GÉR. Ô Ciel !

ARG. Quelle rencontre !

GÉR. Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉR. Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉR. Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SILV. Voilà une aventure qui est tout à fait  
surprenante ! 30

## SCÈNE VIII

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAP. Hé bien ! Silvestre, que font nos gens ?

SILV. J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du Seigneur Geronte ; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le Seigneur Geronte.

SCAP. Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont  
jamais fait mal ; et ce sont des nuées qui passent  
10 bien loin sur nos têtes.

SILV. Prends garde à toi : les fils se pourroient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAP. Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et . . .

SILV. Retire-toi, les voilà qui sortent.

## SCÈNE IX

GÉRONTE, ARGANTE, SILVESTRE, NÉRINE, HYACINTE.

GÉR. Allons, ma fille, venez chez moi. Ma  
jolie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre  
mère avec vous.

ARG. Voici Octave, tout à propos.

## SCÈNE X

OCTAVE, ARGANTE, GÉRONTE, HYACINTE, NÉRINE, ZÉBINETTE, SILVESTRE.

ARG. Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel . . .

OCT. *sans voir Hyacinthe.* Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARG. Oui ; mais tu ne sais pas . . .



OCT. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

10 ARG. Je veux te dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCT. La fille du Seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉR. C'est elle...

OCT. Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILV. Écoutez...

OCT. Non : tais-toi, je n'écoute rien.

ARG. Ta femme...

20 OCT. Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinthe. (Traversant le théâtre pour aller à elle.) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée ; je l'aimerais toute ma vie et je ne veux point d'autre femme.

ARG. Hé bien ! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe !

HYAC. Oui, Octave, voilà mon père que j'ai 30 trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÉR. Allons chez moi : nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYAC. Ah ! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez : elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉR. Tu veux que je tiens chez moi une 40 personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

ZÉR. Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉR. Comment, que de réputation ?

HYAC. Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉR. Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on 50 point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse.

## SCÈNE XI

LEANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GÉRONTE, SILVESTRE, NÉRINE.

LÉA. Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête

famille ; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet, qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARG. Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites. 10

GÉR. Votre fille ?

ARG. Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HYAC. Ô Ciel ! que d'aventures extraordinaires !

## SCÈNE XII

CARLE, LEANDRE, OCTAVE, GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NÉRINE.

CARLE. Ah ! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉR. Quoi ?

CARLE. Le pauvre Scapin...

GÉR. C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE. Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de 10 taille de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARG. Où est-il ?

CARLE. Le voilà.

## SCÈNE XIII

SCAPIN, CARLE, GÉRONTE, ARGANTE, etc.

SCAP. apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bien 10 blessé. Ah ! ah ! Messieurs, vous me voyez... ah ! vous me voyez dans un étrange état. Ah ! Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ah ! Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tous ce que je puis vous avoir fait, et principalement le 20 Seigneur Argante, et le Seigneur Géronte. Ah !

ARG. Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAP. C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton que...

GÉR. Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAP. Ça été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

20 GÉR. Laissons cela.

SCAP. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉR. Mon Dieu ! tais-toi.

SCAP. Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉR. Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAP. Hélas ! quelle bonté ! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

30 GÉR. Eh ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAP. Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉR. Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAP. Comment, Monsieur ?

GÉR. Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAP. Ah ! ah ! Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARG. Seigneur Gêronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉR. Soit.

ARG. Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAP. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN DES FOURBERIES DE SCAPIN.

# LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

## COMÉDIE

### ACTEURS

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, son fils.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.

MONSIEUR BOBINET, précepteur de Monsieur le Comte.

ANDRÉE, suivante de la Comtesse.

JEANNOT, laquais de Monsieur Tibaudier.

CRICQUET, laquais de la Comtesse.

La scène est à Angoulême.

### ACTE I

#### SCÈNE I

JULIE, LE VICOMTE.

LE VIC. Hé quoi ? Madame, vous êtes déjà ici ?

JUL. Oui, vous en devriez rougir, Cléante, et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VIC. Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté, en chemin, par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter ; et c'est là, comme vous savez, le fieu des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. C'est-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand

fatras de balivernes, qui vionnent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait, avec grand mystère, une fatigante lecture de toutes les sottises de la Gazette de Hollande, et de là s'est jeté, à corps perdu, dans le raisonnement du Ministère, d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du Cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse voir tous ses desseins, et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de toutes les affaires, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique, et en Asie, et il est informé de tout ce qui s'agit dans le Conseil d'en haut du Prête-Jean et du Grand Mogol.

JUL. Vous pavez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VIC. C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement ; et si je voulois y donner

40 une excuse galante, je n'aurols qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querelles ; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier ; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent ; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'en-  
50 barassez ; et, en un mot, que ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JUL. Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourriez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments ; car j'ai trouvé, en arrivant, que la Comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VIC. Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

JUL. Quand nos parents pourrout être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez  
70 raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VIC. Mais pourquoi ne pas mieux jouer du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sotte feinte les moments que j'ai près de vous ?

JUL. Pour mieux cacher notre amour ; et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escar-  
80 bagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VIC. Oui ; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au sup-  
90 plice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous.

Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur ; et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démanègeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte.

*C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture :*

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

*C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture, Et si je suis vos lois, je les blâme tout bas De me forcer à taire un tourment que j'endure, Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.*

*Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,*

*Veuillent se divertir de mes tristes soupirs ?*

*Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,*

*Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?* 110

*C'en est trop à la fois que ce double martyre ; Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire Exerce sur mon cœur pareille cruauté.*

*L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;*

*Et si par la pitié vous n'êtes combattue, Je meurs et de la feinte, et de la vérité.*

JUL. Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent Messieurs les poëtes de mentir de galeté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accom-  
120 moder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VIC. C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là : il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JUL. C'est on vult que vous vous retranchez sur une fausse modestie ; on sait dans le monde  
130 que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VIC. Mon Dieu ! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JUL. Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire,

140 Je vols, avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarraserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VIC. Moi, Madame ? vous vous moquez, et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour . . . Mais voilà votre Madame la comtesse d'Escarbagnas ; je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

## SCÈNE II

LA COMTESSE, JULIE.

LA COM. Ah, mon Dieu ! Madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est-ce là ! toute seule ? Il me semble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit ici ?

JUL. Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COM. Comment, il vous a vue ?

JUL. Oui.

10 LA COM. Et il ne vous a rien dit ?

JUL. Non, Madame ; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COM. Vraiment je le veux quereller de cette action ; quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

20 JUL. Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COM. Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse, et de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les 30 autres. Que faites-vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. A qui est-ce donc que je parle ? voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ? Filles, approchez.

ANDR. Quo vous plaît-il, Madame ?

LA COM. Ôtez-moi mes coiffes. Doucement

donc, maladroitement, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes ! 40

ANDR. Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COM. Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle ? que veut-elle faire, cet oison bridé ?

ANDR. Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robcs. 50

LA COM. Ah, mon Dieu ! l'impertinente. Je vous demande pardon, Madame. Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDR. Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?

LA COM. Oui, butorde, on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDR. Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier qu'il faut appeler garde- 60 meuble.

LA COM. Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là !

JUL. Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COM. C'est une fille de ma mère nourrice, que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JUL. Cela est d'une belle âme, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures. 70

LA COM. Allons, des sièges. Holà ! laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais, pour donner des sièges. Filles, laquais, laquais, filles, quel-qu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

ANDR. Que voulez-vous, Madame ?

LA COM. Il se faut bien égossier avec vous autres. 80

ANDR. J'enfermois votre manchon et vos coiffes dans votre armoire . . ., dis-je, dans votre garde-robe.

LA COM. Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDR. Holà ! Criquet.

LA COM. Laissez là votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.

ANDR. Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd : 90 Criq . . . laquais, laquais.

CRIQ. Plait-il ?

LA COM. Oh étiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQ. Dans la rue, Madame.

LA COM. Et pourquoi dans la rue ?

CRIQ. Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COM. Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre.  
100 Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer : c'est un petit incorrigible.

ANDR. Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela ?

LA COM. Taisez-vous, sotte que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. Des sièges. Et vous, allumez deux bougies dans nos flambeaux d'argent : il se  
110 fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc que vous me regardez toute effarée ?

ANDR. Madame...

LA COM. Hé bien, Madame ? Qu'y a-t-il ?

ANDR. C'est que...

LA COM. Quoi ?

ANDR. C'est que je n'ai point de bougie.

LA COM. Comment, vous n'en avez point ?

ANDR. Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

120 LA COM. La bouvière ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

ANDR. Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COM. Ôtez-vous de là, insolente ; je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

Madame. (*Faisant des cérémonies pour s'asseoir.*)

JUL. Madame.

130 LA COM. Ah ! Madame.

JUL. Ah ! Madame.

LA COM. Mon Dieu ! Madame.

JUL. Mon Dieu ! Madame.

LA COM. Oh ! Madame.

JUL. Oh ! Madame.

LA COM. Eh ! Madame.

JUL. Eh ! Madame.

LA COM. Hé ! allons donc, Madame.

JUL. Hé ! allons donc, Madame.

140 LA COM. Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JUL. Dieu m'en garde, Madame !

LA COM. Allez, impertinente, je bois avec une

soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDR. Criquez, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe ?

CRIQ. Une soucoupe ?

ANDR. Oul.

CRIQ. Je ne sais.

LA COM. Vous ne vous grouillez pas ?

ANDR. Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COM. Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre. Vive Paris pour être bien servie ! on vous entend là au moindre coup d'œil. Hé bien ! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf ? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDR. Cela est bien aisé. (*Andrée casse le verre.*)

LA COM. Hé bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité vous me payerez mon verre.

ANDR. Hé bien ! oui, Madame, je le payerai.

LA COM. Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDR., *s'en allant.* Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COM. Ôtez-vous de devant mes yeux. En 17-  
vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes ; on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JUL. Où auroient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COM. Ils ne laisseront pas de l'apprendre, s'ils voulaient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir 180  
autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

JUL. Les sottes gens que voilà !

LA COM. Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu Monsieur 190  
mon mari, qui demeurait à la campagne, qui avoit meute de chiens courants, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JUL. On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Moubly, Madame, cet hôtel de Lyon,

est hôtel de Hollande ! les agréables demeures que voilà !

200 LA COM. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège ; et lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de *Psyché*, on est servi à point nommé.

JUL. Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes 210 de qualité.

LA COM. Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

JUL. Je m'étonne, Madame, que, de tous ces 220 grands noms, que je devine, vous avez pu redescendre à un Monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un Monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue. Car pour Monsieur votre vicomte, quelque vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conseiller, et un receveur, sont des amants un peu bien minces, pour une grande comtesse comme vous.

230 LA COM. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir ; ils servent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de soupirants ; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JUL. Je vous avoue, Madams, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous 240 dites ; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

### SCÈNE III

CRICQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, JEANNOT.

CRIC. Voilà Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame.

LA COM. Hé bien ! petit coquin, voilà encore de vos aneries : un laquais qui sauroit vivre,

auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : 'Madame, voilà le laquais de Monsieur un tel qui demande à vous dire un mot ;' à quoi la maîtresse auroit répondu : 'Faites-le entrer.'

CRIC. Entrez, Jeannot.

LA COM. Autre lourderie. Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-tu là ?

JEAN. C'est Monsieur le Conseiller, Madame qui vous souhaite le bon jour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COM. C'est du bon-chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office. Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEAN. Oh non ! Madame.

LA COM. Tiens, te dis-je.

JEAN. Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COM. Cela ne fait rien.

JEAN. Pardonnez-moi, Madame.

CRIC. Hé ! prenez, Jeannot ; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COM. Dis à ton maître que je le remercie.

CRIC. Donne-moi donc cela.

JEAN. Oui, quelque sot.

CRIC. C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEAN. Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COM. Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

### SCÈNE IV

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRICQUET, ANDRÉE.

LE VIC. Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COM. Je ne veux point de cohue, au moins. Que l'on dise à mon Suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VIC. En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurois prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien 10 divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COM. Laquais, un siège. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de

Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vu.

Le Vic. Voici un billet du beau style, Madame, 20 et qui mérite d'être bien écouté. (Il lit.)

*Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.*

La Com. Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

Le Vic. continue. *Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuelles 30 dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal, c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon-chrétien pour des poires d'angoisse, que 40 vos cruautés me font avaler tous les jours.*

TIBAUDIER, votre esclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

La Com. Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JUL. Vous avez raison, Madame, et Monsieur le Vicomte dut-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écrirait comme cela.

### SCÈNE V

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE,  
LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

La Com. Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. Tib. Je lui suis bien obligé, Madame, et si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

10 JUL. Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et votre cause est juste.

M. Tib. Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide, et j'ai sujet d'appréhender de mo

voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

Le Vic. J'espérois quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. Tib. Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets, que j'ai composés à votre honneur et gloire.

Le Vic. Ah! je ne pensais pas que Monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets-là.

La Com. Il veut dire deux strophes. Laquis, donnez un siège à Monsieur Tibaudier. Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

M. Tib. *Une personne de qualité*

*Ravie mon âme;*

*Elle a de la beauté,*

*J'ai de la flamme;*

*Mais je la blâme*

*D'avoir de la fierté.*

Le Vic. Je suis perdu après cela.

La Com. Le premier vers est beau: Une 50 personne de qualité.

JUL. Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

La Com. Voyons l'autre strophe.

M. Tib. *Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour;*

*Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,*

*Veut quitter sa chagrine demeure,*

*Pour aller par respect faire au vôtre sa cour :*

*Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,*

*Et de ma foi, dont unique est l'espèce,*

*Vous devriez à votre tour,*

*Vous contentant d'être comtesse,*

*Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigre,* 50

*Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.*

Le Vic. Me voilà supplanté, moi, par Monsieur Tibaudier.

La Com. Ne pensez pas vous moquer: pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

Le Vic. Comment, Madame, me moquer? Quelque son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes 60 que toutes celles de Martial.

La Com. Quoi? Martial fait-il des vers? Je pensais qu'il ne fit que des gants?



M. TIB. Ce n'est pas ce Martial-là, Madame; c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

Le VIC. Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées  
70 de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COM. Il faut que mon fils le Comte soit de la partie; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là dedans.

## SCÈNE VI

MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER, LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COM. Holà! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOB. Je donne le bon vèpres à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COM. A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte?

10 M. BOB. A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

LA COM. Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis, et le Commandeur?

M. BOB. Ils sont, Dieu grâce, Madame, en parfaite santé.

LA COM. Où est le Comte?

M. BOB. Dans votre belle chambre à alcôve, Madame.

LA COM. Que fait-il, Monsieur Bobinet?

20 M. BOB. Il compose un thème, Madame, que je viens de lui dicter, sur une épître de Cicéron.

LA COM. Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

M. BOB. Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

Le VIC. Ce Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit.

## SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER, ANDRÉE, CRIQUET.

M. BOB. Allons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on

vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COM. Comte, saluez Madame. Faites la révérence à Monsieur le Vicomte. Saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIB. Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser Monsieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc qu'on 10 n'aime aussi les branches.

LA COM. Mon Dieu! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JUL. En vérité, Madame, Monsieur le Comte a tout à fait bon air.

Le VIC. Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JUL. Qui diroit que Madame eût un si grand enfant?

LA COM. Hélas! quand je le fis, j'étois si 20 jeune, que je me jouais encore avec une poupée.

JUL. C'est Monsieur votre frère, et non pas Monsieur votre fils.

LA COM. Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

M. BOB. Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COM. Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOB. Allons, Monsieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

Le COMTE. *Omne viro soli quod convenit esto virile.*

*Omne viri...*

LA COM. F! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?

M. BOB. C'est du latin, Madame, et la première 40 règle de Jean Despautère.

LA COM. Mon Dieu! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOB. Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COM. Non, non, cela s'explique assez.

CRIQ. Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COM. Allons nous placer. Monsieur Ti- 50 baudier, prenez Madame.

Le VIC. Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique, et de danse,

dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COM. Mon Dieu ! voyons l'affaire : on a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VIC. Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement. *Après que les violons ont quelque peu joué, et que toute la compagnie est assise.*

## SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBANDIER, aux pieds de la Comtesse, MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE.

M. HARP. Parbleu ! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COM. Holà ! Monsieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? vient-on interrompre comme cela une comédie ?

M. HARP. Morbleu ! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de ma fidélité.

LA COM. Mais vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui paraît.

M. HARP. Eh têtèbleu ! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez ; et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COM. En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARP. Si fait morbleu ! je le sais bien ; je le sais bien, morbleu ! et...

LA COM. Eh fi ! Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte !

M. HARP. Eh ventrebleu ! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions, et il vaudrait bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et la sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

LE VIC. Je ne sais pas, Monsieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez, et si...

M. HARP. Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre point, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé,

et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VIC. Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plaintes que vous pouvez avoir contre Madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COM. Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte, et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARP. Moi, me plaindre doucement ?

LA COM. Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

M. HARP. J'y viens moi, morbleu ! tout exprès, c'est le lieu qu'il me faut, et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COM. Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que Monsieur le Vicomte me donne ? Vous voyez que Monsieur Tibandier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARP. Monsieur Tibandier en use comme il lui plaît, je ne sais pas de quelle façon Monsieur Tibandier a été avec vous, mais Monsieur Tibandier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COM. Mais vraiment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites : on ne traite point de la sorte les femmes de qualité, et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

M. HARP. Hé ventrebleu ! Madame, quittons la faribole.

LA COM. Que voulez-vous donc dire, avec votre 'quittons la faribole' ?

M. HARP. Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte : vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vue ; mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer devant bonne compagnie que je romps commerce avec vous, et que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le Donneur.

LA COM. Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode, on ne voit autre chose de tous côtés. La, la, Monsieur go

le Receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARP. Moi, morbleu! prendre place! cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte, et ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIB. Monsieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

M. HARP. Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

LA COM. Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VIC. Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès: ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

### SCENE IX

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE COMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE, JEANNOT, CRIQUET.

JEAN. Voilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VIC. *lit.* En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. Ma foi! Madame, voilà notre comédie achevée aussi.

JUL. Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour n'eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COM. Comment donc? qu'est-ce que cela veut dire?

LE VIC. Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie; et, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, et donnerez Mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COM. Quoi? jouer de la sorte une personne de ma qualité?

LE VIC. C'est sans vous offenser, Madame, et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COM. Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

M. TIB. Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

LE VIC. Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARRAGNAS.

# LES FEMMES SAVANTES

## COMÉDIE

### ACTEURS

CHRYSALE, *bon bourgeois.*

PHILAMINTE, *femme de Chrysale.*

ARMANDE, { *filles de Chrysale et*

HENRIETTE, } *de Philaminte.*

ARISTE, *frère de Chrysale.*

BÉLISE, *sœur de Chrysale.*

CLITANDRE, *amant d'Henriette.*

TRISSOTIN, *bel esprit.*

VADIUS, *savant.*

MARTINE, *servante de cuisine.*

L'ÉPINE, *laquais.*

JULIEN, *valet de Vadius.*

LE NOTAIRE.

La scène est à Paris.

### ACTE I

#### SCÈNE I

ARMANDE, HENRIETTE.

ARM. Quoi? le beau nom de fille est un titre,  
ma sœur,

Dont vous voulez quitter la charmante douceur,  
Et de vous marier vous osez faire fête?

Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENR. Oui, ma sœur.

ARM. Ah! ce 'oui' se peut-il  
supporter,

Et sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?

HENR. Qu'a donc le mariage en soi qui vous  
oblige,

Ma sœur...?

ARM. Ah, mon Dieu! fi!

HENR. Comment?

ARM. Ah, fi! vous  
dis-je.

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,  
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?

De quelle étrange image on est par lui blessée?  
Sur quelle sale rue il traîne la pensée?

N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma  
sœur,

Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENR. Les suites de ce mot, quand je les  
envisage,

Me font voir un mari, des enfants, un ménage;  
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,

Qui blesse la pensée et fasse frissonner!

ARM. De tels attachements, ô Ciel! sont pour  
vous plaire?

HENR. Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de  
mieux à faire,

Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,  
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,

Et de cette union, de tendresse suivie,

Se faire les douceurs d'une innocente vie?

Ce nœud, bien assorti, n'a-t-il pas des appas?

ARM. Mon Dieu, que votre esprit est d'un  
étage bas!

Que vous jouez au monde un petit personnage,  
De vous claquemurer aux choses du ménage,

Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants  
Qu'un idole d'époux et des marmots d'enfants!

Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,

Les bas amusements de ces sortes d'affaires ;  
A de plus hauts objets élevez vos desirs,  
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,

Et traitant de mépris les sens et la matière,  
A l'esprit comme nous donnez-vous toute entière.  
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,  
Que du nom de savante on honore en tous lieux :  
Tâchez ainsi que moi de vous montrer sa fille,  
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille, 40  
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs  
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs ;  
Loin d'être aux lois d'un homme en esclavage asservie,

Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,  
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,

Et donne à la raison l'empire souverain,  
Soumettant à ses lois la partie animale,  
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.  
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,  
Qui doivent de la vie occuper les moments ; 50  
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles  
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENR. Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,

Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;

Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe  
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.  
Si le vôtre est ni propre aux élévations  
Où montent des savants les spéculations,  
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,

Et dans les petits soins son foible se resserme. 60  
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,  
Et de nos deux instincts suivons les mouvements :  
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,  
Les hautes régions de la philosophie,  
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,  
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,  
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :  
Vous, du côté de l'âme et des nobles desirs,  
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ; 70  
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,  
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARM. Quand sur une personne on prétend se régler,

C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;  
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,

Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENR. Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,

Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;  
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie

N'ait pas vaqué toujours à la philosophie. 80  
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,  
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;  
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,

Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARM. Je vois que votre esprit ne peut être guéri

Du fol entêtement de vous faire un mari ;  
Mais sachez, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre :

Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre ?

HENR. Et par quelle raison n'y seroit-elle pas ?

Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ? 90

ARM. Non ; mais c'est un dessein qui seroit malhonorable,

Que de vouloir d'un autre enlever la conquête ;  
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré  
Que Clitandre ait pour moi hautement soupité.

HENR. Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,

Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;  
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,  
Et la philosophie a toutes vos amours :  
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,

Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ? 100

ARM. Cet empire que tient la raison sur les sens

Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,  
Et l'on peut pour époux refuser un mérite  
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENR. Je n'ai pas empêché qu'à vos perfectiones

Il n'ait continué ses adorations ;  
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,  
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARM. Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité

Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ? 110

Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,  
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENR. Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le croi.

ARM. Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,

Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,

Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENR. Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,

Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :

Je l'aperçois qui vient, et sur cette matière

Il pourra nous donner une pleine lumière. 120

## SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENR. Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,

Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur ;

Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARM. Non, non : je ne veux point à votre passion

Imposer la rigueur d'une explication ;

Je ménage les gens, et sais comme embarrasser

Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLIT. Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,

Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu ; 10

Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,

Et j'avouerais tout haut, d'une âme franche et nette,

Que les tendres liens où je suis arrêté,

Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.

Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte :

Vous avez bien voulu les choses de la sorte.

Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs

Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs ;

Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle ;

Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle. 20

J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents, Ils régnoient sur mon âme en superbes tyrans,

Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,

Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes :

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,

Et leurs traits à jamais me seront précieux ;

D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes. Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes ;

De si rares bontés m'ont si bien su toucher, Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers ar-

racher ; 30

Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,

De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,

De ne point essayer à rappeler un cœur

Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARM. Eh ! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,

Et que de vous enfin si fort on se soucie ?

Je vous trouve plaisant de vous le figurer,

Et bien impertinent de me le déclarer.

HENR. Eh ! doucement, ma sœur. Oh donc est la morale

Qui sait si bien régir la partie animale, 40

Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARM. Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,

De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?

Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,

Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,

Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,

Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENR. Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir

De m'enseigner si bien les choses du devoir ; 50

Mon cœur sur vos leçons veut régier sa conduite ; Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,

Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour

De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour ;

Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,

Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLIT. J'y vais de tous mes soins travailler hautement,

Et j'attends de vous ce doux consentement.

ARM. Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine

A vous imaginer que cela me chagrine. 60

HENR. Moi, ma sœur, point du tout : je sais que sur vos sens

Les droits de la raison sont toujours tout-puissants ;

Et que par les leçons qu'on prend dans la sagesse,

Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi

Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi.

Appuyer sa demande, et de votre suffrage  
Presser l'heureux moment de notre mariage.

Je vous en sollicite ; et pour y travailler . . .

ARM. Votre petit esprit se mêle de railler, 70  
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute  
fière.

HENR. Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous  
déplaît guère ;

Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,  
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARM. A répondre à cela je ne daigne de-  
scendre,

Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas en-  
tendre.

HENR. C'est fort bien fait à vous, et vous nous  
faites voir

Des modérations qu'on ne peut concevoir.

## SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENR. Votre sincère aveu ne l'a pas peu  
surprise.

CLIT. Elle mérite assez une telle franchise,  
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté  
Sont dignes tout au moins de ma sincérité.  
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,  
Madame . . .

HENR. Le plus sûr est de gagner ma mère :  
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,  
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout ;  
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme,  
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ; 10  
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu  
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.

Je voudrais bien vous voir pour elle, et pour ma  
tante,

Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,  
Un esprit qui, flattant les visions du leur,  
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLIT. Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né  
sincère,

Même dans votre sœur flatter leur caractère,  
Et les femmes docteurs ne sont point de mon  
goût.

Je consens qu'une femme ait des clartés de  
tout ; 20

Mais je ne lui veux point la passion choquante  
De se rendre savante afin d'être savante ;  
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,  
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;  
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,

Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le  
sache,

Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,  
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Je respecte beaucoup Madame votre mère ;  
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère, 30

Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,  
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.  
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,  
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,  
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux  
esprits

Un benêt dont partout on siffle les écrits,  
Un pédant dont on voit la plume libérale  
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENR. Ses écrits, ses discours, tout m'en  
semble ennuyeux,

Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ; 40  
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,  
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.  
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,  
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;  
Et, pour n'avoir personne à sa flamme con-  
traire,

Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLIT. Oui, vous avez raison ; mais Monsieur  
Trissotin

M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.  
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,

A me déshonorer en priant ses ouvrages ; 50  
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,

Et je le connoissais avant que l'avoir vu.  
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,

Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne :  
La constante hauteur de sa présomption,

Cette intrepidité de bonne opinion,  
Cet indolent état de confiance extrême

Qui le rend en tout temps si content de soi-même.  
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,

Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit, 60  
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée

Contre tous les honneurs d'un général d'armée.  
HENR. C'est avoir de bons yeux que de voir  
tout cela.

CLIT. Jusques à sa figure encor la chose alla,  
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,

De quel air il falloit que fût fait le poète ;  
Et j'en avais si bien deviné tous les traits,

Que rencontrant un homme un jour dans le  
Palais,

Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,  
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne. 70

HENR. Quel conte !

CLIT. Non ; je dis la chose comme elle est.  
Mals je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,  
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,  
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

## SCÈNE IV

CLITANDRE, BÉLISE.

CLIT. Souffrez, pour vous parler, Madame,  
qu'un amant  
Prenne l'occasion de cet heureux moment,  
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

BÉL. Ah ! tout beau, gardez-vous de m'ouvrir  
trop votre âme :

Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,  
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,

Et ne m'expliquez point par un autre langage  
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage ;  
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,  
Mals qu'il me soit permis de ne le savoir pas : 10  
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,  
Tant que vous vous tiendrez aux muets inter-  
prètes ;

Mals si la bouche vient à s'en vouloir mêler,  
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLIT. Des projets de mon cœur ne prenez  
point d'alarme :

Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,  
Et je viens ardemment conjurer vos bontés  
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉL. Ah ! certes le détour est d'esprit, je  
l'avoue :

Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue, 20  
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,  
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLIT. Ceci n'est point du tout un trait d'esprit,  
Madame,

Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.  
Les Cleux, par les liens d'une immuable ardeur,  
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;  
Henriette me tient sous son aimable empire,  
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire :  
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,  
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux. 30

BÉL. Je vois où doucement vent aller la de-  
mande,

Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende ;  
La figure est adroite, et, pour n'en point sortir  
Aux choses que mon cœur m'offre à vous re-  
partir,

Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,  
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLIT. Eh ! Madame, à quoi bon un pareil em-  
baras,

Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?  
BÉL. Mon Dieu ! point de façons ; cessez de  
vous défendre

De ce que vos regards m'ont souvent fait en-  
tendre : 40

Il suffit que l'on est contente du détour  
Dont s'est adroitement avisé votre amour,  
Et que, sous la figure où le respect l'engage,  
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,  
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,  
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLIT. Mals...

BÉL. Adieu : pour ce coup, ceci doit vous  
suffire,

Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLIT. Mals votre erreur...

BÉL. Laissez, je rougis  
maintenant,

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant. 50

CLIT. Je veux être pendu si je vous aime, et  
sage...

BÉL. Non, non, je ne veux rien entendre da-  
vantage.

CLIT. Diantre soit de la folle avec ses visions !  
A-t-on rien vu d'égal à ces préventions ?

Allons commettre un autre au soin que l'on me  
donne,

Et prenons le secours d'une sage personne.

## ACTE II

## SCÈNE I

ARISTE.

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt ;  
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.  
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire !  
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire !  
Jamais...

## SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE.

AR. Ah ! Dieu vous garir, mon frère !  
CHRY. Et vous aussi,  
Mon frère.  
AR. Savez-vous ce qui m'amène ici ?



CHRY. Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.  
 AR. Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre ?  
 CHRY. Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.  
 AR. En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous ?  
 CHRY. D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, et de conduite ;  
 Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.  
 AR. Certain desir qu'il a conduit ici mes pas, Et je me réjouis que vous en fassiez cas. 10  
 CHRY. Je connus feu son père en mon voyage à Rome.  
 AR. Fort bien.  
 CHRY. C'étoit, mon frère, un fort bon gentilhomme.  
 AR. On le dit.  
 CHRY. Nous n'avions alors que vingt-huit ans,  
 Et nous étions, ma foi ! tous deux de verts galants.  
 AR. Je le crois.  
 CHRY. Nous donnions chez les dames romaines,  
 Et tout le monde là parloit de nos fredaines :  
 Nous faisions des jaloux.  
 AR. Voilà qui va des mieux.  
 Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

## SCÈNE III

BÉLISE, CHRYSALE, ARISTE.

AR. Clitandre auprès de vous me fait son interprète,  
 Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.  
 CHRY. Quoi, de ma fille ?  
 AR. Oui, Clitandre en est charmé,  
 Et je ne vis jamais amant plus enflammé.  
 BÉL. Non, non : je vous entends, vous ignorez l'histoire,  
 Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.  
 AR. Comment, ma sœur ?  
 BÉL. Clitandre abuse vos esprits,  
 Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.  
 AR. Vous rallez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?  
 BÉL. Non ; j'en suis assurée.  
 AR. Il me l'a dit lui-même. 10  
 BÉL. Eh, oui !  
 AR. Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui  
 D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉL. Fort bien.  
 AR. Et son amour même m'a fait instance  
 De presser les moments d'une telle alliance.  
 BÉL. Encore mieux. On ne peut tromper plus galamment.  
 Henriette, entre nous, est un amusement,  
 Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,  
 A couvrir d'autres feux, dont je sais le mystère ;  
 Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.  
 AR. Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur, 20  
 Dites-nous, s'il vous plait, cet autre objet qu'il aime.  
 BÉL. Vous le voulez savoir ?  
 AR. Oui. Quoi ?  
 BÉL. Moi.  
 AR. Vous ?  
 BÉL. Moi-même.  
 AR. Hay, ma sœur !  
 BÉL. Qu'est-ce donc que veut dire ce 'hay',  
 Et qu'a de surprenant le discours que je fais ?  
 On est fatigé d'un air, je pense, à pouvoir dire  
 Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire ;  
 Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas  
 Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.  
 AR. Ces gens vous aiment ?  
 BÉL. Oui, de toute leur puissance.  
 AR. Ils vous l'ont dit ?  
 BÉL. Aucun n'a pris cette licence : 30  
 Ils m'ont su révéler si fort jusqu'à ce jour,  
 Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour ;  
 Mais pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,  
 Les muets truchements ont tous fait leur office.  
 AR. On ne voit presque point céans venir Damis.  
 BÉL. C'est pour me faire voir un respect plus soumis.  
 AR. De mots piquants partout Dorante vous outrage.  
 BÉL. Ce sont emportements d'une jalouse rage.  
 AR. Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.  
 BÉL. C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux. 40  
 AR. Ma foi ! ma chère sœur, vision toute claire.  
 CHRY. De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉL. Ah, chimères ! ce sont des chimères, dit-on !

Chimères, moi ! Vraiment chimères est fort bon ! Je me réjouis fort de chimères, mes frères, Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

## SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE.

CHRY. Notre sœur est folle, oui.

AR. Cela croît tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours. C'est quand vous demandez Henriette pour femme : Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRY. Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,

Et tiens son alliance à singulier honneur.

AR. Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,

Que...

CHRY. C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :

Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,

Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

AR. Parlons à votre femme, et voyons à la rendre

Favorable...

CHRY. Il suffit : je l'accepte pour gendre.

AR. Oui ; mais pour appuyer votre consentement,

Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément ; Allons...

CHRY. Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire :

Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

AR. Mais...

CHRY. Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas :

Je la vais disposer aux choses de ce pas.

AR. Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,

Et reviendrai savoir...

CHRY. C'est une affaire faite, 20 Et je vais à ma femme en parler sans délai.

## SCÈNE V

MARTIN, CHRYSALE.

MART. Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an dit bien vrai :

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage, Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRY. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MART. Ce que j'ai ?

CHRY. Oui.

MART. J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,

Monseigneur.

CHRY. Votre congé !

MART. Oui, Madame me chasse.

CHRY. Je n'entends pas cela. Comment ?

MART. On me menace, si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRY. Non, vous demeurerez : je suis content de vous.

Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude, 10 Et je ne veux pas, moi...

## SCÈNE VI

PHILANTHE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHIL. Quoi ? Je vous vols, maraude ? Vite, sortez friponne ; allons, quittez ces lieux, Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRY. Tout doux.

PHIL. Non, c'en est fait.

CHRY. Eh !

PHIL. Je veux qu'elle sorte.

CHRY. Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHIL. Quel ? vous la soutenez ?

CHRY. En aucune façon.

PHIL. Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRY. Mon Dieu ! non ;

Je ne fais seulement que demander son crime.

PHIL. Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRY. Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

PHIL. Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRY. Hé bien ! oui : vous dit-on quelque chose là contre ?

PHIL. Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRY. D'accord.

PHIL. Et vous devez, en raisonnable époux,

Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRY. Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,

Ce qu'elle, et votre crime est indigne de grâce.

MART. Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRYA. Ma foi ! je ne sais pas.

PHIL. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYA. A-t-elle, pour donner matière à votre haine, 20

Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ?

PHIL. Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous

Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRYA. Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHIL. Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYA. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,

Dérober quelque aiguilère ou quelque plat d'argent ?

PHIL. Cela ne seroit rien.

CHRYA. Oh, oh ! peste, la belle !

Quoi ? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHIL. C'est pis que tout cela.

CHRYA. Pis que tout cela ?

PHIL. Pis. 30

CHRYA. Comment diantre, friponne ! Euh ? a-t-elle commis ...

PHIL. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,

Après trente leçons, insulté mon oreille  
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,  
Qu'en termes décaïfs condamne Vaugelas.

CHRYA. Est-ce là ...

PHIL. Quoi ? toujours, malgré nos remontrances,

Heurter le fondement de toutes les sciences,  
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,

Et les fait la main haute obéir à ses lois ?

CHRYA. Du plus grand des forfaits je la croyais coupable. 40

PHIL. Quoi ? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYA. Si fait.

PHIL. Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

CHRYA. Je n'ai garde.

BÉL. Il est vrai que ce sont des pitiés :  
Toute construction est par elle détruite,  
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MART. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;

Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHIL. L'impudente ! appeler un jargon le langage

Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MART. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien, 50

Et tous vos blaux dictons ne servent pas de rien.

PHIL. Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?

Ne servent pas de rien !

BÉL. Ô cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,

On ne te puisse apprendre à parler congrûment ? De pas mis avec rien tu fais la récidive,

Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MART. Mon Dieu ! je n'avons pas étugé comme vous,

Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHIL. Ah ! peut-on y tenir ?

BÉL. Quel solécisme horrible ! 60

PHIL. En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉL. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.

Je n'est qu'un singulier, avons est pluriel.

Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MART. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

PHIL. Ô Ciel !

BÉL. Grammaire est prise à contre-sens par toi,

Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MART. Ma foi !

Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteuil, ou de Pontoise,

Cela ne me fait rien.

BÉL. Quelle âme villageoise !

La grammaire, du verbe et du nominatif, 70  
Comme de l'adjectif avec le substantif,

Nous enseigne les lois.

MART. J'ai, Madame, à vous dire que je ne connois point ces gens-là.

PHIL. Quel martyre !

BÉL. Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder

En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MART. Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHIL. à sa sœur. Eh, mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.

(À son mari.)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYA. Si fait. A son caprice il me faut consentir.  
 Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine. 80  
 PHIL. Comment ? vous avez peur d'offenser la coquille ?  
 Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant ?  
 CHRYA. Moi ? point. Allons, sortez. (Bas.) Va-t'en, ma pauvre enfant.

## SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYA. Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ;  
 Mais je n'approuve point une telle sortie :  
 C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,  
 Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHIL. Vous voulez que toujours je l'aie à mon service  
 Pour mettre incessamment mon oreille au sup-  
 plice ?

Pour rompre toute loi d'usage et de raison,  
 Par un barbare amas de vices d'oralison,  
 De mots ostroplés, cousus par intervalles,  
 De proverbes trainés dans les ruisseaux des  
 Halles ? 20

BÉL. Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours :

Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;  
 Et les moindres défauts de ce grossier génie  
 Sont ou le pédonasme, ou la cacophonie.

CHRYA. Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,

Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?  
 J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant  
 ses herbes,

Elle accommode mal les noms avec les verbes,  
 Et redise cent fois un bas ou méchant mot,  
 Que de brûler ma viande, ou saler trop mon  
 pot. 20

Je vis de bonne soupe, et non de beau langage ;  
 Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;  
 Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,  
 En cuisine peut-être auroient été des sots.

PHIL. Que ce discours grossier terriblement assomme !

Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme  
 D'être baissé sans cesse aux soins matériels,  
 Au lieu de se hausser vers les spirituels !

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,  
 D'un prix à mériter seulement qu'on y pense, 30  
 Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYA. Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BÉL. Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère ;

Mais si vous en croyez tout le monde savant,  
 L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;  
 Et notre plus grand soin, notre première instance,  
 Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYA. Ma foi ! si vous songez à nourrir votre esprit,

C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,

Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude

Pour ...

PHIL. Ah ! *sollicitude* à mon oreille est rude :  
 Il put étrangement son ancienneté.

BÉL. Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYA. Voulez-vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate,

Que je lève le masque, et décharge ma rate :  
 De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur ...

PHIL. Comment donc ?

CHRYA. C'est à vous que je parle, ma sœur.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;  
 Mais vous en faites, vous, d'étranges en con-  
 duite. 50

Vos livres éternels ne me contentent pas,  
 Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,  
 Et laisser la science aux docteurs de la ville ;

M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans  
 Cette longue lunette à faire peur aux gens,

Et cent brimborions dont l'aspect importune ;  
 Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la  
 lune,

Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez  
 vous,

Où nous voyons aller tout sens dessus dessous. 60  
 Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de  
 causes,

Qu'une femme étudie et sache tant de choses.  
 Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,

Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,  
 Et régler la dépense avec économie,

Doit être son étude et sa philosophie.  
 Nos pères sur ce point étoient gens bien sensés,

Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez  
 Quand la capacité de son esprit se hausse

À connoître un pourpoint d'avec un haut de  
 chaume. 70

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;

Leurs ménages étoient tout leur docte entretien,  
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,  
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.

Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :

Elles veulent écrire, et devenir auteurs.  
Nulle science n'est pour elles trop profonde,  
Et c'éans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,  
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir ; 80

On y sait comme vont lune, étoile polaire,  
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;

Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,

On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.  
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,  
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,  
Et le raisonnement en bannit la raison :  
L'un me brûle mon rôti en lisant quelque histoire ;

L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ; 90

Enfin je vois par eux votre exemple suivi,  
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.  
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,  
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,  
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,  
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.  
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse

(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse).  
Je n'aime point c'éans tous vos gens à latin,  
Et principalement ce Monsieur Trissotin : 100  
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;  
Tous les propos qu'il tient sont des billesvesées ;  
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,  
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHIL. Quelle bassesse, ô Ciel, et d'âme, et de langage !

BAL. Est-il de petits corps un plus lourd assemblage !

Un esprit composé d'atomes plus bourgeois !  
Et de ce même sang se peut-il que je sois !  
Je me veux mal de mort d'être de votre race,  
Et de confusion j'abandonne la place. 110

## SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHIL. Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

CHRY. Moi ? Non. Ne parlons plus de quelle : c'est fait.

Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée  
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée :

C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien,  
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.  
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,  
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,  
De choisir un mari . . .

PHIL. C'est à quoi j'ai songé,  
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai. 10  
Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,  
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,  
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,  
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut :  
La contestation est ici superflue,  
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.  
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :  
Je veux à votre fille en parler avant vous ;  
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,  
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite. 20

## SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE.

AR. Hé bien ? la femme sort, mon frère, et je vois bien

Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRY. Oui.

AR. Quel est le succès ? Aurons-nous Henriette ?

A-t-elle consenti ? l'affaire est-elle faite ?

CHRY. Pas tout à fait encor.

AR. Refuse-t-elle ?

CHRY. Non.

AR. Est-ce qu'elle balance ?

CHRY. En aucune façon.

AR. Quel donc ?

CHRY. C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

AR. Un autre homme pour gendre !

CHRY. Un autre.

AR. Qui se nomme ?

CHRY. Monsieur Trissotin.

AR. Quel ? ce Monsieur Trissotin . . .

CHRY. Oui, qui parle toujours de vers et de latin. 10

AR. Vous l'avez accepté ?  
 CHRYA. Moi, point, à Dieu ne plaise !  
 AR. Qu'avez-vous répondu ?  
 CHRYA. Rien ; et je suis bien aise  
 De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.  
 AR. La raison est fort belle, et c'est faire un  
 grand pas.  
 Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre ?  
 CHRYA. Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit  
 d'autre genre,  
 J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.  
 AR. Certes votre prudence est rare au dernier  
 point !  
 N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?  
 Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse 20  
 Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,  
 Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?  
 CHRYA. Mon Dieu ! vous en parlez, mon frère,  
 bien à l'aise,  
 Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.  
 J'aime fort le repos, la paix, et la douceur,  
 Et ma femme est terrible avecque son humeur.  
 Du nom de philosophe elle fait grand mystère ;  
 Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;  
 Et sa morale, faite à mépriser le bien,  
 Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien. 30  
 Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,  
 On en a pour huit jours d'effroyable tempête.  
 Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;  
 Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ;  
 Et cependant, avec toute sa diablerie,  
 Il faut que je l'appelle et 'mon cœur' et 'ma mie.'  
 AR. Allez, c'est se moquer. Votre femme,  
 entre nous,  
 Est par vos lâchetés souveraine sur vous.  
 Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse,  
 C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse ; 40  
 Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez  
 Et vous faites mener en bête par le nez.  
 Quoi ? vous ne pouvez pas, voyant comme on  
 vous nomme,  
 Vous résoudre une fois à vouloir être un homme ?  
 A faire descendre une femme à vos vœux,  
 Et prendre assez de cœur pour dire un : 'Je le  
 veux' ?  
 Vous laisserez sans honte immoler votre fille  
 Aux folles visions qui tiennent la famille,  
 Et de tout votre bien revêtir un nigaud,  
 Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner  
 haut, 50  
 Un pédant qu'à tous coups votre femme apo-  
 strophe  
 Du nom de bel esprit, et de grand philosophe,

D'homme qu'en vers galants jamais on n'égalé.  
 Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout  
 cela ?  
 Allez, encore un coup, c'est une moquerie,  
 Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.  
 CHRYA. Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai  
 tort.  
 Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,  
 Mon frère.  
 AR. C'est bien dit.  
 CHRYA. C'est une chose infâme  
 Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme. 60  
 AR. Fort bien.  
 CHRYA. De ma douceur elle a trop profité.  
 AR. Il est vrai.  
 CHRYA. Trop joui de ma facilité.  
 AR. Sans doute.  
 CHRYA. Et je lui veux faire aujourd'hui  
 connoître  
 Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître  
 Pour lui prendre un mari qui soit selon mes  
 vœux.  
 AR. Vous voilà raisonnable, et comme je vous  
 veux.  
 CHRYA. Vous êtes pour Clitandre, et savez sa  
 demeure :  
 Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.  
 AR. J'y cours tout de ce pas.  
 CHRYA. C'est souffrir trop longtemps,  
 Et je m'en vais être homme à la barbe des gens. 70

## ACTE III

### SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN,  
 L'ÉPINE.

PHIL. Ah ! mettons-nous ici, pour écouter à  
 l'aise  
 Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.  
 ARM. Je brûle de les voir.  
 BÉL. Et l'on s'en meurt chez nous.  
 PHIL. Ce sont charmes pour moi que ce qui  
 part de vous.  
 ARM. Ce m'est une douceur à nulle autre  
 pareille.  
 BÉL. Ce sont repas friands qu'on donne à mon  
 oreille.  
 PHIL. Ne faites point languir de si pressants  
 desirs.

ARM. Dépêchez.

BÉL. Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHIL. A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISS. Hélas ! c'est un enfant tout nouveau né, Madame. 10

Son sort assurément a lieu de vous toucher, Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHIL. Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISS. Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉL. Qu'il a d'esprit !

## SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHIL. Holà ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENR. C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHIL. Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,

Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENR. Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,

Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHIL. Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite

Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISS. Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,

Et vous ne vous piquez que de savoir charmer. 10

HENR. Aussi peu l'un que l'autre, et je n'ai nulle envie . . .

BÉL. Ah ! songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

PHIL. Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(*Le laquais tombe avec la chaise.*)

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir, Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉL. De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,

Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté ?

Ce que nous appelons centre de gravité ?

L'ÉP. Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHIL. Le lourdaud !

TRISS. Bien lui prend de n'être pas de verro. 20

ARM. Ah ! de l'esprit partout !

BÉL. Cela ne tarit pas.

PHIL. Servez-nous promptement votre aimable ropae.

TRISS. Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,

Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,

Et je pense qu'il je ne feral pas mal

De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,

Le ragoût d'un sonnet, qui chez une princesse

A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique assaisonné partout,

Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût. 30

ARM. Ah ! je n'en doute point.

PHIL. Donnons vite audience.

BÉL. (*A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.*)

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.

J'aime la poésie avec entêtement,

Etsurtout quand les vers sont tournés galamment.

PHIL. Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISS. SO . . .

BÉL. Silence ! ma nièce.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIÈVRE.

*Votre prudence est endormie,*

*De traiter magnifiquement,*

*Et de loger superbement* 40

*Votre plus cruelle ennemie.*

BÉL. Ah ! le joli début !

ARM. Qu'il a le tour galant !

PHIL. Lui seul des vers aisés possède le talent !

ARM. A prudence endormie il faut rendre les armes.

BÉL. *Loger son ennemie* est pour moi plein de charmes.

PHIL. J'aime superbement et magnifiquement :

Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉL. Prétions l'oreille au reste.

TRISS. *Votre prudence est endormie,*

*De traiter magnifiquement,* 50

*Et de loger superbement*

*Votre plus cruelle ennemie.*

ARM. *Prudence endormie !*

BÉL. *Loger son ennemie !*

PHIL. *Superbement et magnifiquement !*

TRISS. *Faites-la sortir, quoi qu'on die,*

*De votre riche appartement,*

*Où cette ingrate insolemment*

*Attaque votre belle vie.*

BÉL. Ah! tout doux, laissez-moi, de grâce,  
respirer. 60

ARM. Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir  
d'admirer.

PHIL. On se sent à ces vers, jusques au fond  
de l'âme,

Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARM. *Faites-la sortir, quoi qu'on die,  
De votre riche appartement.*

Que riche appartement est là joliment dit!

Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHIL. *Faites-la sortir, quoi qu'on die.*

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!

C'est, à mon sentiment, un endroit impayable. 70

ARM. De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est  
amoureux.

BÉL. Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est  
heureux.

ARM. Je voudrais l'avoir fait.

BÉL. Il vaut toute une pièce.

PHIL. Mais en comprend-on bien, comme moi,  
la finesse?

ARM. et BÉL. Oh, oh!

PHIL. *Faites-la sortir, quoi qu'on die :*

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts :

N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets,

*Faites-la sortir, quoi qu'on die.*

*Quoi qu'on die, quoi qu'on die. 80*

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne  
semble.

Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble ;  
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉL. Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il  
n'est gros.

PHIL. Mais quand vous avez fait ce charmant  
*quoi qu'on die,*

Avez-vous compris, vous, toute son énergie?

Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il  
nous dit,

Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISS. Hay, hay.

ARM. J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête :

Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête, 90  
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHIL. Enfin les quatrains sont admirables tous  
deux.

Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARM. Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi  
qu'on die.*

TRISS. *Faites-la sortir, quoi qu'on die,*

PHIL, ARM. et BÉL. *Quoi qu'on die!*

TRISS. *De votre riche appartement,*

PHIL, ARM. et BÉL. *Riche appartement!*

TRISS. *Où cette ingrate insolemment!*

PHIL, ARM. et BÉL. *Cette ingrate de fièvre! 100*

TRISS. *Attaque votre belle vie.*

PHIL. *Votre belle vie!*

ARM. et BÉL. Ah!

TRISS. *Quoi! sans respecter votre rang,*

*Elle se prend à votre sang,*

PHIL, ARM. et BÉL. Ah!

TRISS. *Et nuit et jour vous fait outrage!*

*Si vous la conduisez aux bains,*

*Sans la marchander davantage,*

*Noyez-la de vos propres mains. 110*

PHIL. On n'en peut plus.

BÉL. On pâme.

ARM. On se moult de plaisir.

PHIL. De mille doux frissons vous vous sentez  
saisir.

ARM. *Si vous la conduisez aux bains,*

BÉL. *Sans la marchander davantage,*

PHIL. *Noyez-la de vos propres mains :*

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARM. Chaque pas dans vos vers rencontre un  
trait charmant.

BÉL. Partout on s'y promène avec ravissement.

PHIL. On n'y sauroit marcher que sur de  
belles choses.

ARM. Ce sont petits chemins tout parsemés de  
roses. 120

TRISS. Le sonnet donc vous semble...

PHIL. Admirable, nouveau,

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉL. Quoi? sans émotion pendant cette lec-  
ture?

Vous faites là, ma nièce, une étrange figure!

HENR. Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,  
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISS. Peut-être que mes vers importunent  
Madame.

HENR. Point: je n'écoute pas.

PHIL. Ah! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

*SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE.*

*DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES. 130*

PHIL. Ces titres ont toujours quelque chose  
de rare.

ARM. A cent beaux traits d'esprit leur nou-  
veauté prépare.

TRISS. *L'Amour si chèrement m'a vendu son  
lien,*

BÉL, ARM. et PHIL. Ah!

TRISS. *Qu'il m'en coûte déjà la moitié de  
mon bien;*



*Et quand tu vois ce beau carrosse,  
Où tant d'or se relève en bosse,  
Qu'il étonne tout le pays,*

*Et fait pompeusement triompher ma Lais,*

PHIL. Ah ! ma Lais ! voilà de l'érudition. 140

BÉL. L'enveloppe est jolie, et vaut un million.

TRISS. *Et quand tu vois ce beau carrosse,*

*Où tant d'or se relève en bosse,*

*Qu'il étonne tout le pays,*

*Et fait pompeusement triompher ma Lais,*

*Ne dis plus qu'il est amarante :*

*Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

ARM. Oh, oh, oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

PHIL. On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉL. *Ne dis plus qu'il est amarante :* 150

*Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline : *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHIL. Je ne sais, du moment que je vous ai connu,

si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu,

Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISS. Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,

A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHIL. Je n'ai rien fait en vers, mais j'ai lieu d'espérer

Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie, 160  
Huit chapitres du plan de notre académie.

Platon s'est au projet simplement arrêté,

Quand de sa République il a fait le traité ;

Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée

Que j'ai sur le papier en prose accommodée.

C'est enfin je me sens un étrange dépit

Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,

Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,

De cette indigne classe où nous rangent les hommes,

De borner nos talents à des futilités, 170

Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARM. C'est faire à notre sexe une trop grande offense,

De n'entendre l'effort de notre intelligence

Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,

Où des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉL. Il faut se relever de ce honteux partage,  
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISS. Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;

Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,

De leur esprit aussi j'honore les lumières. 180

PHIL. Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;

Mais nous voulons montrer à de certains esprits,

Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,

Que de science aussi les femmes sont meublées ;

Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,

Conduites en cela par des ordres meilleurs,

Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,

Mêler le beau langage et les hautes sciences,

Découvrir la nature en mille expériences,

Et sur les questions qu'on pourra proposer 190

Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISS. Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHIL. Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARM. Epicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉL. Je m'accommode assez pour moi des petits corps ;

Mais le vuide à souffrir me semble difficile,

Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISS. Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sens.

ARM. J'aime ses tourbillons.

PHIL. Moi, ses mondes tombants.

ARM. Il me tarde de voir notre assemblée ouverte, 200

Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISS. On en attend beaucoup de vos vives clartés,

Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHIL. Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,

Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉL. Je n'ai point encore vu d'hommes, comme je croi ;

Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous voi.

ARM. Nous approfondirons, ainsi que la physique,

Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHIL. La morale a des traits dont mon cœur est épris, 210

Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits ;

Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,

Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARM. Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,

Et nous y prétendons faire des remuements.

Par une antipathie ou juste, ou naturelle,  
 Nous avons pris chacune une haine mortelle  
 Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,  
 Que mutuellement nous nous abandonnons ;  
 Contre eux nous préparons de mortelles sen-  
 tences, 220

Et nous devons ouvrir nos doctes conférences  
 Par les proscriptions de tous ces mots divers  
 Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHIL. Mais le plus beau projet de notre aca-  
 démie,

Une entreprise noble, et dont je suis ravie,  
 Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté  
 Chez tous les beaux esprits de la postérité,  
 C'est le retranchement de ces syllabes sales,  
 Qui dans les plus beaux mots produisent des  
 scandales,

Ces jouets éternels des mots de tous les temps, 230  
 Ces fades lieux communs de nos méchants plai-  
 sants,

Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,  
 Dont on vient faire insulte à la pudeur des  
 femmes.

TRISS. Voilà certainement d'admirables pro-  
 jets !

BÉL. Vous verrez nos statuts, quand ils seront  
 tous faits.

TRISS. Ils ne sauroient manquer d'être tous  
 beaux et sages.

ARM. Nous serons par nos lois les juges des  
 ouvrages ;

Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ;  
 Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ;  
 Nous chercherons partout à trouver à redire, 240  
 Et ne verrons que nous qui sache bien écrire.

## SCÈNE III

L'ÉPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BÉLISE,  
 ARNANDE, HENRIETTE, VADIUS.

L'ÉP. Monsieur, un homme est là qui veut  
 parler à vous ;

Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

TRISS. C'est cet ami savant qui m'a fait tant  
 d'instance

De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHIL. Pour le faire venir vous avez tout crédit.  
 Faisons bien les honneurs au moins de notre  
 esprit.

Holà ! Je vous ai dit en paroles bien claires,  
 Que j'ai besoin de vous.

HENR. Mais pour quelles affaires ?

PHIL. Venez, on va dans peu vous les faire  
 savoir.

TRISS. Voici l'homme qui meurt du désir de  
 vous voir. 10

En vous le produisant, je ne crains point le  
 blâme

D'avoir admis chez vous un profane, Madame :  
 Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHIL. La main qui le présente en dit assez le  
 prix.

TRISS. Il a des vieux auteurs la pleine in-  
 telligence,  
 Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de  
 France.

PHIL. Du grec, ô Ciel ! du grec ! Il sait du  
 grec, ma sœur !

BÉL. Ah, ma nièce, du grec !

ARM. Du grec ! quelle douceur !

PHIL. Quoi ? Monsieur sait du grec ? Ah ! per-  
 mettez, de grâce,

Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous  
 embrasse. 20

(Il les baise toutes, jusques à Henriette,  
 qui le refuse.)

HENR. Excusez-moi, Monsieur, je n'entends  
 pas le grec.

PHIL. J'ai pour les livres grecs un merveilleux  
 respect.

VAD. Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui  
 m'engage

A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon homi-  
 mage,

Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHIL. Monsieur, avec du grec on ne peut gâter  
 rien.

TRISS. Au reste, il fait merveille en vers ainsi  
 qu'en prose,

Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque  
 chose.

VAD. Le défaut des auteurs, dans leurs produc-  
 tions,

C'est d'en tyranniser les conversations, 30  
 D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux  
 tables,

De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.

Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens  
 Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,

Qui des premiers venus saisissant les oreilles,  
 En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.

On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;  
 Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,

Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages  
 L'indigne empressement de lire leurs ouvrages. 40

Voici de petits vers pour de jeunes amants,  
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISS. Vos vers ont des beautés que n'ont point  
tous les autres.

VAD. Les Grâces et Vénus règnent dans tous  
les vôtres.

TRISS. Vous avez le tour libre, et le beau  
choix des mots.

VAD. On voit partout chez vous l'*éros* et le  
*pathos*.

TRISS. Nous avons vu de vous des églogues  
d'un style

Qui passe en doux attrait Théocrite et Virgile.

VAD. Vos odes ont un air noble, galant et  
doux,

Qui laisse de bien loin votre Horace après vous. 50

TRISS. Est-il rien d'amoureux comme vos  
chansonnettes ?

VAD. Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que  
vous faites ?

TRISS. Rien qui soit plus charmant que vos  
petits rondeaux ?

VAD. Rien de si plein d'esprit que tous vos  
madrigaux ?

TRISS. Aux ballades surtout vous êtes ad-  
mirable.

VAD. Et dans les bouts-rimés je vous trouve  
adorable.

TRISS. Si la France pouvoit connoître votre  
prix,

VAD. Si le siècle rendoit justice aux beaux  
esprits,

TRISS. En carrosse doré vous iriez par les rues.

VAD. On verroit le public vous dresser des  
statues. 60

Hom ! C'est une ballade, et je veux que tout net  
Vous m'en . . .

TRISS. Avez-vous vu certain petit sonnet  
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VAD. Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISS. Vous en savez l'auteur ?

VAD. Non ; mais je sais fort bien

Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISS. Beaucoup de gens pourtant le trouvent  
admirable.

VAD. Cela n'empêche pas qu'il ne soit misé-  
rable ;

Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISS. Je sais que là-dessus je n'en suis point  
du tout, 70

Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VAD. Me préserve le Ciel d'en faire de semi-  
blables !

TRISS. Je soutiens qu'on ne peut en faire de  
meilleur ;

Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VAD. Vous !

TRISS. Moi.

VAD. Je ne sais donc comment  
se fit l'affaire.

TRISS. C'est qu'on fut malheureux de ne pou-  
voir vous plaire.

VAD. Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit  
distrain,

Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.

Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.

TRISS. La ballade, à mon goût, est une chose  
fade. 80

Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux  
temps.

VAD. La ballade pourtant charme beaucoup  
de gens.

TRISS. Cela n'empêche pas qu'elle ne me dé-  
plaise.

VAD. Elle n'en reste pas pour cela plus mau-  
vaise.

TRISS. Elle a pour les pédants de merveilleux  
appas.

VAD. Cependant nous voyons qu'elle ne vous  
plaît pas.

TRISS. Vous donnez sottement vos qualités  
aux autres.

VAD. Fort impertinemment vous me jetez les  
vôtres.

TRISS. Allez, petit grimaud, barbouilleur de  
papier.

VAD. Allez, rimeur de balle, opprobre du mé-  
tier. 90

TRISS. Allez, fripier d'écrits, impudent pla-  
giaire.

VAD. Allez, cuistre . . .

PHIL. Eh ! Messieurs, que prétendez-  
vous faire ?

TRISS. Va, va restituer tous les honteux larcins  
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VAD. Va, va-t'en faire amende honorable au  
Parnasse

D'avoir fait à tes vers estroper Horace.

TRISS. Souviens-toi de ton livre et de son peu  
de bruit.

VAD. Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISS. Ma gloire est établie ; en vain tu la  
déchiras.

VAD. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des  
*Satires*. 100

TRISS. Je t'y renvoie aussi.

VAD. J'ai le contentement  
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement :  
Il me donne, en passant, une atteinte légère,  
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;  
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,  
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISS. C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable,  
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,  
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;  
Mais il m'attaque à part, comme un noble aversaire

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;  
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VAD. Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISS. Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VAD. Je te défie en vers, prose, grec, et latin.

TRISS. Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

#### SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,  
BÉLISE, HENRIETTE.

TRISS. A mon emportement ne donnez aucun blâme :

C'est votre jugement que je défends, Madame,  
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHIL. A vous remettre bien je me veux appliquer.

Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.

Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète  
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir,  
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoïr.

HENR. C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire :

Les doctes entretiens ne sont point mon affaire ;  
J'aime à vivre aisément, et, dans tout ce qu'on dit,  
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit.  
C'est une ambition que je n'ai point en tête ;  
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,  
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,  
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHIL. Oui, mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon conte

De souffrir dans mon rang une pareille honte.

La beauté du visage est un frêle ornement,  
Une fleur passagère, un éclat d'un moment ;  
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;  
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.  
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner

La beauté que les ans ne peuvent moissonner,  
De faire entrer chez vous le désir des sciences,  
De vous induire les belles connoissances ;  
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,  
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit ;  
Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine

A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENR. Moi, ma mère ?

PHIL. Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉL. Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu,

Pour engager ailleurs un cœur que je possède.  
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède :  
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISS. Je ne sais que vous dire en mon ravissement,

Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore  
Me met...

HENR. Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore :

Ne vous pressez pas tant.

PHIL. Comme vous répondez !  
Savez-vous bien que si... Suffit, vous m'entendez.

Elle se rendra sage ; allons, laissons-la faire

#### SCÈNE V

HENRIETTE, ARMANDE.

ARM. On voit briller pour vous les soins de notre mère,  
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux...

HENR. Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

ARM. C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENR. Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARM. Si l'hymen, comme à vous, me paroïsoit charmant,

J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENR. Si j'avois, comme vous, les pédants dans la tête,

Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARM. Cependant, bien qu'il nos goûts soient différents, 10

Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents :  
Une mère a sur nous une entière puissance,  
Et vous croyez en vain par votre résistance . . .

SCÈNE VI

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE,  
ARMANDE.

CHRY. Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein :

Ôtez ce gant ; touchez à Monsieur dans la main ;  
Et le considérez désormais dans votre âme  
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARM. De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENR. Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents :

Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARM. Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRY. Qu'est-ce à dire ?

ARM. Je dis que j'apprends fort  
Qu'il ma mère et vous ne soyez pas d'accord ; 10  
Et c'est un autre époux . . .

CHRY. Taisez-vous, péronnelle !  
Allez philosopher tout le soûl avec elle,  
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.  
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien  
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles :  
Allons vite.

AR. Fort bien : vous faites des merveilles.  
CLIT. Quel transport ! quelle joie ! ah ! que mon sort est doux !

CHRY. Allons, prenez sa main, et passez devant nous,

Menez-la dans sa chambre. Ah, les douces caresses ! 20

Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,  
Cela ragailardit tout a fait mes vieux jours,  
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE IV

SCÈNE I

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARM. Oui, rien n'a retenu son esprit en balance :  
Elle a fait vanité de son obéissance.

Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi  
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,  
Et sembloit suivre moins les volontés d'un père,  
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHIL. Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux

Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,  
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,  
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière. 10

ARM. On vous en devoit bien au moins un compliment ;

Et ce petit Monsieur en use étrangement,  
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHIL. Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.

Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours ;  
Mais dans ses procédés il m'a déçu toujours.

Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,  
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARM. Je ne souffrirais point, si j'étois que de vous,

Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.  
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée  
Que là-dessus je parle en fille intéressée,

Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait  
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret :

Contre de pareils coups l'âme se fortifie  
Du solide secours de la philosophie,

Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout.  
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à

bout : 10  
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire.

Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.

Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,  
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHIL. Petit sot !

ARM. Quelque bruit que votre gloire fasse,  
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHIL. Le brutal !

ARM. Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,

J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHIL. L'impertinent !

ARM. Souvent nous en étions aux prises ;  
Et vous ne croiriez point de combien de sottises . . . 20

CLIT. Eh ! doucement, de grâce : un peu de charité,

Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.  
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense,

Pour armer contre moi toute votre éloquence ?

Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin  
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?  
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?  
Je veux bien que Madame en soit Juge équitable.

ARM. Si j'avois le courroux dont on veut  
m'accuser,

Je trouverois assez de quoi l'autoriser : 30  
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes  
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,  
Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,  
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour ;  
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,  
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLRR. Appelez-vous, Madame, une infidélité  
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?  
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;  
Et si je vous offense, elle seule en est cause. 40  
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur ;  
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;  
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,  
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.  
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien  
sur vous ;  
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus  
doux.

Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une  
autre.

Voyez : cet-ec, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?  
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y  
poussez ?

Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me  
chassez ? 50

ARM. Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux  
contraire,

Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,  
Et vouloir les réduire à cette pureté  
Où du parfait amour consiste la beauté ?  
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée  
Du commerce des sens nette et débarrassée ?  
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,  
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas ?  
Vous ne pouvez aimer que d'un amour grossière  
Qu'avec tout l'attrail des nœuds de la ma-  
tière ? 60

Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,  
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit ?  
Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes  
Sont bien loin de brûler de ces terrestres  
flammes !

Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,  
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;  
Comme une chose indigne, il laisse là le reste.  
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;

On ne pousse, avec lui, que d'honnêtes soupirs,  
Et l'on ne penche point vers les sales desirs ; 70  
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se pro-  
pose ;

On aime pour aimer, et non pour autre chose ;  
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les  
transports,

Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLRR. Pour moi, par un malheur, je m'aper-  
çois, Madame,

Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme  
une âme :

Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ;  
De ces détachements je ne connois point l'art :  
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,  
Et mon âme et mon corps marchent de com-  
pagnie. 80

Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,  
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,  
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées  
Du commerce des sens si bien débarrassées.  
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés ;  
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;  
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on  
me donne

En veut, je le confesse, à toute la personne.  
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens ;  
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens, 90  
Je vois qu'après le monde on suit fort ma méthode,  
Et que le mariage est assez à la mode,  
Passe pour un lien assez honnête et doux,  
Pour avoir désiré de me voir votre époux,  
Sans que la liberté d'une telle pensée  
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARM. Hé bien, Monsieur ! hé bien ! puisque,  
sans m'écouter,

Vos sentimens brutaux veulent se contenter ;  
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,  
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corpo-  
relles, 100

Si ma mère le veut, je résous mon esprit  
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLRR. Il n'est plus temps, Madame : une autre  
a pris la place ;

Et par un tel retour j'aurois mauvaise grâce  
De maltraiter l'aisée et blesser les bontés  
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHIL. Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur  
mon suffrage,

Quand vous vous promettez cet autre mariage ?  
Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,  
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout  
prêt ? 110

CLIT. Eh, Madame ! voyez votre choix, je vous prie :

Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,  
Et ne me rangez pas à l'indigne destin  
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.  
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est  
contraire,

Ne pouvoit m'opposer un moins noble aversaire.  
Il en est, et plusieurs, que pour le bel esprit  
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ;  
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,  
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous  
donne : 120

Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;  
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,  
C'est de vous voir au ciel élever des sonnettes  
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHIL. Si vous jugez de lui tout autrement  
que nous,  
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que  
vous.

## SCÈNE III

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE,  
CLITANDE.

TRISS. Je viens vous annoncer une grande  
nouvelle.

Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle :  
Un monde près de nous a passé tout du long,  
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;  
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,  
Elle eût été brisée en morceaux comme verreaux.

PHIL. Remettons ce discours pour une autre  
saison :

Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison ;  
Il fait profession de chérir l'ignorance,  
Et de haïr surtout l'esprit et la science. 10

CLIT. Cette vérité veut quelque adoucisse-  
ment.

Je m'explique, Madame, et je hais seulement  
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.  
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes ;  
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorants,  
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISS. Pour moi, je ne tiens pas, quelque  
effet qu'on suppose,  
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLIT. Et c'est mon sentiment qu'en fait,  
comme en propos,

La science est sujette à faire de grands sots. 20

TRISS. Le paradoxe est fort.

CLIT. Sans être fort habile,  
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile :  
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en  
tout cas

Les exemples fameux ne me manqueraient  
pas.

TRISS. Vous en pourriez citer qui ne con-  
cluraient guère.

CLIT. Je n'irois pas bien loin pour trouver  
mon affaire.

TRISS. Pour moi, je ne vois pas ces exemples  
fameux.

CLIT. Moi, je les vois si bien, qu'ils me crévent  
les yeux.

TRISS. J'ai cru jusques ici que c'étoit l'igno-  
rance

Qui faisoit les grands sots, et non pas la  
science. 30

CLIT. Vous avez cru fort mal, et je vous suis  
garant

Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISS. Le sentiment commun est contre vos  
maximes,

Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLIT. Si vous le voulez prendre aux usages  
du mot,

L'alliance est plus grande entre pédant et sot.

TRISS. La sottise dans l'un se fait voir toute  
pure.

CLIT. Et l'étude dans l'autre ajoute à la  
nature.

TRISS. Le savoir garde en soi son mérite  
éminent.

CLIT. Le savoir dans un fat devient imper-  
tinent. 40

TRISS. Il faut que l'ignorance ait pour vous  
de grands charmes,

Puisque pour elle ainal vous prenez tant les armes.

CLIT. Si pour moi l'ignorance a des charmes  
bien grands,

C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains  
savants.

TRISS. Ces certains savants-là peuvent, à les  
connoître,

Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLIT. Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains  
savants ;

Mais on n'en convient pas chez ces certaines  
gens.

PHIL. Il me semble, Monsieur . . .

CLIT. Eh, Madame ! de grâce :  
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on  
passe ; 50

Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant,  
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARM. Mais l'offense à l'air de chaque re-  
partie

Dont vous...

CLT. Autre second : Je quitte la partie.

PHIL. On souffre aux entretiens ces sortes de  
combats,

Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLT. Eh, mon Dieu ! tout cela n'a rien dont  
il s'offense :

Il entend rallerie autant qu'homme de France ;  
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,  
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en  
moquer. 60

TRISS. Je ne m'étonne pas, au combat que  
j'essuie,

De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie.  
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit :  
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour  
l'esprit ;

Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,  
Et c'est en courtois qu'il en prend la défense.

CLT. Vous en voulez beaucoup à cette pauvre  
cour,

Et son malheur est grand de voir que chaque jour  
Vous autres beaux esprits vous déclamez contre  
elle,

Que de tous vos chagrins vous lui faîtes que-  
relle, 70

Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,  
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.  
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous  
dire,

Avec tout le respect que votre nom m'inspire,  
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,  
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;  
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête  
Que vous autres Messieurs vous vous mettez  
en tête ;

Qu'elle a du sens commun pour se connaître  
à tout ;

Que chez elle on se peut former quelque bon  
goût ; 80

Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,  
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISS. De son bon goût, Monsieur, nous  
voyons des effets.

CLT. Oh voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si  
mauvais ?

TRISS. Ce que je vois, Monsieur, c'est que  
pour la science

Rasius et Baldus font honneur à la France,

Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,  
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLT. Je vois votre chagrin, et que par mo-  
destie

Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la  
partie ; 90

Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,  
Que font-ils pour l'État vos habiles héros ?  
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,  
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,  
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes  
noms

Elle manque à verser la faveur de ses dons ?  
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,  
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.  
Il semble à trois gredins, dans leur petit cer-  
veau,

Que, pour être imprimés, et relés en veau, 100  
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;  
Qu'avec leur plume ils font les destins des  
couronnes ;

Qu'au moindre petit bruit de leurs productions  
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;

Que sur eux l'univers a la vue attachée ;  
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,

Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,  
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,

Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,  
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles 110

A se bien barbouiller de grec et de latin,  
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin

De tous les vieux fatras qui traînent dans les  
livres :

Gens qui de leur savoir parloient toujours livres,  
Riches, pour tout mérite, en babill importun,

Inhabiles à tout, vides de sens commun,  
Et pleines d'un ridicule et d'une impertinence

A décrier partout l'esprit et la science.

PHIL. Votre chaleur est grande, et cet em-  
portement

De la nature en vous marque le mouvement : 120  
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

# SCÈNE IV

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE,  
CLITANDRE, ARMANDE.

JUL. Le savant qui tantôt vous a rendu visite,  
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,  
Monsieur, vous exhorte à lire ce billet.

PHIL. Quelque important que soit ce qu'on  
vient que je lise,



Apprenez, mon ami, que c'est une sottise  
De se venir jeter au travers d'un discours,  
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,  
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JUL. Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHIL lit : *Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence, et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.*

PHIL poursuit. Voilà sur cet hymen que je me suis promis

Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;  
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie  
À faire une action qui confonde l'envie,  
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,  
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.  
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,  
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître  
Quel grand état je fais de ses nobles avis  
Et comme je le crois digne d'être suivi,  
Dès ce soir à Monsieur je marierai ma fille. 25  
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,  
À signer leur contrat vous pourrez assister,  
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.  
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,  
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARM. Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,

Et Monsieur que voilà saura prendre le soin  
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,  
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHIL. Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,

Et si je la saurai réduire à son devoir.

(Elle s'en va.)

ARM. J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées

Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLIT. Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,

À ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARM. J'ai pour que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLIT. Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARM. Je le souhaite ainsi.

CLIT. J'en suis persuadé,

Et que de votre appui je serai secondé.

ARM. Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLIT. Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

## SCÈNE V

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDE.

CLIT. Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux :

Madame votre femme a rejeté mes vœux,  
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRY. Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre ?

Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ?

AR. C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin

Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLIT. Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRY. Dès ce soir ?

CLIT. Dès ce soir.

CHRY. Et dès ce soir je veux,

Pour la contrecarrer, vous marier vous deux. 10

CLIT. Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRY. Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLIT. Et Madame doit être instruite par sa sœur

De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRY. Et moi, je lui commande avec pleine puissance

De préparer sa main à cette autre alliance.

Ah ! je leur feral voir si, pour donner la loi,

Il est dans ma maison d'autre maître que moi.

Nous allons revenir, songez à nous attendre.

Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre. 20

HENR. Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

AR. J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLIT. Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,

Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENR. Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLIT. Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENR. Vous voyez à quels nuuds on prétend le contraindre.

CLIT. Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENR. Je vais tout essayer pour nos vœux  
les plus doux ;

Et si tous mes efforts ne me donnent à vous, 30  
Il est une retraite où notre âme se donne  
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLIT. Veuillez le juste Ciel me garder en ce  
jour

De recevoir de vous cette preuve d'amour !

## ACTE V

### SCÈNE I

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENR. C'est sur le mariage où ma mère s'ap-  
prête

Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête ;  
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,  
Que je pourrais vous faire écouter la raison.

Je rais qu'avec mes vœux vous me jugez capable  
De vous porter en dot un bien considérable ;  
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,  
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ;  
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles  
Ne doit point éclater dans vos seules paroles. 10

TRISS. Aussi n'est-ce point là ce qui me  
charme en vous ;

Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et  
doux,

Votre grâce, et votre air, sont les biens, les  
richesses,

Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :  
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENR. Je suis fort redevable à vos feux  
généreux :

Cet obligeant amour a de quoi me confondre,  
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.  
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer ;  
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir  
aimer : 20

Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,  
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.  
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,  
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un  
époux,

Que par cent beaux talents vous devriez me  
plaire ;

Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que  
faire ;

Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,  
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISS. Le don de votre main où l'on me fait  
prétendre

Me livrera ce cœur que possède Clitandre ; 30  
Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer  
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENR. Non : à ses premiers vœux mon âme  
est attachée,

Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.  
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,  
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.  
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'ex-  
cite

N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :  
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un  
nous plaît,

Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est. 40  
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix et par sagesse,  
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse ;  
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.  
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,  
Et ne vous servez point de cette violence  
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.  
Quand on est honnête homme, on ne veut rien  
devoir

A ce que des parents ont sur nous de pouvoir ;  
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,  
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-  
même. 50

Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix  
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits ;  
Ôtez-moi votre amour, et portez à quelque  
autre

Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISS. Le moyen que ce cœur puisse vous  
contenter ?

Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.

De ne vous point aimer peut-il être capable,  
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aim-  
able,

Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

HENR. Eh, Monsieur ! laissons là ce galima-  
tias. 60

Vous avez tant d'Iris, de Phyllis, d'Amarantes,  
Que partout dans vos vers vous peignez si char-  
mantes,

Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISS. C'est mon esprit qui parle, et ce n'est  
pas mon cœur.

D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;  
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENR. Eh ! de grâce, Monsieur...

TRISS. Si c'est vous offenser,  
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.  
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,  
Vous consacrez des vœux d'éternelle durée ; 70  
Rien n'en peut arrêter les aimables transports ;  
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,  
Je ne puis refuser le secours d'une mère  
Qui prétend couronner une flamme si chère ;  
Et pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,  
Pourvu que je vous aye, il n'importe comment.

HENR. Mais savez-vous qu'on risque un peu  
plus qu'on ne pense

A vouloir sur un cœur user de violence ?  
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,  
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait, 80  
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,  
A des ressentiments que le mari doit craindre ?

TRISS. Un tel discours n'a rien dont je sois  
altéré :

A tous événements le sage est préparé ;  
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,  
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,  
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui  
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENR. En vérité, Monsieur, je suis de vous  
ravi ;

Et je ne pensois pas que la philosophie 90  
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens  
A porter constamment de pareils accidents.  
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,  
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,  
Est digne de trouver qui prenne avec amour  
Les soins continuels de la mettre en son jour ;  
Et comme, à dire vrai, je n'oserois me croire  
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,  
Je le laisse à quelque autre, et vous jure entre  
nous

Que je renonce au bien de vous voir mon  
époux. 100

TRISS. Nous allons voir bientôt comment ira  
l'affaire,

Et l'on a là dedans fait venir le Notaire.

## SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDE, MARTINE,  
HENRIETTE.

CHRY. Ah, ma fille ! je suis bien aise de vous  
voir.

Allons, venez-vous-en faire votre devoir,  
Et soumettez vos vœux aux volontés d'un père.  
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère,  
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,  
Martine que j'aime, et rétablis céans.

HENR. Vos résolutions sont dignes de louange.  
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous  
change ;

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,  
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés ; 10  
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte  
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.  
CHRY. Comment ? Me prenez-vous ici pour  
un benêt ?

HENR. M'en préserve le Ciel !

CHRY. Suis-je un fat, s'il  
vous plaît ?

HENR. Je ne dis pas cela.

CHRY. Me croit-on incapable  
Des fermes sentiments d'un homme raison-  
nable ?

HENR. Non, mon père.

CHRY. Est-ce donc qu'à l'âge où  
je me voi,

Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi ?

HENR. Si fait.

CHRY. Et que j'aurois cette faiblesse  
d'âme,

De me laisser mener par le nez à ma femme ? 20

HENR. Eh ! non, mon père.

CHRY. Ouais ! qu'est-ce donc  
que ceci ?

Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENR. Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon  
envie.

CHRY. Ma volonté céans doit être en tout  
suivie.

HENR. Fort bien, mon père.

CHRY. Aucun, hors moi, dans  
la maison,

N'a droit de commander.

HENR. Oui, vous avez raison.

CHRY. C'est moi qui tiens le rang de chef de  
la famille.

HENR. D'accord.

CHRY. C'est moi qui dois disposer de  
ma fille.

HENR. Eh ! oui.

CHRY. Le Ciel me donne un plein  
pouvoir sur vous.

HENR. Qui vous dit le contraire ?

CHRY. Et pour prendre un  
époux, 30

Je vous feral bien voir que c'est à votre père  
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENR. Hélas ! vous flattez là les plus doux de  
mes vœux.

Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYA. Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle . . .

CLIT. La voici qui conduit le Notaire avec elle.  
CHRYA. Secondes-moi bien tous.

MART. Laissez-moi, j'aurai soin  
De vous encourager, s'il en est de besoin.

## SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLINE, ARMANDE, TRISSOTIN,  
LE NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHIL. Vous ne sauriez changer votre style sauvage,  
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?  
LE NOT. Notre style est très-bon, et je serois un sot,

Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉL. Ah! quelle barbarie au milieu de la France!

Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,  
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,  
Nous exprimer la dot en mines et talents,  
Et dater par les mots d'idées et de calendes.

LE NOT. Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes, 10

Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHIL. De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.

Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?  
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYA. Tantôt, avec loisir, on vous dira pour-quoi.

Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOT. Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHIL. Celle que je marie est la cadette.

LE NOT. Bon. 20

CHRYA. Oui. La voilà, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOT. Fort bien. Et le futur?

PHIL. L'époux que je lui donne  
Est Monsieur.

CHRYA. Et celui, moi, qu'en propre personne  
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOT. Deux époux!  
C'est trop pour la coutume.

PHIL. Oh! vous arrêtez-vous?

Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYA. Pour mon gendre mettez, mettez,  
Monsieur, Clitandre.

LE NOT. Mettez-vous donc d'accord, et d'un jugement mûr

Voyez à convenir entre vous du futur.

PHIL. Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYA. Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête. 30

LE NOT. Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHIL. Quoi donc? vous combattez les choses que je veux?

CHRYA. Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille

Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHIL. Vraiment à votre bien on songe bien ici,  
Et c'est là pour un sage un fort digne souci!

CHRYA. Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHIL. Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre:

Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYA. Ouais! vous le prenez là d'un ton bien absolu? 40

MART. Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes

Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYA. C'est bien dit.

MART. Mon congé cent fois me fut-il hoc,

La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYA. Sans doute.

MART. Et nous voyons que d'un homme on se gausse,

Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRYA. Il est vrai.

MART. Si j'avois un mari, je le dis,  
Je voudrois qu'il se fit le maître du logis;

Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocrisse;

Et si je contesfois contre lui par caprice, 50  
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon

Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.

CHRYA. C'est parler comme il faut.

MART. Monsieur est raisonnable

De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYA. Oui.

MART. Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,

Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,  
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue?

Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;  
Et ne voulant savoir le grail, ni le latin,  
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin. 60

CHRYA. Fort bien.

PHIL. Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MART. Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ;  
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,  
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.  
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage ;

Les livres cadrent mal avec le mariage ;  
Et je veux, si jamais on engage ma foi,  
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,  
Qui ne sache A ne B, n'en déplaît à Madame,  
Et ne soit en un mot docteur que pour sa femme. 70

PHIL. Est-ce fait ? et sans trouble al-je assez écouté

Votre digne interprète ?

CHRYA. Elle a dit vérité.

PHIL. Et moi, pour trancher court toute cette dispute,

Il faut qu'absolument mon desir s'exécute.  
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas ;  
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas ;  
Et si votre parole à Clitandre est donnée,  
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYA. Voilà dans cette affaire un accommodement.

Voyez, y donnez-vous votre consentement ? 80

HENR. Eh, mon père !

CLIT. Eh, Monsieur !

BÉL. On pourroit bien lui faire

Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;  
Mais nous établissons une espèce d'amour  
Qui doit être épuré comme l'astre du jour :  
La substance qui pense y peut être reçue,  
Mais nous en bannissons la substance étendue.

#### SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE,  
HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE  
NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

AR. J'ai regret de troubler un mystère joyeux  
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.

Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles,

Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles :

L'une, pour vous, me vient de votre procureur ;  
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHIL. Quel malheur,

Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

AR. Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHIL. *Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.*

CHRYA. Votre procès perdu !

PHIL. Vous vous troubliez beaucoup !

Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup. 10

Faites, faites paroître une âme moins commune,  
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

*Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.*

Condamnée ! Ah ! ce mot est choquant, et n'est fait

Que pour les criminels.

AR. Il a tort en effet,

Et vous vous êtes là justement récriée.

Il devoit avoir mis que vous êtes priée,  
Par arrêt de la Cour, de payer au plus tôt  
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHIL. Voyons l'autre.

CHRYA. lit : *Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.*

Ô Ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

PHIL. Ah ! quel honteux transport ! Fi ! tout cela n'est rien. 20

Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,  
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste.  
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui :  
Son bien nous peut suffire, et pour nous, et pour lui.

TRISS. Non, Madame : cessez de presser cette affaire.

Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,

Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHIL. Cette réflexion vous vient en peu de temps !

Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISS. De tant de résistance à la fin je me lasse. 30

J'aime mieux renoncer à tout cet embarras, Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHIL. Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,

Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISS. Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,

Et je regarde peu comment vous le prendrez.

Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie

Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie ;

Je vaudrais bien que de moi l'on fît plus de cas,

Et je baise les mains à qui ne me veut pas. 40

PHIL. Qu'il a bien découvert son âme mercenaire !

Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

CLIT. Je ne me vante point de l'être, mais enfin

Je m'attache, Madame, à tout votre destin,

Et j'ose vous offrir avecque ma personne

Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHIL. Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,

Et je veux couronner vos desirs amoureux.

Où, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée ...

HENR. Non, ma mère : je change à présent de pensée. 50

Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLIT. Quoi ? vous vous opposez à ma félicité ?

Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre ...

HENR. Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,

Et je vous ai toujours souhaité pour époux,

Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,

J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires ;

Mais lorsque nous avons les destins si contraires,

Je vous chéris assez dans cette extrémité,

Pour ne vous charger point de notre aversité. 60

CLIT. Tout destin, avec vous, me peut être agréable ;

Tout destin me seroit, sans vous, insupportable.

HENR. L'amour dans son transport parle tous jours ainsi.

Des retours importuns évitons le souci :

Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,

Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;

Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux

De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux

AR. N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre

Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ? 70

HENR. Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir,

Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

AR. Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.

Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;

Et c'est un stratagème, un surprenant secours,

Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,

Pour dérompre ma sœur, et lui faire connoître

Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRYA. Le Ciel en soit loué !

PHIL. J'en ai la joie au cœur.

Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur. 80

Voilà le châtiment de sa basse avarice,

De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYA. Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARM. Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHIL. Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,

Et vous avez l'appui de la philosophie,

Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉL. Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur :

Par un prompt desespoir souvent on se marie.

Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie. 90

CHRYA. Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,

Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN DES FEMMES SAVANTES.

# LE MALADE IMAGINAIRE

## COMÉDIE

### ACTEURS

ARGAN, *malade imaginaire.*

BÉLINE, *seconde femme d'Argan.*

ANGÉLIQUE, *fille d'Argan, et amante de Cléante.*

LOUISON, *petite fille d'Argan, et sœur d'Angélique.*

BÉRALDE, *frère d'Argan.*

CLÉANTE, *amant d'Angélique.*

MONSIEUR DIAFOIRUS, *médecin.*

THOMAS DIAFOIRUS, *son fils, et amant d'Angélique.*

MONSIEUR PURGON, *médecin d'Argan.*

MONSIEUR FLEURANT, *apothicaire.*

MONSIEUR BONNEFOY, *notaire.*

TOINETTE, *servante.*

La scène est à Paris.

### LE PROLOGUE

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'il l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

*La décoration représente un lieu champêtre fort agréable.*

### ÉCLOGUE

EN MUSIQUE ET EN DANSE.

FLORE, PAN, CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS,  
DORILAS, DEUX ZÉPHIRS, TROUPE DE  
BERGÈRES ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,  
Venez, Bergers, venez, Bergères,

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux :  
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,  
Et réjouir tous ces hameaux.  
Quittez, quittez vos troupeaux,  
Venez, Bergers, venez, Bergères,  
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Berger, laissons là tes feux,  
Voilà Flore qui nous appelle. 10

TIRCIS ET DORILAS.

Mais au moins dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux ?

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle ?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je  
veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

DORILAS.

*Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras  
heureux ?*

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

*Voilà Flore qui nous appelle.*

## ENTRÉE DE BALLET.

Toute la troupe des Bergers et des Bergères  
va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE.

*Quelle nouvelle parmi nous,  
Désée, doit jeter tant de réjouissance ?* 20

DAPHNÉ.

*Nous brûlons d'apprendre de vous  
Cette nouvelle d'importance.*

DORILAS.

*D'ardeur nous en soupçons tous.*

TOUS.

*Nous en mourons d'impatience.*

FLORE.

*La voici : silence, silence !*

*Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour,  
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,  
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.*

*Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis :*

*Il quitte les armes, 30  
Faute d'ennemis.*

TOUS.

*Ah ! quelle douce nouvelle !*

*Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !*

*Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !*

*Que de succès heureux !*

*Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !*

*Ah ! quelle douce nouvelle !*

*Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !*

## ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Bergers et Bergères expriment par  
des danses les transports de leur joie.

FLORE.

*De vos flûtes bocagères :*

*Réveillez les plus beaux sons :* 40

*LOUIS offre à vos chansons*

*La plus belle des matières.*

*Après cent combats,*

*Où cueille son bras*

*Une ample victoire,*

*Formez entre vous*

*Cent combats plus doux,*

*Pour chanter sa gloire.*

TOUS.

*Formons entre nous  
Cent combats plus doux,  
Pour chanter sa gloire.* 50

FLORE.

*Mon jeune amant, dans ce bois,  
Des présents de mon empire  
Prépare un prix à la voix  
Qui saura le mieux nous dire  
Les vertus et les exploits  
Du plus auguste des rois.*

CLIMÈNE.

*Si Tircis a l'avantage,*

DAPHNÉ.

*Si Dorilas est vainqueur,*

CLIMÈNE.

*A le chérir je m'engage.* 60

DAPHNÉ.

*Je me donne à son ardeur.*

TIRCIS.

*Ô trop chère espérance !*

DORILAS.

*Ô mot plein de douceur !*

TOUS DEUX.

*Plus beau sujet, plus belle récompense  
Peuvent-ils animer un cœur ?*

Les violons jouent un air pour animer les  
deux Bergers au combat, tandis que Flore,  
comme juge, va se placer au pied de l'arbre,  
avec deux Zéphirs, et que le reste, comme  
spectateurs, va occuper les deux coins du théâtre.

TIRCIS.

*Quand la neige fondue enfle un torrent fameux.  
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux*

*Il n'est rien d'assez solide ;*

*Dignes, châteaux, villes, et bois,*

*Hommes et troupeaux à la fois,* 70

*Tout cède au courant qui le guide :*

*Tel, et plus fier, et plus rapide,*

*Marche LOUIS dans ses exploits.*

## BALLET.

Les Bergers et Bergères de son côté dansent  
autour de lui, sur une ritornelle, pour exprimer  
leurs applaudissements.

DORILAS.

*Le foudre menaçant, qui perce avec fureur  
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,*



*Fait d'épouvants et d'horreur  
Trembler le plus ferme cœur :  
Mais à la tête d'une armée  
LOUIS jette plus de terreur.*

BALLET.

Les Bergers et Bergères de son côté font de même que les autres.

TIRCIS.

*Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés, 80  
Par un brillant amas de belles vérités  
Nous voyons la gloire effacée,  
Et tous ces fameux demi-dieux  
Que vante l'histoire passée  
Ne sont point à notre pensée  
Ce que LOUIS est à nos yeux.*

BALLET.

Les Bergers et Bergères de son côté font encore la même chose.

DORILAS.

*LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouis,  
Croire tous les beaux faits que nous chante  
l'histoire  
Des siècles évanouis :  
Mais nos neveux, dans leur gloire, 90  
N'auront rien qui fasse croire  
Tous les beaux faits de LOUIS.*

BALLET.

Les [Bergers et] Bergères de son côté font encore de même, après quoi les deux partis se mêlent.

PAN, suivi de six Faunes.

*Laissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire.  
Hé ! que voulez-vous faire ?  
Chanter sur vos chalumeaux  
Ce qu'Apollon sur sa lyre,  
Avec ses chants les plus beaux,  
N'entreprendroit pas de dire,  
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,  
C'est monter vers les cieux sur des ailes de  
oïre, 100  
Pour tomber dans le fond des eaux.*

*Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,  
Il n'est point d'assez docte voix,  
Point de mots assez grands pour en tracer  
l'image :*

*Le silence est le langage  
Qui doit louer ses exploits.*

*Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire :  
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses desirs ;  
Laissez, laissez là sa gloire,  
Ne songez qu'à ses plaisirs. 110*

TOUS.

*Laissons, laissons là sa gloire,  
Ne songeons qu'à ses plaisirs.*

FLORE.

*Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,  
La force manque à vos esprits,  
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix :  
Dans les choses grandes et belles  
Il suffit d'avoir entrepris.*

ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux Bergers.

*CLIMÈNE ET DAPHNÉ, en leur donnant la main.  
Dans les choses grandes et belles  
Il suffit d'avoir entrepris.*

TIRCIS ET DORILAS.

*Ha ! que d'un doux succès notre audace est  
suivie ! 120*

FLORE ET PAN.

*Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.*

LES QUATRE AMANTS.

*Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.*

FLORE ET PAN.

*Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !*

TOUS.

*Joignons tous dans ces bois  
Nos flûtes et nos voix,  
Ce jour nous y convie ;  
Et faisons aux échos redire mille fois :  
'LOUIS est le plus grand des rois ;  
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa  
vie !'*

DERNIÈRE ET GRANDE ENTRÉE DE  
BALLET.

Faunes, Bergers et Bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la Comédie.

AUTRE PROLOGUE.

Le théâtre représente une forêt.

L'ouverture du théâtre se fait par un bruit agréable d'instruments. Ensuite une Bergère

vient se plaindre tendrement de ce qu'elle ne trouve aucun remède pour soulager les peines qu'elle endure. Plusieurs Faunes et Égipans, assemblés pour des fêtes et des jeux qui leur sont particuliers, rencontrent la Bergère. Ils écoutent ses plaintes, et forment un spectacle très-divertissant.

PLAINTÉ DE LA BERGÈRE.

*Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains et peu sages médecins ;  
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins*

*La douleur qui me désespère :  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.*

*Hélas ! Je n'ose découvrir  
Mon amoureux martyr  
Au Berger pour qui je soupire,  
Et qui seul peut me secourir.  
Ne prétendez pas le finir,* 10

*Ignorants médecins, vous ne sachiez le faire :  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.*

*Ces remèdes peu sûrs dont le simple vulgaire  
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,  
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;*

*Et tout votre caquet ne peut être reçu  
Que d'un Malade imaginaire.*

*Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains et peu sages médecins ;  
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins* 20

*La douleur qui me désespère :  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.*

Le théâtre change et représente une chambre.

ACTE I

SCÈNE I

ARGAN, seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. 'Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollent, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de Monsieur.' Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire,

c'est que ses parties sont toujours fort civiles : 'les entrailles de Monsieur, trente sols.' Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement : je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est à dire dix sols ; les voilà, dix sols. 'Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols.' Avec votre permission, 20 dix sols. 'Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols.' Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers. 'Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres.' Ah ! Monsieur 30 Fleurant, c'est se moquer ; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. 'Plus, dudit jour, une potion anodine, et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols.' Bon, dix et quinze sols. 'Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols.' Dix sols, Monsieur Fleurant. 'Plus, le clystère de Monsieur réitéré le 40 soir, comme dessus, trente sols.' Monsieur Fleurant, dix sols. 'Plus, du vingt-septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres.' Bon, vingt et trente sols : je suis bien aise que vous soyez raisonnable. 'Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié, et dulcoré, pour adoucir, lenifier, tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols.' Bon, dix sols. 'Plus, une potion cordiale et 50 préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres.' Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers. Si bien donc que de ce

60 mols j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mols il y avoit douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mols-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne : j'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de 70 les arrêter ici. *(Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.)* Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : il sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin : tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine ! Drelin, drelin, drelin : j'enrage. *(Il ne sonne plus, mais il crie.)* Drelin, drelin, drelin : carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre 80 malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin : ah, mon Dieu ! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

## SCÈNE II

TOINETTE, ARGAN.

TOIN., *en entrant dans la chambre.* On y va.

ARG. Ah, chienne ! ah, carogne ! !

TOIN., *faisant semblant de s'être cogné la tête.* Diantre soit fait de votre impatience ! vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.ARG., *en colère.* Ah, traître ! !TOIN., *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours en disant :* Ha !

ARG. Il y a...

TOIN. Ha !

ARG. Il y a une heure...

TOIN. Ha !

ARG. Tu m'as laissé...

TOIN. Ha !

ARG. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOIN. Çamon, ma foi ! j'en suis d'avis, après 90 ce que je me suis fait.

ARG. Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOIN. Et vous n'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre ; quitte à quitte, si vous voulez.

ARG. Quoi ? coquine...

TOIN. Si vous querellez, je pleurerai.

ARG. Me laissez, traître ! !

TOIN., *toujours pour l'interrompre :* Ha !

ARG. Chienne, tu veux...

TOIN. Ha !

ARG. Quoi ? il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller.

TOIN. Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARG. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOIN. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aye le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha !

ARG. Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi 40 ceci, coquine, ôte-moi ceci. *(Argan se lève de sa chaise.)* Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOIN. Votre lavement ?

ARG. Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOIN. Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là : c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARG. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre. 50

TOIN. Ce Monsieur Fleurant-là et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait ; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARG. Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOIN. La voici qui vient d'elle-même : elle a 60 deviné votre pensée.

## SCÈNE III

ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARG. Approchez, Angélique ; vous venez à propos : je voulais vous parler.

ANG. Me voilà prête à vous ouïr.

ARG., *courant au bassin.* Attendez. Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.TOIN., *en le raillant.* Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

## SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANG., *la regardant d'un œil languissant, lui dit confidemment :* Toinette.

TOIN. Quoi ?

ANG. Regarde-moi un peu.

TOIN. Hé bien ! je vous regarde.

ANG. Toinette.

TOIN. Hé bien, quoi, 'Toinette' ?

ANG. Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

10 TOIN. Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANG. Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOIN. Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de 20 prévenir.

ANG. Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOIN. Je n'ai garde.

ANG. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOIN. Je ne dis pas cela.

30 ANG. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOIN. A Dieu ne plaise !

ANG. Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance ?

TOIN. Oui.

40 ANG. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître est tout à fait d'un honnête homme ?

TOIN. Oui.

ANG. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOIN. D'accord.

ANG. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

TOIN. Oh ! oui.

50 ANG. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est si bien fait de sa personne ?

TOIN. Assurément.

ANG. Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

TOIN. Sans doute.

ANG. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOIN. Cela est sûr.

ANG. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOIN. Il est vrai.

ANG. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que 60 la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOIN. Vous avez raison.

ANG. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOIN. Eh, ah ! ces choses-là, parfois, sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus. 70

ANG. Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai ?

TOIN. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution où il vous écrit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte vole à vous faire connoître s'il vous dit vrai, ou non : c'en sera là la bonne preuve.

ANG. Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je 80 ne croirai de ma vie aucun homme.

TOIN. Voilà votre père qui revient.

## SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANG. se met dans sa chaise. O ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas : on vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ; il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles : ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANG. Je dois faire, mon père, tout ce qu'il 100 vous plaira de m'ordonner.

ANG. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANG. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ANG. Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela. 20

TOIN. tout bas. La bonne bête à ses raisons.

ANG. Elle ne vouloit point consentir à ce

mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANG. Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOIN. En vérité, je vous suis bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

30 ANG. Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi.

ANG. Assurément, mon père.

ANG. Comment l'as-tu vu ?

ANG. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination 40 que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ANG. Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANG. Oui, mon père.

ANG. De belle taille.

ANG. Sans doute.

ANG. Agréable de sa personne.

50 ANG. Assurément.

ANG. De bonne physionomie.

ANG. Très-bonne.

ANG. Sage, et bien né.

ANG. Tout à fait.

ANG. Fort honnête.

ANG. Le plus honnête du monde.

ANG. Qui parle bien latin, et grec.

ANG. C'est ce que je ne sais pas.

ANG. Et qui sera reçu médecin dans trois 60 jours.

ANG. Lui, mon père ?

ANG. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANG. Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ANG. Monsieur Purgon.

ANG. Est-ce que Monsieur Purgon le connoît ?

ANG. La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANG. Cléante, neveu de Monsieur Purgon ?

ANG. Quel Cléante ? Nous parlons de celui 70 pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANG. Hé ! oui.

ANG. Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous

avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et, demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? vous voilà toute ébaubie ?

ANG. C'est, mon père, que je connois que vous 80 avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOIN. Quoi ? Monsieur, vous auriez fait ce dessin burlesque ? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ANG. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOIN. Mon Dieu ! tout doux : vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne 90 pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? La, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ANG. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances. 100

TOIN. Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade ?

ANG. Comment, coquine, si je suis malade ? si je suis malade, impudente ?

TOIN. Hé bien ! oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus ; oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est 110 fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ANG. C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOIN. Ma foi ! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ANG. Quel est-il ce conseil ? 120

TOIN. De ne point songer à ce mariage-là.

ANG. Hé la raison ?

TOIN. La raison ? C'est que votre fille n'y consentira point.

ANG. Elle n'y consentira point ?

TOIN. Non.

ANG. Ma fille ?

TOIN. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a

que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils  
130 Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARG. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOIN. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour  
140 s'être fait si riche.

ARG. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOIN. Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARG. Et je veux, moi, que cela soit.

TOIN. Eh si! ne dites pas cela.

ARG. Comment, que je ne dise pas cela?

TOIN. Hé non!

ARG. Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOIN. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARG. On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOIN. Non: je suis sûr qu'elle ne le fera pas.

ARG. Je l'y forcerai bien.

TOIN. Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARG. Elle le fera, ou je la mettrai dans un  
160 convent.

TOIN. Vous?

ARG. Moi.

TOIN. Bon.

ARG. Comment, 'bon'?

TOIN. Vous ne la mettrez point dans un  
convent.

ARG. Je ne la mettrai point dans un convent?

TOIN. Non.

ARG. Non?

TOIN. Non.

ARG. Ouais! voici qui est plaisant: je ne mettrai pas ma fille dans un convent, si je  
170 veux?

TOIN. Non, vous dis-je.

ARG. Qui m'en empêchera?

TOIN. Vous-même.

ARG. Moi?

TOIN. Oui: vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARG. Je l'aurai.

TOIN. Vous vous moquez.

ARG. Je ne me moque point.

TOIN. La tendresse paternelle vous prendra.

ARG. Elle ne me prendra point.

TOIN. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un 'mon petit papa mignon,' prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARG. Tout cela ne fera rien.

TOIN. Oui, oui.

ARG. Je vous dis que je n'en démordrai point. 190

TOIN. Bagatelles.

ARG. Il ne faut point dire 'bagatelles.'

TOIN. Mon Dieu! je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARG., avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOIN. Doucement, Monsieur: vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARG. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis. 200

TOIN. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARG. Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là à une coquille de servante de parler de la sorte devant son maître?

TOIN. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARG. court après Toinette. Ah! insolente, il faut que je t'assomme. 210

TOIN. se sauve de lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARG., en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main. Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOIN., courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folle. 220

ARG. Chienne!

TOIN. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARG. Pendarde!

TOIN. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARG. Carogne!

TOIN. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARG. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquille-là? 230

ANG. Eh! mon père, ne vous faites point malade.

ARG. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOIN. Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARG. *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.* Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

## SCÈNE VI

BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARG. Ah ! ma femme, approchez.

BÉL. Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARG. Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉL. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARG. Mamie.

BÉL. Mon ami.

ARG. On vient de me mettre en colère !

BÉL. Hélas ! pauvre petit mari. Comment 10 donc, mon ami ?

ARG. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉL. Ne vous passionnez donc point.

ARG. Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉL. Doucement, mon fils.

ARG. Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉL. La, la, tout doux.

ARG. Et a eu l'effronterie de me dire que je 20 ne suis point malade.

BÉL. C'est une impertinente.

ARG. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉL. Oui, mon cœur, elle a tort.

ARG. Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉL. Eh la, eh la !

ARG. Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉL. Ne vous fâchez point tant.

ARG. Et il y a je ne sais combien que je vous 30 dis de me la chasser.

BÉL. Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette.

TOIN. Madame.

40 BÉL. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

TOIN. *d'un ton doux et tendre.* Moi, Madame, hélas ! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire,

et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARG. Ah ! la traîtresse !

TOIN. Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il seroit 50 mieux de la mettre dans un convent.

BÉL. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARG. Ah ! mamour, vous la croyez. C'est une scélérate : elle m'a dit cent insolences.

BÉL. Hé bien ! je vous crois, mon ami. La, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous sâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré, et des oreillers, que je l'accorde dans sa chaise. Vous voilà 60 je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhumme tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARG. Ah ! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi !

BÉL. *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.* Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre 70 tête.

TOIN. *lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.* Et celui-ci pour vous garder du soleil.

ARG. *se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.* Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉL. Eh la, eh la ! Qu'est-ce que c'est donc ?

ARG. *tout essouffé, se jette dans sa chaise.* Ah, ah, ah ! je n'en puis plus.

BÉL. Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a 80 cru faire bien.

ARG. Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines, et de douze lavements, pour réparer tout ceci.

BÉL. La, la, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARG. Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉL. Pauvre petit fils.

ARG. Pour tâcher de reconnoître l'amour que 90 vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉL. Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurois souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tremblir de douleur.

ARG. Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉL. Le voilà là dedans, que j'ai amené avec  
100 moi.

ARG. Faites-le donc entrer, mamour.

BÉL. Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

## SCÈNE VII

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN.

ARG. Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉL. Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LA NOT. Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARG. Mais pourquoi ?

LA NOT. La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire ; mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se  
20 peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARG. Voilà une Coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

LA NOT. Ce n'est point à des avocats qu'il  
30 faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens  
40 d'éviter la Coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les

jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sou de notre métier.

ARG. Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants ?

LA NOT. Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre 50 femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de 60 l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BÉL. Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARG. Mamie !

BÉL. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre . . .

ARG. Ma chère femme !

BÉL. La vie ne me sera plus de rien. 70

ARG. Mamour !

BÉL. Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARG. Mamie, vous me fendez le cœur. Consolerez-vous, je vous en prie.

LA NOT. Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉL. Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARG. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, 80 mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

LA NOT. Cela pourra venir encore.

ARG. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et 90 l'autre par Monsieur Gérante.

BÉL. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?



ARG. Vingt mille francs, mamour.

BÉL. Ne me parlez point de bien, je vous prie.

Ah ! de combien sont les deux billets ?

ARG. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

100 BÉL. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

LE NOT. Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARG. Oui, Monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉL. Allons, mon pauvre petit fils.

# SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOIN. Les voilà avec un notaire, et j'ai dû parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts où elle pousse votre père.

ARG. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

10 TOIN. Moi, vous abandonner ? J'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire : j'emploierai toute chose pour vous servir ; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

20 ARG. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOIN. Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais demain, du grand matin, je l'envoierai querir, et il sera ravi de . . .

BÉL. Toinette.

30 TOIN. Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

*Le théâtre change, et représente une ville.*

## PREMIER INTERMÈDE

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le Guet, composé de musiciens et de danseurs.

POLICHINELLE.

O amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ! A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ! Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne, une diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour : il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ! On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit ! ô chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible. (Il chante ces paroles :)

*Notte e di v' amo e v' adoro,  
Cerco un sì per mio ristoro ;  
Ma se voi dite di no,  
Bell' ingrata, io morirò.*

*Fra la speranza  
S' afflige il cuore,  
In lontananza  
Consuma l' horre ;  
Sì dolce inganno  
Che mi figura  
Breve l' affanno  
Ahi ! troppo dura !*

*Così per tropp' amar languisco e muoro.*

*Notte e di v' amo e v' adoro,  
Cerco un sì per mio ristoro ;  
Ma se voi dite di no,  
Bell' ingrata, io morirò.*

Se non dormite,  
 Almen pensate  
 Alle ferite  
 Ch' al cuor mi fate ;  
 Deh ! almen fuggete,  
 Per mio conforto,  
 Se m' uccidete,  
 D' haver il torto :  
 Vostra pietà mi scernerà il martoro.

Notte e dì v' amo e v' adoro,  
 Cerco un sì per mio ristoro,  
 Ma se voi dite di no,  
 Bell' ingrata, io morirò.

UNE VINILLE se présente à la fenêtre, et répond  
 au seigneur Polichinelle en se moquant de lui.

Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,  
 Mentiti desiri,  
 Fallaci sospiri,  
 Accenti bugiardi,  
 Di fede vi pregiate,  
 Ah ! che non m' ingannate,  
 Che già so per prova  
 Ch' in voi non si trova  
 Constanza ne fede :  
 Oh ! quanto è pazzo colei che vi crede !

Quei sguardi languidi  
 Non m' innamorano,  
 Quei sospir fervidi  
 Più non m' infiammano,  
 Vel giuro a fe.  
 Zerbino misero,  
 Del vostro piangere  
 Il mio cor libero  
 Vuol sempre ridere,  
 Credet' a me :  
 Che già so per prova  
 Ch' in voi non si trova  
 Constanza ne fede :  
 Oh ! quanto è pazzo colei che vi crede !

VOLONS.

POLICHINELLE.

80 Quelle impertinente harmonie vient inter-  
 rompre ici ma voix !

VOLONS.

POLICHINELLE.

Paix là, taisez-vous, violons. Laissez-moi  
 me plaindre à mon aise des cruautés de mon  
 inexorable.

VOLONS.

POLICHINELLE.

Taisez-vous vous dis-je. C'est moi qui veux  
 chanter.

VOLONS.

Paix donc.

POLICHINELLE.

VOLONS.

Ouais !

POLICHINELLE.

VOLONS.

Ah !

POLICHINELLE.

VOLONS.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire ?

VOLONS.

POLICHINELLE.

Ah ! que de bruit !

VOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte !

VOLONS.

J'enrage.

POLICHINELLE.

VOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous taisez pas ! Ah, Dieu soit loué !

VOLONS.

POLICHINELLE.

Encore ?

VOLONS.

POLICHINELLE.

Peste des violons !

VOLONS.

POLICHINELLE.

La sottie musique que voilà !

VOLONS.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

VOLONS.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

VOLONS.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la, la, la.

VIOLONS.

POLICHINELLE.

*La, la, la, la, la.*

VIOLONS.

POLICHINELLE.

*La, la, la, la, la.*

VIOLONS.

POLICHINELLE.

*Par ma foi ! cela me diverte. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho rus, à nous ! Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelques pièces, afin  
110 de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin tan plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit, mettons mon luth contre la porte.*

ARCHERS.

*Qui va là, qui va là ?*

POLICHINELLE.

*Qui diable est cela ? Est-ce que c'est la mode de parler en musique ?*

ARCHERS.

*120 Qui va là, qui va là, qui va là ?*

POLICHINELLE.

*Moi, moi, moi.*

ARCHERS.

*Qui va là, qui va là ? vous dis-je.*

POLICHINELLE.

*Moi, moi, vous dis-je.*

ARCHERS.

*Et qui toi, et qui toi ?*

POLICHINELLE.

*Moi, moi, moi, moi, moi.*

ARCHERS.

*Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.*

POLICHINELLE.

*Mon nom est : ' Va te faire pendre.'*

ARCHERS.

*Ici, camarades, ici.*

*Saisissez l'ivoleur qui nous répond ainsi.*

## ENTRÉE DE BALLET.

*Tout le Guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Qui va là ?*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Qui sont les coquins que j'entends ? 130*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Euh !*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Hô, mes laquais, mes gens !*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Par la mort !*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Par la sang !*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*J'en jeterai par terre.*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Donnez-moi mon mousqueton.*

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

*Poue.*

*(Ils tombent tous et s'enfuient.)*

POLICHINELLE.

*Ah, ah, ah, ah, comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi ! il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, et n'avois  
140 fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah.*

ARCHERS.

*Nous le tenons. A nous, camarades, à nous :  
Dépêchez, de la lumière.*

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

*Ah, traître ! ah, fripon ! c'est donc vous !  
Faquin, maraud, pendeur, impudent, témé-  
raire,  
Insolent, effronté, coquin, flou, voleur,  
Vous osez nous faire peur !*

POLICHINELLE.

*Messieurs, c'est que j'étois ivre.*

ARCHERS.

150 *Non, non, non, point de raison :  
Il faut vous apprendre à vivre.  
En prison, vite, en prison.*

POLICHINELLE.

*Messieurs, je ne suis point voleur.*

ARCHERS.

*En prison.*

POLICHINELLE.

*Je suis un bourgeois de la ville.*

ARCHERS.

*En prison.*

POLICHINELLE.

*Qu'ai-je fait ?*

ARCHERS.

*En prison, vite en prison.*

POLICHINELLE.

*Messieurs, laissez-moi aller.*

ARCHERS.

160 *Non.*

POLICHINELLE.

*Je vous prie.*

ARCHERS.

*Non.*

POLICHINELLE.

*Eh !*

ARCHERS.

*Non.*

POLICHINELLE.

*De grâce.*

ARCHERS.

*Non, non.*

POLICHINELLE.

*Messieurs.*

ARCHERS.

*Non, non, non.*

POLICHINELLE.

*S'il vous plaît.*

ARCHERS.

*Non, non.*

170

POLICHINELLE.

*Par charité.*

ARCHERS.

*Non, non.*

POLICHINELLE.

*Au nom du Ciel !*

ARCHERS.

*Non, non.*

POLICHINELLE.

*Miséricorde !*

ARCHERS.

*Non, non, non, point de raison :  
Il faut vous apprendre à vivre.  
En prison vite, en prison.*

POLICHINELLE.

*Eh ! n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable  
d'attendrir vos âmes ?*

180

ARCHERS.

*Il est aisé de nous toucher,  
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit  
croire :  
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire,  
Nous allons vous lâcher.*

POLICHINELLE.

*Hélas ! Messieurs, je vous assure que je n'ai  
pas un sou sur moi.*

ARCHERS.

*Au défaut de six pistoles,  
Choisissez donc sans façon  
D'avoir trente croquignoles,  
Ou douze coups de bâton.*

190

POLICHINELLE.

*Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer  
par là, je choisis les croquignoles.*

ARCHERS.

*Allons, préparez-vous,  
Et comptez bien les coups.*

BALLET.

Archers danseurs lui donnent des croquignoles  
en cadence.

POLICHINELLE.

*Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept*

et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize, et quatorze, et quinze.

ARCHERS.

Ah, ah! vous en voulez passer :  
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

200 Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâtons que de recommencer.

ARCHERS.

Soit! puisque le bâton est pour vous plus charmant,  
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers danseurs lui donnent des coups de bâtons en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y saurois plus résister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah, l'honnête homme! Ah, l'âme noble et belle!  
210 Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous, en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu. Le théâtre change et représente la même chambre.

## ACTE II

### SCÈNE I

TOINETTE, CLÉANTE.

TOIN. Que demandez-vous, Monsieur?

Clé. Ce que je demande?

TOIN. Ah, ah, c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

Clé. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angelique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOIN. Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique: il faut des mystères, 10 et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

Clé. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu 20 le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOIN. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

### SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE, CLÉANTE.

ARG. Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze allées, et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long, ou en large.

TOIN. Monsieur, voilà un...

ARG. Parle bas, pendarde: tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOIN. Je voulois vous dire, Monsieur...

ARG. Parle bas, te dis-je.

TOIN. Monsieur...

(Elle fait semblant de parler.)

ARG. Eh?

TOIN. Je vous dis que...

(Elle fait semblant de parler.)

ARG. Qu'est-ce que tu dis?

TOIN, haut. Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARG. Qu'il vienne.

(*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*)

CLÉ. Monsieur...

TOIN., *raillant*. Ne parlez pas si haut, de  
20 peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉ. Monsieur, je suis ravi de vous trouver  
debut et de voir que vous vous portez mieux.

TOIN., *feignant d'être en colère*. Comment  
'qu'il se porte mieux'? Cela est faux : Monsieur  
se porte toujours mal.

CLÉ. J'ai oui dire que Monsieur étoit mieux,  
et je lui trouve bon visage.

TOIN. Que voulez-vous dire avec votre bon  
visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont  
30 des impertinents qui vous ont dit qu'il étoit  
mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARG. Elle a raison.

TOIN. Il marche, dort, mange, et boit tout  
comme les autres; mais cela n'empêche pas  
qu'il ne soit fort malade.

ARG. Cela est vrai.

CLÉ. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je  
viens de la part du maître à chanter de Made-  
moiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller  
40 à la campagne pour quelques jours; et comme  
son ami intime, il m'envoie à sa place, pour lui  
continuer ses leçons, de peur qu'en les inter-  
rompant elle ne vint à oublier ce qu'elle sait  
déjà.

ARG. Fort bien. Appelez Angélique.

TOIN. Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de  
mener Monsieur à sa chambre.

ARG. Non; faites-la venir.

TOIN. Il ne pourra lui donner leçon comme  
50 il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARG. Si fait, si fait.

TOIN. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir,  
et il ne faut rien pour vous émuovoir en l'état  
où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARG. Point, point: j'aime la musique, et je  
serai bien aise de... Ah! la voici. Allez-vous-en  
voir, vous, si ma femme est habillée.

### SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARG. Venez, ma fille: votre maître de musique  
est allé aux champs, et voilà une personne qu'il  
envoie à sa place pour vous montrer.

ARG. Ah, Ciel!

ARG. Qu'est-ce? d'où vient cette surprise?

ARG. C'est...

ARG. Quoi? qui vous émeut de la sorte?

ARG. C'est, mon père, une aventure surpre-  
nante qui se rencontre ici.

ARG. Comment?

10

ARG. J'ai songé cette nuit que j'étois dans le  
plus grand embarras du monde, et qu'une per-  
sonne faite tout comme Monsieur s'est présentée  
à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est  
venue tirer de la peine où j'étois; et ma surprise  
a été grande de voir inopinément, en arrivant  
ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉ. Ce n'est pas être malheureux que d'oc-  
cuper votre pensée, soit en dormant, soit en  
veillant, et mon bonheur seroit grand sans doute  
20 si vous étiez dans quelque peine dont vous me  
jugassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien  
que je ne fisse pour...

### SCÈNE IV

TOINETTE, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN.

TOIN., *par dérision*. Ma foi, Monsieur, je suis  
pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce  
que je disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le  
père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent  
vous rendre visite. Que vous serez bien en-  
gendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait  
du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que  
deux mots, qui m'ont ravi, et votre fille va être  
charmée de lui.

ARG., *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller*. 20  
Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je  
marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son  
prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉ. C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de  
vouloir que je sois témoin d'une entrevue si  
agréable.

ARG. C'est le fils d'un habile médecin, et le  
mariage se fera dans quatre jours.

CLÉ. Fort bien.

ARG. Mandez-le un peu à son maître de 20  
musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉ. Je n'y manquerai pas.

ARG. Je vous y prie aussi.

CLÉ. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOIN. Allons, qu'on se range, les voici.

### SCÈNE V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS,  
ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARG., *mettant la main à son bonnet sans  
l'ôter*. Monsieur Furgon, Monsieur, m'a défendu

de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. DIAF. Nous sommes dans toutes nos videttes pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARG. Je repète, Monsieur...

(Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.)

M. DIAF. Nous venons ici, Monsieur...

10 ARG. Avec beaucoup de joie...

M. DIAF. Mon fils Thomas, et moi...

ARG. L'honneur que vous me faites...

M. DIAF. Vous témoigner, Monsieur...

ARG. Et j'aurais souhaité...

M. DIAF. Le ravissement où nous sommes...

ARG. De pouvoir aller chez vous...

M. DIAF. De la grâce que vous nous faites...

ARG. Pour vous en assurer...

M. DIAF. De vouloir bien nous recevoir...

20 ARG. Mais vous savez, Monsieur...

M. DIAF. Dans l'honneur, Monsieur...

ARG. Ce que c'est qu'un pauvre malade...

M. DIAF. De votre alliance...

ARG. Qui ne peut faire autre chose...

M. DIAF. Et vous assurer...

ARG. Que de vous dire ici...

M. DIAF. Quo dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARG. Qu'il cherchera toutes les occasions...

30 M. DIAF. De même qu'en toute autre...

ARG. De vous faire connaître, Monsieur...

M. DIAF. Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARG. Qu'il est tout à votre service...

M. DIAF. A vous témoigner notre zèle. (Il se retourne vers son fils, et lui dit :) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

TH. DIAF. est un grand benêt, nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mau-  
40 vaises grâces et à contre-temps. N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

M. DIAF. Oui.

TH. DIAF. Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage  
50 de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant

plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles et très-respectueux hommages.

TOIN. Vivent les collègues, d'où l'on sort si habile homme!

TH. DIAF. Cela a-t-il bien été, mon père?

M. DIAF. Optime.

60

ARG., à Angélique. Allons, saluez Monsieur.

TH. DIAF. Baisera-t-il?

M. DIAF. Oui, oui.

TH. DIAF., à Angélique. Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARG. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

TH. DIAF. Où donc est-elle?

ARG. Elle va venir.

70

TH. DIAF. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. DIAF. Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

TH. DIAF. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil: tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes  
80 remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant, et très-  
90 fidèle serviteur, et mari.

TOIN, en le raillant. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARG. Eh! que dites-vous de cela?

CLÉ. Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOIN. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

100

ARG. Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAF. Monsieur, ce n'est pas parce que je

suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet  
à être content de lui, et que tous ceux qui le  
voient en parlent comme d'un garçon qui n'a  
110 point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'ima-  
gination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on re-  
marque dans quelques-uns; mais c'est par là  
que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire,  
qualité requise pour l'exercice de notre art.  
Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on  
appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours  
doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais  
mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux  
que l'on nomme enfantins. On eut toutes les  
120 peines du monde à lui apprendre à lire, et il  
avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses  
lettres. 'Bon, disois-je en moi-même, les arbres  
tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits;  
on grave sur le marbre bien plus malaisément  
que sur le sable; mais les choses y sont con-  
servées bien plus longtemps, et cette lenteur à  
comprendre, cette pesanteur d'imagination, est  
la marque d'un bon jugement à venir.' Lorsque  
je l'envoyai au collège, il trouva de la peine;  
130 mais il se roidissoit contre les difficultés, et ses  
régents se louoient toujours à moi de son assi-  
duité, et de son travail. Enfin, à force de battre  
le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses  
licences; et je puis dire sans vanité que depuis  
deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de  
candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans  
toutes les disputes de notre école. Il s'y est  
rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte  
où il n'aille argumenter à outrance pour la  
140 proposition contraire. Il est ferme dans la dis-  
pute, fort comme un Turc sur ses principes, ne  
démord jamais de son opinion, et poursuit un  
raisonnement jusque dans les derniers recoins  
de la logique. Mais sur toute chose ce qui me  
plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est  
qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos  
anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre  
ni écouter les raisons et les expériences des  
prétendues découvertes de notre siècle, touchant  
150 la circulation du sang, et autres opinions du  
même farine.

TII. DIAF. *Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.* J'ai contre  
les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la  
permission de Monsieur, j'ose présenter à Made-  
moiselle, comme un hommage que je lui dois  
des prémices de mon esprit.

ANG. Monsieur, c'est pour moi un meuble  
inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOIN. Donnez, donnez, elle est toujours bonne  
à prendre pour l'usage; cela servira à parer  
notre chambre.

TH. DIAF. Avec la permission aussi de Mon-  
sieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours,  
pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur  
quoi je dois raisonner.

TOIN. Le divertissement sera agréable. Il y  
en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses;  
mais donner une dissection est quelque chose de  
plus galand. 170

M. DIAF. Au reste, pour ce qui est des qualités  
requises pour le mariage et la propagation, je  
vous assure que, selon les règles de nos docteurs,  
il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il possède  
en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il  
est du tempérament qu'il faut pour engendrer  
et procréer des enfants bien conditionnés.

ANG. N'est-ce pas votre intention, Monsieur,  
de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui  
une charge de médecin? 180

M. DIAF. A vous en parler franchement, notre  
métier auprès des grands ne m'a jamais paru  
agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit  
mieux, pour nous autres, demeurer au public.  
Le public est commode. Vous n'avez à répondre  
de vos actions à personne; et pourvu que l'on  
suive le courant des règles de l'art, on ne se met  
point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais  
ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est  
que, quand ils viennent à être malades, ils veulent  
190 absolument que leurs médecins les guérissent.

TOIN. Cela est plaisant, et ils sont bien im-  
pertinents de vouloir que vous autres Messieurs  
vous les guérissiez: vous n'êtes point auprès  
d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir  
vos pensions, et leur ordonner des remèdes;  
c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAF. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à  
traiter les gens dans les formes.

ANG. à Cléante. Monsieur, faites un peu 200  
chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉ. J'attendois vos ordres, Monsieur, et il  
m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie,  
de chanter avec Mademoiselle une scène d'un  
petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà  
votre partie.

ANG. Moi?

CLÉ. Ne vous défendez point, s'il vous plaît,  
et me laissez vous faire comprendre ce que c'est  
que la scène que nous devons chanter. Je n'ai  
210 pas une voix à chanter; mais ici il suffit que  
je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de



m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ANG. Les vers en sont-ils beaux ?

CLÉ. C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité 220 peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ANG. Fort bien. Écoutons.

CLÉ. *Sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant.* Voici le sujet de la scène. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitoit une Bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; et après avoir donné au brutal le châtimement de son insolence, il vient à la Bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. 'Hélas ! dit-il en lui- 240 même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ?' Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles ; et l'aimable Bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le Berger n'y peut résister ; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. 'Est- 250 il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit-on pas faire, à quels services, à quels dangers, ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnoissante ?' Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable Bergère ; et de cette première vue, de ce premier 260 moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve, nuit et jour,

une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient 270 d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Juges quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire 280 dans la maison de sa Bergère, pour apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de 290 douloureux regards sur celle qu'il adore ; et son respect, et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :

(Il chante.)

*Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;  
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.*

*Apprenez-moi ma destinée :  
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?*

ANG. répond en chantant : *Vous me voyez,  
Tircis, triste et mélancolique, 300  
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous  
alarmez :*

*Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je  
soupire,*

*C'est vous en dire assez.*

ANG. Ouais ! je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉ. *Hélas ! belle Philis,  
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis  
Eût assez de bonheur,*

*Pour avoir quelque place dans votre cœur ? 310  
ANG. Je ne m'en défends point dans cette  
peine extrême :*

*Oui, Tircis, je vous aime.*

CLÉ. Ô parole pleine d'appas !  
Ai-je bien entendu, hélas !  
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ARG. Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉ. De grâce, encor, Philis.

ARG. Je vous aime.

CLÉ. Recommencez cent fois, ne vous en laissez pas.

320 ARG. Je vous aime, je vous aime,  
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉ. Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez  
tout le monde,

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?

Mais, Philis, une pensée

Vient troubler ce doux transport :

Un rival, un rival...

ARG. Ah ! je le hais plus que la mort ;

Et sa présence, ainsi qu'à vous,

M'est un oruel supplice.

330 CLÉ. Mais un père à ses vœux vous veut  
assujettir.

ARG. Plutôt, plutôt mourir,

Que de jamais y consentir ;

Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARG. Et que dit le père à tout cela ?

CLÉ. Il ne dit rien.

ARG. Voilà un sot père que ce père-là, de  
souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉ. Ah ! mon amour...

ARG. Non, non, en voilà assez. Cette comédie-  
340 là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis  
est un impertinent, et la bergère Philis une im-  
pudente, de parler de la sorte devant son père.  
Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc  
les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que  
de la musique écrite ?

CLÉ. Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur,  
qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire  
les paroles avec les notes mêmes ?

ARG. Fort bien. Je suis votre serviteur, Mon-  
350 sieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien  
passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉ. J'ai cru vous divertir.

ARG. Les sottises ne divertissent point. Ah !  
voici ma femme.

TH. DIAF. commence un compliment qu'il  
avoit étudié, et la mémoire lui manquant, il ne  
peut le continuer. Madame, c'est avec justice  
que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère,  
puisque l'on voit sur votre visage...

BÉL. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici  
à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

TH. DIAF. Puisque l'on voit sur votre visage... 20  
puisque l'on voit sur votre visage... Madame,  
vous m'avez interrompu dans le milieu de ma  
période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAF. Thomas, réservez cela pour une autre  
fois.

ARG. Je voudrais, mamie, que vous eussiez  
été ici tantôt.

TOIN. Ah ! Madame, vous avez bien perdu de  
n'avoir point été au second père, à la statue de  
Memnon, et à la fleur nommée héliotrope. 30

ARG. Allons, ma fille, touchez dans la main  
de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à  
votre mari.

ARG. Mon père.

ARG. Hé bien ! 'Mon père' ? Qu'est-ce que  
cela veut dire ?

ARG. De grâce, ne précipitez pas les choses.  
Donnez-nous au moins le temps de nous con-  
noître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre  
cette inclination si nécessaire à composer une 30  
union parfaite.

TH. DIAF. Quant à moi, Mademoiselle, elle  
est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin  
d'attendre davantage.

ARG. Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en  
est pas de même de moi, et je vous avoue que  
votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression  
dans mon âme.

ARG. Ho bien, bien ! cela aura tout le loisir  
de se faire, quand vous serez mariés ensemble. 40

ARG. Eh ! mon père, donnez-moi du temps,  
je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on  
ne doit jamais soumettre un cœur par force ;  
et si Monsieur est honnête homme, il ne doit  
point vouloir accepter une personne qui seroit  
à lui par contrainte.

TH. DIAF. *Nego consequentiam*, Mademoiselle,  
et je puis être honnête homme et vouloir bien  
vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ARG. C'est un méchant moyen de se faire 50  
aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

TH. DIAF. Nous lisons des anciens, Mademoi-  
selle, que leur coutume étoit d'enlever par force  
de la maison des pères les filles qu'on menoit  
marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de

## SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE,  
MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARG. Mamour, voilà le fils de Monsieur Dia-  
foirus.

leur consentement qu'elles convolent dans les bras d'un homme.

ARG. Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les 60 grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience : si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

TH. DIAP. Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ARG. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

TH. DIAP. *Distinguo*, Mademoiselle : dans ce 70 qui ne regarde point sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOIN. Vous avez beau raisonner : Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ?

BÉL. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ARG. Si j'en avais, Madame, elle seroit telle 85 que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARG. Ouais ! je joue ici un plaisant personnage.

BÉL. Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

ARG. Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais 90 peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉL. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ARG. Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉL. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que 100 pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ARG. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARG. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ARG. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer

véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y 110 cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des mariés seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, 120 n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉL. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnable, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ARG. Moi, Madame, que voudrois-je dire que ce que je dis ?

BÉL. Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ARG. Vous voudriez bien, Madame, m'obliger 130 à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉL. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ARG. Non, Madame, vous avez beau dire.

BÉL. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hauser les épaules à tout le monde.

ARG. Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous ; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous 140 voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARG. Écoute, il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉL. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARG. Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez. 150

BÉL. Adieu, mon petit ami.

ARG. Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

M. DIAP. Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARG. Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAP. *lui tâte le pouls*. Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son 160 pouls. *Quid dicis ?*

TH. DIAP. *Dico* que le poulx de Monsieur est le poulx d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAP. Bon.

TH. DIAP. Qu'il est duruscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAP. Fort bien.

TH. DIAP. Repoussant.

M. DIAP. *Bene*.

170 TH. DIAP. Et même un peu caprisant.

M. DIAP. *Optime*.

TH. DIAP. Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la rate.

M. DIAP. Fort bien.

ARG. Non : Monsieur Purgon dit que c'est mon fole qui est malade.

M. DIAP. Eh ! oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* 180 du *pylore*, et souvent des *méats cholodiques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôt ?

ARG. Non, rien que du bouilli.

M. DIAP. Eh ! oui : rôt, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARG. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

M. DIAP. Six, huit, dix, par les nombres pairs ; comme dans les médicaments, par les nombres 190 impairs.

ARG. Jusqu'au revoir, Monsieur.

## SCÈNE VII

BÉLINE, ARGAN.

BÉL. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARG. Un jeune homme avec ma fille ?

BÉL. Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARG. Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici.

10 Ah, l'effrontée ! Je ne m'étonne plus de sa résistance.

## SCÈNE VIII

LOUISON, ARGAN.

LOU. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARG. Oui, venez ça, avancez là. Tournez-vous, levez les yeux, regardez-moi. Eh !

LOU. Quoi, mon papa ?

ARG. Là.

LOU. Quoi ?

ARG. N'avez-vous rien à me dire ?

LOU. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'âne*, ou bien 20 la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARG. Ce n'est pas là ce que je demande.

LOU. Quoi donc ?

ARG. Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

LOU. Pardonnez-moi, mon papa.

ARG. Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOU. Quoi ?

ARG. Ne vous ai-je pas recommandé de me 20 venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOU. Oui, mon papa.

ARG. L'avez-vous fait ?

LOU. Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARG. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Non ?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Assurément ? 30

LOU. Assurément.

ARG. Oh ça ! je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

(*Il va prendre une poignée de verpeux.*)

LOU. Ah ! mon papa.

ARG. Ah, ah ! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ?

LOU. Mon papa.

ARG. Voici qui vous apprendra à mentir.

LOU. *se jette à genoux.* Ah ! mon papa, je 40 vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

ARG. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOU. Pardon, mon papa.

ARG. Non, non.

LOU. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le 50 fouet.

ARG. Vous l'aurez.

LOU. Au nom de Dieu ! mon papa, que je ne l'aie pas.

ARG. *la prenant pour la fouetter.* Allons, allons.

LOU. Ah ! mon papa, vous m'avez blessée.

Attendez : je suis morte. (*Elle contrefait la morte.*)

ARG. Holà ! Qu'est-ce là ? Louison, Louison.  
60 Ah, mon Dieu ! Louison. Ah ! ma fille ! Ah ! malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! chiennes de verges. La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOU. La, la, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout à fait.

ARG. Voyez-vous la petite rusée ? Oh ça, ça ! je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

70 LOU. Ho ! oui, mon papa.

ARG. Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOU. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARG. Non, non.

LOU. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

80 ARG. Hé bien ?

LOU. Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARG. Hon, hon. Voilà l'affaire. Hé bien ?

LOU. Ma sœur est venue après.

ARG. Hé bien ?

LOU. Elle lui a dit : 'Sortez, sortez, sortez, mon Dieu ! sortez ; vous me mettez au désespoir.'

ARG. Hé bien ?

90 LOU. Et lui, il ne vouloit pas sortir.

ARG. Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOU. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARG. Et quoi encore ?

LOU. Il lui disoit tout ci, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARG. Et puis après ?

LOU. Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARG. Et puis après ?

100 LOU. Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARG. Et puis après ?

LOU. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARG. Il n'y a point autre chose ?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*Il met son doigt à son oreille.*) Attendez. Eh ! ah, ah ! oui ? Oh, oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose

que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOU. Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARG. Prenez garde.

LOU. Non, mon papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARG. Oh bien, bien ! nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. Ah ! il n'y a plus d'enfants. Ah ! que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma 120 maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il se remet dans sa chaise.*)

## SCÈNE IX

BÉRALDE, ARGAN.

BÉA. Hé bien ! mon frère, qu'est-ce ? comment vous portez-vous ?

ARG. Ah ! mon frère, fort mal.

BÉA. Comment 'fort mal' ?

ARG. Oui, je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉA. Voilà qui est fâcheux.

ARG. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉA. J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARG., *parlant avec emportement, et se levant de sa chaise.* Mon frère, ne me parlez point de cette coquille-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un convent avant qu'il soit deux jours.

BÉA. Ah ! voilà qui est bien : je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça ! nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

## SECOND INTERMÈDE

Le frère du Malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Égyptiens et Égyptiennes, vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.

## PREMIÈRE FEMME MORE

*Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Aimable jeunesse ;  
Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Donnez-vous à la tendresse.*

10 *Les plaisirs les plus charmants,  
Sans l'amoureuse flamme,  
Pour contenter une âme  
N'ont point d'attraits assez puissants.*

*Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Aimable jeunesse ;  
Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Donnez-vous à la tendresse.*

20 *Ne perdez point ces précieux moments :  
La beauté passe,  
Le temps l'efface,  
L'âge de glace  
Vient à sa place,  
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.*

*Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Aimable jeunesse ;  
Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Donnez-vous à la tendresse.*

## SECONDE FEMME MORE

30 *Quand d'aimer on nous presse,  
A quoi songez-vous ?  
Nos cœurs, dans la jeunesse,  
N'ont vers la tendresse  
Qu'un penchant trop doux ;  
L'amour a pour nous prendre  
De si doux attraita,*

40 *Que de soi, sans attendre,  
On voudroit se rendre  
A ses premiers traits :  
Mais tout ce qu'on écoute  
Des vives douleurs  
Et des pleurs  
Qu'il nous coûte  
Fait qu'on en redoute  
Toutes les douceurs.*

## TROISIÈME FEMME MORE

*Il est doux, à notre âge,  
D'aimer tendrement  
Un amant  
Qui s'engage :  
Mais s'il est volage,  
Hélas ! quel tourment !* 50

## QUATRIÈME FEMME MORE

*L'amant qui se dégage  
N'est pas le malheur ;  
La douleur  
Et la rage,  
C'est que le volage  
Garde notre cœur.*

## SECONDE FEMME MORE

*Quel parti faut-il prendre  
Pour nos jeunes cœurs ?*

## QUATRIÈME FEMME MORE

*Devons-nous nous y rendre  
Malgré ses rigueurs ?* 60

## ENSEMBLE

*Oui, suivons ses ardeurs,  
Ses transports, ses caprices,  
Ses douces langueurs ;  
S'il a quelques supplices,  
Il a cent délices  
Qui charment les cœurs.*

## ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.

## ACTE III

## SCÈNE I

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉR. Hé bien ! mon frère, qu'en dites-vous ? cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

TOIX. Hon, de bonne casse est bonne.

BÉR. Oh ça ! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARG. Un peu de patience, mon frère, je vais revenir.

TOIX. Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARG. Tu as raison. 70

## SCÈNE II

BÉRALDE, TOINETTE.

TOIN. N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉA. J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOIN. Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avois songé en moi-même que ç'aurait été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son Monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite.

Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉA. Comment ?

TOIN. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire ; agissez de votre côté. Voici notre homme.

## SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

BÉA. Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARG. Voilà qui est fait.

BÉA. De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARG. Oui.

BÉA. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARG. Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule.

BÉA. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un convent ?

ARG. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble ?

BÉA. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARG. Oh çà ! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu : c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉA. Non, mon frère ; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARG. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉA. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARG. Oui, mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉA. Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

ARG. Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉA. Par cette raison-là, si votre petite étoit 50 grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

ARG. Pourquoi non ?

BÉA. Est-il possible que vous serez toujours embégulé de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature ?

ARG. Comment l'entendez-vous, mon frère ?

BÉA. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderai point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARG. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon 70 dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

BÉA. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARG. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

BÉA. Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARG. Quoi ? vous ne tenez pas véritable une 80

chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

BÉR. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

90 ARO. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

BÉR. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARO. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BÉR. Si fait, mon frère. Ils savent la plupart 100 de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARO. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉR. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux 110 galimatias, en un spécieux babill, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARO. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉR. C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARO. Mais il faut bien que les médecins 120 croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉR. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse : c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du 130 crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de

sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARO. C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

BÉR. Rien, mon frère.

ARO. Rien ?

BÉR. Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre im- 150 patience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARO. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉR. Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous alimons à nous repaître ; et, de tout temps, il s'est glissés parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, 160 parce qu'elles nous flattent et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le 170 fofe, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARO. C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands méde- 180 cins de notre siècle.

BÉR. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire : les plus ignorants de tous les hommes.



ARG. Hoy ! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelque'un de ces Messieurs pour rembarquer vos 190 raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉR. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelque'une des comédies de Molière.

ARG. C'est un bon impertinent que votre 200 Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉR. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARG. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son 210 théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BÉR. Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARG. Par la mort non de diable ! si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et 220 beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois : 'Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.'

BÉR. Vous voilà bien en colère contre lui.

ARG. Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉR. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARG. Tant pis pour lui s'il n'a point recours 230 aux remèdes.

BÉR. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARG. Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là

d'avantage, car cela m'échauffe la bile, et vous 240 me donneriez mon mal.

BÉR. Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoignez votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un convent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute 250 la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

## SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, une seringue à la main ; ARGAN, BÉRALDE.

ARG. Ah ! mon frère, avec votre permission.

BÉR. Comment ? que voulez-vous faire ?

ARG. Prendre ce petit lavement-là ; ce sera bientôt fait.

BÉR. Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans 260 médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARG. Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin. 10

M. FLEUR. à Béralde. De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir 270 cette hardiesse-là !

BÉR. Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viages.

M. FLEUR. On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et 280 je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

ARG. Mon frère, vous serez causé ici de quelque malheur.

BÉR. Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des 290 médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes ?

ARG. Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de

langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.

BÉR. Mais quel mal avez-vous ?

ARG. Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez mon mal, pour voir si vous  
40 jaseriez tant. Ah ! voici Monsieur Purgon.

## SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE,  
TOINETTE.

M. PURG. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

ARG. Monsieur, ce n'est pas...

M. PURG. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOIN. Cela est épouvantable.

10 M. PURG. Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARG. Ce n'est pas moi...

M. PURG. Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOIN. Il a tort.

M. PURG. Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARG. Mon frère ?

M. PURG. Le renvoyer avec mépris !

20 ARG. C'est lui...

M. PURG. C'est une action exorbitante.

TOIN. Cela est vrai.

M. PURG. Un attentat énorme contre la médecine.

ARG. Il est cause...

M. PURG. Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOIN. Vous avez raison.

30 M. PURG. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARG. C'est mon frère...

M. PURG. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOIN. Vous ferez bien.

M. PURG. Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.

ARG. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURG. Mépriser mon clystère !

40 ARG. Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURG. Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOIN. Il ne le mérite pas.

M. PURG. J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARG. Ah, mon frère !

M. PURG. Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOIN. Il est indigne de vos soins.

M. PURG. Mais puisque vous n'avez pas voulu 50 guérir par mes mains,

ARG. Ce n'est pas ma faute.

M. PURG. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin,

TOIN. Cela crie vengeance.

M. PURG. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois,

ARG. Hé ! point du tout.

M. PURG. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'acreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs.

TOIN. C'est fort bien fait.

ARG. Mon Dieu !

M. PURG. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARG. Ah, miséricorde !

M. PURG. Que vous tombiez dans la bradypepsie, 70 ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la bradypepsie dans la dyspepsie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la dyspepsie dans l'apepsie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De l'apepsie dans la lienterie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la lienterie dans la dysenterie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la dysenterie dans l'hydropisie,

ARG. Monsieur Purgon.

80 M. PURG. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

## SCÈNE VI

ARGAN, BÉRALDE.

ARG. Ah, mon Dieu ! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉR. Quoi ? qu'y a-t-il ?

ARG. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉR. Ma foi ! mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâchez-vous un

peu, je vous prie, revenez à vous-même, et ne  
10 donnez point tant à votre imagination.

ARG. Vous voyez, mon frère, les étranges  
maladies dont il m'a menacé.

BÉR. Le simple homme que vous êtes !

ARG. Il dit que je deviendrais incurable avant  
qu'il soit quatre jours.

BÉR. Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ?  
Est-ce un oracle qui a parlé ? Il semble, à vous  
entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses  
mains le filet de vos jours, et que, d'autorité  
suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse  
comme il lui plaît. Songez que les principes  
de votre vie sont en vous-même, et que le cour-  
roux de Monsieur Purgon est aussi peu capable  
de vous faire mourir que ses remèdes de vous  
faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez,  
à vous défaire des médecins, ou, si vous êtes né à  
ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir  
un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez  
courir un peu moins de risque.

30 ARG. Ah ! mon frère, il sait tout mon tem-  
pérament et la manière dont il faut me gouverner.

BÉR. Il faut vous avouer que vous êtes un  
homme d'une grande prévention, et que vous  
voyez les choses avec d'étranges yeux.

## SCÈNE VII

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, voilà un médecin qui demande  
à vous voir.

ARG. Et quel médecin ?

TOIN. Un médecin de la médecine.

ARG. Je te demande qui il est ?

TOIN. Je ne le connois pas ; mais il me res-  
semble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étois  
sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois  
que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit  
10 donné depuis le trépas de mon père.

ARG. Fais-le venir.

BÉR. Vous êtes servi à souhait : un médecin  
vous quitte, un autre se présente.

ARG. J'ai bien peur que vous ne soyez cause  
de quelque malheur.

BÉR. Encore ! vous en revenez toujours là ?

ARG. Voyez-vous ? J'ai sur le cœur toutes ces  
maladies-là que je ne connois point, ces . . .

## SCÈNE VIII

TOINETTE, en médecin ; ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, agréez que je vienne vous  
rendre visite et vous offrir mes petits services.

pour toutes les saignées et les purgations dont  
vous aurez besoin.

ARG. Monsieur, je vous suis fort obligé. Par  
ma foi ! voilà Toinette elle-même.

TOIN. Monsieur, je vous prie de m'excuser,  
j'ai oublié de donner une commission à mon  
valet ; je reviens tout à l'heure.

ARG. Eh ! ne diriez-vous pas que c'est effective-  
10 ment Toinette ?

BÉR. Il est vrai que la ressemblance est tout  
à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois  
qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires  
ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARG. Pour moi, j'en suis surpris, et . . .

## SCÈNE IX

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. *quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle  
qui a paru en médecin.* Que voulez-vous, Mon-  
sieur ?

ARG. Comment ?

TOIN. Ne m'avez-vous pas appelé ?

ARG. Moi ? non.

TOIN. Il faut donc que les oreilles m'aient  
cornoé.

ARG. Demeure un peu ici pour voir comme ro  
ce médecin te ressemble.

TOIN., *en sortant, dit :* Oui, vraiment, j'ai affaire  
là-bas, et je l'ai assez vu.

ARG. Si je ne les voyois tous deux, je croirois  
que ce n'est qu'un.

BÉR. J'ai lu des choses surprenantes de ces  
sortes de ressemblances, et nous en avons vu de  
notre temps où tout le monde s'est trompé.

ARG. Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là,  
et j'aurois juré que c'est la même personne. 20

## SCÈNE X

TOINETTE, en médecin ; ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, je vous demande pardon de  
tout mon cœur.

ARG. Cela est admirable !

TOIN. Vous ne trouverez pas mauvais, s'il  
vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un  
illustre malade comme vous êtes ; et votre  
réputation, qui s'étend partout, peut excuser la  
liberté que j'ai prise.

ARG. Monsieur, je suis votre serviteur.

10 TOIN. Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARG. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOIN. Ah, ah, ah, ah, ah! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARG. Quatre-vingt-dix?

TOIN. Oul. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

20 ARG. Par ma foi! voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOIN. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de

30 maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance: de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine: c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les  
40 médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARG. Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOIN. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent: je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?

50 ARG. Monsieur Purgon.

TOIN. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARG. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOIN. Ce sont tous des ignorants: c'est du poumon que vous êtes malade.

ARG. Du poumon?

TOIN. Oul. Que sentez-vous?

60 ARG. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOIN. Justement, le poumon.

ARG. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOIN. Le poumon.

ARG. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOIN. Le poumon.

ARG. Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOIN. Le poumon.

ARG. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques.

TOIN. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARG. Oul, Monsieur.

TOIN. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARG. Oul, Monsieur.

TOIN. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARG. Oul, Monsieur.

TOIN. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

ARG. Il m'ordonne du potage.

TOIN. Ignorant.

ARG. De la volaille.

TOIN. Ignorant.

ARG. Du veau.

TOIN. Ignorant.

ARG. Des bouillons.

TOIN. Ignorant.

ARG. Des œufs frais.

TOIN. Ignorant.

ARG. Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOIN. Ignorant.

ARG. Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOIN. Ignorantus, ignoranta, ignorantum. 100

Il faut boire votre vin pur; et pour épaisir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARG. Vous m'obligez beaucoup.

TOIN. Que diantre faites-vous de ce bras-là? 110

ARG. Comment?

TOIN. Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARG. Et pourquoi?

TOIN. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute

la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARG. Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOIN. Vous avez là aussi un cell droit que je  
120 me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARG. Crever un cell ?

TOIN. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARG. Cela n'est pas pressé.

TOIN. Adieu. Je suis fâché de vous quitter si  
130 tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARG. Pour un homme qui mourut hier ?

TOIN. Oui, pour aviser, et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARG. Vous savez que les malades ne recon-  
duisent point.

BÉA. Voilà un médecin vraiment qui paroît  
fort habile.

ARG. Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉA. Tous les grands médecins sont comme  
140 cela.

ARG. Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

## SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOIN. Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARG. Qu'est-ce que c'est ?

TOIN. Votre médecin, ma foi ! qui me vouloit  
tâter le pouls.

ARG. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-  
dix ans !

BÉA. Oh ça ! mon frère, puisque voilà votre  
150 Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARG. Non, mon frère : je veux la mettre dans un convent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amou-  
rette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aye découverte.

BÉA. Hé bien ! mon frère, quand il y auroit  
20 quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes comme le mariage ?

ARG. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse, c'est une chose résolue.

BÉA. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARG. Je vous entends : vous en revenez tou-  
jours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉA. Hé bien ! oui, mon frère, puisqu'il faut  
parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je  
veux dire ; et non plus que l'entêtement de la  
médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement  
où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez  
30 tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOIN. Ah ! Monsieur, ne parlez point de Ma-  
dame : c'est une femme sur laquelle il n'y a rien  
à dire, une femme sans artifice, et qui aime  
Monsieur, qui l'aime . . . on ne peut pas dire cela.

ARG. Demandez-lui un peu les caresses qu'elle  
me fait.

TOIN. Cela est vrai.

ARG. L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOIN. Assurément.

ARG. Et les soins et les peines qu'elle prend  
autour de moi.

TOIN. Il est certain. Voulez-vous que je vous  
convainque, et vous fasse voir tout à l'heure  
comme Madame aime Monsieur ? Monsieur,  
souffrez que je lui montre son bec jaune, et le  
tire d'erreur.

ARG. Comment ?

TOIN. Madame s'en va revenir. Mettez-vous  
tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le  
mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand  
je lui dirai la nouvelle.

ARG. Je le veux bien.

TOIN. Oui ; mais ne la laissez pas longtemps  
dans le désespoir, car elle en pourroit bien  
mourir.

ARG. Laissez-moi faire.

TOIN., à Béralde. Cachez-vous, vous, dans ce  
coin-là.

ARG. N'y a-t-il point quelque danger à contre-  
60 faire le mort ?

TOIN. Non, non : quel danger y auroit-il ?  
Étendez-vous là seulement. (Bas.) Il y aura  
plaisir à confondre votre frère. Voici Madame.  
Tenez-vous bien.

## SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOIN. s'écrie : Ah, mon Dieu ! Ah, malheur !  
Quel étrange accident !

BÉA. Qu'est-ce, Toinette ?

TOIN. Ah, Madame !

Bél. Qu'y a-t-il ?

Toin. Votre mari est mort.

Bél. Mon mari est mort ?

Toin. Hélas ! oui. Le pauvre défunt est trépassé.

10 Bél. Assurément ?

Toin. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenex, le voilà tout de son long dans cette chaise.

Bél. Le Ciel en soit loué ! me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

Toin. Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

Bél. Va, va, cela n'en vaut pas la peine.  
20 Quelle perte est-ce que la sienne ? et de quoi servoit-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

Toin. Voilà une belle oraison funèbre.

Bél. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter  
30 mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

Ang., se levant brusquement. Doucement.

40 Bél., surprise, et épouvantée. Ah !

Ang. Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

Toin. Ah, ah ! le défunt n'est pas mort.

Ang., à Bélène, qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

Bél., sortant de l'endroit où il étoit caché.

50 Hé bien ! mon frère, vous le voyez.

Toin. Par ma foi ! je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille : remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

## SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

Toin. *s'écrie* : Ô Ciel ! ah, fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

Ang. Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

Toin. Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

Ang. Hé quoi ?

Toin. Votre père est mort.

Ang. Mon père est mort, Toinette ?

Toin. Oui ; vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui 10 a pris.

Ang. Ô Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde ? et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

## SCÈNE XIV

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

Clé. Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

Ang. Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort de mon père.

Clé. Ô Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son cœur 10 à vous accorder à mes vœux.

Ang. Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous 20 embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

Ang. se lève. Ah, ma fille !

Ang., épouvantée. Ah !

Ang. Viens. N'aye point de peur, je te suis

pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

Ang. Ah! quelle surprise agréable, mon père!  
30 Puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

Clé. *se jette à genoux.* Eh! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne  
40 vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

Béa. Mon frère, pouvez-vous tenir là contre?

Toin. Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

Ang. Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

Clé. Très-volontiers, Monsieur: s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferais  
50 médecin, apothicaire mêmes, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

Béa. Mais, mon frère, il me vient une pensée: faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

Toin. Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt; et il n'y a point de maladie  
60 si oise, que de se jouer à la personne d'un médecin.

Ang. Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi: est-ce que je suis en âge d'étudier?

Béa. Bon, étudier! Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

Ang. Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

70 Béa. En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

Ang. Quoi? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là?

Béa. Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

Toin. Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit

que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin. 80

Clé. En tout cas, je suis prêt à tout.

Béa. Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure?

Ang. Comment tout à l'heure?

Béa. Oui, et dans votre maison.

Ang. Dans ma maison?

Béa. Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien. 90

Ang. Mais moi, que dire, que répondre?

Béa. On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

Ang. Allons, voyons cela.

Clé. Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies...?

Toin. Quel est donc votre dessein?

Béa. De nous divertir un peu ce soir. Les 100 comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Ang. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

Béa. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi  
110 prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Clé, à Angélique. Y consentez-vous?

Ang. Oui, puisque mon oncle nous conduit.

### TROISIÈME INTERMÈDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse.

#### ENTRÉE DE BALLET.

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence; ensuite de quoi toute l'assemblée (composée de huit portersingues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants) entre, et prend ses places, selon les rangs.

## PRÆSES.

*Spavantissimi doctores,  
Medicinae professores,  
Qui hic assemblati estis,  
Et vos, altri Messiores,  
Sententiarum Facultatis  
Fideles executores,  
Chirurgiani et apothicari,  
Atque tota compania auseri,  
Salus, honor, et argentum,  
Atque bonum appetitum.*

*Non possum, docti Confreri,  
En moi satis admirari  
Qualis bona inventio  
Est medici professio,  
Quam bella cosa est, et bene trovata,  
Medicina illa benedicta,  
Quæ suo nomine solo,  
Surprenanti miraculo,  
Depuis si longo tempore,  
Facit à gogo vivere  
Tant de gens omni genere.*

*Per totam terram videmus  
Grandam vogam ubi sumus,  
Et quod grandes et petiti  
Sunt de nobis infatuti.  
Totus mundus, currens ad nostros remedia,  
Nos regardat sicut Deos;  
Et nostris ordonnanciis  
Principes et reges soumisos videtis.*

*Donque il est nostre sapientie,  
Bonis sensus atque prudentie,  
De fortoment travailler  
A nos bene conservare  
In tali credito, voga, et honore,  
Et prandere gardam à non recevoir  
In nostro docto corpore  
Quam personas capabiles,  
Et totas dignas rampir  
Has plaças honorabiles.*

*C'est pour cela que nunc convocati estis;  
Et credo quod trovabitis  
Dignam materiam medici  
In spavanti homine que voici,  
Lequel, in choris omnibus,  
Dono ad interrogandum,  
Et à fond examinandum  
Vostreis capacitatibus.*

## PRIMUS DOCTOR.

*Si mihi licentiam dat Dominus Præses,  
Et tanti docti Doctores,  
Et assistantes illustres,  
Très spavanti Bacheliero,  
Quem estimo et honoro,  
Domandabo causam et rationem quare  
Opium facit dormire.*

## BACHELIERUS.

*Mihi a docto Doctore  
Domandatur causam et rationem quare  
Opium facit dormire:  
A quoi respondeo,  
Quia est in eo  
Virtus dormitiva,  
Cujus est natura  
Sensus assoupire.*

## CHORUS.

*Bene, bene, bene, bene respondera.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.*

## SECUNDUS DOCTOR.

*Cum permissione Domini Præsidi,  
Doctissimas Facultatis,  
Et totius his nostris actis  
Companie assistantis,  
Domandabo tibi, docte Bacheliere,  
Quæ sunt remedia  
Quæ in maladia  
Ditte hydropisia  
Convenit facere.*

## BACHELIERUS.

*Clysterium donare,  
Postea signare,  
Ensuite purgare.*

## CHORUS.

*Bene, bene, bene, bene respondera.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.*

## TERTIUS DOCTOR.

*Si bonum semblatur Domino Præsidi,  
Doctissimas Facultatis,  
Et companie presentis,  
Domandabo tibi, docte Bacheliere,  
Quæ remedia eticis,  
Pulmonicis, atque asmaticis,  
Trovat à propos facere.*



BACHELIERUS.

*Clysterium donare,  
Postea seignare,  
Ensuitta purgare.*

90

CHORUS.

*Bene, bene, bene, bene respondere.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.*

QUARTUS DOCTOR.

*Super illas maladias  
Doctus Bachelieres dixit maravillas :  
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,  
Doctissimam Facultatem,  
Et totam honorabilem  
Companiam ecclatantem,  
Faciám illi unam questionem.  
De hieo maladus unus  
Tombavit in meas manus :*

100

*Habet grandam flevram cum redoublamentis,  
Grandam dolorem capitis,  
Et grandum malum au costé,  
Cum granda difficultate  
Et pena de respirare :  
Veillas mihi dire,  
Docte Bacheliers,  
Quid illi facere ?*

110

BACHELIERUS.

*Clysterium donare,  
Postea seignare,  
Ensuitta purgare.*

QUINTUS DOCTOR.

*Mais si maladia  
Opiniatria  
Non vult se garire,  
Quid illi facere ?*

BACHELIERUS.

*Clysterium donare,  
Postea seignare,  
Ensuitta purgare.*

120

CHORUS.

*Bene, bene, bene, bene respondere.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.*

PRÆSES.

*Juras gardare statuta  
Per Facultatem præscripta  
Cum sensu et jugeamento ?*

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

*Esere, in omnibus  
Consultationibus,  
Ancien avisio,  
Aut bono,  
Aut mauvaisio ?*

130

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

*De non jamais le servir  
De remediis aucunis  
Quam de ceux seulement doctos Facultatís,  
Maladus dust-il crevere,  
Et mori de suo malo ?*

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

*Ego, cum isto boneto  
Venerabili et docto,  
Dono tibi et concedo  
Virtutem et puisanciam*

140

Medicandi,

Purgandi,

Seignandi,

Pergandi,

Taillandi,

Coupandi,

Et occidendi

150

Impune per totam terram.

## ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurges et Apothicaires viennent  
lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS.

*Grandes doctores doctrinæ  
De la rhubarbe et du séné,  
Ce seroit sans doute à moi chose folle,  
Inepta et ridicula,  
Si j'allois m'engageare  
Vobis louangeas donare,  
Et entreprenois adjoutare  
Des lumieras au soleillo,  
Et des etoilles au cielo,*

160

*Des ondas à l'Océano,  
Et des rosas au printanno  
Agréate qu'avec uno moto,  
Pro toto remercimento,  
Rendam gratiam corpori tam docto.  
Vobis, vobis debeo*

*Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo :  
Natura et pater meus  
Hominem me habent factum ;  
Mais vos me, ce qui est bien plus,  
Avetis factum medicum,  
Honor, favor, et gratia  
Qui, in hoc corde que voilà,  
Imprimant l'essentiment  
Qui dureront in secula.*

## CHORUS.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat  
Novus Doctor, qui tam bene parlat !  
Mille, mille annis et manget et bibat,  
Et seignet et tuat !*

## ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens et les Apothicalres  
dansent au son des instruments et des voix, et  
des battements de mains, et des mortiers d'apo-  
thicalres.

## CHIRURGU'S.

*Puisse-t-il voir doctas  
Suas ordonnancias  
Omnium chirurgorum  
Et apothiquarum  
Remplire boutiques !*

180

## CHORUS.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat  
Novus Doctor, qui tam bene parlat !  
Mille, mille annis et manget et bibat,  
Et seignet et tuat !*

## CHIRURGU'S.

*Puissent toti anni  
Lui essere boni  
Et favorabiles,  
Et n'habere jamais  
Quam pestas, verolas,  
Fiebras, pluresias,  
Fluxus de sang, et dysenterias !*

190

## CHORUS.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat  
Novus Doctor, qui tam bene parlat !  
Mille, mille annis et manget et bibat,  
Et seignet et tuat !*

## DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.

# LA GLOIRE

## DU

# DÔME DU VAL-DE-GRÂCE

POÈME SUR LA PEINTURE DE MONSIEUR MIGNARD EN L'ANNÉE 1669.

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,  
Auguste bâtiment, temple majestueux,  
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,  
Pare du grand Paris la magnifique vue,  
Et parmi tant d'objets semés de toutes parts,  
Du voyageur surpris prend les premiers regards,  
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,  
La splendeur du saint vœu d'une grande  
Princesse,

Et porte un témoignage à la postérité  
De sa magnificence et de sa piété ;  
Conserve à nos neveux une montre fidèle  
Des exquises beautés que tu tiens de son zèle ;  
Mais défends bien surtout de l'injure des ans  
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents,  
Cet éclatant morceau de savante peinture,  
Dont elle a couronné ta noble architecture :  
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle  
a pris,

Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie  
Comme un ample théâtre heureusement four-  
nie

Es venu déployer les précieuses trésors  
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords,  
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont  
versées

Les charmantes beautés de tes nobles pensées,  
Et dans quel fonds tu prends cette variété  
Dont l'esprit est surpris, et l'œil est enchanté ;  
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,  
De tes expressions enfante les merveilles,  
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses  
traits,

Quelle force il y mêle à ses plus doux attrait, 30  
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu  
portes,

Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,

Et d'un peu de mélange et de bruns et de clairs  
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.

Tu te tais, et prétends que ce sont des matières  
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,  
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,  
Te coûtent un peu trop pour être répandus.  
Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence :  
Malgré toi, de ton art il nous fait confidence, 40  
Et dans ses beaux efforts à nos yeux étalés  
Les mystères profonds nous en sont révélés ;  
Une pleine lumière ici nous est offerte ;  
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,  
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,  
Dicte de ton grand art les souveraines lois.  
Il nous dit fortement les trois nobles parties  
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,  
Et dont, en s'unissant, les talents relevés  
Donnent à l'univers les peintres achevés. 50

Mais des trois, comme reine, il nous expose celle  
Que ne peut nous donner le travail ni le zèle,  
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux,  
Est du nom de divine appelée en tous lieux,  
Elle dont l'osser monte au-dessus du tonnerre,  
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,  
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,  
Et des deux autres mène et régit les emplois.

Il nous enseigne à prendre une digne matière,  
Qui donne au feu du peintre une vaste carrière, 60  
Et puisse recevoir tous les grands ornements  
Qu'enfante un beau génie en ses accouchements,  
Et dont la Poésie et sa sœur la Peinture  
Parent l'instruction de leur docte imposture,  
Composent avec art ces attrait, ces douceurs  
Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs,  
Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si  
pareilles

Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.

Mais il nous dit de fuir un discord apparent  
Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on  
prend, 70  
Et de ne point placer, dans un tombeau, des  
fêtes,  
Le ciel contre nos pieds, et l'enfer sur nos têtes.

Il nous apprend à faire, avec détachement,  
De groupes contrastés un noble agencement,  
Qui du champ du tableau fasse un juste partage,  
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,  
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux  
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux,  
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,  
Et forme un doux concert, fasse un beau tout-  
ensemble, 80

Où rien ne soit à l'œil mendié, ni redit,  
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,  
Assaisonné du sel de nos grâces antiques,  
Et non du fade goût des ornements gothiques,  
Ces monstres odieux des siècles ignorants,  
Que de la barbarie ont produits les torrents,  
Quand leur cours, inondant presque toute la  
terre,  
Fit à la politesse une mortelle guerre,  
Et de la grande Rome abattant les remparts,  
Vint, avec son empire, étouffer les beaux-arts. 90

Il nous montre à poser avec noblesse et grâce  
La première figure à la plus belle place,  
Riche d'un agrément, d'un brillant de gran-  
deur  
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur :  
Prenant un soin exact que, dans tout un ouvrage,  
Elle joue aux regards le plus beau personnage,  
Et que par aucun rôle au spectacle placé  
Le héros du tableau ne se voye effacé.

Il nous enseigne à fuir les ornements débiles  
Des épisodes froids et qui sont inutiles, 100  
A donner au sujet toute sa vérité,  
A lui garder partout pleine fidélité,  
Et ne se point porter à prendre de licence,  
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.

Il nous dicte amplement les leçons du dessin  
Dans la manière grecque et dans le goût romain,  
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,  
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,  
Qui prenant d'un sujet la brillante beauté, 110  
En savoit séparer la faible vérité,  
Et formant de plusieurs une beauté parfaite,  
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.

Il nous explique à fond, dans ses instructions,  
L'union de la grâce et des proportions ;  
Les figures partout doctement dégradées,  
Et leurs extrémités soigneusement gardées ;  
Les contrastes savants des membres agroupés,  
Grands, nobles, étendus, et bien développés,  
Balancés sur leur centre en beauté d'attitude,  
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude, 120  
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias  
Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras ;  
Leur juste attachement aux lieux qui les font  
naître,  
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent  
l'être ;

La beauté des contours observés avec soin,  
Point durement traités, amples, tirés de loin,  
Inégaux, ondoiyants, et tenants de la flamme,  
Afin de conserver plus d'action et d'âme ;  
Les nobles airs de tête amplement variés,  
Et tous au caractère avec choix mariés ; 130  
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine  
largesse,  
D'une féconde idée étale la richesse,  
Faisant briller partout de la diversité,  
Et ne tombant jamais dans un air répété.  
Mais un peintre commun trouve une peine ex-  
trême

A sortir, dans ses airs, de l'amour de soi-même ;  
De redites sans nombre il fatigue les yeux,  
Et plein de son image, il se peint en tous lieux.

Il nous enseigne aussi les belles draperies,  
De grands plis bien jetés suffisamment nour-  
ries, 140  
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,  
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,  
Qui ne s'y colle point, mais en suive la grâce,  
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse.

Il nous montre à quel air, dans quelles actions,  
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;  
Les mouvements du cœur peints d'une adresse  
extrême  
Par des gestes puisés dans la passion même,  
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, et nets,  
Imitant en vigueur les gestes des muets, 150  
Qui veulent réparer la voix que la nature  
Leur a voulu nier ainsi qu'à la peinture.

Il nous étale enfin les mystères exquis  
De la belle partie où triompha Zouxis,  
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,  
Le fit aller du pair avec le grand Apelle :

L'union, les concerts, et les tons des couleurs,  
Contrastes, amitiés, ruptures, et valeurs,  
Qui font les grands effets, les fortes impostures,  
L'achèvement de l'art, et l'âme des figures. 160

Il nous dit clairement dans quel choix le plus  
beau

On peut prendre le jour et le champ du tableau,  
Les distributions et d'ombre et de lumière  
Sur chacun des objets, et sur la masse entière ;  
Leur dégradation dans l'espace de l'air  
Par les tons différents de l'obscur et du clair ;  
Et quelle force il faut aux objets mis en place,  
Que l'approche distingue et le lointain efface ;  
Les gracieux repos que, par des soins communs,  
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs  
aux bruns ; 170

Avec quel agrément d'insensible passage  
Doivent ces opposés entrer en assemblage ;  
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,  
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;  
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,  
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;  
Par quels coups de pinceau, formant de la  
rondeur,

Le peintre donne au plat le relief du sculpteur ;  
Quel adoucissement des teintes de lumière  
Fait perdre ce qui tourne et la chasse derrière, 180  
Et comme avec un champ fuyant, vague et léger,  
La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,  
Triomphant de la toile, en tire avec puissance  
Les figures que veut garder sa résistance,  
Et malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,  
Les détache du fond, et les amène à nous.

Il nous dit tout cela ton admirable ouvrage.  
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun om-  
brage,

Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,  
A marcher sur tes pas tiennne un chemin ouvert, 190  
Et que de ses leçons les grands et beaux oracles  
Élèvent d'autres mains à tes doctes miracles :  
Il y faut les talents que ton mérite joint,  
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.  
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on  
se donne

Trois choses dont les dons brillent dans ta  
personne :

Les passions, la grâce, et les tons de couleur,  
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.  
C'est sont présents du Ciel qu'on voit peu qu'il  
assemble,

Et les siècles ont peine à les trouver ensemble. 200

C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés  
De ton noble travail n'atteindront les beautés :  
Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,  
Il sera de nos jours la fameuse merveille,  
Et des bouts de la terre en ces superbes lieux  
Attirera les pas des savants curieux.

Ô vous, dignes objets de la noble tendresse  
Qu'a fait briller pour vous cette auguste Princesse,  
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,  
Le zèle magnifique a consacré ce lieu, 210  
Purs esprits, où du Ciel sont les grâces infuses,  
Beaux temples des vertus, admirables recluses,  
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,  
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,  
Et par un choix pieux hors du monde placées,  
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,  
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous  
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,  
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes  
Dont si fidèlement brûlent vos belles Âmes, 220  
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs,  
D'y donner à toute heure un encens de soupirs,  
Et d'embrasser du cœur une image si belle  
Des célestes beautés de la gloire éternelle,  
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,  
Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,  
Docte et fameuse école, en rareté féconde,  
Où les arts détérrés ont, par un digne effort,  
Réparé les dégâts des Barbares du Nord, 230  
Source des beaux débris des siècles mémorables,  
Ô Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables  
De nous avoir rendu, façonné de ta main,  
Ce grand homme, chez toi devenu tout Romain,  
Dont le pinceau célèbre, avec magnificence,  
De ses riches travaux vient parer notre France,  
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux  
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,  
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,  
Se conserve un éclat d'éternelle durée, 240  
Mais dont la promptitude et les brusques fortés  
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !

De l'autre, qu'on connoît, la traitable méthode  
Aux foliblasses d'un peintre aisément s'accom-  
mode ;

La paresse de l'huile, allant avec lenteur,  
Du plus tardif génie attend la pesanteur :  
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,  
Les faux pas que peut faire un pinceau qui  
tâtonne ;

Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,  
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux  
yeux. 250

Cette commodité de retoucher l'ouvrage  
Aux peintres chancelants est un grand avantage ;  
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on  
reprend,  
On le peut faire en trente, on le peut faire en  
cent.

Mais la fresque est pressante, et veut, sans  
complaisance,  
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,  
La traite à sa manière, et d'un travail soudain  
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main :  
La sévère rigueur de ce moment qui passe  
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune  
grâce ; 260

Avec elle il n'est point de retour à tenter,  
Et tout au premier coup se doit exécuter ;  
Elle veut un esprit où se rencontre unie  
La pleine connoissance avec le grand génie,  
Secours d'une main propre à le seconder  
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,  
Une main prompte à suivre un beau feu qui la  
guide,  
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide  
Répande dans ses fonds, à grands traits non  
tâtés,  
De ses expressions les touchantes beautés. 270

C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,  
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,  
Et que tous les savants, en juges délicats,  
Donnent la préférence à ses mâles appas.  
Cent doctes mains chez elle ont cherché la  
louange ;

Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,  
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux  
Ont voulu par la fresque anoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtue  
De tous les grands attraits qui surprennent la  
vue. 280

Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux,  
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.  
Elle a non-seulement, par ses grâces fertiles,  
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,  
Et touché de la cour le beau monde savant :  
Ses miracles encor ont passé plus avant,  
Et de nos courtisans les plus légers d'étude  
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,

Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,  
Et fait descendre en eux quelque goût des  
beaux-arts. 290

Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,  
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite.  
Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités  
Joint un goût délicat des savantes beautés,  
Qui séparant le bon d'avec son apparence,  
Décide sans erreur, et loue avec prudence,  
Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain  
Ne dit rien au hasard et voit tout d'un oeil sain,  
A versé de sa bouche à ses grâces brillantes  
De deux précieux mots les douceurs chatouil-  
lantes : 300  
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux  
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son  
maître,  
A senti même charme, et nous le fait paraître.  
Ce vigoureux génie, au travail si constant,  
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,  
Qui du choix souverain tient, par son haut  
mérite,  
Du commerce et des arts la suprême conduite,  
A d'une noble idée enfanté le dessein,  
Qu'il confie aux talents de cette docte main, 310  
Et dont il veut par elle attacher la richesse  
Aux sacrés murs du temple où son cœur s'in-  
térresse.

La voilà, cette main, qui se met en chaleur :  
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,  
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pose :  
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose ;  
Et nous y découvrons, aux yeux des grands  
experts,

Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.  
Mais parmi cent objets d'une beauté touchante,  
Le Dieu porte au respect, et n'a rien qui n'en-  
chante, 320  
Rien, en grâce, en douceur, en vive majesté,  
Qui ne présente à l'œil une divinité ;  
Elle est toute en ses traits si brillante de no-  
blesse :

La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,  
La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir  
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la  
France  
Des arts que tu régis établir l'excellence ;  
Et donne à ce projet, et si grand et si beau,

## LA GLOIRE DU VAL-DE-GRÂCE

Tous les riches moments d'un si docte pin-  
ceau ; 330

Attache à des travaux dont l'éclat te renomme  
Le reste précieux des jours de ce grand homme.  
Tels hommes rarement se peuvent présenter,  
Et quand le Ciel les donne, il en faut profiter.  
De ces mains, dont les temps ne sont guère  
prodigues,

Tu dois à l'univers les savantes fatigues ;  
C'est à ton ministère à les aller saisir,  
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur  
choisir ;

Et, pour ta propre gloire, il ne faut point at-  
tendre

Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit  
prendre. 340

Les grands hommes, Colbert, sont mauvais  
courtisana,

Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans :  
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent,  
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.  
L'étude et la visite ont leurs talents à part :  
Qui se donne à sa cour se dérobe à son art ;

Un esprit partagé rarement s'y consomme,  
Et les emplois de feu demandent tout un homme.  
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier,  
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier, 350  
Ni partout près de toi, par d'assidus hommages,  
Mendier des prôneurs les éclatants suffrages.  
Cet amour de travail, qui toujours régne en  
eux,

Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;  
Et tu dois consentir à cette négligence  
Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.  
Souffre que dans leur art s'avancant chaque jour,  
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.  
Leur mérite à tes yeux y peut assez paraître ;  
Consultes-en ton goût : il s'y connoît en maître, 360  
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,  
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.

C'est ainsi que des arts la renaissante gloire  
De tes illustres soins ornera la mémoire,  
Et que ton nom, porté dans cent travaux pom-  
peux,  
Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DE LA GLOIRE DU VAL-DE-GRÂCE.

# POÉSIES DIVERSES

## REMERCIEMENT AU ROI

1663

Votre paresse enfin me scandalise,  
 Ma Muse ; obéissez-moi :  
 Il faut ce matin, sans remise,  
 Aller au lever du Roi.  
 Vous savez bien pourquoi ;  
 Et ce vous est une honte  
 De n'avoir pas été plus prompte  
 A le remercier de ses fameux bienfaits ;  
 Mais il vaut mieux tard que jamais.  
 Faites donc votre compte. 10  
 D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.

Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie :  
 Un air de Muse est choquant dans ces lieux ;  
 On y veut des objets à réjouir les yeux ;  
 Vous en devez être avertie ;  
 Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,  
 Lorsqu'en marquis vous serez travestie.  
 Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis ;  
 N'oubliez rien de l'air ni des habits :  
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes 20  
 Sur une perruque de prix ;  
 Que le rabat soit des plus grands volumes,  
 Et le pourpoint des plus petits ;  
 Mais surtout je vous recommande  
 Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé :  
 La galanterie en est grande ;  
 Et parmi les marquis de la plus haute bande  
 C'est pour être placé.  
 Avec vos brillantes hardes  
 Et votre ajustement, 30  
 Faites tout le trajet de la salle des gardes ;  
 Et vous peignant galement,  
 Portez de tous côtés vos regards brusquement ;

Et, ceux que vous pourrez connoître,  
 Ne manquez pas, d'un haut ton,  
 De les saluer par leur nom,  
 De quelque rang qu'ils puissent être.  
 Cette familiarité  
 Donne à quiconque en use un air de qualité.

Grattez du peigne à la porte 40  
 De la chambre du Roi ;  
 Ou si, comme je prévoi,  
 La presse s'y trouve forte,  
 Montrez de loin votre chapeau,  
 Ou montez sur quelque chose  
 Pour faire voir votre museau,  
 Et criez sans aucune pause,  
 D'un ton rien moins que naturel :  
 'Monsieur l'huissier, pour le marquis un  
 tel.'  
 Jetez-vous dans la foule, et tranchez du no-  
 table ; 50  
 Coudoyez un chacun, point du tout de quar-  
 tier,  
 Poussez, poussez, faites le diable  
 Pour vous mettre le premier ;  
 Et quand même l'huissier,  
 A vos desirs inexorable,  
 Vous trouveroit en face un marquis repoussable.  
 Ne démordez point pour cela,  
 Tenez toujours ferme là :  
 A déboucher la porte il irait trop du vôtre ;  
 Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer, 60  
 Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,  
 Pour faire entrer quelque autre.



Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas :  
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres cou-  
bats ;

Tâchez d'en être des plus proches,  
En y gagnant le terrain pas à pas ;  
Et si des assiégeants le prévenant amas  
En bouche toutes les approches,  
Prenez le parti doucement  
D'attendre le Prince au passage :  
Il connaitra votre visage  
Malgré votre déguisement ;  
Et lors, sans tarder davantage,  
Faites-lui votre compliment.

Vous pourriez aisément l'étendre,  
Et parler des transports qu'en vous font éclater  
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,  
Sa libérale main sur vous daigne répandre,  
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter  
L'excès de cet honneur où vous n'osez pré-  
tendre, 80

Lui dire comme vos desirs

Sont, après ses bontés qui n'ont point de pa-  
reilles,

D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,  
Tout votre art et toutes vos veilles,  
Et là-dessus lui promettre merveilles :  
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec ;  
Les Muses sont de grandes prometteuses !  
Et comme vos sœurs les causeuses,  
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.  
Mais les grands princes n'aiment guères 90  
Que les compliments qui sont courts ;  
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires  
Que d'écouter tous vos discours.  
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche ;  
Dès que vous ouvrirez la bouche  
Pour lui parler de grâce et de bienfait,  
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,  
Et se mettant doucement à sourire  
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,  
Il passera comme un trait, 100  
Et cela vous doit suffire :  
Voilà votre compliment fait.

A

MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER

Sur LA MORT DE MONSIEUR SON FILS.

SONNET.

Aux larmes, le Vayer, laisse tes yeux ouverts :  
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit ex-  
trême ;  
Et lors que pour toujours on perd ce que tu  
perdis,  
La Sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers,  
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on  
aime :

Vous voyez bien, Monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille  
rencontre, et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation : mais j'ai  
cru qu'il falloit en user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justi-  
fier ses larmes, et de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour  
affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie, et pour vous obliger à pleurer  
sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne sauroit persuader ce  
qu'il sait si bien faire.

L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,  
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas  
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas ; 10  
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :

Ses vertus de chacun le faisoient révéler,  
Il avoit le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,  
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

MOLIÈRE

# QUATRAINS

*qui se lisent, avec l'inscription suivante, au bas d'une image dessinée par F. Chauveau et gravée par le Doyen.*

LA CONFRÉRIÉ DE L'ESCLAVAGE DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ ÉTABLIE EN L'ÉGLISE DES  
RELIGIEUX DE LA CHARITÉ PAR NOTRE S. P. LE PAPE ALEXANDRE VII, L'AN 1665.

In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. (Osee, xi, 4.)

Brisez les tristes fers du honteux esclavage  
Où vous tient du péché le commerce odieux,  
Et venez recevoir le glorieux servage  
Que vous tendent les mains de la reine des  
Cieux :

L'un sur vous à vos sens donne pleine victoire ;  
L'autre sur vos desirs vous fait régner en rois ;  
L'un vous tire aux Enfers, et l'autre dans la  
gloire :  
Hélas ! peut-on, mortels, balancer sur ce choix ?

J.-B. P. MOLÉRE.

## BOUTS-RIMÉS COMMANDÉS

SUR LE BEL AIR.

Que vous n'embarrassez avec votre . . . . .	Voyant tout le papier qu'en sonnets on . . . . .
grenouille,	barbouille.
Qui traîne à ses talons le doux mot d' . . . . .	M'accable derechef la haine du . . . . .
hypocras !	cagot,
Je hais des bouts-rimés le péril . . . . .	Plus méchant mille fois que n'est un vieux . . . . .
faisras,	magot,
Et tiens qu'il vaudroit mieux slier une . . . . .	Plutôt qu'un bout-rimé me fasse entrer en . . . . .
quenouille.	danse !
La gloire du bel air n'a rien qui me . . . . .	Je vous le chante clair, comme un . . . . .
chatouille.	chardonneret :
Vous m'assommez l'esprit avec un gros . . . . .	Au bout de l'univers je fuis dans une . . . . .
plâtras,	manse.
Et je tiens heureux ceux qui sont morts à . . . . .	Adieu, grand Prince, adieu ; tenez-vous . . . . .
Coutras,	guillerot.

## AU ROI

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

### SONNET.

Ce sont faits inouïs, GRAND ROI, que tes victoires ! L'avenir aura peine à les bien concevoir, Et de nos vieux héros les pompeuses histoires Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.	N'attends pas, au retour d'un si fameux ou- vrage, Des soins de notre muse un éclatant hommage. 10 Cet exploit en demande, il le faut avouer ;
Quoi ? presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre, Voir toute une province unie à tes États ! Les rapides torrents, et les vents, et la foudre, Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras ?	Mais nos chansons, GRAND ROI, ne sont pas si tôt prêtes, Et tu mets moins de temps à faire tes con- quêtes Qu'il n'en faut pour les bien louer.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

**OXFORD: HORACE HART**  
**IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ**



**RETURN TO the circulation desk of any  
University of California Library  
or to the**

**NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY**  
**Bldg. 400, Richmond Field Station**  
**University of California**  
**Richmond, CA 94804-4698**

**ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS**  
2-month loans may be renewed by calling

**(415) 642-6233**

**1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF**

**Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date**

**DUE AS STAMPED BELOW**

**SEP 13 1989**

LD 21-100m-6,'56  
(B9311s10)476

General Library  
University of California  
Berkeley



